



VOYAGE
DU
LEVANT



TOM II

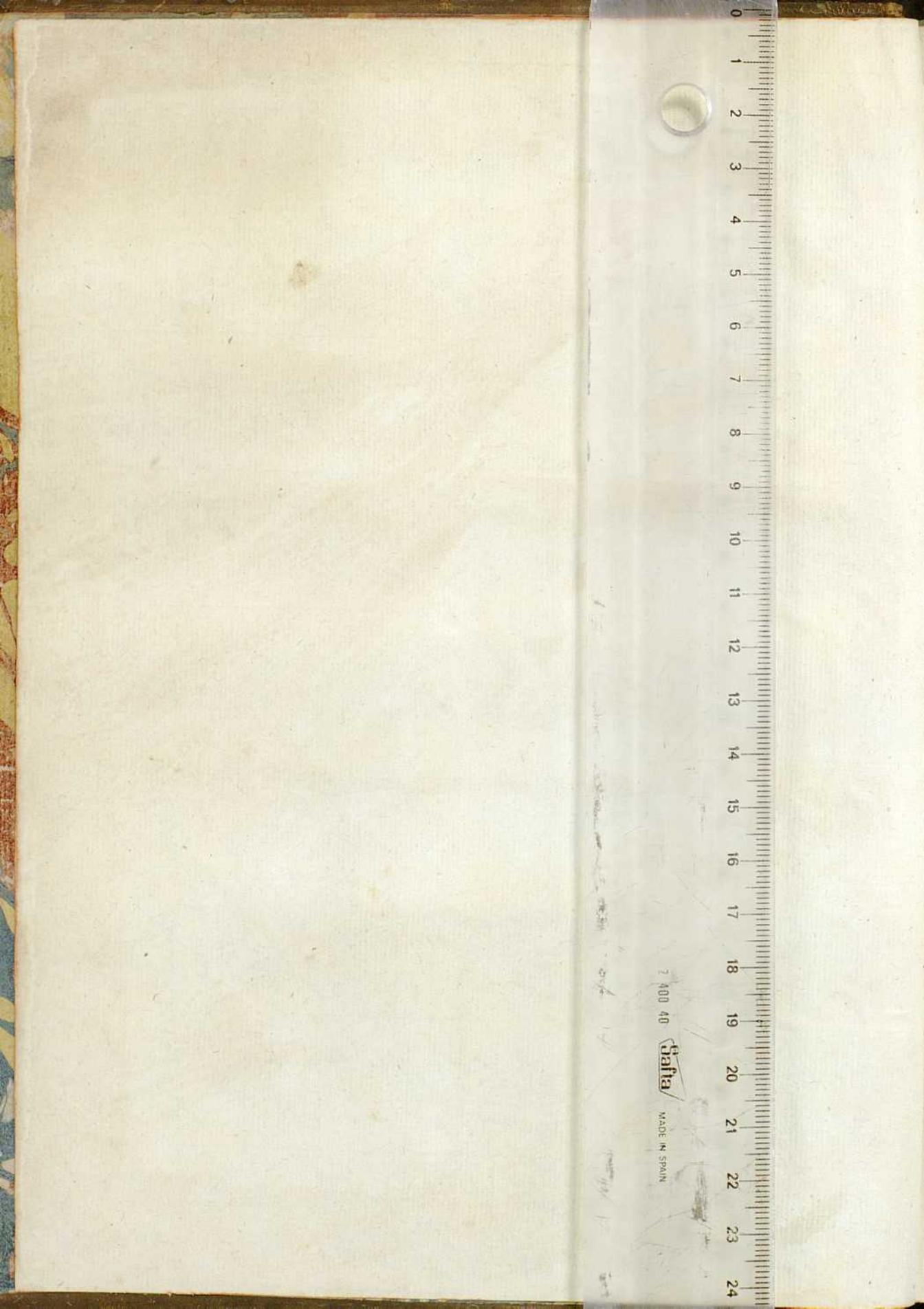


A
47
450









0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24

2 400 40

Galfa

MADE IN SPAIN

2-1-1.



BIBLIOTECA HOSPITAL REAL GRANADA	
Sala:	A
Estante:	47
Num.:	450

~~23~~
~~4-5~~

91(4) PITTON

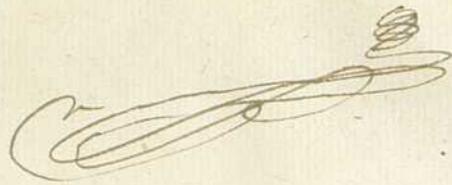
2-1-1.



BIBLIOTECA HOSPITAL REAL GRANADA	
Sala:	A
Estante:	47
Nota:	450

~~23~~
~~4-5~~

91(4) PITTON



RELATION
D'UN VOYAGE
DU
LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.

CONTENANT

L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel,
de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie,
de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.

AVEC

*Les Plans des Villes & des Lieux considerables; Le Genie, les Mœurs,
le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent;
Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes
rares, de divers Animaux; Et de plusieurs Observations
touchant l'Histoire Naturelle.

*Par M. PITTON DE TOURNEFORT, Conseiller du Roy, Academicien
Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine
de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy,
Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.*

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXVII.

R
1638



RELATION
D'UN VOYAGE

LE VANT.

FAIT PAR ORDRE DU ROY.

CONTENANT

l'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel,
de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Arménie,
de la Georgie, des Frontières de Perse & de l'Asie Mineure.

AVEC

Les Plans de l'Asie & de l'Europe occidentales; Le Cours de l'Asie,
le Cours de la Rivière de l'Asie, & les Cartes
Et l'Explication des Médailles & des Monnoies Anciennes.

Enrichie de Dessins de la plus grande beauté de Plantes
& de divers Animaux; Et de plusieurs Observations
touchant l'Histoire Naturelle.

Par M. FÉRON, de l'Académie des Sciences, Capitaine de Vaisseau,
Président de l'Académie des Sciences, & de l'Académie
de la Faculté de Médecine, & de l'Académie de la Faculté de
Médecine de l'Université de Paris, & de l'Académie de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montpellier.

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXVII.

LETTRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

LETTRE XIII.

DU Gouvernement & de la Politique des Turcs. pag. 1

LETTRE XIV.

De la Religion, des Mœurs & des manieres des Turcs.
pag. 54

LETTRE XV.

Description du Canal de la Mer Noire. pag. 118

LETTRE XVI.

*Description des Côtes meridionales de la Mer Noire,
depuis son embouchure jusques à Sinope.* pag. 164

LETTRE XVII.

*Description des Côtes de la Mer Noire, depuis Sinope
jusques à Trebifonde.* pag. 202

LETTRE XVIII.

Voyage d'Armenie & de Georgie. pag. 240

LETTRE XIX.

*Voyage des Trois Eglises. Description du Mont Ararat,
& le retour de l'Auteur à Erzeron.* pag. 323

VOYAGE

LETTRE XX.

*Des Mœurs, de la Religion, & du Commerce des
Armeniens.* pag. 389

LETTRE XXI.

Voyage de Tocat & d'Angora. pag. 410

LETTRE XXII.

*Voyage de Smyrne & d'Ephese, Et retour de l'Au-
teur à Marseille.* pag. 480

LETTRE XIV.

De la Religion, des Mœurs & des manieres des Turcs.
pag. 74

LETTRE XV.

Description de Constantinople.
pag. 118



LETTRE XVII.

*Description des Côtes de la Mer Noire, depuis Sinope
jusqu'à Trebizonde.*
pag. 202

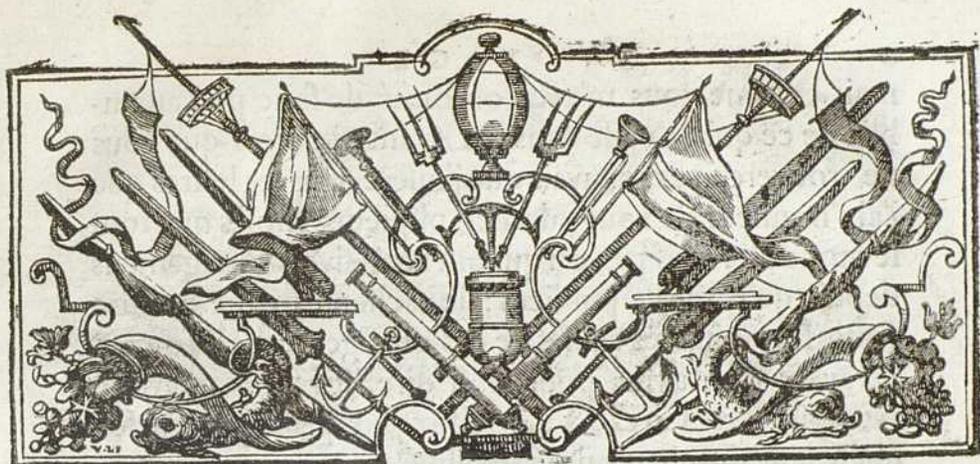
LETTRE XVIII.

Voyage d'Arménie & de Georgie.
pag. 240

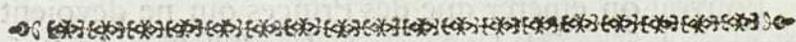
LETTRE XIX.

*Voyage des Trois Egüzes. Description du Mont Ararat,
& le retour de l'Auteur à Erzeroum.*
pag. 323

VOYAGE



VOYAGE
DU LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.



LETTRE XIII.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Si vous n'ayiez pas destiné mes Relations à paroître au
jour, je me garderois bien de vous entretenir d'une infi-
nité de choses que vous sçavez beaucoup mieux que moi;

Tome II.

A

Du Gouvernement
& de la Politique
des Turcs.

mais comme vous m'avez ordonné de faire part au public de ce qui se passe dans le Levant, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'insère dans les lettres que j'ai l'honneur de vous adresser, plusieurs choses que tout le monde ne sçait pas, ou qui ont reçû divers changemens depuis qu'on les a publiées : je tâcherai même de faire sentir les veritables causes de ces changemens. Il faut auparavant découvrir, pour ainsi dire, les fondemens de l'Empire des Turcs, & démontrer les principes sur lesquels leur domination s'est établie.

Ceux qui ne remontent pas jusques à l'origine de cet Empire, trouvent d'abord le gouvernement des Turcs fort dur, & presque tyrannique : mais si l'on considère qu'il a pris naissance dans la guerre, & que les premiers Othomans ont été de pere en fils les plus redoutables conquerans de leurs siècles ; on ne sera pas surpris qu'ils n'ayent mis d'autres bornes à leur pouvoir, que leurs seules volontez.

Pouvoit-on esperer que des Princes qui ne devoient leur grandeur qu'à leurs armes, se dépouïlassent du droit du plus fort en faveur de leurs esclaves ? Un Empire dont on jetteroit les fondemens pendant la paix, & dont les peuples se choisiroient un Chef pour les gouverner, devroit jouïr naturellement d'un grand repos, & l'autorité pourroit s'y trouver comme partagée. Mais les premiers Sultans ne devant leur élévation qu'à leur propre valeur ; tout remplis des maximes de la guerre, affectèrent de se faire obéïr aveuglément, de punir avec sévérité, de tenir leurs sujets dans l'impuissance de se revolter. En un mot de ne se faire servir que par des personnes qui leur fussent redevables de leur fortune, qu'ils pussent avancer sans faire naître de jalousie, & dépouïller sans commettre d'injustice. Ces maximes qui subsistent chez eux depuis quatre siècles.

cles, rendent le Sultan maître absolu de son Empire ; s'il en possède tous les fiefs, il ne fait que jouir de l'héritage de ses peres ; s'il a droit de vie & de mort sur ses peuples, il les regarde comme les descendans des esclaves de ses ancêtres. Ses sujets en sont si persuadés, qu'ils ne trouvent point à redire qu'à ses premiers ordres on leur ôte la vie ou les biens : on leur inspire même dès le berceau, par une politique très raffinée, que cet excès d'obéissance est plutôt un devoir de religion, qu'une maxime d'Etat. Sur ce préjugé les premiers officiers de l'Empire conviennent que le comble du bonheur & de la gloire, est de finir sa vie par la main ou par l'ordre de leur maître. Les Sauvages de Canada sont encore plus tranquilles sur cet article que les Turcs. Sans avoir lû Epicéte ni les Stoïciens, ils regardent naturellement la mort comme un tres-grand bien, & se moquent de nous qui plaignons le sort de ceux que l'on fait mourir : ces Sauvages chantent au milieu des flammes ; & la douleur la plus vive les frappe moins, qu'ils ne sont flattez de l'esperance d'une vie plus fortunée.

Le Grand Seigneur est adoré de ses sujets ; il se les attache par le moindre bienfait, car ils ne possèdent aucuns biens que ceux qu'ils tiennent de lui. Son Empire s'étend depuis la mer Noire jusques à la mer Rouge : il possède ce qu'il y a de meilleur en Afrique ; maître de toute la Grèce, il est reconnu jusques sur les frontieres de Hongrie & de Pologne : enfin il peut se vanter que ses predécesseurs ou leurs Grands Vifirs sont venus assieger la capitale de l'Empire d'Occident, & qu'ils n'ont laissé que le Golphe de Venise entre leurs terres & l'Italie. Après cela croira-t-on qu'il y ait eu des Sultans qui n'ont vécu que des revenus des jardins Royaux dépendans de l'Empire, quoique ces revenus ne montent, même aujourd'hui, qu'à des sommes médiocres ! on a veu aussi quelques Sultans qui ne vivoient

que du travail de leurs mains, & l'on montre encore à Andrinople les outils dont Sultan Mourat se servoit pour faire des flèches que l'on vendoit à son profit dans le Serrail: il y a apparence que les courtifans payoient bien cher l'ouvrage de l'Empereur. Il s'en faut beaucoup qu'on ne vive aujourd'hui dans la maison du Prince avec la même frugalité.

Les Sultans de crainte qu'on ne les trouvât desarmez, se sont fait des chaînes à eux-mêmes & à leur posterité, en instituant une milice formidable, qui subsiste également en temps de paix & en temps de guerre. Les Janissaires & les Spahis balancent tellement la puissance du Prince, quelque absolu qu'il soit, qu'ils ont quelquefois l'insolence de lui demander sa tête. Ils déposent les Empereurs & en créent de nouveaux avec plus de facilité que les troupes Romaines ne le faisoient dans leurs temps: c'est un frein pour les Sultans qui empêche la Tyrannie.

Les revenus de l'Empereur sont en partie fixes & en partie casuels; les fixes sont les douanes; la capitation que l'on impose sur les Juifs & sur les Chrétiens; la taille réelle qui se prend sur les denrées que l'on retire des terres; & les tributs annuels que le Kan des petits Tartares, les Princes de Moldavie & de Valachie, la Republique de Raguse, une partie de la Mengrelie & la Russie payent en or. Il faut ajouter à cela cinq millions de livres que l'Egypte produit; car de douze millions que ce grand Royaume fournit en sequins frappez dans le país, la solde des milices & les appointemens des officiers en consomment quatre: le Grand Seigneur fait porter les trois autres à la Méque pour les presens accoûtumez; pour l'entretien du culte; & pour faire remplir d'eau les cisternes d'Arabie, qui sont sur le passage des Pelerins.

Les Thrésoriers des Provinces reçoivent les droits de

leurs départemens & payent les charges sur les assignations de la Porte. Ils envoient tous les trois mois aux Thrésoriers de l'Empire les deniers qui sont en leurs mains ; & ceux-ci sont comptables au Grand Visir des recettes des Provinces.

Les revenus casuels du Grand Seigneur, consistent en successions ; car suivant les loix de l'Empire, le Prince est l'heritier des grands & des petits à qui il a donné des pensions pendant leur vie, il herite même des gens de guerre s'ils meurent sans enfans. S'ils ne laissent que des filles, il retire les deux tiers de l'heritage, & ce tiers ne se prend pas sur les fiefs, car ils sont naturellement au Prince ; mais sur les terres indépendantes des fiefs, comme sur les jardins & sur les fermes, sur l'argent comptant, sur les meubles, sur les esclaves, sur les nippes, les chevaux &c. Les parens n'oseroient détourner quoique ce soit de la succession ; il y a des officiers établis pour y veiller, & si ils le faisoient tout seroit confisqué au profit du Sultan.

Les dépouilles des Grands de la Porte & des Pachas montent à des sommes immenses, & c'est ce qui fait qu'on ignore jusques où vont les revenus du Grand Seigneur. Bien souvent on n'attend pas que les Grands meurent de mort naturelle, ni qu'ils ayent le temps de cacher leurs thresors : on porte au Serrail leur or, leur argent, leurs joyaux & leurs têtes. La déposition des Pachas n'est pas le seul avantage qui en revient au Grand Seigneur ; celui qui succède au gouvernement d'un Pacha déposé, paye pour sa bienvenue une somme considerable. Tous ceux que le Sultan gratifie d'une viceroyauté, ou d'une charge de consequence, sont indispensablement obligez de lui faire des presens, non pas selon leurs facultez ; car souvent ce sont des gens élevez dans le Serrail, où ils n'ont pû presque rien amasser : mais il faut que ces presens répondent à la

grandeur des bienfaits qu'ils reçoivent. On a mis le présent du Pacha du Caire à quinze cens mille livres, sans compter sept ou huit cent mille livres qu'il faut distribuer à ceux qui lui ont procuré cette viceroiyauté, & qui ont assez de credit pour l'y maintenir: ce sont les principales Sultanes, le Moufti, le grand Vifir, le Bostangi-Bachi &c.

Les sommes dont on vient de parler ne restent pas entre les mains des Thrésoriers, qui pourroient les dissiper ou les faire valoir à leur profit: on les porte au Serrail dans le thrésor Royal, qui n'est pas loin de la Sale du Divan. Ce thresor est divisé en quatre chambres, dont les deux premières sont occupées par différentes armes & par de grands coffres pleins de vestes, de fourrures, de carreaux brodez & relevez de perles, de pieces du plus beau drap d'Angleterre, de Hollande & de France, de velours, de brocards d'or & d'argent, de brides & de selles couvertes de pierreries.

On garde dans la troisième chambre les bijoux de la couronne, qui sont d'un prix inestimable: les porte-aigrettes sont garnis de pierres les plus précieuses: ce sont des tuyaux en façon de Tulipe, que l'on attache au turban du Grand Seigneur, & qui soutiennent son panache. S'il souhaite de voir quelques-uns de ses bijoux, le chef du thrésor accompagné d'environ 60 pages destinez pour cette chambre, fait avertir le garde-clefs de se rendre à la porte du thrésor: le Thresorier reconnoît d'abord si le cachet qu'on a appliqué la dernière fois sur le cademat est entier: ensuite il commande au garde-clefs de le casser & d'ouvrir, après quoi il lui fait sçavoir qu'elle est la piece que le Grand Seigneur demande; il la reçoit & va la lui présenter. On tient aussi dans la même chambre les plus beaux harnois, & les plus riches armes qu'il y ait au monde; les diamans, les rubis, les émeraudes, les turquoises, les perles brillent sur les sabres, sur les épées, sur les poignards.

Toutes ces pieces ne font ordinairement que circuler: car à mesure que l'Empereur en donne quelques-unes à des Pachas, il en reçoit d'autres quand ils meurent, ou quand ils sont déposés.

La quatrième chambre est proprement le Thresor public: elle est pleine de coffres forts, armez de bandes de fer, & fermant chacun à deux cadenats, on y met toutes les especes d'or & d'argent. La porte de cette chambre est scellée du cachet du Grand Seigneur, qui en garde une clef, & l'autre reste entre les mains du Grand Visir. Avant que de détacher le sceau on vérifie exactement s'il n'a point reçu d'alteration, & cela se fait ordinairement les jours de Conseil: pour lors on enferme dans ces coffres les nouvelles recettes, ou l'on en tire les sommes destinées au paiement des Troupes & à d'autres usages: le Grand Visir y fait appliquer ensuite de nouveau le cachet de l'Empereur.

A l'égard de l'or il passe dans le thresor de l'épargne du Grand Seigneur, qui est une entre-salle ou souterrain vouté, dans lequel personne n'entre que ce Prince accompagné de quelques pages du thresor; l'or y est mis dans des sacs de cuir de quinze mille sequins chacun, & tous ces sacs sont dans des coffres forts. Quand il se trouve assez d'or dans la quatrième chambre pour en remplir deux cens sacs, le Grand Visir en avertit Sa Hauteffe, laquelle se rend au thresor pour les faire transporter dans son épargne, & pour les cacheter Elle-même. Il fait ordinairement ses largesses ce jour-là, tant aux Pages qui l'accompagnent dans le thresor secret, qu'aux Grands qui le suivent jusques à la porte, & qui restent dans la quatrième chambre avec le Grand Visir.

Si les guerres épuisent toutes ces sommes, ou que l'Etat soit dans une pressante necessité, les thresors des

Mosquées qui sont dans le Château des Sept Tours, sont encore d'une grande ressource pour l'Empereur.

Les Mosquées sont riches, & sur-tout celle qu'on appelle *Royale* : après qu'on a payé les Officiers, le reste des deniers est mis dans le thresor dont le Grand Seigneur est le principal gardien. Il est vrai qu'il ne peut s'en servir que pour défendre la Religion ; mais l'occasion ne s'en présente-t'elle pas toutes les fois qu'il est en guerre avec ses voisins, qui sont ou Chrétiens ou Mahometans schismatiques ! ainsi le Moufti ne sçauroit désapprouver l'usage qui se fait de ces deniers en temps de guerre.

Il n'est point de Prince qui soit servi plus respectueusement que le Sultan. On inspire tant de vénération pour lui aux personnes qu'on élève dans le Serrail ; leur sort même exige tant de fidélité & tant d'attachement pour sa personne, que non seulement il y est regardé comme le maître du monde, mais encore comme l'arbitre souverain du bonheur & du malheur de chaque particulier : ce Palais n'est donc rempli que de gens qui lui sont entièrement consacrez. On peut les diviser en cinq Classes, les Eunuques, les Ichoglans, les Azamoglans, les Dames & les Muets, auxquels on peut joindre les Nains & les Bouffons, qui ne meritent pas de faire une Classe particuliere.

Les Eunuques ont l'Intendance de tout le Palais, & sont les personnes de confiance : incapables de plaire au beau sexe, & dégagés des interêts de l'amour, ils se donnent tout entiers à l'ambition & au soin de leur fortune. On les distingue aisément par la couleur de leur visage, il y en a de blancs & de noirs ; les blancs sont attachez au service du Prince, & prennent soin de l'éducation des Enfans du Serrail ; les noirs sont plus malheureux, car ils rongent tout le jour leur frein dans les appartemens des

Dames

Dames de ce Palais. Tous ces Eunuques sont réduits à se servir d'une canule pour faire de l'eau, étant privez dès leur plus tendre enfance du conduit naturel. Les Sultans ne laissoient pas, d'en être jaloux, quand on épargnoit autrefois cette partie; & ce n'est que pour guerir cette folle imagination, qu'on les taille, comme l'on dit, à *fleur de ventre*. L'operation n'est pas sans danger, & elle coûte la vie à plusieurs; mais les Orientaux & les Africains sacrifient tout à leur jalousie: après cette espece de meurtre, à peine souffrent-ils que ces pauvres malheureux jettent les yeux sur leurs femmes, ils ne leur permettent même le plus souvent, que d'être en sentinelle derriere la porte de leurs chambres.

Le Chef des Eunuques blancs, qui n'a pas été épargné en sa jeunesse non plus que les autres, est le Grand Maître du Serrail: il a l'inspection sur tous les pages ou enfans d'honneur du Palais, on lui donne tous les placets qu'on a dessein de presenter au Prince, il a le secret du cabinet & commande à tous les Eunuques de sa couleur. Les principaux de ces Eunuques sont 1°. Le grand Chambellan qui est à la tête des Gentils-hommes de la chambre. 2°. Le sur-Intendant des chambres des pages & des autres bâtimens du Palais; celui-ci ne sort jamais de Constantinople, & fait la charge des autres pendant qu'ils sont à la suite du Grand Seigneur. 3°. Le Trésorier de l'épargne qui garde les bijoux de la couronne & l'une des clefs du thresor secret: tous les pages du thresor sont sous l'obéissance de cet officier. 4°. Le grand Despensier du Serrail, qui est aussi grand Maître de la Garderobe; sa charge s'étend jusques sur les confitures, sur les boissons du Sultan, syrops, sorbets, & même sur les contrepoisons, comme la Thériaque, le Bezoard & autres drogues; il prend soin encore de la porcelaine & de la vaisselle du Grand Seigneur. Les

Chef des Eunuques
blancs.

autres Eunuques blancs font les Precepteurs des pages, le premier Prêtre de la mosquée du Palais, l'Intendant des infirmeries.

Chef des Eunuques
noirs.

Le Chef des Eunuques noirs, que l'on peut appeller l'Eunuque par excellence, commande absolument dans l'appartement des Dames, & tous les Eunuques noirs, qui sont préposez pour leur garde, lui obeissent aveuglément; il a la Surintendance des Mosquées royales de l'Empire, & il dispose de toutes les charges des Officiers qui les servent. Les principaux Eunuques noirs sont, l'Eunuque de la Reyne mere; l'Intendant ou Gouverneur des Princes du sang; l'Intendant du thresor de la Reyne mere; l'Intendant des parfums, des confitures & des boiffons de la même Princesse; les deux Chefs de la grande & de la petite chambre des femmes; le premier Portier de l'appartement des femmes; les deux Prêtres de la Mosquée royale où elles vont faire leurs prières.

Ichoglans & Azamoglans.

Les Ichoglans sont de jeunes gens qu'on élève dans le Serrail, non seulement pour servir auprès du Prince; mais aussi pour remplir dans la suite les principales charges de l'Empire. Les Azamoglans sont ceux que l'on nourrit dans le même Palais pour les offices les plus bas.

Pour ne pas rendre les dignitez héréditaires ou successives, & n'élever aucune famille qui puisse former un grand parti; bien loin de donner des survivances aux enfans des Visirs & des Pachas, il est ordonné qu'ils ne sçauroient tout au plus devenir que Capitaines de galère: s'il y a des exemples contraires, ils sont bien rares. Il n'y a même pas longtemps que les Empereurs ne se servoient que de gens qui n'avoient ni parents ni amis dans le Serrail: on y amenoit continuellement des Provinces les plus éloignées, de jeunes enfans Chrétiens, pris à la guerre, ou levez par tribut en Europe; car ceux d'Asie en étoient exempts: on

choisissoit parmi eux les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit & les meilleurs sentimens. Leurs noms, leur âge, leur pays étoient enregistrez; ces pauvres enfans qui oubloient bien-tôt pere, mere, freres & sœurs, & même leur patrie, s'attachoient uniquement à la personne du Sultan. Aujourd'hui on ne leve plus d'enfans de tribut; ce n'est pas pour faire plaisir aux Grecs: c'est parceque les Turcs donnent de l'argent aux Officiers du Serrail pour y faire recevoir les leurs, dans la veüe de les avancer dans les plus grandes charges de l'Empire. Pour peu que ces enfans ayent de génie, ils ne pensent qu'à plaire à ceux qui prennent soin de leur éducation afin de mériter les bienfaits de la Cour. L'Empereur les choisit souvent lui même à mesure qu'on les presente, ou il ordonne qu'ils passent en reveüe devant les principaux Eunuques blancs, qui sont bons phisionomistes: on retient la pluspart de ces enfans à Constantinople. On m'assura même qu'on en faisoit passer quelques-uns à Andrinople, & à Prusa en Asie. Ceux qui sont les mieux faits restent parmi les Ichoglans, & les autres sont confondus parmi les Azamoglans.

On commence par exiger d'eux une profession de foi, & on les fait circoncire. Ils perdent le prépuce en prononçant, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Ces enfans sont élevez dans une modestie exemplaire: ils ne sont pas moins souples, ni moins obéissans que les novices chez nos Religieux; ils sont châtiez sévèrement pour les moindres fautes par les Eunuques qui veillent sur leur conduite: ils gémissent pendant quatorze ans sous les yeux de ces Précepteurs. Au lieu de la discipline, on leur donne la bastonade sous la plante des pieds, & il est certains péchez pour l'expiation desquels ils meurent sous le bâton. Les Eunuques sont gens cruels,

qui fâchez de leur triste état, déchargent leur rage sur ceux qui n'ont pas souffert la même opération. Il faut donc que ces pauvres enfans effuyent tous leurs caprices, & malheureusement ils ne sortent jamais du Serrail que leur terme ne soit fini, à moins qu'ils ne veuillent quitter la partie; mais alors ils perdent leur fortune, & n'ont qu'une récompense fort médiocre. Ce Serrail est une République, dont les particuliers ont leurs loix & leurs manières. Ceux qui y commandent, & ceux qui obéissent ne sçavent ce que c'est que liberté, & n'ont aucun commerce avec les habitans de la ville: les Eunuques n'y vont que pour faire des commiffions. Le Sultan lui-même se rend en quelque maniere esclave de ses plaisirs dans son Palais: il n'y a que ce Prince & quelques maitresses qui rient de bon cœur; tout le reste y languit.

Ichoglans.

Les Ichoglans sont partagez en quatre chambres, qui sont au-delà de la Sale du Divan, à gauche dans la troisième cour: la première qu'on appelle la petite chambre, est ordinairement de 400 pages entretenus de tout aux dépens du Grand Seigneur, & qui reçoivent chacun quatre ou cinq aspres de paye par jour; c'est à dire la valeur de quatre ou cinq sols: mais l'éducation qu'on leur donne est sans prix. On ne leur prêche que civilité, modestie, politesse, exactitude, honnêteté: on leur enseigne sur tout à garder le silence, à tenir les yeux baiffés & les mains croisées sur l'estomach. Outre les maîtres à lire & à écrire, ils en ont qui prennent soin de les instruire de leur religion, & principalement de leur faire faire les prieres aux heures ordonnées.

Après six ans de pratique, ils passent à la seconde chambre avec la même paye & les mêmes habits qui sont d'un drap assez commun: ils y continuent aussi les mêmes exercices; mais ils s'attachent plus particulièrement aux lan-

gues & à tout ce qui peut former l'esprit. Ces langues sont la Turque, l'Arabe & la Persienne. A mesure qu'ils deviennent plus forts, on les fait exercer à bander un arc, à le tirer, à lancer la zagaye, à se servir de la pique ou de la lance, à monter à cheval & à tout ce qui regarde le manège; comme à darder à cheval, à tirer des flèches en avant, en arrière ou sur la croupe, à droite & à gauche. Le Grand Seigneur prend plaisir à les voir combattre à cheval, & recompense ceux qui paroissent les plus adroits: les pages restent quatre ans dans cette chambre avant que d'entrer dans la troisième.

On leur apprend dans celle-ci à coudre, à broder, à faire des flèches, & les pages y sont encore condamnés pour quatre ans; c'est pour devenir plus propres à servir auprès de sa Hauteesse. Pour cet effet outre la musique, ils s'appliquent avec soin à razer, à faire les ongles, à plier des vestes & des turbans, à servir dans le bain, à laver le linge du Grand Seigneur, & à dresser des chiens & des oiseaux.

Pendant ces quatorze ans de noviciat, ils ne parlent entre eux qu'à certaines heures, & leurs entretiens sont modestes & sérieux: s'ils se visitent quelque fois c'est toujours sous les yeux des Eunuques, qui les suivent par tout. Pendant la nuit, non seulement leurs chambres sont éclairées, mais les yeux de ces Argus, qui ne cessent de faire la ronde, découvrent tout ce qui se passe. De six en six lits il y a un Eunuque qui prête l'oreille au moindre bruit.

On tire de cette chambre les pages du trésor & ceux qui doivent servir dans le laboratoire où l'on prépare la thériaque, les cordiaux & les breuvages délicieux pour le Grand Seigneur: ce n'est qu'après avoir examiné le caractère de leur esprit, qu'on les met auprès du Prince. Ceux qui ne paroissent pas assez discrets sont renvoyés avec une récompense fort légère: on les fait entrer ordi-

nairement dans la cavalerie, qui est aussi la retraite de ceux qui n'ont pas le don de persévérance; car la grande contrainte & les coups de bâton leur font bien souvent passer la vocation; aussi la troisième chambre est réduite à environ deux cens pages, au lieu que la première est de quatre cens.

La quatrième chambre n'est que de quarante personnes, bien faites, polies, modestes, éprouvées dans les trois premières classes: leur paye est double & va jusques à neuf ou dix aspres par jour. On les habille de satin, de brocard ou de toile d'or, & ce sont proprement les Gentilshommes de la chambre. Ils font leur cour avec beaucoup d'application, & peuvent fréquenter tous les Officiers du Palais; mais le Prince est leur Idole: car ils sont dans l'âge propre à soupirer après les charges & les honneurs: il y en a quelques uns, qui ne quittent le Prince que lorsqu'il entre dans l'appartement des Dames, comme ceux qui portent son sabre, son manteau, le pot à l'eau pour boire & pour faire les ablutions, celui qui porte le sorbet, & celui qui tient l'étrier quand sa Hauteffe monte à cheval ou qu'elle en descend. Les autres Officiers de la chambre, qui sont moins attachez à la personne du Prince, sont le Maître de la Garderobe, le premier Maître d'Hôtel, le premier Barbier, celui qui coupe les ongles, celui qui prend soin du turban du Prince, le Secrétaire de ses commandemens, le Contrôleur général de sa maison, le premier Intendant des chiens. Tous ces Officiers aspirent aux premières charges avec raison, car il est naturel de récompenser ceux que l'on voit à tous momens.

Rien ne paroît plus propre à former d'habiles gens que l'éducation que l'on donne aux pages du Serrail: on les fait passer, pour ainsi dire, par toutes les vertus; néanmoins malgré ces soins, lorsqu'on les avance dans les

grands emplois, ils ne sont encore que de vrais écoliers : il faudroit leur apprendre à commander, après leur avoir appris à obéir, & quoique les Turcs s'imaginent que Dieu donne la prudence & les autres talents nécessaires à ceux à qui le Sultan donne de grands emplois; l'expérience fait voir souvent le contraire. Quelle capacité peuvent avoir des pages nourris parmi des Eunuques qui les ont traités à coups de bâton pendant si long temps ! Ne seroit-il pas mieux d'avancer de jeunes gens par degrés, dans un Empire où l'on n'a aucun égard à la naissance ! d'ailleurs ces Officiers passent tout d'un coup de l'état le plus gênant à une liberté si grande, qu'il n'est guères possible qu'ils ne se livrent aux passions : cependant on leur donne les meilleurs Gouvernemens des Provinces. Comme ils n'ont ni capacité ni expérience pour remplir les devoirs de leurs charges, ils s'en reposent sur leurs Lieutenants, qui sont ordinairement ou de grands voleurs, ou des espions que le Grand Visir leur donne pour lui rendre compte de leur conduite. Ces nouveaux Gouverneurs passent encore malgré qu'ils en ayent par les mains des juifs ; comme ils n'ont aucuns biens lorsqu'ils sortent du Serrail, ils ont recours à ces usuriers qui ne leurs inspirent que rapines & concussions. Outre les présens, qu'un nouveau Pacha est obligé de faire au Grand Seigneur, aux Sultanes, & aux Premiers de la Porte, il faut qu'il mette sa maison sur pied. Il n'y a que les juifs qui en puissent faire les avances, & ces honnêtes fripons ne prêtent qu'à cent pour cent. Le mal ne seroit pas si grand, s'ils s'en faisoient payer peu à peu ; mais comme ils craignent à tout moment que le Pacha ne soit étranglé ou destitué : ils ne laissent pas vieillir la dette, & c'est sur le peuple qu'ils l'obligent à en faire le recouvrement.

Les Provinces ne gagnent guères si on y laisse un Pacha pendant quelques années : alors s'il est homme entendu,

non seulement il travaille à s'acquitter; mais encore à faire des fonds pour soutenir sa dépense, & sur tout pour entretenir ses protecteurs à la Cour, sans lesquels, au lieu de s'avancer, il seroit inmanquablement revoqué de quelque maniere qu'il s'y prit: ainsi le juif ou le *Chifou*, comme disent les Turcs, continuë toujours son manège, & tout l'argent de la maison, pour ne pas dire de toute la Province, passe par ses mains. L'avarice du Sultan Mourat est la source de tous ces desordres: il introduisit l'usage de recevoir des presents des Grands à qui il donnoit les charges de l'Empire: les Grands pour se dédommager en usoient de même à l'égard de leurs inferieurs, depuis ce temps-là tout fut livré au plus offrant. Sultan Solyman qui aimoit tendrement ses sœurs & ses filles, les maria aux premiers Officiers de la Porte, contre l'usage de ses prédecesseurs qui les donnoient à des Viceroyes des Provinces fort éloignées. Les maris, à l'abri de ces Sultanes, se mirent sur le pied de recevoir de toutes mains pour subvenir aux dépenses qu'elles faisoient. On connoît bien aujourd'hui que ces desordres sont capables de ruiner l'Empire; mais le mal est presque sans remede: car l'Empereur lui-même, les Sultanes, les Favoris, les Grands de la Porte ne s'enrichissent que par ces fortes de voyes; & les inferieurs ne se tirent d'intrigue que par leurs concussions: il n'est donc pas surprenant que ce grand Empire soit presentement dans une espece de décadence.

Azamoglans.

Des Ichoglans il faut passer aux Azamoglans, puisque ce dernier corps n'est composé que du rebut du premier. On recherche plus les qualitez du corps que de l'esprit dans les Azamoglans, & si l'on manque de sujets, on en achette des petits Tartares, qui sont toujours en course chez leurs voisins pour enlever des enfans. Ces enfans sont nourris sous la discipline des Eunuques blancs, de même que

que les Ichoglans. Après la circoncision & la profession de foi, on les instruit des choses de la religion, & sur tout de la priere qui est la seule langue, comme ils disent, avec laquelle les hommes parlent au Seigneur: on montre à lire & à écrire à ceux qui y ont de l'inclination; leurs habits sont de drap de Salonique bleu & fort grossier, & leurs bonnets sont de feutre jaune, faits en pain de sucre. Leurs premières occupations sont la course ou la lutte, le saut ou le jet de la barre; ensuite on les destine dans le Serrail à être portiers, jardiniers, cuisiniers, bouchers, palefreniers, garçons d'infirmerie, porteurs de hache ou fendeurs de bois, sentinelles, valets de pied, archers de la garde & matelots du caïque du Grand Seigneur. On en occupe plusieurs à nettoyer les armes du Prince: quelques autres sous la conduite des Arabes, prennent soin de ses tentes: il y en a qui sont employez aux bagages & aux charriots; mais quelles que soient leurs occupations, leur paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à sept & demi, sur quoi il faut qu'ils se nourrissent & s'entretiennent; car le Sultan ne leur fournit que le drap & le linge: ils vivent par chambrées avec une grande économie. Le Janissaire Aga en fait la reveüe de temps en temps, & fait entrer dans les Janissaires de la Porte ceux qu'il lui plaît. Il y en a quelques-uns qui deviennent Spahis; mais ni les uns ni les autres n'entrent dans ces troupes, qu'après que leur corps est bien endurci au travail, & qu'on les a rendus capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, en les accoutumant à souffrir le froid & le chaud, à fendre du bois, à porter des fardeaux; à cultiver la terre; en un mot aux travaux les plus rudes & les plus pénibles. On en envoie plusieurs en Asie chez les paysans pour y apprendre l'agriculture.

Ceux qui restent dans le Serrail sont logez à la marine sous des appentis: les principaux sont les Bostangis ou jar-

diniers, dont le Commandant est tiré de ce corps & s'appelle *Bostangi-Bachi*; c'est un des plus puissans officiers de la Porte, quoique d'abord sa charge ne paroisse pas des plus honorables; mais comme il a l'oreille du Prince & qu'il l'accompagne souvent dans ses jardins, il peut rendre de bons ou de mauvais offices: c'est par cet endroit-là que les puissances lui font la cour. Le *Bostangi-Bachi* outre son appartement qui est à la marine, a un beau Kiosc sur le Bosphore; il est Surintendant des jardins & des fontaines du Grand Seigneur, & Gouverneur de tous les villages qui sont sur le canal de la mer noire; il commande plus de dix mille *Bostangis* ou jardiniers qui sont dans le Serrail ou dans les maisons royales des environs de Constantinople: c'est lui qui est chargé de la police sur le Bosphore de France; il punit sévèrement les Musulmans & les Chrétiens qui s'enyvrent, ou qui sont surpris avec des femmes: sa fonction la plus honorable est de tenir le timon du caïque du Sultan lorsqu'il va se divertir sur l'eau, & de lui servir de marchepied en lui prêtant le dos pour monter à cheval, ou pour en descendre quand il va à la chasse, ou à la promenade.

Tous les vendredis les Chefs des jardiniers rendent compte au *Bostangi-Bachi* de l'argent qu'ont produit les denrées des potagers du Grand Seigneur: cet argent est proprement le patrimoine du Prince, car il est destiné pour sa bouche; aussi prend-il souvent plaisir à voir travailler ses jardiniers, mais il faut qu'il soit seul, car s'il est accompagné de quelques Sultanes, ces pauvres gens se retirent bien vite, ou du moins ils se cachent dans la terre autant qu'ils peuvent: ce seroit pour eux un crime sans remission de se laisser voir, & le pauvre *Bostangi* seroit mis à mort sur le champ. L'honneur de paroître en présence des Dames n'est accordé qu'aux Eunuques noirs, qui ne scauroient donner ni tentation, ni jalousie.

On assure à Constantinople que les Renoncules sont le plus grand ornement des parterres du Serrail; mais ces parterres sont en petit nombre, en comparaison des potagers & des vergers qui occupent presque toute la pente & le bas de ce Palais. Les Cyprez, les Pins & les broffailles deshonoreroient fort ces vergers; mais les Turcs sont en possession de négliger leurs jardins, ou du moins de ne prendre soin que de leurs Melons & de leurs Concombres. Il y a des familles entières qui ne vivent que de Concombres pendant plus de la moitié de l'année; on les mange tout crus sans les peler, comme si c'étoient des pommes; ou bien on les coupe par grosses tranches, mais ce n'est pas pour les mettre en salade; on les jette dans un bassin plein de lait fort aigre, & après en avoir beaucoup mangé l'on boit une grande potée d'eau fraîche: ces fruits sont excellens & ne donnent point de tranchées. Les Pages du Palais n'oseroient entrer dans les lieux où on les cultive, depuis que Mahomet II. en fit éventrer jusques à sept pour découvrir celui qui avoit mangé un de ses Concombres.

Outre les officiers dont on vient de parler, les Sultans ont encore dans leur Palais deux fortes de gens qui servent à les divertir; sçavoir les muets & les nains: c'est une espèce singulière d'animaux raisonnables que les muets du Serrail. Les Muets. Pour ne pas troubler le repos du Prince, ils ont inventé entre eux une langue dont les caracteres ne s'expriment que par des signes; & ces signes sont aussi intelligibles la nuit que le jour par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue est si bien reçeuë dans le Serrail que ceux qui veulent faire leur cour, & qui sont auprès du Prince l'apprennent avec grand soin; car ce seroit manquer au respect qui lui est dû, que de se parler à l'oreille en sa présence.

Les nains sont de vrais singes qui font mille grimaces Les Nains.

entre eux, ou avec les muets pour faire rire le Sultan, & ce Prince les honore souvent de quelques coups de pied. Lorsqu'il se trouve un nain qui est né sourd, & par conséquent muet, il est regardé comme le Phœnix du Palais: on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, sur tout si ce magot est eunuque: cependant ces trois défauts qui devoient rendre un homme tres méprisable, forment la plus parfaite de toutes les creatures, aux yeux & au jugement des Turcs.

Les Dames du Serrail.

Ce seroit ici le lieu de parler des Dames du Serrail; mais on est dispensé de le faire, puis qu'elles ne tombent pas sous les sens, non plus que les esprits purs. Ces beautez ne sont faites que pour divertir le Sultan, & pour faire enrager les Eunuques. Les Gouverneurs des Provinces font present au Grand Seigneur des plus belles personnes de l'Empire, non seulement pour lui faire leur cour, mais pour tâcher de se faire des creatures dans le Palais, qui puissent les avancer. Après la mort du Sultan, les femmes qu'il a daigné honorer de ses careffes, & les filles majeures passent dans le vieux Serrail de Constantinople; les plus jeunes sont quelquefois reservées pour le nouvel Empereur, ou mariées à des Pachas. Quoi qu'il en soit comme c'est un crime de voir celles qui restent dans le Palais, il faut peu compter sur tout ce qu'on en a écrit: quand même on pourroit trouver le moyen d'y entrer, qui est-ce qui voudroit mourir pour un coup d'œil si mal employé! Ainsi que ces belles entrent par les pieds du lit du Sultan, comme quelques-uns ont voulu le faire croire, ou par les côtes, je n'en déciderai pas, je me contente de les regarder comme les moins malheureuses esclaves qui soient au monde; la liberté est toujours préférable à un si foible bonheur.

Que dire d'un lieu où l'on admet à peine le premier Medecin du Prince, pour voir des femmes à l'agonie? &

encore ce docteur ne peut-il les voir ni en être veu : il ne lui est permis de tâter le poux qu'au travers d'une gaze ou d'un crêpe, & bien souvent il ne sçauroit distinguer si c'est l'artère ou les tendons qui se remuent : les femmes même qui prennent soin de ces malades ne sçauroient lui rendre compte de ce qui s'est passé ; car elles s'enfuient avec grand soin, & il ne reste autour du lit que les Eunuques pour empêcher le medecin de voir la malade, & pour lever seulement les coins du pavillon de son lit, autant qu'ils le jugent necessaire pour laisser passer le bras de cette moribonde. Si le medecin demandoit à voir le bout de la langue ou à tâter quelque partie, il seroit poignardé sur le champ. Hippocrate avec toute sa science eût été bien embarrassé s'il y eût eu des Musulmanes de son temps. Pour moi qui ai été nourri dans son école & suivant ses maximes, je ne sçavois quel parti prendre chez les Grands Seigneurs, quand j'y étois appelé, & que je traversois les appartemens de leurs femmes : ces appartemens sont faits comme les dortoirs de nos religieuses, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze qui avançoit par un trou fait exprès. Dans les premieres visites je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre destinez pour éclairer la nuit ; mais je fus bien surpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les personnes à qui ces bras appartenoient.

C'est à tort que l'on pretend que les Juives peuvent entrer dans tous les appartemens des Dames du Serrail pour leur vendre des bijoux : elles ne sçauroient avancer au delà d'une certaine sale où se fait ce commerce, & la porte ne leur en est ouverte qu'après que les Eunuques les ont bien & deüement visitées ; un homme qui seroit surpris travesti en femme seroit égorgé dans le moment, & une Chrétienne y seroit tres-mal reçüe. Les Eunuques seuls font les messages & les marchez : ils portent les bijoux, & rappor-

tent l'argent ; mais ils ſçavent bien ſe faire payer de leurs peines. Après tout quel uſage peuvent faire des ſequins, ces Eunuques qui n'ont ni parens ni amis, & qui ne ſçau- roient goûter d'autre plaisir que celui de toucher leur or & de le dévorer avec les yeux : on dit pourtant que leur principale veüë eſt de le garder pour ſauver leur vie, lors des révolutions qui arrivent à la mort des Sultans ; mais rarement s'en prend-on à ceux qui gardent les femmes.

L'Intendant des
Bains & autres
officiers du Serrail.

Les autres Officiers qui gardent le Serrail dont il nous reſte à parler ſont l'Intendant des bains ; le Grand Faucon- nier, dont les officiers portent l'oïſeau ſur le poing de la main droite ; le Grand Veneur qui a ſous lui plus de douze cens piqueurs ou valets de chiens ; le Gouverneur des chiens courans & des braques ; celui des levriers, des dogues & des épagneuls ; le Grand Ecuyer qui a deux premiers Ecuyers ſous lui, leſquels commandent à pluſieurs officiers, & ceux- ci à un nombre infini de palefreniers ; car il n'y a point de pays où les chevaux ſoient mieux penſez qu'en Turquie. On les nourrit d'un peu d'orge & de paille hachée qu'on leur diſtribue ſoir & matin en petite quantité, ils paſſent le reſte de la journée au filet & deviennent par-là capables des plus grandes courſes ; on aſſûre même que les chevaux qui viennent d'Arabie & des environs de Babylone ſont des traittes de trente lieuës ſans débrider : ils ont les jambes admirables ; mais ils n'ont ni croupe ni encolûre.

Les Capigis.

Il ne faut pas oublier deux autres ſortes d'officiers qui ſont d'un grand uſage au Grand Seigneur tant dedans que dehors le Serrail ; ce ſont les Capigis & les Chiaoux. Le corps des Capigis ou portiers eſt d'environ quatre cens perſonnes, commandées par quatre Capitaines de la Porte qui ſont de garde chacun à leur tour les jours de Conſeil : la ſolde des portiers eſt de quinze aſpres par jour, qui re- viennent à dix ſols de notre monnoye : leur habit eſt ſem-

blable à celui des Janiffaires, mais ils n'ont point de cornes devant leur bonnet. Cinquante de ces Capigis font de garde tous les jours à la porte de la premiere cour du Serail, & il y en a autant à celle de la cour du Divan. Quand le Grand Seigneur est mal fatisfait de la conduite d'un Viceroy ou d'un Gouverneur, il lui envoie un de ces Capigis avec ordre de demander sa tête. Le Capigi la coupe après l'avoir étranglé; la met dans du sel pour la conferver si le chemin est long, & la porte dans un sac au Sultan; ainsi ces Capigis font autant de bourreaux.

Les Chiaoux font employez à des commiffions plus honnêtes, ils portent les ordres de l'Empereur dans tous les états, & font chargez des lettres qu'il écrit aux Princes souverains: ce font comme les Exempts des Gardes du Grand Seigneur. Leur corps est d'environ six cens hommes, commandez par un chef qui s'appelle le *Chiaoux-Bachi*: cet officier fait la fonction de Grand Maître des cérémonies & d'Introducteur des Ambassadeurs. Les jours de Divan il se trouve à la porte de l'appartement du Grand Seigneur avec le Capitaine des Gardes qui est de service. La paye des Chiaoux est depuis douze aspres par jour jusques à quarante: ils font à la disposition du Grand Vifir, des Vifirs, des Beglierbeis, & même des simples Pachas; mais on distingue par la pomme de leurs bâtons, ceux qu'ils servent: car cette pomme est d'argent pour les premiers officiers, au lieu qu'elle n'est que de bois pour les autres. La plupart des Chiaoux font l'office de sergens pour assigner les parties à comparoître au Divan, ou à s'accommoder entre elles; mais ils ne quittent jamais leur bâton ni leur bonnet: ce bonnet est fort grand, semblable au bonnet de cérémonie des premiers officiers de l'Empire.

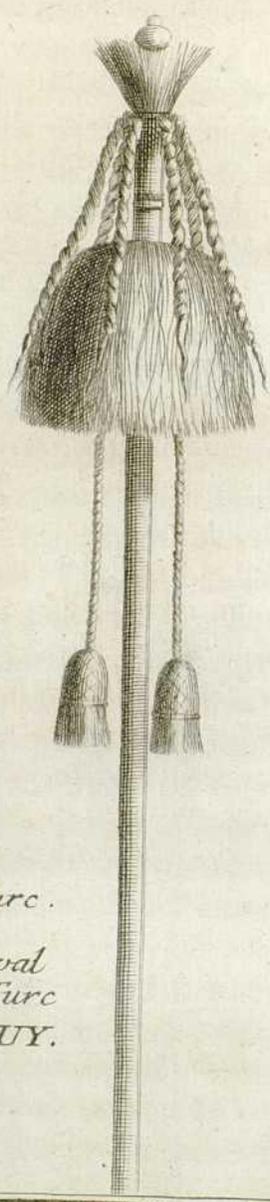
Il est temps, Monseigneur, que je vous entretienne des Officiers qui logent hors du Palais du Prince, & qui n'y

Du Grand Visir,
ou Premier Visir.

viennent que lorsqu'ils sont mandez, ou que le devoir de leur charge les y appelle. Le Sultan met à la tête de ses Ministres le Grand Visir, qui est comme son Lieutenant général avec lequel il partage, ou à qui il laisse tous les soins de l'Empire. Non seulement le Grand Visir est chargé des finances, des affaires étrangères, & du soin de rendre la justice pour les affaires civiles & criminelles; mais il a le département de la guerre & le commandement des armées. Un homme capable de soutenir dignement un si grand fardeau est bien rare & bien extraordinaire: cependant il s'en est trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur siècle. Les Cuperlis pere & fils ont triomphé dans la paix & dans la guerre, & par une politique presque inconnue jusques alors, ils sont morts tranquillement dans leurs lits. Cuperli leur parent, qui fut tué à la bataille de Salankemen, étoit un grand homme aussi: il auroit peut-être mis à couvert l'Etat des grandes révolutions dont il est encore menacé. Cet Empire qui semble décliner aujourd'hui auroit besoin de pareils Ministres.

Quand le Sultan nomme un Grand Visir, il lui met entre les mains le sceau de l'Empire, sur lequel est gravé son nom: c'est la marque qui caractérise le premier Ministre; aussi le porte-t'il toujours dans son sein. Il expédie avec ce sceau tous ses ordres, sans consulter & sans rendre compte à personne. Son pouvoir est sans limites, si ce n'est à l'égard des troupes, qu'il ne sçauroit faire punir sans la participation de leurs chefs. A cela près il faut s'adresser à lui pour toutes sortes d'affaires, & en passer par son jugement. Il dispose de tous les honneurs & de toutes les charges de l'Empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de son Palais est libre à tout le monde, & il donne audience jusques au dernier des pauvres. Si quelqu'un pour-
tant

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 20 horizontal lines within a rectangular frame.



*Estendart Turc .
ou
Queüe de Cheval
appellée en Turc
HOU ou HOUY.*



tant croit qu'on lui ait fait quelque grande injustice, il peut se presenter devant le Grand Seigneur avec du feu sur sa tête ; ou mettre sa requête au haut d'un roseau & porter ses plaintes à sa Hauteffe.

Le Grand Visir soutient l'éclat de sa charge avec beaucoup de magnificence, il a plus de deux mille officiers ou domestiques dans son Palais, & ne se montre en public qu'avec un Turban garni de deux aigrettes chargées de diamans & de pierreries, le harnois de son cheval est semé de rubis & de turquoises, la housse brodée d'or & de perles. Sa garde est composée d'environ quatre cens Bosniens ou Albanois, qui touchent de paye depuis douze jusques à quinze aspres par jour : quelques-uns de ces soldats l'accompagnent à pied quand il va au Divan, mais quand il marche en campagne, ils sont bien montez & portent une lance, une épée, une hache, & des pistolets. On les appelle *Delis*, c'est-à-dire foux, à cause de leurs fanfaronades & de leur habit qui est ridicule ; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du Grand Visir est précédée par trois queues de cheval terminées chacune par une pomme dorée, c'est le signe militaire des Othomans qu'ils appellent *Thou* ou *Thouy*. On dit qu'un General de cette nation, ne sachant comment rallier ses troupes, qui avoient perdu tous leurs étendarts, s'avisa de couper la queue d'un cheval & de l'attacher au bout d'une lance ; les soldats coururent à ce nouveau signal & remportèrent la victoire.

Quand le Sultan honore le Grand Visir du commandement d'une de ses armées, il détache à la tête des troupes, une des aigrettes de son Turban, & la lui donne pour la placer sur le sien : ce n'est qu'après cette marque de distinction que l'armée le reconnoît pour General, & il a le pouvoir de conferer toutes les charges vacantes, même

les Viceroyautez & les Gouvernemens aux officiers qui servent sous lui. Pendant la paix, quoique le Sultan dispose des premiers emplois, le Grand Visir ne laisse pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut, car il écrit au Grand Seigneur & reçoit sa réponse sur le champ: c'est de cette maniere qu'il avance ses creatures, ou qu'il se vange de ses ennemis; il peut faire étrangler ceux-ci, sur la simple relation qu'il fait à l'Empereur de leur mauvaise conduite. Il va souvent la nuit visiter les prisons, & mene toujours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointemens de la charge de Grand Visir ne soient que de vingt mille écus, il ne laisse pas de jouir d'un revenu immense. Il n'y a point d'officier dans ce vaste Empire qui ne lui fasse des presens considerables pour obtenir ou pour se conserver dans sa charge: c'est une espece de tribut indispensable. Les plus grands ennemis du Grand Visir, sont ceux qui commandent dans le Serrail après le Sultan, comme la Sultane mere, le Chef des Eunuques noirs, & la Sultane favorite; car ces personnes ayant toujours en veüe de vendre les grandes charges, & celle du Grand Visir étant la premiere de toutes, elles font observer jusques à ses moindres actions: avec tout son credit, il est donc environné d'espions; & les puissances qui lui sont opposées, font quelques fois soulever les gens de guerre, qui sous pretexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la déposition du Ministre: le Sultan pour lors retire son cachet, & l'envoye à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier Ministre est donc à son tour obligé de faire de riches presens pour se conserver dans son poste. Le Grand Seigneur le suce continuellement, soit en l'honorant de quelques-unes de ses visites qu'il lui fait payer cher,

soit en lui envoyant demander de temps en temps des sommes considerables ; ainsi le Visir met tout à l'enchère pour pouvoir fournir à tant de dépenses : son Palais est le marché où toutes les graces se vendent ; mais il y a de grandes mesures à garder dans ce commerce, car la Turquie est le pays du monde où la justice est souvent la mieux observée parmi les plus grandes injustices.

Si le Grand Visir a le genie de la guerre, il y trouve mieux son compte que dans la paix. Quoique le commandement des armées l'éloigne de la Cour, il a ses pensionnaires qui agissent pour lui en son absence ; & la guerre avec les étrangers, pourvû qu'elle ne soit pas trop allumée, lui est plus favorable qu'une paix qui causeroit des guerres civiles. La milice s'occupe pour lors sur les frontieres de l'Empire, & la guerre ne lui permet pas de penser à des soulevemens ; car les esprits les plus remuans & les plus ambitieux, cherchant à se distinguer par de grandes actions, meurent souvent dans le champ de Mars ; d'ailleurs le Ministre ne sçauroit mieux s'attirer l'estime des peuples, qu'en combattant contre les infidelles.

Après le premier Visir, il y en a six autres qu'on nomme simplement Visirs, Visirs du Banc ou du Conseil, & Pachas à trois queuës, parce qu'on porte trois queuës de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les Pachas ordinaires. Ces Visirs sont des personnes sages, éclairées, sçavantes dans la loi, qui assistent au Divan, mais ils ne disent leur sentiment sur les affaires qu'on y traite, que lors qu'ils en sont requis par le Grand Visir, qui appelle souvent aussi dans le Conseil secret, le Mousti & les Cadilesquers ou Intendans de Justice. Les appointemens de ces Visirs sont de deux mille écus par an : le Grand Visir leur renvoye ordinairement les affaires de peu de consequence, de même qu'aux Juges ordinaires ;

Visirs du Banc, ou du Conseil, & Pachas à trois queuës.

car comme il est l'Interprete de la loi dans les choses qui ne regardent pas la religion, il ne suit le plus souvent que son sentiment, soit par vanité, soit pour faire sentir son credit.

^a Chambre de Justice, & du Conseil.

Le Grand Visir tient tous les jours^a Divan chez lui, excepté le vendredi qui est le jour de repos chez les Turcs. Pendant le reste de la semaine, il va quatre fois au Divan du Serrail, sçavoir, le Samedi, le Dimanche, le Lundi, & le Mardi; il est precedé du Chiaoux-Bachi, de quelques Chiaoux & de plusieurs Sergens à verge, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Empire, suivi de sa garde Albanoise, & de plus de quatre cens personnes à cheval, qui marchent parmi une populace infinie, laquelle fait mille acclamations pour sa prospérité. Les jours de Divan, une heure avant le lever du Soleil, trois Officiers à cheval se rendent devant le Serrail, pour y faire quelques prieres en attendant l'arrivée des ministres, & les trois Officiers les saluent à haute voix, & par leurs propres noms, à mesure qu'ils passent. Les Pachas perdent leur gravité à la veüe du Palais, ils commencent à galoper à trente ou quarante pas de la porte, & ils se rangent à droite dans la premiere cour pour attendre le Grand Visir. Les Janiffaires & les Spahis vont se placer dans la seconde cour sous les galeries; les Spahis à gauche & les Janiffaires à droite. Tout le monde descend de cheval dans cette premiere cour: on passe ensuite dans la seconde, mais l'on n'ouvre la porte du Divan, que quand le Grand Visir arrive, & après qu'un prêtre a fait la priere pour l'âme des Empereurs morts & pour la santé de celui qui regne.

Ceux qui ont à faire au Divan, entrent en foule dans cette sale: les Visirs & les Intendans de Justice, par respect, n'entrent qu'avec le Grand Visir, & alors tout le

monde se prosterne jusques à terre. Quand ce premier Ministre est assis, les deux Intendans de Justice se mettent à sa gauche, qui est la place la plus honorable parmi eux; celui d'Europe est le premier tout près du Grand Visir, & celui d'Asie le second: ensuite se placent les Thresoriers Generaux de l'Empire, parmi lesquels il y a un sur-Intendant & deux artisans. Les Visirs se mettent à sa droite selon leur rang avec le Garde des Sceaux: s'il y a quelque Beglierbey ou Viceroy de retour de son gouvernement, le Grand Visir lui fait l'honneur de lui donner scéance après les Visirs.

On commence par les affaires de Finance: Le Chiaoux-Bachi va le premier à la porte du thresor pour en lever le sceau & le porte au Grand Visir qui examine s'il est entier. On ouvre ensuite le thresor, pour y mettre ou pour en tirer l'argent necessaire pour payer les troupes, ou pour les autres destinations; après quoi le Grand Visir redonne le sceau pour être appliqué à la porte du thresor. Après les affaires de Finance, on traite de celles de la guerre: on examine les demandes & les réponses des Ambassadeurs, on expédie les commandemens de la Porte, les Patentés, les Provisions, les Passeports, les Privileges. Le Reys-Effendi ou Secretaire d'Etat, reçoit des mains du Grand Visir toutes les dépêches & les expédie: si ce sont des commandemens de la Porte, le Chancelier les scelle, mais pour les lettres de cachet, le Grand Visir y met seulement au bas le cachet de l'Empereur, qu'il imprime lui-même après l'avoir trempé dans l'ancre. On passe ensuite aux causes criminelles; l'accusateur se presente avec les témoins, & le coupable est absous ou condamné sans délai: on finit par les affaires civiles qui se presentent.

C'est à ce Tribunal où le dernier homme de l'Empire a la consolation de tirer raison des plus grands Sei-

gneurs du pays ; le pauvre a la liberté de demander justice ; les Mufulmans, les Chrétiens, les Juifs y font également écouchez : on n'y entend point mugir la chicane en furie, on n'y voit ni Avocats ni Procureurs, les commis des Secretaires d'Etat lisent les Requêtes des particuliers. Si c'est pour dettes, le Visir envoie chercher le débiteur par un Chiaoux, le créancier amène les témoins & l'argent est compté sur le champ, ou le débiteur est condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Si c'est une question de fait, deux ou trois témoins en font la décision à l'heure même ; de quelque nature que soit une affaire, elle ne traîne jamais plus de sept ou huit jours. On a recours à l'Alcoran & le Visir interprète la loi si c'est une question de droit. Pour une affaire de conscience, il consulte le Moufti par un petit billet où il expose l'état de la question sans nommer personne. A l'égard des affaires de l'Empire, il envoie l'abregé des Requêtes au Grand Seigneur, & en attend la réponse. Les commis du Secrétaire d'Etat, écrivent toutes les résolutions prises par le Grand Visir : le Secrétaire est environné de Greffiers qui font les écritures en aussi peu de mots qu'il est possible, & il délivre toutes les Sentences : après quoi il n'y a point d'appel, on n'y revient ni par cassation d'Arrest, ni par Requête civile.

Il faut convenir d'un autre côté que les procez sont bien plus rares en Turquie que chez nous ; car les sujets du Grand Seigneur n'ayant que l'usufruit des biens qu'ils possèdent sous son bon plaisir, ne laissent pas grande matière de contestation en mourant ; au lieu que nos donations, nos testamens, nos contrats de mariage, sont des sources de procez. Un Italien me disoit un jour à Constantinople, qu'on seroit bien heureux en Europe, si l'on pouvoit appeler de nos Tribunaux au Divan : sa réflexion me fit rire, car ajoûtoit-il on seroit aisément le voya-

ge de Constantinople, & même de toute la Turquie s'il étoit nécessaire, avant qu'un procez soit jugé diffinitivement en Europe. Un Turc d'Affrique plaidant au Parlement de Provence contre un marchand de Marseille, qui l'avoit fait promener pendant longues années de tribunal en tribunal, fit une plaisante réponse à un de ses amis qui voulut s'informer de l'état de ses affaires. *Elles sont bien changées*, dit l'Africain, *lorsque j'arrivai dans ce pays-ci, j'avois un rouleau de pistoles d'une brassé de long, & tout mon procez étoit énoncé sur une demi feuille de papier : presentement j'ai plus de quatre brasses d'écriture, & mon rouleau n'a que demi pouce de long.*

Avec toutes ces précautions, on ne laisse pas de faire de grandes injustices en Turquie, car on y reçoit toutes fortes de personnes en témoignage, & les plus honnêtes gens sont quelquefois exposez à perdre leurs biens & leur vie, sur la simple déposition de deux ou trois faux-témoins. Si la justice est bien exercée dans le Divan de Constantinople, c'est que l'on apprehende que le Sultan ne soit aux écoutes à la fenêtre qui répond sur la tête du Grand Visir, & qui n'est fermée que d'une jaloufie & d'un crêpe : combien ne commet-on pas d'injustices criantes dans les Divans des autres villes ! ou les Cadis se laissent le plus souvent corrompre par argent, & emporter par leurs passions. Il est vrai que l'on peut appeller de leurs jugemens à Constantinople, mais tout le monde n'est pas en état de faire le voyage. Voici encore un grand abus.

Les Religieux Turcs par un privilège particulier ne sont point soumis à la justice ordinaire ; ainsi plusieurs personnes qui se sont enrichies dans le maniement des affaires, & qui apprehendent les recherches, se font *Dervis* ou *Santons*. Il n'y auroit pas d'ordre Religieux si puissant parmi les Chrétiens, que le deviendroit celui ou pourroient être

reçûs ceux à qui il seroit permis, après avoir ruiné les Provinces par leurs concussions, d'imiter en cela la conduite des Turcs.

La milice a le privilege de n'être jugée que par ceux qui la commandent, ou par leurs officiers subdélégués. Pendant les quatre heures que dure le Divan de Constantinople, les Spahis & les Janissaires sont dans la seconde cour sous les galeries, où ils gardent un silence profond, & tiennent chacun à la main un bâton d'argent doré. Le Colonel de la cavalerie, & celui de l'infanterie y rendent justice chacun à leurs soldats, auxquels il est défendu, pour éviter le desordre, de sortir de leurs places sans être appellez: s'ils ont quelques Requête à presenter, ils les remettent à deux de leurs compagnons, qui sont destinez pour aller & pour venir. Ce privilège autorise de grands maux dans les Provinces: car la plûpart des scelerats se mettent parmi les Janissaires pour éviter le châtiment de leurs crimes.

J'ai oublié de vous dire, Monseigneur, qu'il y a un cabinet à côté de la sale du Divan occupé pendant le Conseil par plusieurs officiers, tels que sont les Garde-rolles des revenus du Grand Seigneur; celui qui enregistre tout ce qui entre dans le thresor public, ou qui en sort; celui qui est préposé pour faire peser & pour éprouver les especes. Le Chiaoux-Bachi & le Capigi-Bachi vont & viennent dans la cour pour executer les commandemens du Grand Visir.

Les Ambassadeurs ont toujors leurs audiences du Grand Seigneur un jour de Divan, & ils y sont introduits par le Capitaine des gardes qui est de service: l'Ambassadeur se met sur un placet vis-à-vis le Grand Visir, & l'entretient en attendant que l'on serve à dîner: après cela l'on fait porter dans la sale les presens que l'Ambassadeur doit faire. Lorsque le Grand Visir & les autres officiers du Divan

van les ont confiderez, les Capigis les emportent piece à piece & les exposent dans la cour afin que chacun juge de la magnificence du Prince qui les envoie : pendant ce temps l'on donne une veste à l'Ambassadeur, & l'on en distribue aussi à ceux de sa suite. Le Sultan se rend dans la sale d'Audiance, qui est auprès du Divan, & se place sur son Thrône ; ce thrône est à piliers qui soutiennent un dais de bois, tout couvert de lames d'or garnies de châtons dont les diamans & les pierreries sont d'un tres-grand prix. Il est au coin de la sale sur une estrade élevée d'un pied & demi, couverte de tapis & de quarreaux de la dernière magnificence. Le Sultan est assis les genoux croisez, & l'on ne voit autour de lui que le Chef des Eunuques blancs, le Garde du Thresor secret, & quelques Muets. On ne sauroit voir le visage de ce Prince que de profil, parce que la porte de la sale ne répond pas au coin où le Thrône est placé. Les personnes de la suite de l'Ambassadeur, à qui on a donné des vestes, salüent le Sultan les premiers, & sont conduits chacun par deux Capigis qui les portent sous les bras. L'Ambassadeur même qui selon la coûtume du pays le salüe le dernier, est porté en cette posture par deux Capitaines de la Porte ; & la marche se fait de telle maniere qu'ils ne tournent jamais le dos au Sultan. On lui baiçoit autrefois la main, mais on a jugé à propos de retrancher cette cérémonie depuis que Amurat I. du nom, fils d'Orcan fut poignardé par un malheureux qui crût par là venger la mort du Despote de Servie son maître. On a baissé pendant certain temps une longue manche qui étoit attachée tout exprés à la veste de l'Empereur ; Mr de Cesi & Mr de Marcheville Ambassadeurs de France ont eü cet honneur. Mais cet usage a été aboli depuis peu, & à present les Ambassadeurs font un simple salut, quoi-que les Capitaines des Gardes affectent autant

Drogman.

qu'ils peuvent de les faire incliner, ce qui ne leur réussit pas, car les Ambassadeurs avertis de ce qui se doit passer, se tiennent ferme & se roidissent de toutes leurs forces. Après avoir fait leur révérence ils restent seuls dans la sale avec le Secrétaire de l'Ambassade & l'Interprète, à qui ils remettent les Lettres de leur Prince après les avoir décachetées; cet Interprète les explique, ensuite ils se retirent. Le Sultan saluë l'Ambassadeur avec une légère inclination de tête, il s'entretient un moment avec les Visirs sur le sujet de l'Ambassade, & il délibère sur les affaires dont il est question, supposé qu'elles soient de conséquence. Le Grand Visir s'en retourne au Divan, où il reste jusques à midi qui est l'heure que le Conseil doit finir: après quoi il se retire chez lui précédé de deux compagnies, l'une de Janissaires, l'autre de ses Chiaoux à cheval, de sa Garde à pied, & suivi d'une infinité de gens qui forment une Cour tres nombreuse.

L'Empereur se fait rendre compte ordinairement le jour du Divan par les principaux Officiers, de tout ce qui s'est passé dans l'assemblée, & principalement du devoir de leurs Charges. Ils sont mandez pour cela l'un après l'autre. Le Janissaire Aga voyant venir à lui le Capigi Bachi & le Chiaoux-Bachi, s'avance avec quatre Capitaines de ses troupes, qui l'accompagnent jusques à l'appartement du Prince; il les conjure à cette porte de prier Dieu qu'il inspire au Sultan le pardon de ses fautes. Il entre seul pour subir son interrogatoire & s'en retourne en paix, si le Prince est satisfait de sa conduite: si le Sultan le trouve coupable, il frappe du pied à terre, & à ce signal les Muets étranglent l'Aga sans autre formalité.

Le Spahis-Aga est mandé chez le Grand Seigneur pour le même sujet; mais il en sort ordinairement plus content, je ne scai pas quelle en est la raison. Les autres Grands de

l'Empire craignent aussi de tomber sous la coupe, ou pour mieux dire, sous le cordon des Muets. Il n'y a que les Intendans de Justice qui ne sont pas sujets à cette triste aventure, parce qu'ils sont gens de loi. Quelquefois le Sultan consulte le Moufti avant que de faire mourir ses Officiers : Il lui demande par écrit quelle punition méritoit un esclave qui auroit fait telle faute. Le Moufti qui sçait bien que ce n'est qu'une formalité, & qu'on pourroit se passer de lui faire cet honneur s'il n'entroit pas dans le sentiment de son Maître, ne manque pas de conclure ordinairement à la mort ; & bien souvent c'est contre son meilleur ami.

Les présens dont le Grand Seigneur honore le premier Visir, sont toujours suspects. Il faut au moins les reconnoître par une somme qui réponde à la grandeur du Maître. Quelquefois, par une grande distinction, ce Prince donne le matin à son premier Ministre la veste qu'il a portée le jour précédent, & l'après midi il envoie demander sa tête : cette tête se livre avec une résignation entière ; tant il est vrai que la nature cède quelquefois aux préjugés. C'est la prévention qui fait les martyrs dans toutes les religions, excepté chez les Chrétiens, où le martyre est un effet de la Grace. Si M^r Descartes & M^r Gassendi avoient fait le voyage de Constantinople, comme ils en avoient eu la pensée, combien d'excellentes réflexions n'auroient-ils pas faites sur la morale & sur la politique des Turcs ! Les Grands de la Porte meurent tranquillement de mort violente, & croient mourir saintement & glorieusement si c'est par l'ordre du Sultan, au moins en font-ils le semblant ; & par politique, sans leur donner le temps de réfléchir, on leur accorde seulement celui de faire une courte prière.

Quand le Grand Visir n'est pas à Constantinople, le Le Caimacan. Caimacan en fait la fonction sous ses ordres. En effet le mot de *Caimacan* signifie en Turquie *Lieutenant* ou *Vicai-*

re. Ce Lieutenant tient le Divan & donne audience aux Ambassadeurs ; mais le plus grand agrément de cette Charge, c'est qu'il ne répond pas des évènements pour les affaires d'Etat ; & s'il se passe quelque chose où le Grand Seigneur trouve à redire, le Caimacan s'en excuse sur les ordres qu'il a reçus du premier Visir. Le Caimacan outre cela est Gouverneur de Constantinople, où il fait exercer une Police admirable. Si un Boulanger vend du pain à faux poids, on le tient pendant 24. heures cloüé par une oreille à la porte de sa boutique. Ceux qui vendent les premiers fruits, tirent l'argent les premiers ; mais ils ne vendent pas plus cher que les autres : la nouveauté ne se paye pas en Turquie comme en France, & un Marchand qui la voudroit faire payer s'exposeroit à la bastonnade. On peut en toute feureté envoyer des enfans au marché, pourveu qu'ils sachent demander ce qu'ils veulent. Les Officiers de Police les arrêtent dans les ruës, ils examinent ce qu'ils portent, le pesent, & laissent passer l'enfant, s'il n'a pas été trompé ; mais s'ils reconnoissent qu'on lui ait vendu à faux poids, à fausse mesure, ou trop cher, ils le ramènent chez le marchand qui est condamné à la bastonnade ou à l'amende. Il est de l'intérêt des fruitiers que les enfans soient sobres : car s'ils s'avisent de manger en chemin quelque figue ou quelque cerise, le pauvre marchand en feroit la dupe. Ordinairement on donne trente coups de bâton pour un oignon qui se trouveroit de moins, & vingt-cinq pour un poireau. Si l'on fait grace des coups de bâton, punition ordinaire en cas de récidive, ce n'est que pour mettre autour du col du vendeur deux grosses planches échanerées & chargées à chaque bout de pierres fort pesantes. On promene en cet équipage ces pauvres fruitiers par toute la ville, & s'ils veulent se reposer, en chemin faisant, ce n'est qu'à condition qu'ils payeront certain nom-

bre d'afpres. On y châtie quelquefois les Chirurgiens de la même manière; mais au lieu de pierres, on met au bout de ces planches plusieurs sonnettes qui font un carrillon épouvantable pendant la promenade qu'on leur fait faire dans les ruës. Cela signifie qu'ils font accusez d'avoir laissé mourir plusieurs personnes par leur faute; & cette cérémonie ne se fait, à ce que disent les Musulmans, que pour avertir de ne se pas mettre légèrement entre les mains de pareils affassins.

Si l'on trouve un corps mort dans les ruës, les plus proches voisins sont condamnez à payer le sang, supposé que l'auteur du meurtre ne soit pas connu: la crainte que tout le monde a d'un tel malheur, fait que chacun s'empresse à appaiser les querelles, & à prévenir les defordres qui pourroient arriver dans son voisinage. On ferme les boutiques au coucher du soleil, & on ne les ouvre qu'au soleil levant. Chacun se retire de bonne heure chez soi; en un mot il se fait plus de bruit en un jour dans un marché de Paris, qu'il ne s'en fait pendant un an dans toute la ville de Constantinople. Le Grand Seigneur va quelquefois déguisé & suivi d'un bourreau pour voir ce qui se passe dans cette grande ville. Mahomet IV. qui haïssoit fort le tabac en fumée, & qui étoit bien informé qu'on mettoit souvent le feu aux maisons en fumant, ne se contenta pas de faire publier de cruelles Ordonnances contre les fumeurs; il faisoit quelquefois sa ronde pour les surprendre & l'on assure qu'il en faisoit pendre autant qu'il en trouvoit: mais c'étoit après leur avoir fait passer une pipe au travers du nez, & leur avoir fait attacher autour du col un rouleau de tabac. Le Guet par toute la Turquie conduit en prison ceux qui se trouvent dans les ruës pendant la nuit, de quelque nation & de quelque religion qu'ils soient; mais on n'y fait gueres de capture, la peur d'avoir la bastonna-

de, ou d'être mis à l'amende retient tout le monde chez soi. On dit communément en Turquie, que les ruës ne sont que pour les chiens pendant la nuit; il est vrai qu'elles en sont toutes remplies : chacun leur jette à manger, & il seroit fort dangereux de s'y promener à pied pendant ce temps-là. Ces animaux qui sont hideux & carnassiers, comme nos chiens de boucherie, sont une terrible patrouille & des hurlemens épouvantables au moindre bruit qu'ils entendent. Souvent l'agitation de la mer les met en furie.

Leventis.

Les soldats y sont fort tranquilles, à la réserve des Leventis qui servent sur les galeres : mais outre qu'ils ne sont de desordre que dans les fauxbourgs de Constantinople qui sont près de la marine, on les a mis à la raison depuis que le Caimacan a permis aux Chrétiens de se défendre, comme je l'ay déjà dit ci-devant; & cela sur les plaintes que les Ambassadeurs faisoient tous les jours des insultes que les sujets de leur nation en recevoient. Pour les Janissaires, ils vivent fort honnêtement dans Constantinople, mais ils sont bien déchûs de cette haute estime où étoient les anciens Janissaires qui ont tant contribué à l'établissement de cet Empire. Quelques précautions qu'aient prises autrefois les Empereurs pour rendre ces troupes incorruptibles, elles ont beaucoup dégénéré; il semble même qu'on soit bien aisé, depuis près d'un siècle, de les voir moins respectez, de crainte qu'ils ne se rendent plus redoutables.

Janissaires.

Quoi-que la pluspart de l'infanterie Turque prenne le nom de Janissaires, il est pourtant sûr que dans tout ce grand Empire, il n'y en a pas plus de vingt-cinq mille qui soient vrais Janissaires, ou Janissaires de la Porte. Autrefois cette milice n'étoit composée que des enfans de Tribut que l'on instruisoit dans la religion des Turcs; presentement

cela ne se pratique plus, & on laisse les gens en repos sur cet article, depuis que les Officiers prennent de l'argent des Turcs pour les faire entrer dans ce corps.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janissaires de se marier, les Turcs étant persuadés que les soins du ménage rendent les soldats moins propres à la profession des armes. Aujourd'hui se marie qui veut avec le consentement des chefs qui ne le donnent pourtant pas sans argent. La principale raison qui détourne les Janissaires du mariage, c'est qu'il n'y a que les garçons qui parviennent aux Charges, dont les plus recherchées sont d'être Chefs de leurs chambres: car toute cette milice loge dans de grandes cazernes distribuées en 162. chambres. Chaque chambre a son Chef qui y commande; mais hors de la caserne, il ne fait fonction que de Lieutenant de compagnie & reçoit les ordres du Capitaine.

Chaque chambre d'ailleurs a son Porte-enseigne, son Dépensier, son Cuisinier, son Porteur d'eau. Au-dessus des Capitaines il n'y a que le Lieutenant Général des Janissaires, qui obéit à l'Aga. Outre la paye ordinaire, l'Empereur donne tous les ans aux Janissaires un Juste-au-corps de drap de Salonique, & tous les jours il leur fait distribuer du ris, de la viande, & du pain. La Chambre les loge moyennant un demi pour cent sur la paye qu'ils tirent en temps de Paix, & de sept pour cent en temps de Guerre. Cette paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à douze, & n'augmente même que peu à peu à mesure qu'ils servent; lorsqu'ils sont estropiez ils deviennent morte payes. Le Bonnet de cérémonie des Janissaires est fait comme la manche d'une casaque; l'un des bouts sert à couvrir leur tête, & l'autre pend sur leurs épaules; on attache à ce bonnet sur le front une espee de tuyau d'argent doré, long de demi pied, garni de fausses pierreries. Quand les Ja-

Janissaires marchent pour aller à l'armée, le Sultan leur fournit des chevaux pour porter leur bagage, & des chameaux pour porter leurs tentes : sçavoir un cheval pour dix soldats, & un chameau pour vingt. A l'avenement de chaque Sultan sur le Thrône, on augmente leur paye d'un aspre par jour.

Les Chambres heritent de la dépouille de ceux qui meurent sans enfans, & les autres quoi-qu'ils ayent des enfans ne laissent pas de leguer quelque chose à leur chambre. Parmi les Janissaires il n'y a que les *Solacs* & les *Peyes* qui soient de la garde de l'Empereur : les autres ne vont au Serrail que pour accompagner leurs Commandans les jours de Divan, & pour empêcher les desordres qui pourroient arriver dans la cour ; ordinairement on les met en sentinelle aux portes & aux carrefours de la ville pour y faire le guet. Tout le monde les craint & les respecte, quoi-qu'ils n'aient qu'une canne à la main ; car on ne leur donne leurs armes que lors qu'ils vont en campagne. La plupart des Janissaires ne manquent pas d'éducation, étant tirez du corps des Azancoglans, parmi lesquels leur impatience ou quelque autre défaut ne leur a pas permis de rester. Ceux qui doivent estre reçeus passent en reveuë devant le Commissaire, & chacun tient le bas de la veste de son compagnon. On écrit leurs noms sur le registre du Grand Seigneur, après-quoi ils courent tous vers leur Maître-de-chambre, qui pour leur faire connoître qu'ils sont sous sa juridiction, leur donne à chacun en passant un coup de main derriere l'oreille. On leur fait faire deux sermens lors de leur enrollement ; le premier est de servir fidellement le Grand Seigneur ; le second de suivre la volonté de leurs camarades touchant les affaires du corps. Il n'y a point de corps dans la Turquie qui soit si uni que celui des Janissaires ; c'est cette grande union qui soutient leur

leur autorité, & qui leur donne quelquefois la hardiesse de déposer les Sultans. Quoi-qu'ils ne soient que douze ou treize mille dans Constantinople, ils sont assurés que leurs camarades, quelque part de l'Empire qu'ils soient, ne manqueront pas d'approuver leur conduite.

S'ils croient avoir sujet de se plaindre, leur mécontentement commence à éclater dans la cour du Divan, dans le temps qu'on leur distribuë les ^a jattes de Ris préparé dans une des cuisines du Grand Seigneur; car ils mangent fort tranquillement s'ils sont contens; & au contraire ils pousent la jatte du bout du pied & la renversent, s'ils ne sont pas satisfaits du Ministère. Il n'y a point d'insolences qu'ils ne soient capables de dire dans ce temps-là contre les premiers Ministres, étant bien persuadés qu'on ne manquera pas de leur donner satisfaction: c'est à quoi l'on tâche aussi de pourvoir de bonne heure pour prévenir leur soulèvement, sur tout quand on leur doit plusieurs payes. Les mutineries des Janissaires sont fort à craindre: combien de fois n'ont-ils pas fait changer en un instant la face de l'Empire! Les plus fiers Sultans & les plus habiles Ministres ont souvent éprouvé combien il étoit dangereux d'entretenir en temps de paix une milice, qui connoît si bien ses intérêts. Elle déposa Bajazet II. en 1512. Elle avança la mort d'Amurat III. en 1595. Elle menaça Mahomet III. de le deshonorer. Osman II. qui avoit juré leur perte, ayant imprudemment fait éclater son dessein, en fut indignement traité, car on le fit marcher à coups de pieds depuis le Serrail jusques au Château des sept tours, où il fut étranglé l'an 1622. Mustapha I. que cette insolente milice mit à la place d'Osman, fut détrôné deux mois après, par ceux-là mêmes qui l'avoient élevé. Ils firent aussi mourir Sultan Ibrahim en 1649. après l'avoir traîné ignominieusement aux sept tours. Son fils Mahomet IV. ne fut

^a Gamelles.

pas si malheureux; mais on le déposséda après le dernier siege de Vienne, lequel pourtant n'échoüa que par la faute de Cara-Mustapha premier Visir. On préfera à ce Sultan son frere Solyman III. Prince sans merite, qui fut déposé à son tour quelque temps après.

A l'égard de la Sultane mere, des Visirs, du Caïmacan, des premiers Eunuques du Serrail, du grand Tresorier, & de leur Aga même, les Janissaires se jöient de leurs personnes, & demandent leurs têtes au moindre mécontentement. Tout le monde fait comment ils traitèrent, au commencement de ce siecle, le Moufti Fesullah-Effendi qui avoit été precepteur de Sultan Mustapha. Ce Prince qui l'aimoit aveuglément ne put empêcher qu'il ne fust traîné sur la claye à Andrinople, & jetté dans la riviere. Le seul temperamment qu'on ait pû apporter jusques à present pour reprimer l'insolence de ces soldats, a été de leur opposer les Spahis, & de les rendre jaloux les uns des autres; mais ils ne s'accordent que trop en certaines occasions. On a beau les faire changer de quartier; comme les absents approuvent touÿours ce que leurs camarades ont fait, il n'est gueres possible d'éviter leur furie, quand ils se mettent en tête qu'on leur a fait quelque grande injustice. L'histoire des Turcs ne fournit pas beaucoup d'exemples, qu'on soit venu à bout de les appaiser sans leur faire de grandes largesses, ou sans qu'il en ait coûté la vie aux plus grands officiers de l'Empire.

On n'a jamais osé confisquer le Thresor des Janissaires, ni s'emparer des biens que leurs Officiers possèdent en propre en plusieurs endroits de l'Asie, comme à Cataye, à Angora, à Caraisfar & dans d'autres places. Quand le Général vient à mourir, le Thresor herite de ses biens: c'est le seul officier dont les dépouilles ne sont point confisquées au profit de l'Empereur. Ce Général a l'avantage

de se présenter devant le Sultan, les bras libres; au lieu que le premier Visir & les autres Grands de la Porte, ne paroissent jamais en sa présence, que les bras croisez sur l'estomac, ce qui est plutôt une posture servile que respectueuse.

Après l'Aga des Janissaires, les principaux officiers de ce corps sont; le Lieutenant de l'Aga; le Grand Prevost; le Capitaine des Baillifs, qui marchent aux côtes de l'Empereur les jours de ceremonie; les Capitaines de ses archers à pied; le Commandant de ses valets de pied: ces derniers marchent, de même que les archers à pied, auprès de la personne du Grand Seigneur lorsqu'il va par la ville. Ils ne sont que soixante & ils portent des bonnets d'or battu, garnis sur le devant d'une plume toute droite. Pour les archers à pied, ou les archers de la garde du corps, ils sont au nombre de trois ou quatre cens; & les jours de bataille, ils sont autour de Sa Hauteffe avec des arcs & des flèches seulement, pour ne pas effrayer son cheval. Leur habit est un doliman ou foutanne de drap, retrouffée par les coins jusques à la ceinture, & qui laisse voir leur chemise; leur bonnet est de drap terminé en pointe, garni de plumes en maniere d'aigrette. Ces archers tirent des flèches de la main gauche aussi-bien que de la droite: on leur apprend cet exercice, afin qu'ils ne tournent jamais le dos au Grand Seigneur. Quand ce Prince passe des rivieres, ils nagent autour de son cheval, & vont sonder le gué avec toute l'application possible: aussi par récompense, à la premiere riviere que le Sultan passe, il leur fait distribuer à chacun un écu s'ils ont de l'eau jusqu'au genou; s'ils en ont jusques à la ceinture, ils ont deux écus, & trois quand l'eau passe la ceinture.

On tire encore du corps des Janissaires, les canoniers, & ceux qui ont soin des armes. Les canoniers sont envi-

ron douze cens, qui reçoivent les ordres du Grand Maître de l'Artillerie: ils logent à Topana dans des cazernes distribuées en 52. chambres; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi habiles que les chrétiens, pour la fonte & pour le service de l'artillerie. Ceux qui prennent soin des armes, sont au nombre de six cens, divisés en 60. chambres, & ils logent dans des cazernes auprès de sainte Sophie; non seulement ils prennent soin de la conservation des anciennes armes qui sont dans les arsenaux, mais encore de celles des Janissaires & des Spahis à qui ils les distribuent en bon état quand il faut aller à l'armée.

Janissaires du second ordre.

Outre les Janissaires dont je viens de parler, toutes les provinces de ce vaste Empire sont remplies présentement de fantassins qui portent le nom de Janissaires: mais ces Janissaires du second ordre ne sont pas enrolés dans le corps des Janissaires de la Porte, & n'ont rien de l'ancienne discipline des Turcs. Tous les scelerats qui veulent se soustraire à la justice ordinaire, & même les honnêtes gens qui veulent se mettre à couvert des insultes des scelerats; ceux qui veulent éviter les taxes & se décharger des devoirs publics; achètent des Colonels des Janissaires qui sont dans les villes de province, le titre de Janissaires. Il y en a qui bien loin de recevoir la paye, donnent quelques aspres par jour à ces Officiers, pour pouvoir jouir des mêmes privilèges: plusieurs passent pour estropiés ou pour morte-payés, & vivent tranquillement chez eux sans être obligés d'aller à l'armée. Est-il surprenant après cela que les forces des Turcs soient si diminuées! jamais ils n'ont eu tant de soldats, ni de si petites armées: les Officiers qui sont obligés de marcher, font passer leurs domestiques pour soldats, & prennent de l'argent de ceux qui devoient porter les armes pour le service du Prince. Il semble que la corruption qui s'est introduite dans ce

grand Empire, le menace de quelque étrange révolution.

Il ne faut pas confondre non plus avec les Janissaires, d'autres fantassins que l'on appelle *Azapes & Arcangis*. Les Azapes sont de vieilles bandes musulmanes, plus anciennes même que les Janissaires, mais fort méprisées; ils servent de pionniers, quelquefois même de pont à la cavalerie dans les marais, & de fascines pour combler les fossés des places que l'on assiège. Les Arcangis sont comme les enfans perdus, qui n'ont point de paye non-plus que les Azapes, & qui ne sont destinez que pour ravager les frontieres des ennemis: cependant en pleine paix, car la guerre n'est censée être déclarée que lorsque l'artillerie marche, les Arcangis ne laissent pas de faire toujors des courses & de piller leurs voisins. S'il s'en trouve quelques-uns parmi ces troupes qui deviennent bons soldats, après quelque action vigoureuse on les fait entrer dans le corps des Janissaires.

Azapes & Arcangis.

Voilà, MONSIEUR, ce qui regarde l'infanterie des Turcs, leur cavalerie n'est pas en meilleur état aujourd'hui: elle est composée de deux sortes de gens que l'on connoît sous le nom de *Spahis*, mais il faut les distinguer avec soin. Les uns sont à la solde de l'Empereur, & les autres non. Les Spahis à la solde, sont divisés en plusieurs Cornettes, dont les principales sont, la jaune & la rouge: ceux qui ne tirent point de paye sont de deux sortes, les *Zaims* & les *Timariots*.

Spahis

Les Spahis à la solde sont tirez du corps de Ichoglans & de celui des Azancoglans, qui ont été nourris dans les Serrails du Grand Seigneur. La moindre de leur paye est de 12 aspres par jour, & la plus forte de 100. Ceux qui sortent des Ichoglans commencent ordinairement avec 20 ou 30 aspres de paye, laquelle augmente suivant leur me-

rite, ou le credit de leurs amis. En temps de guerre tous les Spahis à la folde qui rapportent des têtes des ennemis, gagnent deux aspres d'augmentation par jour. Ceux qui apprennent les premiers au Grand Seigneur la mort de quelqu'un de leurs camarades, en attrapent autant.

La paye des Spahis se fait dans la sale & en présence du Grand Visir, ou de son Chiaïa, afin d'éviter tout sujet de plainte. Quoiqu'on ignore la naissance des Spahis, on peut les regarder comme la noblesse du pays: leur éducation les a mieux formez que les autres Turcs, & par tout pays les bonnes mœurs devroient faire la véritable noblesse. Ceux de la Cornette rouge n'étoient autrefois que les serviteurs de ceux de la Cornette jaune; ils sont tous égaux aujourd'hui, & même les rouges avoient pris le dessus sur leurs maîtres sous Mahomet III. qui dans une bataille où les Spahis jaunes avoient laché le pied, rétablit ses affaires par la valeur des rouges.

Les armes des uns & des autres sont la lance & le cimeterre, quelques-uns se servent du dard qu'ils manient avec une adresse admirable: ce dard est un bâton ferré par un bout, & qui n'a qu'environ deux pieds & demi de long. Ils portent aussi l'épée, mais elle est attachée à côté de la selle de leur cheval & passe sous la cuisse du cavalier, de telle sorte qu'elle n'empêche pas qu'on ne fasse le coup de pistolet & de carabine. Il y en a aussi qui se servent d'arcs & de flèches, sur-tout les Spahis d'Anatolie, car ceux d'Europe ou de Romélie comptent plus sur nos armes. Cependant ces troupes combattent sans ordre & par pelotons, au lieu d'escadroner & de se rallier à propos. Mahomet Cuperli Grand Visir, qui savoit bien la guerre, bien loin de les discipliner, affecta de les humilier & de les entretenir dans leur ignorance, de peur que leur insolence n'augmentast. Depuis ce temps-là ce corps a beaucoup

perdu de son ancienne reputation : on leur donne aujourd'hui la bastonade sous la plante des pieds, de crainte que si on les foüettoit ils ne püssent pas monter à cheval; & par une raison opposée on foüette les Janissaires, parce qu'ils ont besoin de leurs pieds dans les marches.

Quand le Grand Seigneur va commander ses armées, il fait distribuer de grosses sommes aux Spahis. On met un Spahis & un Janissaire en sentinelle à chaque corde de sa tente, & autant à celle du premier Visir. Les autres Cornettes de ce corps sont, la blanche, la blanche & rouge, la Cornette blanche & jaune, & la Cornette verte: mais les Spahis les plus illustres sont ceux qu'on appelle *Mutafaraca*, qui tirent quarante aspres de paye par jour. L'Empereur est leur Colonel, ils sont destinez pour l'accompagner, & sont environ cinq cens.

A l'égard des autres cavaliers, qu'on appelle *Zaims* & *Timariots*, ce sont des Chevaliers à qui le Grand Seigneur donne à vie des Commanderies appellées *Timars*, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de cavaliers pour son service. Les premiers Sultans étant les maîtres des Fiefs de l'Empire, les erigèrent en Baronies ou Commanderies pour récompenser les services des plus braves, & sur tout pour lever & pour entretenir des troupes sans déboursér de l'argent: mais Solyman II. établit l'ordre & la discipline parmi ces Chevaliers ou Barons de l'Empire, & l'on regla par ses ordres le nombre des cavaliers que chacun d'eux seroit obligé d'entretenir. Ce corps a été non seulement tres-puissant, mais tres-illustre par tout l'Empire. L'avarice qui est le vice ordinaire des Orientaux, l'a fait tomber depuis quelques années. Les Viceroy & les Gouverneurs de Provinces font si bien par leurs intrigues à la Cour, que les Commanderies mêmes qui sont hors de leurs gouvernemens, sont données à leurs

Zaims & Timariots.

domestiques, ou à ceux qui en offrent le plus d'argent.

Les Zaims & les Timariots ne different quasi entre eux que par le revenu. Les Zaims ont les plus fortes Commanderies, & leurs revenus sont depuis vingt mille, jusques à quatre-vingt dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aspres. S'il y avoit un aspre de plus, ce seroit le revenu d'un Pacha: ainsi lorsqu'un Commandeur vient à mourir, l'on partage la Commanderie, supposé qu'elle ait augmenté de revenu sous le deffunt, comme cela arrive ordinairement; car on les augmente plutôt que de les laisser déperir. Les Zaims doivent entretenir pour le moins quatre cavaliers, à raison de cinq mille aspres de rente pour la dépense de chacun.

Il y a deux sortes de Timariots, les uns reçoivent leurs provisions de la Porte, & les autres du Viceroy du pays; mais leurs équipages sont moindres que ceux des Zaims, & leur tentes plus petites & proportionnées à leur revenu. Ceux qui reçoivent leurs patentes de la Cour, ont depuis cinq ou six mille, jusques à dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aspres: s'ils avoient un aspre de plus, ils passeroient au rang des Zaims. Ceux qui prennent des Lettres patentes des Viceroyes, ont de revenu depuis trois mille aspres jusqu'à six mille. Chaque Timariot est obligé d'entretenir un cavalier par chaque trois mille aspres du revenu qu'il tire de sa Commanderie.

Les Zaims & les Timariots doivent marcher en personne à l'armée, aux premiers ordres qu'ils reçoivent, sans que rien les puisse dispenser de ce devoir; les malades vont en litiere, & les enfans dans des paniers ou dans des berceaux. Les Timariots sont obligez de fournir des paniers à leurs cavaliers, qui s'en servent à porter la terre necessaire pour combler les fossez & les tranchées. Cette cavalerie

valerie est mieux disciplinée que celle qu'on appelle proprement Spahis, quoique les Spahis soient plus lestes & plus vigoureux : ceux-ci ne combattent que par pelotons à la tête des plus anciens cavaliers, au lieu que les Zaims & les Timariots sont divisez par regimens, & commandez par des Colonels sous les ordres des Pachas. Le Pacha d'Alep est le Colonel général de cette cavalerie lorsqu'il se trouve à l'armée, parce qu'étant naturellement le Seraf-kier de l'armée, c'est à lui à la commander en chef quand le grand Visir n'y est pas.

Je devrois parler ici, MONSIEUR, de la milice d'Egypte, mais comme je n'en ai pas fait le voyage, je ne la connois pas assez pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je passe donc à la Marine dont je me suis informé avec soin à Constantinople & dans les Isles de l'Archipel. Il n'est pas surprenant que les Turcs soient si foibles sur mer, car ils manquent de bons Matelots, d'habiles Pilotes & d'Officiers expérimentez. A peine les Pilotes du Grand Seigneur savent-ils se servir de la bouffole, & il n'en est pas question sur les Saïques qui font leurs vaisseaux marchands. Ils ne comptent que par la connoissance des côtes, qui est fort trompeuse, & ils s'en rapportent ordinairement, dans les longs voyages comme ceux de Syrie & d'Egypte, à des Grecs qui ont fait la course sous des armateurs chrétiens, & qui ont appris par routine à connoître les terres d'Asie & d'Afrique. Cependant si les Turcs vouloient s'appliquer à la navigation, ils se rendroient aisément les maîtres de la Mediterranée, & ils dissiperoient les corsaires qui font tant de tort à leur trafic. Sans compter le secours qu'ils pourroient tirer de la Grece, des Isles de l'Archipel, de l'Egypte, & de la côte d'Afrique ; la mer Noire seule leur fourniroit plus de bois & plus d'a-

grets qu'il n'en faudroit pour entretenir des armées formidables. Aujourd'hui les forces maritimes de ce grand Empire se trouvent réduites à 28 ou 30 vaisseaux de guerre, & l'on n'arme guere plus de 50 galeres. Les Turcs ont eu des flotes beaucoup plus puissantes du temps de Mahomet II, de Selim, de Solyman II. mais elles n'ont jamais fait de grandes expéditions. Depuis la guerre de Candie on a fort négligé la marine, & peut-être qu'elle le seroit encore davantage, si Mezomorto Capitan-Pacha ne l'eût relevée de nos jours. L'avantage qu'il remporta aux Isles de Spalmadori sur les Venitiens, lui valut la prise de Scio, & r'anima le courage des Mahometans. Il avoit les talents d'un grand homme de mer, & il n'oublioit rien pour engager les Officiers chrétiens au service du Grand Seigneur. Le Sultan peut avoir aujourd'hui cinq ou six Capitaines renegats qui sont fort expérimentez, mais les Matelots ignorent la manœuvre, & les Canoniers sont tres-mal-adroits. Le successeur de Mezomorto n'étoit pas fort estimé. Adraman Pacha qui fut nommé Général de la mer après la mort de ce dernier, étoit capable de perfectionner la marine des Turcs, si ses envieux ne l'avoient pas fait étrangler quelque temps après son élévation. Il étoit connu parmi les Turcs sous le nom du Pacha de Rhodes, & chez les chrétiens, sous celui du fils de la bouchere de Marseille. On le prit tout jeune sur un vaisseau de cette ville armé en course, & il eut le malheur de se faire Mahometan: il passoit chez les Turcs pour un homme fort équitable & fort desinteressé. On assêure qu'un jour faisant la police à Scio, il demanda à qui appartenoient trois ou quatre bourriques chargées de pierres & attachées à la porte d'une maison; & ayant appris que leurs maîtres déjeunoient tout près de là, il poursuivit sa tournée; mais à son retour,

En Janvier 1706.

Le prétexte fut qu'il n'avoit pas fait éteindre assez promptement l'incendie qui avoit endommagé quelques maisons du côté de l'arsenal.

indigné de trouver encore ces pauvres animaux à l'attache, sans qu'il parût qu'on eût pris soin de les faire repâtre, il fit appeller leurs maîtres & leur dit, qu'il étoit juste que les ânes mangeassent à leur tour; les payfans en tombèrent d'accord: mais ils furent fort surpris, quand il leur commanda de prendre chacun sur leurs dos la charge de pierres, tandis que les ânes mangeroient. On fait un semblable conte de Sultan Mourat.

La charge de Capitan Pacha est une des plus belles de l'Empire. Il est grand Amiral & Général des Galeres: son pouvoir est si absolu, lorsqu'il est hors des Dardanelles, qu'il peut faire étrangler les Vicerois & les Gouverneurs qui sont sur les côtes, sans attendre l'ordre du Sultan; le grand Visir est le seul Ministre qui soit au-dessus de lui: sa Charge est la seconde de l'Empire, & il ne rend compte qu'au Grand Seigneur. Non seulement les Officiers de marine, mais tous les Gouverneurs des provinces maritimes reçoivent ses ordres. J'ai eu l'honneur de vous dire, MONSIEUR, qu'il n'y avoit à Constantinople que 28 ou 30 vaisseaux de guerre.

Pour ce qui est des galeres, on les distingue en deux classes, celles de Constantinople, & celles de l'Archipel. Celles de Constantinople ne tiennent la mer que pendant l'été. On les désarme au retour de la campagne pour les enfermer dans l'arsenal de Cassum Pacha: la plupart des Beys ou Capitaines sont des renegats. Outre le corps de la galere, l'artillerie & le biscuit, l'Empereur donne encore les soldats, le reste de l'équipage qui consiste en 200 rameurs, & le suif pour espalmer. Si les Capitaines sont assez riches pour substituer leurs esclaves à ces rameurs, ils font des profits considérables, car ils tirent douze mille livres pour la paye des rameurs, & profitent encore des journées

de leurs esclaves qu'ils font travailler sur terre autant qu'ils peuvent pendant le reste de l'année. Quand il n'y a pas assez de rameurs, on loïe à Constantinople des esclaves des particuliers pour faire la campagne ; mais on ne tire pas grand service de tous ces malheureux qui n'ont nulle expérience, & la plupart perissent sur mer. Vous savez mieux que personne, MONSIEUR, que le service de mer demande beaucoup plus de pratique que celui de terre. Pour renforcer les soldats des galeres, les Turcs y mêlent quelques Janissaires.

Les galeres de l'Archipel doivent être prêtes à se mettre en mer en tout temps. Les Capitaines sont payez sur les assignations des Isles, & ils sont obligez de fournir les forçats & les soldats ; car le Grand Seigneur ne leur donne que le corps de la galere, l'artillerie & les agrets. Pour conserver leurs esclaves, ils évitent le combat autant qu'ils peuvent ; & la plupart même n'ont ni le nombre de galeres qu'ils doivent entretenir, ni leurs équipages complets, parce que le Capitan Pacha, pour quelque somme d'argent qu'on scait lui donner à propos, fait souvent semblant de n'y pas prendre garde ; par conséquent la discipline militaire n'est observée que tres-légèrement.

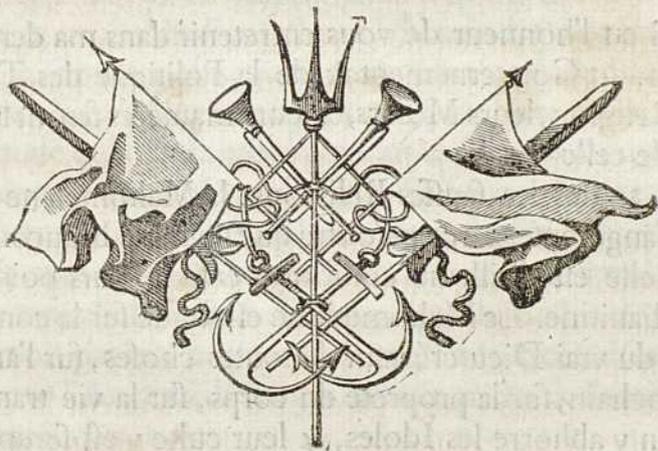
Les Beys de Rhodes & de Scio doivent entretenir sept galeres dans chacune de ces Isles. Celui de Chypre six. Ceux de Metelin, de Negrepont, de Salonique, de la Cavale, chacun une. Andros & Syra ensemble n'en fournissent qu'une ; de même que Naxie & Paros. Le Capitan Pacha vient pendant l'été faire sa ronde dans l'Archipel pour exiger la capitation, & pour prendre connoissance des affaires qui s'y sont passées : Il tient ordinairement ses grands jours dans un Port de l'Isle de Paros appelé Drio ; il est là comme dans le centre de l'Archipel. Les adminif-

D U L E V A N T.

33

trateurs des Isles y viennent faire leurs presents & porter les sommes auxquelles châque Ifle est taxée : c'est dans ce même endroit que le Capitan Pacha juge en dernier ressort toutes les affaires tant civiles que criminelles.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X I V .

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DE LA RELI-
GION, des
Mœurs, & des ma-
nières des Turcs.

J'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma dernière Lettre, du Gouvernement & de la Politique des Turcs; leur Religion, leurs Mœurs, & leurs manières feront la matière de celle-ci.

De toutes les fausses Religions, la Mahometane est la plus dangereuse, parce qu'outre qu'elle flatte beaucoup les sens, elle est d'ailleurs conforme en plusieurs points au Christianisme. Le Mahometisme est fondé sur la connoissance du vrai Dieu créateur de toutes choses, sur l'amour du prochain, sur la propriété du corps, sur la vie tranquille. On y abhorre les Idoles, & leur culte y est scrupuleusement deffendu.

Naissance de Ma-
homet.

Mahomet nâquit idolatre parmi les Arabes en 570. il étoit naturellement plein de bon sens : à Dieu ne plaise que je veuille ici faire son éloge, mais je ne sçaurois m'empêcher de le regarder comme un génie supérieur, & d'admirer que sans le secours de la grace, cet homme ait pû revenir de l'idolatrie. On dit que Sergius, Moine Nestorien échappé de Constantinople, avoit contribué à le défabuser des erreurs du paganisme, mais Mahomet n'avoit pas laissé de secoüer un si grand préjugé, & d'ouvrir les yeux pour tâcher de découvrir la vérité.

Il paroît par l'Alcoran, que ces deux hommes ont tiré de l'Écriture sainte ce qu'ils ont proposé de meilleur: mais comme dans leur temps il y avoit en Arabie beaucoup plus de Juifs que de Chrétiens, ils s'attachèrent moins au Nouveau Testament qu'à l'Ancien, afin d'engager les Juifs dans leur secte, sans en trop éloigner les Chrétiens. Si Mahomet n'avoit pas eu la folie de vouloir passer pour l'Envoïé de Dieu, sa religion n'eût gueres differé du Socinianisme; mais il voulut jouer un rôle extraordinaire en faisant croire qu'il avoit commerce avec les Êtres superieurs. Comme il n'avoit ni mission, ni le don des miracles, il fut obligé pour établir son système, de joindre aux lumieres de la raison, la politique & la fourberie. Ses enthousiasmes, ou feints, ou causez par l'épilepsie, persuadèrent à la multitude qu'il étoit infiniment au-dessus des autres hommes, & qu'il étoit inspiré du Ciel. Sa femme & ses amis disoient tout haut qu'il étoit l'interprete du Seigneur, & qu'il n'étoit venu au monde que pour annoncer ses ordres: le pigeon que l'on avoit dressé à voltiger au-dessus de sa tête ne servoit pas peu à appuyer le mystere; & cet oiseau passoit pour l'Ange Gabriel qui venoit parler à l'oreille de l'Envoïé.

Pour ne pas trop effaroucher les Idolâtres, il ne voulut paroître ni Juif, ni Chrétien; & pour ménager les juifs & les chrétiens, il adopta une partie de la croyance des uns & des autres. Il enseigna qu'il y avoit trois sortes de Loi écrite, communiquées aux hommes par le Seigneur, & dans lesquelles on pouvoit se sauver; parce qu'elles ordonnent de croire en un seul Dieu createur & juge de tous les hommes. La premiere Loi, disoit-il, fut donnée à Moïse; mais comme elle étoit trop gênante, peu de gens pouvoient l'accomplir exactement. La seconde est celle de Jesus-Christ, laquelle quoi-que remplie de grace, est en-

core bien plus difficile à observer, par rapport à son opposition à la nature corrompue. C'est pourquoi, continuoit-il, le Seigneur qui est plein de misericorde vous envoie par mon ministère une Loi facile & proportionnée à vos foiblesses, afin qu'en la suivant exactement, chacun de vous puisse se rendre heureux en ce monde & en l'autre.

Comme je ne connois pas le génie de la langue Arabe, ni ses délicatesses, l'Alcoran me semble un livre mal composé, qui parmi de bonnes choses contient une infinité de contes pueriles & frivoles; quoique cependant l'exercice de la religion Mahometane, à quelques bagatelles près qui regardent le soin que chacun doit prendre de son corps, paroisse beaucoup mieux entendu. Peut-être que pour se rendre maître de l'imagination des Idolâtres, frappée des figures de bois & de pierre, Mahomet crût qu'il étoit nécessaire de les flatter par des images agréables de l'autre monde; & que pour les approcher de la raison, il falloit entrer dans leur goût, en faisant esperer des plaisirs sensuels après la mort, à des gens qui pendant leur vie n'en avoient pas connu d'autres. Ce livre, tel qu'il est, renferme toutes les Loix Ecclesiastiques & Civiles des Mahometans, & il leur apprend tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer. Ils n'oseroient l'ouvrir sans l'avoir porté sur la tête, ce qui est parmi eux la plus grande marque de vénération qu'ils puissent donner; & leur principale occupation est de le lire, suivant le precepte qui dit. *Attachez-vous souvent à la lecture du livre qui vous a été envoyé, & priez incessamment, parce que l'oraison détourne du péché.* Ils sont persuadés que ceux qui le liront un certain nombre de fois, gagneront le paradis. Enfin ils l'appellent le livre par excellence, car *Alcoran* ne signifie autre chose que *l'écriture*.

Il seroit assez inutile de rapporter ici comment ce livre a été

a été composé, & comment il a été reformé après la mort de Mahomet; il suffit de remarquer qu'il y a quatre sectes parmi les Mahometans. La plus superstitieuse est celle des Arabes qui s'en tiennent aux traditions d'Abubeker. Celle des Persans, que l'on doit aux soins de Hali, est la plus épurée; mais les Turcs qui sont attachez à celle d'Omer, les traitent d'herétiques & prononcent des anathêmes contre eux. La plus simple de toutes est celle des Tartares qui s'en rapportent à Odeman ou Osman grand compilateur des memoires de Mahomet.

Le seul article de foy qu'ayent les Mahometans, est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu. A l'égard des commandemens de la Loy, les Turcs les réduisent à cinq, 1°. Faire la priere cinq fois le jour, 2°. Jeûner le carême, 3°. Donner l'aumône & pratiquer les œuvres de charité, 4°. Aller en pelerinage à la Méque, s'il est possible, 5°. Ne souffrir aucune ordure sur son corps. On y ajoûte quatre autres points, mais ils ne sont pas absolument nécessaires pour le salut, 1°. Observer religieusement le vendredi, 2°. Se faire circoncire, 3°. Ne boire point de vin, 4°. Ne manger point de chair de pourceau, ni d'animaux suffoquez.

Les Mahometans ont plus de respect pour le vendredi que pour les autres jours de la semaine, parce qu'ils croient que ce fut un vendredi que Mahomet, persecuté par les Idolâtres, fut obligé de se sauver de la Méque à Medine dans l'Arabie. C'est par ce jour-là que commence l'Ere Mahometane qu'ils appellent *Egire*; & ce celebre vendredi fut le 22. Juillet de l'an 622. après la mort de Jesus-Christ. Les Mahometans sont obligez d'aller tous les vendredis faire la priere de midi à la Mosquée; on en dispense les femmes de crainte de donner des distractions aux hommes. Les Marchands tiennent leurs boutiques fer-

mées ce jour-là jusques à midi, & même ceux qui sont un peu aîsez ne les ouvrent que le lendemain.

La Circoncision & l'abstinence du pourceau, & des viandes suffoquées, n'ont peut-être été inferées dans la Loy que par complaisance pour les Juifs qui étoient alors autant ménagés par les Mahometans, qu'ils en ont été méprisés par la suite. Le bien public porta le Législateur à deffendre l'usage du vin à ses disciples. *Abstenez-vous, dit-il, du vin, de joüer aux jeux de hazard & aux echets; ce sont des inventions du démon pour répandre la haine & la division parmi les hommes; pour les éloigner de la priere, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Cependant ils avoient que le vin est une chose excellente, & que la tentation en est si chatoüilleuse, qu'elle rend ce peché fort pardonnable. Ils se moquent de nous qui le beuvons avec de l'eau, & disent que lorsqu'on se mêle d'en boire, il faut satisfaire son appetit & non pas l'irriter. A l'égard de la chair de pourceau, les Turcs l'ont en horreur; mais les Persans en regardent l'abstinence, plutôt comme un conseil, que comme un precepte; ils en mangent, ou s'en abstiennent de même que du vin, suivant l'usage qu'en fait le Prince, sur le goût duquel tout l'Empire se conforme aveuglément. Quand on entre sur les terres du Roy de Perse, il est agréable pour les voyageurs d'y pouvoir boire du vin sans en faire mystere, & d'y voir dans la campagne des troupeaux de pourceaux; les Persanes qui habitent les frontieres connoissent si bien les Chrétiens, qu'elles courent à eux à toutes jambes avec des bouteilles de vin & des jambons, dès qu'elles apperçoivent une caravane.

Pour la Circoncision, les Turcs la regardent plutôt comme une marque d'obéissance à la religion, que comme une Loy essentielle; il n'est point parlé de cette cérémonie dans l'Alcoran, & c'est plutôt une tradition qu'ils

ont prise des Juifs. Les Mahometans sont persuadez que les enfans qui meurent sans circoncision ne sont pas moins sauvez, & ils leur cassent le petit doit avant que de les enterrer pour marquer qu'ils n'ont pas été circoncis. Les plus scrupuleux (comme il y en a dans toutes les religions) croyent que la circoncision de leur pere influë sur eux; mais ceux qui présumant de savoir mieux les points fondamentaux de leur religion, conviennent que la circoncision n'a été établie, que pour faire souvenir les Musulmans, le reste de leur vie, de ce qu'ils ont promis à Dieu par leur profession de foy, sçavoir qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu; & que c'est pour cela qu'on ne doit circoncire les enfans qu'à l'âge de 12. ou 14. ans, afin qu'ils y fassent attention. Quelques-uns de leurs Docteurs croyent qu'on n'a adopté parmi eux la circoncision des Juifs, que pour mieux observer le precepte de la propreté, par lequel il est deffendu de laisser tomber de l'urine sur ses chairs. Or il est certain que le prépuce en retient toujourns quelque goutte, & sur-tout chez les Arabes, qui naturellement l'ont beaucoup plus long que les autres hommes. Aujourd'hui la plupart des renégats ne sont pas circoncis; on se contente de leur faire lever le doit & prononcer les paroles qui expriment la profession de foy. Peut-être que c'est par mépris pour eux qu'on ne les fait pas circoncire; car les Turcs disent ordinairement, qu'un mauvais Chrétien ne fera jamais bon Turc.

On ne coupe rien aux filles Turques dans la circoncision, mais en Perse on leur coupe les nymphes. En Turquie le jour de la circoncision on prépare un repas chez les parens de celui que l'on doit tailler: on l'habille le plus proprement que l'on peut, & on le promene à cheval ou sur un chameau, au son des instrumens, par toute la ville si elle est de mediocre grandeur; ou dans son quar-

Cérémonie de la
Circoncision.

tier seulement si elle est fort vaste. Cet enfant tient à la main droite une flèche dont il tourne le fer du côté du cœur, pour marquer qu'il se laisseroit plutôt percer cette partie que de renoncer à sa foy. Ses camarades, ses amis & ses voisins le suivent à pied, en chantant ses loüanges avec des marques de joye, jusques à la Mosquée, où l'Iman, après une petite exhortation, lui fait faire sa profession de foy & lever le doit: ensuite il ordonne au barbier préposé, de le placer sur le sofa & de faire l'opération. Deux valets tiennent une nape étendue devant l'enfant, & le barbier lui ayant tiré le prépuce autant qu'il peut, sans pourtant lui faire mal, il le ferre au bout du gland avec une pincette, le coupe avec un rasoir, & le montre aux assistans, en disant à haute voix, *Dieu est grand*. Le circoncis ne laisse pas de crier, car la douleur est assez vive: on le pense, & chacun vient le féliciter de ce qu'il est mis au rang des Musulmans, c'est à dire des fideles.

Si les parens sont riches, il font circoncire à leurs dépens les enfans des pauvres gens de leur voisinage. Après la cérémonie, on se retire dans le même ordre qu'on étoit venu, & l'on marche comme en triomphe pour se rendre chez les parens, qui donnent à manger pendant trois jours à tous ceux qui se presentent. On en est quitte pour une grande chaudiere de ris par jour, quelques pieces de bœuf, de mouton, & quelques poules: la dépense n'est pas considerable en liqueurs, car on satisfait tout le monde avec une grande cruche d'eau. Les gens plus aisez presentent le sorbet, le caffè & le tabac, & les parens font quelques presens aux pauvres garçons que l'on a circoncis avec leurs fils; ils donnent aussi l'aumône aux pauvres de leur quartier. Après qu'on a bien dansé & bien chanté, les conviez font à leur tour des presens au nouveau Musulman. Chez les personnes de distinction, on donne des vestes,

des armes, des chevaux. Quand on circonçoit un des Enfans du Grand Seigneur, les réjouiſſances ſont publiques, & l'on tire toute l'artillerie du Serrail. On fait des courſes dans l'Atmeidan & dans les autres places; on tend les eſcarpolettes dans les ruës, & on renouvelle tous les divertiffemens du Bairam.

Il eſt bon de remarquer que l'Iman n'impoſe point de nom au nouveau circoncis; c'eſt le pere qui donne le nom qu'il veut à ſes enfans lorsqu'ils viennent au monde. Il tient entre ſes bras le nouveau né, & l'élevant vers le ciel pour l'offrir à Dieu, il lui met un grain de ſel dans la bouche en diſant: *Plaiſe à Dieu que ſon ſaint nom, mon fils Solyman, par exemple, te ſoit toujours auſſi ſavoureux que ce ſel, & qu'il t'empêche de goûter les choſes de la terre.* Ces noms ſont pour l'ordinaire *Ibrahim* ou Abraham: *Solyman* qui ſignifie Salomon: *Iſouph* Joſeph: *Iſmael* Oyant Dieu: *Mahomet* Louïable: *Mahmoud* Deſirable: *Scander* Alexandre: *Sophy* Saint; *Haly* Haut: *Selim* Paiſible: *Muſtapha* Sanctifié: *Achmet* Bon: *Amurat* ou *Mourat* Vif: *Seremeth*, Diligent.

Des Conſeils je paſſe aux Commandemens. Les Muſulmans ſont ſi convaincus que les prieres ſont les clefs du Paradis & les colonnes de la religion, comme ils diſent, qu'ils s'y appliquent avec une attention tout-à-fait édifiante. Rien ne peut les diſpenſer de prier; il eſt ordonné que lorsqu'ils ſeront à l'armée, ils ſe releveront les uns les autres pour prier tandis que leurs camarades ſeront ſous les armes. *Que ceux, dit l'Alcoran, qui vont faire la priere, ne ſoient pas yvres, mais ſobres & qu'ils ayent l'eſprit libre, afin qu'ils ſachent ce qu'ils doivent faire; ce qu'ils doivent dire.* On lit dans le même livre, que ceux qui prient avec un eſprit malade & ſans penſer à ce qu'ils font, quoiqu'ils paroiffent bien faire, n'ont gueres d'amour de Dieu.

Comme les Turcs croyent que ce qui souille le corps est capable de souiller l'ame; ils sont persuadez aussi que ce qui purifie l'un, ne manque pas de purifier l'autre. Sur ce principe, qui est bien contraire à celui de plusieurs Chrétiens, ils se préparent à la priere par les ablutions. *Hommes de bien*, dit l'Alcoran, *quand vous voudrez faire vos prieres, il faut laver votre visage, vos mains, vos bras, & vos pieds. Les gens mariez qui auront couché ensemble se baigneront. Si les malades & les voyageurs ne trouvent point d'eau, qu'ils se frottent le visage & les mains avec de la poussiere bien nette; car Dieu aime la netteté. Il veut que les prieres qu'on lui fait, soient parfaites, qu'on le remercie des graces qu'il nous donne, & que l'on invoque souvent son saint nom.*

La grande ablution
des Turcs.

Les Mahometans ont réduit ce commandement à deux ablutions, la grande & la petite. La premiere est de tout le corps, mais elle n'est ordonnée qu'aux personnes mariées qui ont couché ensemble; qu'à ceux qui ont eû quelque pollution en dormant; ou qui en urinant ont laissé tomber de l'eau sur leur chair. Voilà les trois plus grandes souilleures des bons Musulmans. Afin que rien ne soit à couvert de l'eau qui doit purifier leur corps & leur ame, & pour qu'elle penetre mieux, ils se coupent les ongles avec beaucoup de soin, & font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté du menton. La grande ablution consiste à se plonger trois fois dans l'eau, quelque rigoureuse que soit la saison. J'ay veu dans le fort de l'hiver des Turcs se détacher de la caravane pour se jeter tout nus dans des ruisseaux qui étoient à côté du chemin, sans apprehender ni colique ni pleuresie; ils viennent ensuite joindre la troupe avec cet air de tranquillité, qui paroît sur le visage des personnes dont la conscience est juste; quand ils trouvent des sources chaudes ils s'y plon-

gent avec plaisir. Dans la plupart des maisons des gens aisez il y a des cuves que l'on remplit d'eau tous les matins pour y faire la grande ablution. Quand nous passâmes de Scio à Constantinople, un bon Musulman de nôtre compagnie donnoit trente fols de temps en temps à deux Matelots qui le prenoient chacun par une oreille & le plongeoyent par trois fois dans la mer, quelque froid qu'il fût.

Pour faire la petite ablution, on tourne la tête du côté de la Méque, on se lave les mains & les bras jusques au coude, on rince trois fois sa bouche, & on se nettoye les dents avec une brosse. Après cela il faut se laver le nez trois fois, & tirer par les narines de l'eau que l'on prend avec le creux de la main; on se jette ensuite avec les mains trois fois de l'eau sur le visage; il est ordonné de se frotter avec la main droite depuis le front jusques au-dessus de la tête; de là il faut venir aux oreilles & les bien nettoyer en dedans & en dehors: enfin la cérémonie se termine par les pieds.

Mahomet avoit beau dire que sa Loy étoit aisée à pratiquer; pour moi je la trouve fort gênante, & je ne doute pas que la plupart des renégats ne passent par dessus toutes ces vetilles. On est obligé pour lâcher de l'eau de s'accroupir comme les femmes, de peur qu'il ne tombe quelque goutte d'urine dans les chausses. Pour éviter ce péché, ils expriment avec grand soin, le canal par où elle a passé, & en essuyent le bout contre la muraille; on voit en plusieurs endroits des pierres toutes usées par ces frottemens. Quelquefois les Chrétiens pour se divertir frottent ces pierres avec le fruit du *Poivre d'Inde*, avec de la racine du *Pied-de-Veau*, ou de quelques autres plantes brûlantes, en sorte qu'il survient souvent une inflammation à ceux qui viennent s'y essuyer. Comme la douleur est fort cuisante, ces pauvres Turcs courent souvent, pour chercher le remede, chez les mêmes Chirurgiens chré-

La petite ablution
des Turcs.

tiens, qui sont la cause du mal qu'ils souffrent : néanmoins on ne manque pas de leur dire que la maladie est dangereuse, & qu'on sera peut-être obligé de faire quelque amputation. Les Turcs jurent de leur côté qu'ils n'ont eû aucun commerce avec femme ni fille qui puissent être suspectes : enfin on enveloppe la partie malade avec des linges trempés dans l'oxicrat que l'on a coloré avec un peu de bol, & on leur vend ce remède comme un grand spécifique pour ces sortes de maux.

Quand ils vont à la garderobe chez eux ou à la campagne, ils font provision de deux grands mouchoirs qu'ils portent à leur ceinture, ou qu'ils mettent sur les épaules comme les maîtres-d'hôtel font la serviette : dans cet équipage ils portent à la main un pot plein d'eau qui leur sert pour faire le *Taharat*, c'est à dire pour se laver & relaver le fondement avec le doigt. Le Grand Seigneur lui-même ne sauroit s'en dispenser, & c'est la première instruction que son Gouverneur lui donne ; il est à présumer qu'après cette opération les Turcs se lavent & s'essuyent souvent le bout des doigts. Ce n'est pas là le seul inconvénient, il peut survenir bien des choses qui rendent cette ablution inutile, & qui obligent à la recommencer de nouveau, par exemple si on laisse échapper quelque vent : mais le malheur est bien plus grand si on a le cours de ventre, auquel cas cette ablution qui doit être souvent réitérée, devient une cérémonie très-fatigante. J'ai ouï dire à des Turcs, qu'une des principales raisons qui les empêchoit de voyager en pays de Chrétienté, c'étoit de ne pouvoir pas faire de pareilles fonctions assez à leur aise.

A l'égard de l'ablution particulière, il faut y revenir pour la moindre faute, comme pour s'être mouché avec la main droite ; pour s'être lavé les parties du corps plus de trois fois ; pour avoir employé à cet usage de l'eau échauffée

au soleil. On tombe dans le même inconvenient, si l'on se jette de l'eau sur le visage avec trop de violence, si l'on reçoit du sang ou quelque autre ordure sur son corps, si l'on vomit, si l'on s'évanoüit, si l'on boit du vin, si l'on dort pendant la priere ; enfin si l'on se laisse toucher par un chien, ou par quelque autre animal impur. Toutes ces raisons leur font bâtir des reservoirs, des fontaines, des robinets autour des Mosquées, ou chez eux. Au deffaut d'eau, ils peuvent se servir de sable, de poussiere, ou de quelques plantes propres pour se nettoyer. Le Chapitre que^a Rabelais a fait & qui porte un assez plaisant titre, leur seroit d'un grand secours si on le traduisoit en leur langue.

^a Rabelais Livre
Prem^r. Chap.
XIII.

Après que les Turcs se sont purifiez, ils baissent les yeux & se recueillent en eux-mêmes pour se disposer à la priere qui se fait cinq fois par jour, 1^o. Le matin entre la pointe du jour & le lever du Soleil, 2^o. A midi, 3^o. Entre midi & le Soleil couchant, 4^o. Au coucher du Soleil, 5^o. Environ une heure & demi après que le Soleil est couché. Toutes ces prieres sont accompagnées de plusieurs inclinations & de quelques prosternations. Ils peuvent prier ou chez eux ou dans les Mosquées, & ils sont avertis des heures destinées à cet exercice par des hommes gagez qui se reglent sur le cours du Soleil, & sur des horloges de sable : ce sont des cloches parlantes, car ils montent, aux heures réglées, dans les galeries des Minarets, & se bouchant les oreilles avec les doigts, ils chantent de toute leur force les paroles suivantes : *Dieu est Grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; venez à la priere, je vous l'annonce clairement.* Ces Chantres repetent quatre fois ces mêmes paroles, en se tournant premierement vers le Midi, puis vers le Septentrion, ensuite vers le Levant, & ils finissent du côté du Couchant.

A ce signal tout le monde se purifie & s'en va à la Mos-

quée, à la porte de laquelle on quitte ses pantouffes, si mieux on n'aime les porter à la main, de crainte qu'elles ne se mêlent avec celles des autres. Tout cela se passe en grand silence. On saluë d'une profonde reverence la niche où est l'Alcoran, & cet endroit désigne la situation de la Méque. Après cela chacun leve les yeux & se met les pouces dans les oreilles avant que de s'asseoir: la manière même de s'asseoir est la posture la plus humiliée qu'on puisse prendre parmi eux, car on est assis sur les gras de-jambes; ils s'y tiennent quelque temps, puis ils baissent les yeux & baissent trois fois la terre: ils se remettent ensuite sur leur séant en attendant que le prêtre commence, afin de le suivre tout bas & de faire les mêmes inclinations que lui. C'est dans ce temps-là que leur modestie est la plus admirable; ils ne saluent personne, & ils n'oseroient causer ni s'entretenir avec qui que ce soit, pas même regarder à droit ni à gauche. Tout le monde est immobile, on ne crache ni l'on ne touffe: enfin on ne donne des marques de vie que par quelques soupirs profonds, qui sont des épanouïsemens de l'ame envers Dieu, plutôt que des mouvemens mécaniques. Parmi ces soupirs le prêtre se leve; il porte ses mains ouvertes à la tête, il bouche ses oreilles avec les pouces, leve les yeux vers le Ciel & chante fort haut & distinctement: *Dieu est grand, gloire à toy Seigneur. Que ton nom soit beni & loué. Que ta grandeur soit reconnüe; car il n'y a point d'autre Dieu que toy.*

Voici la priere qu'ils récitent ordinairement les yeux baissés & les mains croisées sur l'estomac. C'est leur Oraison Dominicale.

Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde. Loué soit Dieu le Seigneur du monde, qui est un Dieu plein de bonté & de misericorde. Seigneur qui jugeras tous les hommes, nous t'adorons, nous mettons toute nôtre confiance en

toy. Conserve nous, puisque nous t'invoquons dans la véritable voye, qui est celle que tu as choisie & que tu favorise de tes graces. Ce n'est pas la voye des infideles ni de ceux contre qui tu es justement irrité. Ainsi soit-il.

Ils font après cela des inclinations, & appuyant les mains sur leurs genoux, à demi courbez ils repètent l'Oraison, *Dieu est Grand, gloire à toy Seigneur, &c.* ou bien ils disent par trois fois, *Soit glorifié le nom du Seigneur.* Ils se prosternent de nouveau, baissent la terre deux fois, & crient autant de fois, *O grand Dieu que ton nom soit glorifié!* Ensuite ils recitent encore la grande Oraison: *Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde, &c.* A quoy ils ajoutent l'article suivant tiré de l'Alcoran: *Je confesse que Dieu est Dieu, que Dieu est eternal, qu'il n'a ni engendré, ni été engendré, & qu'il n'y a aucun qui luy soit semblable ni égal.* Après avoir fait les inclinations que l'heure de la priere demande, ils se relevent à demi, quoique assis sur leurs talons, & jettant les yeux sur leurs mains ouvertes comme sur un livre, ils prononcent ces paroles.

L'adoration & les prieres ne sont deües qu'à Dieu. Salut & paix soient sur toy, ô Prophete. La misericorde, les benedictions & la paix du Seigneur soient sur nous & sur les serviteurs de Dieu. Je proteste qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il n'a point de compagnon, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu.

Les prieres finissent par la salutation des deux Anges qu'ils croyent être à leurs côtez. Pour s'aquitter de ce devoir, ils empoignent leur barbe & se tournent à droite & à gauche. Ils s'imaginent que l'un de ces Anges est blanc, & que l'autre est noir; le blanc, à ce qu'ils croyent, les excite à bien faire, & tient un registre de leurs bonnes actions; le noir controlle les mauvaises pour les en accuser après leur mort. En salüant chaque Ange, ils prononcent, *Le*

salut & la miséricorde de Dieu soient sur toy. Ils croient d'ailleurs que les prières ne fauroient être exaucées, s'ils n'ont auparavant fait une ferme résolution de pardonner à leurs ennemis ; c'est pour cela qu'ils ne laissent point passer le vendredi sans se reconcilier de bon cœur avec eux ; de là vient aussi qu'on n'entend jamais ni médifance ni injure parmi les Turcs.

Les prières du *Vendredi* se font dans l'intention d'attirer la grace du Seigneur sur tous les Musulmans. On prie le *Samedi* pour la conversion des Juifs : le *Dimanche* pour celle des Chrétiens : le *Lundi* pour les Prophètes : le *Mardi* pour les Prêtres, & pour ceux qu'ils estiment saints dans ce monde : le *Mercredi* pour les Morts, pour les malades, & pour les Musulmans qui sont esclaves parmi les infidèles : le *Jeudi* pour tout le monde, de quelque nation & de quelque religion qu'il puisse être. Le vendredi les Mosquées sont plus fréquentées, mieux éclairées, & les prières s'y font plus solennellement.

Nous n'avons pas veû prier dans les Mosquées, car il n'est permis aux Chrétiens d'y entrer que lors qu'il n'y a personne ; mais nous avons veû faire la prière aux Musulmans dans les caravanes. Le Chef de la caravane connoissant par la hauteur du Soleil l'heure qu'il est, s'arrête & leur annonce la prière tout comme feroit le Chantre ordinaire ; les Chrétiens & les Juifs attendent à cheval, s'ils veulent, ou se promènent pendant ce temps-là. Les Musulmans étendent chacun leur tapis à terre, font leurs inclinations & récitent leurs Oraisons. Bien souvent le Chef de la caravane leur tient lieu de prêtre ; s'il s'y trouve quelque Dervich, comme cela se rencontre fort souvent dans les caravanes d'Asie, il fait cette fonction. Tout cela se passe au milieu des champs avec la même attention & la même modestie que s'ils étoient dans une Mos-

quée. Quand il n'y a qu'un, deux, ou trois Turcs dans une caravane, on les voit s'écarter du chemin pour prier, & courir ensuite à toute bride pour rejoindre la troupe. Rien de plus exemplaire que ces exercices, & cela m'a donné beaucoup d'indignation contre les Grecs, qui la plupart vivent comme des chiens.

Outre les prières journalières dont on vient de parler, les Turcs se rendent à la Mosquée à minuit pendant le Carême pour y faire la prière suivante.

Seigneur Dieu qui excuses nos fautes : Toi qui seul dois être aimé & honoré : Qui es grand & victorieux : Qui tournes les cœurs & les pensées des hommes : Qui disposes de la nuit & du jour : Qui pardones nos offenses & purifies nos cœurs : Qui fais miséricorde & distribues tes bienfaits à tes serviteurs. Adorable Seigneur nous ne t'avons pas honoré comme tu devois l'être. Grand Dieu qui merites qu'on ne parle que de toi, nous n'en avons pas parlé aussi dignement que nous le devons. Grand Dieu que l'on doit remercier incessamment, nous ne t'avons pas assez rendu d'actions de grâces. Dieu miséricordieux, toute sagesse, toute bonté, toute vertu viennent de toi ; c'est à toi qu'il faut demander pardon & miséricorde. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Il est unique. Il n'a point de compagnon. Mahomet est l'Envoyé de Dieu. Mon Dieu votre benediction sur Mahomet & sur la race des Musulmans.

Le Carême des Turcs a pris le nom du mois où il se trouve, qui est la Lune de *Ramazan* ou *Ramadan*, car ils comptent toujours par les Lunes. Leur année est de 354 jours partages en 12 Lunes, ou Mois, lesquels ne commencent qu'à la nouvelle Lune; ces mois sont alternativement l'un de 30 jours & l'autre de 31. Le premier qui est de 30 jours s'appelle *Muharrem*. Le 2. *Sefer*, & n'est que de 29 jours. Le 3. *Rebiul-euvel*. Le 4. *Rebiul-ahhir*.

Carême des
Turcs.

Le 5. *Giamazil-ewel*. Le 6. *Giamazil-ahhir*. Le 7. *Regeb*.
 Le 8. *Chaban*. Le 9. *Ramazan* ou *Ramadan*. Le 10. *Chu-
 val*. Le 11. *Zoulcudé*. Le 12. *Zoulhigé*. Ces mois ne sui-
 vent pas les saisons, parce qu'ils ne s'accordent pas avec
 le cours du Soleil, & leurs années sont plus courtes de
 onze jours que les nôtres; ainsi le Ramazan remonte tous
 les ans de pareil nombre de jours; delà vient que d'une
 année à l'autre, il parcourt toutes les saisons.

Le Carême a été établi pendant la Lune de Ramazan;
 parce que Mahomet publia que l'Alcoran lui avoit été en-
 voyé du Ciel dans ce temps-là. Le Jeûne qu'il ordonna
 est différent du nôtre, en ce qu'il est absolument défendu
 durant tout le cours de cette Lune, de manger, de boire,
 ni de mettre aucune chose dans la bouche, pas même de
 fumer depuis que le Soleil se leve, jusques à ce qu'il soit
 couché. En récompense tant que la nuit dure, ils peuvent
 manger & boire sans distinction de viande ni de boisson,
 si l'on en excepte le vin; car ce seroit un grand crime d'en
 goûter, & ce crime ne s'exploit autrefois qu'en jettant du
 plomb fondu dans la bouche des coupables; on n'est
 pas si sévère aujourd'hui, mais on ne laisseroit pas d'être
 puni corporellement. L'eau de vie n'est pas épargnée la
 nuit pendant ce temps de penitence; encore moins le for-
 bet & le café: Il y en a même qui sous prétexte de peni-
 tence se nourrissent plus délicieusement que tout le reste
 de l'année. L'amour propre qui est ingénieux par tout,
 leur inspire en ce temps-là, de faire meilleure chère dans
 les temps destinez à la mortification: les confitures conso-
 lent l'estomac des devots, quoiqu'elles ne soient ordinai-
 rement qu'au miel & au résiné. Les riches observent le
 Carême aussi sévèrement que les pauvres; les soldats de
 même que les Religieux; le Sultan comme un simple par-
 ticulier. Chacun se repose pendant le jour, & l'on ne pen-

se qu'à dormir, ou au moins à éviter les exercices qui altèrent, car c'est un grand suplice que de ne pouvoir pas boire de l'eau pendant les grandes chaleurs. Les gens de travail, les voyageurs, les campagnards souffrent beaucoup ; il est vray qu'on leur pardonne de rompre le Jeûne, pourveu qu'ils tiennent compte des jours, & à condition d'en jeûner par la suite un pareil nombre quand leurs affaires le leur permettront : tout bien considéré, le Carême chez les Musulmans n'est qu'un dérangement de leur vie ordinaire. Quand la Lune de Chaban, qui précède immédiatement celle de Ramazan est passée, on observe avec grand soin la nouvelle Lune. Une infinité de gens de toutes sortes d'états se tiennent sur les lieux élevez & courent avertir qu'ils l'ont aperçüe ; les uns agissent par devotion, les autres pour obtenir quelque récompense. Dès le moment qu'on est assuré du fait, on le publie par toute la ville, & on commence à jeûner. Dans les endroits où il y a du canon, on en tire un coup au coucher du Soleil. On allume une si grande quantité de lampes dans les Mosquées, qu'elles ressemblent à des chapelles ardentes, & l'on prend soin de faire de grandes illuminations sur les minarets pendant la nuit.

Les Muezens au retour de la Lune, c'est à dire à la fin du jour du premier Jeûne, anoncent à haute voix qu'il est temps de prier & de manger. Les pauvres Mahometans qui ont alors le gozier fort sec, commencent à avaler de grandes potées d'eau, & donnent avidement sur les jattes de ris. Chacun se régale avec ses meilleures provisions ; & comme s'ils apprehendoient de mourir de faim, ils vont chercher à manger dans les ruës, après s'être bien rassasiez chez eux ; les uns courent au caffè ; les autres au sorbet ; les plus charitables donnent à manger à tous ceux qui se présentent. On entend les pauvres crier dans les

ruës, *Je prie Dieu qu'il remplisse la bourse de ceux qui me donneront pour remplir mon ventre.* Ceux qui croient raffiner sur les plaisirs, se fatiguent la nuit autant qu'ils peuvent, pour mieux reposer le jour, & pour laisser passer le temps du Jeune sans en être incommodé. On fume donc pendant les tenebres après avoir bien mangé; on jouë des instrumens; on voit jouër les marionettes à la faveur des lampes. Tous ces divertiffemens durent jusques à ce que l'aurore éclaire assez pour distinguer, comme ils disent, un fil blanc, d'avec un fil noir; alors on se repose & l'on donne le nom de Jeûne à un sommeil tranquile qui dure jusques à la nuit. Il n'y a que ceux que la necessité oblige de travailler, qui vont à leur ouvrage ordinaire. Où est donc, selon eux, l'esprit de mortification qui doit purifier l'ame des Musulmans? Ceux qui aiment la vie déreglée souhaiteroient que ce temps de pénitence durast la moitié de l'année, d'autant mieux qu'il est suivi du grand Bairam, pendant lequel par une alternative agréable on dort toute la nuit, & l'on ne fait que se réjouir tant que le jour dure.

Le Bairam.

Sur la fin de la Lune de Ramazan, on observe avec soin celle de Chival, & on anonce le Bairam dès qu'on l'a découverte. On n'entend alors que tambours & trompettes dans les Palais & dans les Places publiques. Si le temps est assez couvert pour cacher la nouvelle Lune, on retarde la feste d'un jour; mais si les nuages continuent, on suppose que la Lune doit être nouvelle, & l'on allume des feux de joye dans les ruës. Les femmes qui sont renfermées pendant toute l'année, ont la liberté de fortir pendant les trois jours que dure cette fête. On ne voit dans les places que musiciens, escarpolettes, roües de fortune. On voltige dans ces escarpolettes, ou pour mieux dire, on se promeîne en l'air sur des sieges de bois, par le moyen des cordes que des hommes conduisent avec plus ou moins de

de violence au gré de celui qui est assis. Les rouës de fortune sont semblables à celles des moulins d'eau ; on les fait tourner sans que ceux qui sont assis en dedans touchent les uns aux autres, quoique chacun se trouve à son tour au haut & au bas de la rouë.

Le premier jour du Bairam, les Musulmans font entre eux une réconciliation générale, & se donnent réciproquement les mains dans les ruës; après avoir baissé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur teste. On se souhaite mille prosperitez, & l'on s'envoye des présens comme nous faisons ici au commencement de l'année. Les Prédicateurs expliquent dans les Mosquées quelques points de l'Alcoran, & après le sermon, on y chante l'Oraison suivante : *Salut & benediction sur toi Mahomet ami de Dieu. Salut & benediction sur toi Jesus-Christ soufle de Dieu. Salut & benediction sur toi Moysé familier de Dieu. Salut & benediction sur toi David Monarque établi de Dieu. Salut & benediction sur toi Salomon le fidele du Seigneur. Salut & benediction sur toi Noé, qui as été sauvé par la grace de Dieu. Salut & benediction sur toi Adam la pureté de Dieu.*

Le Grand Seigneur paroît plus magnifique ce jour-là qu'à l'ordinaire ; il reçoit les complimens des Grands de la Porte, & leur fait donner un repas somptueux dans la Sale du Divan. On assure qu'au retour de sainte Sophie il monte sur son thrône, ayant le Chef des Eunuques blancs à sa gauche. Si les fils du Kam des Tartares se trouvent à la Cour, ils viennent les premiers se prosterner devant lui, & ne se retirent qu'après avoir baissé ses mains & lui avoir souhaité une heureuse feste. Le Grand Visir se presente ensuite à la tête des Vicerois & des Pachas qui sont dans la ville ; & après avoir fait son compliment au Sultan un genou en terre, il lui baise la main & prend la place du Chef des Eunuques blancs. Le Moufti accom-

pagné des Intendans de Justice, des grands Cadis, des plus fameux Prédicateurs, en un mot de tous ceux qu'on appelle principaux Officiers de la Foy, & de celui même qui se dit le Chef de la race de Mahomet: Le Moufti, dis-je, la tête baiffée jusques à terre & les mains dans sa ceinture, vient baiser l'épaule du Sultan; on dit que ce Prince avance un pas pour le recevoir. Le Janiffaire Aga fait son compliment le dernier de tous, après que les Officiers qui ont accompagné le Moufti ont fait leur reverence. Quand le repas est fait on distribuë de la part du Grand Seigneur des vestes de Marte Zibeline aux premiers Officiers de la Porte. Voilà ce qui se passe à l'entrée du Serrail. Dans l'intérieur de ce Palais, le Sultan reçoit des complimens des Chefs des Eunuques & de ses premiers Gentilhommes. Les Sultanes même sortent de leurs appartemens & passent en carrosse chez le Grand Seigneur; mais ces carrosses sont fermez avec le même soin que si l'on conduisoit des prisonniers. On assure que pendant les trois jours, qu'il est permis à ces Dames de venir chez le Sultan, ce Prince n'est servi que par des Eunuques noirs; les Pages, les Eunuques blancs, les Gentilhommes, enfin tous ceux qui n'ont pas le visage noir en sont exclus pour tout ce temps-là. Les Dames se visitent aussi entre elles après avoir offert leurs vœux à l'Empereur.

Les Mahometans célèbrent encore quelques autres festes pendant le reste de l'année. J'ay eû l'honneur, M^{gr}. de vous parler du petit Bairam dans ma troisième Lettre: cette feste se solemnise le 70^e jour après le grand, c'est à dire le 10^e. jour de la Lune de *Zoulligé*, & les pelerins qui vont à la Méque prennent si bien leurs mesures, qu'ils y arrivent la veille de ce même jour. Les Turcs célèbrent aussi avec réjouissance la nuit de la naissance de Mahomet, qui est la nuit du 11 au 12 du 3^e mois. On fait les

illuminations ordinaires dans les Mosquées & aux minarets de Constantinople. L'Empereur va à la Mosquée neuve où il fait colation après la priere, & l'on y distribue par ses ordres des confitures & des boissons. Mahomet, suivant la croyance des Musulmans, monta au ciel sur l'Alborac la nuit du 26 au 27 du 4^e mois, c'est un jour de grande feste chez eux. Deux mois avant le Ramazan, on celebre la nuit du 4 au 5 du 7^e mois, pour se souvenir que le Carême approche. On ne jeûne point à l'occasion de ces festes ; au contraire, après avoir prié la nuit dans les Mosquées, on va faire bonne chere chez soi, ou chez ses amis pendant la journée.

Les Turcs n'attendent pas les jours de festes pour faire des œuvres de charité, l'aumône chez eux est un commandement indispensable, ils la regardent même comme le moyen le plus assuré pour augmenter leur bien & pour attirer la benediction du Ciel sur leurs heritages. *Ceux qui lisent l'Alcoran, dit Mahomet, qui prient, qui distribuent les biens que Dieu leur a donnez, soit en public, soit en particulier, doivent être assurez de n'être point trompez dans ce commerce. Ils seront remboursez bien amplement de tout ce qu'ils auront donné. Dieu que nous devons toujours glorifier, pardonne les pechez à ceux qui font des charitez, & rend avec usure tout ce qu'on a donné en son nom. Il est ordonné aux Musulmans de faire l'aumône dans l'unique vetüe de plaire à Dieu, & non par un principe de vanité: Gens de bien ne perdez pas le profit de vos aumônes en voulant qu'on les voye ; car celuy qui les fait pour être veü, & non pas dans l'intention de se rendre le Seigneur favorable au jour du Jugement, est à l'égard des choses du Ciel comme une terre remplie de cailloux couverts d'un peu de poussiere, laquelle se dissipe à la moindre pluye, de telle sorte qu'il n'y reste que les cailloux.*

Les Casuistes Mahometans ne conviennent pas sur quel pied chacun doit régler ses aumônes. Les uns croient qu'il suffit de donner un pour cent de tous ses biens; les autres prétendent qu'il faut en retrancher la quatrième partie en faveur des pauvres; les plus sévères obligent à la dixième partie. Outre les aumônes particulières, il n'y a point de nation qui fasse plus de dépense en fondations que les Turcs. Ceux même qui ne jouissent que d'une médiocre fortune, laissent après leur mort de quoi entretenir un homme qui, dans les grandes chaleurs de l'Été, donne de l'eau à boire à ceux qui passent devant leur sépulture. Je ne doute pas qu'on n'y trouvât des muids de vin, si Mahomet ne leur en eust défendu l'usage. La manière de faire l'aumône est bien expliquée dans le précepte suivant. *Assistez vos peres & meres, vos proches parens, les orphelins, vos voisins, ceux qui voyagent avec vous, les pelerins, ceux qui sont sous votre puissance; mais ne le faites pas pour en tirer de la vanité, car Dieu l'a en horreur. Je puniray sévèrement, (dit le Seigneur) & je couvriray de confusion ces sortes d'avares, qui non contents de ne point faire part aux autres, des biens dont je ne les ay rendus que dépositaires, persuadent au contraire qu'il ne faut rien donner. Que ceux qui ont la foy fassent des aumônes & des prières avant que le jour du Jugement vienne, car il ne sera plus temps d'acheter le paradis après ce terrible jour.*

On ne trouve en Turquie ni gueux ni mendiants, parce que l'on y prévient les besoins des malheureux. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui y sont arrêtés pour dettes. On assiste avec soin les pauvres honteux. Combien voit-on de familles ruinées par les incendies qui se rétablissent par les charitez! elles n'ont qu'à se présenter à la porte des Mosquées. On va dans les maisons consoler les affligés. Les malades, fussent-ils pestiférés, trou-

vent du secours dans la bourse de leurs voisins, & dans les fonds des parroisses. Les Turcs ne bornent pas là leurs charitez, comme le remarque Leunclaw. Ils employent leur argent à faire réparer les grands chemins, à y faire conduire des fontaines pour le soulagement des passans; ils font bâtir des Hôpitaux, des Hôtelleries, des Bains, des Ponts, des Mosquées.

Quoique les plus belles Mosquées soient à Constantinople, à Andrinople, à *Bursa* ou *Pruse*, on trouve la même distribution de bâtimens dans celles des principales villes, & une cour où il y a des eaux pour faire les ablutions. Le corps de la Mosquée est ordinairement un dôme assez propre, l'interieur en est tout simple, & l'on ne voit sur les murailles que le nom de Dieu écrit en Arabe. La niche où est l'Alcoran est toujours tournée du côté de la Méque; & la dédicace des plus célèbres Mosquées se fait en y attachant une piece de quelque etoffe qui a servi de portiere à la Mosquée de la Méque. La moindre Mosquée a un minaret; celles d'une mediocre beauté en ont deux: s'il n'y en a point, le Muezin se place devant la porte, il met ses pouces dans les oreilles, & se tournant vers les quatre parties du monde, il annonce les heures de la priere. Ce chantre sert de cloche, de quadrans & d'horloge; car dans toute la Turquie il n'y a que des montres de poche. Le service de ces Eglises est uniforme; tous les officiers dépendent du Curé, qui en qualité de premier ministre préche & fait faire les prieres. Quelque beau que soit le pavé d'une Eglise, il est toujours couvert d'un tapis ou d'une natte. Pour ce qui est des revenus des Mosquées, il est certain qu'il n'y en a point de pauvres; la plupart sont tres-riches, & l'on prétend que l'Eglise possède un tiers des terres de l'Empire. Orcan II. Empereur Ottoman changea les Eglises grecques en Mosquées: ses succes-

seurs ont fait de même, mais ils en ont augmenté les revenus, bien loin de les diminuer. Cet Empereur fut le premier aussi qui fit bâtir des Hôpitaux pour les pauvres, & pour les pelerins; il établit & renta des Colleges pour y faire étudier la jeunesse. Il est peu de Mosquées considérables, qui n'ayent leurs Hôpitaux & leurs Colleges. Les pauvres, de quelque religion qu'ils soient, sont affiltez dans ces Hôpitaux; mais on ne reçoit dans les Colleges que des Mahometans, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à interpreter l'Alcoran. Quelques-uns s'y appliquent à l'Arithmetique, à l'Astrologie, à la Poësie; quoique les Colleges soient principalement destinez pour y former les gens de Loy.

Les Hôtelleries de fondation qu'on trouve sur les chemins, sont de grands édifices longs ou quarrez qui ont l'apparence d'une grange. On ne voit en dedans qu'une banquette attachée aux murailles, & relevée d'environ trois pieds, sur six pieds de largeur; le reste de la place est destiné pour les chevaux, pour les mulets, & pour les chameaux. La banquette fert de lit, de table, & de cuisine aux hommes. On y a pratiqué de petites cheminées à sept ou huit pieds les unes des autres, où chacun fait boüillir sa marmite. Quand la soupe est prête, on étend la nappe & l'on se range autour, les pieds croisez comme les Tailleurs. Le lit est bientôt dressé après le souper, il n'y a qu'à étendre son tapis, ou placer son strapontin à côté de la cheminée, & ranger ses hardes & ses habits autour; la selle du cheval tient lieu d'oreiller; le capot supplée aux draps & à la couverture: ce qu'il y a de plus commode, c'est que le matin on monte à cheval sans descendre de la banquette, car les étriers se trouvent tout de niveau. Les voituriers tiennent l'étrier opposé à celui du montoir: ces gens-là ne dorment gueres, ils passent plus

dé la moitié de la nuit à faire manger leurs chevaux, à les pancer, & à les charger.

On trouve à acheter à la porte de ces Hôtelleries, du pain, des poules, des œufs, des fruits, quelquefois du vin; on va se pourvoir au village prochain si l'on manque de quelque chose. S'il y a des Chrétiens, l'on y trouve du vin, sinon il faut s'en passer. On ne paye rien pour le gîte. Ces retraites publiques ont conservé en quelque manière le droit d'hospitalité, si recommandable chez les anciens.

Les Hôtelleries des villes sont plus propres & mieux bâties; elles ressemblent à des monastères, car il y en a beaucoup où l'on a bâti une petite Mosquée; la fontaine est ordinairement au milieu de la cour; les cabinets pour les nécessitez sont autour; les chambres sont rangées le long d'une grande galerie, ou dans des dortoirs bien éclairés. Dans les Hôtelleries de fondation on ne donne pour tout paiement qu'une estrene au concierge, & l'on est à bon marché dans les autres; pour y être à son aise, il faut avoir une chambre pour la cuisine. Le marché n'est pas loin, car l'on achette à la porte de la maison, viande, poisson, pain, fruits, huile, beurre, pipes, tabac, café, chandelles, & jusques à du bois. Il faut s'adresser à des Juifs ou à des Chrétiens pour avoir du vin, & pour peu de chose ils l'apportent en cachette; le meilleur est chez les Juifs, & le moindre chez les Grecs: nous en avons ordinairement d'excellent, parce que nos gens qui s'y trouvoient interressez ne manquoient pas de publier dans le quartier que nous étions Medecins. On venoit nous demander des remedes, ou nous prier de voir des malades, & l'honoraire se réduisoit ordinairement à quelques bouteilles de bon vin. Il y a de ces Hôtelleries où l'on fournit aux dépens du Fondateur, la paille, l'orge, le pain, & le ris.

Celles d'Europe font mieux bâties, mieux rentées & plus propres que celles qui font en Afie; car dans les grandes villes elles font couvertes de plomb & embellies de plusieurs dômes: mais comme les pluyes font moins frequentes en Afie, on aime mieux pendant la belle faifon, camper dans des campagnes agréables le long des ruiſſeaux où l'on peſche d'excellentes Truites. On trouve des perdrix prefque par tout.

Comme la charité & l'amour du prochain font les points les plus eſſentiels de la religion Mahometane, les grands chemins font ordinairement bien entretenus, & l'on y trouve aſſez frequemment des ſources, parce qu'ils en ont beſoin pour leurs ablutions. Les pauvres gens prennent ſoin de la conduite des eaux, & ceux qui font dans une fortune médiocre rétabliffent les chauffées. Ils ſ'afſoient avec leurs voiſins pour bâtir des ponts ſur les grandes routes, & contribuent au bien public ſuivant leurs facultez. Les ouvriers payent de leur perſonne, & ſervent gratuitement de maçons & de manœuvres pour ces fortes d'ouvrages. On voit dans les villages aux portes des maiſons, des cruches d'eau pour l'uſage des paſſans. Quelques bons Muſulmans ſe logent ſous des eſpeces de barrières qu'ils font conſtruire ſur les grands chemins, & là ils ne font occupez pendant les grandes chaleurs qu'à faire repoſer & rafraichir ceux qui font fatiguez. L'eſprit de charité eſt ſi généralement répandu parmi les Turcs, que les mendiants même, quoiqu'on en voye tres peu chez eux, ſe croient obligez de donner leur ſuperflu à d'autres pauvres; ils outrent la charité, ou plutôſt la vanité, car ils donnent leurs reſtes à des perſonnes aiſées, qui ne font aucune difficulté de recevoir leur pain & de le manger, pour leur témoigner combien ils font cas de leur vertu.

La charité des Mahometans ſ'étend même ſur les animaux,

maux, sur les plantes, sur les morts. Ils croyent qu'elle est agréable à Dieu parceque les hommes qui veulent se servir de leur raison, ne manquent jamais de rien; au lieu que les animaux, n'ayant aucune raison, leur instinct les expose souvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Dans les bonnes villes on vend de la viande au coin des ruës, pour la distribuer aux chiens: quelques Turcs par charité les pansent de leurs blessures, & sur tout de la galle dont ces animaux sont tres-mal traitez sur la fin de leurs jours. On voit des personnes de bon sens, qui par devotion portent de la paille pour les mettre coucher à leur aise, ou pour soulager les chiennes qui viennent de mettre bas: il y en a qui leur bâtissent de petites huttes pour les mettre à couvert avec leurs petits. On aura de la peine à croire qu'il y ait des fondations établies par des testamens en bonne forme, pour nourrir un certain nombre de chiens & de chats pendant certains jours de la semaine; cependant c'est un fait constant, & l'on paye dans Constantinople des gens pour executer l'intention des testateurs, en distribuant dans les carrefours la nourriture à ces animaux; les bouchers & les boulangers ont souvent de petits fons destinez à cet usage. Les Turcs avec toute leur charité haïssent les chiens & ne les souffrent pas dans leurs maisons; en temps de peste ils en tuent autant qu'ils en trouvent, persuadez que ce sont des animaux immondes qui infectent l'air.

Au contraire ils aiment beaucoup les chats, soit à cause de leur propreté naturelle, soit parceque ces animaux sympathisent avec eux par leur gravité, au lieu que les chiens sont folâtres, étourdis, remuans. D'ailleurs les Turcs croyent, par je ne sçai quelle tradition, que Mahomet aimoit si fort son chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de religion, il aima mieux couper le parement

de sa manche sur lequel cet animal reposoit, que de l'éveiller en se levant, pour aller parler à la personne qui l'attendoit. Cependant les chats du Levant ne sont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux chats gris couleur d'ardoise y sont fort rares ; on les y porte de l'Isle de Malte où la race en est commune. Parmi les oiseaux, on regarde chez les Turcs les Tourterelles & les Cigognes comme des créatures sacrées, on n'oseroit les tuer ; les Grecs de l'Archipel au contraire sont tres friands des Tourterelles, & ils en font leur mets le plus délicat ; c'est en effet le gibier le plus délicieux du Levant, & il ne cède au Francolin qu'en grosseur, mais il faut les manger roties, car celles que l'on sale dans des barils comme les anchoyes, y perdent tout leur goût. Les Turcs croient faire une œuvre de charité en achetant un oiseau en cage dans le dessein de lui donner la liberté, pendant qu'ils ne font aucun scrupule de tenir leurs femmes en prison, & nos esclaves à la chaîne. Ceux qui prennent ces oiseaux à la glu ou à quelque autre sorte de chasse, ne croient pas pecher, parce que leur intention est de fournir, à ceux qui ont le moyen de les racheter pour leur redonner la liberté, des occasions de faire de bonnes œuvres : ainsi chacun espere d'y trouver son compte devant Dieu, tant il est vray que la direction d'intention est naturelle à tous les hommes.

A l'égard des plantes, les plus devots chez les Turcs les arrosent par charité & cultivent la terre qui les a produites, afin qu'elles soient nourries plus grassement. On dit que Sultan Osman voyant de loin un arbre qui avoit la figure d'un Dervich, fonda une rente d'un aspre par jour pour payer un homme qui en prist soin. Quoiqu'il y ait de la simplicité, pour ne pas dire de la folie, à suivre l'exemple de cet Empereur, néanmoins ces bons Musul-

mans croyent en cela faire une chose agréable à Dieu, qui est le créateur & le conservateur de toutes choses. Ils sont assez simples pour s'imaginer qu'ils font plaisir aux morts en versant de l'eau sur leurs tombeaux ; cela peut, disent-ils, leur donner du rafaichissement ; on voit même plusieurs femmes qui vont manger & boire dans les cimetières le vendredi, croyant appaiser par ce moyen la faim & la soif de leurs maris.

Avant que de vous entretenir, M^{gr}. de toutes les pratiques des Turcs, au sujet des morts, il est bon d'expliquer les deux Commandemens qui restent ; sçavoir celui du voyage de la Mèque, & celui de la Propreté. Non seulement le pelerinage de la Mèque est difficile par la longueur du chemin, mais encore par rapport aux dangers que l'on court en Barbarie, où les vols sont frequens, les eaux rares & les chaleurs excessives ; il est vrai que les Mahometans peuvent s'en dispenser, & substituer à leur place un homme qui coure le risque du voyage. Ils regardent le temple de *Haram*, qui est celui de la Mèque, comme l'ouvrage d'Abraham. *Fais savoir à tout le monde*, dit l'Alcoran, *que Dieu a commandé de suivre la religion d'Abraham, lequel n'étoit ni idolâtre ni incrédule. Que c'est Abraham qui a bâti le temple de la Mèque, lequel est le premier que l'on ait construit pour prier le Seigneur. L'honneur que l'on porte à ce lieu est fort agréable à Dieu. Il veut que tous ceux qui peuvent y aller, y aillent.* Les Musulmans ne s'embarassent pas de l'Anachronisme, & ils condamneroient au feu quiconque oseroit nier qu'il n'y avoit point de ville de la Mèque dans le temps d'Abraham.

Les quatre rendez-vous des pelerins sont, Damas, le Caire, Babylone, & Zebir. Ils se préparent à ce pénible voyage par un jeûne qui suit celui du Ramazan, & s'al-

semblent par troupes dans des lieux convenus. Les Sujets du Grand Seigneur qui font en Europe, se rendent ordinairement à Alexandrie sur des bâtimens de Provence, dont les Patrons s'obligent à voiturer les pelerins. Aux approches du moindre vaisseau, ces bons Musulmans qui n'aprehendent rien tant que de tomber entre les mains des armateurs de Malte, vont baiser la banniere de France, ils s'envelopent dedans & la regardent comme leur azile; d'Alexandrie ils passent au Caire pour joindre la caravane des Afriquains. Les Turcs d'Asie s'assemblent ordinairement à Damas; les Persans & les Indiens à Babylone; les Arabes & ceux des Isles des environs à Zibit. Les Pachas qui s'aquittent de ce devoir s'embarquent à Suez port de la mer Rouge, à trois journées & demi du Caire. Toutes ces caravanes prennent si bien leurs mesures, qu'elles arrivent la veille du petit Bairam sur la colline d'*Arafagd* à une journée de la Méque. C'est sur cette fameuse colline qu'ils croyent que l'Ange apparut à Mahomet pour la premiere fois, & c'est là un de leurs principaux sanctuaires. Après y avoir égorgé des moutons pour donner aux pauvres, ils vont faire leurs prieres à la Méque, & de là à Medine où est le tombeau du Prophe-te, sur lequel on étend tous les ans un Poile tres-riche & tres-magnifique que le Grand Seigneur y envoie par devotion: l'ancien Poile est mis par morceaux, car les pelerins tâchent d'en attraper quelque piece, pour petite qu'elle soit, & la conservent comme une relique tres-précieuse.

Le Grand Seigneur envoie aussi par l'Intendant des caravanes cinq cens sequins, un Alcoran couvert d'or, plusieurs riches tapis, & beaucoup de pieces de drap noir pour les tentures des Mosquées de la Méque. On choisit le Chameau le mieux fait du pays pour estre porteur de

l'Alcoran ; à son retour ce Chameau tout chargé de guirlandes de fleurs, & comblé de benedictions, est nourri graffement, & dispensé de travailler le reste de ses jours. On le tue avec solemnité quand il est bien vieux, & l'on mange sa chair comme une chair sainte ; car s'il mouroit de vielleffé ou de maladie, cette chair seroit perdue & sujette à pourriture. Les pelerins qui ont fait le voyage de la Méque font en grande vénération le reste de leur vie ; absous de toute sorte de crimes ils peuvent en commettre de nouveaux impunément, puisqu'on ne sauroit les faire mourir suivant la Loy ; ils sont réputés incorruptibles, irréprochables & sanctifiés dès ce monde. On assure qu'il y a des Indiens assez fots pour se crever les yeux après avoir veû ce qu'ils appellent les Saints lieux de la Méque, pretendans que les yeux ne doivent point après cela être profanez par la veüe des choses mondaines.

Les enfans qui sont conçûs pendant ce pelerinage, sont regardez comme de petits saints, soit que les pelerins les ayent eûs de leurs femmes légitimes, ou des avanturieres ; ces dernieres s'offrent humblement sur les grands chemins pour travailler à une œuvre aussi pieuse. Ces enfans sont tenus plus proprement que les autres, quoi-qu'il soit malaisé d'ajoutér quelque chose à la propreté avec laquelle on prend soin des enfans généralement par tout le Levant.

Mahomet seroit louïable s'il n'avoit conseillé la propreté que comme une chose honnête & utile pour la santé ; mais il est ridicule d'en avoir fait un point de Religion. Cependant les Musulmans y sont si fort attachez qu'ils passent la plus grande partie de leur vie à se laver. Il n'y a point de village chez eux qui n'ait un bain public. Ceux des villes en font le principal ornement, & sont destinez pour toute sorte de gens, de quelque qualité & de quelque religion qu'ils soient ; mais les hommes ne s'y

baignent jamais avec les femmes, & on y observe tant de modestie, qu'une personne seroit admonétée si elle avoit laissé voir quelque chose par mégarde, & bâtonnée si elle l'avoit fait à dessein. Il y a des bains qui servent le matin pour l'usage des hommes, & l'après midi pour celui des femmes : quelques autres sont fréquentés un jour de la semaine par des personnes d'un sexe, & l'autre jour par celles de l'autre. On est bien servi dans tous ces bains moyennant trois ou quatre aspres; les étrangers ordinairement payent plus honorablement, & tout le monde y est bien venu depuis quatre heures du matin, jusques à huit heures du soir.

On entre d'abord dans une belle sale, au milieu de laquelle est la principale fontaine, dont le bassin sert à laver le linge de la maison; tout autour de la sale regne une banquette élevée d'environ trois pieds couverte de nattes; on s'assit sur cette banquette pour fumer & pour quitter ses habits que l'on enveloppe dans une serviette. L'air de cette premiere sale est si temperé, que l'on ne s'aperçoit pas de n'avoir sur le corps qu'un tablier attaché à la ceinture pour se couvrir par devant & par derriere. On passe avec cet équipage dans une petite sale un peu plus chaude, & de là dans une plus grande où la chaleur est plus sensible : toutes ces sales sont ordinairement terminées en petits dômes éclairés par des ouvertures garnies chacune d'une cloche de verre, semblable à celles dont nos Jardiniers couvrent les melons. On trouve dans cette derniere sale des bassins de marbre avec deux robinets, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide, que chacun mêle à sa fantaisie pour s'en jeter sur le corps avec de petits sceaux de cuivre qui sont sur les lieux. Le pavé de cette chambre est échauffé par des fourneaux souterrains, & l'on s'y promene tant qu'on le juge à propos.

Quand on veut se faire dégraisser, un valet du bain vous fait étendre tout à fait sur le dos, puis mettant ses genoux sur vôtre ventre, sans autre cérémonie il vous serre étroitement & vous fait craquer tous les os. La première fois que je tombai entre les mains d'un de ces baigneurs, je m'imaginai qu'il m'avoit disloqué tous les membres; ils manient avec la même adresse les vertèbres du dos & les os des épaules: enfin il vous razez si vous le voulez, & vous donnent un rasoir pour vous razer vous-même où il vous plaît; mais il faut pour cela passer seul dans un cabinet, à la porte duquel on laisse le tablier pour signal afin que personne n'y entre; quand on en sort on reprend ce tablier & l'on revient dans la grande saie, où un autre valet vous presse avec ses mains toutes les chairs avec tant d'habileté qu'après les avoir bien pétries, pour ainsi dire, sans pourtant vous incommoder, il en exprime une quantité surprenante de sueur: les petits sacs de camelot dont ces valets se servent, tiennent lieu des étrilles des anciens, & sont beaucoup plus commodes. Pour mieux nettoyer la peau, ils jettent beaucoup d'eau chaude sur le corps, & quand on le veut on se fait donner la dernière façon avec une pièce de savon parfumé: enfin on s'effuye avec des linges bien propres, bien secs & bien chauds, & la cérémonie finit par les pieds que le même valet lave avec soin, quand on est revenu dans la grande saie où l'on a laissé ses habits: c'est là qu'on vous présente un petit miroir & que l'on reçoit vôtre argent, après que vous vous estes habillé, & que vous avez rendu les linges. On fume dans cette saie, on y boit du café & même l'on y fait colation; car après cet exercice on se sent un appetit merveilleux. Il est certain que par le dégorgeement des glandes de la peau, le bain dont on vient de parler facilite la transpiration, & par conséquent la circulation des liqueurs qui arrosent le corps; on

se sent beaucoup plus de legereté quand on a été bien décaffé, mais il faut être accoûtumé au bain dès sa jeunesse, car autrement la poitrine ne laisse pas de souffrir dans ces sales échauffées.

Les Dames se trouvent fort heureuses quand on leur permet d'aller aux bains publics; la plupart pourtant, & surtout celles dont les maris sont assez riches pour faire bâtir des bains chez eux, n'ont pas cette liberté. Dans les bains publics elles s'entretiennent ensemble sans aucune contrainte, & elles y passent des heures plus agréables que dans leurs appartemens. Les maris qui ont de la complaisance pour leurs femmes ne leur refusent pas ces divertissemens innocens. Trop de contrainte fait quelquefois chercher des raisons de divorce.

Le Mariage chez les Turcs n'est autre chose qu'un Contract civil que les parties peuvent rompre; rien ne paroit plus commode: neantmoins comme on s'ennuyeroit bientôt parmi eux du mariage, aussi-bien qu'ailleurs; & que les fréquentes séparations ne laisseroient pas d'être à charge aux familles, on y a pourveû sagement. Une femme peut demander à être séparée d'avec son mari, s'il est impuissant, addonné aux plaisirs contre nature, ou s'il ne lui paye pas le tribut la nuit du jeudi au vendredi, laquelle est consacrée aux devoirs du mariage. Si le mari s'en acquitte honnêtement, & qu'il lui fournisse du pain, du beurre, du ris, du bois, du café, du cotton & de la foye pour filer des habits, elle ne peut se dégager d'avec lui. Un mari qui refuse de l'argent à sa femme pour aller au bain deux fois la semaine, est exposé à la séparation; car si la femme renverse sa pantoufle en présence du Juge, c'est une marque que le mari a voulu la contraindre à lui accorder des choses deffenduës. Le Juge envoie chercher pour lors le mari, le fait bâtonner & casse le mariage,

riage, à moins qu'il n'apporte de bonnes raisons pour sa deffense.

Un mari qui veut se séparer de sa femme, ne manque pas non plus de pretextes à son tour; néanmoins la chose n'est pas si aisée parmi les Turcs que l'on s'imagine. Non seulement le mari est obligé d'asseurer le doüaire à sa femme pour le reste de ses jours; mais supposé que par un retour de tendresse il veuille la reprendre, il est condamné à la laisser coucher pendant 24. heures avec tel homme qu'il juge à propos; il choisit ordinairement celui de ses amis qu'il connoît le plus discret; quelquefois aussi il prend le premier venu; mais on assure qu'il arrive souvent que certaines femmes, qui se trouvent bien de ce changement, ne veulent plus revenir avec leurs premiers maris. Cela ne se pratique qu'à l'égard des femmes qu'on a épousées. Il est permis aux Turcs d'en entretenir de deux autres fortes; savoir celles que l'on prend à pension, & des esclaves. On épouse les premières, on loüe les secondes, & on achette les dernières.

Quand on veut épouser une fille dans les formes, on s'adresse aux parens & l'on signe les articles, après être convenu de tout en présence du Cadi & de deux témoins. Ce ne sont pas les pere & mere qui dotent la fille, c'est le mari: ainsi quand on a réglé le doüaire, le Cadi délivre aux parties la copie de leur contract de mariage: la fille de son côté n'apporte que son trousseau. En attendant le jour des noces, l'époux fait benir son mariage par le Curé; & pour s'attirer les graces du ciel, il distribue des aumônes & donne la liberté à quelques esclaves. Le jour des noces la fille monte à cheval couverte d'un grand voile & se promene par les ruës sous un dais, accompagnée de plusieurs femmes & de quelques esclaves, suivant la qualité du mari; les joüeurs & les joüeuses d'instrumens sont

de la cérémonie: on fait porter ensuite les nippes qui ne font pas le moindre ornement de la marche. Comme c'est tout le profit qui en revient au mari, on affecte de charger des Chevaux & des Chameaux de plusieurs coffres de belle apparence, mais souvent vuides, où dans lesquels les habits & les bijoux font fort au large. L'épousée est ainsi conduite en triomphe par le chemin le plus long chez l'époux qui la reçoit à la porte. Là ces deux personnes qui ne se sont jamais veües, & qui n'ont entendu parler l'un de l'autre que depuis quelques jours, par l'entremise de quelques amis, se touchent la main & se font les plus tendres protestations qu'une véritable passion puisse inspirer. On ne manque pas de faire la leçon aux moins éloquens, car il n'est guere possible que le cœur y ait beaucoup de part.

La cérémonie étant faite en présence des parens & des amis, on passe la journée en festins, en dances, & à voir les marionnettes; les hommes se réjouissent d'un côté, & les femmes d'un autre. Enfin la nuit vient & le silence succede à cette joye tumultueuse. Parmi les gens aisez, la mariée est conduite par un Eunuque dans la chambre qui lui est destinée; s'il n'y a point d'Eunuque, c'est une parente qui lui donne la main & qui la met entre les bras de son mari. Dans quelques villes de Turquie, il y a des femmes dont la profession est d'instruire l'épousée de ce qu'elle doit faire à l'aproche de l'époux, qui est obligé de la deshabiller piece à piece & de la placer dans le lit. On dit qu'elle récite pendant ce temps-là de longues prieres, & qu'elle a grand soin de faire plusieurs nœuds à sa ceinture, en sorte que le pauvre époux se morfond pendant des heures entieres avant que ce dénouement soit fini. Ce n'est que sur le rapport d'autrui, qu'un homme est informé si celle qu'il doit épouser est belle ou lai-

de. Il y a plusieurs villes en Turquie, où le lendemain des noces, les parens & les amis vont dans la maison des nouveaux mariez prendre le mouchoir ensanglanté qu'ils montrent dans les ruës en se promenant avec des jöieurs d'instrumens. La mere, ou les parentes ne manquent pas de préparer ce mouchoir à telle fin que de raison & pour montrer, en cas de besoin, que les mariez sont contens l'un de l'autre. Si les femmes vivent sagement, l'Alcoran veut qu'on les traite bien & condamne les maris qui en usent autrement, à réparer ce peché par des aumônes, ou par d'autres œuvres pies qu'ils sont obligez de faire avant que de coucher avec elles.

Lorsque le mari meurt le premier, la femme prend son doüaire & rien de plus. Les enfans dont la mere vient de mourir, peuvent obliger le pere de leur donner ce doüaire. En cas de répudiation le doüaire se perd si les raisons du mari sont pertinentes; sinon le mari est condamné à le continuer, & à nourrir les enfans.

Voila ce qui regarde les femmes legitimes. Pour celles que l'on prend à pension, on n'y fait pas tant de façon. Après le consentement du pere & de la mere, qui veulent bien livrer leur fille à un tel, on s'adresse au Juge qui met par écrit que ce tel veut prendre une telle pour luy servir de femme, qu'il se charge de son entretien & de celui des enfans qu'ils auront ensemble, à condition qu'il la pourra renvoyer lorsqu'il le jugera à propos, en lui payant la somme convenüe à proportion du nombre d'années qu'ils auront esté ensemble. Pour colorer ce mauvais commerce, les Turcs en rejettent le scandale sur les marchands Chrétiens, qui ayant laissé leurs femmes dans leurs pays, en entretiennent à pension dans le Levant. A l'égard des esclaves, les Mahometans suivant la Loy en peuvent faire tel usage qu'il leur plaît; ils leur donnent la li-

berté quand ils veulent, ou ils les retiennent à leur service pendant toute leur vie. Ce qu'il y a de louable dans cette vie libertine, c'est que les enfans que les Turcs ont de toutes leurs femmes, heritent également des biens de leur pere, avec cette difference seulement, qu'il faut que ceux des esclaves soient déclarez libres par Testament. Si le pere ne leur fait pas cette grace, ils suivent la condition de leur mere, & sont à la discretion de l'ainé de la famille.

Quoique les femmes en Turquie ne se montrent pas en public, elles ne laissent pas d'être magnifiques en habits, leurs chausses sont semblables à celles des hommes, & descendent jusqu'aux talons en manière de pantalon, au bas duquel est cousu un chaufson de marroquin fort propre. Ces chausses sont de drap, de velours, de fatin, de brocard, de boucassin, ou de toile claire, suivant la saison & la qualité des personnes. Il y a dans Constantinople des femmes débauchées & perduës à tel point, que faisant semblant de racommoder leur veste, elles montrent en pleine rüe tout ce que la modestie ordonne de cacher, & gagnent leur vie à ce détestable mestier. Les femmes Turques portent sur la chemise une camifole piquée, & par dessus la camifole une espece de soutane d'une riche etoffe: cette soutane est boutonnée jusques au dessous du sein, & ferrée par une ceinture de foye ou de cuir, avec des plaques d'argent enrichies de pierreries. La veste qu'elles mettent sur cette soutane est d'une etoffe plus ou moins épaisse suivant les saisons, & la fourrure en est plus ou moins chere suivant leur état; elles croisent souvent une partie de la veste sur l'autre, & les manches tombent jusques aux bouts des doigts qu'elles cachent quelquefois dans les ouvertures qui sont à costé de la veste; leurs souliers sont tout à fait semblables à ceux des hommes, c'est à dire garnis d'un demi cercle de fer en place de talon.

Pour faire paroître leur taille plus avantageuse, au lieu de turban elles portent un bonnet de carton couvert de toile d'or ou de quelque belle étoffe : ce bonnet qui est fort haut ressemble, en quelque maniere, à cette espece de panier renversé que l'on voit dans les Medailles antiques sur les testes de Diane, de Junon & d'Isis ; la mode s'en est conservée dans le Levant : mais comme il faut tout cacher parmi les Turcs, le bonnet est envelopé d'un voile qui descend jusques aux sourcils ; le reste du visage est aussi couvert d'un mouchoir tres fin, si étroitement noué par derriere, que ces femmes paroissent comme bridées. Leurs cheveux pendent par tresses sur le dos, ce qui leur donne assez bonne grace ; celles qui n'ont pas de beaux cheveux, en portent de postiches.

Les femmes Turques, sur le rapport de nos Françaises de Constantinople & de Smyrne qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, sont en général belles & bien faites ; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable, & presque toutes les yeux noirs : il s'en trouve plusieurs qui sont d'une beauté parfaite. Leur habit à la verité n'est pas avantageux à la taille ; mais chez les Turcs les plus grosses femmes passent pour les mieux faites, les tailles fines n'y sont pas estimées. La poitrine de ces femmes est en pleine liberté sous leur veste, sans corps ni corset qui les gêne : enfin elles sont comme la nature les a faites, au lieu que chez nous, pour vouloir corriger avec des machines de fer ou de baleine cette nature qui dans un certain âge laisse voir quelquefois des defauts sur l'épine du dos & aux épaules, on rend tres souvent les belles personnes contrefaites. D'ailleurs leur nourriture est beaucoup plus douce & plus uniforme que celle de nos femmes qui mangent des ragouts, qui boivent du vin, des liqueurs, & qui passent la plus grande partie des nuits à

jouer : est-il surprenant après cela qu'elles ayent des enfans noïez ou contrefaits ! le sang des femmes du Levant est beaucoup plus pur. Leur propreté est extraordinaire ; elles se baignent deux fois la semaine & ne souffrent pas le moindre poil ni la moindre crasse sur leur corps ; tout cela contribué fort à leur fanté. Elles pourroient s'épargner le soin qu'elles prennent de leurs ongles & de leurs fourcils, car elles se colorent les ongles en rouge brun avec une poudre qui vient d'Égypte, & elles mettent une autre drogue sur leurs fourcils pour les rendre noirs.

A l'égard des qualitez de l'ame, les femmes Turques ne manquent ni d'esprit, ni de vivacité, ni de tendresse ; il ne tiendroit qu'aux hommes de ce pays-là qu'elles ne fussent capables des plus belles passions : mais l'extrême contrainte avec laquelle elles sont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives font quelquefois arrêter par leurs esclaves les gens les mieux faits qui passent dans les ruës. Ordinairement on s'adresse à des Chrétiens, & l'on n'aura pas peine à croire qu'on ne choisit pas les moins vigoureux en apparence. On nous contoit à Constantinople, qu'un Papas Grec de belle taille, au retour d'une expedition galante tomba malheureusement dans une trappe par la faute de l'esclave qui le conduisoit ; cette trappe aboutissoit à un égout, & l'égout se vuidoit dans le port : on peut juger combien ce pauvre Papas maudissoit l'avanture, & avec quelle vitesse il courut au bain pour se faire parfumer. Les esclaves Juives, qui sont les confidentes des Turques, entrent à toute heure dans leurs appartemens sous pretexte de leur porter des bijoux, & menent souvent avec elles de beaux jeunes garçons déguisez en filles ; on prend soin de mettre un vertugadin sous le doliman pour grossir leur taille. L'heure de la priere du matin & du soir, est pour l'ordinaire

l'heure du berger en Turquie, de même qu'en plusieurs endroits d'Espagne; mais cela ne se peut pratiquer que dans les grandes villes, où les femmes déreglées & celles dont les maris sont commodes, prennent un turban tandis qu'ils sont à la Mosquée; les rendez-vous se donnent chez les Juives, où les Turques trouvent bonne compagnie, & c'est là que les étrangers sont avec elles en pleine liberté. L'amour est ingénieux par tout pays, mais quelques précautions que l'on prenne pour cacher son jeu, il arrive souvent que l'on est surpris dans les endroits où l'on croit être le plus en sûreté. L'adultère est puni rigoureusement en Turquie; c'est dans ce cas là que les maris sont les maîtres de la vie de leurs femmes, car s'ils ont l'ame vindicative, ces malheureuses qui sont prises en flagrant délit, ou convaincues dans les formes, sont enfermées dans un sac plein de pierres & noyées: mais la plupart savent si bien ménager leurs intrigues, qu'elles meurent rarement dans l'eau. Quand les maris leur accordent la vie, elles deviennent quelquefois plus heureuses qu'elles n'étoient, car on les oblige à épouser leur galand, qui est condamné à mourir, ou à se faire Turc supposé qu'il soit Chrétien. Souvent le galand est aussi condamné à se promener dans les rues sur un âne, la teste tournée vers la queue, qu'on lui fait tenir en maniere de bride, avec une couronne de tripailles & une cravate de pareille etoffe. Après ce triomphe on le régale d'un certain nombre de coups de bâton sur les reins & sous la plante des pieds; pour dernière punition il paye une amende proportionnée à son bien. Les Sauvages de Canada ne sont pas si rigoureux; car quoiqu'ils condamnent l'adultère, ils conviennent cependant que la fragilité étant si naturelle aux deux sexes, il faut se pardonner réciproquement, si l'on fausse la foi que l'on s'est donnée sur une matiere aussi délicate.

L'Alcoran déteste l'adultere, & ordonne que celui qui en accusera sa femme, sans le pouvoir prouver, sera condamné à quatre-vingt coups de bâton. Comme la chose est difficile à prouver en Turquie où il faut avoir des témoins, le mari est obligé de jurer quatre fois devant le Juge, qu'il dit la verité; il proteste à la cinquième fois qu'il veut estre maudit de Dieu & des hommes s'il ment. La femme ne fait qu'en rire dans son ame, car elle est crüe sur ses sermens, pourveu qu'au cinquième elle prie Dieu qu'il la fasse perir si son mari a dit vrai. Toute femme en pareil cas ne semble-t-elle pas devoir être dispensée de dire la verité!

La jalousie à part, les Turcs sont de bonnes gens, & ils prennent toutes les mesures possibles pour en éviter les occasions, car ils ne laisseroient pas voir le visage de leurs femmes à leur meilleur ami pour tout le bien du monde. D'ailleurs ils sont assez bien faits & de belle taille; le sang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils sont plus sobres & que leur nourriture est plus douce & plus uniforme. On y voit moins de bossus, de boiteux, & de nains. Il est vrai que leurs habits cachent bien des deffauts que les nôtres laissent à découvert. La premiere piece de cet habit est un grand haut de chauffé en maniere de pantalon ou de calçon, lequel descend jusques aux talons, où il est terminé par un chaufson de marroquin jaune qui entre dans des pantouffles de même cuir: au lieu de talon, ces pantouffles sont garnies d'un petit fer épais seulement d'une ligne & demi, large d'environ quatre lignes, courbé en fer à cheval, lequel empêche qu'elles ne s'usent en cet endroit; la pointe est terminée en arcade gothique, & elles sont cousuës avec plus de propreté que nos souliers. Quoiqu'elles soient à simple semelle, elles durent long-temps, sur tout celles de

long-temps, sur tout celles de Constantinople où l'on employe le cuir du Levant le meilleur & le plus leger. Le Sultan n'est pas mieux chauffé que les autres. On ne permet qu'aux Chrétiens étrangers de porter des pantoufles jaunes, car les Sujets du Grand Seigneur, Chrétiens ou Juifs, en ont de rouges, de violettes, ou de noires: Cet ordre est si bien établi & suivi avec tant d'exactitude, que l'on distingue les gens par les pieds & par la teste, de quelque religion qu'ils soient. La grande commodité de ces pantoufles, c'est qu'on les quitte & qu'on les reprend sans peine, mais il faut y être fait; je les perdois quelquefois au milieu des rues les premiers jours que je commençai à m'en servir, & je ne m'en apercevois qu'un moment après par la douleur que je sentoix aux pieds.

Nos fouliers sont d'un meilleur usage, quoique les Turcs les trouvent bien lourds. Leurs pantoufles ne sont bonnes que pour la belle saison, car la moindre goutte d'eau les salit; elles ne conviennent pas aux personnes qui aiment à herboriser; on ne fauroit entrer avec cette chaussure dans une prairie sans être blessé du moindre caillou; il est vrai qu'on prend alors des bottines de marroquin aussi legeres que des bas drapez, ferrées au talon de même que les pantoufles; les seuls Musulmans & les Chrétiens privilegiez les portent de couleur jaune.

Le haut de chaussure des Turcs se ferme par devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces, qui entre dans une gaine de toile cousüe contre le drap. L'ouverture qui est par devant n'est pas plus fendüe que celle qui est par derriere, parce que les Mahometans n'urinent qu'en s'acroupissant. Leurs chemises sont de toile de coton fort claire & fort douce, avec des manches plus larges que celles de nos femmes; aussi dans leurs ablutions trouvent-ils leurs manches au dessus du coude, & ils les arrêtent

avec beaucoup de facilité, parce qu'elles n'ont point de poignet. Ils mettent le doliman par dessus la chemise; c'est une espece de foutane de boucassin, de bourre, de fatin, ou d'une etoffe d'or, laquelle descend jusques aux talons. En hiver cette foutane est piquée de coton, quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre du plus fin. Le doliman est assez juste sur la poitrine, & se boutonne avec des boutons d'argent doré ou de soye, gros comme des grains de poivre. Les manches sont aussi fort justes & serrées sur les poignets avec des boutons de même grosseur, qui s'attachent avec des ganses de soye au lieu de boutonnières, de même que ceux du doliman. Pour s'habiller plus promptement on n'en boutonne que deux ou trois d'espace en espace: ces manches se terminent quelquefois par un petit rond qui couvre le dessus de la main. Le doliman est ferré par une ceinture de soye de dix ou douze pieds de long, sur un pied & un quart de large; les plus propres se travaillent à Scio. On fait deux ou trois tours de cette ceinture, en sorte que les deux bouts qui sont tortillez d'une maniere assez agréable, pendent par devant.

Ils portent un poignard, & quelquefois deux dans cette ceinture; ce sont des couteaux à gaine, dont le manche est garni d'or ou d'argent, & de pierreries. Comme ils n'ont point de poches, la même ceinture leur sert à porter leurs mouchoirs. Ils mettent tout dans leur sein, bourse à tabac, porte-lettres &c, ce qui les fait paroître fort gros. La grande veste couvre ce doliman, & pendant les chaleurs ils la portent en maniere de casaque sans passer les bras dans les manches; mais ce seroit une chose fort indécente de se présenter en cette posture chez les gens de distinction. Les manches de ces vestes sont assez étroites & l'on ne les double pas de fourrures, car outre que

cette grosseur seroit defagréable, c'est qu'ils pourroient à peine s'aider de leurs bras ; elles descendent jusques sur le poignet & elles sont retrouffées avec un parement assez large qui est d'une fourrure pareille à celle dont la veste est doublée. Les fourrures ordinaires sont de peau de Renard, de Martre, de petit gris : les plus belles sont, ou de queue de Martre Zibeline bien foncées & presque noires, ou de gorges de Renard de Moscovie, blanches à éblouir : ces dernières sont tres cheres, parce qu'il faut un grand nombre de queues de Martres, ou de gorges de Renard pour fourrer une veste : elles coustent depuis cinq cens écus jusqu'à mille ; les plus cheres reviennent à quatre ou cinq mille livres. Les vestes sont de drap d'Angleterre, de France, ou de Hollande, écarlatte, couleur de musc, couleur de café, ou vert d'olive, & descendent jusques aux talons comme les robes des anciens.

Le Turban ou *Saric* est composé de deux pieces, c'est à dire du bonnet & de la fesse ou linge qui est autour. Les Turcs nomment le linge *Tulbend*, d'où nous avons fait Turban. Le bonnet est une maniere de toque rouge ou verte, sans bords, assez plate, quoique arrondie par dessus, matelassée, pour ainsi dire, avec du coton, mais elle ne couvre pas les oreilles : on roule autour de cette toque un linge de coton fort clair, lequel fait differens tours en divers sens. Il y a de la science à savoir donner le bon air aux turbans, & c'est un mestier en Turquie, comme chez nous de vendre des chapeaux. Les Emirs qui se vantent de descendre de la race de Mahomet, portent le turban tout verd, celui des autres Turcs est ordinairement rouge avec la fesse blanche. Il faut changer souvent de turban pour être propre : à tout prendre cet habit ne laisse pas d'estre assez commode, & je m'en accommodois mieux que de mon habit à la françoise.

Les Turcs prennent beaucoup de soin & font grand cas des belles barbes. Chez eux une des plus grandes marques d'amitié, c'est de se baiser en se prenant la barbe; comme aussi c'est une injure atroce d'arracher le poil de la barbe à quelqu'un, ou de la lui couper. Quand ils jurent, c'est par leur barbe. Les gens de Loy seroient méprisés s'ils n'avoient pas de la barbe. Ceux qui s'attachent aux armes se contentent de porter une belle moustache, & se piquent d'avoir de beaux crochets. La maniere de saluer chez les Turcs, c'est de faire une legere inclination de tête, & de porter en même temps la main sur le cœur en souhaitant mille benedictions, & appellant freres ceux que l'on salue. Quand c'est un homme de distinction, on s'avance jusques à lui sans se courber; & quand on est à portée on se baisse pour prendre l'un des bouts du devant de sa veste, que l'on leve à la hauteur d'environ un pied & demi; on baise par respect, ou bien on laisse tomber ce bout de veste, suivant la qualité des personnes: lors qu'on a fait son compliment, ou qu'on a parlé d'affaires on se retire après avoir observé la même cérémonie.

Dans les simples visites on ne fait que porter la main sur le cœur; on se place les pieds croisez sur le sofa, qui est une estrade un peu élevée; on presente ordinairement des pipes toutes allumées tres propres, & dont les tuyaux ont deux ou trois pieds de long, lesquels par conséquent ne laissent monter à la bouche que la fumée la moins acre, déchargée de cette huile fœtide qui brûle la langue & enflame le palais lors qu'on fume avec des pipes courtes; d'ailleurs on fume dans le Levant le plus agréable tabac du monde; ordinairement c'est du tabac de Salonique, mais celui des côtes d'Asie est encore meilleur, & sur tout celui de Syrie, qu'on appelle tabac de l'*Ataxi* ou l'*Ataquie*, parce qu'on le cultive autour de l'ancienne

ville de Laodicée. Les Turcs mêlent du bois d'aloës ou d'autres parfums parmi ce tabac, mais cela le gâte. Les noix de leurs pipes sont plus grosses & plus commodes que les nôtres. Celles de Negrepont & de Thebes sont d'une terre naturelle que l'on taille avec un couteau en fortant de la carrière, & qui se durcit dans la suite. Après le tabac on présente aussi le café & le sorbet; le café est excellent, mais ils n'y mettent jamais de sucre, soit par avarice, ou parce qu'ils le trouvent meilleur tout naturel. Outre le tabac, chez les gens de qualité on donne aussi le parfum. Un esclave fait brûler des drogues sous votre nez, tandis que d'autres tiennent un linge sur votre tête pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop vite; il faut être fait à ces odeurs, autrement elles ne laissent pas d'être nuisibles.

La plupart des visites se passent en pareilles cérémonies. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour se tirer d'affaire; la bonne mine & la gravité tiennent lieu de mérite parmi les Orientaux, & trop de brillant gâteroit tout: ce n'est pas que les Turcs ne soient gens d'esprit, mais ils parlent peu, & se piquent plus de sincérité & de modestie que d'éloquence. Il n'en est pas de même parmi les Grecs qui sont des parleurs impitoyables. Quoique ces deux nations naissent sous le même climat, leur humeur est plus différente que si elles étoient bien éloignées les unes des autres; & l'on n'en sauroit rapporter la cause qu'à la différente éducation qu'on leur donne. Les Turcs ne disent point de paroles inutiles; les Grecs au contraire ne cessent de parler. En hiver ils passent des journées entières dans les *Tendours*; c'est là où se tiennent les grands caquets & le prochain n'y est pas épargné. Ces *Tendours* sont des tables garnies de bois par les côtes, dans lesquelles ils s'enferment jusques à la ceinture, hommes

& femmes, filles & garçons, après y avoir fait mettre un petit poile pour échauffer le lieu. Nos Missionnaires ont beau déclamer contre les Tendours, l'usage en est trop commode pour être supprimé. Les Turcs pratiquent ce que leur religion leur ordonne; les Grecs au contraire n'en ont gueres, & la misere les oblige à faire bien des sottises que le mauvais exemple autorise, & perpetüe de pere en fils dans les familles. Enfin les Turcs font profession de candeur & de bonne foy, au lieu que la foy des Grecs est suspecte depuis long-temps; on n'a qu'à lire leurs Historiens.

L'uniformité regne dans toutes les actions des Turcs; ils ne changent jamais de genre de vie. Il ne faut pas s'attendre à de grands festins chez eux; peu de chose les satisfait, & l'on n'entend pas dire qu'un Turc se soit ruiné par trop de bonne chere. Le Ris est le fondement de leurs cuisine; ils l'apprêtent de trois différentes manières. Ce qu'il appellent *Pilau* est un ris sec, moileux qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queües de mouton avec quoi il a boüilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de boüillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air il semetroit en boüillie. La seconde maniere d'apprêter le ris s'appelle *Lappa*, il est cuit & nourri dans le boüillon, à la même consistence que parmi nous, & on le mange avec une cueillier, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le pilau par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient lieu d'affiette. La troisième est le *Tchorba*: c'est une espece de crème de ris qu'ils avalent comme un boüillon: il semble que ce soit la préparation du ris dont les anciens nourrissoient les malades.

Sume hoc p̄sifanarium Ορυζε.
Horat.

Les poules sont merueilleuses dans le Levant, mais la

viande de boucherie n'y est pas bonne en bien des endroits. On y vend souvent du buffle pour du bœuf, & la chair du buffle est fort coriace. Le mouton y est trop gras & sent le suif, surtout la queue qui n'est qu'un peloton de graisse d'une grosseur prodigieuse; les Turcs ne tuent les moutons que lors qu'on veut mettre le pot au feu. Comme ils n'aiment que le potage, ils coupent la viande par morceaux fort menus avant que de la mettre dans la marmite, & la font bouillir avec toute sorte de gibier. Quand ils la veulent faire rotir, ils la coupent encore plus menu, & enfilent tous les morceaux dans des broches fort longues, mettant alternativement un morceau de viande & un oignon. A Constantinople on mange de bon bœuf & d'excellens lièvres. Sur les côtes d'Asie les francolins sont merveilleux, & les perdrix exquises. Le meilleur poisson du monde se pêche dans le Levant. Outre les especes que nous connoissons, la mer Noire leur en fournit quantité d'autres qui nous sont inconnues. Les Turcs se régalaient quelquefois d'un ragout de viande hachée avec un peu de graisse, & parfemée de ris tout crud; on en forme des pelotons que l'on enveloppe dans des feuilles de vigne, ou de choux suivant la saison; après cela on les fait cuire dans une terrine couverte. Par tout le Levant on fait du mauvais pain avec pourtant d'excellent grain; leur pâte n'est ni battue ni levée, mais cela n'empêche pas qu'on n'y trouve souvent d'assez bonne patisserie & de la pâte feuilletée tres délicate. Leur vaisselle est de porcelaine, de fayence ou d'étain. La plus commune est de cuivre étamé, car l'Asie mineure est riche en mines de cuivre. Ils l'étament fort proprement & tres promptement, en faisant rougir au feu les pieces de vaisselle; ils les saupoudrent pour lors avec du sel ammoniac, & ils y appliquent ensuite des boutons d'étain qu'ils étendent avec un brunissoir;

cet étain s'attache si bien au cuivre, que leur vaisselle ne rougit pas aussi facilement que la nôtre.

Quand l'heure du repas est venuë, on étend à terre ou sur le sofa, une nape ronde de marroquin noir, plus ou moins grande suivant le monde qui doit manger. Ceux qui aiment la propreté mettent cette nape sur une table de bois, haute seulement de demi pied, sur laquelle on sert un grand bassin de bois qui est chargé de plats de ris & de viande. Le maître de la maison fait la priere ordinaire, *Au nom de Dieu tout puissant & misericordieux, &c.* On fait passer tout autour de la table une serviette de toile bleüe qui sert à tous ceux qui font du repas; une cueillier de bois à long manche sert pour tout le monde, & l'on donne sur le ris de fort bon appetit. On mange de la viande & des fruits, & l'eau fraische n'est pas épargnée sur la fin du repas. Nous nous levions quelquefois de table avec le ventre à la glace: en récompense on nous donnoit le café tout bouillant, & nous fumions comme les autres, mais plutôt par complaisance que par goût. Le tabac en fumée, pris comme un remede, convient à l'asthme, aux maux de dents, & à plusieurs maladies causées par des sérositez, lesquelles trouvent trop de facilité à s'imbiber dans certaines parties: en ce sens là le tabac est assez propre pour les Turcs, que le turban rend fluxionnaires, par son épaisseur qui empêche la transpiration, & parce qu'il ne couvre pas les oreilles. Le tabac d'ailleurs flatte leur fainéantise; on ne conçoit pas comment ils crachent si peu en fumant, ils avalent leur salive par habitude & par propreté sans en être incommodés. Quand je voulois me contraindre chez d'honnêtes gens pour ne pas cracher, mon estomac en étoit tout bouleversé; cependant la bien-séance demande que l'on crache dans un mouchoir pour épargner les tapis qui sont à terre, ou bien il faut se pla-

cer

cer dans un coin & retirer le bout du tapis pour cracher sur le plancher.

La première fois que nous fûmes obligés de loger chez des Turcs, nous étions assez embarrassés de sçavoir où nous coucherions. Nôtre hôte n'avoit que la sale où nous mangions, une petite cuisine à côté, & une autre chambre qui étoit occupée par sa femme; cette chambre apparemment n'étoit pas destinée pour nous. On ne voyoit ailleurs ni lit, ni couchette, ni bancs, ni chaises; car les Turcs sont les gens du monde qui embarrassent le moins une chambre de meubles. Tout d'un coup un esclave tira d'une armoire pratiquée dans le mur tout ce qu'il fallut pour faire nos lits. Pour en dresser trois, on étendit trois matelats fort minces & fort durs sur l'estrade où nous avions mangé; on les couvrit d'autant de draps, & l'on mit un second drap sur chacun, mais suivant la mode du pays, il étoit cousu contre la courte-pointe de peur qu'il ne se dérangeast pendant la nuit. Chaque lit avoit son oreiller, & quand nous fûmes levés, le même esclave plia dans un moment tout ce bagage & le remit dans l'armoire, tout aussi vite qu'on change de décoration à l'Opera.

L'oïveté dans laquelle vivent la plupart des Turcs, les oblige à chercher des amusemens: On ne sauroit employer de terme plus convenable en cette rencontre; quand ils jouent même, ce n'est que pour passer le temps, comme ils disent, & non pas pour gagner de l'argent. Mahomet qui n'avoit en veüe que la paix des familles & la tranquillité publique, leur a donné de bons principes là-dessus. *Abstenez-vous*, dit-il, *de jouer aux jeux de hazard & aux echets, ce sont des inventions du diable pour jeter la division parmi les hommes, pour les divertir de leurs prieres, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Par rapport aux echets, ils n'ont pas tenu parole à Ma-

homet ; mais ils ne connoissent ni les cartes ni les dez ; ils jouient quelquefois aux dames. Le *Mancala* est leur jeu favori, c'est une table à deux battans comme un damier, laquelle a six fossettes de chaque côté. On n'y joue que deux, & chacun prend 36 coquilles dont il garnit les six creux qui sont de son côté.

Les plus habiles Musulmans s'occupent à la lecture de l'Alcoran & de ses Commentateurs. Les autres s'attachent à la Poësie, où l'on dit qu'ils réussissent bien. Je n'en suis pas surpris ; le sang des plus beaux genies que l'Asie & la Grece ont autrefois produit, coule encore dans leurs veines, ou au moins reçoit-il les mêmes influences du ciel. La Musique fait les délices de quelques Turcs ; quelques-uns passent toute la journée à jouer d'un instrument sans s'ennuyer, quoiqu'ils ne fassent que repeter les mêmes airs. Les Dervis sont grands musiciens & grands danseurs : mais il faut faire quelque mention de gens de Loi avant que de parler des Religieux.

Le *Moufti* qui est à la tête des gens de Loi, est le Chef de la religion & l'interprete de l'Alcoran. Le Sultan le nomme & ne le dépose gueres : il choisit un homme de probité, sçavant dans la connoissance de la Loi, & dont la réputation soit bien établie. Par ce choix il devient l'Officier le plus respecté de l'Empire ; c'est l'Oracle du pays, & l'on s'en tient à toutes ses décisions, lesquelles ne se font que par un *oui* ou par un *non*, qu'il met au bas de la question proposée. Il a pour cela trois Officiers ; l'un qui établit bien l'état de la question, après l'avoir débarrassée de toutes les difficultez qui pourroient la rendre obscure ; l'autre en fait la copie, & le dernier y applique le cachet de son maître, lorsqu'il a mis sa réponse : cette réponse leve toutes les difficultez, il n'y a plus d'appel, & l'affaire est terminée pour toujours. Quand il s'agit de

la paix ou de la guerre, de la mort des grands Officiers, ou de quelque affaire qui regarde le bien de l'Empire, le Sultan lui propose le cas par écrit en forme de doute, & sans nommer personne : *Que doit-on faire dans cette rencontre ?* C'est au Moufti à être circonfpect ; car souvent il n'est consulté que pour la forme, & il est quelquefois déposé s'il ne parle suivant la volonté du Prince. Sultan Mourat ayant à faire à un Moufti qui étoit rétif, lui demanda fierement : *Qui est-ce qui t'a fait Moufti ?* C'est ta Hauteffe, répondit-il. *Hé bien*, dit le Sultan, *puisque j'ay eû le pouvoir de te revêtir de cette dignité, n'ay-je pas celui de t'en dépouïller ?* On ne dit pas ce que le Moufti repliqua, mais il fut dégradé. Il y a eû plusieurs Mouftis qui ont signé la déposition & l'arrest de mort des Empereurs qui les avoient mis en place.

Quoiqu'ils persuadent aux peuples que l'Alcoran est un livre parfait, ils ne laissent pas de donner différentes interpretations à la Loi, suivant le temps & les besoins. Le Grand Seigneur fait présent au nouveau Moufti d'une veste de grand prix, fourrée de Zibeline, & de sa propre main lui met dans le sein un mouchoir plein de sequins. On estime deux mille écus la veste & le présent en or. D'ailleurs le Prince lui assigne un fond d'environ 25 écus par jour, qui se prend ordinairement sur une Mosquée. Les Pachas qui se trouvent à la Cour, les Ambassadeurs, & les Résidens lui font un présent considérable en venant le féliciter sur son élévation : Enfin le Moufti est le seul Officier que le Grand Seigneur salue respectueusement. Le Prince ne lui refuse aucune audience, & s'avance même quelques pas en le recevant ; le Grand Visir ne se leve & ne vient au devant de personne que du Moufti. Le Visir se met à sa gauche qui est le côté del'épée & la place la plus honorable parmi les gens qui font profession des armes ; parceque, disent-

ils, ceux qui sont à leur droite sont au dessous de leur épée; mais le Moufti & les Cadilesquers sont fort contents de prendre la droite qui est la place d'honneur parmi les gens de Loy; ainsi il n'y a jamais de contestation entre eux: voilà comme l'on satisfait l'imagination des hommes. Si le Moufti est déposé par l'intrigue de ses ennemis, pour placer une personne de leur faction dans un poste aussi avantageux, on assigne au déposé la disposition de quelques charges de judicature, lesquelles produisent un revenu fort honorable. Mais si le Moufti étoit coupable de haute trahison ou de quelque crime enorme, il auroit beau dire que la Loy deffend de le faire mourir, on ne laisseroit pas de le dégrader & de le conduire aux sept tours où il seroit pilé vif dans un mortier.

Après le Moufti, les *Cadilesquers* sont les Officiers de Justice les plus accreditez dans l'Empire. Ensuite viennent les *Moula* ou *Moula-Cadis*, appelez *grands Cadis*, & les *Cadis* ou Juges ordinaires. Parmi les Cadilesquers ou Intendans de Justice, celui d'Europe, ou de Romanie est le premier; celui d'Asie, ou d'Anatolie le second; & celui d'Egypte le troisiéme. Ces Cadilesquers font la fonction du Cadi en son absence; ils deviennent tres souvent Mouftis & s'appliquent à fond à l'étude de l'Alcoran, qui est leur Code civil & canonique; on les appelle aussi Juges de l'armée; parceque la milice n'est jugée que par eux: leur place au Divan est à côté du Grand Visir, & l'on appelle quelquefois à eux de la Sentence d'un Cadi pour les affaires civiles: enfin leur emploi les oblige à veiller sur tous les gens de Justice qui sont dans l'Empire. Ils donnent les commissions de Cadis, & même celles de *Moula-Cadis*; mais pour ces dernieres, c'est avec le consentement du Grand Seigneur. Sur des plaintes considérables & bien fondées, ils déposent les Cadis & les condamnent

à des amendes après les avoir fait bâtonner.

Les Juges des grandes villes s'appellent *Moula*, ou *Moula-Cadis*; ceux des petites villes, des bourgs & des villages se nomment *Cadis*. Toute la Justice est entre les mains de ces sortes de gens en Turquie; & comme tout y est corrompu à présent, le Moufti est pensionnaire des Cadilesquers, les Cadilesquers le font des Moula, les Moula des Cadis, & les Cadis du peuple. Chaque Cadis a ses Sergens préposez pour avertir de vive voix ceux qui sont recherchez en Justice. Si celui qui est assigné manque à l'heure marquée, on accorde par provision à sa partie ce qu'elle souhaite. Il est souvent inutile d'appeller des Sentences des Cadis, car on n'instruit jamais de nouveau les procès; ainsi la Sentence seroit toujours confirmée, parceque le Cadis a instruit le procès comme il l'a entendu, c'est en quoi il se commet d'horribles abus; néanmoins on casse souvent les Cadis, on les châtie si leurs injustices sont criantes; mais la Loi deffend de les faire mourir. Constantinople reconnoît des Cadis depuis environ 1390. car Bajazet I. du nom, obligea Jean Paleologue Empereur des Grecs, d'en recevoir dans cette ville pour juger les affaires qui arriveroient entre les Grecs & les Turcs qui s'y étoient établis.

Les Prêtres & les Religieux Turcs ont le bonheur de mourir dans leur lit, de même que les Cadis. Ordinairement les Prêtres commencent par anoncer les heures de la priere dans les galeries des minarets. S'ils sont gens de bien & d'une réputation sans reproche, le peuple des parroisses les presente au Grand Visir lorsque les Cures viennent à vaquer. Ce Ministre fait expedier leurs Provisions, après leur avoir fait lire quelques passages de l'Alcoran, ou leur avoir mis ce Livre sur la tête. L'emploi des Prêtres est de faire la priere, de lire dans les Mos-

quées, de benir les mariages, d'assister les agonizans, & d'accompagner les morts. Pour consoler les agonizans qui ont des dettes lesquelles ils ne fauroient acquiter, le Curé fait venir leurs créanciers, & les exhorte à remettre leurs obligations sous le chevet des moribonds, ou a déclarer devant témoins qu'ils ne leur demandent rien: Les créanciers qui sont assez durs pour refuser cette grace, sont réputés mal honnêtes gens.

On lave les morts avec beaucoup de soin en Turquie, on les raze par tout le corps, on brûle de l'encens autour d'eux pour en éloigner les mauvais esprits, on les ensevelit ensuite dans un drap dont le haut & le bas ne sont point cousus. Ils ont leur raison pour cela; car ils s'imaginent que lorsque le mort est dans la fosse, deux Anges viennent le faire mettre à genoux pour lui faire rendre compte de ses actions; c'est pour cela que la plupart des Turcs laissent une houppe de cheveux sur leur tête pour donner prise à l'Ange qui leur fait changer de posture. Afin que le mort soit plus à son aise, on couvre la fosse d'une espece de voûte formée par quelques planches légères sous lesquelles on l'étend tout de son long. Si le mort a vécu en homme de bien, deux Anges, blancs comme neige, succèdent à ceux qui viennent de l'examiner, & ne l'entretiennent que des plaisirs qu'il goûtera en l'autre monde; mais s'il a été grand pecheur, deux nouveaux Anges, noirs comme du jais, le tourmentent horriblement; l'un, disent-ils, l'enfonce à coups de massüe dans la terre, l'autre le releve avec un crochet de fer, & ils se divertissent à ce cruel exercice jusques au jour du grand Jugement, sans discontinuer d'un seul moment.

Mahomet qui avoit à ménager les Arabes, les a servis suivant leur goût. Comme leur terre est un desert aride & sec, pour les consoler il leur a fait un paradis rempli de

fontaines & de jardins, les fustayes y sont impénétrables au soleil, les parterres tous couverts de fleurs, & les vergers chargez de toute sorte d'excellens fruits. Dans ce lieu charmant coulent en abondance le lait, le miel & le vin; mais c'est un vin qui ne porte point à la tête & qui ne trouble pas la raison. Les plus parfaites beautez s'y promènent, & ne sont ni trop faciles ni trop cruelles; on y épousera celles que l'on voudra, car il y en a de toutes les façons; leurs yeux, qui sont gros comme des œufs, sont toujours attachez sur leurs maris qu'elles aiment à la folie. Les filles, suivant ce prophete, y sont toutes pures, & l'on n'y entend point parler des maladies du sexe: on n'y connoit ni sabine, ni mercure, ni gayac, ni falsepareille. La meilleure chose que Mahomet ait dite touchant l'autre monde, est qu'il ne faut pas mettre au nombre des morts ceux qui meurent dans la voye de Dieu, parce qu'ils vivent en Dieu, & qu'ils jouissent de ses biens & de son amour. Les damnez au contraire seront précipitez dans un feu devorant, au milieu duquel leur peau se renouvellera à tous momens pour augmenter leur supplice. Ils souffriront une soif incroyable sans pouvoir se flatter d'avoir une goutte d'eau; & si par hazard on leur verse à boire, ce sera d'une liqueur empoisonnée qui les suffoquera sans les faire mourir. Pour comble de maux, ils n'y trouveront point de femmes.

J'ay oublié de dire, qu'avant que d'enterrer les morts on les expose dans les maisons, enfermez dans une biere sous un poile de differente couleur, suivant la qualité des personnes: ce poile est rouge pour les gens de guerre, noir pour un bourgeois, vert pour un Emir ou pour un Cherif; les turbans que l'on met sur la biere sont de la même couleur que le poile. Les Prêtres précédent le convoi & prient pour le deffunt; les pauvres suivent avec les esclaves.

ves & les chevaux de la maison, si c'est une personne de distinction. Les pleureuses n'y manquent pas, non plus qu'aux enterremens des Grecs; elles font une musique enragée tout le long des ruës, tandis qu'on enterre le mort, & après qu'on l'a enterré. Quand on est arrivé au cimetiere on tire le corps de la biere pour le mettre dans la fosse, enveloppé d'un simple drap; mais on se garde bien de jeter de la terre par dessus: on couvre la fosse de quelques planches sur lesquelles on ramasse les materiaux qui se trouvent aux environs. Après cela les hommes se retirent, & les femmes y restent encore quelque temps: ensuite les prêtres s'avancent pour être aux écoutes, & pour informer les parens si le mort s'est bien deffendu quand les Anges l'ont interrogé: ces prêtres n'ont garde de dire qu'il a été confondu, car ils ne sont bien payez que lorsqu'ils anoncent de bonnes nouvelles. Les femmes viennent prier souvent sur la fosse de leurs maris, mais c'est toujours en plein jour & jamais la nuit, de peur qu'il ne leur arrivât quelqu'avanture pareille à celle de la Matrone d'Ephese. On apporte quelquefois à manger dans les cimetieres, sur tout le vendredi; les uns croyent que cela foulage les morts; les plus raisonnables disent que cela se fait pour attirer les passans, qui en s'arrêtant prient Dieu pour le deffunt.

Une des principales raisons qui oblige les Turcs à enterrer les morts sur les grands chemins, c'est pour exciter les passans à leur souhaiter du bien; & le souhait ordinaire est *que Dieu les délivre des tourmens que les Anges noirs leur font souffrir*. On élève deux grosses pierres à chaque bout de la fosse: parmi les gens qui sont de quelque distinction; celle qui est à la tête marque la difference du sexe par un turban ou par un bonnet, & c'est à ces fortes d'ouvrages que s'occupent les sculpteurs de Constantin-

stantinople & des meilleures villes de l'Empire ; on grave l'épithaphe du défunt sur la pierre qui est aux pieds de la fosse. Le Chef-d'œuvre des plus habiles maîtres c'est de faire un tombeau pour les plus grands Seigneurs ; en quoi cependant ils réussissent mal , car ils travaillent sans science & sans aucun goût. Ordinairement on va fouiller dans les ruines des anciennes villes pour chercher des bouts de colonnes ou quelques vieux marbres propres à marquer les fosses. Ceux qui aiment les inscriptions ne doivent pas négliger les Cimetières, parceque les Turcs, les Grecs & les Armeniens y portent les plus beaux marbres ; ces cimetières sont d'une étendue prodigieuse, car on n'enterre jamais deux personnes dans la même fosse, & le terrain qu'occupent ceux qui sont aux environs de Constantinople, produiroit, si l'on prenoit soin de le cultiver, assez de grains pour nourrir cette grande ville pendant la moitié de l'année ; on y trouveroit aussi des pierres en assez grande quantité pour faire une seconde enceinte à la ville.

Je ne connois pas assez les Religieux Turcs pour entrer dans le détail des différens Ordres qui sont parmi eux, car nous n'avons presque veû que ceux qu'on appelle *Dervis*. Ce sont de maîtres moines qui vivent en communauté dans des monasteres sous la conduite d'un supérieur lequel s'applique particulièrement à la predication. Ces *Dervis* sont vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéissance ; mais ils se dispensent aisément des deux premiers, & même ils sortent de leur Ordre sans scandale, pour se marier quand l'envie leur en prend. Les Turcs tiennent pour maxime, que la tête de l'homme est trop legere pour être long-temps dans la même disposition. Le General de l'Ordre des *Dervis* réside à *Cogna* qui est l'ancienne ville d'*Iconium* capitale de la Lycaonie dans l'Asie mineure. Othoman premier Empereur des Turcs érigea le supe-

rieur du couvent de cette ville en Chef-d'ordre, & accorda de grands privileges à cette maison. On assure qu'elle entretient plus de cinq cens Religieux, & que leur fondateur fut un Sultan de la même ville appelé *Melelava*, d'où vient qu'on les appelle les *Melelevis* : Ils ont le tombeau de ce Sultan dans leur couvent.

Les Dervis qui portent des chemises, les font faire, par penitence, de la plus grosse toile qui se puisse trouver; ceux qui n'en portent point, mettent sur la chair une veste de bure de couleur brune que l'on travaille à *Cogna*, & qui descend un peu plus bas que le gras de jambe; ils la boutonnent quand ils veulent, mais ils ont la pluspart du temps la poitrine découverte jusqu'à leur ceinture qui est ordinairement d'un cuir noir. Les manches de cette veste sont larges comme celles des chemises de femmes en France, & ils portent par dessus une espece de casaque ou de mantelet dont les manches ne descendent que jusques au coude. Ces moines ont les jambes nues & se servent souvent de pantouffes à l'ordinaire; leur tête est couverte d'un bonnet de poil de chameau d'un blanc sale, sans aucun bord, fait en pain de sucre, arrondi neantmoins en maniere de dôme; quelques-uns y roulent un linge ou une fesse pour en faire un turban.

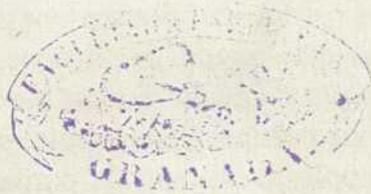
Ces Religieux en présence de leurs superieurs & des étrangers sont d'une modestie affectée, les yeux baissés & dans un profond silence. On dit qu'ailleurs ils ne sont pas si modestes, ils passent pour grands buveurs d'eau de vie, & même de vin. L'usage de l'Opium leur est plus familier qu'aux autres Turcs. Cette drogue qui est un poison pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & dont une petite dose fait mourir les autres gens, met d'abord les Dervis, qui en mangent des onces tout à la fois, dans une gayeté pareille à celle des hommes qui sont entre deux vins. Une dou-

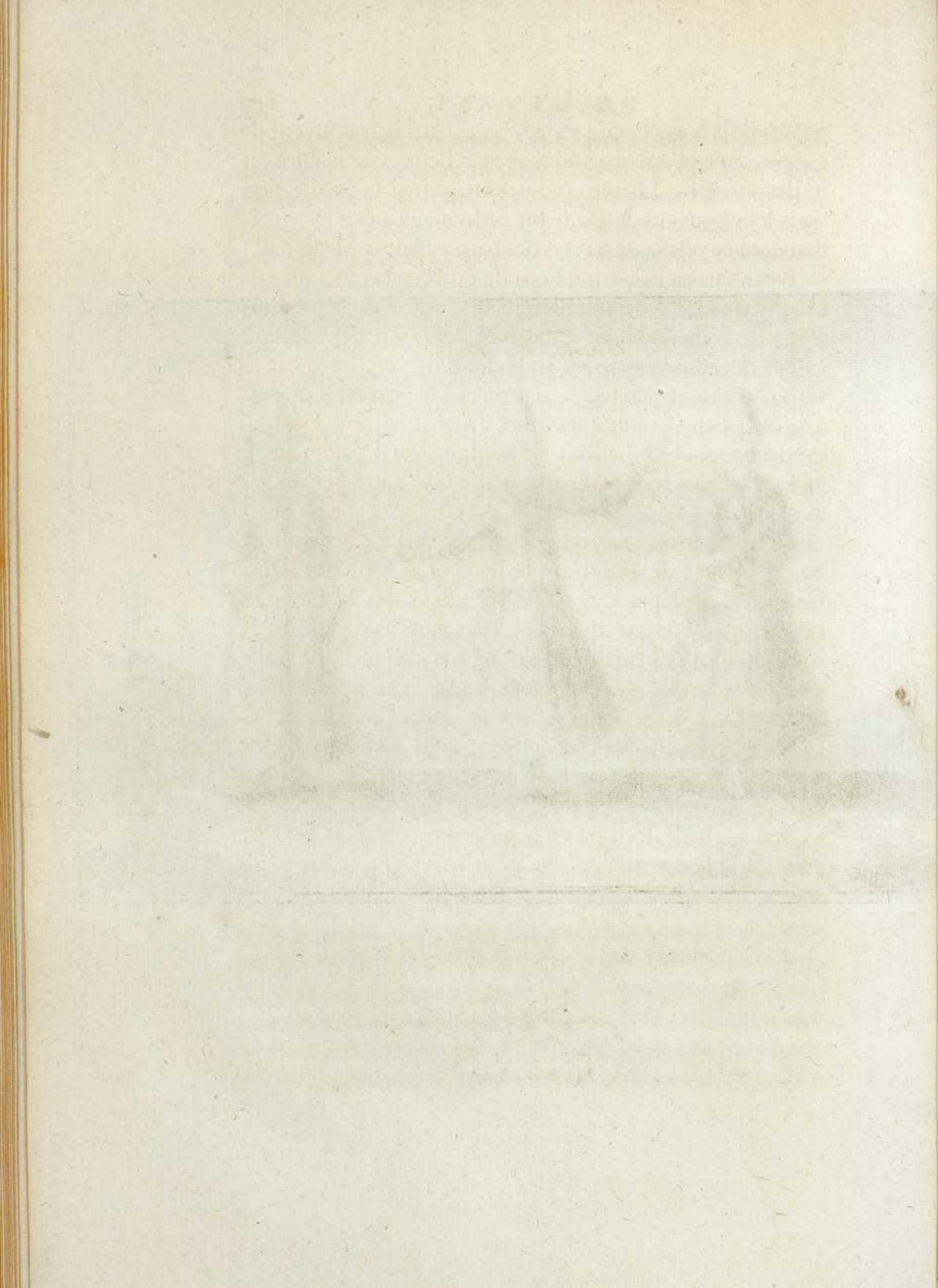
ce fureur, que l'on pourroit appeller enthousiasme, succède à cette gayeté, & les feroit passer pour des gens extraordinaires, si l'on n'en connoissoit pas la cause; mais comme leur sang, trop dissous par cette drogue, excite une décharge considerable de sérositez dans le cerveau, ils tombent ensuite dans l'assoupissement & passent une journée entiere sans remuer ni bras ni jambes. Cette espee de léthargie les occupe tout le Jeudi, qui est un jour de jeûne pour eux, pendant lequel ils ne sauroient manger, suivant leur regle, quoique ce soit qu'après le coucher du soleil.

Les Dervis se piquent de beaucoup de politesse; leur barbe est propre, bien peignée; leurs poësies ne roulent jamais sur les femmes, si ce n'est sur celles qu'ils esperent voir un jour en paradis. Ils ne sont plus assez sots pour se découper & taillader le corps, comme ils faisoient autrefois; à peine aujourd'hui effleurent-ils leur peau, ils ne laissent pas cependant de se brûler quelquefois du côté du cœur, avec de petites bougies, pour donner des marques de tendresse aux objets de leur amour. Ils s'attirent l'admiration du peuple en maniant le feu sans se brûler, & le tenant dans la bouche pendant quelque temps, comme font nos charlatans. Ils font mille tours de souplesse & jouënt à merveille des gobelets. Ils prétendent charmer les viperes par une vertu spécifique attachée à leur robe. De tous les Turcs ce sont les seuls qui voyagent dans les pays Orientaux; ils vont dans le Mogol & au delà, & profitans des grosses aumônes qu'on leur fait, ils ne laissent pas d'aller manger chez tous les Religieux qui sont sur leur route. La musique fait une partie de leur application; leur chant nous parut triste mais harmonieux; & quoiqu'il soit deffendu par l'Alcoran de louer Dieu avec des instrumens, ils se sont pourtant mis sur le pied de le faire malgré les Edits du Sultan & la persécution des devots.

Les principaux exercices des Dervis, sont de danser le mardi & le vendredi; cette espece de comédie est precedée par une predication qui se fait par le supérieur du couvent, ou par son subdélégué. On assure que leur morale est bonne, & qu'on en peut faire un excellent usage, de quelque religion que l'on soit. Les femmes qui sont bannies de tous les endroits publics où il y a des hommes, ont la permission de se trouver à ces prédications, & elles n'y manquent pas. Pendant ce temps-là les Religieux sont renfermez dans une balustrade, assis sur leurs talons, les bras croisez & la tête baissée. Après le sermon, les chantres placez dans une galerie qui tient lieu d'orchestre, accordant leurs voix avec les flûtes & les tambours de basque, chantent un hymne fort long. Le supérieur en étole & en veste à manches pendantes, frappe des mains à la seconde strophe; à ce signal les moines se levent, & après l'avoir salué d'une profonde reverence, ils commencent à tourner l'un après l'autre, en piroüettant avec tant de vitesse, que la juppe qu'ils ont sur leur veste s'élargit & s'arrondit en pavillon, d'une maniere surprenante: tous ces danseurs forment un grand cercle tout-à-fait réjouiissant, mais ils cessent tout d'un coup au premier signal que fait le supérieur, & ils se remettent dans leur premiere posture, aussi frais que s'ils n'avoient pas remué. On revient à la danse au même signal par quatre ou cinq reprises, dont les dernieres sont bien plus longues à cause que les moines sont en haleine; & par une longue habitude ils finissent cet exercice sans en être étourdis. Quelque veneration qu'ayent les Turcs pour ces Religieux, ils ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de couvens, parce qu'ils n'estiment pas les personnes qui ne sont point d'enfans. Sultan Mourat vouloit exterminer les Dervis comme gens inutiles à la Republique, & pour qui le peuple avoit trop de considération; nean-

Danse des Dervis.





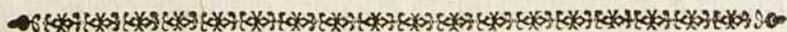
moins il se contenta de les releguer dans leur couvent de *Cogna*. Ils ont encore une maison à Pera, & une autre sur le Bosphore de Thrace. Nous entendîmes la predication dans leur couvent de Pruse en Bithynie, & nous les vîmes danser avec plaisir au travers des barreaux de la Mosquée.

Des marchands Armeniens de nôtre caravane, qui parloient Italien, nous expliquèrent une partie de la predication. Le principal sujet rouloit sur Jesus-Christ; le predicateur déclama contre les Juifs, mais de sang froid car ils ne s'emportent jamais, & il trouva fort mauvais que les Chrétiens crussent que les Juifs avoient fait mourir un si grand Prophete; il assûra au contraire qu'il passa dans le ciel, & que les Juifs avoient crucifié une autre personne à sa place.

Je ne scaurois finir cette lettre par un plus bel endroit, qu'en parlant de l'estime que les Turcs font de Jesus-Christ. Il n'est pas vrai qu'ils vomissent des blasphèmes contre lui, comme quelques voyageurs l'ont assûré. Si les Turcs ont le malheur de ne pas croire la Divinité de Jesus-Christ, ils le révèrent au moins comme un grand ami de Dieu, & sur tout comme un grand intercesseur auprès du Seigneur. Ils conviennent qu'il a été envoyé de Dieu pour apporter une Loi pleine de grace; & s'ils nous traitent d'infidèles, ce n'est pas parce que nous croyons en Jesus-Christ, c'est parce que nous ne croyons pas que Mahomet soit venu après lui pour anoncer une autre Loi moins opposée à la nature corrompue.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.





L E T T R E X V.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION
DU CANAL
DE LA MER
NOIRE.

Je vous prie de trouver bon qu'avant que de m'engager sur la mer Noire, j'aye l'honneur de vous rendre compte de ce que nous avons observé sur le canal par où elle se décharge dans la mer de *Marmara*, qui fait une partie de la *mer Blanche*, selon le langage des Turcs.

Le Canal de la mer Noire, ou le Bosphore de Thrace, commence proprement à la pointe du Serrail de Constantinople, & finit vers la colonne de Pompée. Herodote, Polybe, Strabon & Menippe cité par Estienne de Byzance^a, lui donnent 120 stades de longueur, lesquelles reviennent à 15 milles : mais ils fixent le commencement de ce canal entre Byzance & Chalcedoine, & le font terminer au Temple de Jupiter, où est présentement le nouveau Château d'Asie. Quoique cette différence soit arbitraire, on se détermine pourtant plus aisément, après l'inspection des lieux, pour les mesures que j'ai proposées. Il s'en faut beaucoup que ce canal ne soit en ligne droite ; son embouchure, qui du côté de la mer Noire a la forme d'un entonnoir, regarde le Nord-est, & doit se prendre à la colonne de Pompée, d'où l'on compte près de trois milles jusques aux nouveaux Châteaux. Celui d'Asie est bâti sur un^b Cap où l'on croit qu'étoit le temple de^c Jupiter *distribri-*

Βόσπορος Θράκης.
Polyb. & Strab.
Βόσπορος τῆς Χαλ-
κηδονίης. Herod.
lib. 4.

^a Sur le mot Χαλ-
κηδών.

^b Ἀργυρόνιον Ἀσῶν.
^c Jupiter Urius Οὐ-
ρίου.

buteur des bons vents, d'où vient que cet endroit s'appelle encore *Joro*, du mot corrompu *Ieron*, qui signifie un Temple. Le Château d'Europe est sur un ^dCap opposé, auprès duquel on voyoit autrefois le Temple de ^eSerapis dont parle Polybe. De ces Châteaux le canal fait un grand coude, où sont les Golphes de *Saraïa* & de *Tarabié*; & de ce coude il tire au sud-est vers le Serrail appelé *Sultan Solyman Kiosc*, à la distance de cinq milles des Châteaux. Après cela par un autre coude en zig-zag, le même canal s'approche peu à peu du Sud jusques à la pointe du Serrail, où il finit selon ma pensée. De ce dernier coude aux vieux Châteaux on compte deux milles & demi; & de là au Serrail ou à la pointe de Byzance, six milles. Ainsi suivant ces mesures, tout le canal a seize milles & demi de long, ce qui n'est pas éloigné de la supputation des anciens, lesquels gaignoient du côté de Chalcedoine, où commençoit le canal selon eux, ce qu'ils perdoient entre les Temples de Jupiter & de Serapis, & la colonne de Pompée.

La largeur du canal aux nouveaux Châteaux où étoient ces Temples, est d'un mille; & d'un mille & demi, ou deux milles en quelques autres endroits. Le lieu le plus étroit est aux vieux Châteaux, dont celui d'Europe se trouve sur la hauteur où les anciens, au rapport de Polybe, avoient bâti un Temple à Mercure; c'est pour cela qu'il s'appelloit le Cap *Hermée*. Ce cap se trouvoit à moitié chemin du canal, suivant les anciens, parce que d'un côté ils le faisoient terminer, comme nous venons de dire, entre Chalcedoine & Byzance; & de l'autre au Temple de Jupiter. Cet endroit n'a pas plus de 800 pas de large, & le canal est presque aussi resserré un peu plus bas à *Courichisme* village bâti au pied du Cap, que les anciens ont nommé *Eslias*, d'où il s'élargit jusqu'au Serrail d'environ

^d Μίλτων Ακρω.
Dionys. Bizant.

^e Σαραπιείον τῆς
Θράκης. Polyb.
hist. lib. 4.

^e Eslias. Polyb. hist.
lib. 4.

de la longueur d'un mille, ou d'un mille & demi. Ainsi les eaux de la mer Noire entrent avec assez de vitesse dans le canal des nouveaux Châteaux, & s'étendent en liberté dans les golphes de *Saraïa* & de *Tharabié*. De là sans augmenter de vitesse, ces eaux tirent vers le Kiosc du Sultan Solyman, d'où elles sont obligées de se réfléchir vers le midi, sans que leur mouvement paroisse augmenté, si ce n'est entre les vieux Châteaux où le lit est le plus étroit.

Dans cet endroit-là, comme le remarque Polybe, outre que le rétrécissement du canal augmente la vitesse des eaux; elles se réfléchissent obliquement du cap de *Mercurie*, sur lequel est le vieux château d'Europe, contre le cap de *Candil-bachesi* en Asie, & reviennent en Europe vers *Courichismé* au cap des *Estives*, d'où elles enfilent la pointe du Serrail. Voilà ce que Polybe en a observé de son temps, c'est à dire du temps de Scipion & de Lœlius avec lesquels il étoit lié d'amitié. Pour moi j'avoüe que je n'ai pû remarquer ce mouvement en *zig-zag*, en deçà des Châteaux, quoi-que j'aye passé quatre ou cinq fois sur ce canal; mais il est certain qu'avec un vent de Nord, la rapidité est si grande entre les deux Châteaux, qu'il n'y a point de bâtiment qui s'y puisse arrêter, & qu'il faut un vent opposé au courant pour les faire remonter: cependant la vitesse des eaux diminuë si sensiblement, que l'on monte & que l'on descend sans peine, lorsque les vents ne sont pas violens.

Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire; le plus sensible est celui qui en parcourt la longueur depuis l'embouchûre de la mer Noire, jusques à la mer de *Marmara* qui est la *Propontide* des anciens. Avant que ce courant y entre, il heurte en partie contre la pointe du Serrail, comme Polybe, Xiphilin, & après eux M^r Gilles, l'ont remarqué; car une partie

tie de ces eaux, quoique la moins considérable passe dans le port de Constantinople ou de l'ancienne Byzance, & suivant le tour du couchant elle vient se rendre vers le fond qu'on appelle les *Eaux douces*. Polybe même & Xiphilin ont crû que ces eaux réfléchies formoient ce fameux Port que les anciens ont admiré sous le nom de la *Corne d'Or* à cause des richesses qu'il apportoit à cette puissante ville. Ce qui passe donc des eaux du canal dans le port de Constantinople, fait un courant qui suit le tour des murailles de la ville ; tout le reste se dégorge dans la mer de Marmara entre le Serrail & Chalcedoine.

M^r le Comte Marfilly a observé, que les deux petites rivières des Eaux douces faisoient un courant dans le port de Constantinople, du Nord-ouest à l'Est, lequel balayant, pour ainsi dire, les côtes de Galata & de Topana, se continuoit par celle de *Fondoxli* jusques vers *Arnautcui* en remontant le canal du côté des Châteaux, c'est à dire par un cours opposé au grand courant : il n'est pas surprenant après cela que les bateaux montent à la faveur de ce petit courant, tandis que les autres descendent en suivant le cours du grand. Il y a apparence que les eaux qui sortent du port heurtant de biais contre le grand courant, se glissent vers le Nord ; au lieu que ce grand courant les entraîneroit ou les repoufferoit si elles se presentoient d'un autre sens. M^r le Comte Marfilly a aussi remarqué qu'il y avoit un petit courant dans l'enfoncement de la côte de *Scutari* ; de sorte que les eaux du grand courant qui frappent contre le Cap de Scutari, se réfléchissent vers le Nord. Suivant les observations de ce sçavant homme, les eaux du grand courant étant parvenues au Cap *Modabouron*, remontent le long de la côte de Chalcedoine vers le Cap de Scutari, & font une autre espee de courant.

Tous ces courans n'ont rien de bien extraordinaire. On conçoit aisément qu'un Cap trop avancé doit faire reculer les eaux qui se présentent dans une certaine direction; mais il est difficile de rendre raison d'un autre courant caché, que nous appellerons dans la suite, *le courant inférieur*, parce qu'il ne s'observe que dans le grand canal au dessous du grand courant, que l'on doit nommer *le courant supérieur*, lequel roule ses eaux depuis les Châteaux jusques dans la mer de Marmara. Il faut donc remarquer que les eaux qui occupent la surface de ce canal jusques à une certaine profondeur, coulent des Châteaux au Serrail. Cela est incontestable; mais il est certain aussi qu'au dessous de ces eaux il y a une partie de l'eau du même canal, laquelle se meut dans un sens contraire, c'est à dire qu'elle remonte vers les Châteaux.

Procopé de Cesarée, qui vivoit dans le VI. siècle, assure que les pêcheurs remarquoient que leurs filets au lieu de tomber à plomb dans le fond du canal, étoient entraînez du Nord vers le Sud depuis la surface de l'eau jusques à une certaine profondeur, tandis que l'autre partie de ces mêmes filets, qui descendoit depuis cette profondeur jusques au fond du canal, se courboit dans un sens opposé. Il y a même beaucoup d'apparence que cette observation est encore plus ancienne, car de tout temps le Bosphore a été fort celebre pour la pêche. Ce canal est nommé *Poissonneux* dans l'inscription que Mandrocles fit mettre au bas du tableau où il avoit fait représenter le Pont sur lequel Darius passa avec son armée lorsqu'il alloit combattre les Scythes. Procopé assure que, suivant l'observation des pêcheurs, les deux courans opposés, l'un supérieur & l'autre inférieur, sont tres-sensibles dans cet endroit du Bosphore qu'on appelle l'*Abîme*. Peut-être y a-t-il dans ce lieu-là un gouffre profond formé par un

rocher creux comme un cuilleron, dont la partie cave regarde les Châteaux; car suivant cette supposition, les eaux qui sont vers le fond du canal, heurtant avec violence contre ce rocher, doivent en se réfléchissant prendre une détermination contraire à celle qu'elles avoient auparavant, c'est à dire qu'elles sont obligées de rebrousser vers les Châteaux, & par-conséquent de couler dans un sens opposé à celui du courant supérieur. Le peu de séjour que nous fimes à Constantinople ne nous permit pas d'examiner cette merveille. M^r Gilles en a parlé comme d'une chose extraordinaire, & M^r le Comte Marfilly l'a observée avec beaucoup de soin; en effet je ne trouve rien de plus digne de remarque. Cet habile Philosophe n'a pas voulu hasarder sa pensée sur l'explication d'un fait aussi singulier; & moi je ne propose la mienne que pour exciter les sçavans à rechercher la véritable cause de ce Phénomene.

Il n'est pas facile non-plus de rendre raison pourquoi le Bosphore vuide si peu d'eau, sans que la mer Noire qui en reçoit une si prodigieuse quantité, en devienne plus grande. Cette mer qui est d'une étendue si considérable, outre les *Palus Meotides*, c'est à dire une autre mer digne de remarque, reçoit plus de rivières que la Méditerranée. Tout le monde sait que les plus grandes eaux de l'Europe tombent dans la mer Noire par le moyen du Danube dans lequel se dégorgent les rivières de Suabe, de Franconie, de Bavière, d'Autriche, de Hongrie, de Moravie, de Carinthie, de Croatie, de Bosnie, de Serbie, de Transsylvanie, de Valachie. Celles de la Russie noire & de la Podolie se rendent dans la même mer par le moyen du Niefter. Celles des parties méridionales & orientales de la Pologne, de la Moscovie septentrionale & du pays des Cosaques, y entrent par le Nieper ou Borysthene. Le

Tanaïs & le Copa ne passent-ils pas dans la mer Noire par le Bosphore Cimmerien ! Les rivières de la Mengre-
lie, dont le Phasé est la principale, se vident aussi dans
la mer Noire, de même que le Cafalmar, le Sangaris, & les
autres fleuves de l'Asie mineure qui ont leur cours vers
le Nord. Neantmoins le Bosphore de Thrace n'est com-
parable à aucune des grandes rivières dont on vient de
parler. Il est certain d'ailleurs que la mer Noire ne grossit
pas, quoiqu'en bonne physique un réservoir augmente
quand sa décharge ne répond pas à la quantité d'eau qu'il
reçoit. Il faut donc que la mer Noire se vuide & par des
canaux souterrains, qui traversent peut-être l'Asie & l'Eu-
rope, & par la dépense continuelle de ses eaux, lesquelles
s'abreuvent dans la terre & s'écoulent bien loin des côtes.
Cette espèce de transpiration répond à celle du corps des
animaux, laquelle, suivant la supputation de Sanctorius, est
beaucoup plus considérable que celle qui se fait par les
évacuations les plus sensibles.

Supposé que la mer Noire ait été un véritable Lac sans
décharge, formé par le concours de tant de rivières, il ne
pouvoit se vider, suivant la conformation des lieux, que
par le Bosphore de Thrace ; les montagnes qui sont en-
tre la mer Noire & la mer Caspienne, s'opposoient à son
ouverture du côté d'Orient. Les eaux des Palus Meotides
tombent dans la mer Noire du côté du Nord, bien loin
de permettre que celles de la mer Noire s'y dégorgent.
Les rivières d'Asie repoussent aussi la mer Noire, du Sud
au Nord. Le Danube les éloigne de ses embouchures
du côté du Couchant. Il n'y avoit donc que ce recoin,
qui est au Nord-Est au dessus de Constantinople, où elles
pûssent creuser la terre sans opposition, entre le fanal d'Eu-
rope & celui d'Asie. La décharge même ne se pouvoit
pas faire du côté d'aucun de ces fanaux, à cause que les

côtes en font horriblement escarpées : ainsi les eaux de la mer Noire furent obligées de passer dans l'endroit où il n'y avoit que du terrain : c'est dans ce terrain qu'elles commencerent à se creuser un canal en se presentant de front par une colombe qui amollit les terres & les emporta par différentes secouffes. Les eaux, suivant cette hypothese, se firent d'abord une ouverture en ligne droite entre les deux rochers où sont les nouveaux Châteaux, & détremperent les terres qui occupoient le premier coude où sont les Golphes de Saraïa & de Tharabié, contraintes de se tenir dans un bassin bordé de rochers fort élevez ; mais leur pente naturelle les fit descendre ensuite jusques au Kiosc de Solyman II ; & de là changeant de détermination par la rencontre d'autres nouveaux rochers, elles formèrent le second coude du canal dont les terres obéirent du côté du Midi.

Cette route avoit été sans doute tracée par l'auteur de la nature, qui se servit des eaux pour creuser les terres dont elle étoit remplie ; car suivant les loix du mouvement qu'il a établies, elles se jettent toujours du côté qui s'oppose le moins à leur cours. Celles de la mer Noire continuerent donc à charrier les terres qui se trouvoient entre les deux rochers où sont les vieux Châteaux, & par là elles pousserent leur canal jusques à la pointe du Serrail, dont le fond est une roche vive & inébranlable. Ce bras de mer emporta peut-être tout d'un coup la digue de terre qui restoit entre Constantinople & le Cap de Scutari, d'où il se dégorgea dans la mer de Marmara.

C'est dans ce temps-là, suivant les apparences, qu'arriva cette grande inondation dont parle Diodore de Sicile l'un des plus fideles Historiens de l'antiquité. Cet auteur assure que les peuples de Samothrace, Isle considérable située à gauche de l'entrée des Dardanelles, s'aper-

*Bibliot. Hist. lib.
5. pag. 322.*

Sanmandraki.

ceurent bien de l'irruption que le Pont Euxin fit dans la Propontide par l'embouchure des Isles Cyanées; car le Pont Euxin que l'on regardoit dans ce temps-là comme un grand Lac, augmenta de telle sorte par la décharge des rivieres qui s'y dégorgeoient, qu'il déborda dans la Propontide & inonda une partie des villes de la côte d'Asie, lesquelles sans doute se trouvoient plus basses que celles d'Europe. Malgré cette situation les eaux monterent jusques sur les plus hautes montagnes de Samothrace, & firent changer de face à tout le pays. Les Infulaires en avoient encore la tradition du temps de nôtre Historien, qui par là nous a conservé une des plus belles observations de l'antiquité; car il est certain que ce changement est arrivé long-temps avant le voyage des Argonautes, & ces heros n'entreprirent ce voyage que 1263 ans avant Jesus-Christ. Cela étant, ce que nous venons de proposer comme une conjecture de physique, devient une verité historique, & doit nous persuader que le grand écoulement de la Propontide dans la Mediterranée, s'étoit fait long-temps auparavant par la même mécanique.

Il est fort vrai-semblable que les eaux de la Propontide, qui n'étoit peut-être anciennement qu'un Lac formé par les eaux du Granique & du Rhyndacus, ayant trouvé plus de facilité à se creuser un canal aux Dardanelles, que de se faire un autre passage, se répandirent dans la Mediterranée, & décharnèrent, pour ainsi dire, les rochers à force de laver les terres. Les Isles de la Propontide ne sont autre chose que les restes des rochers que les eaux ne purent dissoudre, de même que celles qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité sous le nom des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie à l'embouchure de la mer Noire. Il semble que les Isles sont comme autant de cloux attachez au

globe de la terre, & dont les montagnes font, pour ainſi dire, les têtes.

Mais quels changemens les Ifles de la mer ^a Egée ne receurent elles pas par le débordement du Pont Euxin, & ſur tout celles qui ſe trouvent expoſées comme en ligne droite ! puisſque Samothrace, qui eſt à côté du canal, en fut tellement inondée, que ſes habitans ne ſavoient à quels Dieux ſe voïer : les peſcheurs quand les eaux furent abaïſſées tiroient avec leurs filets des chapiteaux de colonnes & d'autres morceaux d'architecture. S'il en faut juger par la violence du coup que les eaux porterent dans la mer de Grece, eſt-il ſurprenant que les plus anciens auteurs Historiens & Poètes, ayent publié que pluſieurs Ifles s'étoient abimées dans l'Archipel, & qu'il s'en étoit formé de nouvelles ! Peut-être que la fameuſe *Delos* ne parut que dans ce temps-là, & que les peuples des Ifles voiſines lui donnerent ce nom qui ſignifie *Maniſeſte*. On traite neantmoins la pluſpart des anciens auteurs de rêveurs & de conteurs de fables. Combien de colonies ne fallut-il pas établir après ce ravage ! & que ne ſaurions nous pas ſi les ouvrages de ceux qui avoient décrit tous ces changemens étoient paſſez juſques à nous, comme ceux de Diodore ! Ce qui nous paroît de plus incroyable dans Pline, ne ſont peut-être que les meilleurs morceaux de pluſieurs auteurs qui avoient écrit ſur ces matieres, & dont le reſte eſt perdu.

* Archipel.
Diod. Sic. Biblioth. ibid.

Je vous demande pardon, M O N S E I G N E U R, ſi je pouſſe la Philoſophie un peu loin. L'exemple d'un ſavant Miniſtre à qui nous devons la connoiſſance de tant de belles choſes, m'a dépayſé ; mais ce n'eſt pas pour le ſuivre en toutes choſes ; car tout grand homme de mer qu'il étoit, puisſqu'il commandoit des armées navales, il me ſemble qu'il a pris la formation des mers dans un ſens tout oppo-

fé au sens naturel. Il a crû que l'Océan par ses secouffes ayant separé des terres d'Afrique la montagne de Calpe, s'étoit répandu dans ce vaste espace où est présentement la Méditerranée : que cette mer avoit ensuite percé les terres vers le Nord & produit la Propontide ou mer de Marmara, la mer Noire, & les Palus Meotides. Cependant indépendamment de l'observation de Diodore de Sicile, s'il est permis de considérer la formation des choses peu à peu, n'est-il pas plus raisonnable de regarder les Palus Meotides, la mer Noire, la Propontide, & la mer Méditerranée, comme de grands Lacs formez par tant de rivières qui s'y déchargent, que de croire que ce soient des épanchements de l'Océan ! Que pouvoient devenir les eaux qui se ramassoient ensemble jour & nuit dans les mêmes bassins avant qu'ils eussent leurs décharges ! elles formoient sans doute des Lacs d'une prodigieuse étendue, qui auroient enfin couvert toutes les terres voisines, s'ils n'avoient forcé leurs digues de la manière qu'on a dit plus haut.

Il est donc certain que les eaux du Nord tombent dans la Méditerranée par le Bosphore Cimmerien, par le Bosphore de Thrace, & par le canal des Dardanelles qui, suivant l'idée des anciens, est une autre espèce de Bosphore, c'est à dire un bras de mer qu'un bœuf peut traverser à la nage. La décharge de la Méditerranée dans l'Océan est au détroit de Gibraltar où heureusement les eaux trouverent plus de facilité à se creuser un canal, que de se répandre sur les terres d'Afrique. Le Seigneur avoit laissé cette ouverture entre le mont Atlas & celui de Galpe, il ne falloit qu'en déboucher la digue. Peut-être que l'irruption épouvantable qui se fit alors dans l'Océan submergea ou emporta cette fameuse Ile Atlantide que ^a Platon décrit au delà des côtes d'Espagne, & ^b Diodore de Sicile au delà

^a In Tim. tom. 3.
pag. 24. Edit.
Henric. Steph.
^b Bibliot. Elif.
lib. 5.

dela de celles d'Afrique. Les Isles Canaries, les Açores & l'Amerique en font peut-être encore des restes; & on ne fera pas surpris qu'elles ayent été peuplées par les descendants d'Adam & de Noé, ni que leurs peuples ayent eû l'usage des mêmes armes que les anciens peuples d'Asie & d'Europe, c'est à dire de l'arc & des flèches.

Pline auroit donc mieux fait de s'en tenir au sentiment de quelques auteurs qui ne lui étoient pas inconnus, & qui de son aveu faisoient venir les eaux dans l'Ocean du Nord au Midi. Comment juger du cours d'une eau dormante! de la Saone par exemple, ou de la Marche, si ce n'est par les courans qui passent sous les arches de leurs ponts! or ces courans sont manifestes dans les Bosphores dont il s'agit. Il n'y a qu'une circonstance qui puisse favoriser le sentiment de Pline, c'est la saleté de l'eau de toutes ces mers; il n'est pas possible de rendre raison comment ces grands Lacs dont nous avons parlé, & qui ne se sont formez que par la décharge des rivieres d'eau douce, sont devenus salez. Mais outre la communication de l'Ocean avec la Mediterranée, il est certain que les eaux de la mer Noire sont beaucoup moins salées que celles de nos mers; & d'ailleurs les terres qui sont autour de la mer Noire sont toutes remplies de sel fossile qui se dissout continuellement dans ses eaux: ce sel mêlé avec une portion de soufre que fournit l'huile des poissons qui s'y pourrissent continuellement, augmente ce degré de saleté, & communique ce filet d'amertume si sensible dans l'eau marine. La mer Caspienne par la même raison est aussi salée que les autres mers, quoiqu'elle ne paroisse qu'un étang où il ne se décharge que des eaux douces.

Avant que de revenir au canal de la mer Noire, il est bon de remarquer que la prophetie de Polybe ne s'est pas accomplie. Ce bon homme s'étoit imaginé que le Pont

Euxin devoit se changer en marais ; & même il ne croyoit pas que le temps en fût trop éloigné, parce que, disoit-il, le limon que les rivières y charrient devoit former une barre de vase capable d'en embarrasser l'emboucheure, de même que de son temps on voyoit une barre considérable de vase aux bouches du Danube. Heureusement pour les Turcs, à qui le commerce de la mer Noire procure tant de sortes de biens, le Bosphore s'est conservé, & peut-être est-il devenu plus grand ! Quoiqu'il en soit, il n'y a pas lieu de craindre qu'il s'y forme de barre ; cela n'arrive qu'à l'emboucheure des rivières, dont les eaux sont repoussées vers les terres par les vagues de la mer, & par les marées. Rien ne fait rebrousser les eaux de la mer Noire ; le Bosphore au contraire est un canal de décharge, où les eaux coulant d'elles-mêmes par des endroits étranglez, pour ainsi dire, d'espace en espace, augmentent la vitesse & entraînent tout ce qui pourroit s'opposer à leur cours. Par rapport aux marées, Strabon a remarqué qu'il n'y en avoit point dans le Bosphore, & M^r le Comte Marfilly a observé qu'elles n'y étoient pas sensibles. Quelque rapide que soit ce Bosphore, ses eaux ne laissent pas de se geler dans les plus grands hivers. Zonare assure qu'il y en eut un si rude sous Constantin Copronyme, que l'on passoit à pied sur la glace de Constantinople à Scutari ; la glace soutenoit même les charrettes. Ce fut bien autre chose en 401. sous l'Empire d'Arcadius, la mer Noire fut glacée durant 20 jours, & quand la glace fut rompuë, on en voyoit passer devant Constantinople des monceaux effroyables.

Dans la belle saison, les côtes du Bosphore sont charmantes, de quelque côté qu'on les considère. Les villages & les maisons de campagne dispersées parmi les forêts, font des paysages fort agréables, entrecoupez de col-

lines couvertes de taillis. Celles qui viennent fondre dans l'eau, quelque escarpées qu'elles soient en quelques endroits, font par leur variété un contraste qui n'a rien d'affreux. Dans la Lettre où j'ay parlé de Constantinople, j'ay fini par la description du Pavillon qu'on appelle *Fanari-Kiosc*, Je vais presentement décrire toute la côte d'Asie, depuis le canal de la mer Noire jusques au Fanal qui est au delà de son emboucheure: ensuite je passerai au Fanal d'Europe & à la colonne de Pompée, pour suivre la côte d'Europe de ce même canal, & revenir à Constantinople, où nous nous embarquâmes tout de bon pour le voyage de Trebifonde.

Je ne saurois suivre de meilleurs guides sur ce canal, que deux excellens hommes, dont l'un étoit du pays, & l'autre François. Le Grec s'appelloit Denys, & pour le distinguer de tant d'auteurs qui ont porté le même nom, on l'appelle *Denys de Byzance*. La description qu'il a faite du Bosphore de Thrace est exacte jusques au scrupule. Holstenius & M^r du Cange en avoient promis une édition sur les Manuscrits du Vatican, & de la Bibliothèque du Roy; mais ils n'ont pas eû le temps de la donner. M^r Gilles, qui est le François dont je veux parler, a vérifié sur les lieux avec une exactitude admirable la description de Denys, & n'a pas oublié le nom du moindre rocher. J'espère, MONSIEUR, que vous ferez satisfait du plan du Bosphore que j'ai eû l'honneur de vous presenter; il est bien orienté, les distances y sont bien marquées, & je ne crois pas qu'il y ait de fautes considérables pour la position des villages. J'ai crû qu'il étoit nécessaire d'ajouter aux anciens noms Grecs, ceux que les Turcs y ont donnez, afin d'illustrer ce que Denys & Gilles y ont remarqué dans leur temps. On croit que le premier vivoit sous Domitien. A l'égard de M^r Gilles, il étoit

du Diocèse d'Alby, & mourut à Rome en 1555. dans le Palais du Cardinal d'Armagnac, après avoir voyagé en Asie & en Afrique par ordre de François I. pour amasser des manuscrits & des monumens antiques.

Pour commencer la description du Canal de la mer Noire, il faut reprendre celle de Constantinople qui finit à *Fanari-Kiosc* bâti sur le Cap de Chalcedoine. A l'Est de ce Cap est un des ports de cette ville, connu par les anciens sous le nom du Port d'*Eutrope*, où les enfans de l'Empereur Maurice furent mis à mort par l'ordre de Phocas, qui le dépoüilla de l'Empire dans le commencement du VII. siècle. Cinq ans après l'Imperatrice Constantine veuve de Maurice, & ses trois filles y eurent la tête tranchée. Il semble que ce Port étoit destiné pour y faire perir cette malheureuse famille. L'Empereur Justinien l'avoit fait réparer par des ouvrages dignes de sa magnificence.

^a Port d'Irene.

^b Port de Chalcedoine ou *Calamoti*.

Après le Port ^a d'Eutrope, il faut doubler ^b le Cap de *Modabouron*, lequel termine la Presqu'isle, sur l'Isthme de laquelle la fameuse ville de Chalcedoine étoit bâtie. Je crois que ce Cap s'appelloit autrefois *Herea*, car Estienne de Byzance le place vis à vis de cette ville, & cite des vers de Demosthene de Bithynie, qui l'a marqué dans le même endroit. La côte de Calamoti s'étend au delà du Cap, & a pris son nom d'une Eglise de Saint Jean Chrysostome bâtie dans un lieu marécageux & plein de roseaux. L'autre Port de Chalcedoine est sur la même côte à l'échancrure de l'Isthme qui regarde le couchant, & par conséquent la ville de Constantinople. On y avoit pratiqué avec des dépenses immenses des jettées admirables par ordre de l'Empereur Justinien, au moyen desquelles il ne pouvoit entrer qu'un vaisseau à la fois; mais il n'en reste plus que les fondemens. Tout cela marque le mauvais

^c *Κάλαμος*, Roseau.

gout de ceux qui avoient choisi cet endroit pour y bâtir Chalcedoine ; puisqu'on avoit été obligé d'y faire deux Ports artificiels ; au lieu que le Port de Byzance est naturellement le plus beau Port du monde. Ce mauvais choix fit que l'Oracle d'Apollon, & Megabize Général des troupes de Darius traitèrent d'aveugles les Megariens fondateurs de Chalcedoine, que Pline nomme aussi la ville *des aveugles*.

Le Grand Constantin auroit fait le même choix que les Megariens, sans un prodige bien étonnant, s'il en faut croire Cedren. Quand on commença par ordre de cet Empereur à rebâtir Chalcedoine ruinée par les Perses, on vit des aigles enlever avec leurs serres les pierres entre les mains des ouvriers & les transporter à Byzance. Ce miracle fut repeté plusieurs fois, & toute la Cour en fut frappée. Euphratas l'un des principaux Ministres de l'Empereur assûra ce Prince que le Seigneur vouloit qu'il fît bâtir une Eglise en l'honneur de la Vierge à Byzance. Il semble que Chalcedoine n'avoit été bâtie que pour servir d'embellissement à cette ville ; car après que l'Empereur Valens, irrité contre les Chalcedoniens de ce qu'ils avoient suivi le parti de Procope, en eut fait raser les murailles, il en fit porter les materiaux à Constantinople, pour être employez à ce bel aqueduc que l'on nomma *l'Aqueduc Valentinien*. Ammian Marcellin assûre que les bourgeois de Chalcedoine, parmi les autres outrages qu'ils prétendoient faire à Valens, l'appelloient pendant le siege de leur ville, *Beuveur de biere* ; les Empereurs Turcs en ont usé de même par rapport à Chalcedoine. Solyman II. n'a fait rétablir l'Aqueduc Valentinien & bâtir la Solymanie, que des ruines de cette ville. L'établissement des Postes paroît plus ancien qu'on ne croit ; voici ce que Procope en dit au sujet de Chalcedoine. Les Empe-

Sabaïa. Biere.

reurs, dit-il, avoient établi des Postes sur les grands chemins, afin d'être servis plus promptement & d'être avertis à temps de tout ce qui se passoit dans l'Empire. Il n'y avoit pas moins de cinq postes par journée, & quelquefois huit; on entretenoit quarante chevaux dans chaque poste, & autant de postillons & de palefreniers qu'il étoit nécessaire. Justinien cassa les postes en plusieurs endroits, & sur tout celles par où l'on alloit de Chalcedoine à Diacibiza, qui est l'ancienne ville de *Lybissa* fameuse par le tombeau d'Annibal, & située dans le golphe de Nicomedie. Le même auteur, pour donner plus de ridicule à Justinien, avance qu'il établit la poste aux ânes en plusieurs endroits du Levant.

Chalcedoine n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village de sept ou huit cens feux, appellé *Cadiaci*, ou *le Village du Juge*; mais les Grecs lui ont conservé son ancien nom, lequel n'est connu des Chrétiens que par le Concile œcumenique assemblé en 451. dans l'Eglise de Sainte Euphemie, où les Peres condamnèrent Eutyches, qui nioit qu'il y eût deux natures en Jesus-Christ. Il n'y a pas d'apparence que cette Eglise fust celle qui sert aujourd'hui de paroisse aux Grecs, car Evragius nous apprend qu'elle étoit dans les fauxbourgs de cette ville; & M^r de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, au rapport de M^r Spon, assûroit que les restes de l'Eglise de Sainte Euphemie étoient à un mille du village, & qu'il y avoit leû une inscription qui faisoit mention du Concile. La côte de Chalcedoine est fort poissonneuse, & certainement Strabon & Pline avoient été trompez par ceux qui leur avoient fait accroire que les *Pelamides* ou jeunes Tons s'en détournoient, épouvantez par des roches blanches cachées sous l'eau, lesquelles les obligeoient de gagner la côte de Byzance. Au contraire les *Pelamides* de Chalce-

doine étoient si recherchées par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettoit parmi les morceaux les plus délicats ; & l'on ne voit aujourd'hui que filets autour de cette ville pour la pêche des jeunes Tons.

De Chalcedoine on monte au Cap de Scutari, appelé anciennement le *Bœuf*, ou *le passage du Bœuf* : ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit là pour le commencement du Bosphore, puisque ce bœuf ou cette vache prétenduë y traversa le canal à la nage. Quand Polybe parle de la route qu'il faut tenir pour aller de Chalcedoine à Byzance, il remarque avec raison qu'on ne scauroit traverser directement la mer à cause du grand courant qui est entre ces deux villes ; mais qu'il faut ranger la côte & venir au Promontoire appelé le Bœuf. De même pour désigner le cours du courant du Bosphore, il avertit que ce courant vient du Cap des Esties, où est aujourd'hui Courouchismé, & qu'il passe au lieu appelé le Bœuf ou la Vache ; car les Poëtes ont aussi publié que Io maîtresse de Jupiter avoit passé ce détroit déguisée en Vache. Chares Général Athenien battit, auprès de ce Cap, la flotte de Philippe de Macedoine qui assiégeoit Byzance.

On y enterra Damalis femme de ce Général, laquelle mourut de maladie pendant ce siège ; & les Byzantins, pour reconnoître plus autenticquement les services que Chares leur avoit rendus, y dressèrent encore un autel en l'honneur de sa femme, & une colomne qui soutenoit sa statuë. Or ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui signifie *une Vache*. Codin qui rapporte cette histoire, l'a prise dans Denys de Byzance, où l'on trouve une ancienne inscription qui en fait mention. Le Serrail de Scutari occupe aujourd'hui le Cap de la Vache ; je crois que ce fut Solyman II. qui le fit bâtir. La fontaine d'Herma-

gora, dont parle Denys de Byzance, doit se trouver dans son enceinte.

Il ne faut pas confondre ce Cap avec le marché aux bœufs de Constantinople, que les historiens ont quelquefois appelé simplement le Bœuf, & qui étoit dans la XI. region de la ville. Ce marché avoit pris son nom d'un fourneau de bronze, lequel avoit la figure d'un bœuf, comme dit Zonare, & qu'on y avoit apporté des ruines de Troye. Ce fut en ce lieu-là que Phocas, par ordre d'Heraclius, fut brûlé après avoir été décolé & privé des parties qui avoient servi à violer les plus illustres Dames de Constantinople. Zonare remarque aussi que lors de la grande révolution qui se fit dans cette puissante ville, quand les Comnènes se mirent sur le Trône & firent renfermer Nicephore Botaniate dans un cloître, leur faction qui n'épargna pas même les choses les plus sacrées, continua ses desordres jusques à l'endroit appelé le Bœuf. Ce Bœuf, ou ce marché aux Bœufs, a servi de theatre à d'illustres martyrs. Julien l'Apostat, dit Codin, fit brûler plusieurs Chrétiens dans ce fourneau de bronze qui avoit la teste d'un bœuf, & qui étoit dans l'endroit appelé le Bœuf. Le saint martyr Antipas y fut consumé, dit Cedren. On y brûloit aussi les criminels.

La Tour de *Leandre* est tout près du Cap de Scutari. L'Empereur Manuel la fit bâtir sur un écueil d'environ deux cens pas de tour, & en fit construire une autre du côté d'Europe au couvent de saint George, pour y tendre une chaîne qui fermât le canal. M^r Gilles a remarqué qu'il y avoit autrefois un mur dans la mer, lequel occupoit le passage qui se trouve entre l'écueil où est la Tour, & la terre ferme d'Asie. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'ouvrage du même Empereur; car par ce moyen la chaîne étant tendue d'une Tour à l'autre, il n'étoit

n'étoit pas possible aux vaisseaux de remonter le canal de la mer Noire. M^r Gilles assûre que les Turcs ont démoli ce mur pour en employer les pierres à d'autres bâtimens. Ils nomment cette Tour, *la Tour de la Pucelle* ; mais les Francs ne la connoissent que sous le nom de *la Tour de Leandre*, quoique les amours de Hero & de Leandre se soient passées bien loin de là sur les bords du canal des Dardanelles. Cette Tour est quarrée, terminée par un comble pointu, garnie de quelques pieces d'artillerie, enfermée dans une enceinte qui est aussi quarrée : elle est presque sans deffense, & n'a pour toute garnison qu'un concierge qui reçoit les appointemens de son gouvernement sur ce que lui donnent les Janissaires ou les marchands de Constantinople qui vont s'y divertir en secret. On pretend que l'eau douce du puis qui est creusé dans cet écueil soit une source vive ; d'autres assûrent que ce n'est qu'une cisternne dans laquelle se voident les égouts du comble par un tuyau caché dans la muraille.

Quoique ce ne soit pas la coûtume des Turcs de rebâtir les villes ruinées, ils ont pourtant relevé Scutari que les Persans avoient mis en cendre. Il est vray que les Turcs regardent cette place comme un des fauxbourgs de Constantinople, ou comme leur premier reposoir en Asie ; c'est d'ailleurs un des principaux rendévous des marchands, & des caravanes d'Armenie & de Perse qui viennent trafiquer en Europe. Le Port de Scutari servoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcedoine ; & ce fut à cause de sa situation, que les Perses qui méditoient la conquête de Grece, le choisirent non seulement pour en faire une place d'armes, mais pour y déposer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Asie. Tant de richesses lui firent donner le nom de *Chryso polis*, ou *Ville d'Or*, selon Denys de Byzance, au rapport d'Estien-

ne le Geographe, qui ajoûte pourtant que l'opinion la plus commune étoit, que le nom de *Chryfopolis* vient de Chryfes fils de Chryfeis & d'Agamemnon. Constantin Manaffes marque si bien la situation de Chryfopolis, qu'on ne peut pas douter que ce ne soit Scutari, quoiqu'il assure aussi que ceux qui ont pris cette ville pour *Uranopolis*, ne se font pas trop éloigner de la verité. C'étoit peut-estre le nom de la ville avant que les Perfes s'en fussent rendus les maîtres; & ce nom qui signifie *la ville du Ciel*, ne lui étoit pas moins glorieux que celui de *la ville d'Or*. Quoiqu'il en soit, elle étoit destinée à servir de retraite à des maltotiers; car les Atheniens, par le conseil d'Alcibiade, y établirent les premiers une espece de doüane pour faire payer les droits à ceux qui navigeoient sur la mer Noire. Xenophon assure qu'ils firent murer Chryfopolis; cependant c'étoit bien peu de chose du temps d'Auguste, puisque Strabon ne la traite que de village. Aujourd'hui c'est une grande & belle ville, & même la seule qui soit sur le Bosphore du côté d'Asie. Cedren nous apprend qu'en la 19^e année de l'Empire du grand Constantin, Licinius son beaufrere après avoir été battu plusieurs fois sur mer & sur terre, fut pris prisonnier dans la ville de Chryfopolis, & de là conduit à Thessalonique, où il eut la teste tranchée.

Le premier village du Bosphore au delà de Scutari, est *Coffourgé*, ensuite *Stavros*, lequel receut ce nom d'une croix dorée posée sur le haut d'une Eglise que Constantin y fit bâtir. Après Stavros, on découvre le village de *Telengelcui*, qui pourroit bien être le lieu qu'on nommoit autrefois *Chryfoceramos*, ou *Brique dorée*, à cause d'une Eglise couverte de briques de couleur d'or; car suivant le dénombrement de M^r Gilles, qui suit Denys de Byzance comme pas à pas, & qui l'a redressé dans les endroits les

plus obscurs, *Chrysoceramus* est situé après Stavros, en montant aux vieux Châteaux d'Asie. Leancław fait mention de *Chrysoceramus*, & place entre ce village & Stavros le monastere *Akimiti*, ou des Religieux qui *veillent la nuit*.

Avant que d'arriver au vieux Château d'Anatolie, on rencontre deux autres villages, & l'on passe deux ruisseaux. Le premier de ces villages se nomme *Coulé* ou *Coulé-bachesi*, & l'autre *Candil-bachesi*. *Coulé-bachesi* est sur la pointe que les anciens nommoient le Cap *Cecrium*, & qui s'appelle encore *Cecri*, opposé au Cap des Esties, au bas duquel est bâti Courouchismé. *Candil-bachesi* est à l'embouchure du premier ruisseau qui se jette dans le golphe de *Napli*; & peut-être que *Napli* vient de *Nicopolis*, que Pline décrit dans ces quartiers-là. M^r Gilles appelle ce ruisseau *le ruisseau de Napli*, mais les Turcs lui ont donné le nom de *Ghioc-sou* ou *l'Eau verte*, aussi bien qu'à l'autre qui est près du Château; ainsi l'on ne hafarde pas trop de dire que *Candil-bachesi* est l'ancienne *Nicopolis* du Bosphore. Estienne de Byzance se contente de dire, que c'est une ville de Bithynie; il seroit à souhaiter que l'on pût découvrir à l'occasion de quelle victoire elle fut ainsi nommée. Le second ruisseau que l'on passe avant que d'arriver au vieux Château d'Asie, ou premier Château d'Anatolie, s'appelle aussi *l'Eau verte*, comme l'on vient de dire, & c'est le plus grand ruisseau qui se jette dans le Bosphore du côté d'Asie. Les anciens le nommoient *Arete*, & quelques Grecs l'appellent encore *Enarete*; mais il est bon de remarquer que tous ces quartiers sont occupez par les Jardins du Grand Seigneur, lesquels non seulement s'étendent depuis les premières Eaux vertes jusques à celles-ci, mais même jusques à Sultan Solyman Kiofc; & de là suivant la côte ils vont finir à l'em-

bouchûre de la mer Noire. Tout le reste du paȳs est destiné pour les grandes chasses de l'Empereur, aussi y en a-t-il peu dans le monde qui soit plus propre pour un pareil divertissement.

Il est certain, comme le remarque Leunclaw, que du temps des Empereurs Grecs il y avoit deux Châteaux sur le Bosphore, l'un sur la côte d'Asie, & l'autre sur celle d'Europe, lesquels deffendoient le passage du canal dans sa partie la plus étroite. On les laissa tomber en ruine dans la décadence de l'Empire, & même avant ce temps-là on les regardoit plustost comme des prisons, que comme des citadelles à y mettre des garnisons. En effet Gregoras assûre qu'on les appelloit les Châteaux de *Lethé*, ou les *prisons de l'oubli*, parce qu'on y oublioit entierement les malheureux qu'on y avoit enfermez. Les Turcs ont rétabli ces Châteaux en differens temps, avant même qu'ils fussent les maîtres de Constantinople. Nous ne parlerons présentement que de celui qui est sur la côte d'Asie. On lit dans Leunclaw que l'Empereur Mourat II. qui passa les Dardanelles pour venir combattre son oncle Mustapha dans la Thrace, repassa en Europe par le canal de la mer Noire pour faire la guerre à Uladiflas Roy de Hongrie. Ce Sultan qui vouloit se conserver un passage si nécessaire, fit bâtir dans l'endroit le plus étroit du canal ^ale Château neuf sur les ruines du Château des Grecs; & Mahomet II. qui succeda à Mourat, le fit fortifier à sa maniere, dans le dessein de couper à l'Empereur de Constantinople la communication avec le Nord, comme il l'avoit fait du côté du Midi par les Châteaux des Dardanelles. Cependant tous ces Châteaux que les Grecs nommèrent *Nouveaux* dans ce temps-là, ont été nommez dans la suite *Vieux Châteaux*, après qu'on en a eû bâti d'autres à l'embouchûre de ces canaux.

^a Nicocastren.

Comme le vieux Château d'Asie est situé sur l'endroit le plus étroit du canal, il est hors de doute que ce fut là que Darius, pere de Xerxes, fit dresser un pont pour aller chez les Scythes ou Tartares à qui il avoit déclaré la guerre. La conduite de cet ouvrage fut donnée à Mandrocles habile Ingenieur de Samos. Denys de Byzance nomme cet Ingenieur Androcles, & assure qu'on avoit taillé un siege dans le rocher pour y faire asseoir Darius lorsque les troupes défiloyent sur le pont : il n'est pas dit si ce siege étoit en Europe ou en Asie, & l'on ne sauroit le vérifier, supposé même qu'il fût encore en état, parce que les Turcs ne permettent à personne l'entrée ni les approches de leurs Châteaux. Ils ne savent, ni ne s'embarrassent pas de savoir s'il y a eû des Darius & des Xerxes dans le monde : que fait-on même s'ils ne vont point faire aujourd'hui leurs ordures dans l'endroit qui servoit de thône au Maître du monde de ce temps-là ?

Après que ce Prince eut veû la marche de ses troupes, il fit élever deux grandes pierres carrées, sur l'une desquelles on grava en caracteres Assyriens les noms des nations qui étoient à sa solde ; on en fit autant sur l'autre en caracteres Grecs, & c'est beaucoup dire, car Herodote convient que ces troupes étoient composées de tous les peuples de son obéissance. L'armée de terre étoit de sept cens mille hommes, & la flote de six cens vaisseaux ; mais cette armée étoit restée dans la Propontide, avec ordre de venir dans le Bosphore pour se rendre à l'embouchûre du Danube, où l'on dressa un autre pont. Mandrocles fut si satisfait des générositez de Darius, qu'il fit représenter dans un tableau le passage des Perses sur le pont du Bosphore, en presence de leur Prince, qui étoit, dit Herodote, sur un thône à la manière des Perses. Ce tableau fut mis dans un temple de Junon avec une inscription en quatre vers

Grecs qu'Herodote nous a conservez. On ne scait pas si ce fut dans un temple de Junon bâti sur le Bosphore, ou si Mandrocles envoya le tableau dans celui de Junon de Samos sa patrie. Herodote veut que le pont de Darius ait été dressé à peu près au milieu de Byzance, & du temple qui étoit à l'embouchure du Bosphore. Pline donne 500 pas de largeur à cet endroit là; mais Polybe qui se piquoit d'une grande exactitude, a mieux désigné ce lieu que personne, en l'opposant au Cap où étoit le temple de Mercure, dans l'endroit où le canal n'a que cinq stades de large. On fera voir dans la suite que ce cap est occupé présentement par le vieux Château d'Europe, vis à vis de celui dont nous parlons; & par conséquent que le passage de Darius se fit entre les deux Châteaux, ou un peu au dessus, pour éviter la violence du courant.

La place de l'ancienne ville de *Ciconium* mentionnée par Denys de Byzance, est au delà du Château d'Asie, & le lieu s'appelle encore *Cormion*, tout près du golphe *Manoli* où l'on pesche d'excellent poisson. La côte conduit au village d'*Inghircui*, qui veut dire le *village aux Figues*. On passe un ruisseau à *Inghircui* pour entrer dans le golphe *Cartacion* ou *Catangium* de Denys de Byzance. Ce golphe est terminé au Nord par le cap *Siridia*, ou le cap *aux Huîtres*, car on y en pesche d'amirables, & les Grecs appellent *Ostridia* ces fortes de coquillages. M^r Gilles nomme ce cap, le *Cap Turc*, parce qu'il est vis à vis du Kiosc de Sultan Solyman, dont il n'est separé que par un beau ruisseau. Ce Kiosc n'a rien d'extraordinaire, ce sont des pavillons à grands combles écrasés & fort avancés, à la manière du Levant, où l'on préfère à la magnificence le plaisir d'être au frais. Les pavillons des Orientaux sont ouverts de tous côtez, & le milieu en est oc-

cupé par des jets d'eau. Celui du Sultan est à l'entrée d'un beau golphe qui fait le tour du coude du canal, où le Bosphore prend la forme d'un Equerre, quoique dans les Cartes il soit représenté presque en ligne droite. C'est là le golphe *ronde* de Denys de Byzance, ou le golphe du *Sultan* de M^r Gilles qui y a remarqué du côté du Sud les fondemens du fameux Monastere de ces moines qui passoient toutes les nuits en prieres, au lieu que Leunclaw le place entre *Stavros & Telengelcui*. Il ne faut pas oublier que le Cap par lequel le golphe *Castacium* est tourné au Midi, fait deux pointes considérables, l'une ferme le golphe du côté du *grand Glari*, l'autre qui est au *petit Glari*, forme le golphe de *Placa*, dont la figure approche de celle d'une table. Les deux *Glari* sont peut-être les rochers que Denys de Byzance a nommez *Oxyrhoon & Poryrhoon*, car les ondes font un bruit considérable autour de ces pointes.

En montant du pavillon de Sultan Solyman vers les nouveaux Châteaux, on rencontre *Beicos* ou *Becouffi* le village aux Noyers, c'est pourquoi Leunclaw l'appelle *Megalo Carya*. Le beau ruisseau qui vient s'y rendre, & son Port avantageux, font soupçonner avec raison que c'étoit là où Amycus Roy des Bithyniens tenoit sa Cour. Il n'est point d'autre endroit sur cette côte où l'on puisse fixer la demeure d'un Prince si redouté, que Valerius Flaccus l'appelle le *Geant*, & Apollonius de Rhode, *l'homme le plus temeraire de son temps* : non seulement c'étoit un grand lutteur, mais il étoit encore fort adroit à faire le coup de poing, & à s'escrimer à ce genre d'exercice qu'on appelloit le *Pugilat*, ce qui faisoit une grande partie du merite des premiers Heros. Avant l'invention du fer & des armes, dit Donatus, les hommes s'exerçoient à coups de poing, à coups de pied, & se mordoient à

belles dens. Combien de crocheteurs passeroient aujourd'hui pour des heros, si ces sortes de jeux revenoient à la mode? Amycus étoit d'une taille au dessus de la riche, *semblable*, dit le poëte, *à celle de ces grands hommes que la terre en colere enfanta pour opposer à la puissance de Jupiter.* Cependant ce terrible champion trouva son maître. Il fit, selon sa coutume, un insigne deffi au plus brave des Argonautes qui se présenterent sur les côtes de son Royaume. Pollux frere de Castor, & fils de Jupiter & de Leda, Pollux, dis-je, le plus grand lutteur des Grecs, vigoureux comme un jeune Lion, terrassa ce Colosse, quoi qu'à peine ses joües eussent déjà du poil follet. Ils commencerent d'abord à se pouffer rudement, comme des bœliers qui veulent se culbuter; après les premieres secouffes, on prit le Ceste à la main, & l'on entendit des coups *semblables à ceux des marteaux dont on se sert pour enfoncer les planches d'un navire*, c'est la comparaison d'Apollonius; & c'est ainsi que dans ces temps là on entendoit raisonner les machoires & les joües des Athletes; chacun frappoit impitoyablement sur son compagnon, les dens en tremouffoient & s'en alloient enfin en petits chicots. Quoique bien souvent le Ceste ne fût qu'une courroye de cuir fort sec & fort endurci, il portoit cependant des coups meurtriers quand on savoit les appliquer à propos. Nos heros fatiguez de ce premier début, après s'estre effuyez le visage, en vinrent aux gourmades & aux coups de poing; ils se colletèrent apparemment, car le fils de Jupiter donna un croc en jambe à celui de Neptune, lequel tomba par terre si rudement, que les os de l'oreille, quoique les plus durs de la teste, en furent cassez: ainsi mourut Amycus qui avoit vaincu tant d'étrangers & tant de ses sujets. Apollodore & Valerius Flaccus, qui décrivent sa mort d'une autre manière, conviennent pourtant qu'il perit par les mains de Pollux.

On

On accusoit Amycus de surprendre les étrangers, & de les faire tomber dans des embuscades inevitables; mais les Argonautes avertis de ses ruses y mirent bon ordre : non seulement ils accompagnerent Pollux dans la forest qui servoit de champ de bataille, mais ils se rangerent auprès de lui pendant le combat. Il étoit bien honteux à des cousins germains, fils de Dieux & de Deesses, de se traiter si indignement. Pollux étoit fils de Jupiter & de Leda, & Amycus fils de Neptune & de la Nymphe Melie, fille de l'Ocean, c'étoit une Hamadryade qui présidoit parmi les Frênes. Pour le Ceste ce n'étoit pas toujours une simple courroye de peau de bœuf; il y en avoit aussi à plusieurs courroyes attachées à une massüë au bout desquelles pendoient des balles de plomb.

Beicos donc, pour reprendre nôtre sujet, étoit suivant les apparences la Capitale des Etats d'Amycus, & ce qu'on appelloit le Port d'Amycus, & la ville qu'Arrien nomme *Laurus insana*, ou le *Laurier qui renversoit la cervelle des gens*. Cet arbre qui avoit donné le nom à la Place, & qui rendoit fols les Matelots qui en avoient sur leurs bords, étoit peut-être une de ces especes de *Chamærhododendros* qui croissent sur les côtes de la mer Noire, & dont je parlerai dans la suite. La partie de *Beicos* qui est tout à fait sur la côte, s'appelle encore *Amya*, comme si c'étoit un nom corrompu d'*Amycus*; c'est peut-être le lieu de la sepulture de ce Prince, car il est fait mention de son tombeau dans les anciens auteurs. Quoiqu'il en soit, toute cette côte est si fertile, que chaque village y porte le nom d'un fruit. Le village qui est au dessus de *Beicos* avant que d'arriver au premier coude du canal, s'appelle *Toca*, c'est à dire village *aux Cerises*, situé entre les sinus *Monocolos* & *Moucapouris*, séparés entre eux par un petit ruisseau & par le Cap Turc, qu'on appelloit *Aetorhecum*.

Un peu en deçà du nouveau Château d'Anatolie, sont les ruines d'un ancien château sur une des eminences qui du côté d'Asie fait le premier coude de l'entrée du Bosphore; le château ruiné subsistoit du temps de Denys de Byzance. Au dessus du Temple de Phryxus, dit cet auteur, est bâtie une Citadelle bien forte enfermée par une enceinte circulaire que les Gaulois détruisirent, de même que plusieurs autres places d'Asie. Les Empereurs Grecs ont entretenu cette Citadelle jusques à la décadence de leur Empire. Il y a apparence que ce Château avoit été bâti par les Byzantins après la retraite des Gaulois; car Polybe assure, que ceux de Byzance avoient fait beaucoup de dépense pour fortifier cet endroit-là, quelques années avant qu'ils eussent la guerre avec les Rhodiens & le Roy Prusias. Cette Forteresse leur étoit absolument nécessaire, dans le dessein qu'ils avoient de se rendre les maîtres de la navigation du Pont, & de faire payer les droits sur les marchandises qui en venoient. Le Cap fut nommé *Argyronium*, soit à cause des grandes dépenses qu'on avoit faites pour le fortifier, soit qu'on l'eust racheté à beaux deniers comptans du Roy de Bithynie; car il fut porté par les articles de Paix, que Prusias rendroit aux Byzantins les terres, les fortresses, les esclaves, les matériaux & les thules du Temple qu'il avoit fait démolir pendant la guerre; en conséquence de quoi on rétablit entièrement, à la grande gloire des Rhodiens, la liberté de la navigation du Pont-Euxin. Pour ce qui est des nouveaux Châteaux qui sont au delà de ces ruines, tant en Asie qu'en Europe, il n'y a pas long-temps qu'on les a bâtis par ordre de Mahomet IV pour arrêter les courses des Cosaques, des Polonois & des Moscovites, qui venoient bien avant dans le Bosphore.

Toutes ces côtes sont couvertes de vieux matériaux,

car les anciens avoient une idée si affreuse de la mer Noire, qu'ils n'osoient y entrer sans faire dresser des autels & des temples à tous les Dieux, & à toutes les Déeses de leur connoissance. Tout le détroit de l'embouchûre étoit nommé *Hiera*, c'est à dire *Lieux sacrez*. Outre le temple que fit bâtir sur la côte d'Asie Phryxus fils d'Athamante & de Nephele qui porta la Toison d'Or en Colchide; les Argonautes qui entreprirent le même voyage pour rapporter ce thresor en Grece, ne manquerent pas d'implorer le secours des Dieux avant que de se hasarder sur une mer si dangereuse. Apollonius le Rhodien, & son Commentateur, qui ont assez bien expliqué les démarches de ces fameux voyageurs, assûrent qu'étans retenus par des vents contraires à l'embouchûre du Pont, ils passerent de la Cour du Roy Phinée, qui étoit en Europe sur la côte d'Asie, pour y faire élever des autels & des temples aux douze plus fameuses divinitez de ce temps-là. Suivant Timosthene, cité dans le Commentaire d'Apollonius, c'étoient les compagnons de Phryxus qui avoient dressé les autels des douze Dieux, & les Argonautes n'en avoient élevé qu'un à Neptune. Aristide & Pline font mention du temple de ce Dieu. Herodote, suivant le même Commentaire, prétendoit que les Argonautes avoient sacrifié sur l'autel de Phryxus. Polybe a crû que Jason à son retour de la Colchide, avoit fait bâtir sur la côte d'Asie un temple consacré aux douze divinitez, & opposé au temple de Serapis qui étoit sur la côte d'Europe. Quoique ces sortes de recherches soient assez inutiles aujourd'hui, il n'y a rien pourtant de si agréable, quand on est sur les lieux, que de les faire passer en reveüe dans son esprit. On pourroit, en cas de besoin, nommer les divinitez reverées. Suivant le Commentateur d'Apollonius le Rhodien, c'étoient *Jupiter, Junon,*

Neptune, Ceres, Mercure, Vulcain, Apollon, Diane, Vesta, Mars, Venus & Minerve. Jupiter étant le plus puissant de la troupe, Jason lui fit la cour préféablement aux autres, & tâcha de se le rendre favorable; de là vient qu'Arrien, Menippe, Denys de Byzance, & Mela ne font mention que du temple de Jupiter *distributeur des vents favorables*, quoique ceux des autres divinités ne fussent pas loin, puisqu'il y avoit autant de temples que d'autels. C'étoit apparemment dans ce temple de Jupiter qu'on avoit posé une statuë de Jupiter si parfaite, que Cicéron a dit qu'il n'y en avoit que trois semblables sur la terre. Ce fut de la porte de ce temple, que Darius eut le plaisir de considérer le Pont-Euxin, ou suivant l'expression d'Herodote, *la mer la plus digne d'admiration*. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns, que ce temple fût sur une des Isles Cyanées, car la plus grande de toutes à peine peut-elle soutenir la colonne de Pompée : Herodote dit seulement, que du pont que Darius avoit fait jeter sur le Bosphore, dans le lieu que nous venons de dire plus haut, ce Roy alla vers les Isles Cyanées pour y contempler la mer dont la veüe étoit merveilleuse à l'entrée du temple. Ce temple devoit donc être au village de *Ioro*, comme si l'on vouloit dire *Hieron*, & *Ioro* est tout auprès du nouveau Château d'Asie.

En parcourant la côte au delà de ce Château vers l'embouchure de la mer Noire, on passe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Pantichium*, & d'autres *Mansipium*. Ensuite on découvre le Cap *Coraca*, ou le Cap *des Corbeaux*, lequel forme le commencement du détroit; c'est peut-être le Cap de Bithynie de Ptolomée, auprès duquel il y avoit un temple de Diane. On ne trouve plus rien sur la côte d'Asie, au delà de ce Cap, qui soit marqué dans les auteurs, que le golphe *aux Vignes*; mais

après cela se présente le fameux Cap *de l'Ancre*, ainsi nommé, parce que les Argonautes, selon Denys de Byzance, furent obligez de s'y munir d'une ancre de pierre. Minerve apparemment avoit oublié une piece si neceffaire, elle qui avoit pris soin de tous les agrets d'*Argos*, c'est à dire du plus grand & du meilleur vaisseau qu'on eût veu sur la mer avant ce temps-là. Ce vaisseau alloit à la voile & à la rame comme les galiotes, & tous les gens de l'équipage étoient des heros. Le fanal d'Asie est sur ce Cap, auprès duquel se voyent aussi ces ^a rochers si dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jason de n'y passer que par un beau temps, autrement, dit-il, *vôtre Argos se brisera, fust-il de fer*. Ces rochers ne sont que les pointes d'une Isle ou d'un écueil séparé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reste à sec quand la mer est calme, & se remplit d'eau à la moindre bourrasque; alors on ne voit que la pointe la plus élevée de l'écueil, les autres étant cachées sous l'eau; c'est ce qui rend ce lieu si dangereux, sur tout si l'on veut s'obstiner de passer par le détroit, comme il semble que Phinée le conseilloit aux Argonautes. On n'osoit aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation étoit à peine en son enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un *Argos*, mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en passer bien loin. Les Argonautes risquerent le coup; car l'histoire, ou plustôt la poësie, dit que leur vaisseau s'accrocha si fort sur ces rochers, qu'il fallut que Minerve descendît du ciel pour le pousser de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyoit de la gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étoient-ils pas d'habiles matelots! Aussi Apollonius remarque fort judicieusement, qu'ils ne commencerent à respirer à leur aise, qu'après que leur épouvante fut dissipée.

^a Les pierres Cyanées d'Asie.

Des Isles Cyanées d'Asie, il faut passer à celles d'Europe, afin de parcourir avec ordre l'autre côté du Bosphore jusques à Constantinople. Ces Isles donc, de même que celles d'Asie, ne sont proprement qu'une Isle herissée, dont les pointes paroissent autant de petits écueils séparés lorsque la mer est fort agitée. Strabon a remarqué, que vers l'embouchure du Pont-Euxin, il y avoit une petite Isle de chaque côté, au lieu que les anciens Geographes s'étoient imaginés qu'il y avoit plusieurs écueils tant du côté d'Europe que de celui d'Asie, lesquels non seulement flottoient sur l'eau, mais se promenoient le long des côtes & se heurtoient les uns contre les autres. Tout cela étoit fondé sur ce qu'on voyoit paroître ou disparaître leurs pointes suivant que la mer les couvroit dans la tempeste, ou les laissoit voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étoient fixés, qu'après le voyage de Jason, parce qu'apparemment on les reconnut de si près, qu'on avoua qu'ils n'étoient pas mobiles : neantmoins comme la plupart des gens sont plus agréablement frappés par les fables que par la vérité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entièrement l'écueil qui est du côté d'Europe, lorsque la mer est retirée, il est relevé de cinq pointes, lesquelles paroissent autant de rochers séparés pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'est séparé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reste à sec dans le beau temps ; & c'est sur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colonne à qui on a donné, sans raison, le nom de colonne de Pompée. Il ne paroît par aucun endroit de l'Histoire, que Pompée après la défaite de Mithridate, ait fait dresser des monumens sur ces lieux ; d'ailleurs l'inscription qui se lit sur la baze de cette colonne, fait mention d'Auguste. Quand on examine avec soin

Cette baze & le fust, on convient que ces deux pieces n'ont jamais été faites l'une pour l'autre; il semble plutoft qu'on ait mis la colonne sur la baze pour servir de guide aux bâtimens qui passent sur ces côtes. La colonne qui est d'environ 12 pieds, est ornée d'un chapiteau corinthien mais elle est dans un lieu si escarpé, qu'on n'y sçauroit monter qu'en s'appuiant sur les mains, & la pluspart du temps la baze est couverte de l'eau de la mer. Denys de Byzance assure que les Romains avoient dressé un autel à Apollon sur cet écueil; & cette baze en est peut-être un reste, car les festons sont à feuilles de Laurier, qui étoit un arbre consacré à cette divinité. Il se peut faire que dans la suite on y ait mis, par flaterie, une inscription à la louange d'Auguste. Je ne sçai si la colonne est de marbre ou de pierre du pays, la mer ne nous permet pas de l'aller examiner d'assez près; la pierre du pays a dans sa couleur grisâtre quelque chose qui tire sur le bleu plus ou moins foncé, & c'est ce qui avoit fait donner le nom d'Isles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler.

S'il en faut juger par la route des Argonautes, la ^a Cour de Phinée ce Roy si fameux par ses malheurs & par ses predictions, étoit à l'entrée du Bosphore sur la côte d'Europe. Nous lisons dans Apollonius le Rhodien, que les Argonautes après avoir essuyé une rude tempête en quittant les terres du Roy Amycus, relâcherent chez Phinée pour le consulter. La cour de ce Prince étoit peut-être à *Mauromolo*, où il y a un port commode & un ruisseau fort agréable. *Belgrade* petite ville au-dessus de *Mauro-molo* ne seroit-elle point l'ancienne *Salmydessé* où Phinée faisoit sa résidence suivant Apollodore? On sçait bien que les anciens placent cette ville au-delà des Isles Cyanées; mais comme il n'y a point de port sur ces côtes,

^a Phinopolis.

& qu'Apollonius dit précisément que le débarquement se fit au Palais de Phinée, qui étoit sur le bord de la mer, est-ce trop hazarder que de proposer que Belgrade, qui naturellement est un lieu tout-à-fait charmant & véritablement digne du séjour d'un grand Prince, soit bâti sur les ruines de Salmydesse, dont Mauromolo étoit le port !

Le portrait qu'Apollonius fait de Phinée, & les moyens que ce Prince donna aux Argonautes de passer les pierres Cyanées, sont tout-à-fait singuliers. Phinée averti que cette troupe de heros venoit d'arriver chez lui, se leva de son lit (car il se souvenoit que Jupiter avoit ordonné que ces demi-dieux lui rendissent service) & marcha moitié endormi, s'appuyant d'une main sur un bâton, & se cramponnant de l'autre contre les murailles. Ce bon homme trembloit de langueur & de vieillesse ; à peine sa peau qui étoit collée sur ses os, pouvoit les empêcher de se séparer. Dans cet état il parut comme un spectre à l'entrée d'un salon, où il ne fut pas plustôt assis, qu'il s'endormit sans pouvoir dire un seul mot. Les Argonautes qui sans doute s'attendoient à toute autre figure, furent surpris à la vue de ce spectacle ; cependant Phinée qui étoit plus occupé de ses propres affaires que de celles de ces heros, reprenant un peu ses esprits. *Heros, dit-il, qui faites l'honneur de la Grece, car je connois bien qui vous êtes par la science que j'ay de deviner, ne vous retirez pas, je vous en conjure, sans m'avoir délivré du malheureux état où je suis. Y a-t-il rien de plus cruel que de mourir de faim dans l'abondance des vivres ! Ces maudites Harpies viennent m'ôter les morceaux de la bouche ; & si elles laissent quelque chose sur mes plats, elles l'infectent d'une puanteur si horrible, qu'il n'y a personne qui en puisse goûter, eust-on le cœur aussi inaltérable que le diamant : mais il est porté par l'Oracle, que*
ces

ces vilains oiseaux seront dissipés par les fils d'Aquilon.

Zetes & Calais qui étoient de la troupe furent touchés du sort de ce malheureux Prince, & lui promirent tout secours. On ne tarda pas de servir le soupé ; mais dès que *Phinée* voulut toucher à la viande, les *Harpies* fortant de certains nuages, parmi des éclairs affreux, fondirent sur la table avec un bruit surprenant, & dévorèrent tout ce qu'il y avoit ; après quoi elles s'enfuirent laissant une puanteur insupportable qui fit fremir toute l'assemblée. Les fils d'Aquilon qui ne manquèrent pas de les poursuivre, les auroient bientôt atteintes ; mais *Iris* descendant du ciel, les avertit qu'il falloit bien se garder de les tuer ; que c'étoient les chiens du grand Jupiter, & qu'elle juroit par le fleuve *Styx* qu'on les enverroit si loin, qu'elles n'approcheroient plus de la maison de *Phinée*. Cette bonne nouvelle fut portée au Prince, qui pour s'assurer du fait, ordonna qu'on apportât ce qu'il y avoit de prêt à manger ; & n'entendant plus le bruit de ces vilaines bêtes, il se rassasia tout à son aise. Par reconnoissance le bon vieillard commença à dogmatifer, & donna à nos *Heros* les avis qu'il jugea nécessaires pour continuer leur route sans danger. *Apollodore* raconte ces fables avec d'autres circonstances, dont un plus ample récit seroit trop ennuyeux. Je laisse à de plus habiles gens à expliquer l'histoire des *Harpies*. Que nous importe de sçavoir si c'étoient des fauterelles qui infectoient les terres de *Phinée*, & qui dévoroient ses moissons, comme l'ont pensé *M^r Bochart* & l'auteur de la *Bibliothèque Universelle* ! si les fils d'Aquilon doivent être pris pour les vents du Nord qui chassèrent ces insectes ! si *Phinée* fut dépouillé par ses maîtresses qui le réduisirent à la dernière extrémité ! si les *Argonautes*, que toute l'antiquité traite de *Heros*, n'étoient que des marchands plus hardis

que les autres, qui allèrent jusques dans la Colchide acheter des moutons pour en peupler la Grece! tout cela me paroît fort obscur. Mais j'admire l'invention du bon homme Phinée qui, n'ayant point de bouffole non plus que les Argonautes, leur conseilla avant que de risquer le passage des Isles Cyanées, de laisser voler une colombe; *si elle passe saine & sauve au-dessus de ces rochers, leur dit-il, faites force de rames & de voiles, & comptez plus sur vos bras que sur les vœux que vous pourriez faire aux Dieux: mais si la colombe revient, faites volte-face, & revenez sur vos pas.* Je ne vois rien de mieux imaginé que cet expedient.

Revenons à la Cour de Phinée, ou plustôt à Mauro-molo. C'est un beau Monastere de Caloyers, qui ne payent pour tout tribut qu'une charge de Cerifes. On dit qu'un Sultan s'étant égaré à la chasse autour de cette maison, & ne croyant pas être connu des Religieux, leur demanda la colation. Les Moines qui sçavoient bien qui il étoit, lui présentèrent du pain & un plat de Cerifes; elles furent trouvées si bonnes, que le Sultan déchargea les Religieux de la capitation, & leur ordonna seulement de porter tous les ans une charge de Cerifes au Serrail.

Il n'y a point aujourd'hui d'endroit considérable entre Mauro-molo & le nouveau Château d'Europe, quoique les anciens n'ayent pas manqué sans doute de donner des noms fameux à toute cette côte, quelque escarpée qu'elle soit: mais on ne sçauroit faire un pas dans le pays où les Grecs ont habité, qu'on n'y découvre encore quelques noms de leur façon.

Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile

Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.

Quoi de plus consolant, parmi ceux qu'on appelle *gens d'érudition*, que de savoir que le premier recoin qui est

à droite, en entrant dans le détroit, s'appelloit autrefois *Dios sacra*, comme qui diroit *les sacrifices de Jupiter!* Que le port qui vient ensuite, étoit le Port des *Lyciens* dans les premiers temps, & qu'il fut celui des *Myrléens* dans la suite! Les Lyciens étoient des peuples d'Asie qui venoient négocier dans le Pont, & qui relâchoient ordinairement dans ce Port. Pour les Myrléens, Denys de Byzance nous apprend que quelques séditieux de Myrlée se retirèrent en cet endroit du Bosphore; & *Myrlée* étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane fit nommer *Apamée* du nom de sa mere *Apama*. Le Port des Lyciens est suivi de deux autres petits ports qui ont autrefois pris leurs noms de quelque autel de Venus; car *Aphosiati* paroît un reste d'*Aphrodisium* que Denys de Byzance marque dans ce quartier-là; & comme l'un de ces Ports étoit fréquenté par les marchands d'Ephese, il y a beaucoup d'apparence que c'est le Port des Ephesiens dont le même auteur a parlé. Mais la plus grande merveille de cet endroit, est un filet d'eau dont le sable paroïssoit doré dans le temps que l'on travailloit aux mines de cuivre qui sont sur cette côte; cette eau coule tout auprès de la chapelle de Nôtre-Dame *aux Chataigniers* au pied d'une montagne, si élevée au dessus des autres, que l'on découvre de là Constantinople, la mer Noire & la Propontide. Le feu qu'on y allumoit autrefois dans un Phare bâti sur sa pointe, étoit d'un aussi grand secours aux Pilotes, que ceux des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie, mais on en a laissé perir la tour. On avoit eû grande raison de mettre des fanaux sur la côte d'Europe, car les anciens Thraces étoient des gens impitoyables. On lit dans Xenophon que ceux qui habitoient le long de la côte de la mer, avoient marqué leurs terres fort exactement par de grandes bornes. Avant cette précaution ils

ils se coupoient la gorge tous les jours à l'occasion des débris des navires qui y échoüoient, & dont chacun vouloit s'emparer. Les anciens Thraces vivoient dans ces cavernes affreuses qui sont sur le détroit à gauche, en allant du Château d'Europe vers la colonne de Pompée. Peut-être étoit-ce dans ces rochers que les Myrléens avoient établi leur domicile ! On y entend en passant des echos si furieux, qu'ils imitent quelquefois les coups de canon, sur tout du côté de Mauromolo.

Pour ce qui est du nouveau Château d'Europe, il a été bâti par ordre de Mahomet IV vis à vis celui d'Asie ; on voit au delà de ce Château les ruines d'une ancienne Citadelle que les Empereurs Grecs, ou peut-être les Byzantins, avoient fait bâtir pour garder ce passage important où ils faisoient payer les droits aux vaisseaux qui passoient. Au rapport de Polybe, il y avoit dans cet endroit-là un Temple dédié à Serapis vis-à-vis celui de Jupiter, qui étoit sur les terres d'Asie. Le premier de ces Temples a été nommé par Strabon *le Temple des Byzantins*, pour le distinguer de celui de Jupiter, qu'il a nommé *le Temple des Chalcedoniens*. Denys de Byzance a donné le nom d'*Amilton* au Cap qui est à la fin du détroit avant que d'entrer dans le golphe de *Saraïa* ; c'est le Cap *Tripition* des Grecs. *Saraïa* est un village qui répond au golphe de *Scletrine*, d'où l'on passe la riviere de *Boujouderé*, laquelle arrose ces belles campagnes que Denys appelle *les beaux champs*. On l'appelle aussi la riviere *du golphe profond*, parce qu'au delà de Boujouderé, le Bosphore se courbe & fait ce grand coude par lequel il se tourne vers le Sud Est, formant une espece d'équerre avec l'embouchûre de la mer Noire. Ce golphe profond s'appelloit aussi *Saronique*, à cause qu'on avoit posé sur ses bords l'autel de *Saron Heros* de Megare,

ou Dieu marin. Selon quelques autres le golphe finit à ce fameux rocher appellé *la pierre de justice*, dont on raconte une fable assez ridicule, rapportée par Denys de Byzance.

Deux marchands, dit-il, faisant voile vers le Pont, mirent en dépôt dans un trou de cette pierre une somme d'argent, & convinrent entre eux qu'ils n'y toucheroient point qu'ils n'y fussent tous les deux ensemble; mais l'un d'eux vint quelque temps après tout seul pour enlever cet argent. La pierre ne voulut jamais rendre le dépôt, & acquit par là le nom de *pierre équitable*. De loin cette pierre paroît comme une pomme de Pin dont la pointe est relevée & percée. C'est peut-être ce trou qui a donné lieu à la fable du prétendu thresor caché par les marchands. Les matelots font les gens du monde les plus propres à inventer de pareils contes, sur tout dans le calme où ils ne sçavent que faire.

La ville de *Tarabié* ou *Tharapia* est au dessous de ce rocher sur une petite riviere, à l'embouchûre de laquelle est l'écueil *Catargo*, lequel de loin ressemble à une petite galere. L'embouchûre de cette riviere fait un assez bon Port appellé *Pharmacias*, parce qu'on croyoit par tradition que Medée y ayant relâché, avoit fait débarquer sa quaiße de drogues par le moyen desquelles elle faisoit tant de miracles. Vis à vis Tarabié, de l'autre côté de la riviere, est la vallée appellée *Linon* où est le golphe *Eudios calos* de Denys de Byzance; mais plus bas descendant vers *Yenicui*, est le Port du Roy *Pithecus*, dont le même auteur a fait mention. La côte est si escarpée depuis cet endroit-là jusques au coude qui est tourné vers le vieux Château d'Europe, que les anciens avoient pris ces roches pour des Bacchantes, à cause du bruit que les vagues y font. Le coude avant que d'arriver à *Yenicui*, étoit

autrefois couvert d'une forest d'Arboufiers, & s'appelloit *Commarodes*, de *Commaros* qui signifie un *Arboufier*.

Pour *Yenicui*, c'est un village placé sur le coude que le canal fait pour aller à Constantinople. *Yenicui* est un mot Turc, qui par conséquent n'a point de rapport à aucun ancien nom, non plus que *Neocorion* qui est le nom du même lieu & qui signifie en grec vulgaire *nouveau village*. On trouve *Istegna* au delà d'*Yenicui* dans le fond d'un petit port : ce pourroit bien être le *Leostenion* de Denys & d'Estienne de Byzance, puisque le *Port aux femmes*, dont nous allons parler, doit être entre le vieux Château d'Europe & le *Leostenion*. Or il est certain que le *Port aux femmes*, de Denys de Byzance, est à l'entrée de la riviere d'*Ornousderé* ou du *ruisseau des Cochons*, qui coule justement entre le Château & *Istegna*. L'embouchûre de cette riviere fait le plus beau Port du Bosphore, & ce Port a eû plusieurs sortes de noms. Les Grecs le nomment *Sarantacopa* à cause de son Pont de bois lequel est soutenu par quarante poutres qui servent de piles. Denys de Byzance le nomme le *golphe de Lasthenes*, d'où il paroît qu'il faut lire dans Pline *Lasthenes* non pas *Castanes* ; & peut être même *Leosthenes* dans Denys, pour s'accommoder à Estienne de Byzance. Quoiqu'il en soit, le même Port, est le *Port aux femmes* de Denys, & le *Port des vieillards* de Pline : car pour celui que cet auteur a nommé du même nom, il y a apparence que c'est le Port d'*Istegna*, puisqu'il en a fait mention après le *Port des vieillards*. Le Port de *Sarantacopa* s'appelloit aussi le *Port de Phidalie femme de Byzas*, laquelle, suivant Estienne de Byzance, s'étant mise à la teste d'une petite armée de femmes, vainquit dans cet endroit, *Strele* qui vouloit déthrôner son frere Byzas.

Balthalimano, ou le *Port de la hache*, avec un village

de même nom, sont situés entre d'*Ornoufderé* & le vieux Château ; mais c'est un port si peu considérable, qu'il n'en est pas fait mention dans les auteurs. Toute la côte jusques au Château, est comme taillée à plomb en plusieurs endroits, & les flots y font un bruit si épouvantable, que les Grecs la nomment encore *Phonea*, comme qui diroit *Phonema, voix répétée*. La voix agitée par de continuel tourbillons, pour me servir de l'expression d'Estienne de Byzance, *y bout de même que l'eau dans un chauderon qui est sur le feu*. C'est là que les matelots en remontant le canal, sont obligés de se servir de fortes perches pour appuyer de toutes leurs forces contre les rochers, sans quoi ils échoüeroient inévitablement, les rames ne suffisant pas pour empêcher d'être poussés par le vent du Sud. Il y a donc beaucoup d'apparence que le Pont de Darius fut jetté plus bas vers le vieux Château d'Europe.

Le vieux Château est situé à l'endroit le plus étroit du canal sur un cap opposé à celui où est le Château d'Asie. C'est sur ces caps que les Empereurs Grecs avoient fait bâtir autrefois des forteresses, comme nous l'avons dit plus haut : mais les Turcs ont encore mieux fortifié ces lieux, dont la situation est tres avantageuse. *Amurat* ou *Mourat II.* ayant déclaré la guerre à *Uladiflas* Roy de Pologne, voulut s'assurer le passage du Bosphore ; & comme les Châteaux des Grecs tomboient en ruine, il fit démolir le monastere de *Softhenion* dédié à S. Michel, & fondé par le grand Constantin. Les matériaux furent employez pour bâtir ce Château ; ils étoient excellens, car *Justinien* & *Basile le Macedonien* avoient parfaitement bien fait rétablir ce couvent. Neanmoins *Mahomet II.* ne trouva pas les fortifications de *Mourat* assez bien entendues, & pour bloquer Constantinople de tous côtez,

il les fit mettre en l'état où elles sont à présent. Ce Château, comme dit Calchondyle, a trois grandes tours, deux sur le bord du canal, & la troisième sur la croupe de la colline. Ces tours sont couvertes de plomb, épaisses de trente pieds, & les murailles de leur enceinte qui est triangulaire, en ont environ vingt-deux d'épaisseur ; mais elles ne sont pas terrassées. Les embrasures des canons sont horribles, de même que celles des autres Châteaux du Bosphore & des Dardanelles. Les canons sont sans affûts, & il faut beaucoup de temps pour les charger. Mahomet II fit achever ces fortifications en trois mois ; il assiégea Constantinople au printemps suivant, & nomma ce Château *Chafcesen*, c'est à dire *Coupeur de testes*. Les Grecs l'appellent *Neocastron*, le *Château neuf*, & *Lemocopie* ou *Château du détroit*. Il porte le nom de *Château vieux* depuis que Mahomet IV a fait bâtir ceux qui sont à l'entrée de la mer Noire. Mahomet II qui mit 400 hommes de garnison dans son Château de *Bafcesen*, en donna le gouvernement à Pherus Aga, avec ordre de faire payer les droits à tous les bâtimens, tant Genoïs & Venitiens, qu'à ceux de Constantinople, de Caffa, de Sinope, de Trebisonde, &c. qui passeroient par là. Le Gouverneur interpreta cruellement les ordres de son Maître, car Erizzo capitaine Venitien n'ayant pas voulu baisser les voiles, eut le malheur de voir son navire couler à fond par l'effet d'un boulet de pierre d'une grosseur prodigieuse ; & tout ce qu'il pût faire dans ce desordre fut de se jeter à terre avec environ 30 hommes de son équipage : mais il fut épalé par ordre du Gouverneur, & l'on coupa la teste aux autres qui furent laissez sur le rivage sans sepulture.

Le Château de Mahomet II est bâti sur le Cap de *Mercur* de Polybe ; & ce temple du dieu des voleurs & des marchands étoit bâti, suivant cet auteur, dans l'endroit

droit le plus étroit du Bosphore, à peu près entre Byzance & le Temple de Jupiter *Distributeur des vents*; Denys de Byzance appelle ce même Cap *le chien rouge*. C'est là que venoit aboutir l'autre tête du Pont sur lequel Darius fit passer son armée pour aller combattre les Scythes: la premiere teste de ce grand ouvrage étoit en Asie dans l'endroit le plus étroit du Bosphore vis à vis l'autre Château. A l'égard de la chaire que l'on creusa pour y faire asseoir le Prince, qui voulut voir défilér son armée, elle étoit, suivant les apparences, du côté d'Europe, & Denys de Byzance convient que c'étoit le plus beau monument qui restoit de cette ancienne histoire; mais ce monument ne s'y voit plus. Les Mahometans ont renversé entièrement les deux côtes du canal pour y bâtir non seulement les vieux Châteaux, mais encore ce beau Village qui est autour de celui d'Europe, & qui proprement fut nommé *Lemocopie*, quand Mahomet II ordonna à des gens ramassés de tous côtes de s'y retirer.

Le canal s'élargit depuis le Château jusques à *Couroushismé*, & fait un grand golphe en manière d'arcade, sur le bord de laquelle est bâti un Serrail du Grand Seigneur, puis le village de *Bubes Bacheft*, & ensuite *Arnautcui*, ou le village *des Albanois* ou *Arnautes*. Ce golphe d'*Arnautcui* est désigné par Denys de Byzance sous le nom de golphe *de l'Echelle*, parce que dans ce temps-là il y avoit une fameuse échelle ou machine composée de poutres, laquelle étoit d'un grand usage pour charger & pour décharger les vaisseaux, parce que l'on y montoit comme par degrez. Ces sortes de machines s'appelloient *Chelæ*, par je ne sçai quelle ressemblance qu'on y trouvoit avec les pattes des écrevisses: de *Chelæ* on fit *Scala*, de là vient que les Ports les plus fréquentez du Levant s'appellent *des Echelles*. Peut-être que le Temple de Diane bâti

à Arnautcui, & fort connu par les pêcheurs sous le nom de *Dictynne*, avoit donné lieu de dresser là des Echelles pour s'y débarquer & pour se rembarquer plus facilement. Ces machines, qui avoient peu d'élevation, étoient presque couchées sur le bord de la mer, & servoient à faire passer & repasser les gens à pied sec.

Après Arnautcui se presente le fameux Cap *des Esties*, au pied duquel est bâti Courouchismé. *Esties* pourroit bien être un reste d'*Estia*, nom sous lequel les Grecs ont connu la Deesse *Verfa*, à laquelle peut-être on avoit dressé quelque Temple dans ce quartier-là. Courouchismé s'appelloit autrefois *Afomaton*, à cause d'une Eglise que Constantin y avoit fait bâtir en l'honneur de l'Arcange S. Michel. Procope décrit la magnificence de ce Temple, qui fut relevé par Justinien; mais il n'en reste plus aucune trace. Il n'en est pas de même de la marche des écrevisses, lesquels pour n'être pas entraînez par le courant, qui est tres-violent au dessus du Cap, sont obligez de grimper sur les rochers, & ne viennent reprendre le canal qu'après avoir bien eguifé leurs pattes & gravé, pour ainsi dire, leurs pas sur les roches.

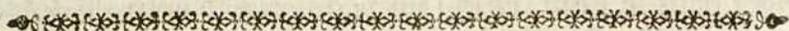
Du Cap de *Courouchismé* à la pointe de *Besichtachi*, le canal prend le tour d'un demi cercle, sur le bord duquel sont situez *Ortacui* & *S. Phocas*. *Ortacui* est un village sur le Port que les anciens appelloient *Clidium* & le *vieillard marin*, que quelques-uns prenoient pour Nerée, pour Protée, ou pour quelque Dieu des eaux. Le petit Port de S. Phocas est à l'entrée d'une vallée tres-fertile, connue par les anciens à l'occasion d'*Archias* de *Tassos* qui l'avoit choisie pour y bâtir une ville; mais, suivant Estienne de Byzance, les Chalcedoniens s'y opposerent par jalousie. Au dessous de S. Phocas est un autre Port où les Rhodiens relâchoient quand ils venoient na-

vîger dans le Pont; ce qui lui a conservé le nom de *Rhodacinon*. Ces Rhodiens étoient si puissans sur mer dans ce temps-là, qu'ils obligèrent les Byzantins à entretenir la liberté du commerce du Pont-Euxin, c'est à dire à laisser passer librement toutes les nations qui voudroient commercer dans la mer Noire, sans qu'il fût permis d'exiger d'elle aucuns droits.

Il ne reste plus que *Besichtachi* ou *Besichtas* pour aller à *Fondoeli*, c'est à dire au premier des fauxbourgs de Constantinople, suivant la route que nous avons tenuë. *Besichtachi* portoit autrefois le nom de *Jason* chef des Argonautes. Ce heros, au rapport d'Estienne de Byzance, relâcha dans ce lieu où il n'y avoit qu'une forêt de Cyprés, & un Temple d'Apollon. Dans la suite, ou pour mieux dire plusieurs siecles après, le même endroit prit le nom de *Diplocionion*, de deux colonnes de pierre Thebaïque, lesquelles on voit encore auprès du tombeau de Barberouffe, qui sans doute étoit plus grand homme de mer que Jason, quoiqu'il fust né de pauvres parens dans l'Isle de Metelin. Barberouffe est mort Roy d'Alger & Capitan-Pacha en 1547. Solyman II le nomma *Chairadin*, c'est à dire *grand Capitaine*: de *Chairadin* Calcondyle a fait *Charatin*, & Paul Jove *Hariadene*.

Si l'on vouloit suivre entierement la description que Denys de Byzance a faite du Bosphore, il faudroit chercher les places de *Pentecontarion*, de *Thermastis*, de *Delphinus* & *Charandas*; du *Temple de Ptolemée Philadelphie*, du *Palinormicon*, & de l'*Aiantium*; mais où les trouver! les Grecs & les Turcs ont tout renversé depuis ce temps-là pour habiter *Fondoeli* & *Topàna*, où se trouve le Cap *Metopon* qui fait front à la pointe du Serrail.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X V I.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION
des côtes meridionales de la mer
Noire, depuis son
embouchûre jus-
ques à Sinope.

Quoiqu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainsi dire, que le nom; les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont gueres plus frequens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux Poètes anciens, & sur tout au chagrin d'Ovide; en effet le sable de la mer Noire est de même couleur que celui de la mer Blanche, & ses eaux en sont aussi claires; en un mot, si les côtes de cette mer, qui passe pour si dangereuse, paroissent sombres de loin, ce sont les bois qui les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître comme noirâtres. Le ciel y fut si beau & si serein pendant tout nôtre voyage, que nous ne pûmes nous empescher de donner une espece de démenti à Valerius Flaccus fameux Poëte Latin, qui a décrit la route des Argonautes, lesquels passioient pour les plus celebres voyageurs de l'antiquité, mais qui ne sont cependant que de fort petits garçons en comparaison des Vincent le Blanc, Tavernier, & une infinité d'autres qui ont veû la plus grande partie de la terre habitée.

Ce Poëte assure que le ciel de la mer Noire est toujours embrouillé, & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moy je ne disconviens pas que cette mer ne

soit sujette à de grandes tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raisons pour le nier, car je ne l'ai veüe que dans la plus belle saison de l'année; mais je suis persuadé qu'aujourd'hui dans l'état de perfection où l'on a porté la navigation, on y voyageroit aussi seûrement que dans les autres mers, si les vaisseaux étoient conduits par de bons Pilotes. Les Grecs & les Turcs ne sont gueres plus habiles que Tiphys & Nauplius qui conduisirent Jason, Hercule, Thesée, & les autres Heros de Grece, jusques sur les côtes de la Colchide ou de la Mengrelie. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur science aboutissoit, suivant le conseil de Phinée cet aveugle Roy de Thrace, à éviter les écueils qui se trouvent sur la côte meridionale de la mer Noire, sans oser pourtant se mettre au large; c'est à dire qu'il falloit n'y passer que dans le calme. Les Grecs & les Turcs ont presque les mêmes maximes; ils n'ont pas l'usage des Cartes maritimes, & sçachant à peine qu'une des pointes de la bouffole se tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme l'on dit, dès qu'ils perdent les terres de veüe. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rumbes des vents, passent pour fort habiles lorsqu'ils sçavent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en sortant du canal de la mer Noire; & que pour aller à Trebifonde il faut se détourner à droite.

A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout-à-fait; leur grand merite est de ramer. Castor & Pollux, Hercule, Thesée, & les autres demi-dieux se distinguèrent par cet exercice dans le voyage des Argonautes: peut-être qu'ils étoient plus forts & plus hardis que les Turcs, qui souvent aiment mieux s'en retourner d'où ils sont venus & suivre le vent qui souffle, que de lutter contre lui. On

a beau dire que les vagues de la mer Noire sont courtes, & par conséquent violentes, il est certain qu'elle sont plus étendues & moins coupées que celles de la mer Blanche, laquelle est partagée par une infinité de canaux qui sont entre les Isles. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui navigent sur la mer Noire, c'est qu'elle a peu de bons Ports, & que la plupart de ses Rades sont découvertes; mais ces Ports seroient inutiles à des Pilotes, qui dans une tempête n'auroient pas l'adresse de s'y retirer. Pour assurer la navigation de cette mer, toute autre nation que les Turcs formeroit de bons Pilotes, répareroit les Ports, y bâtiroit des Moles, y établiroit des magasins; mais leur génie n'est pas tourné de ce côté-là. Les Genoïis n'avoient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, & sur tout dans le XIII. siècle, où ils faisoient tout le commerce de la mer Noire, après en avoir occupé les meilleures Places. On y reconnoit encore le débris de leurs ouvrages, & sur tout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II les en chassa entièrement; & depuis ce temps-là les Turcs, qui ont tout laissé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviger, quelques avantages qu'on leur ait proposés pour en obtenir la permission.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homere jusqu'à présent, & tout ce que les Turcs en pensent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue; tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre ce voyage: mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions sur un Caïque, & non pas sur une Saïque. Les Caïques qui vont sur cette mer, sont des felouques à quatre rames qui se retirent tous les soirs à terre, & qui ne se

remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploie une voile quarrée animée par les zéphirs, & que l'on baiffe bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler. Pour éviter les allarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les Matelots de ce pays-là qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable & dressent une espece de tente avec la voile; c'est la seule manœuvre qu'ils entendent bien.

Le départ de *Numan Cuperli Vizir*, ou Pacha à trois queües, qui venoit d'être nommé Viceroi d'Erzeron, nous parut une de ces occasions favorables que nous ne devons pas laisser échaper. C'est un Seigneur d'un grand merite, sçavant dans la langue Arabe, profond dans la connoissance de sa religion, & qui à l'âge de 36 ans a leû toutes les Chroniques de l'Empire. Il est fils du Grand Visir Cuperli qui fut tué si glorieusement à la bataille de Salankemen, dans le temps que la fortune sembloit se déclarer pour les armes Othomanes; ce Numan Cuperli est destiné pour les plus grands emplois de l'Etat. Sultan Mustapha, frere de Sultan Achmet à present regnant, l'honora de son alliance & lui fit épouser une de ses filles, mais elle se noya à Andrinople dans un des canaux du Serrail, avant que le mariage fust consommé. De Viceroi d'Erzeron il fut fait Pacha de Cutaye, ensuite on l'a fait Viceroi de Candie, & on ne doute pas qu'il ne soit un jour premier Visir. Il semble que l'Empire Othoman ne se peut foutenir que par la vertu des Cuperlis; celui-ci est aimé des peuples, & universellement reconnu pour le Seigneur le plus intègre & le plus équitable de la Cour.

Nous ne pensâmes donc qu'à suivre un aussi honnête homme. M^r l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire presenter à lui par M^r le Duc, son Medecin ordinaire, qui étoit aussi celui du Pacha. Il nous fit assurer de sa pro-

tection, en considération de l'Empereur de France, dont il ne cessoit d'admirer la prévoyance, jusques à envoyer, disoit-il, des personnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre sur les lieux les usages qu'on en fait par rapport à la santé. Au surplus le Pacha n'étoit pas fâché d'avoir des Medecins à sa suite, & il m'apprit que son pere avoit été fort satisfait de l'habileté de Mr d'Hermange, qu'il avoit eû long temps auprès de lui, & entre les mains de qui il étoit mort à Salankemen. Nos principales conversations pendant le voyage rouloient sur les interêts des Princes de l'Europe, qu'il connoît parfaitement, & elles se terminoient ordinairement par une petite relation de ce que nous avons observé de plus curieux. De crainte de scandaliser sa maison, il nous faisoit demander en secret les desseins des plantes que nous observions sur la route; je les remettois par ses ordres à un de ses freres Cuperli Bey, qui nous les rendoit après que le Pacha les avoit considerez seul & à loisir. Cette politique est nécessaire parmi les Turcs, où l'on trouve mauvais que les bons Musulmans prennent connoissance des sciences cultivées par les Chrétiens, & qu'ils donnent des marques de l'estime qu'ils en font. J'eus occasion de lui donner un morceau de Phosphore, & de lui expliquer la manière dont il faut s'en servir; mais il ne voulut pas que j'en fisse l'experience en sa preséence. Quelques jours après il convint que les Chrétiens étoient d'habiles gens, & que leur sagacité étoit aussi loüable, que la fainéantise des Orientaux meritoit d'être blâmée. Nous fûmes assez heureux pour ne voir mourir personne de sa maison entre nos mains. Quoiqu'il eût auprès de lui Mr de S. Lambert habile Medecin François, il lui ordonna pourtant qu'on nous fist voir tous les malades, ce que je n'acceptai qu'à condition que nous les verrions ensemble.

ble. Toute sa maison fut malade sur la route ; nous traitâmes le Maître le premier, sa femme, sa mere, sa fille, & ses autres officiers : tout se passa à nôtre honneur, & les malades s'en trouverent bien.

Nôtre equipage fut bientôt dressé, quoique la route dût être fort longue, car dans les plus grands voyages je crois qu'il ne faut absolument se charger que des choses nécessaires. Nous acheptâmes donc une tente, quatre grands sacs de cuir pour enfermer nôtre bagage, & des coffres d'ozier couverts de peau, pour conserver nos plantes & les papiers qui servoient à les secher. Les tentes du Levant sont moins embarrassantes que celles de ce pays-ci. Elles n'ont qu'un arbre au milieu qui se démonte en deux pieces quand on veut plier bagage, mais qui soutient, lorsque la tente est placée, un pavillon de grosse toile bien ferrée sur laquelle l'eau coule aisément ; le pavillon est arrêté dans sa circonference avec des cordons que l'on accroche à des chevilles de fer fichées en terre ; aux deux tiers de la hauteur de ce pavillon sont attachées des cordes que l'on bande fortement par le moyen d'autres chevilles plus ecartées de l'arbre que les premières ; ces cordes tirent le haut du pavillon en dehors, & lui font faire un angle saillant en manière de Mansarde. Nous placions nos trois strapontins de telle manière, que le chevet se trouvoit contre l'arbre, & les pieds à la circonference du pavillon, laquelle d'ailleurs étoit occupée par nos sacs & par nos coffres. Un quart d'heure suffit pour dresser un pareil appartement, & l'on y trouve toutes ses commoditez. A l'égard de la batterie de cuisine, elle consistoit en six affiettes, deux grandes jattes, deux marmittes, deux tasses, le tout de cuivre blanchi ; deux bouteilles de cuir pour porter de l'eau, un fanal & quelques cuilliers de bois à long manche ; car on n'en trouve

pas d'autres en Turquie, où ordinairement les gens les plus aîsez ne font pas mieux en vaisselle que nous l'étions.

Nos capots de Marseille nous furent d'un secours merveilleux; ils étoient d'un gros drap de Capucin, doublez d'une étoffe d'égale résistance pour la fatigue. Un capot est un meuble incomparable pour un voyageur, & fert en cas de besoin de lit & de tente. Nous nous étions fournis dans l'Archipel de linge pour la table, & pour nôtre usage, sur tout de calçons de toile de coton, qui tiennent lieu de draps de lit dans ces sortes de routes; nous pouvons nous vanter d'en avoir fait venir la mode parmi les Arméniens de nos caravanes. Il fallut quitter l'habit François à Constantinople pour prendre le Dolyman & la veste; mais comme cet habit nous parut fort embarrassant pour travailler à nos recherches, nous fîmes faire aussi un habit à l'Arménienne pour aller à cheval, & des botines de marroquin pour courir dans la campagne; l'habit à la Turque étoit destiné pour les visites de cérémonie & de bienfiance, & l'autre étoit pour la fatigue.

Nos amis de Constantinople nous indiquèrent un homme admirable qui savoit toute sorte de métiers, & qui nous servoit d'Intendant, de valet de chambre, de cuisinier, d'interprete, & de maître si je l'ose dire; car le plus souvent il en falloit passer par tout ce qu'il vouloit. Cet habile homme étoit un Grec, fort comme un Turc, & qui avoit couru par tout le pays; il faisoit la cuisine à la Turque & à la Françoisé. Outre le Grec vulgaire, il parloit Turc, Arabe, Italien, Russiote & Provençal qui est sa langue naturelle. Nous nous trouvâmes si bien de *Janachi*, c'étoit ainsi qu'il s'appelloit, que nous n'en primes pas d'autre jusques en Arménie; Pourquoi dépenser l'argent du Roy mal à propos! D'ailleurs il faut faire le

moins de fracas qu'il est possible dans les pays étrangers lors qu'on n'y est envoyé que pour faire des observations. *Janachi* avoit encore une excellente qualité pour un voyageur ; il étoit poltron en homme de bon sens, car qui est-ce qui s'avise de courir le monde pour se battre, à moins que d'être du caractère de Don Guichot ! tout considéré, on va bien loin avec un peu de poltronerie & beaucoup de sobriété. Nôtre officier possédoit la première de ces qualitez au sublime degré ; mais comme il ne connoissoit gueres la seconde, quelque robuste qu'il fust, il ne pouvoit pas résister à la violence du vin, & s'affoupiissoit de temps en temps : nous devons cependant lui rendre justice, il s'avoit si bien prendre son temps, que cette liqueur ne faisoit son effet que lorsqu'il étoit à cheval ; il dormoit alors tranquillement, & nos affaires n'en étoient point dérangées.

M^r l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire expedier gratuitement un Commandement de la Porte, c'est à dire qu'il en voulut payer tous les droits à vôtre considération, MONSEIGNEUR, & nous sçavons bien que nous vous sommes redevables de toutes les honnêtetez dont il nous combla. Voici la teneur de ce Passeport que j'ay traduit à la lettre, pour faire voir la formule dont se servent les Turcs en pareille occasion.

COMMANDEMENT

Addressé aux Pachas, Beglier-Beys, Sangiac-Beys, Caddis & autres Commandans qui se trouvent sur le chemin de Constantinople à Trebisonde, Erzeron, Alep, Damas, &c. tant par mer que par terre.

VOUS sçavez à l'arrivée de ce sublime Commandement, que l'exemplaire des grands de la religion du Messie, M^r de

Ferriol Ambassadeur de l'Empereur de France, résident à ma suprême Porte (que sa fin soit heureuse) a envoyé une requête à mon Camp Imperial, par laquelle m'ayant fait savoir qu'un des Docteurs de France nommé Tournefort, particulièrement expérimenté dans la connoissance des Plantes, est parti de France avec quatre personnes pour chercher des plantes qui ne se trouvent point dans leur Royaume; & ayant demandé mon Commandement, pour que dans les endroits de son passage, soit par mer ou par terre, on n'y mette aucun empêchement, & qu'il n'y soit fait aucun dommage à ses hardes & à son equipage, ne s'employant qu'aux choses de son Art, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, ne sortant point des bornes de son état, & se comportant comme il le doit; ce mien Commandement a été donné, pour cette fois seulement, pour qu'il ne soit mise aucune opposition à son passage; & j'ordonne qu'arrivant avec ce noble Commandement, vous vous comportiez conformément aux ordres qu'il contient à ce sujet, & que ledit Docteur avec les quatre personnes de sa suite seulement, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, & restant dans les bornes de son devoir, dans quelque endroit de nôtre juridiction qu'il arrive, pour cette fois seulement, vous ne mettiez aucune opposition à son passage, & qu'il ne soit fait aucune peine aux personnes de sa suite, ni à son equipage, & ne faisant rien de vôtre part qui soit opposé aux Constitutions Imperiales, vous lui fassiez donner pour son argent, au prix courant, les choses dont il aura besoin, par ceux qui les vendent, & que vous exécutiez tout ce que contient mon noble Commandement, lorsqu'il vous sera présenté. Sachez-le ainsi, & après en avoir fait la lecture, remettez-le entre les mains de celui qui en est le porteur, & ajoûtez foy au noble signe dont il est marqué. Ecrit au commencement de la Lune Zilcadeh de

l'Egire mille cent douze. Ordonné dans la plaine de Daoue Pacha.

Nous prîmes congé de M^r l'Ambassadeur le 13 Avril, & couchâmes le même jour à *Ortaoui* sur le canal de la mer Noire dans le Serrail de Mahemet-Bey, Page du Grand Seigneur. Mahemet en avoit laissé l'usage à M^r Chabert Apoticaire de Provence établi depuis longtemps à Constantinople, où il étoit fort employé dans sa profession : ce pauvre homme quelque temps après nôtre départ eut le sort de la plupart des gens qui vont chercher fortune dans cette puissante Ville, c'est à dire qu'il y mourut de la peste dont il fut frappé & emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Son fils qui étoit Apoticaire du Pacha, & qui nous fut d'un grand secours pendant la route, à cause de l'intelligence qu'il a des langues du pays, vint avec nous attendre ce Seigneur dans la maison du Bey, laquelle passe pour une des plus belles du canal.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs ; ce sont de petites collines fort agréables par leur verdure, mais elles ne produisent que des plantes communes. A l'égard du Serrail, il n'a pas beaucoup d'apparence, non plus que les autres maisons du Levant, quoique les appartemens en soient beaux, & qu'on y ait fait beaucoup de dépense. Tous les plafonds sont peints, historiez & dorez dans le goût de Turquie, c'est à dire avec des ornemens si petits & si mesquins, quoique riches, qu'ils seroient plus propres pour des ouvrages de broderie que pour des sales. Ces sales sont boisées assez proprement, & l'on y voit par tout, au lieu de tableaux, des sentences Arabes tirées de l'Alcoran. Mais quelque soin qu'on ait apporté pour la décoration de ces lieux, les planchers en sont trop bas, & c'est là le défaut ordinaire des bâtimens du

Levant, où l'on ne garde point de proportion. Ce défaut paroît en dehors, car les combles font si bas, qu'on diroit qu'ils écrasent les maisons; en effet ils leur dérobent la moitié du jour. Quoique les chambres aient double rang de fenêtres, elles n'en font pas mieux éclairées: ces fenêtres font ordinairement quarrées, surmontées chacune par une autre fenêtre plus petite qui est ceintrée. C'est principalement par les bains qu'on distingue les maisons des grands Seigneurs, de celles du commun. Quoique les Turcs ne bâtissent les bains que pour la commodité, ils ne laissent pas de les accompagner de quelques ornemens; ceux de la maison du Bey font pavez & incrustez de marbre; on y tempere l'eau par le moyen d'un tuyau de plomb qui en verse de la chaude autant qu'on veut; les galeries & les corridors qui font de bois peint, regnent autour de la maison: il n'y a que l'escalier qui la deshonne, mais on n'en sçait pas faire de plus beaux en Turquie, où les Architectes placent, pour tout escalier, une espece d'échelle de bois couverte d'un appentis; c'est encore pis chez les Grecs, où cette échelle est exposée à la pluye & au soleil. La cour de la maison dont je parle seroit assez belle, si elle n'étoit pas rétreffie par un bassin qui sert (pour ainsi dire) de remise aux Caiques, car ces caiques sur le canal de la mer Noire tiennent lieu de carrosses, de charrettes & de fourgons: on s'en sert à toute sorte d'usages, dont la pêche n'est pas un des moins utiles. De la cour on passe dans les jardins, qui seroient fort beaux, s'ils n'étoient trop resserrez par les collines qui les environnent; mais le parc est bien planté & d'une étendue considérable. Voilà le modele d'une maison de campagne de Turquie; quoi-qu'elles ne soient pas comparables à celles des environs de Paris, elles ne laissent pas d'avoir des beautez & une certaine magnificence.

Nous ne nous ennuyâmes pas dans celle de Mahemet Bey.

Le Pacha parut enfin sur le canal le 26 Avril avec huit gros caïques ou felouques, sur lesquelles on avoit mis une partie de sa maison, le reste avoit pris les devans sur les saïques, & l'alloit attendre à Trebifonde. La felouque où étoient les Dames étoit si couverte & si garnie de jaloufies de bois, faites en manière de raifeaux, qu'elles avoient de la peine à y respirer. Le Pacha n'avoit que sa mere, sa femme, une de ses filles, six esclaves de même sexe pour les servir, & quelques eunuques. Nôtre felouque étoit le neuvième bâtiment de cette petite flote, & en formoit l'arriere garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à se mêler avec les Chrétiens, ou que l'on crût que ce seroit manquer de respect pour le Pacha si nous nous rangions sur la même ligne que les caïques de sa maison, son Intendant avoit ordonné qu'on laisseroit une certaine distance entre nôtre felouque & les autres. J'eûs beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avoient garde de s'approcher, ni de débarquer avant les autres. Quoique nous eussions fretté nôtre bâtiment au même prix que ceux du Pacha, c'est à dire à 400 livres pour le voyage de Constantinople à Trebifonde, nous n'avions pourtant que quatre matelots & un timonier, au lieu qu'il y avoit des matelots de relais sur les autres: mais il n'est pas surprenant que les gens du pays, & sur tout les grands Seigneurs, soient mieux servis que les étrangers! Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avoit renvoyé sur nôtre felouque quelques moutons qui embarrassoient la cuisine du Pacha; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençoit à nous traiter de chiens & d'infideles: ainsi pour faire nôtre voyage en paix, il fallut nous accoûtumer aux manières Turques.

Nous nous rangeâmes donc à la queue de la flotte, après avoir embrassé nos amis qui étoient venus nous dire adieu à Ortacui, & nous passâmes les premiers Châteaux à force de rames, car il ne faisoit point de vent. Nous arrivâmes aux derniers Châteaux avec le même calme, & nous eûmes le plaisir d'entrer dans la mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde. Quoique cette mer nous parût ce jour-là aussi pacifique que celle d'Amérique, le cœur ne laissa pas de nous palpiter un peu à la vue de cette immense quantité d'eau. Nous relachâmes vers *le Quindi*, c'est à dire sur les quatre heures, à l'entrée de la riviere de Riva, à 18 milles d'Ortacui. On campa le long de l'eau dans des prairies assez marécageuses; & comme nous étions un peu instruits des manières du pays, nous fîmes dresser nôtre tente assez loin de celles des Mufulmans, pour leur marquer nôtre respect, & pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvoient souhaiter, par rapport à leurs ablutions. On planta pour cela de petits cabinets de toile, où une personne avoit autant de place qu'il lui en falloit pour se laver à son aise. La tente du Pacha étoit sur la pelouse & sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des Dames n'en étoit pas loin, il étoit composé de deux pavillons entourés de fossés, autour desquels elles se promenoient sans être veûes, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Le Pacha & son frere le Bey y passoient la nuit & une partie du jour. La garde des Dames étoit confiée à des eunuques noirs comme jay, dont les visages me déplaisoient extrêmement, car ils faisoient des grimaces horribles, & rouloient les yeux d'une manière affreuse quand j'entrois, & quand je sortois de l'enceinte où l'on portoit la fille du Pacha qui étoit tourmentée d'une cruelle toux.

Riva que je viens d'appeller une riviere, n'est pourtant qu'un ruisseau large à peu près comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchûre peut à peine servir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait sonner le nom bien haut, sous celui de *Rhebas*. Denys le Geographe, qui a fait trois vers en sa faveur, l'appelle une aimable riviere; Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide. Il n'est pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, & suivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses sources sont vers le Bosphore, du côté de Sultan Solyman Kiosc, dans un pays assez plat d'où il coule dans des prairies marécageuses parmi des roseaux. Il n'est pas surprenant que Phinée eût donné une idée si affreuse de ce ruisseau aux Argonautes, lui qui regardoit les Isles Cyanées comme les ecueils les plus dangereux de la mer. Arrien compta 11 milles & 250 pas depuis le Temple de Jupiter jusqu'à la riviere *Rhebas*, c'est à dire depuis le nouveau Château d'Asie jusqu'à *Riva*; cet auteur est d'une exactitude admirable, & personne n'a si bien que lui connu la mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes après les avoir reconnues en qualité de Général de l'Empereur Adrien, à qui il en dédia la description sous le nom du *Periple du Pont-Euxin*.

Je ne sçai pas comment on faisoit du temps de cet Empereur pour faire débarquer les femmes: mais je sçai bien qu'à present chez les Turcs on fait retirer tout le monde fort brusquement lors qu'elles veulent mettre pied à terre; les matelots mêmes se cachent après avoir ajusté des planches qui leur servent de passage; & s'il se trouve des endroits où les caïques ne puissent pas avancer jusques au sable, on enveloppe les Dames, ou pour mieux dire on les emballe dans cinq ou six couvertures,

& les matelots les chargent sur leur col comme des ballots de marchandises. Quand on les a mises à terre, les esclaves les débalent, & les eunuques ne cessent de crier & de menacer, à quelque distance que l'on soit d'eux fust-ce à plus d'un mille. Les valets de pied du Pacha fuyoient pour lors dans les bois, & bien loin de servir ces Dames, ils les auroient laissé noyer plustost que de tourner la teste de leur costé.

De peur que nous n'ignorassions cette loüable coûtume, le Lieutenant du Pacha nous en instruisit dès la premiere visite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir, me dit-il, de certaines choses qu'il faut absolument sçavoir parmi nous. De vous éloigner toujours du quartier des femmes autant que vous le pourrez; de n'aller pas vous promener sur des hauteurs d'où l'on puisse découvrir leurs tentes; de ne faire aucun dégât dans les terres semées, en cherchant des plantes; & sur tout de ne point donner de vin aux gens du Pacha.* Nous le remerciâmes tres-humblement de ses bontez. Pour les Dames nous n'y pensions pas certainement, l'amour des plantes nous occupoit entièrement. A l'égard du vin, les valets de pied du Pacha venoient la nuit avec tant d'empressement que nous ne pouvions pas quelquefois leur en refuser, ce qui fit que je priai l'Intendant de leur deffendre absolument d'avoir commerce avec nous.

Cet Intendant nous parut fort honnête & aimé dans la maison de son Maître, quoiqu'il ne fût pas de son choix, car le Grand Visir pour voir jusques dans le fond de l'ame des Pachas, & pour être informé de tout ce qui se passe chez eux, leur donne ordinairement ces sortes d'Officiers. Celui dont nous parlons nous assûra qu'on se retireroit tous les soirs vers le Quindi, quelque temps qu'il fût; Que le Pacha prendroit quelques jours de repos sur sa route;

Qu'on nous donneroit des gens de sa maison, quand nous le fouhaiterions, pour nous accompagner dans nos promenades; En un mot qu'il favoriferoit nos recherches autant qu'il le pourroit. Il nous presenta le bras pour lui toucher le poux, & fit apporter ensuite le café & le tabac. Nous lui offrimes réciproquement ce qui dépendoit de nostre ministere; il en fut quitte pour deux saignées & pour une purgation pendant toute la route.

Nous sentimes bientoit la difference qu'il y avoit entre la mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17 Avril, il ne cessoit pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel il ne pleut gueres passé le mois de Mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui vuidoit les eaux dont nôtre tente étoit environnée; d'ailleurs le vent du Nord qui commençoit à souffler n'échauffoit pas nôtre logement, & la pluye continuoit par grosses ondées: néanmoins nous ne laissions pas de courir avec plaisir, tantôt sur les côtes, tantôt dans les terres, & sur tout le long du ruisseau, qui devenoit si marécageux qu'il falloit à tous momens revenir sur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénétrables: nous fumes enfin contraints de nous tenir sur les hauteurs; mais nous les épuifâmes en cinq ou six jours. C'est alors que le vent du Nord & la pluye commencerent à nous chagriner. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la rivière, bien loin de se mettre en mer, & nous fumes épouvantés de voir qu'on ne pensoit qu'à faire des provisions. Les gens du Pacha nous offrirent fort honnêtement de la viande; mais nous en envoiâmes chercher, comme les autres, à deux journées du camp. Rien n'adoucit plus nos peines, que deux Plantes admirables, dont voici la description.

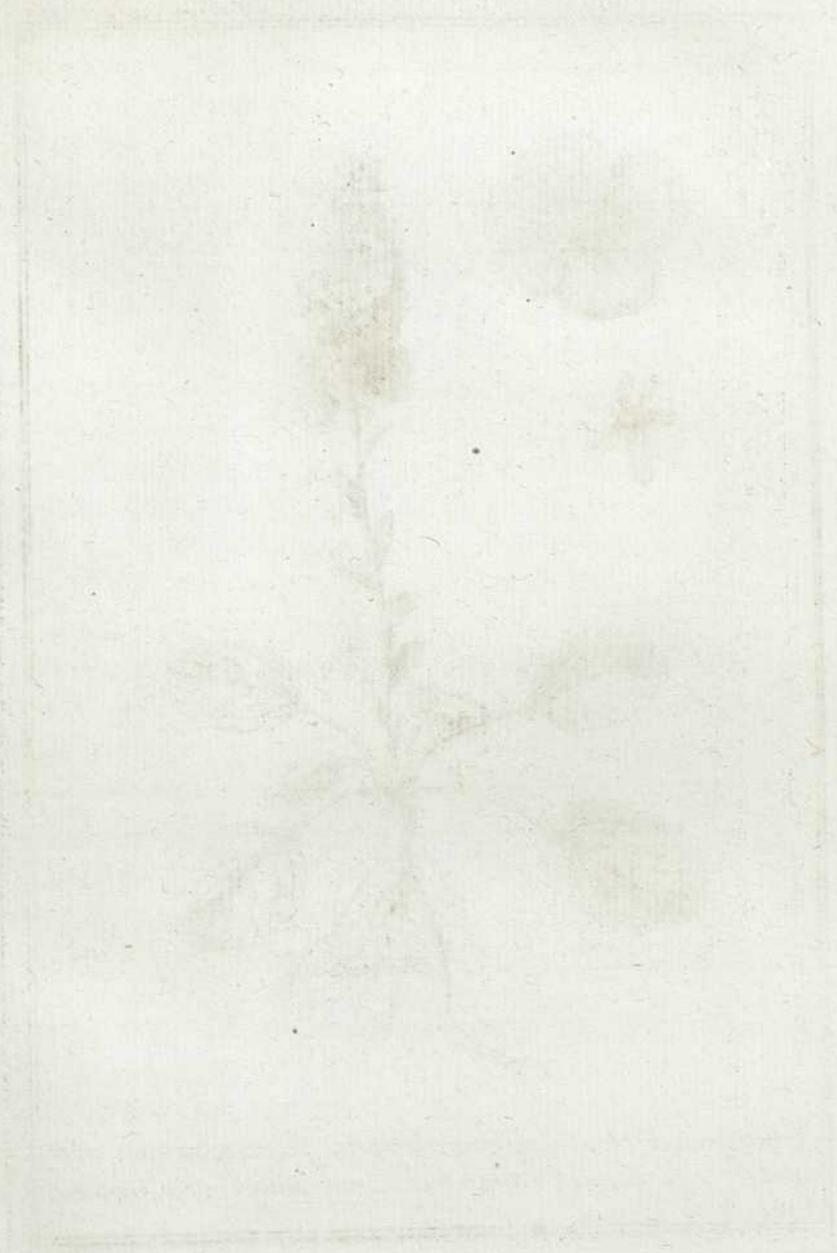
Thymelæa Pontica, Citrei foliis. Coroll. Infl. rei Herb. 41.

Z ij

Sa racine qui a demi pied de long, est grosse au collet comme le petit doigt, ligneuse, dure, divisée en quelques fibres, couverte d'une écorce couleur de citron. Cette racine produit une tige d'environ deux pieds de haut, branchüe quelquefois dès sa naissance, épaisse d'environ trois lignes, ferme, mais si pliante qu'on ne sçauroit la casser, revêtue d'une écorce grise, accompagnée vers le haut de feüilles disposées sans ordre, semblables par leur figure & par leur consistance, à celles du citronier; les plus grandes ont environ quatre pouces de long sur deux pouces de large, pointuës par les deux bouts, lisses, vert-gai & luisant, relevées au-dessous d'une côte assez grosse, laquelle distribuë des vaisseaux jusques vers les bords. De l'extremité des tiges & des branches, poussent sur la fin d'Avril de jeunes jets terminez par de nouvelles feüilles, parmi lesquelles naissent les fleurs attachées ordinairement deux à deux sur une queue longue de neuf ou dix lignes. Chaque fleur est un tuyau jaune verdâtre, tirant sur le citron, gros d'une ligne sur plus de demi pouce de long, divisé en quatre parties opposées en croix, longues de près de cinq lignes sur une ligne de large, un peu pliées en gouttiere, & qui vont en diminuant jusques à la pointe. Quatre etamines fort courtes se trouvent à l'entrée du tuyau, chargées de sommets blanchâtres & déliez, surmontées de quatre autres etamines de pareille forme. Le pistille qui est au fond du tuyau est un bouton ovale, long d'une ligne, vert-gai, lisse, terminé par une petite teste blanche. Le fruit n'étoit encore qu'une baye verte & naissante dans laquelle on distinguoit la jeune graine. Toute la plante est assez touffüe. Les feüilles écrasées ont l'odeur de celles du sureau, & sont d'un goût mucilagineux, lequel laisse une impression de feu assez considérable, de même que tout le reste de la



Thymelaea Pontica Citrei,
foliis Coroll. Inst. Rei herb. 41.





Blattaria Orientalis, Bugulæ folia, flore maximo, virescente, lituris luteis in semicirculum striato Coroll. Inst. Rei herb. 8.

plante. L'odeur de la fleur est douce, mais elle se passe facilement. Cette plante vient sur les collines & dans les bois éclaircis. De toutes les especes connües de ce genre, c'est celle qui a les feüilles les plus grandes.

La Plante qui suit n'est pas moins considérable par la singularité de sa fleur. Je l'ai nommée.

Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo virecente, Lituvis luteis in semicirculum striato. Coroll. Inst. rei Herb. 8.

La racine est à trois ou quatre navets charnus, longs depuis un pouce jusques à trois, épais d'environ deux lignes jusques à demi pouce, blancs, cassants, couverts d'une peau brune gercée, garnis de quelques fibres assez deliées, attachez à un collet gros comme le petit doigt. Les premieres feüilles que cette racine pousse, sont presque ovales, semblables à celles de la Bugle, bosselées, ondées sur les bords, longues d'un pouce & demi ou deux, sur quinze lignes de large, soutenües par un pedicule de deux lignes de long, plat en dessus, arrondi en dessous, purpurin & répandu jusques à l'extremité des feüilles en plusieurs vaisseaux de même couleur. La tige n'a le plus souvent qu'environ neuf à dix pouces de haut sur une ligne d'épais, légèrement velüe, accompagnée de feüilles de sept ou huit lignes de long, sur quatre ou cinq lignes de large. Celles d'enbas sont lisses, les autres parsemées de quelques poils de même que la tige. De leurs aisselles naissent vers le haut, des fleurs assez serrées & disposées en manière d'un gros épi. Chaque fleur est un bassin de près de quinze lignes de diametre, découpé en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres. Le fond de cette fleur est un vert-celadon de même que les bords, lesquels tirent un peu sur le jaune; mais les parties arrondies, dont on

vient de parler, sont rayées en demi-cercle d'un jaune vif qui perce de part en part. Du trou qui occupe le centre de cette fleur, partent deux bandes purpurines, mêlées de blanc, lesquelles vont aboutir au demi-cercle jaunâtre des deux parties supérieures; & du même bord de ce trou naissent deux étamines blanchâtres, terminées par des sommets courbes remplis de poussière jaune. Outre ces étamines on voit sur les bords du même trou des flocons purpurins, velus, cotoneux & foyeux. Le calice est un bassin vert-pâle, long de quatre lignes, découpé en cinq parties jusques vers le centre, dont il y en a trois beaucoup plus étroites que les autres. Le pistille, qui est tout au milieu, est arrondi, velu, long d'une ligne, terminé par un filet beaucoup plus long. Nous fûmes convaincus par les coques qui restoient des fruits de l'année précédente, que cette plante est une véritable espèce d'*Herbe aux Mites*, qui varie non seulement par la hauteur de sa tige, mais encore par la couleur & par la grandeur de ses fleurs.

Tandis que nous nous amusions agréablement à observer des plantes, on nous menaçoit de passer le reste du mois d'Avril dans ce marais; mais heureusement le vent du Nord cessa le 26. La mer en fut encore agitée pendant deux jours; mais à force de rames & de cordes, nous fortîmes enfin de l'embouchure de Riva le 28 d'Avril. Notre flote rangea la côte, & nous relachâmes à *Kilia* village à 30 milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prières; mais ensuite nous profitâmes du Sud-ouest pour aller jusqu'à la rivière d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24 milles de *Kilia*. Tout ce pays, ou pour mieux dire, toutes les côtes de la mer Noire jusques à *Trebisonde*, sont admirables par leur verdure; & la pluspart des futayes s'étendent si avant dans les terres, qu'on les

perd de veüe. Il est surprenant que les Turcs ayent retenu l'ancien nom de la riviere d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, & ce nom vient sans doute de *Sangarios* fleuve assez celebre dans les anciens auteurs, lequel servoit de limite à la Bithynie. Strabon assure qu'on l'avoit rendu navigable, & que ses sources venoient d'un village appellé *Sangias*, auprès de *Pestinunte* ville de Phrygie, connue par le Temple de la mere des Dieux. Lucullus étoit campé sur ses bords lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcedoine, où Mithridate deffit Cotta qui commandoit une partie de l'armée Romaine. Lucullus s'avança jusques à Cizique que Mithridate vouloit assieger; il tomba sur son armée & la mit en pieces. Pour ce qui est des autres ruisseaux que Strabon & Arrien font couler entre Chalcedoine & Heraclee du Pont, il faut qu'ils soient taris, ou réduits à peu de chose; car nos matelots nous assürerent qu'ils n'en connoissoient point d'autres entre Riva & Ava.

Le 29 Avril, quoique la bonace fust grande, nous ne laissâmes pas de faire 40 milles à force de rames, & nous campâmes vers le midi sur la plage de *Dichilites*. Comme nos matelots étoient en haleine, nous entrâmes le lendemain dans l'embouchûre de la petite riviere d'*Anaplia*, après avoir fait 60 milles terre à terre. Le 1 May nous arrivâmes à *Penderachi*. La riviere d'*Anaplia*, suivant la description d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée *Hypius*, puisqu'il ne s'en trouve aucune autre jusques à Heraclee, qu'on appelle aujourd'hui *Eregri* ou *Penderachi*. Quelque petite que soit la riviere d'*Anaplia*, elle fut d'un grand secours à Mithridate; il se retira dans son embouchûre avec sa flote, après avoir perdu pendant la tempête quelques galeres. Comme le mauvais temps l'obligeoit d'y rester, il corrompit Lamachus le plus puissant

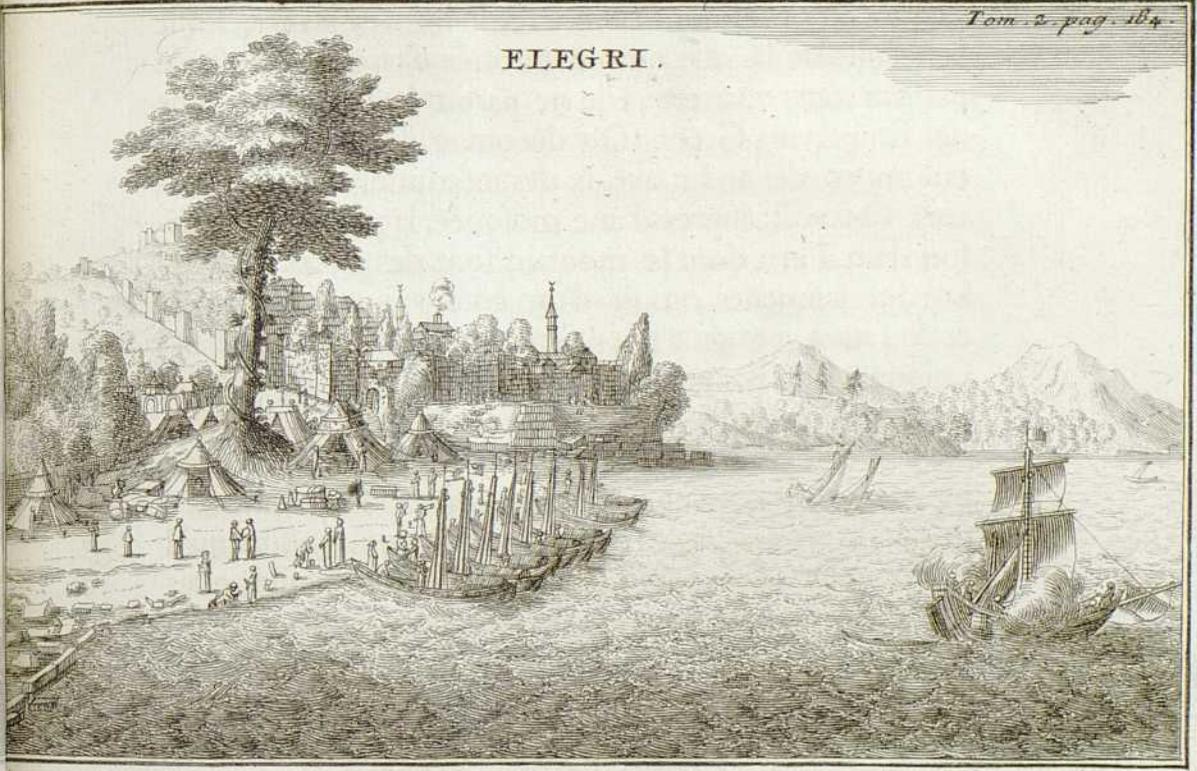
* Eregri.

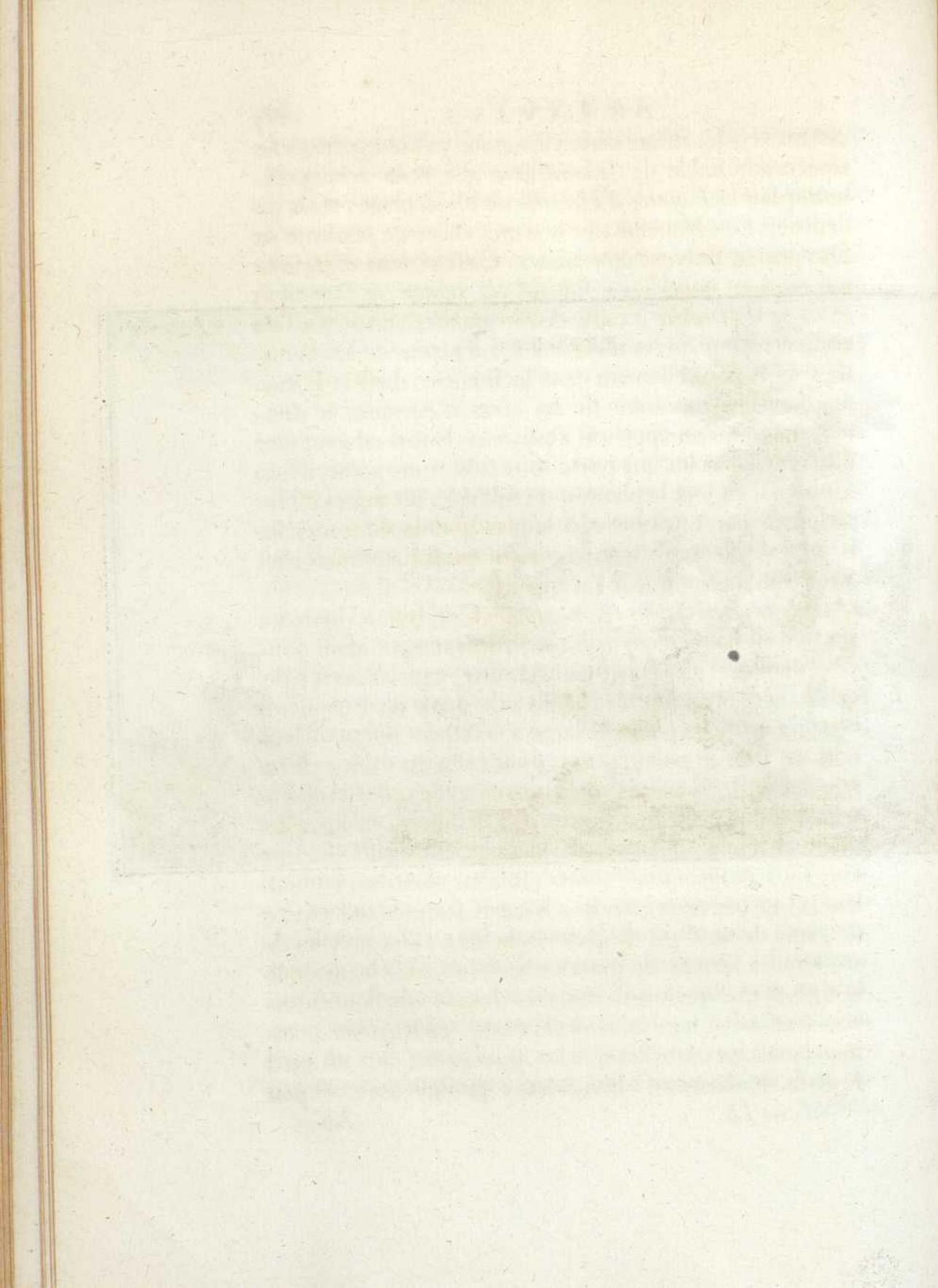
Seigneur d'Heraclée, qui par ses brigues y fit recevoir le Roy du Pont & ses troupes.

Penderachi est une petite ville bâtie sur les ruines de l'ancienne ville d'Heraclée; cette dernière devoit être une des plus belles villes d'Orient, s'il en faut juger par les ruines, & sur tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui sont encore sur le bord de la mer. Pour l'enceinte de la ville qui est fortifiée d'espace en espace par des tours quarrées, elle ne paroît être que du temps des Empereurs Grecs. On découvre de tous côtez des colonnes, des architraves & des inscriptions fort maltraitées. On voit, auprès d'une mosquée, la porte de la maison d'un Turc, dont les montans sont des pieces de marbre sur lesquelles on lit d'un côté P. B. A. ΤΡΑΙΑΝ & de l'autre ΤΟΚΡΑΤΩΡΙ qui sont les restes d'une inscription de l'Empereur Trajan. Cette ville étoit bâtie sur une côte élevée qui domine sur la mer, & qui semble être faite pour commander tout le pays. Du côté de terre il reste encore une ancienne porte toute simple, construite de grosses pieces de marbre. On nous assûra qu'il y avoit, encore plus loin, d'autres restes d'antiquité; mais la nuit qui s'approchoit, & les tentes des femmes, qu'on avoit dressées proche de ces masures, ne nous permirent pas d'aller les reconnoître. Par un malheur même auquel nous ne nous attendions point, nous ne trouvâmes aucun guide: les Grecs celebroident leur Pasque, & vouloient profiter de l'argent qu'ils avoient donné au Cadi pour avoir la liberté de bien boire & de bien danser ce jour-là. Nous allâmes donc nous promener à l'aventure du côté du levant, jusques aux marais qui sont au dessous de la ville, où apparemment croupissent les eaux du Lycus.

Il ne nous fut pas possible de traverser ces marais, & en revenant

ELEGRI.





venant vers les ruines de la ville, nous y découvrîmes une espece admirable de *Sphondylium* que nous primes d'abord pour la *Panacée d'Heraclee* de Dioscoride ; mais les fleurs en sont blanches, au lieu que celles de la plante de Dioscoride doivent être jaunes. C'est le nom d'*Heraclee* qui nous en imposa, car suivant cet auteur on l'appelloit *Panacée d'Heraclee* à cause de ses grandes vertus que l'on comparoit aux forces d'Hercule. La plante de Dioscoride venoit naturellement dans la Bœotie, dans la Phocide, dans la Macedoine sur les côtes d'Afrique, & donnoit le suc qu'on appelloit *Opopanax*, lequel est peut-être different de celui qui porte le même nom aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, la plante qui croît dans les ruines d'*Heraclee* me parut tres-belle, & la plus grande de toutes les especes de plantes à fleur en parasol qui soit connue ; c'est pour cette raison que je l'ai appelée

Sphondylium Orientale, maximum Cor. Inst. rei herb. 227.
La tige est haute d'environ cinq pieds, épaisse d'un pouce & demi, creusée d'un nœud à l'autre, canelée, vert pâle, velue, accompagnée de feuilles de deux pieds & demi de long sur deux pieds de large, découpées jusques à leur côte en trois grandes parties, dont celle du milieu est recoupée en trois pieces, & la moyenne de celles-ci est encore taillée de même. Toutes ces feuilles sont lisses par dessus, blanches & velues par dessous, soutenues par une côte plus grosse que le pouce, solide, charnue, embrassant la tige par deux grandes ailes, qui forment une espece de gaine de neuf ou dix pouces de long. Des aisselles de ces feuilles sortent de grandes branches aussi hautes que la tige, & quelquefois davantage, chargées de fleurs blanches tout-à-fait semblables à celles du *Sphondylium* commun ; mais les ombelles qui les soutiennent ont un pied & demi de diametre ; les graines, quoique vertes & peu

avancées, étoient beaucoup plus grandes que celles des autres especes de ce genre. Cette plante naît dans les débris de ces belles murailles qui sont sur le Port, & qui nous parurent de la premiere antiquité.

On doute si Strabon a voulu dire que cette ville eût un bon Port, ou s'il faut laisser dans cet auteur le mot qui exprime qu'elle n'en avoit point. Pour moi je crois que le vieux Mole qui est entièrement ruiné, & que l'on croit être l'ouvrage des Genoïis, avoit été bâti sur les fondemens de quelqu'autre Mole plus ancien qui mettoit à couvert du vent de Nord, les vaisseaux des Heracliens : car la Rade qui forme la langue de terre ou la presque-île d'*Acherusias*, est trop découverte, & n'est pas même d'un grand secours pour les saïques, bien loin de pouvoir servir de Port à des vaisseaux de guerre. Cependant Arrien dit positivement que le Port d'Heraclée étoit bon pour ces sortes de bâtimens. Xenophon assure que les Heracliens en avoient beaucoup, & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriser la retraite des Dix milles qui regardoient cette place comme une ville Gréque, soit qu'elle eût été fondée par les Megariens, par les Bceotiens, par ceux de Milet, ou par Hercule même. La belle Médaille de *Julia Donna*, qui est chez le Roy, & dont le revers représente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin, & de la gauche un Trident, marque bien la puissance que cette ville avoit sur mer : mais rien ne fait plus d'honneur à son ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au secours de Ptolemée après la mort de Lyfimachus l'un des successeurs d'Alexandre. Ce fut par ce secours que Ptolemée battit Antigonus ; & Memnon remarque qu'il s'y trouvoit un vaisseau nommé *le Lyon*, d'une beauté surprenante, & d'une grandeur si prodigieuse qu'il avoit plus de trois mille hommes d'équipage.

Les Heracliens fournirent 13 galeres à Antigonus fils de Demetrius, pour s'opposer à Antiochus, & 40 aux Byzantins que le même Prince avoit attaquez. On sçait aussi que la ville d'Heraclée entretint pendant 11 ans, au service des Romains, deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand secours contre leurs voisins, & même contre ces peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*, d'où peut-être est venu le nom de *Marroquins*. L'Histoire est remplie de traits qui marquent bien la puissance des Heracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur Port. Après que Mithridate eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que cette Isle avoit favorisé les Rhodiens; on mit, par l'ordre de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques vaisseaux pour les disperser dans le Royaume du Pont; mais les Heracliens eurent la générosité de les arrêter, de les mener dans leur Port, & de renvoyer ces malheureux chargez de présens. Enfin les Heracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques années après, d'être battus par Triarius General de la flote Romaine composée de 43 vaisseaux, laquelle surprit celle d'Heraclée forte seulement de 30 vaisseaux équippez à la hâte. Où mettre à couvert tant de navires, si ce n'est dans le Mole dont on vient de parler, puisqu'il n'y a point de Port aux environs de cette place! Si Lamachus General Athenien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Heracliens, avoit eü l'entrée de ce Mole, il n'auroit pas perdu sa flote par la tempête, dans le temps qu'il ravageoit la campagne avec les troupes qu'il avoit débarquées. Ne pouvant retourner à Athenes, ni par mer, ni par terre, il y fut renvoyé, comme dit Justin, par les peuples d'Heraclée qui se crurent dédommages du dégât que les Atheniens avoient fait sur leurs terres, en les obligeant à force d'honnêteté à leur accorder leur amitié.

La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbere, & que l'on montrait encore du temps de Xenophon dans la peninsule *Acherusias*, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Heraclee, quoiqu'elle eust deux stades de profondeur. Elle doit s'être abimée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eû une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbere. On n'a pas frappé sans fondement une Médaille à la teste du 3 Gordien, dont le revers est un Hercule qui assomme le Cerbere après l'avoir mis hors de l'ancre. M^r Foucaut Conseiller d'État en a une de Macrin, où ce chien est au pied d'Hercule debout, qui tient une massuë de sa main droite; Si Hercule n'a pas été le fondateur d'Heraclee, il y a certainement été en grande vénération. Pausanias nous apprend qu'on y célébroit tous les travaux de ce Heros. On voit une Médaille de Severe, où Hercule tient sa massuë d'une main, & de l'autre trois Pommes d'or du jardin des Hesperides. On a représenté sur une Médaille de Caracalla, Hercule domptant Acheloüs sous la forme d'un taureau. Le combat de ce demi-dieu avec l'Amasone Hyppolite, est exprimé sur une Médaille de Macrin. Le combat du sanglier d'Erymanthe, sur une d'Heliogabale & les legendes de toutes ces Médailles sont au nom des Heracliens. Quand Cotta eut pris la ville d'Heraclee, il y trouva dans le Marché une statuë d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les Heracliens avoient fait frapper des Médailles avec des épis & des cornes d'abondance; & pour exprimer la bonté des plantes medecinales que produisoient les environs de leur ville, on avoit représenté sur une Médaille de Diadumene, un Esculape appuyé sur un bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

Il ne nous reste aucune Médaille, que je sçache, des Roys, ou plutoſt des Tyrans de cette ville. L'extrait que Photius nous a conſervé de Memnon, nous doit conſoler de la perte de l'hiſtoire que Nymphis d'Heracée avoit faite de ſa patrie. Non ſeulement cet auteur ſe rendit illuſtre par ſes écrits, mais encore par cette Ambaſſade fameuſe où il obligea les Galates à ſe retirer, dans le temps qu'ils mettoient tout à feu & à ſang dans la campagne d'Heracée.

Cette ville ne fut pas ſeulement libre dans les premiers temps, mais recommandable par ſes Colonies. Clearque un de ſes citoyens, qui pendant ſon exil avoit étudié à Athenes la Philoſophie de Platon, y fut rappellé pour appaiſer le peuple qui demandoit de nouvelles Loix & une nouvelle repartition des terres; le Senat ſ'y oppoſoit puiffamment, mais Clearque qui n'avoit pas l'eſprit Platonicien ſe rendit maître des affaires, à la faveur du peuple; il commit mille cruautez dans la ville, & Diodore de Sicile aſſûre qu'il avoit pris pour modele dans l'art de regner, Denys de Syracuſe. Theopompe, fameux hiftorien de Scio, rapporte que les citoyens d'Heracée n'oſoient aller faire leur cour à Clearque, qu'ils n'euffent auparavant déjeuné avec de l'herbe de la Rhüe, bien informez qu'il leur feroit préſenter un verre de Cigüe pour les envoyer moins cruellement en l'autre monde.

Clearque fut tué la douzième année de ſon regne, pendant les Bachanales que l'on célébroit dans la ville. Diodore aſſûre que ſon fils Timothée fut élu en ſa place & qu'il regna 15 ans; mais Juſtin fait ſuccéder à Clearque ſon frere Satyrus. Suidas même aſſûre que Clearque ne fut pas le premier tyran d'Heracée, puisqu'il vit en ſonge Evopius autre tyran de ſa patrie; & Memnon, à qui il faut ſ'en rapporter, puisqu'il avoit employé douze

livres de son Histoire pour y traiter celle d'Heraclée, est du sentiment de Justinien. Memnon, pour marquer le caractère de Satyrus, dit qu'il ne surpassoit pas seulement son frere en cruauté, mais encore tous les autres tyrans qui étoient au monde. Attaqué d'un cancer qui lui devora tout le bas ventre jusqu'aux entrailles, après avoir souffert autant qu'il le meritoit, il se déchargea du soin des affaires sur Timothée son neveu la 65 année de son âge, & la septième de son regne.

Timothée répondit parfaitement à son nom, & fut un Prince accompli dans la paix & dans la guerre; aussi mérita-t-il le nom de *Bienfaiteur*, & de *Sauveur de sa patrie*. Avant sa mort il associa au Gouvernement son frere Denys, lequel profitant de la retraite des Perses qu'Alexandre venoit de battre à la bataille du Granique, étendit assez loin les limites du Royaume d'Heraclée. Après la mort d'Alexandre & de Perdiccas, Denys épousa Amastris fille d'Oxathre frere de Darius, & cousine de cette belle Statira qui avoit mérité d'avoir Alexandre pour mari. Alexandre même avoit pris soin, avant que de mourir, de marier Amastris à Craterus l'un de ses Favoris, lequel ensuite devenu amoureux de Philas fille d'Antipater, ne trouva pas mauvais qu'Amastris, ou *Ameferis* selon Diodore de Sicile, épousât Denys. Ce Prince étoit un honnête homme qui quitta le nom de tyran pour prendre celui de Roy, qu'il soutint avec beaucoup de grandeur; & c'est sans doute de ce Roy dont parle Strabon, lorsqu'il assure qu'il y eut des Tyrans & des Roys d'Heraclée. Le Roy Denys devint si gros & si gras parmi tant de félicité, qu'il tomba dans une espeece de léthargie, dont on avoit même de la peine à le faire revenir, en lui enfonçant des aiguilles bien avant dans les chairs. Nymphis attribuoit cette maladie à Clearque, fils du premier tyran.

d'Heraclee, il affûroit que ce Prince s'étoit fait enfermer dans une boëste, d'où il ne montrait que la teste pour donner ses audiences. On en croira ce qu'on voudra; le bon Roy Denys, avec tout cet embonpoint, ne laissa pas d'avoir d'Amastris trois enfans, Clearque, Oxathre, & une fille de même nom. Il laissa la tutele de ses enfans, & l'administration du Royaume à sa femme, & mourut âgé de 55 ans, après en avoir regné 30, & mérité le nom de Prince *tres benin*. Antigonus un des successeurs d'Alexandre, prit soin de la tutele des enfans de Denys & des affaires d'Heraclee. Mais Lyfimachus ayant épousé Amastris, fut le maître de la ville, long-temps même après avoir abandonné cette Princesse; car s'étant retiré à Sardes il épousa Arfinoë fille de Ptolemée Philadelphie.

Cependant Clearque II du nom monta sur le trône d'Heraclee avec son frerere Oxathre: mais ces Princes se rendirent odieux par l'horrible assassinat de leur mere qu'ils firent étouffer dans un vaisseau où elle s'étoit embarquée pour aller apparemment d'Heraclee à Amastris, ville qu'elle venoit de fonder & de nommer de son nom. Lyfimachus qui regnoit alors en Macedoine, outre d'une action si noire, par un juste retour de tendresse pour Amastris sa premiere femme, vint à Heraclee & fit mourir les deux Princes parricides. ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent regné pendant 17 ans, comme le veut Diodore de Sicile, qui appelle *Zathras* le plus jeune, au lieu d'*Oxathre*. Lyfimachus, suivant Memnon, remit la ville dans sa pleine liberté, mais elle n'en jouit pas long temps, car Arfinoë qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de ce Prince, en ayant obtenu la possession, en donna le gouvernement à Heraclite qui en fut le septième tyran.

Les Heracliens après la mort de Lyfimachus, voulans

secoïer le joug de la tyrannie, sous lequel ils avoient gémi pendant 75 ans, proposèrent à Heraclite de se retirer avec ses richesses; mais le tyran en fut si irrité, qu'il se mit en devoir de faire punir les principaux de la ville; il ne fut pas néanmoins le plus fort, on le mit aux fers, on démolit les murailles de la citadelle jusques aux fondemens; & après avoir envoyé une Ambassade à Seleucus, autre successeur d'Alexandre, on proclama Phocrite administrateur de la ville; Seleucus ayant reçu fort mal leurs Ambassadeurs, ils firent une ligue avec Mithridate Roy du Pont, avec les Bizantins, & avec ceux de Chalcedoine; & ils reçurent même tous les exilés de leur ville.

La Republique d'Heraclée se soutint avec honneur, jusqu'au temps que les Romains se rendirent formidables en Asie. Pour s'affûrer du Senat, cette Republique députa à Paul Emile & aux deux Scipions; il ne tint pas même aux Heracliens qu'Antiochus ne fist sa paix avec les Romains. Enfin l'intelligence fut si bien établie entre Rome & Heraclée, que ces deux villes firent entre elles une ligue offensive & deffensive, dont on écrivit les conditions sur des tables de cuivre à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, & à Heraclée dans celui de ce même Dieu. Cependant Heraclée fut assiegée vigoureusement par Prusias Roy de Bithynie, qui l'auroit emportée sans un coup de pierre qui lui cassa la cuisse, ce qui l'obligea de se retirer dans le temps qu'il alloit monter à l'escalade. Après cela les Galates inquietèrent fort cette ville, mais ils furent obligés de se retirer. Malgré son alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit de son intérêt de garder la neutralité pendant la guerre que les Romains firent à Mithridate sous le commandement de Murena. Epouvantée d'un côté de leur formidable
 puis-

fance, & allarmée du voisinage du Roy du Pont, Heraclée refusa d'abord l'entrée de son Port à l'armée de ce Prince, & ne lui fournit que des munitions de bouche. Ensuite à la persuasion d'Archelaus General de la flote, les Heracliens lui donnèrent cinq galeres, & coupèrent la gorge si secrètement aux Romains qui se trouvèrent dans leur ville pour exiger le tribut, qu'on ne pût jamais avoir aucun indice de leur mort. Enfin Mithridate lui-même fut reçu dans la place par le moyen de Lamachus son ancien ami qu'il gagna à force d'argent.

Ce Prince y laissa Cannacorix avec quatre mille hommes de garnison ; mais Lucullus après avoir battu Mithridate fit assiéger la ville par Cotta, qui l'ayant prise par trahison & entièrement pillée, la réduisit en cendres. Il reçut le surnom de *Pontique* à Rome ; mais les richesses immenses qu'il avoit emportées d'Heraclée, lui attirèrent de cruelles affaires. Il fut accusé en plein Senat par un des plus illustres citoyens, qui dépeignit avec des couleurs si vives l'incendie d'une puissante ville, laquelle n'avoit manqué à l'alliance des Romains que par la fraude de ses Magistrats, & par la fourberie de ses ennemis, qu'un Sénateur ne pût s'empescher de dire à Cotta, *nous n'avions ordonné de prendre Heraclée, mais non pas de la détruire.* On renvoya par ordre du Senat tous les captifs, & les habitans furent rétablis dans la possession de leurs biens. On leur permit l'usage de leur Port & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit longtemps, quoi qu'inutilement, sa cour à Jules Cesar pour obtenir la premiere liberté de ses citoyens. Ce fut apparemment dans ce temps-là que les Romains y envoyèrent la Colonie dont parle Strabon, & dont une partie fut reçeüe dans la ville & l'autre dans la campagne. Avant la bataille d'Actium M. Antoine donna ce quartier d'He-

raclée à Adiatorix fils de Demenecelius Roy des Galates, & celui-ci par la permission, à ce qu'il dit, d'Antoine, fit couper la gorge aux Romains qui s'y trouvèrent; mais après la défaite de ce General il servit de triomphe, & fut mis à mort avec son fils. Après cette expédition, Heraclée fut du département de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette ville fut incorporée dans l'Empire Romain sous lequel elle fleurissoit encore, comme il paroît par le reste de l'inscription de Trajan, dont on a parlé plus haut.

Heraclée passa ensuite dans l'Empire des Grecs, & c'est dans la décadence de cet Empire qu'on luy donna le nom de *Penderachi*, lequel suivant la prononciation des Grecs, semble un nom corrompu d'*Heraclée du Pont*. Elle fut possédée par les Empereurs de Trebifonde après que les François eurent occupé l'Empire de Constantinople; mais Theodore Lascaris l'enleva à David Comnene Empereur de Trebifonde. Les Genoïs se saisirent de Penderachi dans leurs conquêtes d'Orient, & la gardèrent jusques à ce que Mahomet II le plus grand Capitaine de son temps, les en chassa. Depuis ce temps là elle est restée aux Turcs; ils l'appellent *Eregri* qui paroît tenir encore quelque chose d'Heraclée. Presentement on n'y connoît ni Tyrans, ni Romains, ni Genoïs. Un seul Cadi y exerce la Justice, un Vaivode y exige la taille & la capitation des Grecs, les Turcs y payent seulement les droits du Prince; trop heureux de fumer tranquillement parmi ces belles mazures, sans savoir ni s'embarasser de ce qui s'y est passé autrefois.

Nous ne fûmes pas aussi long-temps dans Penderachi qu'il m'en auroit fallu pour pouvoir en débrouïller l'histoire, car nous ne fîmes qu'y coucher; & nous en partîmes le 2 May par un beau temps qui nous laissa faire 80

milles tout à nôtre aise. Nous entrâmes sur les quatre heures après midi dans la riviere de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conservé le nom; mais les Turcs l'appellent *Dolap*. La riviere n'est pas bien grande, quoique ce fut une de celles que les Dix milles apprehendoient de passer. Strabon & Arrien assûrent qu'elle séparoit la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier auther revenoit au monde, il la trouveroit aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies fleuries qui lui avoient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance auroit mieux fait de les faire passer au travers de la campagne d'Amastris, que par le milieu de la ville; aussi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adoroit sur ses bords. Les Citoyens d'Amastris l'avoient représentée sur une Médaille de M. Aurele; le fleuve a le visage d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des roches d'où sortent ses eaux. Pline n'a pas bien connu la disposition de ces côtes, car il a placé la riviere de *Partheni* bien loin au delà d'Amastris, & même plus loing que *Stephane* dont nous parlerons dans la suite. Cependant nous découvriâmes Amastris le lendemain 3 May sur les 9 heures du matin, & nous nous retirâmes ce jour là dans la riviere de *Sita*, après avoir fait 70 milles, moitié à la voile & moitié à la rame.

Amastris, qu'on appelle aujourd'hui *Amastro*, & non pas *Famastro*, comme l'on voit dans nos Cartes, est un méchant village bâti sur les ruines de l'ancienne ville d'Amastris, par la Reine dont on vient de parler, laquelle y réunit quatre villages, *Sesame*, *Cytore*, *Cromna* & *Tios*; mais les habitans de *Tios* quitterent peu de temps après cette société; & *Sesame* qui étoit comme la citadelle de la ville, prit proprement le nom d'Amastris. Il faut lire Ar-

rien pour bien entendre Strabon ; car Arrien comptant 90 stades, de la riviere Parthenius à Amastris ; 60 stades d'Amastris à Erythine ; autant de là à Cromna , & de Cromna à Cytore , où il y avoit un Port, 90 stades ; on ne peut conclure autre chose , si ce n'est que la Reine Amastris pour peupler sa nouvelle ville y fit venir des habitans de tous ces villages. Memnon d'ailleurs le déclare en termes exprés, & assure que ce changement arriva après la retraite d'Amastris, indignée de ce que Lysimachus son mari venoit d'épouser Arsinoë à Sardes. Or puisque, selon Strabon, la citadelle qui s'appelloit auparavant Sefame, prit le nom d'Amastris, il est hors de doute que l'ancienne ville de Sefame, dont a fait mention Estienne de Byzance, où il dit que Phinée fixa sa premiere demeure, étoit située où est presentement Amastro. Pline convient qu'autrefois Amastris s'appelloit *Sefame*, & que le mont Cytore si fameux par ses boëis, dont toutes les côtes de la mer Noire sont couvertes, étoit éloignée de Tios de 63 milles. Cytore fut un Port dépendant de Sinope, mais Amastris suivit la fortune d'Heraclée. La situation d'Amastris est avantageuse, car elle se trouve sur l'Isthme d'une presqu'isle, dont les deux échancrures forment autant de Ports ; du temps d'Arrien il y en avoit un fort bon pour les vaisseaux de guerre, tous les deux sont remplis de sable aujourd'hui. Cet auteur traite Amastris de ville grecque, à cause que sa fondatrice, quoique Persienne, étoit Reine d'Heraclée, & qu'elle avoit commencé par une colonie de Grecs. La bonté des Ports d'Amastris avoit donné lieu au Senat & au peuple de cette ville de faire frapper quelques Médailles : on en trouve aux testes de Nerva, de M. Aurele, de la jeune Faustine, de Lucius Verus, dont les revers représentent une fortune debout, laquelle tient de la main droi-

te un timon, & de la gauche une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin Pie qui est chez le Roy, où ce Dieu marin tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche un Trident. Il est assez surprenant qu'il se voye tant de Médailles d'une ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Histoire : on y en avoit frappé, pour ainsi dire, pour toutes les Divinitez. La Diane d'Ephefe n'y avoit pas été oubliée. Il y a chez le Roy une Médaille de Domitia femme de Domitien, sur le revers de laquelle cette Diane est représentée. On voit des Médailles d'Amastris à la teste d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la Mere des Dieux, de Mercure, de Castor & de Pollux. On en voit même une à la teste de M. Aurele, & au revers d'Homere, comme si la ville d'Amastris avoit voulu se glorifier de la naissance de ce grand homme. Il n'y a pas de plus belle Médaille de cette ville que celle qui est chez le Roy, à la teste de Julia Mæsa, le revers représente Bacchus tout debout vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite; Jupiter est à gauche debout aussi mais avec des attributs bien differens, car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche. La Médaille de M. Aurele marque bien que cette ville devoit avoir eû des avantages considérables sur ses voisins, puisqu'elle a pour revers une femme avec des trophées à sa gauche. Celles de Faustine la jeune & de Gordien Pie sont remarquables par leurs revers, sur lesquels il y a une Victoire qui de la main droite tient une couronne & une palme de la gauche. Celle de Lucius Verus n'est pas moins estimable, c'est une Victoire ailée avec les mêmes attributs. Le Roy en a une belle à la teste du même Empereur; Mars tout nud est sur le revers le casque en teste, dans l'attitude d'un homme qui marche

la pique à la main droite, & un bouclier à la gauche. Par rapport à la Medecine, je ſçai bon gré aux citoyens d'Amastris d'avoir frappé pluſieurs Médailles en ſon honneur : on voit beaucoup d'Eſculapes d'Amastris avec des bâtons, autour deſquels un ſerpent eſt tortillé. La Deeſſe *Salus* eſt représentée ſur quelques autres où les ſerpens ne ſont pas oubliés ; la pluſpart des teſtes ſont d'Adrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Fauſtine la jeune.

On ne voit aucune Médaille de la fondatrice Amastris qui fut ſuffoquée ſur mer par ordre de ſes freres. Après ſa mort Lyſimachus donna les villes d'Amastris, d'Heraclée & de Tios à ſa femme Arſinoë, qui les remit à Hercule 7^e. tyran ou Roy d'Heraclée. Son regne ne fut pas long, car Lyſimachus étant mort quelque temps après, Heraclée & Amastris ſecoièrent le joug. Amastris même fut démembrée du Royaume des Heracliens ; & lors que Antiochus fils de Seleucus déclara la guerre à Nicomede Roy de Bithynie, ce même Nicomede qui avoit beſoin du ſecours des Heracliens, ne pût jamais les faire rentrer dans la poſſeſſion d'Amastris, parce qu'elle étoit occupée par Eumene qui aima mieux en faire préſent à Ariobarzane fils de Mithridate, que de la rendre à ceux d'Heraclée.

Après la priſe d'Heraclée par Cotta, Triarius par l'ordre de ce General ſe ſaiſit d'Amastris où Cannacorix s'étoit retiré ; & depuis ce temps là cette ville reſta ſous la domination des Romains & de leurs Empereurs, juſques à l'établifſement des Empereurs Grecs. Elle fut de l'Empire de Trebiſonde fondé par les Comnènes, après que les François ſe furent établis à Conſtantinople : mais Theodore Laſcaris ayant défait Iathine Sultan d'Iconium, prit Amastris en 1210. avec Heraclée, & quelques autres places. Amastris étoit en la puifſance des Genoïs lors que

Mahomet II prit Constantinople & Pera. Ils jugèrent à propos de lui déclarer la guerre sur le refus qu'il fit de leur rendre Pera. Mahomet alla en personne à Amastris avec une nombreuse artillerie, laquelle fit une si forte impression, non sur les murailles de la ville, mais sur l'esprit des habitans, qu'ils lui en ouvrirent les portes. Il n'y laissa que la troisième partie des habitans, & fit transporter le reste à Constantinople.

Nous laisserons la ville d'Amaastro entre les mains des Turcs, & poursuivrons nôtre route. Le 4 May nous quitâmes la riviere de *Sita* que je ne trouve ni dans les Cartes ni dans les Auteurs : nous n'allâmes qu'à 30 milles au delà, & la tramontane nous obligea de camper sur une méchante plage où nous eûmes de la peine à nous mettre à l'abri du vent. Le 5 May nous doublâmes le Cap *Pifello*, que les anciens ont connu sous le nom de *Carambis*, & qu'ils ont opposé au front de Belier de la Chersonese Taurique, que l'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* ou *Crimée*. Les anciens, comme remarque Strabon, ont comparé la mer Noire à un arc bandé, dont la corde est représentée par la côte meridionale, laquelle seroit presque en ligne droite sans le Cap *Pifello*.

Ce jour là 5 May nous ne fimes que 50 milles, & campâmes sur le bord de la mer à *Abono* où il n'y a que de méchantes casernes destinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaisseaux & pour les galeres du Grand Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de la mer Noire fournissent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arsenaux, les magasins & les ports de cet Empereur. Comme elles sont couvertes de forests & de villages, les habitans sont obligez de couper des bois pour la marine, & de les scier. Quelques-uns travaillent aux cloux, les autres aux voiles, aux cordes &

agretz necessaires. On met des Janiffaires qui ont inspection sur ces ouvriers, & il y a des Commissaires pour lever les equigages. C'est de là que les Sultans ont tiré leurs plus puissantes flotes dans le temps de leurs conquêtes, & rien ne seroit plus aisé que de rétablir leur marine. Le pays est excellent, il abonde en vivres, comme bled, ris, viande, beurre, fromages; & les gens y vivent tres sobrement.

Il semble qu'*Abono* soit le reste du nom d'une ancienne ville appelée *Les murs d'Abonos*. Si j'écrivois à quelque homme de lettre condamné depuis long-temps à feuilleter des vieux livres, je me ferois beaucoup valloir sur cette prétendue découverte; mais comme j'ay l'honneur d'écrire à un Ministre qui connoît la juste valeur des choses, à peine osai-je proposer cette conjecture. Quoiqu'il en soit, ces murs d'*Abono* n'ont jamais été qu'un méchant village dont Strabon, Arrien, Ptolemée & Estienne de Byzance nous ont conservé le nom.

Je fais bien plus de cas d'une espee admirable de *Chamaerhododendros* à fleur jaune que nous y découvrîmes; non seulement elle peut servir, de même qu'une autre belle espee de ce genre à fleur purpurine que nous avions veüe au delà de Penderachi, à éclaircir un endroit de Plinè; mais encore à rendre raison de cette cruelle aventure arrivée aux Dix milles, qui après la défaite du jeune Cyrus se retirèrent dans leur pays par les côtes de la mer Noire. J'aurai l'honneur, M^{gr}, de vous envoyer les descriptions de ces deux plantes, lorsque nous en aurons veü les fruits bien formez.

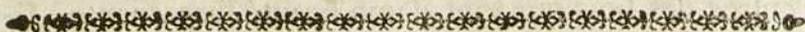
Nous partîmes d'*Abono* le 16 May dans le dessein d'aller à *Sinope*; mais la pluye nous obligea de rester à moitié chemin, & de camper le long de la plage à 40 milles de cette ville. On voit d'assez beaux villages sur la côte,
à l'en-

l'entrée des bois qui font d'une beauté surprenante. *Stephanio* n'est pas un des moindres ; ce nom a tant de rapport avec celui de *Stephane* qui se trouve dans Pline, dans Arrien, dans Marcien d'Heraclee & dans Estienne de Byzance, qu'on ne peut guere douter qu'il n'en soit dérivé, & que par conséquent l'ancienne ville ne fust proche de ce village.

La mer fut si grosse le lendemain 17 May, que nous fumes obligez de débarquer à une anse à huit milles de Sinope, où nous allâmes le même jour à pied en herborisant ; nous y séjourâmes pendant deux jours.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.





L E T T R E X V I I .

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION
des Côtes de la mer
Noire, depuis Si-
nope jusques à
Trebisonde.

Il seroit à souhaiter que parmi tant de Reglemens qui ont été faits en France pour l'avancement des Sciences & des beaux Arts, il y en eût quelqu'un qui regardât précisément la perfection de la Geographie : car les fautes que font les Geographes sont tres essentielles, & elles sont cause que tres souvent les voyageurs, les Pilotes, & même quelquefois les Officiers Généraux prennent de fausses mesures. Je voudrois qu'on exigeast des Geographes quelques marques de leur capacité, avant que de leur permettre de publier des Cartes ; & qu'ils fussent obligez de voyager eux-mêmes pendant un certain temps, puisqu'ils veulent guider les autres dans leurs voyages.

Je ne trouve rien de si difficile que de faire une Carte Geographique qui soit exacte. Il faudroit pour cela parcourir les lieux dont on veut donner le plan, en prendre les mesures avec de bons instrumens, & faire les observations necessaires par rapport au ciel. Nos plus fameux Geographes travaillent le plus souvent à veüe de pays, sans connoître les endroits qu'ils veulent représenter ; ils copient les Cartes qui ont déjà paru, ils s'en rapportent à des relations imparfaites, & ils se croient fort habiles quand ils ont fait graver sur les marges de leurs ouvrages



SINOPE .

Vue de Sinope sur les Côtes de la Mer Noire.

quelques ornemens particuliers, qui le plus souvent n'ont aucun rapport avec les pays dont ils font la description. Les Cartes marines font plus exactes que les autres, parce que les frequens naufrages ont enfin fait sentir la necessité qu'il y a de connoître les côtes; neantmoins les contours de ces côtes font ordinairement mal dessinez. Enfin si l'on a des connoissances certaines par rapport à la Geographie, comme il n'en faut pas douter, on en a l'obligation aux Astronomes qui, par des observations réitérées, ont déterminé la position d'une infinité de lieux. Que ne doit-on pas aux découvertes de Galilée & de ceux qui ont suivi ses veües! Non seulement M^r Cassini merite le nom du plus grand Astronome de ce siècle, mais encore celui du plus grand Geographe qui ait paru. Si nous avons d'excellentes Cartes de M^{rs} de Lisse, c'est parce qu'ils font habiles Cosmographes, & qu'ils font en commerce avec les plus sçavans Astronomes, & avec les plus habiles voyageurs. Combien voit-on de Geographes en France, en Hollande, & en Italie où se font la plupart des Cartes nouvelles, soit de terre, soit de mer; combien, dis-je, voit-on de Geographes s'appliquer à l'Astronomie! La plupart bâtissent des Royaumes, des Provinces, des Mappemondes auprès de leur feu, la regle & le compas à la main, sans être jamais sortis de leur ville, ou sans avoir consulté ceux qui ont été sur les lieux.

C'est la position de *Sinope* qui m'a mis de mauvaise humeur contre nos Geographes. Elle est si bien marquée dans Polybe & dans Strabon, qu'il n'est pas permis d'ignorer que cette ville occupe l'Isthme d'une presqu'isle d'environ six milles de circuit, terminée par un Cap considerable. Cependant Sinope est représentée dans nos Cartes sur une plage toute découverte, sans qu'on y remarque aucun Port, quoiqu'elle en ait deux fort bons & bien

décrits par Strabon. Une situation si avantageuse invita sans doute les Milefiens à y bâtir une place, ou au moins à y envoyer une colonie ; car Autolicus, un des Argonautes, passoit pour en être le fondateur. Plutarque & le Scholiaste d'Appollonius le Rhodien, remontent plus loin pour trouver l'origine de cette ville, mais on ne s'intéresse plus pour ces sortes de recherches. Les habitans de Sinope entreprirent de fortifier toutes les avenues de leur Cap pour s'opposer aux entreprises de ce Mithridate qui, suivant Polybe, descendoit d'un des sept Perfes qui firent mourir les Mages, & qui gouvernoit le pays que Darius avoit donné pour récompense à ses ancêtres sur la côte du Pont Euxin : c'étoit peut-être le même Mithridate fondateur du Royaume du Pont !

Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le grand Mithridate Eupator fils de Mithridate Evergete. Eupator naquit à Sinope, il y fut élevé, il l'honora de ses bienfaits, la fortifia & la mit en état de résister à Murena General de l'armée Romaine, après que Sylla se fut retiré d'Asie : Enfin Mithridate fit Sinope la capitale de ses Etats, & Pompée voulut qu'il y fust enterré. Pharnace fut le premier qui priva cette ville de sa liberté. Ce Pharnace ne fut pas le fils du grand Mithridate, mais son ayeul ; car suivant la généalogie des Roys du Pont, dressée par Tollius, il y eût un Pharnace qui fut pere de Mithridate Evergete. Lucullus joignit Sinope aux conquêtes des Romains, en délivrant cette place du joug des Ciliciens, qui s'en étoient emparez, sous prétexte de la conserver à Mithridate. Les Ciliciens, aux approches des troupes Romaines, mirent le feu à la ville & se sauvèrent pendant la nuit : mais Lucullus, que les véritables citoyens regardoient comme leur libérateur, entra dans Sinope & fit mourir huit mille Ciliciens qui n'avoient pas fait la

même diligence que les autres. Il rétablit les habitans dans la possession de leurs biens & leur rendit toutes sortes de bons offices; frappé de ce qu'il avoit veû en songe le fondateur de leur ville le jour qu'il y fit son entrée. Les Romains y envoyèrent une Colonie, laquelle occupa une partie de la ville & de la campagne. Cette campagne est encore aujourd'hui telle que Strabon l'a dépeinte, c'est à dire, que le terrain qui est entre la ville & le Cap est rempli de jardins & de champs. Appien rapporte la prise de Sinope d'une autre manière, néanmoins il convient du songe & de la clemence de Lucullus. Ce General, selon Plutarque, en poursuivant les fuyards, trouva sur le bord de la mer la statuë de ce même Autolycus, laquelle ils n'avoient pas eû le temps d'embarquer, & la fit enlever. C'étoit un bel ouvrage auquel on rendoit des honneurs divins & qui, suivant la croyance des peuples, rendoit des Oracles.

Il y a apparence que l'on frappa dans ce temps-là à Sinope la Médaille que j'en ay apportée, ou du moins que c'est à l'occasion de Lucullus qu'elle y fut frappée. D'un côté c'est une teste nuë à la Romaine, laquelle me paroît celle de ce General; au revers c'est une corne d'abondance qui marque les richesses que les Ports de Sinope y attiroient. Elle est placée entre les deux bonnets de Castor & de Pollux; & ces bonnets qui sont surmontez d'autant d'étoilles, nous apprennent que ces enfans de Jupiter & de Leda favorisoient la navigation des Sino-piens. Les Colonies qu'ils avoient fondées marquent que leur puissance sur mer s'étendoit bien loin; mais il n'y a rien de plus glorieux pour cette ville, que le secours qu'elle donna au reste de l'armée des Dix mille Lacedemoniens, dont la retraite fait un des plus beaux morceaux de l'Histoire grecque.

Les Sinopiens affectèrent même, sous les Empereurs Romains, de conserver à leur ville le nom de Colonie Romaine. Patin nous a donné le type de deux Médailles dont les legendes en font mention, l'une est à la teste de Caracalla, & l'autre à celle de Geta : celle-ci a pour revers un poisson, & me fait souvenir du grand commerce de poisson qu'on fait encore aujourd'hui en cette ville. Hormis les cables & les cordes que l'on y charge pour Constantinople, on n'y trafique qu'en salines & en huile de poisson. Les principales salines sont les Maquereaux & les Pelamides ou jeunes Thons. Les huiles se tirent des Dauphins & des veaux de mer. A l'égard de la Médaille de Caracalla, elle représente Pluton à demi couché sur un lit ; sa teste est chargée d'un boisseau, une aigle s'appuie sur le poing de sa main gauche, & il tient de la droite une haste pure, c'est à dire une lance sans fer. Tacite après avoir parlé des prétendus miracles de Vespasien qui avoit rendu la veüe à un aveugle & fait marcher un estropié dans la ville d'Alexandrie, raconte de quelle manière la statuë de Pluton, ou du Jupiter de Sinope, fut transportée à Alexandrie par ordre de Ptolemée premier Roy d'Egypte. Ce Prince envoya une celebre Ambassade au Roy de Sinope, appelé Scydrothemis, lequel gagné par des présens d'un grand prix, après avoir amusé les députez pendant trois ans sous divers pretextes, permit enfin que le Dieu partît ; mais ce ne fut pas sans miracle. Pour satisfaire apparemment le peuple qui envioit un si grand bonheur à l'Egypte, & qui apprehendoit les suites fâcheuses du départ de cette divinité ; on fit courir le bruit que le Temple étoit tombé, & que la statuë étoit venüe s'embarquer d'elle-même & de son bon gré. Que ne dit-on pas quand on veut parler miracle ! Le bruit se répandit qu'elle avoit passé dans trois jours

de Sinope à Alexandrie. On lui dressa dans cette ville un Temple magnifique, dans le même endroit où il y en avoit eû autrefois un consacré à Serapis & à Isis; le nom même de Serapis lui en resta peut-estre pour cette raison; car Eustathe remarque que le Dieu Serapis des Egyptiens est le même que le Jupiter de Sinope.

Pharnace par sa révolte ayant obligé le grand Mithridate son pere à se tuer, feignit d'être ami des Romains, & se contenta du Bosphore Cimmerien que Pompée lui accorda: mais quelque temps après se flattant de pouvoir recouvrer les autres Royaumes de son pere, pendant que ce même Pompée & Jules Cesar avoient mis en combustion tout l'Empire Romain, il leva le masque & prit plusieurs villes des côtes du Pont-Euxin; Sinope ne fut pas des dernières. Il fut battu ensuite par Cesar & obligé de rendre Sinope à Domitius Calvinus qui eut ordre du General de continuer la guerre contre Pharnace. On ne sçait pas si la ville fut maltraitée alors, mais il est certain que les murailles en étoient encore belles du temps de Strabon qui vivoit sous Auguste; celles d'aujourd'hui ont été bâties sous les derniers Empereurs Grecs. Les murailles sont à double rempart, deffenduës par des tours la plupart triangulaires & pentagones, qui ne présentent qu'un angle. La ville est commandée du côté de terre, & il faudroit deux armées navales pour l'assiéger par mer. Le Château est fort négligé aujourd'hui. Il y a peu de Janissaires dans la ville, & l'on n'y souffre aucuns Juifs. Les Turcs qui se méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand fauxbourg sans deffence. Nous ne trouvâmes aucune inscription ni dans la ville ni aux environs, mais en récompense, outre les morceaux de colonnes de marbre qui sont enclavez dans les murailles, on en voit une prodigieuse quantité dans le cimetièr des

Turcs , parmi plusieurs chapiteaux , bases & piédestaux de même espece : ce sont les restes des débris de ce magnifique Gymnase , du Marché & des Portiques dont Strabon fait mention , sans parler des anciens Temples de la ville. Le Pacha campa avec toute sa Maison au pied des murailles , entre la ville & le fauxbourg. Pour nous qui étions regardez comme des profanes , quoiqu'on nous traitât chez le Pacha le plus honnêtement du monde , nous logeames dans le fauxbourg chez un Grec qui vendoit de fort bon vin de treille , car on n'y voit point de vignes basses. Les eaux y sont excellentes , & l'on y cultive des Oliviers d'une grandeur assez raisonnable : mais quelque belle que soit cette campagne , elle ne produit que des plantes assez communes , si l'on en excepte une espece d'Absinthe qui naît dans le sable le long de la marine , & qui suivant les apparences doit être l'*Absinthe Pontique* des anciens , laquelle je crois n'avoir été connue d'aucun auteur moderne. Peut-être qu'elle est plus commune vers les embouchûres du Danube , car Ovide assure que les champs n'y produisent rien de plus ordinaire que l'absinthe. Peut-être aussi qu'il parle en poëte , & qu'il ne se fert du mot d'*Absinthe* , que pour mieux faire sentir les amertumes de son exil.

La plante dont nous parlons est un sous-arbrisseau de la hauteur de deux pieds , dur , touffu , & branchu dès le bas où il est gros comme le petit doigt & rouffâtre. Le reste , de même que les branches , en est cotoneux & blanc. Toute la plante est garnie de feuilles de même couleur , assez molles , presque rondes , larges de deux pouces ; mais découpées plus menu que cette espece que l'on cultive dans les jardins sous le nom de *la petite Absinthe* , ou de l'*Absinthe de Galien*. Des aisselles des feuilles de nôtre *Absinthe du Pont* , naissent des branches & des brins char-

chargés de feuilles moins arrondies & découpées encore plus menu ; les dernières qui se trouvent vers l'extrémité des branches, lesquelles sont assez serrées les unes contre les autres, n'ont qu'environ demi pouce de long sur demi ligne de large, & sont ordinairement toutes simples, ou n'ont au plus qu'une ou deux divisions. Les fleurs naissent en abondance tout le long des branches & des brins qui sont plus cotoneux & plus blancs que le reste de la plante. Chaque fleur est un bouton de deux lignes de long composé de feuilles tres menuës posées en écailles & couvertes d'un duvet assez épais, lesquelles enveloppent sept ou huit fleurons d'un jaune pâle, tres menus, divisés en cinq pointes dans l'endroit où ils s'évasent ; ils laissent échaper une petite gaine plus foncée, au travers de laquelle déborde un filet verdâtre. Chaque fleuron porte sur un embryon de graine, qui ne meurt que dans l'arrière saison ; elle est tres-petite & brune. On cultive cette espece d'Absinthe dans le Jardin du Roy depuis plus de 20 ans, & je ne sçai d'où elle y est venue. Peut-être que quelque Missionnaire en a apporté la graine des côtes de la mer Noire. La racine de cette espece d'Absinthe est dure, ligneuse, rouffatre, divisée en fibres onduoyantes & cheveluës. Les feuilles & les fleurs sont d'une tres-grande amertume. Leur odeur est moins forte que celle de l'Absinthe commune qui se trouve naturellement dans les Alpes, & que l'on cultive dans tous les jardins de l'Europe.

Charatice Capitaine Mahometan surprit Sinope & la pillâ, dans le dessein d'enlever les thresors que les Empereurs y avoient mis en dépôt ; mais il fut obligé d'abandonner la place sans toucher aux richesses, sur l'ordre du Sultan son maître qui recherchoit l'amitié d'Alexis Comnene, & qui lui avoit envoyé un Ambassadeur. Le

gouvernement de la ville fut donné à Constantin Dalaf-tene parent de l'Empereur, & le plus grand Capitaine de ce temps-là. Lorsque les François & les Venitiens se rendirent maîtres de Constantinople, Sinope tomba sous la puissance des Comnènes, & fut une des principales villes de l'Empire de Trebisonde. Sinope devint dans la suite une Principauté indépendante de Trebisonde; & ce fut apparemment quelque Sultan qui en fit la conquête dans le temps qu'ils se répandirent dans l'Asie mineure, car Ducas rapporte que Mahomet II étant à Angora en 1461. y fut salué, & reçut les presens d'Ismael Prince de Sinope, par les mains de son fils. Mahomet lui ordonna de faire savoir à son pere qu'il eût à lui remettre ses Etats; le compliment étoit un peu dur, mais la flote Turque paroissant devant la ville, fit prendre à Ismael le parti d'obéir. Calcondyle assure qu'il fit un échange de sa Principauté avec la ville de *Philippopolis* en Thrace, quoiqu'il y eût 400 pieces d'artillerie sur les remparts de Sinope. Par le même traité Mahomet acquit *Castamene* ville tres forte, laquelle dépendoit de la même Principauté. Les Turcs qui reprochent aux Chrétiens de se faire entre eux de cruelles guerres, ne sont pas bien instruits de l'Histoire de leur Empire; car les premiers Sultans n'ont pas fait difficulté de dépouiller les premiers Mahometans dont les terres étoient, comme l'on dit, de leur bienfiance. Tout le monde sçait qu'ils n'ont conquis l'Asie mineure que sur des Princes de leur religion qui s'étoient erigez en petits Souverains aux dépens des Grecs.

On ne sçauroit passer par Sinope sans se souvenir du fameux Philosophe Diogene le Cinique: ce Diogene dont Alexandre admiroit les bons mots en étoit natif. Vous sçavez, M^{gr}, qu'Alexandre dit un jour à ses Courtisans, qu'il souhaiteroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexan-

dre, & que ce fut à l'occasion d'une réponse de ce Philosophe; car le Prince l'ayant honoré d'une de ses visites à Corinthe, lui demanda *s'il avoit besoin de quelque chose*: Diogene lui répondit, *qu'il n'avoit besoin que de la chaleur du Soleil, & qu'il le supplioit de se ranger pour ne pas l'en priver*. On voit son Épitaphe sur un ancien marbre à Venise dans la cour de la maison d'Erizzo; elle est au dessous de la figure d'un Chien qui est assis sur son derrière, & on peut la traduire ainsi.

Dem. *Parle donc Chien, de qui gardes-tu le tombeau avec tant de soin*? Rép. *Du Chien*. Dem. *Qui estoit donc cet homme que tu appelles Chien*? Rép. *C'étoit Diogene*. Dem. *D'où est-ce qu'il étoit*? Rép. *De Sinope, c'est lui qui vivoit autrefois dans un tonneau, & qui a presentement les astres pour domicile*.

Au reste la terre de Sinope de laquelle Strabon, Dioscoride, Plin & Vitruve ont parlé, n'est pas verte, comme plusieurs personnes le croient, s'imaginans que la couleur verte que l'on appelle *Sinople* en terme de Blazon, en a tiré son nom. La terre de Sinope est une espece de Bol plus ou moins foncé, que l'on trouvoit autrefois autour de cette ville & que l'on y apportoit pour le distribuer. Ce qui marque que ce n'étoit autre chose que du Bol, c'est que les auteurs, que l'on vient de citer, assurent qu'il étoit aussi beau que celui d'Espagne: tout le monde sçait qu'on trouve de tres beau Bol en plusieurs endroits de ce Royaume, où on l'appelle *Almagra*; & ce Bol, suivant les apparences, est un *Safran de Mars* naturel. Il se peut faire néanmoins qu'il y ait quelque espece de terre verte dans la campagne de Sinope, car Calcondyle assure qu'il y a d'excellent cuivre aux environs, & je crois que la terre verte que les anciens nommoient *Theodotion* n'étoit proprement que du *vert de gris* naturel, tel qu'on le

trouve dans les mines de cuivre. Les anciens estimoient la terre verte de Scio, mais on ne l'y connoît plus, ou du moins personne ne pût nous en apprendre des nouvelles.

Nous partîmes de Sinope le 10 May, & nous ne fîmes que 18 milles, parce que le mauvais temps nous conduisit à *Carfa*, comme prononcent les gens du pays. Ce village est nommé *Carofa* dans nos Cartes, & ce nom approche encore plus de celui que lui avoient donné les anciens; car Arrien le nomme *Caroufa* & assure, avec raison, que c'est un méchant port à cent cinquante stades de Sinope, qui font justement 18 milles & demi. Il est surprenant que les mesures des anciens répondent quelquefois si correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11 May nous campâmes sur la plage de l'Isle que forment les branches du fleuve *Halys* à 30 milles de *Carfa*. Voici encore une bevue de nos Geographes qui font venir ce fleuve du côté du Midi, au lieu qu'il coule du Levant. Ils ne sont excusables que sur ce qu'Herodote a fait la même faute; cependant il y a longtemps qu'Arrien l'a relevée, lui qui avoit été sur les lieux par ordre de l'Empereur Adrien. Strabon qui étoit de ce pays-là décrit parfaitement le cours de l'*Halys*. Ses sources, dit-il, sont dans la grande Cappadoce, d'où il coule vers le Couchant, & tire ensuite au Septentrion par la Galilée & par la Paphlagonie. Il a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe. En effet, tous ces quartiers-là sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins & dans les champs labourables; sa salure tire sur l'amertume. Strabon qui ne négligeoit rien dans ses descriptions, remarque avec raison que les côtes depuis Sinope jusques en Bithynie, sont couvertes d'arbres dont le bois est propre à faire des navires; que les

campagnes font pleines d'Oliviers, & que les Menuisiers de Sinope faisoient de belles tables de bois d'Erable & de Noyer. Tout cela se pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu de tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'Erable & le Noyer à faire des Sophas, & à boiser ou lambriffer des appartemens : ainsi ce n'est pas contre ce quartier de la mer Noire qu'Ovide a déclamé avec tant de vehemence dans sa troisiéme Lettre écrite du Pont, à Rufin.

Le lendemain nous fimes seulement 20 milles, & le vent du Nord nous fit relâcher, malgré nous, à l'embouchure du *Casalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le *Casalmac* qui est la plus grande riviere de toute cette côte, a été connu autrefois sous le nom d'*Iris*. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il passoit par *Amasia* sa patrie, & qu'il recevoit la riviere de *Themiscyre* avant que de tomber dans le Pont-euxin.

Nous laissâmes derriere nous sur le bord de la mer un village bâti sur les ruines d'*Amifus* ancienne Colonie des Atheniens, suivant Arrien. Theopompe qui dans Strabon en attribue la fondation aux Milesiens, en convient aussi ; & par là il nous apprend la raison pourquoi la ville fut appellée *Pirée*, qui étoit le nom d'un des Ports d'Athenes. La ville d'*Amifus* fut libre pendant long-temps, & paroissoit même si jalouse de sa liberté, qu'il en étoit presque toujours fait mention sur les Médailles. On en voit, à cette legende, aux testes d'*Ælius*, d'Antonin Pie, de Caracalla, de Diadumene, de Maximin, de Tranquilline. Alexandre le Grand étant en Asie rétablit la liberté d'*Amifus* ; le siege & la prise de cette ville par Lucullus font décrits fort au long dans Plutarque. Ce Capitaine Romain ne jugeant pas à propos de la presser, y laissa *Murena* ; mais il y revint après la déroute de *Mithridate*, &

l'auroit emportée aisément sans l'Ingenieur Callimachus, qui après avoir bien fatigué les troupes Romaines, & ne pouvant plus se deffendre, mit le feu à la Place. Lucullus avec toute son autorité, ne pût le faire éteindre, & témoigna d'abord le chagrin qu'il avoit d'être moins heureux en cette rencontre, que Sylla qui avoit garanti des flammes la ville d'Athenes. Le ciel néanmoins seconda ses desirs, & la pluye tomba assez à propos pour sauver une partie d'Amifus; Lucullus fit rétablir le reste, & affecta de n'avoir pas moins de clemence pour les citoyens, qu'Alexandre en avoit montré à l'égard des Atheniens: enfin Amifus fut remise en sa premiere liberté. A l'égard de la ville d'*Eupatoria* que Mithridate avoit fait bâtir sous son nom tout auprès d'Amifus, elle fut emportée par escalade & rasée pendant le siege d'Amifus. On la releva dans la fuite, & de ces deux villes on n'en fit qu'une seule, laquelle fut nommée *Pompeiopolis* ou *ville de Pompée*; mais elle ne jouït pas long-temps de sa liberté, Pharnace fils de Mithridate l'assiégea pendant les guerres de Cesar & de Pompée, & l'emporta après de si grandes difficultez, que pour s'en venger sur les habitans, il les fit tous égorger avec la derniere cruauté. Cesar étant devenu le maître du monde, battit Pharnace, & l'obligea de se soumettre. Il crut dédommager, comme dit Dion Cassius, les citoyens d'Amifus de tous les maux qu'ils avoient soufferts, en leur accordant cette liberté qui leur étoit si chere. M. Antoine, à ce qu'assûre Strabon, remit la ville à ses Roys; & par un retour assez bizarre, le Tyran Straton l'ayant fort mal traitée, Auguste après la bataille d'Actium lui accorda son ancienne liberté.

Ce fut peut-être à cette occasion que fut frappée cette belle Médaille qui est chez le Roy, à la teste d'Ælius Cesar. Le revers est une Justice debout tenant des ba-

hancés à la main, car l'époque $\rho \Xi \Theta$ revient à celle d'Auguste. Des payfans qui travailloient à des cordes nous apportèrent quelques Médailles assez communes, parmi lesquelles il s'en rencontra une de la ville d'Amifus qui me parut assez rare; d'un côté c'est la teste de Minerve, de l'autre c'est Persée qui vient de couper la teste à Meduse. Nous avons remarqué plus haut qu'Amifus étoit une Colonie d'Athenes; sans doute qu'on y réveroit encore cette Minerve, & comme elle avoit eû beaucoup de part à l'expédition de Persée, on avoit représenté sur le revers une des plus grandes actions de ce Heros.

On ne sçauroit passer sur ces côtes, sans se souvenir que le Cafalmac arrosoit une partie de cette belle plaine de *Themiscyre* où les fameuses Amazones ont eû leur petit Empire, s'il est permis de parler ainsi de ces femmes que l'on traite d'imaginaires; cependant Strabon qui les place dans ces quartiers-là, assure que le Thermodon arrosoit le reste de leur pays. Cette riviere rappelle agréablement l'idée de ces Heroïnes dont peut-être on a avancé bien des fables; quoiqu'il en soit la veüe de cette côte ne laissa pas que de nous réjoüir. C'est un pays plat couvert de Bois & de Landes qui commencent depuis Sinope; au lieu que de Sinope à Constantinople le pays est élevé en collines qui font d'une verdure admirable.

Le 13 May nous campâmes encore sur les côtes des Amazones, fort mal-contens de nos recherches, car nous n'y trouvâmes aucune plante rare; & c'est à quoi nous faisons plus d'attention, qu'à tout ce qu'on a dit de ces femmes illustres. Nôtre journée ne fut pas plus heureuse le lendemain, car la pluye nous fit perdre tout nôtre temps. On voulut nous persuader le 15 que nous avions fait 50 milles, mais nous les trouvâmes bien courts, & nous entrâmes de fort bonne heure dans la riviere de *Terradi*

que les Turcs appellent *Chersanbaderesi*. Le lendemain nous nous retirâmes dans celle d'*Argyropotami*, en Turc *Chairguelu*, qui n'est qu'à 40 milles de Tetradi.

Nous eûmes une tres grande joye ce jour-là, & plus grande même que si nous eussions rencontré des Amazones; cependant ce n'étoit qu'une espece d'*Elephant* d'un pied & demi de haut dont toutes les hayes étoient remplies. C'est une plante qu'il faut placer sous le genre d'*Elephant* avec *Fabius Columna* le plus exact de tous les Botanistes du siecle passé. La fleur de ce genre de plante ressemble si fort, par sa trompe, à la teste d'un *Elephant*, qu'on ne sauroit s'empêcher d'entrer dans la pensée de ce savant homme. Souffrez, M^{gr}, que je vous en envoie la description; car l'espece d'*Elephant* qui vient sur les côtes de la mer Noire, n'est pas précisément celle que *Columna* a trouvée dans le Royaume de Naples.

D'une racine chevelüe, rouffâtre & qui trasse, s'élevent plusieurs tiges hautes d'un pied & demi ou deux, épaisses d'environ une ligne & demie, quarrées, vert-pâle, parsemées de petits poils, creuses d'un nœud à l'autre, relevées à leur naissance de quelques tubercules blanchâtres assez plats, ridez, charnus, longs de deux ou trois lignes & posez presque en manière d'écaillés. Les feüilles naissent deux à deux opposées en croix avec celles de dessus & celles de dessous, longues depuis un pouce jusques à deux, sur 9 ou 10 lignes de largeur, traversées par une côte accompagnée de nerfs assez gros, presque paralleles entre eux, lesquels se courbent & se subdivisent à mesure qu'ils avancent vers les bords. Ces feüilles d'ailleurs sont de même tiffure que celles de *la Pediculaire à fleur jaune*, vert-brun, chagrinées au dessous, relevées de petits poils de chaque côté, légèrement crenelées, & soutenües par un pedicule mince, long de deux lignes. Des aisselles de ces feüil-

feüilles qui diminüent jusques vers le haut, naissent des branches opposées en croix comme les feüilles, & le long de ces branches sortent des fleurs, quelquefois seules, quelquefois opposées deux à deux, jaunes, & longues de 6 ou 7 lignes. Chaque fleur commence par un tuyau d'environ deux lignes de long, lequel s'évasant se divise en deux lèvres, dont l'inférieure a prés d'un pouce de long sur un peu plus de largeur, découpée en trois pieces assez arrondies, rabatüe en manière de fraize, & marquée au commencement de ses divisions d'une tache feuille-morte foncé. La levre supérieure est un peu plus longue que l'inférieure, & commence par une espee de casque applati en dessus comme le crane d'un chien, large d'environ trois lignes sur quatre lignes de long jusques aux orbites, lesquelles sont marquées par deux gros points rouge-brun, d'un tiers de ligne de diametre. De ces orbites le casque se rétraissit peu à peu & s'allonge en manière de Trompe d'un Elephant. Elle est creuse, longue de 4 ou cinq lignes, obtuse, ou émouffée par le bout, & laisse échapper le filet du pistile. A la naissance de cette Trompe avant qu'elle se plie en goutiere, se voyent deux petits crochets longs de demi ligne, courbez en dedans; les étamines sont cachées dans le casque & garnies de sommets jaunâtres: le pistile est un bouton ovale, long d'une ligne, terminé par un filet: le calyce a 4 ou cinq lignes de long, vert pâle, découpé profondément en 3 parties velües rayées, dont celle du milieu, qui est la plus grande, est pliée en goutiere. Le pistile devient un fruit plat, membraneux, noirâtre, presque quarré, mais arrondi dans ses coins, partagé en deux loges dans sa longueur & rempli de semences un peu courbes, longues d'une ligne & demi, noirâtres, canelées dans leur longueur. Toute la plante est d'un goût d'herbe sans odeur, ses

fleurs sentent comme celles du *Muguet* ; elle aime les lieux gras & qui sont à l'ombre.

Le 14. May après avoir fait 28 milles, nous relachâmes à l'embouchure de la petite riviere de *Vatiza*, tout près d'un village du même nom, où l'on alla prendre des rafraîchissemens ; le vent étoit au Nord & la mer un peu grosse, ainsi l'on tint conseil de Marine ; & comme les avis étoient partagez, le Pacha balançoit s'il avanceroit ou non. J'eus l'honneur de le déterminer à rester, non seulement ce jour-là mais encore le lendemain, l'assurant, foy de Medecin, que les malades de sa maison avoient besoin de repos & fut tout son Predicateur qu'il honoroit de son estime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaisir aux malades ; les seuls Matelots grondoient, parce qu'étans payez pour tout le voyage, ils auroient bien voulu profiter du temps. Pour moi j'étois ravi d'aller courir dans un si beau pays, & je m'embarraisois peu de leurs discours. Les collines de *Vatiza* sont couvertes de *Laurier-Cerize* & d'un *Guaiac de Padoïe* plus haut que nos plus grands Chênes ; nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On y voit une espece de *Micocoulier* à larges feüilles, dont les fruits ont demi pouce de diametre. Nous y observâmes encore une infinité de belles plantes ; mais il fallut en décamper le jour suivant. La mer parut encore agitée aux gens de la suite du Pacha ; & quoique les Matelots assurassent qu'elle étoit aussi tranquille que de l'huile, car c'est une comparaison dont on se sert par tout sur mer, nous ne fimes que 20 milles avant dîner. On relâcha au pied d'un vieux Château démoli, dont on ne sçut nous apprendre le nom ; nous nous en consolâmes, les mafures ne marquant rien qui sentisse l'antiquité. Il ne faut pas, M^{gr}, sur cette relation vous faire une idée desavantageuse de la mer Noire ; nous n'a-

vancions que dans le calme parfait, les vents du Nord que l'on apprehendoit tant, & la mer qui paroissoit toujours grosse à ces bons Musulmans, ne secouoit pourtant pas nos bateaux bien fortement & n'empéchoit point les Saïques d'aller & de venir. Nôtre marche me faisoit souvenir de ces temps de mollesse que M^r Despreaux décrit si bien dans son Lutrin ;

On reposoit la nuit , on dormoit tout le jour.

C'étoit là justement la vie de nôtre cour. On ne s'éveilloit que pour fumer, pour prendre du caffé, pour manger du ris & boire de l'eau ; on n'y parloit ni de chasse ni de pesche. Nous ne fîmes ce jour là que 12 milles à la rame, & nous abordâmes sur une plage dans un lieu charmant & rempli de belles plantes.

Le 26 May quelqu'un s'avisa, pour faire pester les Matelots, de dire que c'étoit un jour malheureux, c'en fut assez pour ne nous faire partir qu'après le disné ; ainsi l'heure de la priere étant venue, il fallut relâcher à deux milles de *Cerassonte*, que les Grecs appellent *Kirisontho*. L'envie que nous avions de voir cette ville, me fit aviser de dire que le miel manquoit pour nos malades & qu'il falloit y en aller acheter. On dit que c'étoit un jour malheureux & que Dieu prendroit soin des malades. Nous nous en consolâmes par la découverte que nous fîmes d'une espece admirable de *Millepertuis* & certainement il n'y avoit qu'une aussi belle plante qui fût capable d'adoucir nos chagrins ; car à qui les compter dans un pays où l'on ne voyoit ni gens ni bêtes ! Quand nous ne trouvions pas de belles plantes, la lecture nous tenoit lieu de toute autre consolation.

Les vieux pieds de cette espece de *Millepertuis* ont la racine épaisse de deux ou trois lignes, dure, ligneuse, cou-

chée en travers, & longue de plus d'un demi pied. Celle des jeunes plantes est une touffe de fibres jaunâtres frisées, longues de trois ou quatre pouces. Les tiges sont hautes depuis demi jusques à un pied, quelques unes droites, les autres couchées puis relevées, vert-pâle, épaisses d'une ligne, garnies d'une petite arête ou filet, lequel descend d'une feuille à l'autre. Ces feuilles qui naissent deux à deux, sont longues d'un pouce ou quinze lignes sur deux lignes de largeur, vert-pâle aussi, de la tiffure de celles de nôtre *Millepertuis*, serrées, sans qu'on y découvre des points transparans, dentées sur les bords à peu près comme celles de l'*Herbe à éternuer* qui vient dans nos prez, attachées à la tige sans pedicule, & terminées en bas par deux oreilles tres pointuës, longues de deux lignes, mais découpées plus profondément que le reste de la feuille. De leurs aisselles naissent des branches garnies de semblables feuilles, quoique plus courtes & plus larges. Ces branches forment un bouquet pareil à celui du *Millepertuis* commun. Les fleurs de l'espece dont nous parlons, sont à cinq feuilles jaunes, longues de huit ou neuf lignes sur trois lignes de largeur, arrondies à la pointe mais plus étroites à la base. Du milieu de ces feuilles s'éleve une touffe d'étamines jaunes plus courtes que les feuilles, garnies de petits sommets. Elles environnent un pistile long de deux lignes & demi, verdâtre, terminé par trois cornes. Le calice est long de trois lignes, découpé en cinq parties dentées aussi proprement que les feuilles. Le pistile devient un fruit roussâtre-brun, haut de trois lignes, divisé en cinq loges, remplies de sémences brunes & tres menuës, lesquelles tombent par la pointe du fruit lorsqu'il est bien meur. Toute la plante a une odeur résineuse. Elle varie considérablement par rapport à sa grandeur; on en trouve avec des pieds fort



Hypericum Orientale, Ptarmicæ foliis Coroll. Rei herb. 18.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON



bas, & dont les feüilles font tres menuës. La fleur varie aussi, car il y en a dont les feüilles ont jusques à dix lignes de long. Les feüilles font ameres, un peu gluantes & sentent la résine.

Le 21 May nous passâmes devant *Cerasonte* ville assez grande bâtie au pied d'une colline sur le bord de la mer, entre deux rochers fort escarpez. Le Château ruiné qui étoit l'ouvrage des Empereurs de Trebisonde, est sur le sommet d'un rocher à droite en entrant dans le port, & ce port est assez bon pour des Saïques. Il y en avoit plusieurs qui n'attendoient que le vent favorable pour aller à Constantinople. La campagne de *Cerasonte* nous parut fort belle pour herboriser. Ce sont des collines couvertes de bois où les *Cerifiers* naissent d'eux-mêmes. Saint Jerosme a crû que ces sortes d'arbres avoient tiré leur nom de cette ville, & Ammian Marcellin assure que Lucullus fut le premier qui fit transporter de là les *Cerifiers* à Rome. On ne connoissoit pas, dit Pline, les *Cerifiers* avant la bataille que Lucullus remporta sur Mithridate, & ces arbres ne passerent que cent vingt ans après en Angleterre. *Cerasonte*, selon Arrien, fut nommée dans la suite *Pharnacia*, c'étoit une Colonie de Sinope à qui elle payoit tribut, comme le remarque Xenophon : cependant Strabon & Ptolemée distinguent *Pharnacia* de *Cerasonte*. Ce fut à *Cerasonte* que les Dix mille Grecs qui s'étoient trouvez lors de la bataille de Babylone dans l'armée du jeune Cyrus, passèrent en reveüe devant leurs Generaux. Ils y séjournèrent dix jours, & leur armée après tant de fatigues ne s'y trouva diminuée que de 14. cens hommes. On distinguoit dans ce temps-là les villes grecques, c'est à dire les Colonies des Grecs sur les côtes du Pont-euxin, des autres villes bâties par les gens du pays, que les Grecs regardoient comme des barbares &

comme leurs ennemis déclarez. Les restes des Dix mille évitoient avec soin ces sortes de villes pour se rendre aux Colonies des Grecs; mais ce n'étoit ordinairement qu'en combattant. Quoique Cerasonte n'ait jamais été une ville fort considérable, on ne laisse pas d'en trouver des Médailles. On en voit à la teste de M. Aurele, sur le revers desquelles est un Satyre debout, qui de la main droite tient un flambeau & une houlette de la gauche. On voit bien par là que ce n'étoit pas une ville de commerce maritime; elle se faisoit valoir plustost par ses bois & par ses troupeaux.

Nous relachâmes ce jour-là à 36 milles de Cerasonte pour aller acheter des provisions à *Tripoli* village dont Arrien & Pline ont fait mention, & dont on trouvera ici le dessein. Ensuite nôtre petite flotte vint donner fond à trois milles au dessous, à l'entrée d'une riviere qui portoit apparemment le même nom que la ville du temps de Pline. On a travaillé autrefois des mines de cuivre le long de cette riviere, car on y trouve encore beaucoup de récremens de ce métal, couverts de vitrifications émaillées de blanc & de vert. Toutes ces côtes sont agréables & la nature s'y est conservée dans sa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eû assez d'habitans pour les détruire. Nous y observâmes un arbrisseau qui, selon les apparences, est *le Raisin d'Ours* de Galien.

Cet arbrisseau vient de la hauteur d'un homme. La tige en est épaisse comme le bras, le bois blanchâtre, l'écorce gresse, mêlée de brun, gercée & dont la premiere peau se détache facilement. Cette tige pousse plusieurs branches dès le bas, grosses comme le pouce, quelquefois davantage, subdivisées en rameaux revetus d'une écorce vert-pâle. Tous ces rameaux sont chargez de nouveaux jets couverts d'une écorce nette & luisante, garnis de

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is mostly obscured by the paper's texture and fading.



Vitis Idæa Orientalis, maxima
Cerasi folio, flore variegato Coroll.
Inst. Rei herb. 42.

feuilles semblables à celles du Cerisier, longues de deux pouces & demi sur un pouce & demi de large, dentées légèrement sur les bords, pointues par les deux bouts, vert-guai, quelquefois rougeâtres, lisses, relevées d'une côte en dessous & parsemées de poils tres-courts. Les fleurs naissent parmi ces feuilles sur ces brins longs d'un pouce & demi, panchées en bas, disposées sur la même ligne dans les aisselles des feuilles qui n'ont encore qu'un demi pouce de longueur, & leur pedicule n'a que trois ou quatre lignes de long. Chaque fleur est une cloche d'environ quatre lignes de diametre, & d'environ cinq lignes de haut, blanc-fale, panachée de grandes bandes purpurines du costé qu'elle est exposée au soleil, découpée en cinq pointes, quelquefois davantage, & ces pointes sont un peu refléchies en dehors. Cette fleur varie. Il y a des pieds sur lesquels elle est toute blanche, & quelques autres où elle tire sur le purpurin sans être panachée. De quelque couleur qu'elle soit, elle est toujours percée dans le fond & articulée avec le calice. Des environs du trou de la fleur, naissent dix etamines longues d'une ligne & demi, blanchâtres, un peu courbes, chargées chacune d'un sommet aussi long, jaune foncé tirant sur le feuille-morte. Le calice est un bouton verdâtre, plat en devant & comme pyramidal en derriere, long d'une ligne & demi, découpé en cinq parties qui forment un petit bassin relevé d'une espece de bourlet creux dans le milieu, comme dans les autres especes de ce genre. Du centre de ce bassin sort un filet menu, long de 4 ou 5 lignes. Les feuilles de cette plante ont un goût d'herbe qui tire sur l'aigre. Les fleurs sont sans odeur. Je n'ai veû que des fruits verts d'environ trois lignes de long, aigrelets & creusés en devant en manière de nombril. C'est la plus grande espece de *Vitis Idæa* qui soit

connüe. Il y a apparence que c'est celle que Galien a nommée *Αγκισθαφυλος* ou *Raisin d'Ours* : cet auteur affûre qu'elle naît dans le Royaume du Pont, & qu'elle a les feüilles semblables à l'*Arbousfier*, ce qui est vrai, si l'on compare les feüilles de cette plante à celles de l'*Arbousfier Adrachne*, laquelle est aussi commune en Grece, & plus commune en Asie, d'où étoit Galien, que nôtre *Arbousfier ordinaire*.

Nous ne fîmes que 35 milles le 22 May, & l'on dressa nos tentes proche d'un moulin d'eau à la veüe de Trebifonde, que les Turc appellent *Tarabosan*, où nous arrivâmes le lendemain en quatre heures de temps à la voile & à la rame. Cette ville n'est devenue celebre dans l'histoire que par la retraite des Comnènes, qui après la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens, en firent le siege de leur Empire. Anciennement Trebifonde étoit regardée comme une Colonie de Sinope à qui même elle payoit tribut, comme nous l'apprenons de Xenophon qui passa par Trebifonde en reconduisant le reste des Dix mille. Xenophon raconte la triste aventure qui leur arriva pour avoir mangé trop de miel. Voici, M^{gr}, la description des plantes sur lesquelles les abeilles le succent.

Chamærhododendros Pontica maxima, Mespili folio, flore luteo. Coroll. Inst. Rei herb. 42.

Cet arbrisseau s'éleve à sept ou huit pieds de haut, & produit un tronc presque aussi gros que la jambe, accompagné de plusieurs tiges plus menues divisées en branches inégales, foibles, cassantes, blanches, mais couvertes d'une écorce grifâtre & lisse, si ce n'est aux extrémités où elles sont veluës & garnies de bouquets de feüilles assez semblables à celles du *Néflier* des bois, longues de 4. pouces sur un pied & demi de largeur, pointuës par les deux bouts,

Bouts, vert-gai, légèrement veluës, excepté sur les bords où les poils forment comme une espece de sourcil. La côte de ces feüilles est assez forte & se distribuë en nerveüre sur toute la surface. Cette côte n'est que la suite de la queuë des feüilles, laquelle le plus souvent est de trois ou quatre lignes de long sur une ligne d'épais. Les fleurs naissent 18 ou 20 ensemble par bouquets à l'extrémité des branches, soutenuës par des pedicules d'un pouce de long, velus, & qui naissent des aisselles de petites feüilles membraneuses, blanchâtres, longues de sept ou huit lignes sur trois lignes de largeur. Chaque fleur est un tuyau de deux lignes & demi de diametre, légèrement canelé, velu, jaune tirant sur le verdâtre. Il s'évase au delà d'un pouce d'étenduë & se divise en cinq parties, dont celle du milieu a plus d'un pouce de long sur presque autant de largeur, réfléchie en arriere de même que les autres, & terminée en arcade gothique, jaune-pâle quoique doré vers le milieu. Les autres parties sont un peu plus étroites & plus courtes, jaune-pâle aussi. Cette fleur qui est percée en derriere s'articule avec le pistile, lequel est pyramidal, canelé, long de deux lignes, vert-blanchâtre, légèrement velu, terminé par un filet courbe, long de deux pouces, arrondi à son extrémité en manière de bouton vert-pâle. Des environs du trou de la fleur sortent cinq étamines plus courtes que le pistile, inégales, courbes, chargées de sommets longs d'une ligne & demi, remplis de pouffiere jaunâtre. Les étamines sont de même couleur, veluës depuis leur naissance jusques vers le milieu, & toutes les fleurs sont penchées sur les côtez, de même que celles de la *Fraxinelle*. Le pistile devient dans la suite un fruit d'environ quinze lignes de long sur six ou sept lignes de diametre, dur, brun, pointu, relevé de cinq côtes. Il s'ouvre de la pointe à la baze en sept ou huit

parties, creusées en manière de goutiere, lesquelles assemblées avec le pivot qui en occupe le milieu, forment autant de loges remplies de graines. Les feuilles de cette plante sont stiptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du *Chevrefeuille*, mais elle est plus forte & porte à la teste.

Chamærhododendros Pontica, maxima, folio Laurocerasifi, flore Cæruleo purpurascente. Coroll. Instit. Rei herb. 42.

Cette espece s'éleve ordinairement à la hauteur d'un homme. Son principal tronc est presque aussi gros que la jambe. Sa racine trace jusques à cinq ou six pieds de long, partagée d'abord en quelques autres racines grosses comme le bras, distribuées en subdivisions d'un pouce d'épaisseur. Celles-ci diminuent insensiblement, accompagnées de beaucoup de chevelu. Elles sont dures, ligneuses, couvertes d'une écorce brune, & produisent plusieurs tiges de différentes grandeurs, lesquelles environnent le tronc. Le bois en est blanc, cassant, revêtu d'une écorce grisâtre, plus foncée en quelques endroits. Les branches sont assez touffuës & naissent dès le bas, mal formées, inégales, garnies seulement de feuilles vers les extrémités. Ces feuilles, quoique rangées sans ordre, sont d'une grande beauté & ressemblent tout-à-fait à celles du *Laurier-Cerise*. Les plus grandes ont sept ou huit pouces de long sur environ deux ou trois pouces de large, & sont terminées en pointe par les deux bouts, vert-guai, lisses, presque luisantes, fermes & solides. Le dos qui n'est que l'allongement de la queue, laquelle a près de deux pouces de long, est relevé d'une grosse côte sillonnée en devant, dont les subdivisions principales sont comme alternes. Les feuilles diminuent à mesure qu'elles approchent des sommitez, quoiqu'on y en apperçoive assez souvent qui sont encore plus grandes que les inferieures. Depuis la fin du mois d'Avril jusques à la fin de Juin, ces sommi-

tez font chargées de bouquets de 4 ou cinq pouces de diametre, composez chacun de vingt ou trente fleurs, à la naissance desquelles se trouve une feuille longue seulement d'un pouce & demi, membraneuse, blanchâtre, large de 4 ou 5 lignes, creuse & pointuë. Le pedicule des fleurs a depuis un pouce jusques à 15 lignes de longueur, mais il n'est épais que d'environ demi ligne. Chaque fleur est d'une seule piece, longue d'un pouce & demi ou deux, rétrecie dans le fond, évasée & découpée en cinq ou six parties. Celle d'en haut qui est quelquefois la plus grande, est large d'environ sept à huit lignes, arrondie par le bout de même que les autres, légèrement frisée, ornée vers le milieu de quelques points jaunes ramassez en manière d'une grosse tache. Les parties d'en bas sont un peu moindres & recoupées plus profondément que les autres. A l'égard de la couleur de cette fleur, le plus souvent elle est violette tirant sur le grisdelin. On trouve des pieds de cette plante à fleurs blanches, & d'autres à fleurs purpurines plus ou moins foncées, mais toutes ces fleurs sont marquées des mêmes points jaunes dont on vient de parler, & leurs étamines qui naissent en touffe, sont plus ou moins colorées de purpurin, quoique blanches & cottonneuses à leur naissance. Ces étamines sont inégales, crochuës & environnent le pistile. Leurs sommets sont posez en travers, longs de deux lignes sur une ligne de large, divisez en deux bourses pleines d'une poussiere jaunâtre. Le calice n'a qu'environ une ligne & demi de longueur, légèrement cannelé en cinq, six, ou sept côtes purpurines. Le pistile est une espece de cone de deux lignes de haut, relevé à sa baze d'un ourlet verdâtre & comme frisé. Un filet purpurin, courbe & long de 15 ou 18 lignes, termine ce jeune fruit & finit par un bouton vert-pâle. Les bouquets de fleurs sont tres gluants

avant qu'elles s'épanouissent. Lorsqu'elles sont passées, le pistile devient un fruit cylindrique, long d'un pouce à 15 lignes, épais d'environ quatre lignes, cannelé, arrondi par les deux bouts. Il s'ouvre par le haut en cinq ou six parties, & laisse voir autant de loges qui le partagent en sa longueur, séparées les unes des autres par les aîles d'un pivot qui en occupe le milieu. C'est ce pivot qui est terminé par le filet du pistile; & bien loin de se dessécher, il devient plus long tandis que le fruit est vert, & ne tombe point lorsqu'il est mur. Les graines sont tres menuës, brun-clair, longues de près d'une ligne. Les feüilles de cette plante sont stiptiques. Les fleurs ont une odeur agréable, mais qui se passe facilement.

* Sangaris.

Cette plante aime la terre grasse, humide & vient sur les côtes de la mer Noire le long des ruisseaux, depuis la riviere d'Ava^a jusques à Trebisonde. Cette espece passe pour mal faisante. Les bestiaux n'en mangent que lorsqu'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture. Quelque belle que soit sa fleur, je ne m'avisai pas de la présenter au Pacha Numan Cuperli, Beglierbey d'Erzeron, dans le temps que j'eus l'honneur de l'accompagner sur la mer Noire; mais pour la fleur de l'espece précédente, elle me parut si belle, que j'en fis de gros bouquets pour mettre dans sa Tente; cependant je fus averti par son Chiaia, que cette fleur excitoit des vapeurs & causoit des vertiges. La raillerie me parut assez plaisante, car le Pacha se plaignoit de ces sortes d'incommoditez. Le Chiaia me fit connoître qu'il ne railloit point, & m'assûra qu'il venoit d'apprendre des gens du pays, que cette fleur étoit nuisible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment sur plusieurs observations, assûrent aussi que le miel que les abeilles font après avoir succé cette fleur, étourdit ceux qui en mangent, & leur cause des nausées.

Dioscoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes termes. *Autour d'Heraclee du Pont*, dit-il, *en certains temps de l'année, le miel rend insensé ceux qui en mangent, & c'est sans doute par la vertu des fleurs d'où il est tiré. Ils suent abondamment, mais on les soulage en leur donnant de la Rhüe, des Salines, & de l'Hydromel à mesure qu'ils vomissent. Ce miel, ajoute le même auteur, est acre & fait éternuer. Il efface les rousseurs du visage si on le broye avec du Costus. Mêlé avec du sel ou de l'Aloës, il dissipe les noirceurs que laissent les meurtrissures. Si les Chiens ou les Cochons avalent les excréments des personnes qui ont mangé de ce miel, ils tombent dans les mêmes accidens.*

Pline a mieux débrouillé l'histoire des deux arbriffeaux dont on vient de parler, que Dioscoride ni qu'Aristote; ce dernier a crû que les abeilles amassoient ce miel sur les Boüis; qu'il rendoit insensé ceux qui en mangeoient & qui se portoient bien auparavant; qu'au contraire il guerissoit les insensés. Pline en parle ainsi. *Il est des années, dit-il, où le miel est tres-dangereux autour d'Heraclee du Pont. Les auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en sçavons. Il y a une plante dans ces quartiers appelée Ægolethron, dont les fleurs, dans les printemps humides, acquierent une qualité tres-dangereuse lorsqu'elles se flétrissent. Le miel que les abeilles en font, est plus liquide que l'ordinaire, plus pesant & plus rouge. Son odeur fait éternuer. Ceux qui en ont mangé suent horriblement, se couchent à terre, & ne demandent que des rafraichissemens. Il ajoute ensuite les mêmes choses que Dioscoride, dont il semble qu'il ait traduit les paroles; mais outre le nom d'Ægolethron qui ne se trouve pas dans cet auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.*

On trouve, continue-t-il, sur les mêmes côtes du Pont,

une autre sorte de miel qui est nommé *Mœnomenon*, parce qu'il rend insensé ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amassent sur la fleur du *Rhododendros* qui s'y trouve communément parmi les forêts. Les peuples de ce quartier-là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, se gardent bien de leur donner de leur miel.

Il semble que sur ces paroles de Plin l'on peut déterminer les noms de nos deux especes de *Chamærhododendros*. La première, suivant les apparences, est l'*Ægolethron* de cet auteur, car la seconde qui fait les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *Rhododendros*, & l'on peut la nommer *Rhododendros Pontica Plinii*, pour la distinguer du *Rhododendros ordinaire*, qui est nôtre *Laurier-Rose* connu par Plin sous le nom de *Rhododaphne* & *Nerium*. Il est certain que le *Laurier-Rose* ne croît pas sur les côtes du Pont-euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres après avoir passé les Dardanelles, mais elle est fort commune le long des ruisseaux dans les Isles de l'Archipel; ainsi le *Rhododendros* du Pont ne sçauroit être nôtre *Laurier-Rose*. Il est donc très vraisemblable que le *Chamærhododendros* à fleur purpurine, est le *Rhododendros* de Plin.

Quand l'armée des Dix mille approcha de Trebisonde, il lui arriva un accident fort étrange & qui causa une grande consternation parmi les troupes, suivant le rapport de Xenophon qui en étoit un des principaux Chefs. Comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, dit cet auteur, les soldats n'en épargnèrent pas le miel: il leur prit un dévoyement par haut & par bas suivi de rêveries, en sorte que les moins malades ressembloient à des yvrognes, & les autres à des personnes furieuses, ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille; personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lende-

main environ à la même heure qu'il avoit commencé, de sorte que les soldats se levèrent le troisième & le quatrième jour, mais en l'état qu'on est après avoir pris une forte médecine.

Diodore de Sicile rapporte le même fait dans les mêmes circonstances. Il y a toute apparence que ce miel avoit été succé sur les fleurs de quelqu'une de nos espèces de *Chamærododendros*. Tous les environs de Trebifonde en sont pleins, & le Pere Lambert Missionnaire Theatin, convient que le miel que les abeilles succent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait vomir. Il appelle cet arbrisseau *Olean-dro Giallo*, c'est à dire *Laurier-Rose jaune*, lequel sans contredit est nôtre *Chamærododendros Pontica maxima*, *Mespili folio*, *flore luteo*. La fleur, dit ce Pere, tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune. Cette odeur nous parut approcher de celle du *Chevrefeuille*, mais incomparablement plus forte.

Les Dix mille furent reçûs à Trebifonde avec toutes les marques d'amitié que l'on donne à des gens de son pays lorsqu'ils reviennent de bien loin; car Diodore de Sicile remarque que Trebifonde étoit une ville grecque fondée par ceux de Sinope qui descendoient des Milesiens. Le même auteur assure que les Dix mille séjournèrent un mois dans Trebifonde, qu'ils y sacrifièrent à Jupiter & à Hercule, & qu'ils y célébrèrent des jeux.

Trebifonde apparemment tomba sous la puissance des Romains, lorsque Mithridate se trouva dans l'impuissance de leur résister. Il seroit inutile de rapporter de quelle manière elle fut prise sous Valerien par les Scythes, que nous connoissons sous le nom de Tartares, si l'Historien qui en parle n'avoit décrit l'état de la place. Zozime donc remarque que c'étoit une grande ville bien peuplée,

fortifiée d'une double muraille. Les peuples voisins s'y étoient réfugiés avec leurs richesses, comme dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre. Outre la garnison ordinaire, on y avoit fait entrer dix mille hommes de troupes; mais ces soldats dormant sur leur bonne foy & se croyant à couvert de tout, se laissèrent surprendre la nuit par les Barbares, qui ayant entassé des fascines tout contre les murailles, entrèrent par ce moyen dans la Place, tuèrent une partie des troupes, renversèrent les Temples & tous les plus beaux Edifices; après quoi chargés de richesses immenses, ils emmenèrent un grand nombre de captifs.

Les Empereurs Grecs ont possédé Trebisonde à leur tour. Du temps de Jean Comnene Empereur de Constantinople, Constantin Gabras s'y étoit erigé en petit Tyran. L'Empereur vouloit l'en chasser, mais l'envie qu'il avoit d'ôter Antioche aux Chrétiens, l'en détourna. Enfin Trebisonde fut la capitale d'une Duché ou d'une Principauté dont les Empereurs de Constantinople dispofoient; car Alexis Comnene, surnommé *le Grand*, en prit possession en 1204. avec le titre de *Duc* lorsque les François & les Venitiens se rendirent les maîtres de Constantinople sous Baudouin Comte de Flandres.

L'éloignement de Constantinople à Trebisonde, & les nouvelles affaires qui survinrent aux Latins, favorisèrent l'établissement de Comnene; mais Nicetas remarque que l'on ne lui donna que le nom de *Duc*, & que ce fut Jean Comnene qui souffrit que les Grecs l'appellassent *Empereur* de Trebisonde, comme s'ils eussent voulu faire connoître que c'étoit Comnene qui étoit leur véritable Empereur, puisque Michel Paleologue, qui faisoit sa résidence à Constantinople, avoit quitté le Rit Grec pour suivre celui de Rome. Il est bien certain que Vincent de Beauvais appelle simplement Alexis Comnene, *Seigneur*
de

de Trebifonde. Quoiqu'il en foit, la *Souveraineté* de cette ville, fi l'on ne veut pas fe fervir du mot *d'Empire*, commença l'an 1204. fous Alexis Comnene, & finit en 1461. lorsque Mahomet II dépoüilla David Comnene. Ce malheureux Prince avoit époufé Irene fille de l'Empereur Jean Cantacuzene, mais il implora fort inutilement le fecours des Chreftiens, pour faver les débris de fon Empire. Il fallut ceder au Conquerant, qui le fit paffer à Constantinople avec toute fa famille, qui fut maffacrée quelque temps après. Phranzez même affûre que Comnene mourut d'un coup de poing qu'il reçût du Sultan. Ainfi finit l'Empire de Trebifonde, après avoir duré plus de deux fiecles & demi.

La ville de Trebifonde eft bâtie fur le bord de la mer au pied d'une colline affez escarpée; fes murailles font prefque quarrées, hautes, crenelées, & quoi qu'elles ne foient pas des premiers temps, il y a beaucoup d'apparence qu'elles font fur les fondemens de l'ancienne enceinte, laquelle avoit fait donner le nom de *Trapeze* à cette ville. Tout le monde fçait que *Trapeze* en Grec fignifie *une Table*, & le plan de cette ville eft un quarré-long affez femblable à une table. Les murailles ne font pas les mêmes que celles qui font décrites par Zofime; celles d'aujourd'hui ont été bâties des débris des anciens édifices, comme il paroît par les vieux marbres qu'on y a enclavez en plufieurs endroits, & dont les Infcriptions ne font pas lifibles, parce qu'elles font trop hautes. La ville eft grande & mal peuplée. On y voit plus de bois & de jardins que de maifons; & ces maifons, quoique bien bâties, n'ont qu'un fimple étage. Le Château qui eft affez grand & fort négligé, eft fitué fur un rocher plat & dominé, mais les foffez en font tres beaux, taillez la plufpart dans le roc. L'Infcription que l'on lit fur la porte de ce Château, dont

le cintre est en demi cercle, marque que *l'Empereur Justinien renouvela les édifices de la ville.* Il est surprenant que Procope n'en ait pas fait mention, lui qui a employé trois livres entiers à décrire jusques aux moindres bâtimens que ce Prince avoit fait élever dans tous les coins de son Empire. Cet Historien nous apprend seulement que Justinien fit bâtir un Aqueduc à Trebifonde sous le nom de *l'Aqueduc de Saint Eugene le martyr.* Pour revenir à nôtre Inscription, les caracteres en sont beaux & bien conservez ; mais comme la pierre est encastrée dans la muraille, & enfoncée de prés d'un pied & demi, on n'en fauroit lire la dernière ligne, à cause de l'ombre. Voici ce que nous lûmes après en avoir ôté, autant que nous pûmes, les toiles d'araignées avec une perche autour de laquelle nous avions attaché un mouchoir.

ΕΝ ΩΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗΣΟΥ ΧΡΙΣ
 ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΩΚΡΑΤΟΡ ΚΑΙΣΑΡ ΦΑ
 ΙΟΥΣΤΙΝΙΑΝΟΣ ΑΛΑΜΑΝΙΚΟΣ ΓΟΘΙΚΟΣ ΦΡΑΝΓΙΚΟΣ
 ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ ΠΑΡΤΙΚΟΣ ΑΛΑΝΙΚΟΣ ΟΥΑΝΔΑΛΙΚΟΣ.
 ΑΦΡΙΚΟΣ ΕΥΣΕΒΗΣ ΕΤΤΙΧΗΣ ΕΝΔΟΞΟΣ ΝΙΚΗΤΗΣ
 ΠΡΟΠΕΟΥΧΟΣ ΑΕΙ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΑΥΤΟΥΣ ΑΝΕΝΕΩΣΕΝ
 ΦΙΛΟΤΙΜΙΑ ΤΑΔΗΜΟΣ ΚΤΙΣΜΑΤΑ ΤΗΣ ΠΟΛΕΟΣ
 ΕΠΟΤΑΗΚΑ ΕΠΙΜΕΛΙΑ ΟΥΡΑΝΙΟΥ ΤΟΝ ΘΕΟΦΙΛΕΟ.....
 ΧΣ ΥΠ Γ

Dans le vestibule d'un Couvent de Religieuses grecques, il y a un Christ tres mal peint, avec deux figures à ses côtez, l'on y lit les paroles suivantes en tres mauvais caracteres peints, & en Grec corrompu.

ΑΛΕΞΙΟΣ ΕΝ ΧΩ ΤΟ ΘΟΠΙΣΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥ ΚΕ ΑΥΤΟ-
ΚΡΑΤΟΡΩΣ ΠΑΣΙΣ ΑΝΑΤΟΛΗΣ Ο ΜΕΓΑΣ ΚΟΜΝΗΝΟΣ

ΘΕΟΔΩΡΑ ΧΥ ΧΑΡΗΤΙ ΕΥΣΕΒΕΣΑΤΗ ΔΕΣΠΗΤΑ
ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΗΣΑ ΠΑΣΙΣ ΑΝΑΤΟΛΗΣ

ΗΡΙΝΗ ΧΥ ΜΗΤΗΡ ΑΕΤΟΥ ΕΥΣΕΒΕΣΑΤΟΥ ΒΑΣΙ-
ΛΕΟΣ ΚΥΡΙΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Suivant les observations de M^{rs} de l'Académie Royale des Sciences, la hauteur du Pole de Trebifonde est de 40. à 45. & la longitude de 63.

Le Port de Trebifonde appelé *Platana* est à l'Est de la ville. L'Empereur Adrien le fit réparer, comme nous l'apprenons par Arrien. Il paroît par les Médailles de cette ville, que le Port y avoit attiré un grand commerce. Goltzius en rapporte deux à la teste d'Apollon. On sçait que ce Dieu étoit adoré en Cappadoce, dont Trebifonde n'étoit pas la moindre ville. Sur les revers d'une de ces Médailles est une ancre, & sur le revers de l'autre, la proue d'un navire. Ce Port n'est bon presentement que pour des Saïques. Le Mole que les Genevois, à ce qu'on prétend, y avoient fait bâtir, est presque détruit, & les Turcs ne s'embarassent gueres de réparer ces sortes d'ouvrages. Peut-être que ce qui en reste est le débris du Port d'Adrien; car de la manière qu'Arrien s'explique, cet Empereur y avoit fait faire une jettée considérable pour y mettre à couvert les navires qui auparavant n'y pouvoient mouïller que dans certains temps de l'année, & encore étoit-ce sur le sable.

Nous herborifâmes le 24 & le 25 May autour de la ville. On y voit de tres belles plantes. Le 26 nous allâmes nous promener à *Sainte Sophie* ancienne Eglise grecque, à

deux milles de la ville près du bord de la mer. On a converti une partie de ce bâtiment en Mosquée, le reste est ruiné. Nous n'y trouvâmes que quatre colonnes d'un marbre cendré. Je ne sçai si cette Eglise a été bâtie par Justinien, comme celle de Sainte Sophie de Constantinople; c'est assez la tradition du pays, mais on ne sçauroit le prouver par aucune Inscription. Procope même n'en a pas fait mention. Les débris de cette Eglise me font souvenir de deux grands hommes qui sont sortis de cette ville, *George de Trebifonde*, & le *Cardinal Bessarion*. On convient pourtant que George n'étoit qu'Originaire de Trebifonde, & qu'il étoit né en Candie. Quoiqu'il en soit, il fleurissoit dans le quinzième siecle sous le Pontificat de Nicolas V. de qui il fut secretaire. Georges avoit auparavant enseigné la Rhetorique & la Philosophie dans Rome; mais son entêtement pour Aristote lui attira de grosses querelles avec Bessarion qui ne juroit que par Platon. Bessarion fut un savant homme aussi, mais ses Ambassades le dissipèrent trop. Cela ne l'empêcha pas d'écrire plusieurs traitez, & sur tout de faire une tres belle Bibliotheque qu'il laissa par son Testament au Senat de Venise. On la conserve encore avec tant de soin, qu'on n'en veut communiquer les manuscrits à personne, & il faut regarder ce beau recüeil comme un thresor enfouï.

Quoique la campagne de Trebifonde soit fertile en belles plantes, elle n'est pourtant pas comparable, pour ces sortes de recherches, à ces belles montagnes où est bâti le grand Couvent de *Saint Jean* à 25 milles de la ville du côté du Sud-Est. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes. Les montagnes qui sont autour de ce Couvent produisent des Hestres, des Chênes, des Charmes, des Guaiacs, des Frênes & des Sapins d'une hauteur

prodigieuse. La maison des Religieuses n'est bâtie que de bois, tout contre une roche fort escarpée, au fond de la plus belle solitude du monde. La veüe de ce Couvent n'est bornée que par des païsages merveilleux, & j'aurois fouhaité d'y pouvoir passer le reste de ma vie. On n'y trouve que des solitaires occupez de leurs affaires temporelles & spirituelles, qui n'ont ni cuisine, ni science, ni politesse, ni livres: mais comment vivre sans tout cela! On monte à la maison par un escalier tres rude & d'une structure fort singuliere. Ce sont deux troncs de sapin, gros comme des mats de navire, inelinez contre le mur & alignez de même que les montans d'une echelle; au lieu des planches ou des échellons que l'on met ordinairement au travers des échelles, on y a taillé des marches d'espace en espace à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches sur les côtez pour servir de garde-foux; car je deffie les plus habiles danseurs de corde d'y pouvoir grimper sans ce secours. La teste nous tournoit quelquefois en descendant, & nous nous serions cassez le col sans cet appui. Il n'est pas possible que les premiers hommes aient jamais fait un escalier plus simple; il n'y a qu'à le voir pour se former une idée de la naissance du monde. Tous les environs de ce Couvent sont une image parfaite de la pure nature; une infinité de sources y forment un beau ruisseau plein d'excellentes Truites, & qui coule entre des tapis verts & des bosquets propres à inspirer de grands sentimens; mais il n'y a aucun de ces Moines qui en soit touché, quoiqu'ils y soient au nombre d'environ quarante. Nous regardions leur maison comme une tanniere où ces bonnes gens s'étoient retirez pour éviter les insultes des Turcs & pour y prier Dieu tout à leur aise. Cependant ces Anachorettes possèdent tout le pays à plus de six milles à la ronde. Ils ont plusieurs Fermes dans ces mon-

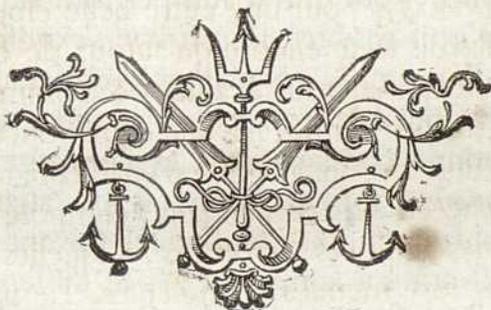
tagnes, & même plusieurs maisons dans Trebifonde; nous y logions dans un grand Couvent qui leur appartenoit & qui étoit partagé en plusieurs galetas: A quoi sert tant de bien quand on n'en peut pas jouir! Ils n'oseroient faire bâtir une belle Eglise ni un beau Couvent, de crainte que les Turcs n'exigeassent d'eux les sommes destinées pour ces bâtimens, quand l'ouvrage seroit commencé.

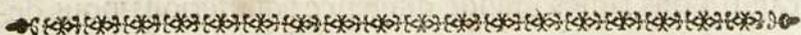
Après avoir visité les environs du Couvent, où il y a des plantes qui amusent le plus agréablement du monde, nous montâmes jusques aux lieux les plus élevez, que la neige n'avoit abandonnez que depuis quelques jours, & d'où nous en découvrions d'autres qui en étoient encore chargez. Les gens du pays appellent *πύκος* les *Sapins* ordinaires, qui ne different en rien de ceux qui naissent sur les Alpes & sur les Pyrenées; mais ils ont conservé le nom d'*ελάτη* pour une autre belle espece de Sapin que je n'avois veü encore qu'autour de ce Monastere. Son fruit qui est tout écailleux & comme cylindrique, quoiqu'un peu renflé, n'a que deux pouces & demi de long sur huit ou neuf lignes d'épaisseur, terminé en pointe, panché en bas & pendant, composé d'écailles molles, brunes, minces, arrondies, lesquelles couvrent des semences fort menuës & huileuses. Le tronc & les branches de cet arbre sont de la grandeur de celles du *Picea* ordinaire. Ses feuilles n'ont que quatre ou cinq lignes de long, elles sont luisantes, vert-brun, fermes, roides, larges seulement de demi ligne, relevées de 4. petits coins, & rangées comme celles de nos Sapins, c'est à dire en branche aplatie.

Il fallut quitter ce beau pays pour venir à Trebifonde chercher nôtre bagage. On nous avertit fort à propos que le Pacha venoit de partir, & ce n'étoit pas une fausse allarme; car nous le rencontrâmes en chemin. Dieu

ſçait ſi nous fimes grande diligence ; que ſerions-nous devenus ſi nous avions perdu une ſi belle occaſion ! Il fal- lut donc travailler toute la nuit à faire nos balots , à chercher du biſcuit & du ris qui ſont les choſes les plus néceſſaires pour une marche , car on trouve de l'eau par tout. Heureuſement le Pacha ne campa ce jour-là , qui étoit le 2 Juin , qu'à environ quatre heures de la ville. Le lendemain nous le joignîmes avec beaucoup de peine , & nous le trouvâmes à quatorze milles de ſon premier camp.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.





L E T T R E XVIII.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

VOYAGE D'AR-
MENIE ET DE
GEORGIE.

Les villes de ce pays-ci sont assez-bien policées & l'on n'y entend point parler de voleurs; ils se tiennent tous à la campagne & n'en veulent qu'aux voyageurs; on prétend même qu'ils sont moins cruels que nos voleurs de grands chemins. Pour moi je suis persuadé du contraire, & que l'on n'iroit pas bien loin si l'on s'exposoit seul ici sur une grande route. Si ces malheureux n'assassinent pas les gens, c'est faute d'en trouver l'occasion, car on ne marche qu'en bonne compagnie. Ces compagnies, qu'on appelle *Caravanes*, sont des convois ou assemblées de voyageurs, plus ou moins nombreuses suivant le danger. Chacun y est armé à sa manière, & se deffend comme il peut dans l'occasion. Quand les *Caravanes* sont considérables, elles ont un Chef qui en ordonne la marche. On y est moins exposé au centre qu'à la queue, & la meilleure précaution que l'on puisse prendre, n'est pas toujours d'attendre les *Caravanes* les plus nombreuses, comme la pluspart des voyageurs se l'imaginent; c'est de profiter de celles où il y a beaucoup de Turcs & de Francs, c'est à dire gens propres à se bien deffendre. Les Grecs & les Armeniens n'aiment point à se battre: on les condamne souvent à payer le sang, comme l'on parle dans le
pays,

pays, d'un voleur qu'ils n'ont pas tué. On n'est pas exposé à ces malheurs en Amerique ; ces Americains que nous traitons de sauvages ; ces Iroquois dont le nom fait peur aux enfans, ne tuent que les gens d'une nation avec laquelle ils font en guerre. S'ils mangent des Chrétiens, ce n'est pas en temps de paix. Je ne sçai s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir sa bourse, que de le tuer pour le manger. Qu'importe à un malheureux d'être mangé ou dépouillé après sa mort ?

On est donc contraint de marcher en Caravane dans le Levant ; les voleurs en font de même afin de pouvoir se rendre les maîtres des autres par la loi du plus fort. Nous joignîmes la Caravane du Pacha d'Erzeron le 3 Juin à une journée de Trebifonde, & nous trouvâmes en chemin je ne sçai combien de marchands qui venoient des provinces voisines pour profiter d'une si belle occasion. Les voleurs nous fuyoient avec la même diligence qu'ils suivent les autres Caravanes, par la raison que lors qu'un Pacha marche, autant de voleurs pris, autant de testes coupées sur le champ. On leur fait cet honneur après les avoir appellez *Jaours*, c'est à dire *Infidelles*. Outre que nous étions fort en repos de ce côté-là, nous étions encore ravis de ce que le Pacha ne faisoit qu'environ douze ou quinze milles par jour ; ce qui nous donnoit tout le temps de considérer le pays à nôtre aise.

Nôtre Caravane étoit de plus de six cens personnes, mais il n'y en avoit qu'environ trois cens de la Maison du Pacha, les autres étoient des marchands & des passagers ; tout cela faisoit un assez beau spectacle. C'étoit une nouveauté pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi je ne sçai combien de chameaux. Les femmes étoient dans des litières terminées en berceau, dont le



dessus étoit couvert de toile cirée, le reste étoit grillé de tous côtez avec plus de soin que ne le font les parloirs des Religieuses les plus austeres. Quelques-unes de ces litières ressembloient à des cages posées sur le dos d'un cheval, & elles étoient couvertes d'une toile peinte soutenüe par des cerceaux ; on ne sçavoit si elles renfermoient des singes, ou des animaux raisonnables.

Le *Chaia* étoit le premier Officier de la maison. Nous n'avons pas de Charge parmi nous qui réponde à celle-là, car il est plus qu'Intendant, & comme le subdelegué du Maître. Souvent même il est le maître du Maître. Le *Divan Effendi*, ou *Chef du Conseil*, étoit le second Officier. Le Pacha avoit son *Cotja* ou *Aumônier* qu'ils appellent aussi *Mouphi*, plusieurs Secretaires, soixante & dix Bossinois pour sa garde, une infinité de Chaoux, de musiciens ou joüeurs d'instrumens, une effroyable quantité de valets de pied ou *Chiodars*, sans compter les Pages. Son Medecin étoit de Bourgogne, & son Apoticaire de Provence : Où est-ce qu'il n'y a pas de François !

Le *Chaoux Bachi* ou Chef des Chaoux, marchoit une journée par avance portant une queue de cheval pour marquer le *Conac*, c'est à dire le lieu où le Pacha devoit camper. Le maître Chaoux en recevoit l'ordre tous les soirs, comme font nos Maréchaux de Logis. Il avoit à sa suite plusieurs Officiers pour disposer le camp, & beaucoup d'Arabes pour dresser les tentes. Tous ces gens marchoient à cheval avec des lances & des bâtons ferrez. La musique du Pacha n'étoit désagréable qu'en ce qu'on répétoit toujours le même air ; comme si les musiciens n'eussent sçu qu'une seule chanson. Quoique leurs instrumens soient differens des nôtres, nos oreilles s'en accommodoient assez. Un jour le Pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvois sa musique*, je lui

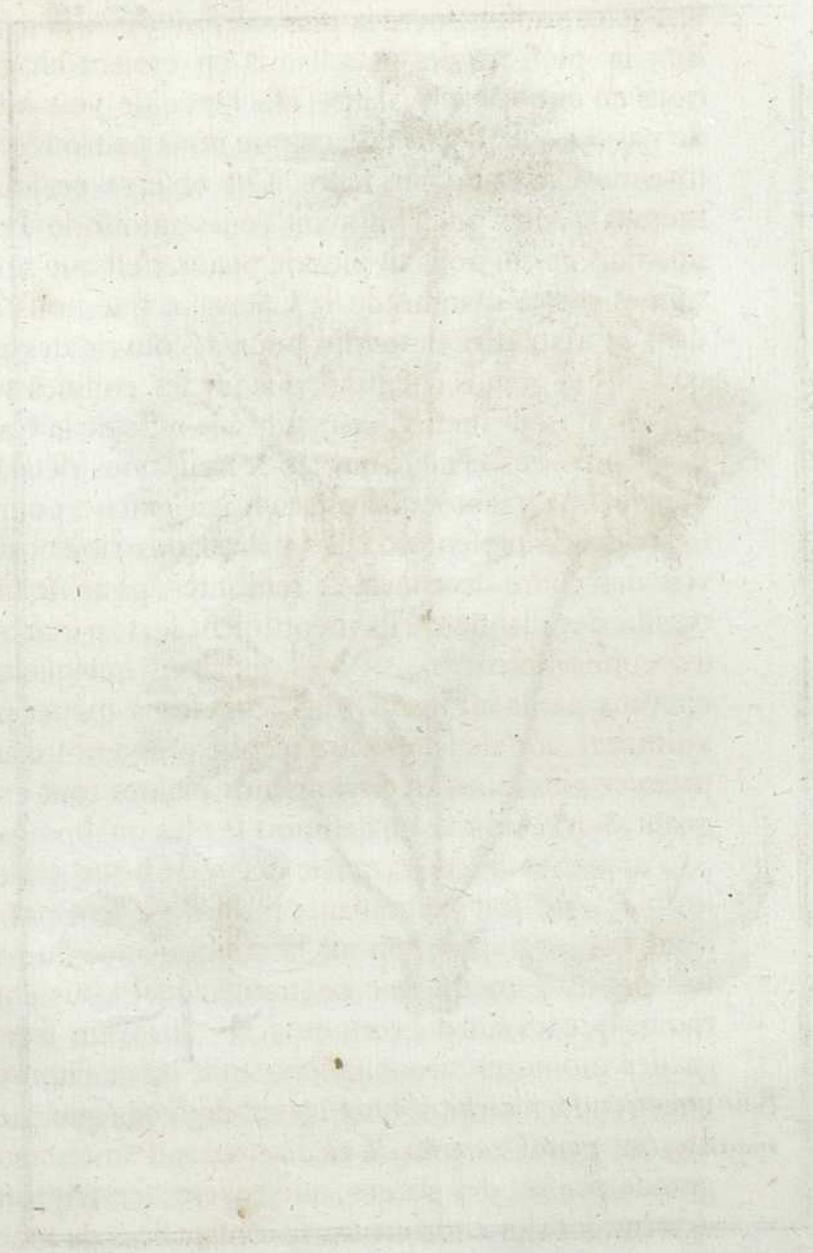
répondis qu'elle étoit excellente, mais un peu trop uniforme. Il me repliqua, que c'étoit dans l'uniformité que consistoit la beauté des choses. Il est vrai que l'uniformité est une des principales vertus de ce Seigneur, car il paroît d'une humeur inalterable. La première chamade commençoit ordinairement une heure avant la marche, c'étoit pour éveiller tout le monde. On entendoit la seconde environ demi heure après, elle servoit de signal pour défilier. La troisième commençoit au départ du Pacha qui étoit toujours à la queue de la Caravane, à la distance de 4 ou 5 cens pas. La musique cessoit & recommençoit plusieurs fois pendant la route, suivant le caprice des musiciens qui redoubloient leur symphonie en arrivant au Conac, où l'on plantoit devant la Tente du Pacha les deux autres queues de cheval qui avoient servi à la marche. Le Chaoux Bachi ayant reçu l'ordre, prenoit la troisième queue, & s'en alloit marquer le gîte du lendemain.

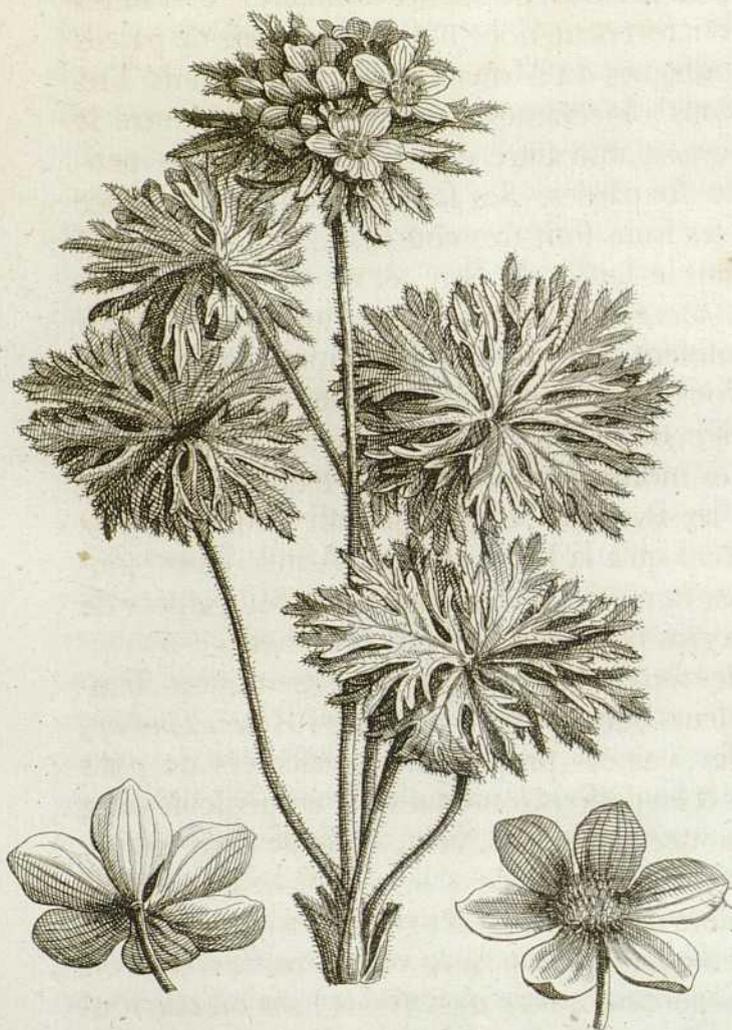
Nous fûmes bientôt faits à ce manège. Nous nous levions à la première chamade, & nous montions à cheval à la seconde; les Officiers du Pacha chassoient tout le monde comme des moutons, en criant *Aideder, Aideder*, c'est à dire *marchez, marchez*. Ils ne permettent à qui que ce soit de se mêler parmi les gens de la Maison, & l'on s'exposeroit à quelque coup de bâton si l'on y étoit surpris. Les Turcs sont gens d'ordre en tout ce qu'ils font, & sur tout dans leurs marches. Les *Catergis* ou *voituriers* se levoient une heure avant le signal, & tout étoit chargé avant que la chamade de la marche sonnât. J'admirois souvent leur exactitude; tout cela se passoit sans bruit, & bien souvent nous n'étions avertis que l'on chargeoit, que par la lueur des fanaux.

On passa ce jour-là 4 Juin par des montagnes fort éle-

vées, & l'on avança toujours vers le Sud-Est. Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à Erzeron; le Pacha voulut suivre la plus commode & la moins rude; la plupart des marchands en étoient chagrins, & nous en étions ravis, dans l'esperance de voir beaucoup de pays, persuadez d'ailleurs que nous ne trouverions jamais de Caravane plus seûre. On observa ce jour-là les mêmes plantes que l'on avoit veuës autour de Trebisonde; mais ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que nous conûmes par la marche de la Caravane que nous aurions dans la suite assez de temps pour découvrir des plantes, tant sur les grands chemins, que sur les collines voisines. En effet, nous mettant le matin à la teste de la Caravane, nous prenions chacun un sac & nous nous détachions à quelques pas, tantôt à droit, tantôt à gauche, pour amasser ce qui se presentoit. Les marchands rioient de nous voir descendre de cheval & remonter, pour ne faire que cueillir des plantes qu'ils méprisoient fort, parce qu'ils ne les connoissoient pas. Nous menions quelquefois nos chevaux par la bride, ou nous les faisions mener par nos voituriers, afin de faire nôtre récolte plus à nôtre aise. Au premier giste nous décrivions nos plantes tout en mangeant, & M^r Aubriet en dessinoit le plus qu'il pouvoit.

J'apprehende, M^{gr}, que le détail de nôtre marche par journées ne soit languissant; mais il ne sera pas inutile pour la Geographie & pour la connoissance du pays. Je suis persuadé même que ce grand détail vous ennuyera moins que les autres, vous qui sçavez faire un si bon usage des moindres circonstances dont on a l'honneur de vous rendre compte. De plus habiles gens que moi profiteront peut-être aussi de ce Journal; une montagne, une grande plaine, des gorges, une riviere, servent souvent à déterminer des endroits où se sont passées de grandes ac-





Ranunculus Orientalis, Aconiti Lycotoni folia, flore magno albo Coroll. Inst. Rei herb. 20.

Le 5 Juin nous marchâmes depuis 4 heures du matin jusques à midi à travers de grandes montagnes couvertes de Chênes, de Hêtres, de Sapins ordinaires, & d'autres qui ont le fruit fort petit, dont nous avions veû de pareils dans les montagnes du Monastere de Saint Jean de Trebifonde. Nous observâmes dans nôtre route, outre le *Charme commun*, une autre espece beaucoup plus petite dans toutes ses parties. Ses feuilles n'ont qu'un pouce de long, & ses fruits sont tres courts. Ce Charme a levé de graine dans le Jardin du Roy, & n'a pas changé. Les especes de *Chamaerhododendros* à fleur purpurine & à fleur jaune, se faisoient voir assez frequemment le long des ruisseaux. Nous campâmes ce jour-là dans une plaine couverte de neige, dont la terre n'avoit encore rien produit. Quoique ces montagnes soient moins hautes que les Alpes & que les Pyrenées, elles sont aussi tardives, car la neige n'y fond qu'à la fin du mois d'Aoust. Parmi plusieurs Plantes rares, nous observâmes une belle espece de *Renoncule* à gros bouquets de fleurs blanches.

Ses feuilles sont larges de trois ou quatre pouces, semblables par leurs découpures à celles de l'*Aconit Tüeloup*, vert gai, lisses, veinées proprement, parsemées de poils sur les bords & en dessous, soutenuës par un pedicule long de 4 ou 5 pouces, vert pâle, velu, épais de deux lignes, assez rond, fistuleux, large de 4 lignes à sa base, où il est plié en manière de goutiere. La tige est d'environ un pied de haut, creuse aussi, vert pâle & veluë, épaisse d'environ deux lignes, toute nuë, si ce n'est vers le haut où elle soutient un bouquet de sept ou huit fleurs, entouré de 4 ou 5 feuilles, longues seulement de deux pouces ou deux pouces & demi sur un pouce de large, découpées en trois principales parties, & recoupées encore à peu près comme les autres feuilles. Quoique le bouquet soit assez

ferré, chaque fleur est pourtant soutenuë par un pedicule long d'environ 15 lignes. Les fleurs ont deux pouces de diametre, composées de 5 ou 6 feüilles blanches d'un pouce de long sur 8 ou 9 lignes de largeur, arrondies à leur pointe, mais pointuës à leur naissance. Le milieu de ces feüilles est occupé par un pistile ou bouton à plusieurs graines, terminées par un filet crochu & couvertes d'une touffe d'étamines blanches de demi pouce de long, chargées de sommets jaune-verdâtre, longs d'une ligne. Ces fleurs sont sans calice, sans odeur, sans acreté, de même que le reste de la plante. Il y a des pieds dont les fleurs tirent sur le purpurin. Nous n'eûmes pas le temps d'en arracher la racine.

Le 6 Juin nous partimes à trois heures du matin, & nous traversâmes jusques à midi de grandes montagnes toutes pelées, & dont la veüë est fort desagréable, car on n'y découvre ni arbres ni arbrisseaux, mais seulement une méchante pelouse brulée par la neige qui étoit nouvellement fonduë. Il y en avoit encore beaucoup dans les fonds, & nous campâmes tout auprez. Cette pelouse étoit couverte en quelques endroits de cette belle espece de *Violette à grandes fleurs*, jaunes sur certains pieds, violet-foncé sur d'autres, panachées de jaune & de violet sur quelques-uns, jaune rayé de brun avec l'étendart violet & d'une odeur tres agréable.

On se leva sur les deux heures du matin le 7 Juin, pour partir à trois heures; l'on continua la route par des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid étoit âpre, & les broüillards si épais, qu'on ne se voyoit pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes sur les 9 heures & demi dans une vallée assez agréable par sa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouve pas une branche de bois, pas même une bouze de vache; &

comme nous ne manquions pas d'appetit, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir, faute de brossailles, faire cuire des agneaux dont nous avions fait provision. On ne vécut ce jour-là que de confitures chez le Pacha. Nous ne découvrîmes rien de nouveau. Toute la pelouse étoit couverte des mêmes Violettes, ainsi nous passâmes la journée fort tristement; les Turcs ne s'accommodant pas de ce jeûne, non plus que nous. Le 8 Juin nous commençâmes à la pointe du jour à nous appercevoir que nous étions véritablement en Levant. De Trebifonde jusques ici le pays nous avoit paru assez semblable aux Alpes & au Pyrenées; pour ce jour-là il nous sembla que la terre avoit tout d'un coup changé de face, comme si l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau paysage. Nous descendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, coupées par des ruisseaux agréables, & remplies de tant de belles Plantes, si différentes de celles auxquelles nôtre veüe étoit accoûtumée, que nous ne sçavions sur lesquelles nous jetter. On arriva sur les dix heures du matin à *Grezi* village qui n'est, à ce qu'on nous assûra, qu'à une journée de la mer Noire; mais le chemin n'est praticable que pour les gens de pied. Je fus si ébloüi d'une espece d'*Echium* qui se trouve sur les chemins, que je ne sçaurois m'empêcher d'en faire ici la description.

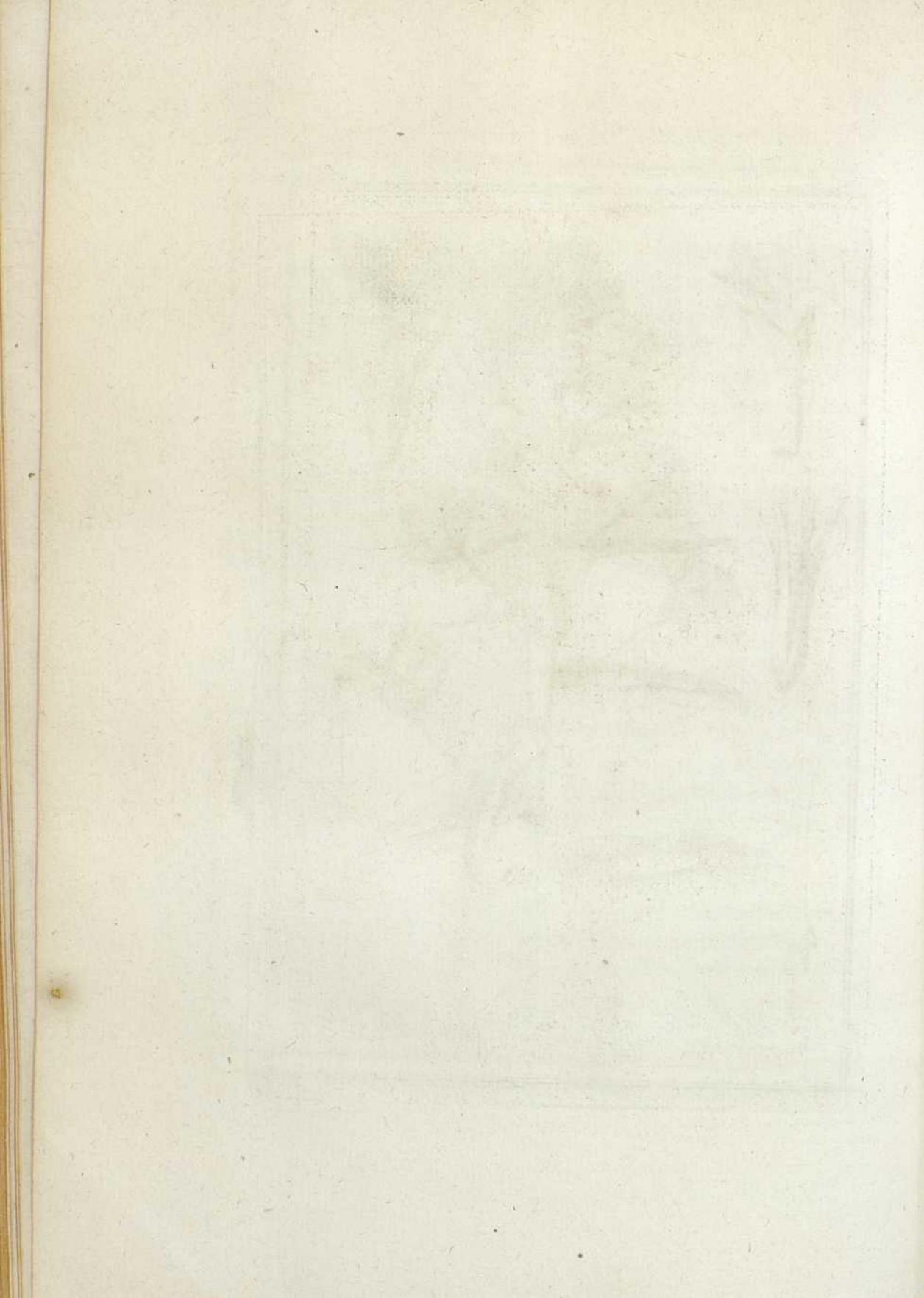
Sa racine a plus d'un pied de long, elle est épaisse de deux pouces, accompagnée de grosses fibres blanchâtres en dedans, mucilagineuse, douçâtre, couverte d'une écorce brune & gerfée. La tige qui est haute d'environ trois pieds, est grosse comme le pouce, vert-pâle, dure, solide, & remplie d'une chair gluante & comme glaireuse. Les feüilles inferieures ont 15 ou 16 pouces de longueur, sur 4 à 5 pouces de largeur, pointuës, vert blanchâtre, douces, molles, veluës, comme satinées en dessus, cotoneuses

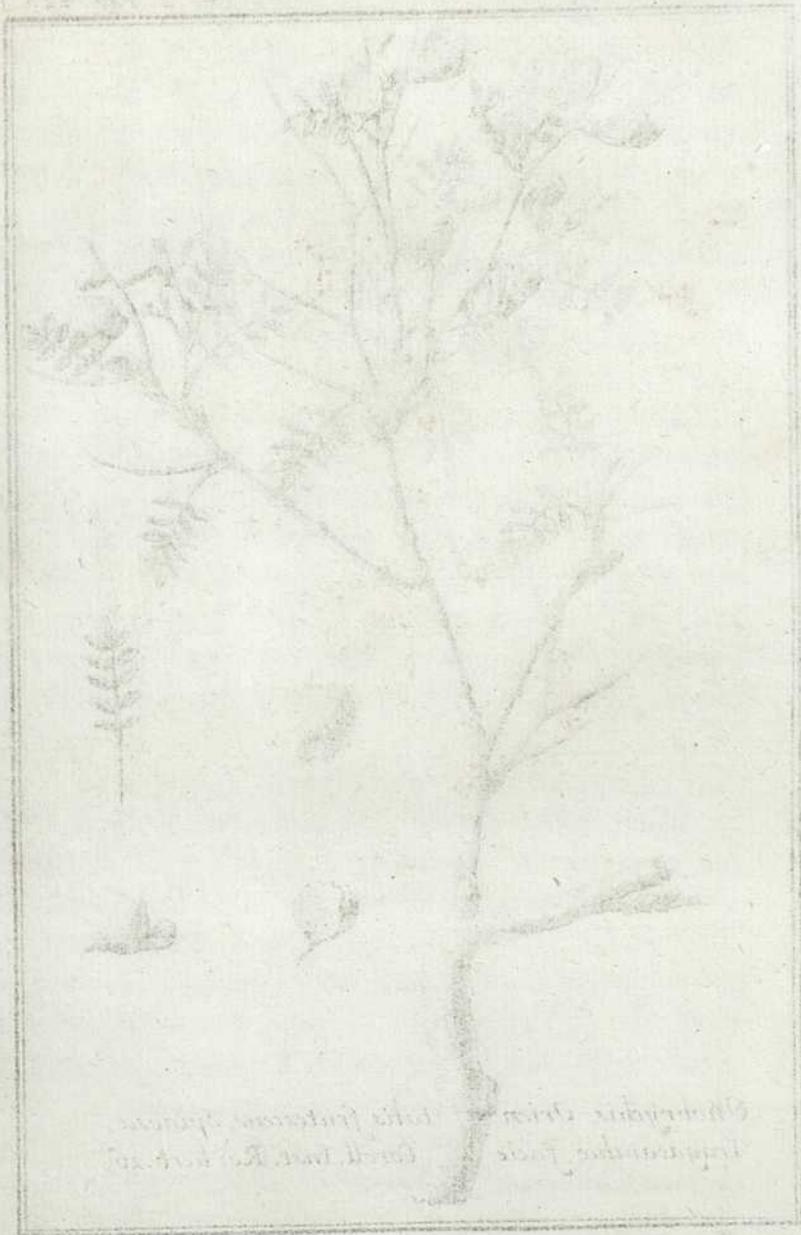
par dessous, relevées d'une grosse côte, laquelle fournit une nerveure assez semblable à celle des feuilles du *Boüillon-blanc* ; ces feuilles diminüent considérablement le long de la tige, où elles n'ont guere plus de demi pied de long, moins cotoneuses que les premières, mais beaucoup plus pointuës. De leurs aisselles naissent des branches longues d'environ demi pied, herissées de poils assez fermes, de même que le haut de la tige, accompagnées de feuilles d'environ un pouce & demi de longueur. Toutes ces branches se divisent en petits brins recourbez en queue de Scorpion, chargez des plus grandes fleurs qu'on ait observées jusques ici sur les especes de ce genre. Chaque fleur a un pouce & demi de haut, vers le bas c'est un tuyau de 4 ou 5 lignes de diametre & tant soit peu courbé, lequel se dilate ensuite en manière de cloche, dont l'ouverture est divisée en cinq parties égales, taillées en arcade gothique. Cette fleur est bleu-pâle tirant sur le gris-de-perle, mais trois de ses découpures sont traversées dans leur longueur par deux bandes rouges sang-de-bœuf, sur un fond purpurin fort clair. Des bords intérieurs du tuyau, naissent cinq étamines blanches, recourbées en crochet, chargées chacune d'un sommet jaunâtre. Le calice est presque aussi long que la fleur, & découpé en cinq parties jusques vers le bas, lesquelles n'ont qu'environ deux lignes de large, pointuës, vert-pâle, herissées de poils fort gros. Le pistile pousse du fond de ce calice, formé par 4 embrions arrondis & verdâtres, du milieu desquels sort un filet presque aussi long que la fleur, légèrement velu, purpurin & fourchu. Les graines, quoique peu avancées, étoient assez semblables à celles d'une Vipere. La fleur n'a point d'odeur. Les feuilles ont un goût d'herbe assez agréable.

Le 9 Juin nous partîmes à trois heures du matin, & passâ-



*Echium Orientale verbas. ei folio flore maximo,
Campanulato Coroll. Inst. Rei herb. 6.*





Chamaecrista (L.) Greene
Chamaecrista (L.) Greene



Onobrychis. Orientalis frutescens, Spinosa,
Tragacanthæ facie Coroll. Inwt. Rei herb. 26.

passâmes par des vallées fort sèches & toutes découvertes. On campa sur les neuf heures au dessous de *Baibout* dans la plaine, le long d'une petite riviere. *Baibout* est une petite ville tres forte par sa situation sur une roche fort escarpée. On fit courir le bruit que le Pacha y séjourneroit cinq ou six jours pour tenir les Grands-jours, & l'on y amena des prisonniers de plusieurs endroits; ainsi nous passâmes le reste de la journée à courir pour chercher des Plantes; mais nous fûmes trompez, car il fallut partir un jour après sans pouvoir monter à la ville. Peut-être que nous y aurions trouvé quelques restes d'antiquité, ou quelques inscriptions qui nous eussent fait connoître son ancien nom. Suivant sa situation, elle paroît marquée dans nos Cartes sous le nom de *Leontopolis* & *Justinianopolis*, qui avoit été nommée *Byzane* ou *Bazane*. Nous fûmes aussi surpris que chagrins d'entendre la chamade qui nous avertissoit qu'il falloit monter à cheval. Voici une des plus belles Plantes qui naît autour de *Baibout*, & qui ne contribua pas peu à nous consoler de nôtre départ précipité.

C'est un buisson d'un pied de hauteur seulement, mais étendu à la ronde jusques à deux ou trois pieds, touffu & tout-à-fait semblable à la *Tragacantha*. Ses tiges vers le bas sont grosses comme le pouce, blanches en dedans, couvertes d'une écorce noirâtre, gercées, tortuës dans la suite, divisées en plusieurs branches nuës & partagées en vieux brins épineux & secs. Les sommitez de ces brins soutiennent de jeunes jets tortus & branchus, terminez en piquants vert-pâle, garnis de feuilles rangées sur une côte longue de 9 ou 10 lignes, sur laquelle on compte ordinairement deux ou trois paires de feuilles opposées vis-à-vis, longues de 4 ou 5 lignes sur moins d'une ligne de large, pointuës par les deux bouts, un peu pliées en gou-

tiere. La côte se termine par une semblable feüille. Le haut des piquants soutient une ou deux fleurs légumineuses, purpurines, rayées, avec un étendart velu, relevé, long d'environ 9 lignes sur trois lignes de largeur, échancré & même denté. Les ailes & la feüille inferieure sont plus pâles & plus petites. Le pistile devient un fruit semblable à celui de nôtre *Sainfoin*, mais il est lisse, & nous ne l'avons pas veü dans sa maturité. Le calice est rougeâtre, long de deux lignes, découpé en 5 pointes. Les feüilles sont d'un goût d'herbe un peu aigret.

Nous fûmes donc obligez de quitter Baibout le 11 Juin. On nous assûra que le Pacha avoit fait grace à tous les prisonniers. Plusieurs de nos Caravaniens loüoient sa clemence; quelques-autres le blâmoient de n'avoir pas fait d'exemple. On fit passer en reveü ces scelerats, dont la pluspart avoient au moins merité la roüe, à en juger par leur mauvaise mine. Nous imposâmes ce jour-là le nom à une des plus belles plantes que le Levant produise; & parce que M^r *Gundelscheimer* la découvrit le premier, on convint que par reconnoissance elle devoit porter son nom. Malheureusement nous n'avions que de l'eau pour celebrer la feste, mais cela convenoit mieux à la ceremonie, puisque la plante ne vient que dans des lieux secs & pierreux. La musique du Pacha ne s'éveilla que dans ce temps-là, ce que nous prîmes pour un bon augure; cependant nous eûmes beaucoup de peine à trouver un nom latin qui répondit à celui de ce galant homme. Il fut enfin conclu que la Plante s'appelleroit *Gundelia*.

La tige de cette plante est haute d'un pied, épaisse de cinq ou six lignes, lisse, vert-gai, rougeâtre en quelques endroits, dure, ferme, branchuë, accompagnée de feüilles assez semblables à celles de l'*Acanthe épineuse*, dé-



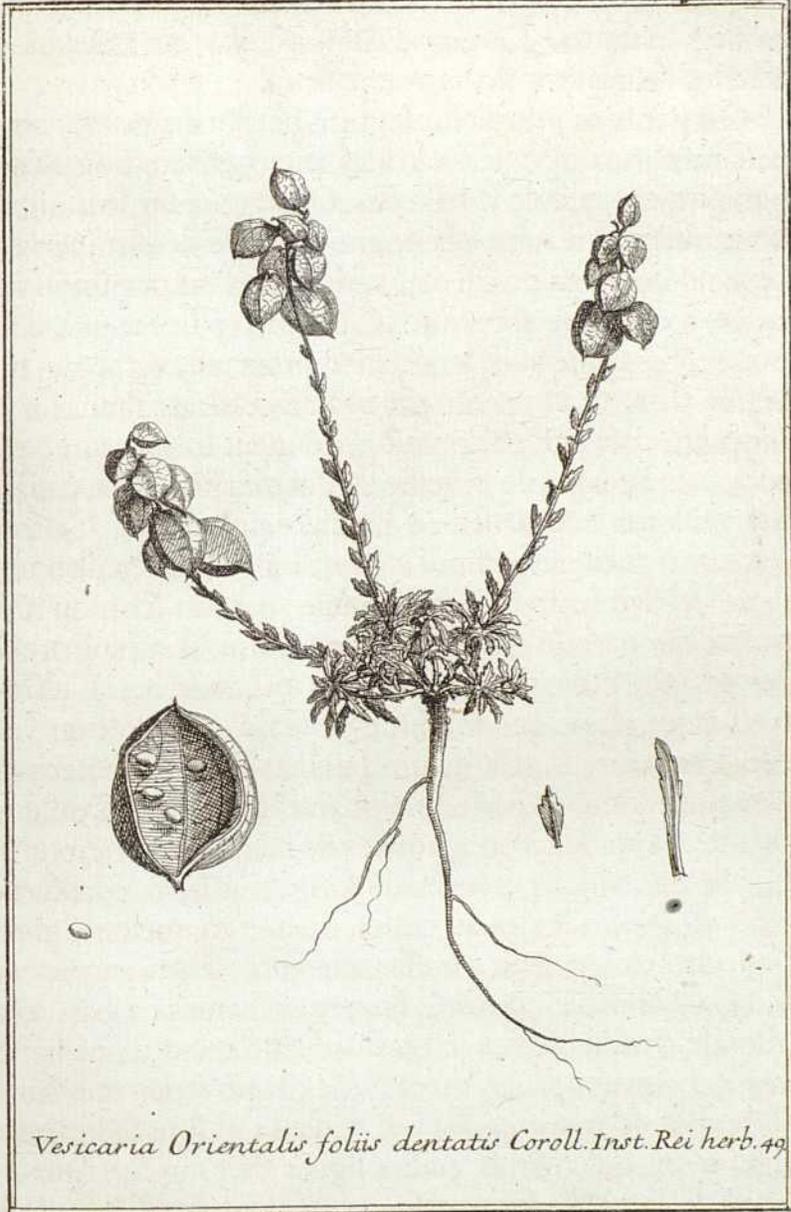


Gundelia Orientalis , *Acanthi aculeati*
folio, Capite glabro Coroll. *Inst. Rei herb. 15.*

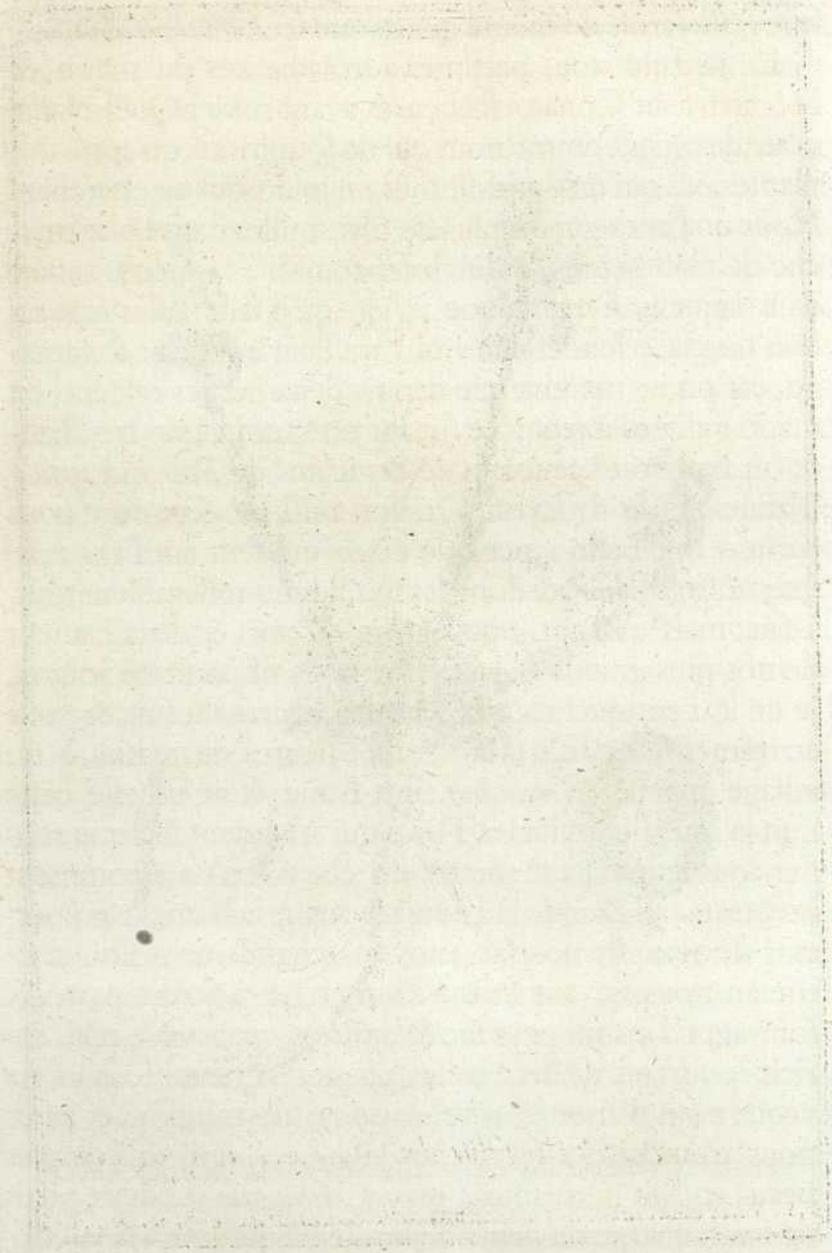
coupées jusques vers la côte, & recoupées en plusieurs pointes, garnies de piquants tres fermes. Les plus grands de ces piquants ont demi pied ou huit pouces de largeur, sur environ un pied de long. La côte est purpurine, la nerveure veluë, blanchâtre, relevée, cotoneuse, le fond des feuilles vert-gai, leur consistance dure & ferme; elles diminüent jusques au bout des branches lesquelles quelquefois sont couvertes d'un petit duvet. Toutes ces parties soutiennent des chapiteaux semblables à ceux du *Chardon à Bonnetier*, longs de deux pouces & demi, sur un pouce & demi de diametre, environnez à leur base d'un rang de feüilles de même figure & tiffure que le bas, mais de la longueur seulement de deux pouces. Chaque chapiteau est à plusieurs écailles longues de sept ou huit lignes, creuses & piquantes, parmi lesquelles sont enchassez les embrions des fruits; ils sont d'environ cinq lignes de long, vert-pâle, pointus en bas, épais d'environ 4 lignes, relevez de quatre coins, creusez à leur sommité de cinq fosses ou chatons à bords dentez, de chacun desquels sort une fleur d'une seule piece longue de demi pouce. C'est un tuyau blanchâtre ou purpurinclair, évasé jusques à une ligne & demi de diametre, fendu en cinq pointes purpurin-sâle, lesquelles bien loin de s'écarter en pavillon d'entonnoir, se rapprochent plutôt; le dedans de la fleur est d'un purpurin plus agréable. De ses parois se détachent cinq filets ou piliers qui soutiennent une gaine jaunâtre, rayée de purpurin, surmontée par un filet jaune & poudreux. Ce qui fait voir que ces fleurs sont de vrais fleurons qui portent chacun sur une jeune graine enfermée dans les embrions des fruits; & ces embrions sont divisez en autant de capsules ou loges qu'il y a de fleurons. La plupart de ces embrions avortent, excepté celui du milieu, qui pressant les autres les

fait perir. Toute la plante rend du lait fort doux, lequel se grumèle en grains de mastic comme celui de la *Carlina* de Columna. La *Gundelia* varie, il y en a des pieds à testes veluës & à fleurs rouge-brun.

On partit ce jour-là sur les huit heures du matin, nous passâmes par des vallées étroites, incultes, sans bois, & qui n'inspiroient que de la tristesse. On campa sur le midi, & nous n'eûmes d'autre plaisir que celui de déterminer encore un nouveau genre de plante lequel fut nommé *Vesicaria*, à cause de son fruit. C'est une vessie longue d'un pouce & presque aussi large, membraneuse, vert-pâle, traversée dans sa longueur par quatre cordons tirans sur le purpurin, qui par leur réunion viennent former une petite pointe au bout de la vessie, & qui distribuent en passant des vaisseaux entrelasés en manière de raizeau. Ce fruit renferme quelques graines ovales, longues d'environ une ligne & demi, attachées chacune par un cordon très mince qui part du gros cordon purpurin. La plupart de ces graines étoient encore vertes ou avortées. Ce fruit n'est autre chose que le pistile de la fleur gonflée en vessie. Les fleurs sont à quatre feuilles jaunes disposées en bouquet, soutenu par une tige sans branches. Toute la plante n'a qu'environ 4 pouces de haut, sans compter la racine qui a deux pouces de long, rouffâtre, épaisse de trois ou quatre lignes au collet, divisée en quelques fibres peu cheveluës. Elle pousse plusieurs testes garnies de feuilles disposées en rond, souvent rabatuës en bas, longues de 9 ou 10 lignes, larges ordinairement d'une ligne, vert-gai, dentées proprement sur les bords à peu près comme celles de la *Corne de Cerf*. Celles qui sont le long des tiges n'ont qu'environ 3 ou 4 lignes de long sur deux lignes de large, & sont presque sans denture. Elles diminuent jusques au haut de la tige, laquelle est toute simple



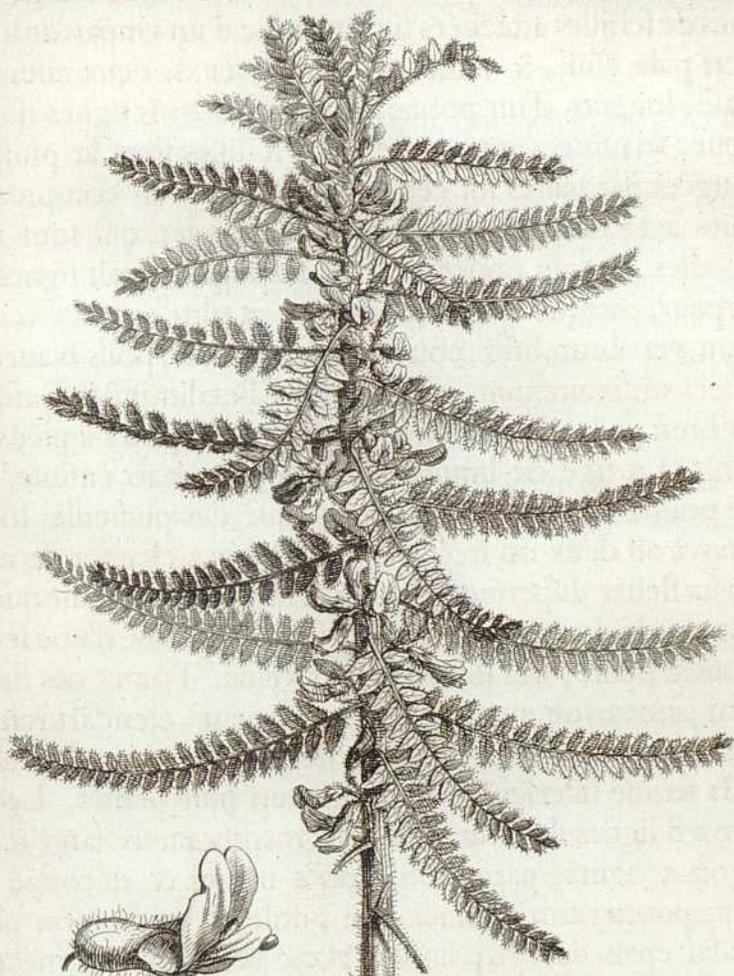
Vesicaria Orientalis foliis dentatis Coroll. Inst. Rei herb. 49.



& sans branches. Si la racine de cette plante étoit charnuë, elle seroit de même genre que le *Leontopetalon*.

Le 12 Juin nous partîmes à trois heures du matin, & l'on arriva au Conac à six heures avant midi : Quel plaisir pour des gens comme nous qui ne soupirions qu'après des plantes, & à qui on donnoit tout un jour pour en chercher ! Nous ne fîmes gueres plus de trois milles dans cette marche de trois heures, & suivîmes toujours la même vallée, dans laquelle serpente une riviere qu'il faut passer sept ou huit fois. Le lendemain nous ne fatigâmes pas davantage, car on ne marcha que depuis deux heures & demi du matin jusques à sept ; ce fut sur une montagne tres haute où l'on voit beaucoup de ces sortes de *Pins* qui sont à Tarare auprès de Lyon. On voit aussi, sur celle dont nous parlons, une belle espece de *Cedre* qui sent aussi mauvais que nôtre *Sabine*, & dont les feüilles lui ressemblent tout-à-fait ; mais c'est un grand arbre du port & de la hauteur de nos plus grands *Cyprés*. On nous fit partir ce jour-là, je ne sçai par quel caprice, à onze heures du soir, & nous arrivâmes le 14 Juin, sur les sept heures du matin, à un village appellé *Iekmansfour*. La Lune étoit si belle cette nuit-là, qu'elle invita les Turcs qui n'avoient fait que ronfler tout le jour, à se mettre en chemin : Mais comment herboriser au clair de la Lune ! Nous ne laissâmes pas pourtant de remplir nos sacs ; nos marchands ne cessoient de rire en nous voyant tous trois marcher à quatre pattes & fourrager dans un pays sec & brûlé en apparence, mais enrichi pourtant de tres belles plantes. Quand le jour fut venu, nous fîmes la reveüe de nôtre moisson, & nous nous trouvâmes assez riches. Peut-on rien voir de plus beau, en fait de plantes, qu'un *Astragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas jusques à l'extrémité de ses tiges !

Ces fleurs sont grosses comme le petit doit, canelées, fermes, solides, vert-pâle, couvertes d'un duvet blanc, garnies de feuilles attachées sur une côte d'un empan de long, vert-pâle aussi, & veluë, accompagnée de deux ailes à la base, longues d'un pouce sur deux ou trois lignes de largeur, terminées en pointe. Les feuilles sont la plupart rangées par paires sur cette côte, & l'on y en compte jusques à 13 ou 14 paires. Les plus grandes, qui sont vers les ailes, ont un pouce de long sur sept ou huit lignes de largeur, presque ovales, mais un peu plus étroites vers le haut, vert-brun, lisses, couvertes en dessus de poils blancs, & pliées ordinairement en goutiere. Elles diminuent jusques au bout de la côte où elles n'ont que cinq ou six pieds de long. La tige est branchuë dès le bas, mais ensuite elle ne pousse des aisselles des côtes, que des pedicules longs d'environ deux ou trois pouces, chargez chacun de cinq ou six fleurs, dispersées en long & soutenuës par une queue longue de deux lignes, laquelle sort de l'aisselle d'une feuille assez petite, tres deliée & fort veluë. Toutes ces fleurs sont jaunes, longues de 15 lignes, avec un étendart relevé, échancré, presque ovale, large de 7 ou 8 lignes. Les ailes & la feuille inferieure sont beaucoup plus petites. Le calice a 8 lignes de long, vert-pâle, membraneux, large d'environ 5 lignes, parsemé de poils blancs & découpé en cinq pointes tres menuës. Le pistile est un bouton pyramidal épais de deux lignes, blanc & velu, terminé par un filet blanc-sale, enveloppé dans une gaine membraneuse blanche, frangée en étamines à sommets purpurins. Le pistile devient un fruit long d'un pouce, épais de 8 ou 9 lignes, terminé par une pointe longue de 4 ou 5 lignes. Ce fruit est arrondi sur le dos, plat & fillonné de l'autre côté, cotoneux, divisé en deux loges, dont les parois sont charnus, épais de trois lignes lorsque le fruit est encore



Astragalus Orientalis, maximus, incanus, erectus caule ab imo ad summum florido Coroll. Inst. Rei herb. 29.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 20 horizontal lines within a rectangular frame.

vert. On trouve dans chaque loge un rang de 5 ou 6 semences de la forme d'un petit rein, attachées chacune par un cordon. Dans leur maturité ces graines sont brunes de même que le fruit. Toute la plante sent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin Royal où elle se porte bien, malgré l'éloignement & la difference des climats.

Nous découvrîmes ce jour-là pour la première fois, une très belle espèce de *Toute-Bonne*, dont je n'avois veu que des avortons il y avoit quelques années, dans le Jardin de Leyden. M^r *Hermans* Professeur de Botanique en l'Université de la-dite ville, très habile homme, & qui avoit observé de si belles plantes dans les Indes Orientales, a donné la figure de celle dont nous parlons. Il semble que *Rauwolf*, Medecin d'Ausbourg, en ait fait mention dans la *Relation de son Voyage du Levant*, sous le nom de *Belle espèce d'Ormin à feuilles étroites, veluës & découpées profondément*.

La racine de cette plante pique en fond, longue d'un pied, grosse au collet deux fois comme le pouce, blanche en dedans, couverte d'une écorce-rouge-orangé ou couleur de Safran. Le nerf de cette racine est dur & blanc, les fibres sont assez grosses & s'étendent sur les côtes. Elle pousse une ou deux tiges hautes d'un pied & demi, grosses vers le bas comme le petit doigt, purpurines, couvertes d'un gros duvet blanc, accompagnées de feuilles d'une propreté qui fait plaisir, longues de huit ou neuf pouces, découpées jusques vers la côte en parties longues de deux ou trois pouces sur demi pouce de largeur, relevées de grosses bosses toutes chagrinées, vert-blanchâtre. La côte & la nerveure sont comme transparentes; cette côte a deux pouces de large à sa naissance, purpurine en quelques endroits, chargée d'un duvet très blanc, de même que le dessous des feuilles. Celles qui viennent ensuite sont

aussi longues & embrassent une partie de la tige par deux aîles arrondies, mais elles diminuent de leur longueur vers le milieu de la tige où elles sont larges de deux pouces. Ensuite les tiges deviennent toutes branchuës, arrondies, & touffuës, accompagnées de feüilles longues d'environ un pouce, coupées, pour ainsi dire, en arcade gothique, dont la pointe est fort aiguë; ces feüilles ne sont pas bosselées, mais veinées seulement & veluës. Les fleurs naissent par anneaux & par étages le long des branches, disposées à simple rang. Quelquefois même il n'y a qu'une ou deux fleurs à chaque verticille. La fleur est longue d'environ un pouce, épaisse d'une ligne & demi à sa naissance, blanche, évasée en deux levres dont la supérieure est courbée en faucille, large de deux lignes, parsemée de poils fort courts, colorée d'un petit œil citron, presque imperceptible, échancrée & arrondie; la levre inférieure est beaucoup plus courte, divisée en trois parties dont la moyenne, qui est la plus grande, est jaune-citron; les deux autres parties sont blanches & relevées en manière d'oreilles. Les etamines sont de même couleur, & entrelassées comme les divisions de l'*Os Hyoide*. Le pistile est à 4 embrions surmonté par un filet violet, & fourchu à sa pointe, lequel se courbant dans la faucille déborde de trois ou quatre lignes. Le calice est long de demi pouce, rayé, vert-pâle, velu, partagé en deux levres, dont l'une a trois pointes assez courtes, & l'autre en a deux seulement, mais beaucoup plus longues. Le haut des tiges est un peu gluant & sent mauvais. La racine de cette plante est amère. Les feüilles ont un goût d'herbe & sentent le bouquin, comme la *Toute-Bonne Ordinaire*.

Il faut avoüer, M^{gr}, que l'erudition est d'un grand secours pour allonger des Lettres. Le pays où nous sommes fourniroit beaucoup de matiere à un plus habile homme

homme que moi. Combien de grandes armées ont dû passer par ici ! Peut-être que Lucullus, Pompée & Mithridate y reconnoïtroient encore les restes de leurs camps. Enfin nous sommes dans la grande Armenie ou Turcomanie. Les Romains & les Perses en ont protégé les Roys en differens temps. Les Sarrasins l'ont possédée à leur tour. Quelques-uns croient que Selim l'ajouta à ses conquêtes après son retour de Perse, où il venoit de gagner cette fameuse bataille contre le grand Sophi Ismaël. Sansfovin convient que du temps de Selim qui mourut en 1520, il y avoit un Roy de la grande, & un autre Roy de la petite Armenie appellée *Aladoli*. Selim fit trancher la teste au Roy d'*Aladoli*, & l'envoya à Venise pour marque de la victoire qu'il venoit de remporter en Levant. Il y a beaucoup d'apparence que les Turcs se saisirent en même temps de la grande Armenie, afin de pouvoir passer en Perse sur leurs propres terres, sans se fier aux Princes voisins. Quoiqu'il en soit, l'Armenie ne tarda pas de tomber sous la domination des Turcs; car les *Annales Turques*, citées par Calvisius, marquent que Selim fils de Selim, conquit l'Armenie en 1522.

On nous fit partir le 14 Juin à deux heures après minuit, & nous marchâmes jusques à sept heures dans des prairies fertiles, semées de toutes sortes de grains. On campa tout proche du pont d'*Elija* sur une des branches de l'Euphrate, à six milles de la ville d'*Arzeron* ou d'*Arzerum*, que d'autres appellent *Erzeron*, quoique *Arzerum* soit le vrai nom de cette ville, comme je le dirai plus bas. *Elija* n'est qu'un méchant village dont les maisons sont tout-a-fait écrasées, moitié enterrées, bâties de boüe; mais le Bain qui est auprès du village rend ce lieu recommandable. Les Turcs l'appellent *le Bain d'Arzerum*. Le bâtiment est assez propre, octogone, vouté & percé en dessus.

Le bassin qui est de la même figure, c'est à dire à huit pans, pousse deux bouillons d'eau presque aussi gros que le corps d'un homme; cette eau est douce & d'une chaleur supportable. Dieu sçait comme les Turcs y courent; ils viennent d'Erzeron s'y baigner, & la moitié de nôtre Caravane ne laissa pas échapper une si belle occasion.

* Erzeron.

Le lendemain nous arrivâmes à Erzeron^a. C'est une assez grande ville à cinq journées de la mer Noire, & à dix de la frontiere de Perse. Erzeron est bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la mer Noire, & l'obligent de se tourner du côté du Midi. Les collines qui bordent cette plaine étoient encore couvertes de neige en plusieurs endroits. On nous assûra même qu'il y en étoit tombé le premier jour de Juin, & nous étions fort surpris d'avoir les mains engourdies jusqu'à ne pouvoir écrire sur le point du jour: cet engourdissement duroit encore une heure après le soleil levé, quoique les nuits y fussent assez douces & les chaleurs incommodes depuis les dix heures du matin jusques à quatre heures après midi. La plaine d'Erzeron est fertile en toutes sortes de grains. Le bled y étoit moins avancé qu'à Paris, & n'avoit pas deux pieds de haut, aussi n'y fait-on la recolte qu'en Septembre. Je ne suis pas surpris de ce que Lucullus trouva étrange que les champs fussent encore tous nuds au milieu de l'Été, lui qui venoit d'Italie où la moisson est faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus étonné de voir de la glace dans l'Equinoxe d'automne; d'apprendre que les eaux par leur foideur faisoient mourir les chevaux de son armée; qu'il falloit casser la glace pour passer les rivieres, & que ses soldats étoient forcez de camper parmi la neige qui ne cessoit de tomber. Alexandre Severe ne fut pas plus satisfait de ce pays-ci. Zonare remarque que son armée repassant par

l'Armenie fut si maltraitée du froid excessif qui s'y faisoit sentir, qu'on fut obligé de couper les mains & les pieds à plusieurs soldats que l'on trouvoit à demi gelez sur les chemins.

Outre la rigueur des hivers, ce qu'il y a de plus facheux à Erzeron, c'est que le bois y est rare & fort cher. On n'y connoît que le bois de Pin que l'on va chercher à deux ou trois journées de la ville, tout le reste du pays est découvert. On n'y voit ni arbres ni buissons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache dont on fait des mottes, mais elles ne valent pas celles des tanneurs dont on se fert à Paris, encore moins celles du marc des olives que l'on prépare en Provence. Je ne doute pas que l'on ne trouvât de la hoüille si l'on vouloit se donner la peine de foüiller les terres. C'est un pays où les minéraux ne manquent pas, mais ils sont accoûtumez à leur bouze. On ne sçauroit s'imaginer quel horrible parfum fait cette bouze dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardieres, & sur tout les maisons de la campagne. Tout ce qu'on y mange sent la fumée; leur crème seroit admirable sans cette cassolette, & l'on seroit fort bonne chere si l'on pouvoit y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y est fort bonne.

Les fruits qu'on y apporte de Georgie sont excellens. C'est un pays plus chaud & moins tardif qui produit en abondance des Poires, des Prunes, des Cerises, des Melons. Les collines voisines fournissent à Erzeron de tres belles sources, lesquelles non seulement arrosent la campagne, mais encore les ruës de la ville. C'est un grand avantage pour les étrangers que les eaux soient bonnes, car on y boit le plus détestable vin du monde. On se consoleroit de toutes les glaces & de tous les frimats & on compteroit la fumée pour rien, si l'on trouvoit du vin

passable; mais il est puant, moisi, aigre, pourri; le vin de Brie y passeroit pour du nectar; l'eau de vie ne vaut pas mieux, elle est chancie & amere, encore en coûte-t-il bien des soins & de l'argent pour avoir ces boissons détestables. Les Turcs y affectent plus de sévérité qu'autre part, & se font un plaisir de surprendre & de bâtonner ceux qui font ce commerce: franchement ils n'ont pas trop de tort, car c'est rendre un grand service au public que d'empêcher le débit d'aussi mauvaises drogues.

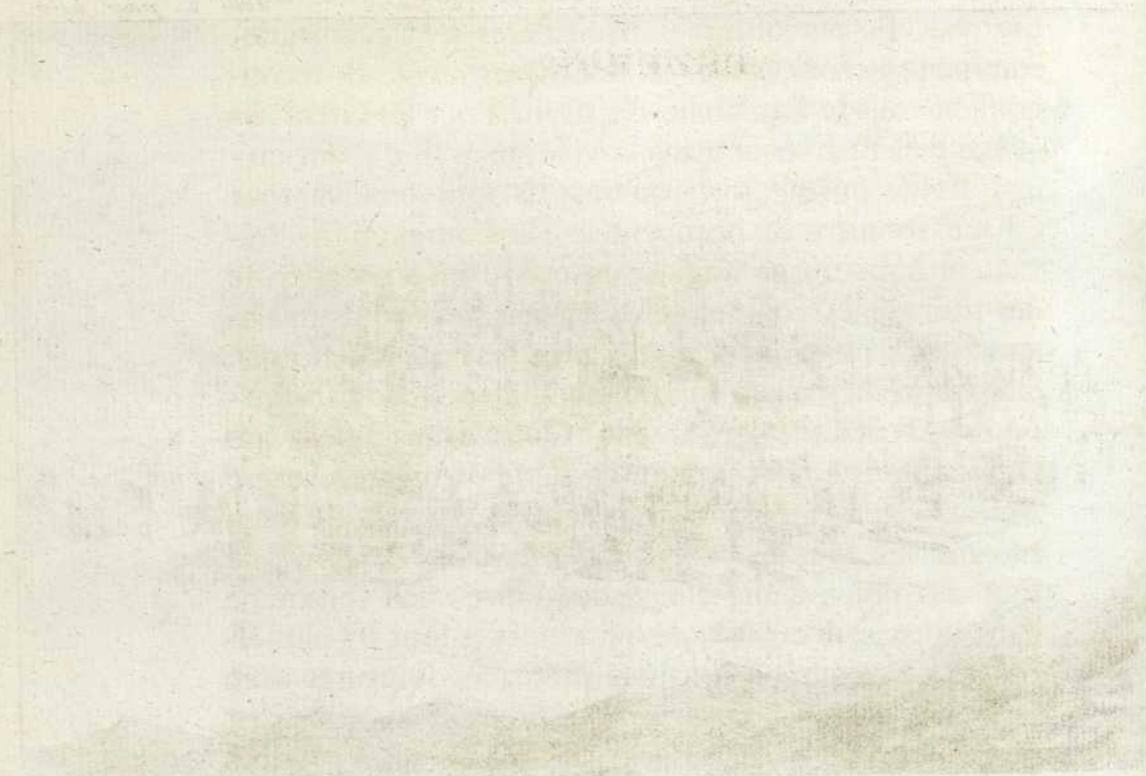
La ville d'Erzeron vaut mieux que celle de Trebizonde; l'enceinte de cette première place est à doubles murailles deffenduës par des tours quarrées ou pentagones, mais les fosses ne sont ni profonds ni bien entretenus. Le Beglierbey ou le Pacha de la Province, est logé dans un vieux Serrail fort mal entendu. Le Janissaire Aga se tient dans une espèce de Fort au haut de la ville. Quand le Pacha ou les personnes les plus considérables du pays vont dans ce Fort, c'est pour y laisser leurs testes. Le Janissaire les fait avertir de s'y rendre par ordre du Grand Seigneur: le Capigi arrivé de la Cour leur montre ses ordres & les exécute sans autre cérémonie. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, six milles Armeniens, & quatre cens Grecs. On estime qu'il y a soixante mille Armeniens dans la Province, & dix mille Grecs. Les Turcs qui sont dans Erzeron sont presque tous Janissaires; on y en compte environ douze mille, & plus de cinquante mille dans le reste de la Province. Ce sont presque tous gens de métier, qui la plupart donnent de l'argent au Janissaire Aga bien loin d'en retirer; cela s'appelle acheter le privilege de ne rien valoir & de commettre toutes sortes d'insolences. Les plus honnêtes gens sont obligez de s'engager dans ce corps, parce qu'outre qu'ils ne seroient pas bien venus du Commandant qui est presque abso-

ERZERON



Veüe d'Erzeron Capitale d'Armenie.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.



Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Iu dans la ville, ils se trouveroient tous les jours exposez aux violences de leurs voisins & n'auroient aucune justice des Officiers. Le Grand Seigneur ne donne par jour aux veritables Janiffaires du pays, que depuis cinq aspres jusqu'à vingt; l'Aga profite de cet argent.

Les Armeniens ont un Evêque & deux Eglises dans Erzeron. Ils ont quelques Monasteres à la campagne, comme le *grand Couvent*, & le *Couvent rouge*. Ils reconnoissent tous le Patriarche d'Erivan. Pour les Grecs, ils ont aussi leur Evêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une Eglise qui est fort pauvre. Ils sont presque tous Chauderonniers & occupent le fauxbourg où ils travaillent à mettre en vaisselle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voisines. Ces pauvres gens font un tintamarre horrible jour & nuit, car ils ne cessent de forger, & les Turcs aiment trop la tranquillité pour souffrir qu'on batte l'enclume dans la ville. Outre cette vaisselle que l'on transporte en Turquie, en Perse & même chez le Mogol, on fait un grand commerce à Erzeron de fourrures & sur tout de celles de *Jardava* ou *Zerdava*, ce sont des peaux d'une espece de Martre assez commune dans le pays. Les peaux les plus foncées sont les plus estimées; on compose les plus précieuses fourrures avec les seules queües, à cause qu'elles tirent sur le noir, c'est ce qui les rend si cheres, car il faut bien assembler des queües de ces animaux pour en doubler une veste. On apporte aussi à Erzeron beaucoup de Gales de cinq ou six journées de la ville, & l'on y conserve les Chefnes avec soin par ordre du Pacha; le bois seroit d'ailleurs trop cher si on l'y apportoit pour brûler.

Cette ville est le passage & le reposoir de toutes les marchandises des Indes, sur tout lorsque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdat. Ces marchandises dont

les principales font la soye de Perse, le Coton, les Drogues, les Toiles peintes, ne font que passer en Armenie. On y en vend tres-peu en détail, & l'on laisseroit mourir un malade faute d'un gros de Rhubarbe, quoiqu'il y en eût plusieurs balles toutes entieres. On n'y débite que le *Caviar*, qui est un ragoût détestable. C'est un proverbe dans le pays, que si l'on vouloit donner à déjeuner au diable, il faudroit le régaler avec du Caffé sans sucre, du Caviar & du Tabac ; je voudrois y ajoûter du vin d'Erzeron. Le Caviar n'est autre chose que les œufs salez des Esturgeons que l'on prépare autour de la mer Caspienne. Ce ragoût brûle la bouche par son sel, & empoisonne le nez par son odeur. Les autres marchandises dont on vient de parler, sont portées à Trebisonde où on les embarque pour Constantinople. Nous fûmes surpris de voir arriver à Erzeron une si grande quantité de *Garance*, qu'ils appellent *Boïa* : elle vient de Perse, & sert pour les teintures des cuirs & des toiles. La Rhubarbe y est apportée du pays d'Usbeq en Tartarie. La *Semencine* ou la *Graine aux vers* vient du Mogol. Il y a des Caravaniers qui de pere en fils ne se mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiroient dégenerer s'ils se chargeoient d'autres marchandises.

Le Gouvernement d'Erzeron rend trois cens bourses par an au Pacha, que nous appellerons dans la suite le *Beglierbey* ou le *Viceroy* de la Province, pour le distinguer des autres Pachas du pays qui sont sous ses ordres. Chaque bourse est de 500 écus, de même que dans tout le reste de la Turquie ; ainsi ces trois cens bourses font cent cinquante mille écus. Elles se prennent. 1^o. sur les marchandises qui entrent dans la Province, ou qui en sortent ; la plupart payent trois pour cent, quelquefois le double. On exige de gros droits pour les especes d'or

& d'argent. La soye de Perse *Chorbasi* qui est la plus fine, & l'*Ardachi* qui est la plus grossiere, payent 80 écus par charge de Chameau, qui est du poids de 800 jusques à 1000 livres. 2°. Le Beglierbey dispose de toutes les Charges des villes de la Province; ces Charges s'afferment suivant l'usage du pays, & se donnent au plus offrant & dernier encherisseur, comme par tout ailleurs. 3°. Excepté les Turcs, tous ceux qui doivent sortir de la Province pour aller en Perse, sont obligez de payer dans Erzeron au moins cinq écus, quoiqu'ils n'ayent point de marchandises; c'est comme une espece de capitation qu'on leur impose. Ceux qui ne portent de l'or & de l'argent que pour les frais de leur voyage, doivent cinq pour cent sur la somme dont ils sont porteurs.

Nôtre Beglierbey à son arrivée abolit la pluspart de ces droits, parce qu'il les jugea tyranniques; peut-être que son successeur les a rétablis ou augmentez depuis son départ. Outre ces taxes, avant l'arrivée de Cuperli on exigeoit de tous les étrangers la Capitation ordinaire, de quelque nation qu'ils fussent, lorsqu'ils entroient dans Erzeron, & cette Capitation étoit réglée sur l'estimation que les Turcs faisoient de chaque personne. Celui-ci, disoient-ils, doit payer dix écus sur sa bonne mine; l'autre qui n'a pas beaucoup de hardes n'en payera que cinq. On rançonnoit impunément les pauvres étrangers, & les Missionnaires étoient les plus maltraitez: pour ne pas s'y tromper, on commençoit par découvrir la teste des passans pour voir s'ils étoient tonsurez, en sorte que ces hommes Apostoliques destinez pour les pays étrangers, étoient souvent obligez de laisser partir leur Caravane pour tâcher d'obtenir quelque modération, ou pour attendre quelque gros marchand Armenien ou Franc qui eût la charité de payer pour eux. On ne sçauroit avoir

de justice sur les frontieres d'un si grand Empire, lorsque les Commandans authorisent les vexations, & ces gens-là ne les authorisent que parce qu'ils en profitent. Quand on part de Constantinople pour la Perse, la meilleure précaution qu'on puisse prendre, n'est pas seulement d'obtenir un Commandement de la Porte, mais encore des Lettres de recommandation de nôtre Ambassadeur pour les Beglierbeys des frontieres par où l'on doit passer. Les Religieux Italiens sont trop circonspects pour manquer à se mettre sous la protection de nôtre Ambassadeur. Le Roy de France est bien plus connu & plus estimé des Musulmans, que le Saint Pere qu'ils appellent simplement le *Moufti de Rome*.

Les Missionnaires ont beaucoup gagné à la mort de Fasullah-Effendi, Moufti de Constantinople, qui fut traîné dans les ruës à Andrinople sous le regne précédent. Il avoit part, disoit-on, à toutes les extorsions qui se faisoient dans la Province d'Erzeron d'où il étoit natif, & où il possédoit des biens immenses. Cet homme insatiable qui étoit le maître absolu de l'Empereur Mustapha, s'étoit déclaré ouvertement contre tous les Religieux, & sur tout contre les Jesuites. On ne manqua pas de s'informer si nous étions *Papas*, c'est à dire *Prêtres*, mais ce ne fut que pour la forme; car outre que le Beglierbey nous honoroit de sa protection, nous n'étions pas certainement tonfurez.

La Province d'Erzeron rend en argent plus de 600 bourfes au Grand Seigneur. Outre les 300 bourfes du Carach que l'on exige des Armeniens & des Grecs, il retire encore six pour cent des marchandises de la Doïianne. Ainsi tout compte fait, ces marchandises payent neuf pour cent, sçavoir six au Grand Seigneur & trois au Beglierbey. Le Grand Seigneur jouït aussi du droit de

Beldar

Beldargi ou *Taille réelle* que payent les biens possédez par les Spahis.

La ville d'Erzeron n'est pas sur l'Euphrate, comme les Geographes la placent ; mais plutost dans une presqu'isle formée par les sources de cette fameuse riviere. La premiere de ces sources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demi ou deux. Les sources de l'Euphrate sont du coté du Levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant presque toute l'année. La plaine d'Erzeron est donc renfermée dans deux beaux ruisseaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du Levant au Midi, & passant par derriere les montagnes, au pied desquelles la ville est située, va se rendre vers le Midi à une bourgade appelée *Mommacotum*. L'autre ruisseau après avoir coulé quelque temps vers le Nord, pareil à peu près à celui des Gobelins, vient passer sous le Pont d'Elia, d'où coulant vers le Couchant, le long du chemin de Tocat, il est obligé par la disposition des lieux de se tourner vers le Midi à *Mommacotum*, où il se joint à l'autre branche qui est bien plus considérable. Ces deux branches s'appellent *Frat* du même nom que la riviere qu'elles forment. Après leur jonction, qui est à trois journées d'Erzeron, le *Frat* commence à porter de petites Saïques, mais son lit est plein de rochers & l'on ne sauroit établir de route par eau, pour descendre d'Erzeron à Alep, sans rendre cette riviere navigable. Les Turcs laissent le monde comme il est & les marchands font comme ils l'entendent. Cependant la voye de la riviere seroit la plus courte & la plus seure, car les Caravanes font 35 jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route est fort dangereuse à cause des voleurs qui dépoüillent les marchands jusques aux portes des villes.

Les voleurs de nuit font quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour. Si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & sans bruit pendant que l'on repose & tirent des balots de marchandises avec des crochets, sans qu'on s'en apperçoive : si les balots sont attachez ou comme enchaînez avec des cordes, ils ne manquent pas de bons rasoirs pour les couper. Quelquefois ils les voident à quelques pas des tentes, mais quand ils découvrent qu'il y a du Musc, alors ils les emportent & ne laissent que la coque du balot. Quand on part avant le jour, comme c'est l'ordinaire, les voleurs se mêlent avec les voituriers & détournent souvent des mulets chargez de marchandises, qu'ils dépaisent à la faveur des tenebres. Ils ne s'attaquent pas à la pire, car ils connoissent les balots de soye aussi-bien que les marchands. Il part, toutes les semaines, des Caravanes d'Erzeron pour *Gangel*, *Teflis*, *Tauris*, *Trebifonde*, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou peuples du Curdistan, qui descendent à ce qu'on prétend des anciens Caldéens, tiennent la campagne autour d'Erzeron, jusques à ce que les grandes neiges les obligent à se retirer, & sont à l'affût pour piller ces pauvres Caravaniers. Ce sont de ces *Jafides* errans qui n'ont point de religion, mais qui par tradition croient en *Jafid* ou *Jesus*, & ils craignent si fort le diable, qu'ils le respectent de peur qu'il ne leur fasse du mal. Ces malheureux s'étendent tous les ans depuis *Moufoul* ou la *Nouvelle Ninive* jusques aux sources de l'Euphrate. Ils ne reconnoissent aucun maître, & les Turcs ne les punissent pas, même lorsqu'ils sont arrêtez pour meurtre ou pour vol, ils se contentent de leur faire rachetter leur vie pour de l'argent & tout s'accomode aux dépens de ceux qui ont été volez. Il arrive même souvent que l'on traite avec les voleurs qui attaquent une Caravane, sur

tout lorsqu'ils sont les plus forts, ou qu'ils sont bien les méchans; on en est quitte alors pour une somme d'argent, & c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre. Il faut que chacun vive de son métier; pourveu qu'il n'y ait personne de tué ou de blessé, ne vaut-il pas mieux vider sa bourse que de verser son sang! il n'en coûte quelquefois que deux ou trois écus par teste. D'ailleurs rien ne convient mieux aux voleurs que de rançonner les plus foibles, parce que ne trouvant pas aisément à qui vendre les marchandises, ils en sont tres-souvent embarrassés. Presentement toutes la Caravanes du Levant passent par Erzeron; même celles qui sont destinées pour les Indes Orientales, parce que les chemins d'Alep & de Bagdat, quoique plus courts, sont occupez par les Arabes qui se sont révoltez contre les Turcs & rendus maîtres de la campagne.

Le 19 Juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville. A peine la neige y étoit fonduë, & nous campâmes sur les six heures à 15 milles dans un pays si tardif que les plantes ne commençoient qu'à pousser & les collines n'étoient encore couvertes que de gazon; il est mal-aisé de rendre raison de la paresse, s'il faut ainsi dire, de cette terre. Nous couchâmes sous nos tentes dans une vallée au milieu d'un hameau, dont les chaumières sont plus écartées les unes des autres que les Bastides de Marseille. L'eau dans laquelle nous avons mis nos plantes pour les conserver & pour les décrire le lendemain, se gela la nuit de l'épaisseur de deux lignes, quoiqu'elle fust à couvert dans un bassin de bois. Le lendemain 20 Juin après avoir herborisé, quoique avec peu de profit à cause du froid qui ne permettoit pas à la terre de pousser, nous prîmes le parti de nous rapprocher d'Erzeron par une route différente de celle que nous a-

vions tenue. Nous allâmes donc voir un ancien Monastere d'Armeniens, lequel n'est qu'à une journée de cette ville, & qui porte le nom de *Saint Gregoire*. Toute la campagne est découverte, & l'on ne voit pas la moindre brosse faille dans tout le terrain que la veüe peut découvrir. Ce Monastere est assez riche, mais j'aimerois autant habiter au pied du Mont Caucase, car il ne sçauroit être plus froid. Je crois qu'outre le sel fossile qui n'est pas rare dans ces quartiers, la terre est pleine de sel Ammoniac qui entretient les neiges, pendant dix mois de l'année, sur des collines à peu près semblables au *Mont Valerien*. Plusieurs experiences font voir que le sel Ammoniac rend tres-froides les liqueurs où il est dissous, & cela par sa partie saline fixe, plutôt que par sa partie volatile, comme il paroît par la solution de la tête morte d'où l'on a tiré l'esprit & le sel volatile aromatique huileux; car on sent un froid tres-considérable, au milieu de l'été, en appliquant les mains autour de la cornue de verre dans laquelle on a fait la solution de cette tête morte.

Nous allâmes coucher ce même jour à un autre Monastere d'Armeniens, appelé le *Monastere Rouge* parce que le dôme, qui est fait en lanterne fourde, est barboüillé de rouge; je ne sçauois trouver de comparaison plus juste, car le comble de ce dôme aboutit en pointe, ou en cone gauderonné comme un parapluie à moitié ouvert. Ce vent n'est qu'à trois heures de chemin d'Erzeron, & l'Evêque, qui passe pour le plus sçavant homme qui soit parmi les Armeniens, y fait sa résidence; ce n'est pas beaucoup dire, car on ne se pique guere de science en Arménie; mais comme on nous assûra qu'il étoit fort bien venu parmi les Curdes qui étoient campez selon leur coutume aux sources de l'Euphrate, nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir s'y promener avec nous. On

ne ſçauroit faire ce voyage avec trop de précautions, car les Curdes font des animaux peu raisonnables; ils ne reconnoissent pas même les Turcs, & ils les dépouillent tout comme les autres lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Enfin ces brigands n'obeissent ni à Beglierbey ni à Pacha, & il faut avoir recours à leurs amis lorsqu'on veut avoir l'honneur de les voir, ou pour mieux dire le pays où ils se trouvent. Quand ils ont consommé les pâturages d'un quartier, ils vont camper dans un autre. Aulieu de s'appliquer à la science des Astres comme les Caldéens, de qui on les fait descendre, ils ne cherchent qu'à piller, & suivent les Caravanes à la piste, pendant que leurs femmes s'occupent à faire du beurre, du fromage, à élever leurs enfans, & à prendre soin de leurs troupeaux.

Nous partîmes le 22 Juin à trois heures du matin du Monastere Rouge. La Caravane ne fut pas nombreuse, il falloit se livrer à l'Evêque, ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate; mais dans le fond, que risquions-nous! les Curdes ne mangent pas les hommes, ils ne font que les dépouiller, & nous y avions sagement pourveu en prenant nos plus méchants habits: nous n'avions donc à craindre que le froid & la faim. Par rapport à l'Evêque, c'étoit un homme de bien qui n'auroit pas voulu nous exposer à montrer nos nuditez. Nous le priâmes de ferrer dans sa cassette quelques sequins que nous avions pris pour nôtre dépense. Nanti de nôtre bourse, il fit faire les provisions dont nous avions besoin, & paroissoit agir de bon foy, bien informé d'ailleurs que nous étions sous la protection du Beglierbey, & que nous étions connus dans la ville pour ses Medecins. Nous avons donné des remedes gratuitement à tous les cliens du Monastere qui s'étoient adressez à nous. Après ces précautions nous nous abandonnâmes avec confiance à sa conduite. Il se mit à

la tefte de la compagnie, parfaitement bien monté de même que trois de fes domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux à nous & à nôtre fuite. A demi heure de là nous prîmes un venerable vieillard de fes amis dans un assez joli village situé fur cette branche del'Euphrate, laquelle passe à Elija. On nous régala de quelques Truites que l'on pescha sur le champ, & rien n'est comparable à la bonté de ces poissons lorsqu'on les mange sortant du ruisseau, cuites dans de l'eau où l'on a jetté une poignée de fel. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêteté, & après nous avoir fait promettre de guerir à nôtre retour un de ses amis, (car c'étoit là le compliment ordinaire) il nous fit affûrer qu'il parloit bien la langue des Curdes; qu'il trouveroit de ses amis dans les montagnes où nous allions, & que nous n'avions rien à craindre estant accompagnés de l'Evêque & de lui. Nous entrâmes dans de belles vallées, où l'Euphrate serpente parmi des Plantes merveilleuses, & nous fûmes charmés d'y trouver cette belle espece de *Pimprenelle à fleur rouge*, qui fait un des principaux ornemens des jardins de Paris, & que l'on a apportée depuis long-temps de Canada en France. Ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que les plantes y étoient avancées, & nous nous flatons de les trouver en bon état dans les montagnes; mais à mesure que nous montions, nous ne découvrons que pelouse & neige. Les forefts en sont bannies pour le reste des siecles, cependant le paysage est agréable, & les ruisseaux qui tombent de tous côtez font un spectacle divertissant. On voit je ne sçai combien de fontaines sur le haut de ces montagnes; les unes coulent tout simplement, les autres bouillonnent dans de petits bassins bordez de gazon. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre nôtre nappe, & pour nous délasser avec du vin du Monastere qui valoit

mieux que tout le vin d'Erzeron. Là revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avoit pas laissé d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate, dont nôtre nectar temperoit la fraîcheur excessive.

Il n'y avoit qu'une chose qui troubloit nos innocens plaisirs, c'est que de temps en temps nous voyions venir à nous certains députez des Curdes, qui s'avançoient à cheval la lance en arrest pour s'informer quelles gens nous étions. Je ne sçai même si la peur ou le vin n'en faisoit pas paroître deux pour un, car à mesure que la peur s'emparoit de nôtre ame, il falloit bien avoir recours au cordial. S'il est permis de boire un peu plus qu'à l'ordinaire c'est en pareille rencontre, car sans cette précaution l'eau de l'Euphrate auroit achevé de glacer nos sens. Enfin comme il nous sembla que la députation augmentoit à veuë d'œil, l'Evêque & le vieillard s'avancèrent à quelques pas, nous faisons signe de la main de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensez d'aller faire la reverence à ces députez. Après les premiers complimens, qui ne furent pas bien longs, ils s'avancèrent tous ensemble vers nous, & commencèrent à raisonner fort gravement sur je ne sçai quelle matiere. Comme les gens qui craignent s'imaginent toujours qu'on parle d'eux, & que d'ailleurs les Curdes nous honoroient de temps en temps de leurs regards, nous affections aussi beaucoup de gravité ; & ne doutant pas que l'Evêque ne leur dît que nous cherchions des Plantes, nous amassions celles qui étoient sous nos yeux & faisons semblant de discourir à leur sujet. Dans le fond nous parlions de la triste situation où nous nous trouvions, & nous nous expliquions en mauvais latin, de peur que nos Interpretes qui étoient faits à nôtre jargon n'y comprissent quelque chose.

La conference de l'Evêque & des Curdes ne laissoit pas de nous inquieter par sa longueur. Il y avoit bien loin de là au Monastere pour se retirer en chemise; & que sçait-on si ces gens qui sont accoûtumez à faire des Eunuques, n'auroient point eû envie de nous metamorphoser ainsi, dans l'esperance de nous vendre mieux! Nous fîmes un peu rassurez quand nôtre Drogman Armenien vint nous dire que les Curdes avoient donné un fromage à l'Evêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau de vie qu'il leur presenta. Nous fîmes demander à ce bon homme de quoi il s'agissoit, il répondit en souriant que les Curdes étoient de méchantes gens, mais que nous n'avions rien à craindre; que l'ancienne amitié qui étoit entre eux & la vénération qu'ils avoient pour l'Evêque, nous mettroient à couvert de tout. En effet après qu'ils eurent bû l'eau de vie, ils se retirèrent & l'Evêque revint à nous avec un visage fort gay. Nous ne manquâmes pas de le faire remercier de tous les soins qu'il s'étoit donné pour nous garantir des insultes de ces loups ravissans, & nous continuâmes à faire nos observations sur les Plantes. Il y en a de fort belles autour de ces sources. Leur concours fait la branche de l'Euphrate, que nous avons presque toujours suivie depuis le Monastere, & qui va passer à Elija. On y prend des Truites avec la main, dont nous fîmes grande chere tout le jour, mais nous les trouvâmes si molles le lendemain, que nous n'en voulumes pas gouter. Jusques-là nous fîmes bien contens de nôtre journée. Nous fîmes demander à l'Evêque s'il ne seroit pas possible d'aller voir l'autre branche de l'Euphrate laquelle va se joindre à la premiere, à *Mommacorum*. Il nous dit en riant qu'il ne connoissoit pas les Curdes de ce quartier-là, & que nous n'y verrions que des sources semblables à celles que nous venions de quitter. Nous le remerciâ-

merciâmes tres-humblement, mais il auroit bien pû se dispenser de nous jeter dans de nouveaux embarras.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la fuite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de nôtre eau de vie : nous aurions fort approuvé son procedé si nous n'avions pas été de la partie & qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espece de drap brun foncé, fort épais & fort grossier qui sert de couvert à ces sortes de maisons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, est un quarré long fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissées en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut démefnager ils plient leur maison comme un paravent, & la chargent avec leurs ustencilles & leurs enfants sur des bœufs & sur des vaches. Ces enfants sont presque nus dans le froid, ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait bouilli à la fumée des bouzes de vache que l'on amasse avec beaucoup de foin, car autrement leur cuisine seroit tres froide. Voila comment les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'Octobre & passer dans le Curdistan, ou dans la Mesopotamie. Les hommes sont bien montez & prennent grand soin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont, partie sur des chevaux, partie sur des bœufs. Nous vîmes sortir une troupe de ces Proserpines qui venoient pour voir l'Evêque, & sur tout nous qui passions pour des Ours que l'on menoit promener. Quelques-unes avoient une bague qui leur perçoit une des narines; on nous assûra que c'étoient des Fiancées. Elles paroissent fortes & vigoureuses, mais elles sont fort laides, & ont dans la physionomie un certain air de ferocité. Elles ont les yeux

peu ouverts, la bouche extrêmement fenduë, les cheveux noirs comme jay, & le teint farineux & couperosé.

Nous voici pourtant, sans y penser, en pays d'érudition. Qui le croiroit, M^{gr}, parmi des Proserpines & des Curdes! La montagne où sont les sources de l'Euphrate doit être une des divisions septentrionales du *Mont Taurus* suivant Strabon; & ce *Mont Taurus* avec ses branches & ses Chefnes occupe presque toute l'Asie mineure. Denys le Geographe nomme le *Mont Armenien*, celui d'où sort l'Euphrate. Les anciens l'ont appelé *Paryardes*. Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il dit positivement que l'Euphrate & l'Araxes sortent tous deux du *Mont Abos*, qui est une portion du *Mont Taurus*. Pline assure que l'Euphrate vient d'une Province appelée la *Caranitide* dans la grande Armenie que Domitius Corbulo, qui avoit été sur les lieux, appelle le *Mont Aba* & que Nutianus, qui avoit aussi veü ce pays-là, nomme *Capotes*. Eustathe, sur Denys Periegete, la nomme *Achos*.

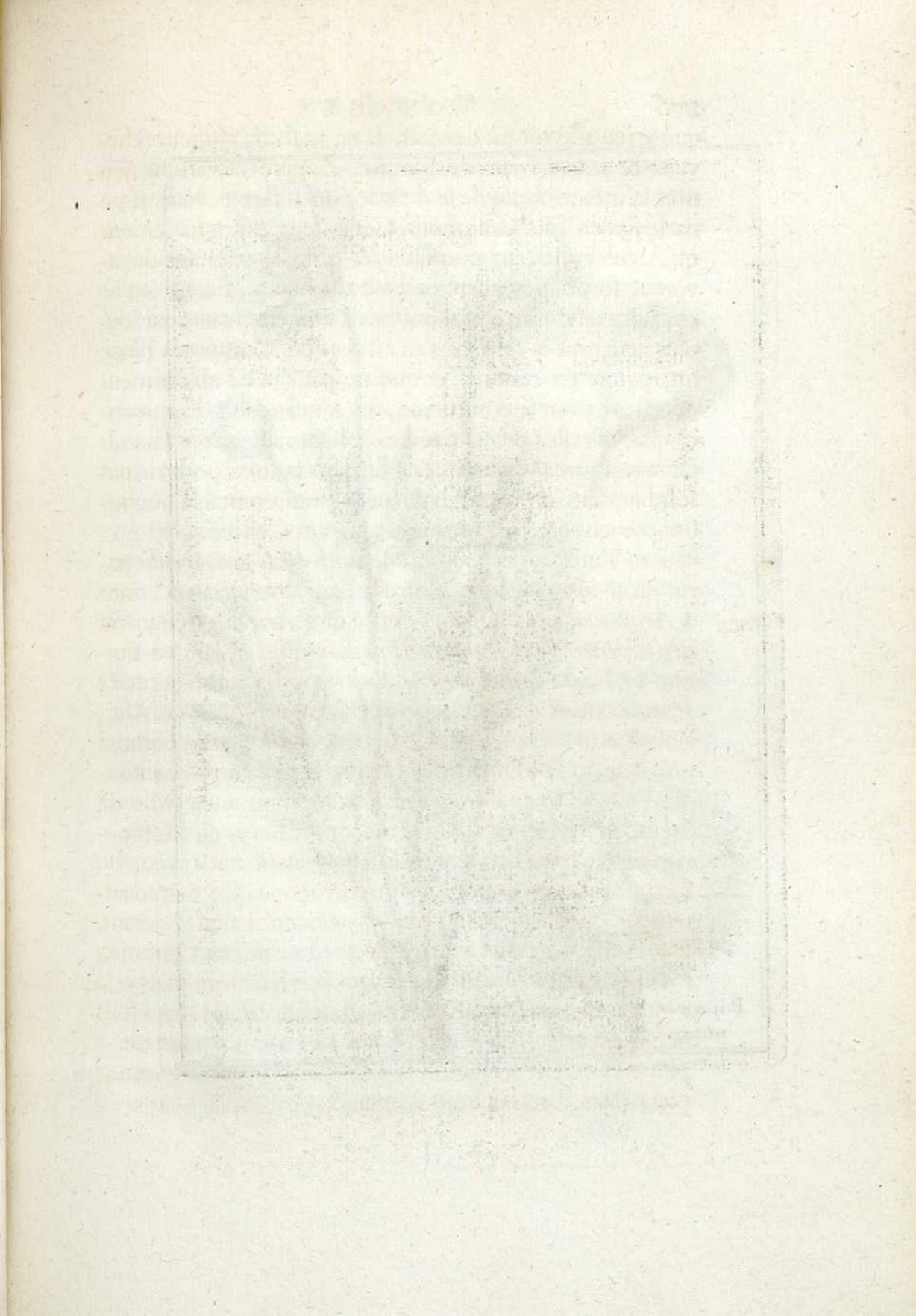
Mitridate passa par les sources de l'Euphrate en s'enfuyant dans la Colchide, après avoir été battu par Pompée. Il y a beaucoup d'apparence que l'action se passa dans la plaine d'Erzeron; car les deux branches de l'Euphrate dont on a parlé, peuvent être appelées ses sources par les Historiens. Procope n'a pas connu ces sources, il les fait sortir de la même montagne que celles du Tigre. Il y a, dit-il, une montagne en Armenie à cinq milles & demi de *Theodosiopolis*, d'où sortent deux grands fleuves; celui qui passe à droite s'appelle l'Euphrate, & l'autre le Tigre. Strabon a eü raison de dire que les sources de ces rivieres étoient éloignées de deux cens cinquante milles, ou de deux mille cinq cens stades. Pompée, comme dit Florus, fut le premier qui fit dresser un

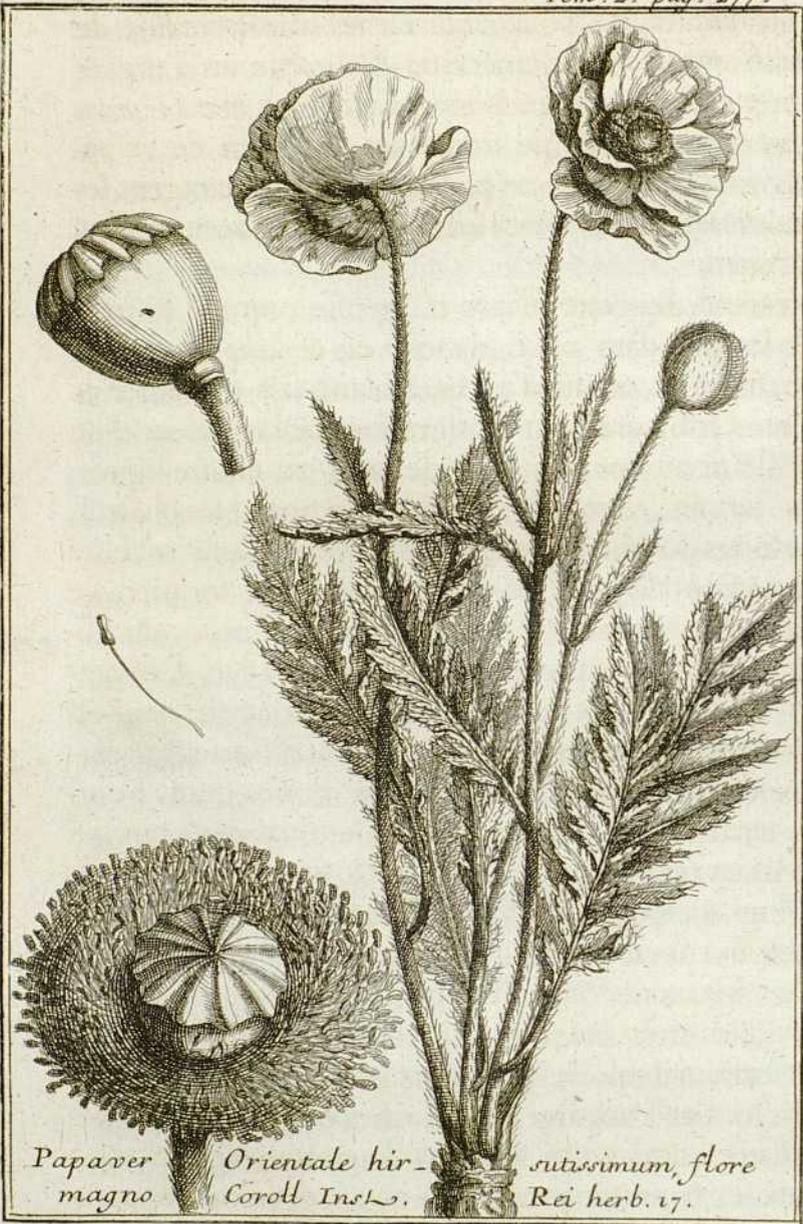
pont de batteaux sur l'Euphrate, dans le temps qu'il pour-
suivoit Mitridate. Ce fut apparemment vers le coude que
cette riviere fait après que ses deux branches se sont jointes
à Mommacotum. Quelques années auparavant Lucullus avoit sacrifié un Taureau à cette fameuse Riviere
pour en obtenir un passage favorable.

On croit ordinairement qu'Erzeron est l'ancienne ville
de *Theodosiopolis*, neantmoins la chose ne paroît pas
trop assurée, si ce n'est que l'on suppose, comme cela se
peut, que les habitans d'*Artze* se fussent retirez à *Theodo-*
siopolis après qu'on eut détruit leurs maisons. Cedren
rapporte que sous l'Empereur Constantin Monomaque
qui mourut vers le milieu du onzième siecle, *Artze* étoit
un grand Bourg plein de richesses, habité non seulement
par les marchands du pays, mais aussi par plusieurs autres
marchands ou facteurs Syriens, Armeniens, & autres de
differentes nations, qui comptant beaucoup sur leur grand
nombre & sur leurs forces, ne voulurent pas se retirer
avec leurs effets à *Theodosiopolis* pendant les guerres que
l'Empereur eût avec les Mahometans. *Theodosiopolis* étoit
une grande & puissante ville qui passoit pour imprenable
dans ce temps-là, & qui étoit située tout proche d'*Artze*.
Les Infideles ne manquèrent pas d'assiéger ce Bourg; les
habitans se deffendirent vigoureusement pendant six jours,
retranchez sur les toits de leurs maisons, d'où ils ne cess-
soient de jeter des pierres & des fleches. Abraham Général
des assiégeans, voyant leur opiniâtre résistance &
apprehendant que la Place ne fût secouruë, y fit mettre
le feu de tous cotez, sacrifiant un si riche butin à sa répu-
tation. Cedren assure qu'il y périt cent quarante mille
ames, ou par le fer ou par le feu. Les maris, dit-il, se pré-
cipitoient dans les flâmes avec leurs femmes & leurs en-
fans. Abraham y trouva beaucoup d'or & des ferremens.

que le feu n'avoit pû devorer. Il en fit fortir plusieurs chevaux & autres bêtes de somme. Zonare raconte à peu près la même chose de la destruction d'Artze, mais il ne parle pas de Theodosiopolis. Cet auteur assure seulement qu'Artze étoit sans murailles, & que ses habitans en avoient fortifié les avenues avec du bois; je crois qu'ils consumèrent tout celui qui étoit aux environs, car depuis ce temps-là l'espece s'en est perduë. Comme la Place fut réduite en cendres, & que ce passage est absolument nécessaire pour le commerce, il y a beaucoup d'apparence que les restes de ces pauvres habitans, & les marchands étrangers qui s'y vinrent établir dans la fuite, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, se retirèrent à Theodosiopolis qui en étoit tout près, suivant Cedren.

Les Turcs à qui peut-être le nom de *Theodosiopolis* parut trop long & trop embarrassant, donnèrent le nom d'*Artzé-rum* à cette Place, c'est à dire *Artze des Grecs* ou *des Chrétiens*, car *Rum* ou *Rumili* signifie en langue Turque *la Romanie* ou *la terre des Grecs*. Ils distinguent *la Romelie* ou *Rumili* en celle d'Europe & en celle d'Asie, ainsi d'*Artzé-rum* on a fait *Arzerum*, & *Erzeron*, comme prononcent la plupart des Francs. Il ne faut pas confondre cette ville de *Theodosiopolis* avec une autre ville de même nom, qui étoit sur le fleuve *Abhorras* en Mesopotamie, & que l'Empereur Anastase avoit fait revêtir de fortes murailles, comme l'assure Procope. Ce même auteur fait mention de la *Theodosiopolis* dont nous parlons. On croit que c'est Orthogul pere du fameux Othoman premier Empereur des Turcs, qui prit Erzeron, mais cela n'est pas certain, car l'Arménie avoit encore ses Roys sous Selim premier. La ressemblance des noms a persuadé à plusieurs qu'Erzeron étoit la ville d'*Aziris*, que Ptolomée place dans dans la petite Arménie.





*Papaver
magno*

*Oriente hir-
Coroll Inst.*

*utissimum, flore
Rei herb. 17.*

Vous me permettrez, M^{gr}, de passer de l'erudition à l'Histoire naturelle. Nous observâmes aux environs de cette ville une tres-belle espece de *Pavot* que les Turcs & les Armeniens appellent *Aphion*, de même que l'*Opium commun*; cependant ils ne tirent pas d'*Opium* de l'espece dont nous parlons, mais par ragoût ils en mangent les testes encore vertes, quoiqu'ellès soient fort acres & d'un goût brulant.

La racine de cette plante est grosse comme le petit doigt & longue d'un pied, blanche en dedans, brune en dehors, fibreuse, pleine d'un laiçt blanc-sale tres-amer & tres-acre. Ordinairement les tiges sont de la hauteur d'un pied & demi ou deux, épaisses de trois ou quatre lignes, droites, fermes, vert-pâle, herissées de poils blanchâtres, roides, longs de trois lignes, si ce n'est vers le haut où elles sont couvertes de poils ras. Les feüilles ont un pied de haut & sont découpées à peu près comme celles du *Coquelicoc* en plusieurs parties jusques vers la côte. Ces pieces ont environ deux pouces & demi de long sur neuf ou dix lignes de large, vert-brun & comme luisantes sur certains pieds, recoupées sur les bords à grosses dents pointuës & terminées par un poil blanc, semblables à ceux qui couvrent les feüilles, & tous ces poils sont aussi roides & aussi longs que ceux des tiges. Chaque tige ne soutient le plus souvent qu'une fleur, dont le bouton qui a dix-huit ou vingt lignes de long, est couvert d'un calice à deux ou trois feüilles membraneuses, creuses, blanchâtres sur le bord, herissées de poils. Elles tombent quand la fleur s'épanoüit, & l'on s'apperçoit alors qu'elle est composée depuis quatre jusques à six feüilles, longues de deux pouces & demi sur trois pouces & demi de large, arrondies comme celles des autres *Pavots* & de la couleur du *Coquelicoc*, plus ou moins foncé, avec une grosse tache à l'on-

glet, laquelle est aussi plus ou moins obscure. Les feuilles intérieures sont un peu plus étroites que les extérieures, & tiennent fortement contre le pedicule; souvent même elles ne tombent que deux jours après que la tige est coupée. Le milieu de la fleur est rempli par un pistile long d'un pouce, oblong, sphérique sur quelques pieds, vert-pâle, lisse, arrondi vers le haut en manière de calote purpurine découpée en pointe sur les bords, & relevée d'environ une douzaine de bandes violet foncé, poudreuses, lesquelles, partant du même centre, viennent se distribuer en rayon & se terminer à une des pointes qui sont sur les bords. Ce pistile est surmonté par une grosse touffe d'étamines à plusieurs rangs, grisdelin luisant, chargées chacune d'un sommet violet foncé, poudreux, long d'une ligne & demi sur demi ligne de large. La Plante rend un suc limpide, mais le pistile est rempli d'un lait blanc-salé très amer & très acré, de même que la racine. Ce pistile devient un fruit ou coque. Cette belle espèce de Pavot se plaît fort au Jardin du Roy, & même en Hollande où nous l'avons communiquée à nos amis. M^r *Commelin* très-habile Professeur de Botanique à Amsterdam, en a donné la figure.

Nous retournâmes le 24 Juin à Erzeron, où nous apprîmes par M^r Prescot qui est Consul de la nation Angloise depuis 10, ou 12 ans, qu'il y avoit deux Caravanes prêtes à partir, l'une dans trois jours pour Tocat, & l'autre dans 10, ou 12 jours pour Teflis. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis, non seulement pour voir la Georgie, qui est le plus beau pays du monde, mais aussi pour cueillir à nôtre retour les graines de tant de belles Plantes que nous avons observées autour d'Erzeron. On assûroit de plus qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat, qui se retireroient suivant leur coûtume ordinaire sur

la fin de l'Été, à cause qu'alors les campagnes brûlées par les grandes chaleurs ne fournissent plus de fourages. Il est certain que les mois de Juin, Juillet & Août sont les mois les plus favorables pour les voleurs ; ils trouvent partout à nourrir grassement leurs chevaux, & c'est de quoi ils se soucient le plus ; car ces gens-là ne marchent pas comme des gueux. Du côté de Tocat & dans la Georgie Turque on moissonne à la fin de Juillet, au lieu qu'aux environs d'Erzeron on ne coupe les bleds qu'en Septembre. De toutes les Caravanes celle de Teflis passe pour la moins dangereuse.

En attendant qu'elle fût assemblée nous ne perdîmes pas nôtre temps. Quand nous n'étions pas en campagne nous allions faire la conversation chez le Consul Anglois où il y a toujours bonne compagnie. Non seulement c'est le rendezvous des plus gros marchands Armeniens, mais encore de tous les étrangers : M^r *Prescot* est un des plus honnêtes hommes du monde, bien faisant, & qui nous prévenoit sur tout ce qui nous pouvoit faire plaisir ; j'apprehende même que les gens du pays n'abusent de ses bontez, car ils l'obsèdent continuellement. Quoiqu'il ne soit pas de la Communion Romaine, il rend toutes sortes de bons offices aux Missionnaires ; il les loge souvent chez lui & leur facilite l'entrée & la sortie du pays avec beaucoup de charité. Nous apprîmes qu'à trois ou quatre journées de la ville il y avoit de bonnes mines de cuivre, d'où l'on tiroit la plus grande partie de celui qui se travaille dans le fauxbourg des Grecs, & que l'on répand en Turquie & en Perse. On nous assûra aussi qu'il y avoit des mines d'argent autour d'Erzeron, aussi bien que sur le chemin ordinaire de cette ville à Trebisonde. Nous ne pûmes pas voir ces dernières mines, parce que le Beglierbey voulut prendre le plus beau chemin qui

en est assez éloigné. Pour celles qui sont autour d'Erzeron, nous ne trouvâmes personne qui osât nous y conduire; le Beglierbey même ne nous conseilla pas d'en approcher, à cause de la jalousie des gens du pays, qui s'imaginent que les étrangers n'y vont que pour enlever leurs trésors. On nous assura qu'on y trouvoit du Lazuli parmi celles de cuivre, mais en petite quantité, & qu'il étoit trop mêlé de marbre. Celui que l'on trouve du côté de Toulon en Provence dans la montagne de *Carqueirano* a le même deffaut, mais certainement ce n'est pas la pierre d'Armenie, comme bien des gens le croient. La pierre d'Armenie, comme il paroît par la description de *Boot*, est d'un bleu-celeste, unie mais friable. Celles d'auprès d'Erzeron & de Toulon sont tres-dures & plus dures même que le Lazuli, car ce n'est proprement qu'un marbre pétri naturellement avec du Lazuli. Peut-être que le Lazuli le plus fin n'est autre chose qu'une espece de vert-de-gris ou de rouille naturelle. Peut-être aussi que c'est de l'or déguisé par quelque liqueur corrosive, comme le vert-de-gris n'est qu'un cuivre déguisé par le vin & le marc de raisin! Outre que le Lazuli se trouve dans les mines d'or, il semble qu'il y ait parmi cette pierre quelques filets d'or qui ne sont pas corrompus, s'il faut ainsi dire.

Nous demandâmes un jour à M^r Prescot, où étoit mort M^r Vernon sçavant Mathematicien Anglois qui avoit fait de belles observations astronomiques en Levant & dont M^{rs} *Wheler* & *Spon* parlent avec elege; le Consul nous assura qu'il lui avoit prédit souvent qu'il seroit malheureux avec toute sa science, s'il ne se modéroit. M^r Vernon étoit d'une vivacité admirable mais il s'emportoit trop facilement. En effet M^r Prescot fut prophete, & nôtre Mathematicien mourut à Hispaham des blessures qu'il avoit reçues à la teste dans une querelle qu'il eut avec un Per-

fan

fin en sortant de table. M^r Vernon accusa le Mahometan de lui avoir volé un fort bon couteau à l'Angloise; le Persin ne sut qu'en rire, soit qu'il eût pris le couteau ou non; l'Anglois en fut encore plus offensé. On s'échauffa ladeffus, on en vint aux mains, & le Persin s'appa si rudement M^r Vernon sur la teste, qu'on fut obligé de l'attacher sur son cheval pour le conduire à Hispahan où il mourut quelques jours après sans secours, car il n'y avoit pas encore des Anglois établis en cette ville. Ils y sont fort puissans aujourd'hui, & y vivent en grands Seigneurs. Leur magnificence va quelquefois jusqu'à la profusion, sur-tout quand la Cour vient les visiter.

Pendant qu'on travailloit à faire nos balots, nous herbonifions souvent avec plaisir, sur-tout dans la vallée des *Quarante Moulins* qui est à une promenade de la ville, à l'entrée de deux montagnes fort escarpées, d'où coulent plusieurs belles sources qui forment un ruisseau considérable. Non seulement ce ruisseau fait mouvoir plusieurs moulins, mais il arrose encore une partie de la campagne jusqu'à la ville. Nous eûmes le plaisir de procéder dans un de ces moulins à la nomination d'un des plus beaux genres de Plantes qu'il y ait dans tout le Levant; aussi lui donnâmes-nous le nom d'une personne fort estimable par sa science & par sa vertu. C'est M^r *Morin* de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui par un bonheur singulier a élevé cette Plante, de graine, dans son Jardin de l'Abbaye de S. Victor; je dis par un bonheur singulier, car elle n'a pas levé au Jardin du Roy, ni dans quelques autres jardins où je l'avois fait semer. Il semble qu'elle soit glorieuse de porter le nom de M^r *Morin*, qui a toujours aimé & cultivé la Botanique avec passion.

La *Morine* a la racine plus grosse que le pouce, longue

d'un pied, partagée en grosses fibres brunes, gersées, peu cheveluës. Sa tige qui a jusques à deux pieds & demi de haut, est ferme, droite, lisse, purpurine à sa naissance, épaisse de deux ou trois lignes, rougeâtre aussi, mais veluë vers le haut, accompagnée ordinairement à chaque noeud de trois feüilles assez semblables à celles de la *Carline*, vert-gai, luisantes, longues de 4 ou 5 pouces sur environ un pouce de large, découpées, ondées & garnies de piquants jaunâtres, fermes, durs, longs de 4 ou 5 lignes. Ces feüilles diminüent un peu vers le haut & sont un peu veluës en dessous. De leurs aisselles naissent des fleurs par étage & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur est un tuyau courbe fort menu vers le bas où il est blanc & légèrement velu; mais il s'évase en haut & se divise en deux levres. La supérieure est relevée & longue d'environ 5 pouces sur 4 lignes de large, arrondie & profondément échancrée. L'inférieure est un peu plus longue & découpée en trois parties arrondies aussi. L'ouverture du tuyau qui est entre ces deux levres est toute découverte. Deux etamines courbes qui débordent de près de trois lignes, blanchâtres & chargées de sommets jaunâtres, sont collées contre la levre supérieure. Le filet du pistile qui est tant soit peu plus long, finit par un bouton verdâtre. Le calice est un tuyau long de trois lignes, fendu profondément en deux languettes arrondies, légèrement canelées. C'est du fond de ce dernier tuyau que sort la fleur. On en trouve souvent de deux sortes sur le même pied, les unes sont toutes blanches, les autres sont couleur de rose tirant sur le purpurin, avec les bords blanchâtres. Toutes ces fleurs ont l'odeur de celles du *Chevrefeuille*, & portent sur un embryon de graine. Les feüilles de cette Plante ont d'abord un goût d'herbe assez fade, mais on y trouve ensuite de l'acrimonie.



Morina Orientalis Car-
lina folio Coroll. Inst.
Rei herb. 48.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in approximately 20 horizontal lines within a rectangular frame.

Nous allâmes chez le Beglierbey lui baïser la veste, & demander la continüation de sa protection. Il eut la bonté de nous faire remercier des soins que nous avons pris de sa santé, & de toute sa maison. Il nous prévint sur les Lettres de recommandation que nous souhaitions pour le Pacha de Cars, & nous fit encore expedier une Patente fort avantageuse où il se louïoit de nôtre capacité en fait de Medecine, & dans laquelle il rendoit de bons témoignages de nôtre conduite.

Nous partîmes d'Erzeron le 6 Juillet pour Teflis, & nous nous rendîmes à *Elzelmic* village au Nord-Est à trois heures de la ville. Nôtre Caravane composée de marchands, dont les uns alloient à Cars & à Teflis, les autres à Erivan, quelques-uns à Gangel, n'étoit qu'environ de deux cens hommes armez de lances & de sabres; quelques-uns avoient des fusils & des pistolets. La campagne d'Erzeron jusques à moitié chemin d'Elzelmic est fort seche; ses collines sont pelées. On entre ensuite dans une plaine fermée à droit & à gauche par des eminences où il y avoit encore assez de neiges. Il en tomba beaucoup aux environs d'Erzeron la nuit du second au troisième Juillet.

Le 7 Juillet nous partîmes à trois heures & demi après minuit, & nous campâmes sur les dix heures auprès d'un village appelé *Badijoïan*, après en avoir laissé un autre en arriere, dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier lequel d'ailleurs est plat, bien cultivé, & arrosé avec autant de soin que la campagne d'Erzeron. Sans cette précaution la moitié des bleds seroient rotis: néanmoins cela paroît assez étrange, car de ces mêmes champs qu'on est obligé d'arroser, on découvre la neige sur les collines voisines. Au contraire dans les Isles de l'Archipel, où il fait des chaleurs à calciner la terre & où il ne pleut que pendant l'hiver, les bleds sont les

VOYAGE de
Georgie.

plus beaux du monde. Cela montre bien que toutes les terres n'ont pas le même suc nourricier. Celles de l'Archipel font comme les Chameaux, elles boivent pour long-temps. Peut-être que l'eau est plus nécessaire à celles d'Armenie, pour diffoudre le sel fossile dont elles sont impregnées, lequel détruiroit la tissûre des racines si ses petits grumeaux n'étoient bien fondus par un liquide proportionné ; aussi y laboure-t-on profondément. Quoique ces terres ne soient pas fortes on attele trois ou quatre paires de bœufs ou de buffles à une charruë, & c'est sans doute afin de bien mêler la terre avec le sel fossile qui resteroit en trop grande quantité sur la surface & brûleroit les plantes. Au contraire dans la *Camargue d'Arles*, qui est cette Isle si fertile que le Rhône enferme au-dessous de la ville, on ne fait qu'effleurer la terre en labourant pour ne pas la mêler avec le sel marin qui est au-dessous. Avec cette précaution la Camargue où il n'y a qu'un demi pied de bonne terre, est le pays le plus fertile de la Provence, & les Espagnols le nommèrent *Comarca* par excellence, dans le temps que les Comtes de Barcelone en étoient les maîtres. *Comarca* signifie chez eux un champ qui produit abondamment. Ainsi le mot de *Camargue* ne vient pas du *Camp de Marius*, comme l'on prétend, car ce Général Romain n'y a jamais campé. Le grand fossé qu'il fit faire pour fortifier son camp & pour y faire voiturer les munitions qu'il tiroit de la Méditerranée, se trouvoit, suivant Plutarque, entre le Rhône & Marseille. On découvre encore les traces de cet ouvrage du côté de *Fos* village auprès du *Martigues* qui a retenu le nom de *la Fosse de Marius*, & non pas celui des *Phociens* peuples d'Asie au-dessus de Smyrne, qui s'établirent à Marseille pendant les guerres des Perses & des Grecs. Mille pardons, M^{gr}, de cette digression ; nous

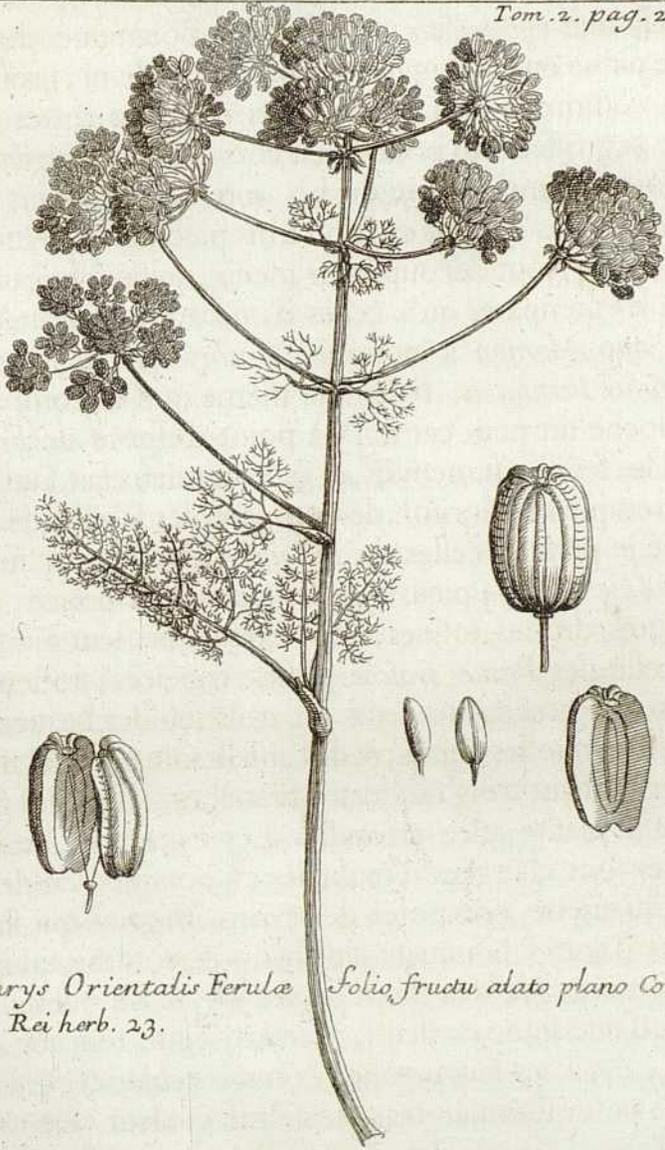
hommes si accoûtumez à nous écarter en herborisant, qu'il n'est pas surprenant que je m'égaré quelquefois dans les lettres que vous m'avez permis de vous écrire.

Je reviens à notre Caravane. Elle partit le 8 Juillet sur les neuf heures du matin, & marcha jusques à une heure après midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, mais excellentes à ce qu'on nous dit. Nous y observâmes de fort belles Plantes, comme nous avons fait le jour précédent; mais voila tout, car on n'y voit ni ville ni villages, pas même la moindre broffaille. On dressa nos tentes auprès d'un ruisseau qui fait moudre un moulin, je ne sçai à quel usage; car nous ne rencontrâmes pas une ame pendant toute la journée.

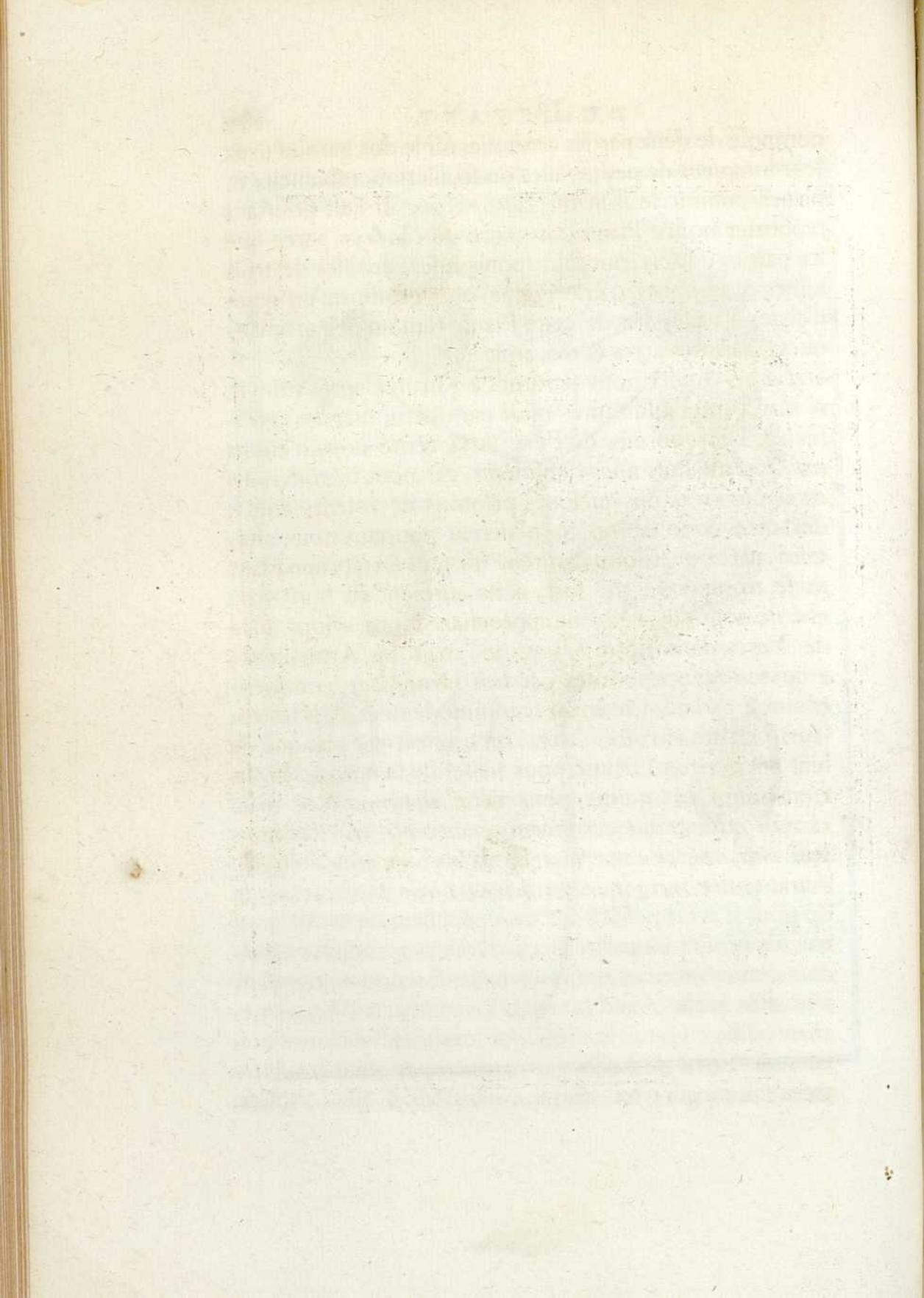
La route du 9 Juillet fut bien plus agréable. Quoiqu'on nous eût fait partir à trois heures du matin, nous nous retirâmes sur les dix heures après avoir passé par des montagnes peu élevées, sur lesquelles on voit des Pins de la même espece que ceux de nôtre montagne de *Tarrare*. Ce changement de décoration ne laisse pas de réjouir en voyageant: Il n'y a rien de plus ennuyeux que de marcher dans ces grandes plaines où l'on ne voit que la terre & le ciel, & sans les Plantes qu'on y trouve j'aimerois mieux être sur mer, je veux dire pendant le calme; car j'avoüe tout naturellement que dans la bourrasque on donneroit tout ce qu'on a au monde pour se pouvoir transporter dans la plaine la plus ennuyeuse. On campa ce jour-là à *Coroloucalesi* village que l'on peut appeller en françois *la Tour de Corolou*. Notre moisson fut assez belle; & comme l'érudition me manque ici, car je ne sçai ce que c'est que *Corolou* ni sa *Tour*, vous me permettrez de vous envoyer la description d'une Plante qui fait encore aujourd'hui les délices de M^r le Premier Medecin. Elle a fort bien levé, bien fleuri & bien

grainé dans le Jardin du Roy. Il y a même apparence qu'elle y durera long-temps.

C'est une *Ombellifer*, pour parler Botanique, dont la racine pique en fond jusques à un pied & demi, grosse au collet comme le bras, partagée en quelques autres racines de la grosseur du pouce, peu cheveluës, couvertes d'une ecorce brune, pleine de lait acre & fort amer. Les feüilles d'enas qui ont environ trois pieds de large sur autant de long, sont découpées si menu, qu'on ne sçauroit mieux les comparer qu'à celles d'une autre espece de ce genre que *Morison* a nommée *Cachrys semine fungoso, levi, foliis Ferulaceis*. Il semble même que la comparaison cloche un peu, car il n'y a point d'espece de *Ferula* qui ait les feüilles si menuës, & j'aurois mieux fait, sans suivre l'exemple de *Morison*, de comparer les feüilles de celle dont je parle, à celles du *Fenoüil*. Les tiges de nôtre Plante s'élevent à 4 pieds, grosses comme le pouce, fermes, dures, droites, solides, couvertes d'une fleur semblable à celle des *Prunes fraîches*, liffes, canelées, noüieuses, garnies aux nœuds de deux ou trois feüilles beaucoup plus petites que les autres; & des aisselles de celles-ci naissent vers le haut trois ou quatre branches, lesquelles forment une plante assez arrondie. Les extrémitéz de ces branches sont chargées d'ombelles ou bouquets de demi-pied de diametre, composez de rayons inégaux qui soutiennent d'autres bouquets plus petits & comme spheriques, terminez par des fleurs jaunes à 5, 6, ou 7 feüilles, longues d'une ligne & demi, avec la pointe tournée en dedans, ce qui les fait paroître comme echanrées. Les etamines & les sommets sont de même couleur. Le calice qui d'abord n'a que deux lignes de long, grossit à veüe d'œil à mesure que les fleurs se passent, & devient ensuite un fruit long d'environ 10 lignes sur 6 lignes de large,



Cachrys Orientalis Ferulae folio, fructu alato plano Coroll.
Inst. Rei herb. 23.



composé de deux parties arrondies sur le dos, garnies dans leur longueur de petites ailes ou feuillets membraneux & blancs comme le fruit du *Laterpitium*. Il faut pourtant rapporter nostre Plante au genre de *Cachrys*, parce que les parties de son fruit sont spongieuses, épaissées de trois lignes & remplies d'une graine plus grosse qu'un grain d'orge. Les feuilles de cette Plante sont un peu aromatiques, mais tres acres & tres ameres.

Le 10 Juillet nous partîmes à 3 heures après minuit, & marchâmes jusqu'après midi par des montagnes agréables & bien fournies de Pins. A la verité nous n'étions pas trop attentifs à les considérer, car nous découvrions de temps en temps quelques pelotons de voleurs armez de lances & de sabres. Ils n'osèrent pourtant nous attaquer, parce qu'ils nous crurent les plus forts; cependant ils se trompoient tres fort, & ils auroient eû bon marché de nous s'ils s'étoient approchez. Nous avions assez de Turcs dans nôtre Caravane, mais les Armeniens, à ce que nous apprîmes par nos Drogmans, commençoient à parler entre eux d'accommodement, & si les voleurs ne s'étoient pas écartez, on n'auroit pas manqué de leur envoyer un Deputé pour traiter de la rançon. Nous n'en fûmes pas quittes pour cette allarme. Nos marchands crurent que ces voleurs étant à nos trouffes, nous leur avions dérobé une marche: si la chose étoit ainsi elle s'étoit passée fort innocemment de nôtre part, car aucun de nous n'avoit pensé à les tromper; heureusement nous n'entendîmes plus parler d'eux. Nous descendîmes le lendemain, des montagnes sur les dix heures pour entrer dans une assez belle plaine où nous campâmes à *Chatac* méchant village sur un ruisseau qui tombe de quelques collines où l'herbe ne faisoit que de naître. A peine trouvoit-on à faire paître les chevaux dans les meilleurs fonds.

Les chemins y font bordez de cette belle espece d'*Echium* à fleur rouge, que *Clusius*, le plus grand observateur de Plantes de son temps, avoit découverte en Hongrie. Les tiges naissent trois ou quatre ensemble, hautes d'un pied & demi ou deux, épaisses de trois lignes, vert-pâle, piquées de rouge brun, cassantes, herissées de poils blancs, garnies de feüilles longues de demi pied, & larges seulement de demi pouce, de la même couleur & tissûre que celles de l'*Echium commun*, mais beaucoup plus herissées des deux côtez. Elles diminüent jusques en haut; & de leurs aisselles, presque depuis la moitié de la tige jusques à l'extrémité, naissent des brins longs d'un pouce & demi courbez en queue de Scorpion, sur lesquelles s'appuyent deux rangs de fleurs hautes de 8 ou 9 lignes, rétrecies en manière de tuyau recourbé, évafé & découpé en cinq parties arrondies, dont les inferieures sont plus courtes que la superieure. Ces fleurs sont rouges couleur de Garence & sans feu. Les etamines, qui débordent de trois côtez, sont un peu plus eclatantes, mais leurs sommets sont foncez. Le calice est d'environ demi pouce, découpé en cinq parties fort étroites & fort veluës. Le pistile est à 4 embryons, lesquels dans la suite deviennent autant de graines longues d'une ligne & demi, brunes, de la figure de la teste d'une vipere.

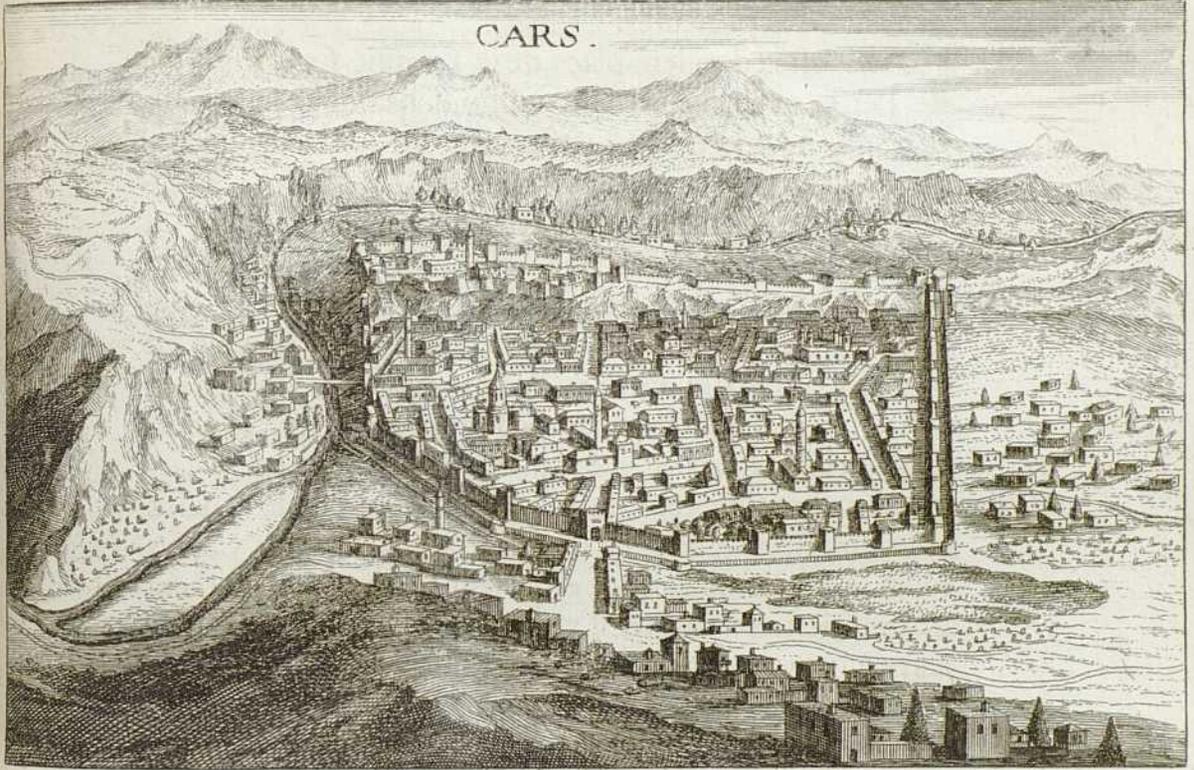
Le 12 Juillet on partit sur les quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à midi dans une des plus belles plaines qu'on puisse voir. La terre, quoique noire & grasse, n'y produit pas beaucoup parce qu'il y gele la nuit, & nous trouvions souvent de la glace autour des fontaines avant le lever du soleil. Quelque chaud qu'il y fasse le jour, le froid de la nuit retarde furieusement les plantes: les bleds n'avoient pas plus d'un pied de haut, & les autres Plantes n'étoient pas plus avancées qu'elles le sont
à la

à la fin d'Avril aux environs de Paris. La manière de labourer ces terres est encore plus surprenante, car on attache jusques à dix ou douze paires de Bœufs à une charruë. Chaque paire de Bœufs a son postillon, & le laboureur pousse encore le soc avec le pied; tous leurs efforts aboutissent à faire des sillons plus profonds qu'à l'ordinaire. L'expérience sans doute leur a appris qu'il falloit creuser bien avant, soit pour mêler la terre superficielle qui est trop sèche, avec celle de dessous qui l'est moins, soit pour garentir les graines des grandes gelées, car sans cela ils ne prendroient pas tant de peine & ne feroient pas tant de dépense inutilement. Nous en demandâmes plusieurs fois la raison à nos conducteurs, qui se contentèrent de nous dire que c'étoit la mode du pays. On ne voit aucun arbre parmi ces champs, mais seulement quelques Pins que l'on traîne sur les grands chemins pour les conduire dans les villes & les villages, en y attelant autant de Bœufs qu'il en faut pour les transporter. Cela ne nous surprenoit pas. On ne rencontre autre chose en Armenie que des Bœufs ou des Bufles attelés ou chargez à dos comme des mulets. Les Pins cependant, de l'aveu des gens du pays, commencent à devenir fort clair semez, & l'on en découvre peu qui levent de graine. Je ne sçai comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne sçauroient bâtir sans ce secours; je ne dis pas les meilleures maisons où l'on n'employe les poutres que pour soutenir les couverts; je parle des chaumieres qui sont les maisons les plus communes, dont les quatre murailles sont fabriquées avec des Pins rangez par la pointe, à angles droits, les uns sur les autres jusques au couvert, & arrêtez dans les coins avec des chevilles de bois. Nous ne trouvâmes aucune Plante nouvelle ce jour-là, & nous fûmes un peu allarmez de voir parmi quelques Plan-

tes rares que nous avions observées plus d'une fois, des *Mauves* ordinaires, du *Plantain*, de la *Parietaire*, & surtout du *Bouïllon-blanc*, du *Velar* & de cette Plante que l'on vend à Paris pour le cours de ventre, sous le nom de *Thalitron*. Nous croyions être revenus en Europe, cependant nous arrivâmes insensiblement à Cars après une marche de sept heures.

Cars est la dernière place de la Turquie sur la frontière de Perse, que les Turcs ne connoissent que sous le nom d'*Agem*. Je me trouvai embarrassé un jour chez le Beglierbey, qui me fit demander ce que l'on disoit en France de l'Empereur d'Agem! Heureusement il me souvint d'avoir lû dans Cornuti que le *Lilac de Perse* s'appelloit *Agem Lilac*, & cela me fit comprendre qu'*Agem* devoit signifier la Perse. Pour revenir à Cars, la ville est bâtie sur une côte exposée au Sud-Sud-Est. L'enceinte en est presque quarrée & un peu plus grande que la moitié de celle d'Erzeron. Le Château de Cars est fort escarpé sur un rocher tout au haut de la ville. Il paroît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par des vieilles tours. Le reste de la place est comme une espece de theatre, au derriere duquel il y a une vallée profonde, & escarpée de tous côtez & par où passe la riviere. Cette riviere ne va pas à Erzeron, comme l'a crû Sanfon, au contraire elle vient de cette grande Plaine par où l'on arrive d'Erzeron à Cars, & tombe de ces montagnes où nous rencontrâmes des voleurs pour la première fois. Après avoir serpenté dans cette Plaine elle vient se rendre à Cars, où elle forme une Isle en passant sous un pont de pierre, & suit la vallée qui est derriere le Château. Non seulement elle y fait moudre plusieurs moulins, mais elle en arrose les jardins & les champs. Enfin elle se joint à la riviere d'*Arpagi*, laquelle ne coule pas loin de là; &

CARS.



Veüe de Cars sur la Frontiere de Perse.

The first part of the document is a letter from the Secretary of the State to the President, dated the 10th of January, 1800. It contains a report on the state of the Union, and a list of the names of the members of the Senate and House of Representatives. The letter is signed by the Secretary, and is addressed to the President.

The second part of the document is a report on the state of the Union, dated the 10th of January, 1800. It contains a list of the names of the members of the Senate and House of Representatives, and a list of the names of the members of the Executive Council. The report is signed by the Secretary, and is addressed to the President.

The third part of the document is a list of the names of the members of the Senate and House of Representatives, dated the 10th of January, 1800. The list is signed by the Secretary, and is addressed to the President.

ces deux rivières jointes ensemble sous le nom d'Arpagi, servent de frontière aux deux Empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appellent *Aras*. Ce qui peut avoir trompé Sanfon, c'est que l'*Araxe*, comme l'on verra dans la suite, a sa source dans la même montagne que l'Euphrate. Cet auteur a situé Cars au confluent des deux branches imaginaires de l'Euphrate, lesquelles, selon lui, forment une rivière considérable qui passe à Erzeron. Il faut attribuer ces fautes aux mauvais mémoires qu'on lui a fournis, car Sanfon étoit un excellent homme, qui le premier a fait les meilleures Cartes qui ayent paru en France.

Non seulement Cars est une ville dangereuse pour les voleurs, mais les Officiers Turcs y font ordinairement de grandes avanies aux étrangers, & en tirent tout ce qu'ils peuvent. Nous demandâmes à saluer le Pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçoit. Son Chiaïa chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos Patentes ne servoient de rien, & qu'assurément il ne nous feroit pas permis de passer dans le pays d'Agem. Cependant nous lui avions fait voir un Commandement de la Porte & un Passeport du Beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le Pacha de Cars. Voici l'analyse que le Chiaïa fit de nos Pièces. Pour le Commandement de la Porte, dit-il, c'est la Patente la plus vénérable qui soit au monde, & il ne cessoit de la porter à son front, mais la ville de Cars n'y est pas mentionnée. Je répondis qu'il n'étoit pas possible de mettre sur une feuille de papier les noms des principales villes de leur Empire. Le Passeport du Beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici, mais il ne marque pas que vous passerez plus avant. Comme j'en avois fait faire une traduction à Erzeron, je sup-

pliy le Chiaïa de le relire, protestant que le Beglierbey nous avoit fait assûrer, que sur son Passeport on ne feroit aucune difficulté de nous laisser passer de Cars dans le Gurgistan qui appartient à l'Empereur d'Agem, & que c'étoit-là nôtre veritable dessein. Après quelques contestations sur ce Passeport, nous lui fîmes dire que nous serions bien aises de baiser la veste du Pacha, & de lui presenter la lettre du Beglierbey. Il répondit qu'il se chargeoit de cette lettre, mais qu'assurément le Pacha ne nous laisseroit pas sortir des terres du Grand Seigneur; qu'il alloit s'en éclaircir sur l'heure. En effet il nous quitta brusquement pour passer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du Pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, on nous avertit que nous courions risque de coucher dans la ruë si nous ne gagnions vite le fauxbourg où étoit nôtre Caravanferai. Quoique les Turcs & les Persans vivent dans une paix aussi tranquille qu'on la puisse souhaitter, ils ne laissent pas de fermer les portes de leur ville lorsque le soleil se couche. Avant que de sortir de chez le Chiaïa, je fis prier, par nôtre Interprete, un de ses valets de lui dire, que nous étions obligez de nous retirer à cause de la nuit, mais que nous serions ravis d'apprendre nôtre destinée avant que de sortir. Il nous fit sçavoir que le Pacha son Maître, après avoir lû & examiné la lettre du Beglierbey, ne pouvoit se dispenser de nous laisser passer; mais qu'on feroit assembler le lendemain le Moufti, le Janiffaire Aga, le Cadi, & les plus apparens de la ville pour en faire la lecture; que sans cette précaution le Pacha pourroit bien perdre sa teste, si on venoit à sçavoir à Constantinople qu'il n'eût pas fait arrêter trois Francs, qui peut-être étoient des espions du grand Duc de Moscovie. Toutes ces cérémonies nous chagrinoient fort: nous apprehendions

qu'elles ne trainassent en longueur, & que de difficulté en difficulté on ne laissât partir nôtre Caravane sans nous; ainsi nous soupâmes assez tristement. Deux Emissaires du Chiaïa eurent la bonté le lendemain au matin de nous eveiller à la pointe du jour, & de nous dire sans façon que l'on venoit de découvrir que nous étions des espions; que le Pacha n'en étoit pas encore informé & qu'ainsi la chose n'étoit pas sans remede, mais que nous pouvions compter que les avis venoient de bonne part. Comme nous ne paroissions gueres allarmez de leurs discours, ils nous asseürèrent que les espions en Turquie étoient condamnés au feu, & que les plus honnêtes gens de la Caravane étoient prêts à déclarer que sous prétexte de chercher des Plantes, nous observions la situation & les murailles des villes, que nous en prenions le Plan, que nous nous informions avec soin des troupes qui s'y trouvoient, que nous voulions sçavoir d'où venoient les moindres rivières, que tout cela meritoit punition. Ainsi parloit celui qui paroissoit être le plus méchant des deux; l'autre qui sembloit plus doux, disoit qu'il n'y avoit pas d'apparence que nous fussions venus de si loin pour n'amasser que du foin. Nous nous retranchions toujours sur les bons témoignages que le Beglierbey d'Erzeron portoit de nous dans sa lettre. Ils répondoient qu'on n'en pouvoit pas faire la lecture, que le Cadi ne fût venu de la campagne où il devoit rester encore un jour ou deux. Nous nous séparâmes assez froidement la-dessus.

Heureusement en nous promenant par la ville, nous rencontrâmes un Aga du Beglierbey d'Erzeron, qui ne faisoit que d'arriver & qui nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avoit veü traiter des malades dans le Palais. Après les premières civilités, nous lui contâmes l'embaras où nous étions. Surpris de notre avanture, il alla chez

le Chiaïa du Pacha, & lui témoigna en notre présence qu'on n'avoit pas raison de nous refuser le passage; que le Beglierbey Coprogli, à qui nous avions été recommandez à Constantinople par l'Ambassadeur de l'Empereur de France, nous honnoroit de sa protection; que nous avions eû l'honneur de l'accompagner de Constantinople à Erzeron, qu'il s'étoit bien trouvé de nos conseils & de nos remedes; qu'enfin on ne devoit pas recevoir de cette manière des gens qui étoient si bien recommandez de sa part. Il nous fit signe de nous retirer, & nous fit assurer par son valet que nous serions satisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un caffè pour attendre la décision de cette grande affaire. Un moment après, les mêmes Chiodars du Chiaïa, qui nous avoient traitez d'espions du Grand Duc de Moscovie & qui étoient, à ce que je crois, nos espions, car ils nous gardoient à veüe, vinrent nous annoncer avec une joye feinte & dans le dessein de tirer quelqu'argent de nous, que tous les passages de l'Empire étoient ouverts pour nous; mais qu'assurément on nous auroit arrêtez sans la lettre du Beglierbey d'Erzeron, ou qu'aumoins on nous auroit fait payer une grosse avanie, comme il arrive à tous ceux qui passent de Turquie en Perse. Dans ce temps-là notre Aga liberateur sortit, & nous vint prendre pour nous présenter au Chiaïa, qui nous fit donner à fumer & à boire du caffè. Il nous assûra que nous pouvions partir quand il nous plairoit; qu'en considération du Beglierbey d'Erzeron, il nous faisoit grace de deux écus que lui doivent toutes les bêtes de somme qui passent par là: & comme on lui fit faire réflexion que nous n'étions pas marchands, mais Medecins, il mit sur son marché que nous gueririons, avant partir, un Aga de ses amis qui avoit une fistule au fondement. Comme il parloit si gravement & que nous ne voulions

plus tomber dans ses filets, après l'avoir fait remercier de ses honnêtetés, je lui fis dire que nous prendrions soin de son ami, & que nous lui donnerions tous les secours possibles pendant que nous serions à Cars; mais qu'une fistule au fondement ne pouvoit être guérie que par l'opération, & que malheureusement nous n'avions pas les instrumens nécessaires pour la faire.

Nous nous retirâmes à nôtre Camp beaucoup plus satisfaits que le jour précédent. Pendant que nous étions à table, un des valets de l'Aga d'Erzeron vint nous représenter que son maître nous avoit rendu un service fort considérable; qu'il n'exigeoit aucune reconnoissance de nous, mais que nous sçavions trop bien le monde pour ne pas lui faire quelque présent. Nous en fîmes quittes pour trente sols pour le valet, & pour deux oques de café que nous envoyâmes à son maître, trop heureux d'en sortir à si bon marché. De peur qu'on ne vint encore nous faire quelque nouveau compliment, nous prîmes le parti de nous tenir à la campagne à chercher des Plantes jusques au départ de la Caravane; ainsi les Turcs pillent toujours & principalement sur leurs frontieres; mais il faut dire à leur louange qu'ordinairement ils se contentent de ce qu'on leur donne.

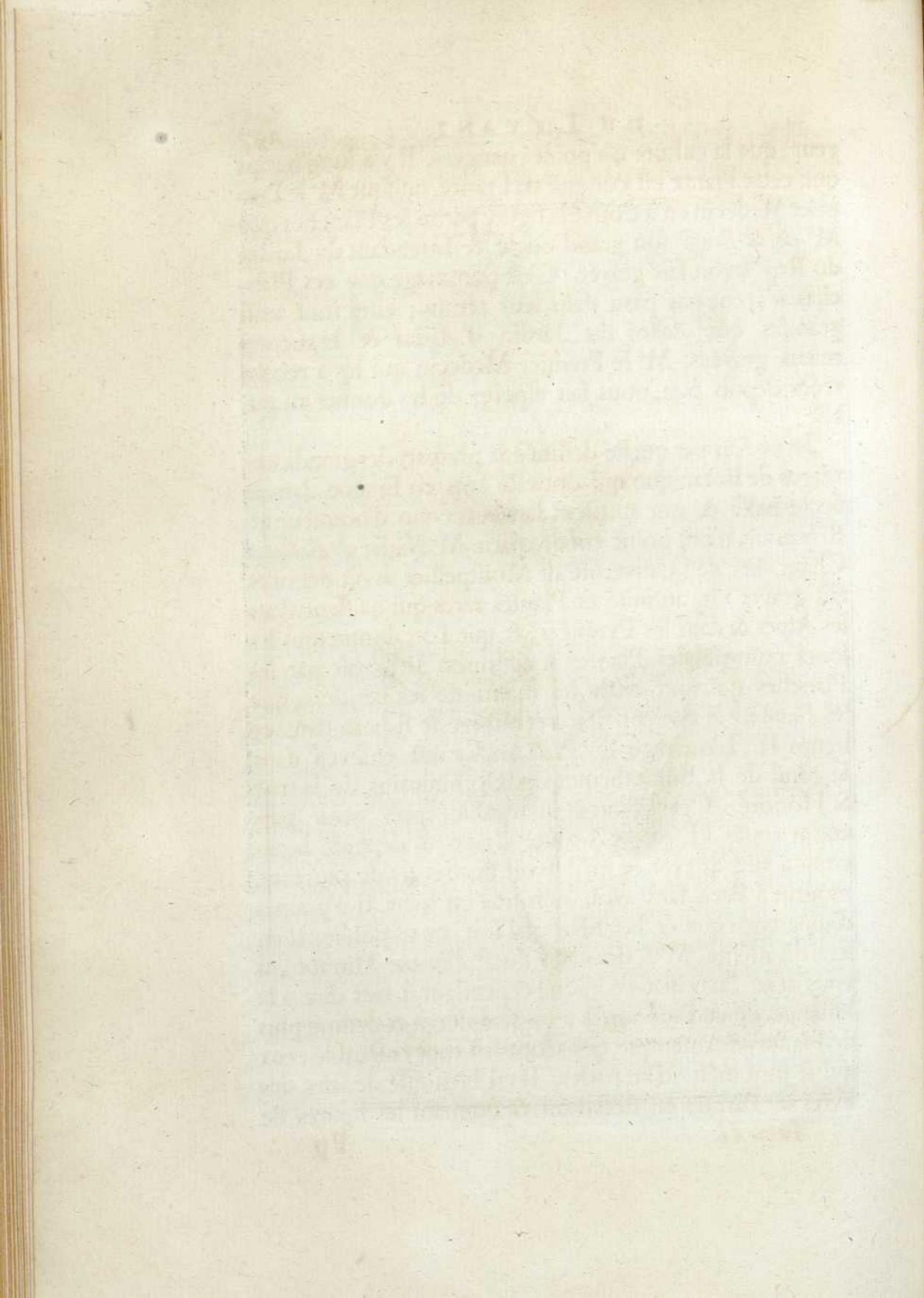
On peut douter avec raison, si Cars n'est pas l'ancienne ville que Ptolomée marque parmi celles qui sont dans les montagnes de la petite Armenie. La ressemblance des noms est assez favorable, & il ne faut pas s'embarrasser si cet auteur la place dans la petite Armenie. Outre que ce pourroit être une faute d'inadvertance, les divisions de l'Armenie ont changé si souvent, qu'il y a beaucoup de confusion parmi les auteurs qui parlent de ce pays. On pourroit aussi soupçonner que Cars soit la Place que Ptolomée appelle *Chorfa* & qu'il place dans la grande Ar-

menie, si ce Geographe ne la marquoit le long de l'Euphrate. Tout cela pourroit avoir trompé Sanfon ; mais il est certain que Cars est bien loin de cette riviere, & je pardonnerois plustost à ceux qui ont proposé comme un doute, si Cars ne seroit pas la ville de *Nicopolis* que Pompée fit bâtir dans le lieu où il avoit battu Mithridate, puis-que cette ville se trouvoit entre l'Euphrate & l'Araxe. Cedren & Curopalate nomment Cars, *Carse*, Leunclaw *Carseum*. Ce dernier assure qu'en 1579. Mustapha Pacha commandant l'armée de Sultan Mourat contre les Perfes & les Georgiens, fortifia Cars & la pourveut des munitions nécessaires. On en pourroit faire une des plus fortes Places du Levant.

Le 12 & le 13 Juillet la Caravane y séjourna pour payer les droits de la Doüanne. Nous en partîmes le lendemain à une heure après minuit, parce que nos plus gros Marchands qui n'avoient déclaré qu'une partie de l'argent qu'ils faisoient voiturer en Perse, voulurent éviter, par leur diligence, les nouvelles recherches que les Officiers en auroient pû faire. Ils monterent donc à cheval dès qu'ils furent expediés, & nous traversâmes une grande plaine pendant toute la nuit, quelque obscure qu'elle fut. On campa sur les neuf heures du matin auprès de *Barguet* gros village, dont le Château à moitié démoli paroît avoir été bien bâti dans son temps. On ne découvrit presque que des Plantes ordinaires, & surtout beaucoup de *Gallium* jaune, & du *Gramen sparteum*, *penatum* C B. On descendit sur le midi dans une assez belle vallée à demi lieuë de Barguet. Parmi quelques Plantes rares nous y observâmes une espece de *Betoine* assez singuliere, dont la graine a levé & multiplié dans le Jardin du Roy. Elle se distingue principalement par la longueur de ses feuilles longues de demi pied sur un pouce de largeur,



*Beonica Orientalis, angustissimo et longissimo folio,
Spicae florum crassiori Coroll.* Inst. Rei herb. 13.



geur, que la culture n'a point changées. Il y a long temps que cette Plante est connue en France, puisque M^r le Premier Medecin en a trouvé la figure parmi les Planches que M^r de la Brosse son grand oncle & Intendant du Jardin du Roy, avoit fait graver. C'est dommage que ces Planches n'ayent pas paru dans leur temps; elles sont aussi grandes que celles du Jardin d'*Aisted* & beaucoup mieux gravées. M^r le Premier Medecin qui les a recouvrées depuis peu, nous fait esperer de les donner au public.

Je ne sçai par quelle destinée la pluspart des grands ouvrages de Botanique qui ont esté faits en France dans le siecle passé & qui auroient fait beaucoup d'honneur au Royaume, n'ont point encore paru. M^r *Richer de Belleval* Chancelier de l'Université de Montpellier avoit décrit & fait graver une infinité de Plantes rares qui naissent dans les Alpes & dans les Pyrenées, & que l'on donne tous les jours comme des Plantes inconnues. Il paroît par les Planches qui sont entre les mains de ses heritiers, que les *Bauhins* n'avoient rien découvert de si beau dans ce temps-là. L'ouvrage du P. *Barrillier* est enseveli dans le fond de la Bibliotheque des Dominicains de la rue S. Honoré. Cet homme infatigable après avoir parcouru toute l'Espagne & toute l'Italie, & dépensé beaucoup à faire graver ce qu'il avoit découvert de plus rare, mourut à Paris sans avoir rien mis au jour. Il n'y a pas d'apparence que ce beau Recueil soit jamais publié. Il en fera de même, M^{sr}, de celui du P. *Plumier* Minime, si vous n'en favorisez l'edition; cependant il faut dire à la louïange de ce Pere, qu'il a lui seul décrit & dessiné plus de Plantes d'Amerique, que n'ont fait tous ensemble ceux qui se sont mêlez d'en parler. Il est bien aisé de faire des livres de Plantes en décrivant & donnant les figures de

celles que l'on cultive dans un jardin, & dont on a receu les grâmes ou les racines par differens correspondans; mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amerique, & il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir, par vos ordres, pour aller au Perou. Pour moi je me flatte, M^{rs}, que vous me continüerez l'honneur de vôtre protection, & que vous voudrez bien faire graver tant de belles Plantes que j'ay observées dans mes voyages.

Voilà une de ces fortes de digressions qu'il n'est permis de faire que dans des lettres; le genre epistolaire souffre tout & il convient parfaitement aux voyageurs qui ne sauroient s'empescher de s'égarer quelquefois dans une longue route. Me voici de retour à la Caravane. Le 15 Juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & passâmes par des plaines assez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables où les bleds étoient bien plus avancez que du côté d'Erzeron. On y cultive beaucoup de Lin, surtout auprès des villages qui sont assez frequens. Sur les sept heures du matin nous passâmes à guai une petite riviere considérable qui va se décharger, à ce qu'on nous dit, dans l'Arpagi. La grande Caravane nous quitta à une lieuë de là pour aller à Gangel, & nous fîmes fort consternez de nous voir réduits à la seule compagnie de trois marchands qui venoient à Teflis. Un Aga Turc campé sur le chemin envoya deux gardes pour nous reconnoître; mais comme ils ne sçavoient pas lire, ils ne firent que jetter les yeux sur nos Passeports, & nous demandèrent pour leur peine quelques Truites que nos Drogmans avoient peschées. Ils firent payer dix aspres par charge à nos marchands, & se firent donner chacun une piece de savon pour se razer.

Nous découvrîmes ce jour-là, à mon gré, la plus belle



Elephas Orientalis flore magno
proboscide incurva Coroll. Inst. Rei
herb. 48.

Plante que le Levant produise. C'est une espece d'*Elephant* à grande fleur, dont la trompe est courbée en bas.

Sa racine qui est longue d'environ deux ou trois pouces, n'a qu'une ligne & demi d'épais, dure, rouffatre, cheveluë, & jette une tige haute de neuf ou dix pouces, quarree, purpurine vers le bas, légèrement veluë, accompagnée de feuilles opposées en croix deux à deux les unes avec les autres, longues d'un pouce à 15 lignes sur 9 ou 10 lignes de large, semblables à celles de la *Pediculaire* jaunes, veluës sur les bords, crenelées, vénées. De leurs aisselles sort une fleur de chaque coté, rétrecie en tuyau par derriere, verdatre, long seulement d'une ligne & demi ou deux. Ce tuyau s'évase ensuite en deux levres, dont la supérieure est dilatée d'abord en deux especes d'oreilles assez arrondies, d'entre lesquelles sort une trompe ou tuyau courbe long de neuf lignes, épais d'une ligne, terminé par une levre ovale d'une ligne & demi de diametre, frisée, bordée de petits poils, au delà de laquelle déborde le filet du pistile. La levre inférieure est longue & large d'un pouce, chantournée & découpée en trois parties, dont celles des côtez sont comme deux grandes oreilles. La partie inférieure est recoupée en trois pieces. Celles des côtez sont arrondies aussi, mais celle du milieu n'est qu'un petit bec fort pointu. Toute cette fleur est jaune couleur de safran, hormis le bas de la levre supérieure qui est blanchatre. Les etamines sont fort courtes & cachées sous les aissles de la levre supérieure. Leurs sommets ont deux lignes de long sur une ligne de large, applatis, jaunepâle. La levre supérieure représente la trompe d'un Elephant qui la courbe pour porter quelque chose dans sa bouche, au lieu que dans les autres especes de ce genre qui sont présentement connuës, cette levre est relevée. Le calice est d'une seule piece, long de trois lignes, lége-

rement velu, la levre supérieure en est obtuse, échancrée. L'inférieure est fendue plus profondément en deux pièces. Chaque fleur est attachée à un pédicule long de demi-pouce & fort délié. Le pistil qui est un bonton un peu ovale, n'a qu'une ligne de long & devient un fruit de demi-pouce de long, presque carré à coins arrondis, vert-pâle, membraneux, épais d'environ deux lignes & demi, partagé dans sa longueur en deux loges lesquelles s'ouvrent par les côtes & renferment des graines longues d'une ligne & demi ou deux, épaisses d'une ligne, canelées dans leur longueur, & de la forme d'un petit rein.

Le 16 Juillet nous partîmes à quatre heures du matin & campâmes sur les huit heures dans une belle & grande prairie où nos tentes furent dressées pour la première fois sur les terres du Roy de Perse. Nous n'avions couché qu'à une heure seulement de la frontière, laquelle se prend au haut d'une colline à la descente de laquelle commence la Georgie Persienne, ou le pays que les Persans appellent le *Gurgistan*, c'est à dire *la Terre des Georgiens*, car *Tan* est un ancien mot Celte qui signifie un *pays*, & ce mot s'est conservé par tout l'Orient, où l'on dit le *Curdistan*, l'*Indostan*, &c. pour exprimer la *Terre des Curdes*, celle *des Indiens*, &c. Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages assez considérables; mais toute cette belle campagne ne produit pas un seul arbre, & l'on est obligé de brûler de la bouze de vache. Les bœufs y sont très fréquens, & on les y élève autant pour cet usage, que pour en manger la chair. On en attelle jusques à 14 ou 15 paires à une charrue pour labourer la terre. Chaque paire a son homme qui la conduit, monté comme un postillon; tous ces postillons qui crient à chaque pas comme les matelots qui font une manœuvre, forment ensemble un charivari épouvantable. Nous étions faits à ce mané-

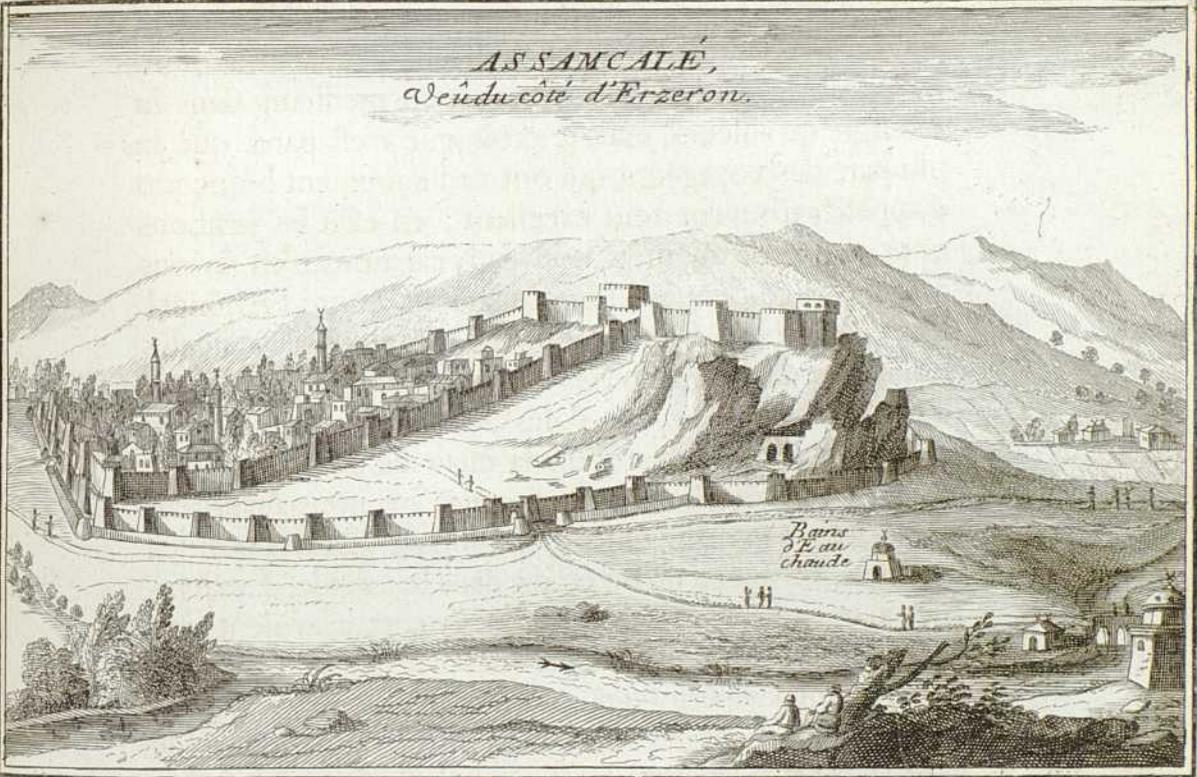
ge depuis Erzeron. Ce n'est pas apparemment de ces terres de Georgie dont parle Strabon, que l'on effleuroit seulement avec une charruë de bois, bien loin d'y employer le fer.

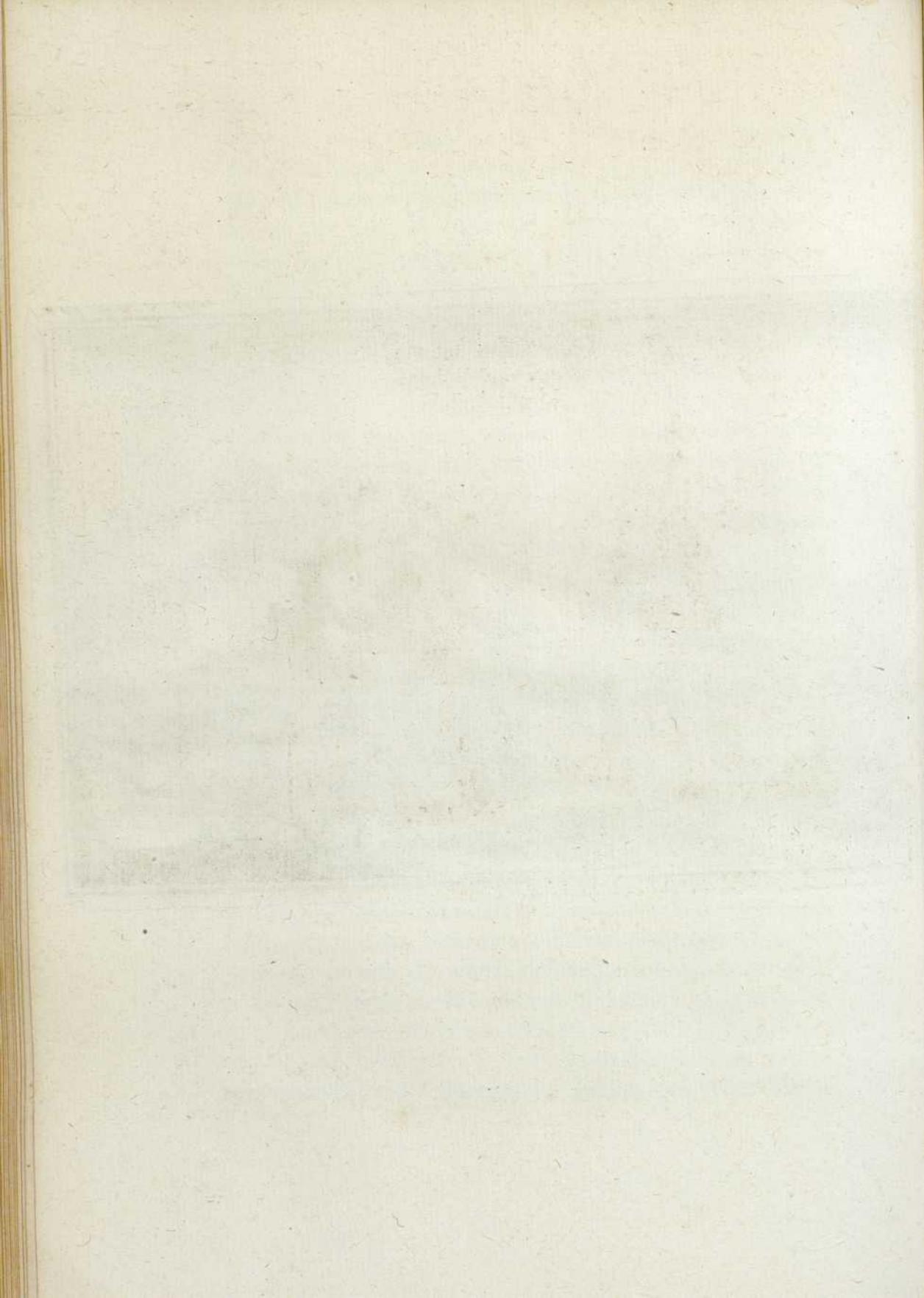
C'est un excellent pays que la Georgie. Dès qu'on est sur les terres du Roy de Perse, on vient vous presenter toutes sortes de provisions, pain, vin, poules, cochons, agneaux, moutons. On s'adresse sur tout aux Francs avec un visage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens serieux qui vous mesurent gravement depuis les pieds jusques à la teste. Ce qui nous surprit le plus, c'est que les Georgiens méprisent l'argent & ne veulent pas vendre leurs denrées. Ils ne les donnent pas non plus, mais ils les troquent pour des brasselets, des bagues, des coliers de verre, de petits couteaux, des aiguilles ou des epingles. Les filles se croient plus belles quand elles ont cinq ou six coliers pendus au col, qui leur tombent sur la gorge; elles en ont aussi les oreilles garnies, cependant tout cela fait un assez vilain étalage. Nous dépliâmes donc nôtre mercerie sur le gazon; & comme nous étions avertis de leurs manières, nous avons employé dix écus à Erzeron en rocailles, comme ils disent, c'est à dire en emaux de Venise qui sont tous semblables à ceux de Nevers. Ces rocailles nous produisirent le centuple, mais il ne faut pas trop s'en charger, car on ne s'en deffait que par troc, & ces trocs ne se font que pour des choses nécessaires à la vie, & pendant deux journées seulement; comme si les anciennes manières des Georgiens ne s'étoient conservées que dans cette contrée. Ces gens-là, comme dit Strabon, sont plus grands & plus beaux que les autres hommes, mais leurs mœurs sont tres simples. Ils ne se servent d'aucune monnoye, d'aucun poids, d'aucune mesure, à peine sçavent-ils compter au-delà de cent. Tout se fait

chez eux par échange. Nous confiâmes donc nôtre petit trésor à ces bonnes gens; ils prirent ce qui leur plut, mais assurément ils n'abusèrent pas de la confiance que nous avions en eux. Ils nous donnoient une poule grosse comme un dindon, pour un colier de six blancs, & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix-huit deniers. Les cochons s'y promenoient en toute liberté, au lieu qu'en Turquie on les chasse comme des animaux immondes; on dit qu'ils sont beaucoup meilleurs dans la Georgie qu'ailleurs, mais je crois que c'est parce que la plupart des voyageurs, qui ont ordinairement beaucoup d'appetit, trouvent tout excellent; en effet les jambons nous parurent un mets nouveau, car nous n'en avions point mangé depuis que nous avons quitté l'Archipel. Les Georgiens traitent les Turcs d'ignorans & de ridicules sur l'usage des cochons; les Turcs au contraire appellent les Persans *schismatiques*, & les Georgiens *infidèles*, parce qu'ils mangent sans scrupule la chair de ces animaux.

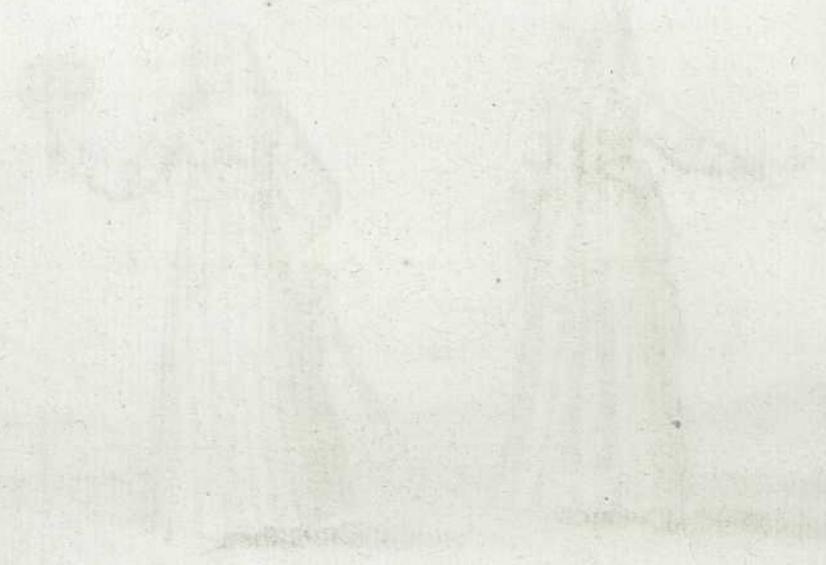
A l'égard des Georgiennes, elles ne nous surprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautés parfaites, suivant ce qu'on en dit dans le monde. Les femmes avec qui nous troquâmes nos émaux, n'avoient rien de desagréable, & elles auroient pû passer tout au plus pour de belles personnes, en comparaison des Curdes que nous avions veües vers les sources de l'Euphrate. Nos Georgiennes avoient pourtant un air de santé qui faisoit plaisir, mais après tout elles n'étoient ni si belles ni si bien faites qu'on le dit. Leur teint est souvent parfumé à la vapeur des bouzes de vache, celles qui sont dans les villes n'ont rien d'extraordinaire non plus; ainsi je crois qu'il m'est permis de m'inscrire en faux contre les descriptions que la plupart des voyageurs en ont faites. Nous en fîmes convenir les Capucins de Teflis, qui connoissent

ASSAMCALE,
Vue du côté d'Erzerou.





FRUIT



Femmes de
TEFLIS.



mieux le pays que les étrangers, & qui n'ont jamais pû persuader à ces femmes de se defabufer du vilain fard dont elles couvrent leur visage pour conserver les anciennes coûtumes du pays. On nous affûra qu'on enlevait les plus belles filles dès l'âge de six ou sept ans pour les transporter à Hispaham, ou en Turquie; les parens & les meilleurs amis de la maison se mêlent souvent de ce commerce. Pour éviter cet inconvenient, on les marie à 7 ou 8 ans, ou bien on les enferme dans des couvents; ainsi les lorgnettes que nous avions apportées de Paris nous furent tout-à-fait inutiles, & l'on avoit apparamment enlevé depuis peu ce qu'il y avoit de plus joli dans le pays. Voici le portrait d'une Georgienne qui nous parut assez gracieuse. De tout temps, pour ainsi dire, on a enlevé ce qu'il y avoit de belles personnes dans le pays. Zonare remarque qu'on y prenoit par ordre du Roy les beaux garçons pour les faire Eunuques & les vendre ensuite aux Grecs; mais pour appaiser les séditions il en coutoit souvent la vie aux peres.

Ce qu'il y a de plus édifiant sur la frontiere de Georgie, c'est qu'on ne demande rien aux étrangers. On peut entrer & fortir quand on veut des terres du Roy de Perse, sans demander permission à qui que ce soit. Les marchands de nôtre Caravane, qui avoit un peu grossi en chemin, nous affûroient que non seulement on traitoit respectueusement les Francs, mais qu'on les regardoit avec crainte & vénération quand ils avoient des chapeaux & des juste-au-corps; au lieu qu'on les lapideroit en Turquie s'ils marchaient en pareil équipage. On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontiere, la riviere d'Arpagi, laquelle vient de Cars, ou pour mieux dire, dans laquelle se jette la riviere de Cars, comme on l'a dit

ci-devant. L'Arpagi va se rendre dans l'Araxe, l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces différentes eaux. L'Arpagi passe pour une des rivières des plus poissonneuses du pays; quelques-uns prétendent qu'elle sert de frontière aux deux Empires: mais ce n'est pas à nous à en décider, en tout cas il ne s'agit que d'un quart de lieuë de terrain.

On monta à cheval le 17 Juillet à trois heures & demi du matin, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine, après avoir passé sur des montagnes assez hautes, où le froid se faisoit sentir vigoureusement. Tout le pays est herbu, mais les arbres en sont bannis depuis long-temps. Parmi les Plantes que nous y observâmes, on découvrit une espèce d'*Aconit* semblable à celui que l'on appelle *Tüeloup*. Les tiges de celle dont nous parlons forment une pyramide de fleurs, haute d'environ un pied & demi. Chaque fleur est blanche. Le calice qui a 15 lignes de haut, est arrondi par le bout & large de trois lignes. Les croffes sont purpurines. On voit, sur quelques pieds, des fleurs qui tirent sur le blanc-fale.

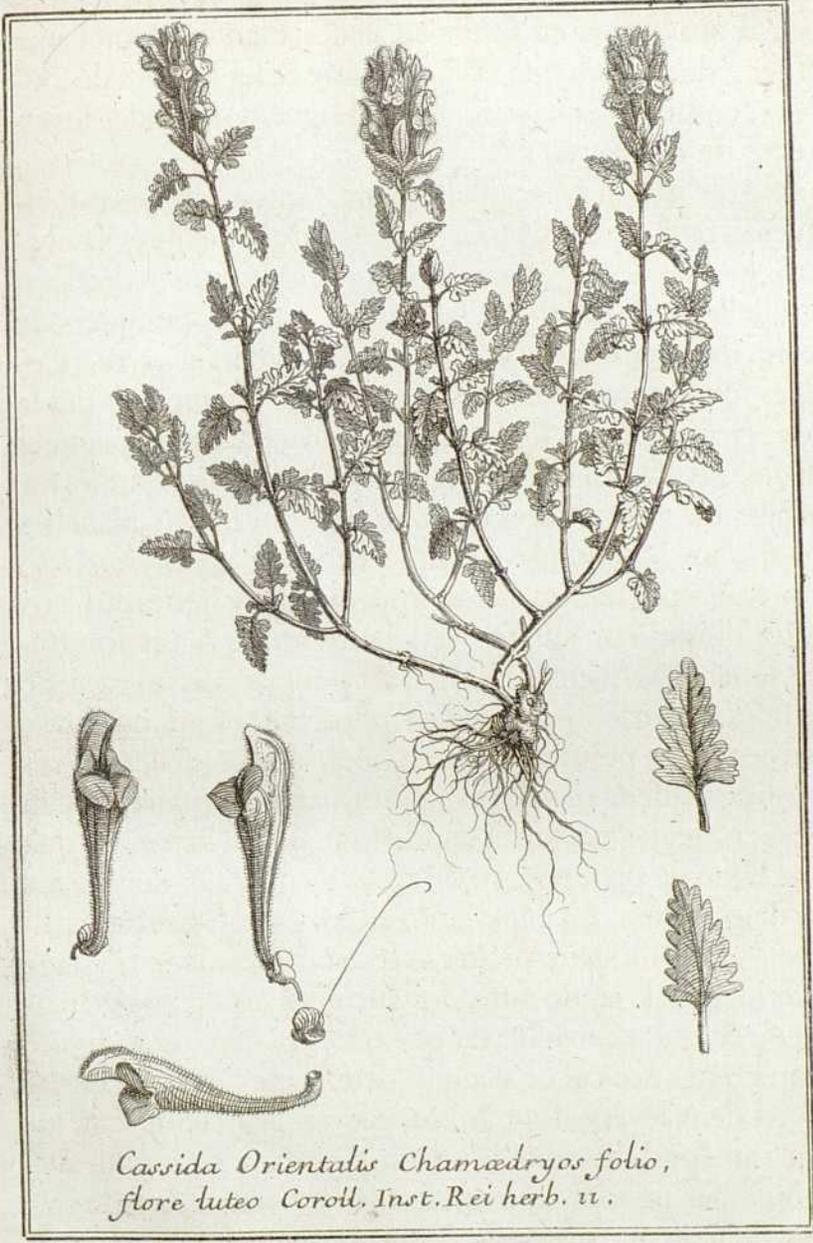
Le 18 Juillet nous partîmes à quatre heures & demi; & nous marchâmes jusques à midi. Le changement des paysages nous surprit si agréablement, que nous crûmes être arrivés dans un nouveau monde. Ce n'étoit que Bois de haute futaye entremêlez de taillis, parmi lesquels s'élevoient des Chênes, des Hêtres, des Ormeaux, des Til-leuls, des Erables, des Fresnes, des Charmes à grande & petite feuille. On y distinguoit des Epines blanches, des Sureaux & des Ièbles. Les Noisetiers, les Poiriers, les Pruniers, les Pommiers, les Framboisiers & les Fraisiers n'y étoient pas rares. Qui se seroit attendu à voir de si belles choses! On moissonnoit le bled dans le fond de la vallée où nous campâmes. Nous commençâmes à voir

des

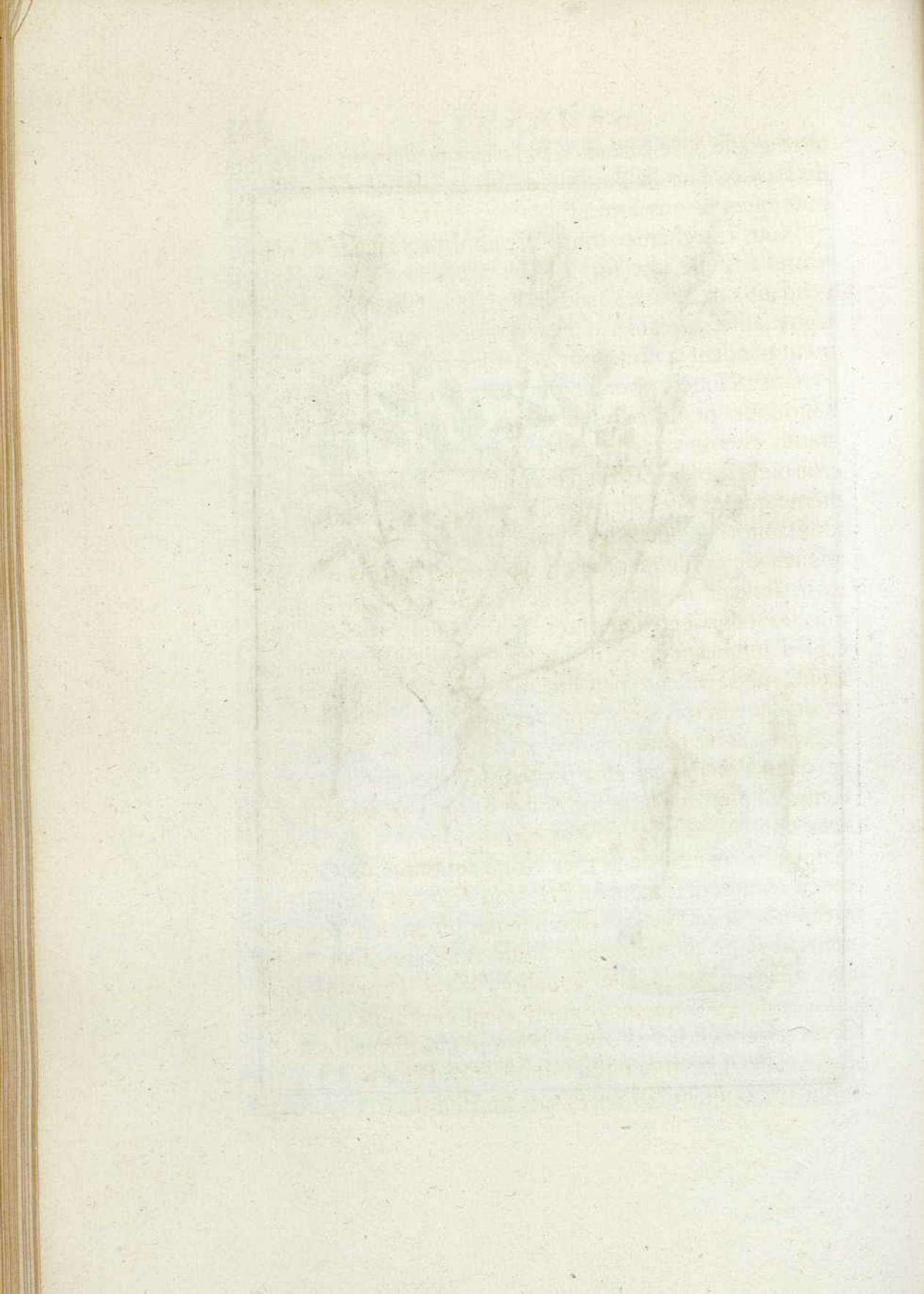
des vignes ce jour-là, mais quoique le vin ne fût pas bon, on pouvoit le regarder comme du Nectar en comparaison de celui que l'on boit à Erzeron. Le paysage du lendemain ne fut pas moins agréable, car depuis trois heures du matin jusques à dix, nous marchâmes dans une vallée qui, quoi qu'étroite & escarpée, étoit néanmoins charmante par sa verdure & par ses differens points de veüe. Les habitations sont dans le fond ou à mi-côte, les bois en occupent les hauteurs, tout le reste est rempli de vignobles & de vergers naturels, où les Noyers, les Abricotiers, les Pêschers, les Pruniers, les Poiriers & les Pommiers viennent d'eux-mêmes. Si cette vallée n'est pas celle que Procope décrit entre le pays des Tzans & la Perse-armenie, on ne peut pas douter que ce ne soit un de ces quartiers de la Georgie où, suivant Strabon, abondent toutes sortes de fruits que la terre y produit sans culture. On n'y donne aucune façon, dit cet auteur, à la vigne si ce n'est qu'on la taille tous les cinq ans. Après avoir passé le pays des Tzans, suivant Procope, on entre dans une vallée profonde, escarpée, qui est des appartenances du Mont Caucafe, bien peuplée, où l'on mange de toutes les sortes de fruits que l'on peut souhaiter en automne. Elle est pleine de vignes & se termine, après trois journées de chemin, par la Perse-armenie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'étions pas éloignés du Mont Caucafe. Les montagnes qui s'étendent depuis Cars jusques à Teflis & vers la mer Caspienne, sont proprement les Monts Moschiques des anciens, lesquels suivant Strabon, occupent l'Armenie jusques chez les Iberiens & les Albanois. Quoiqu'il en soit, cette belle vallée dont on vient de parler, finit par une grande plaine assez bien cultivée où passe une riviere considérable qui descend des montagnes & qui, suivant ce qu'on nous dit, va du côté de

Teffis se jette dans le Kur. On peut proposer comme un doute, si ce n'est pas la rivière que Strabon appelle *Aragos*. Tout le pays est fertile en belles Plantes. Voici une espèce de *Cassida* que sa fleur jaune & ses feuilles découpées, comme *la Germandrée*, distinguent de toutes les espèces de ce genre.

Sa racine qui est rouffatre, dure, ligneuse, relevée quelquefois en manière de tubercule & garnie de fibres cheveluës, pousse des tiges courbées sur terre, puis redressées, lesquelles se multiplient facilement par des bouquets de fibres dans les endroits où elles s'appuyent sur terre. Ces tiges sont hautes d'environ huit pouces, branchuës dès le bas, épaissées d'une ligne, dures, touffuës, accompagnées de feuilles deux à deux, longues de huit ou neuf lignes sur quatre ou cinq pouces de large, vert-brun, mais blanches en dedans, découpées comme celles de *la Germandrée*, soutenuës par une queue de trois ou quatre lignes de long. Elles diminuent jusques vers la sommité, & ces sommités se terminent en épi long d'un pouce & demi, garni de feuilles vert-pâle, longues de sept ou huit lignes, pointuës, ferrées, mais point ou peu crenées. Des aisselles de ces feuilles naissent des fleurs jaunes hautes d'environ 15 lignes, rétrécies en tuyau coudé tout au bas, lequel n'a qu'une ligne de diametre, mais evasées ensuite & découpées en deux levres. La supérieure est un casque haut de 4 lignes, garni de deux petites ailles jaune-verdâtre; la levre inférieure est jaune aussi, longue de trois lignes, echan-crée, & qui approche en quelque manière de la figure d'un cœur. Le calice n'a que deux lignes de haut, partagé en deux levres, dont la plus élevée représente une to-que, au fond de laquelle est un pistile à 4 embryons sur-monté par un filet courbe, allongé & partagé dans le cas-que de la fleur. Toute la plante est amere. Elle aime la



Cassida Orientalis Chamædryos folio,
flore luteo Coroll. Inst. Rei herb. u.



terre grasse & le chaud. On l'éleve facilement au Jardin du Roy & dans les Jardins de Hollande où je l'ai communiquée à nos amis.

Nous marchâmes toute la nuit du 20 Juillet & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposez pendant une heure, à trois milles de la ville sur une montagne assez agréable. Les voituriers partent ordinairement pendant la nuit pour éviter les courriers des Princes Perfans, lesquels pour achever leurs courses font en possession de prendre les chevaux qu'ils trouvent sur les grands chemins, n'épargnant que ceux des Francs; car ils croiroient violer le droit d'hospitalité s'ils les traitoient de même que les gens du pays. Comme il n'y a point de postes établies, & que ces courriers sont censez courir pour affaires de conséquence, on ne trouve pas mauvais qu'ils se servent des chevaux des particuliers; de manière que les courriers démontez sont obligez de s'en aller à pied jusques à ce qu'ils ayent rattrapé leur monture. Cette mode est un peu incivile, mais c'est l'usage & il seroit dangereux de s'y opposer.

Après avoir passé par des pays assez plats, on s'engage dans des défilez escarpez en approchant de Teflis. Cette ville est sur la pente d'une montagne toute pelée, dans une vallée assez étroite à cinq journées de la mer Caspienne, & à six de la mer Noire, quoique les Caravanes en comptent le double. *Teflis* ou *Tiflis* est aujourd'hui la capitale de la Georgie, connuë par les anciens sous les noms d'*Iberie* & d'*Albanie*. Pline & Pomponius Mela font mention des peuples appelez *Georgi*. Peut-être que la Georgie en a retenu le nom, peut-être aussi que les Grecs les appelloient *Georgi*, comme qui diroit de *bons Laboureurs*. Les Iberiens, comme nous l'apprend Dion Cassius, habitoient les terres qui sont en-deçà & en-delà

du fleuve Kur, voisins par conséquent des Armeniens du côté du Couchant, & des Albanois du côté du Levant; car ceux-ci occupoient les terres qui sont au-delà du Kur jusques à la mer Caspienne. Ces Iberiens, peuples fort aguerris, se déclarèrent contre Lucullus pour soutenir Mithridate & Tigrane son gendre. Plutarque remarque qu'ils n'avoient jamais été soumis, ni aux Medes, ni aux Perfes, ni même au grand Alexandre; néanmoins ils furent battus par Pompée qui s'avança jusques à trois journées de la mer Caspienne, mais il ne pût la voir, quelque envie qu'il en eût, à cause que tout le pays étoit couvert de Serpens dont les morsures étoient mortelles. Artoces qui regnoit alors chez les Iberiens, tâcha d'amuser Pompée sous pretexte de rechercher son amitié; mais Pompée entra dans ses terres, & s'en vint à Acropolis où le Roy tenoit sa Cour. Artoces surpris & épouvanté s'enfuit au-delà du Kur & brûla le Pont. Tout se soumit aux Romains, qui par là se rendirent les maîtres d'une des principales gorges du Mont Caucafe. Pompée y laissa des garnisons & acheva de soumettre le pays qui est le long du Kur. Ne peut-on pas conjecturer que *Tesslis* est l'ancienne ville d'*Acropolis* capitale de l'Iberie sur le fleuve Kur! le nom & la situation de cette ville favorisent tout-à-fait cette pensée.

Pompée sans vouloir écouter aucunes propositions de paix, poursuivit & vainquit Artoces. C'est apparemment de ce combat dont parle Plutarque dans la vie de cet illustre Romain, où il assure qu'il resta neuf mille Iberiens sur la place, & que l'on fit plus de dix mille prisonniers. C'est aussi ce même Artoces qui, pour obtenir la paix, envoya à Pompée son lit, sa table & la selle de son cheval. Quoique toutes ces pieces fussent d'or, Pompée qui ne voulut écouter aucun accommodement qu'il n'eût reçu le fils

du Roy pour ôtage, ordonna aux Queſteurs de l'armée de les mettre dans le Trefor public. Appien appelle *Artocus* le Roy d'Iberie; Eutrope *Arthace*, & Sextus Ruffus le nomme *Arface*. Canidius Craſſus Lieutenant de M. Antoine rendit recommandable le nom de ce Général dans le Mont Caucaſe, pour me ſervir des termes de Plutarque. Canidius entra dans l'Iberie par le même endroit que Pompée. Suivant Dion il ſubjugua Pharnabaze Roy d'Iberie, & Zobere Roy d'Albanie; le même hiftorien rapporte que l'Empereur Claude rendit l'Iberie à un de ſes Roys appellé Mithridate. Ce nom a été commun à pluſieurs Roys du Pont, du Boſphore Cimmerien, & d'Iberie. Mithridate dont nous parlons fut dépoſſédé & tué par ſon frere Pharaſmane; mais tous ces changemens nous intereſſent peu. Celui qu'on y fit ſous le grand Conſtantin merite qu'on y faſſe plus d'attention.

Dieu permit que les Iberiens, que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Georgiens, fuſſent éclairés de la vraie Foy par le miniſtere d'une eſclave Chrétienne. Elle les convertit par ſes miracles, & guerit leur Roy d'une ſuffuſion qui lui ſurvint aux yeux dans le temps qu'il chafſoit. Socrate ajoûte que les nouveaux convertis demandèrent des Evêques à Conſtantin pour ſe faire inſtruire; & Procope aſſûre que c'étoient les meilleurs Chrétiens de leur temps. Gyrgene, un de leurs Roys, preſſé par Cavade, Roy de Perſe, de ſe conformer à ſa religion, implora le ſecours de l'Empereur Juſtin qui avoit ſuccédé à Anaſtaſe, & cette affaire alluma la guerre entre les deux Empires. Un autre de leurs Roys, nommé Zanabarze, vint à Conſtantinople du temps de Juſtinien pour ſ'y faire baptiſer avec ſa femme, ſes enfans, & pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. L'Empereur lui donna de grandes marques d'eſtime & d'amitié.

A present tout est bien changé. Le Prince de Georgie, qui proprement n'est que le Gouverneur du pays, doit être Mahometan, car le Roy de Perse ne donne point ce Gouvernement à un Seigneur d'une religion differente de la sienne. Le Prince de Teflis s'appelloit Heraclée, dans le temps que nous y étions, il étoit du Rite Grec, mais on l'obligea de se faire circoncire. On dit que ce malheureux professoit les deux religions, car il alloit à la Mosquée, & venoit à la Messe chez les Capucins où il beuvoit à la fanté de Sa Sainteté. C'étoit le Prince du monde le plus inconstant & le plus indéterminé ; on lui faisoit changer de sentiment plusieurs fois tout de suite sur les affaires les plus claires : en voici un exemple à l'égard d'un scelerat, qui suivant le jugement de tout le monde meritoit plus que la mort, s'il est possible d'ôter aux hommes quelque chose de plus précieux que la vie. Un Seigneur vint lui représenter l'enormité des crimes de cet homme ; le Prince ordonna sur le champ qu'on lui coupât la main dont il s'étoit servi pour tuer les autres ; mais une Dame ayant imploré sa clemence, l'assûra que les enfans de ce malheureux mourroient de faim si le pere perdoit la main qui gaignoit leur vie ; l'ordre fut révoqué d'abord. Un Courtisan fit connoître après cela au Prince, que pour le bien public cet homme meritoit la mort. Qu'on l'exécute donc, dit Heraclée. La femme du criminel vint ensuite se jeter à ses pieds ; qu'on suspende l'exécution, dit-il : Après que cette femme se fut retirée, un Favori du Prince lui représenta qu'on perdroit le respect qu'on lui devoit, s'il pardonnoit de semblables crimes ; qu'on le punisse, s'écria-t-il : Pour lors le bourreau le prit au mot & coupa la main au criminel ; mais le Prince, à la sollicitation d'un autre Favori à qui les parens du scelerat avoient fait quelque present, pri-

va le bourreau de deux villes qu'il possédoit, parce qu'il n'avoit pas attendu sa dernière volonté. Les bourreaux en Georgie sont fort riches, & les gens de qualité y exercent cette charge; bien loin qu'elle soit réputée infame, comme dans tout le reste du monde, c'est un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eû plusieurs bourreaux parmi ses ancestres, & ils se fondent sur le principe qu'il n'y a rien de si beau que d'exécuter la Justice, sans laquelle on ne sçauroit vivre en seûreté. Voilà une maxime bien digne des Georgiens.

La Georgie est un pays fort tranquille aujourd'hui, mais elle a servi plusieurs fois de theatre à la guerre entre les Turcs & les Perses. Mustapha Pacha qui commandoit l'armée de Sultan Mourat, prit Teflis en 1578. Il mit tout le pays à feu & à sang, & fit passer à Constantinople les deux fils de la Reyne de Georgie, dont l'un se fit Mahometan, & l'autre mourut Chrétien. Les Perses cependant vinrent au secours des Georgiens, & il resta dans une bataille soixante & dix mille Turcs sur la place. La guerre s'y ralluma encore en 1583. mais les Turcs y furent toujours battus. M^r Chardin décrit fort au long par quels événemens la Georgie est passée sous la domination des Perses, on peut le consulter la-dessus car cet auteur paroît fort exact; mais je le trouve trop prévenu en faveur des Georgiennes.

Le Prince de Georgie a plus de six cens *Tomans* de rente, suivant la manière de compter du pays; un Toman vaut 12 écus & demi romains qui font 18 *Aslanis* ou *Abouquels*, ce sont des écus que l'on frappe en Hollande pour le Levant. Les Orientaux les nomment *Aslanis*, à cause de la figure du Lion qu'ils appellent *Aslan*. Cette monnoye est connue en Egypte sous le nom d'*Abouquel*. Les revenus du Prince consistent en une pension de 300 To-

mans que le Roy lui fait, & en ce qu'il retire ou de la Doïanne de Teflis ou des entrées de l'Eau de vie & des Melons; le tout va à près de 500 Tomans, sans compter ce qu'il exige sous pretexte de régaler les Grands qui passent par Teflis. Le pays lui fournit des moutons, de la cire, du beurre & du vin. Pour les moutons il en retire un par arde de chaque feu, ce qui fait le nombre de 40 mille moutons; car quoiqu'il y ait soixante mille feux en Georgie, on ne nourrit des troupeaux que dans quarante mille maisons. A l'égard du vin, on en donne quatre mille sommes au Prince; une somme pesé quarante *Batmans*, le Batman est de six oques.

Les *Sequins* de Venise, qui ont cours par tout l'Orient, valent dans Teflis six *Abagis* chacun & trois *Chaouris* ou *Sains*. Le Sequin vaut sept livres dix sols monnoye de France, ainsi l'*Abagi* vaut environ vingt & deux sols; quatre *Chaouris* font un *Abagi*. Cette monnoye semble avoir retenu le nom de ces anciens peuples d'Iberie qu'on appelloit *Abasgiens*. Il est vrai qu'on écrit *Abassi*, quoiqu'on prononce *Abagi*, c'est à dire monnoye frappée au nom du Roy Abas. Ainsi le *Chaouri* revient à 5 sols 6 deniers; Un *Usalton* vaut demi *Abagi* ou deux *Chaouris*, c'est à dire 11 sols. Un *Chaouri* ou *Sain* vaut 10 *Aspres* de cuivre ou *Carbequis*, dont 40 font un *Abagi*. Enfin une *Piaftre* vaut dix *Chaouris* & demi.

Les Georgiens & les Armeniens payent la Capitation au Roy de Perse sur le pied de six *Abagis* par teste. Cette Capitation est affermée 300 Tomans. On presente au Roy en hommage quatre Faucons tous les ans, sept esclaves tous les trois ans, & vingt-quatre charges de vin; mais on ne laisse pas de lui en envoyer beaucoup plus; outre cela la plupart des belles filles du pays sont destinées pour son Serrail. Les Georgiens sont grands yvrognes & boivent

boivent plus d'eau de vie que de vin; les femmes pouffent cette débauche plus loin que les hommes, on peut juger par là si elles sont cruelles. C'est peut-être cet excès d'ivrognerie qui a gâté le beau sang de Georgie, car rien ne contribuë plus à faire de beaux enfans, que la vie réglée, & c'est pour cette raison que le sang est fort beau en Turquie. On y voit peu de boiteux & peu d'estropiez, surtout dans les pays qui sont un peu avant dans les terres où les Francs ne séjournent pas; car on accuse ces derniers d'incontinence par tout où ils en trouvent l'occasion.

La débauche est grande dans Teflis parmi les Chrétiens; il est vrai qu'ils ne sont Chrétiens que de nom: d'ailleurs les Mahometans & les Juifs n'y vivent pas plus régulièrement. Le vin est la source de tous ces desordres; il faudroit par politique en deffendre l'usage à ceux qui se portent bien, & ne le permettre qu'aux malades. Chardin a remarqué avec raison, qu'il y a peu de pays où l'on boive tant de vin qu'en Georgie; pauvres & riches tout le monde en prend avec excès; ces débauches leur font supporter plus doucement le joug des Seigneurs qui les traitent avec tyrannie. Non seulement ils les font travailler à coups de bâton & enlèvent leurs enfans pour les vendre à leurs voisins, quand ils ont besoin d'argent; mais ils prétendent avoir droit de vie & de mort sur leurs sujets. Le vin gris de Georgie est assez bon; celui que l'on fournit à la Cour de Perse est un vin rouge qui approche de celui de Coste-rotie, mais il est encore plus fumeux & plus violent. Les vignes naissent en ce pays-là autour des arbres, & grimpent audeffus comme en Piémont & en plusieurs endroits de Catalogne. Les Mahometans boivent du vin, ou s'en passent suivant le goût du Roy. Si le Prince ne l'aime point il leur est deffendu d'en boi-

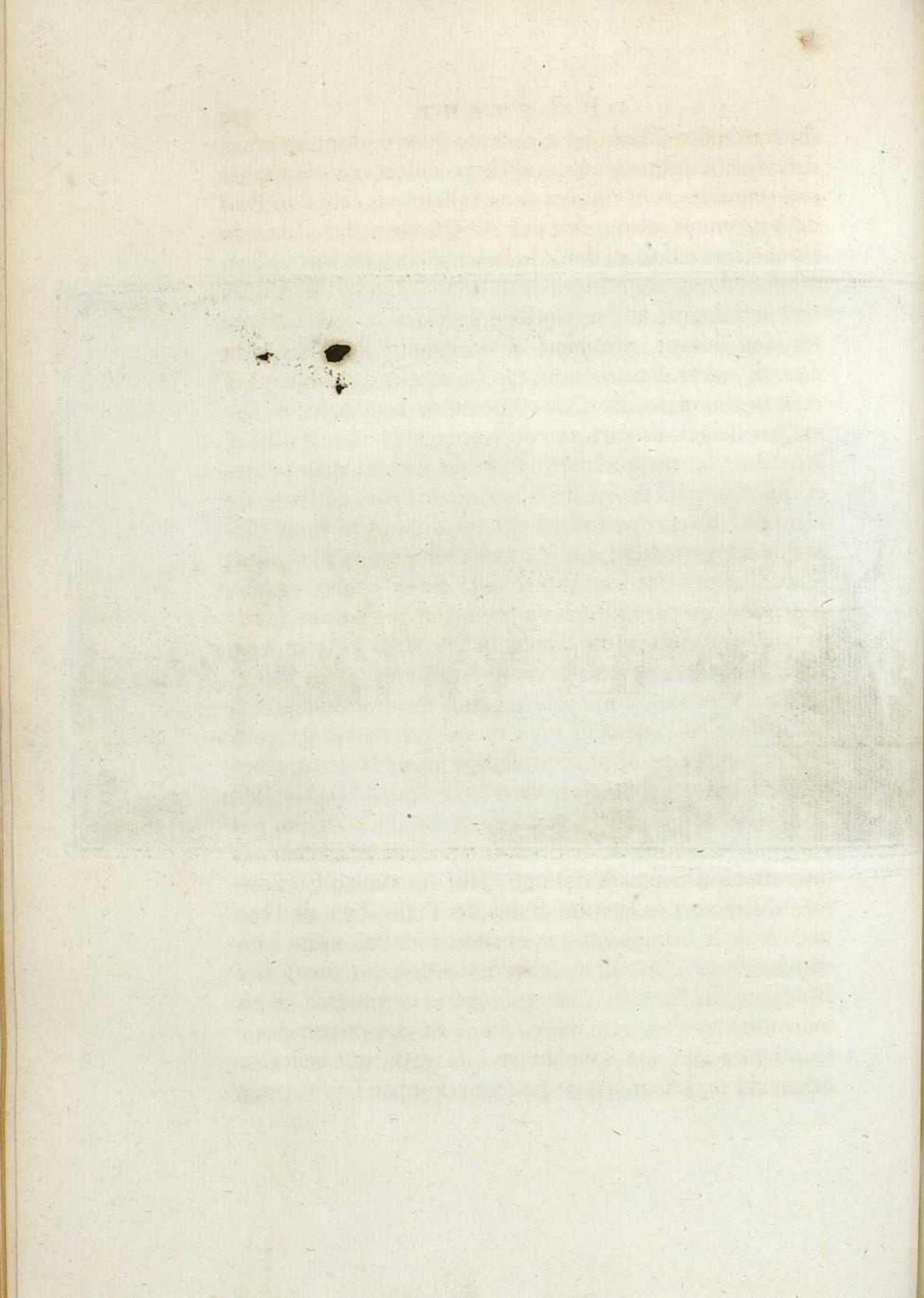
re; mais ils souffrent impatiemment, en ce dernier cas, d'être obligez de s'accommoder au goût de la Cour.

Tefflis est une ville assez grande & bien peuplée, les maisons sont basses, mal éclairées, & bâties ordinairement de boüe & de briques; c'est encore bien pis dans le reste de la Province où elles ne répondent plus à la peinture que Strabon en a faite. *La plus grande partie de l'Iberie, dit-il, est bien habitée: on y voit de gros bourgs & des maisons couvertes de briques; l'architecture en est bien entendüe, de même que celle des Edifices publics & des Places.* Aujoud'huy les murailles de Tefflis ne sont gueres plus hautes que celles de nos Jardins, & les ruës sont mal pavées. La Citadelle est au haut de la ville dans une belle situation, mais l'enceinte qui en est presque ruinée, n'est deffendüe que par de mauvaises Tours. Toute la garnison consiste en quelques malheureux artisans Mahometans qui sont payez pour en faire la garde. Ils y logent avec leurs familles, & ils ne savent gueres manier les armes. Ce lieu sert d'asile à des malheureux chargez de dettes, ou poursuivis pour crimes. La Place d'armes qui est au-devant, est belle, spacieuse, & sert de marché, on y vend les meilleures denrées du pays. Quand on vient d'Hispaham à Tefflis, il faut entrer par la Citadelle; ainsi le Prince de Georgie qui, suivant la coûtume de Perse, doit aller recevoir les presens & les ordres du Roy hors de la ville, se trouve obligé de passer au havre de cette Citadelle où le Gouverneur pourroit l'arrêter aisément s'il en avoit reçu l'ordre.

La ville s'étend du Midi au Nord. La Citadelle est au milieu. On en pourroit faire une Place considérable, car la côte de la montagne sur laquelle elle est située, est fort escarpée, & le fleuve Kur qui passe tout au long n'est pas guéable. L'enceinte de la ville regne

TEFLIS,
Capitale de Georgie.





sur cette côte & fait une espece de quarré, dont les côtez descendent jusques au fond de la vallée; mais la moitié des murailles sont ruinées & ne valent pas celles du Bois de Vincennes, quoiqu'en dise Mr Chardin. Le Palais du Prince, qui est au deffous de la Citadelle, est fort ancien & assez bien ordonné pour le pays. Les Jardins, les Volieres, le Chenil, la Fauconnerie, la Place & le Bazar qui sont au devant, meritent qu'on y jette les yeux. On nous fit entrer dans un nouveau salon assez agréable, quoiqu'il ne soit que de bois. Il est percé de tous cotez & fermé par de grands carreaux de verre bleu, jaune, grisdelin, &c. On y a mis quelques glaces de Venise, mais petites & qui n'approchent pas de la beauté de celles de Paris. Le plafond est à compartimens de cuir doré. On nous assûra que l'appartement des femmes étoit encore plus beau; je ne sçai par quelle aventure la clef s'en trouva égarée, cependant on paroïssoit avoir bonne envie de nous le faire voir. La Cour étoit à la campagne dans ce temps-là. Le Prince ne se portoit pas trop bien, à ce qu'on disoit, & ce fut une des principales raisons qui nous obligea à partir de Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprès de lui pour prendre soin de sa santé, comme cela arrive quelquefois dans le Levant.

Du Palais nous allâmes voir les Bains qui n'en sont pas éloignez. Ce sont de belles sources dont la chaleur est supportable à peu près comme celle des eaux d'Elija auprès d'Erzeron. Dans les Bains de Teflis il y a de l'eau tiede & de la froide, outre la chaude. Ces Bains sont bien entretenus & sont presque tout le divertissement des Bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce est en fourrures que l'on envoie en Perse ou à Erzeron pour Constantinople. La Soye du pays, de même que celles de Schamaki & de Gangel, ne passent point par Teflis, pour

éviter les droits excessifs qu'on y feroit payer. Les Arméniens vont l'acheter sur les lieux & la font porter à Smyrne ou aux autres Echelles de la Méditerranée, pour la vendre aux Francs. On envoie tous les ans plus de deux mille charges de Chameaux, des environs de Teflis & du reste de la Georgie, à Erzeron de la racine appelée *Boia*. D'Erzeron elle passe dans le Diurbequis où l'on l'emploie à teindre des toiles que l'on y fabrique pour la Pologne. La Georgie fournit aussi beaucoup de la même racine pour l'Indostan où l'on fait les plus belles toiles peintes. Nous ne manquâmes pas de nous aller promener au Bazar de Teflis dans lequel on voit toutes sortes de fruits, & sur-tout des Prunes, & d'excellentes Paires de *Bon Chrétien d'Été*. Nous allâmes aussi nous promener à la maison de campagne du Prince, qui est dans le fauxbourg par où on arrive de Turquie. Cette maison est distinguée par une estrapade qui est au-devant de la porte; les Jardins y sont beaucoup mieux plantés & mieux ordonnés que ceux de Turquie. C'est dans ces Jardins que nous vîmes avec admiration cette belle espèce de *Persicaire* à feuilles de Tabac, dont j'ay donné la figure & la description dans un volume de *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences*. M^r Commelin en a fait mention dans son *Traité des Plantes Rares*. Comme la graine n'étoit pas meure pour lors, nous priâmes un Capucin Italien qui avoit fini sa Mission à Teflis, & qui devoit s'en revenir par Smyrne, d'en amasser dans le temps; ce Pere l'a communiquée, comme nous, aux curieux de Hollande & d'Angleterre. Nous en trouvâmes aussi dans les Jardins des Moines des *Trois Eglises*.

La maison du Grand Visir est la plus belle de la ville. A peine étoit-elle achevée quand nous arrivâmes à Teflis. Les appartemens sont en enfilade, mais bas, à la mode

du pays, avec des frizes de fleurs qui font d'un assez mauvais gout, de même que les tableaux d'histoire, dont les figures font mal dessinées, mal colorées, & encore plus mal groupées. Les Persans, quoique Mahometans, se servent de tableaux, & l'on peint à fresque dans Teflis sur le plâtre gaché, d'une manière qui n'est pas desagréable. Le plâtre y est fort commun, aussi-bien que le bois, quoiqu'on y brûle ordinairement de la bouze de vache. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville, sçavoir quatorze mille Armeniens, trois mille Mahometans, deux mille Georgiens & cinq cens Catholiques Romains. Ces derniers font des Armeniens convertis, ennemis déclarés des autres Armeniens; les Capucins Italiens n'ont jamais pû les réconcilier ensemble.

Nous logeâmes chez ces bons Peres qui font fort aimez en Georgie où ils font les medecins des corps & des ames. Ils n'y manquent pas d'occupation, car ils ne font que trois, c'est à dire deux Peres & un Frere. La Congrégation de la *Propaganda* ne leur donne presentement que 25 écus romains par teste, qui valent cent livres de France; mais on leur permet d'exercer la Medecine, laquelle on suppose qu'ils savent, quoique pourtant ils n'en ayent que de tres legers principes. Si le malade meurt, ou s'il ne guerit pas, les Medecins ne font point payez; s'il guerit, ce qui arrive par hafard, on envoie du vin au Couvent, des vaches, des esclaves, des moutons, &c. Leur Couvent est joli; ils y reçoivent presque tous les Francs qui passent par Teflis, & leur hospice appartient aux P. Capucins de la Romagne. Le Superieur de la Maison prend la qualité de *Préfet des Missions de Georgie*. Les Theatins qui étoient dans la Colchide ou Mengrelie recevoient de la même Congrégation cent écus par teste, & ils étoient devenus Seigneurs d'une ville. Il n'y a plus

à présent qu'un seul de leurs Peres qui y fasse sa résidence, les autres se sont retirez. Le Patriarche ou Metropolitan des Georgiens reconnoît le Patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le Pape est le premier Patriarche du monde. Quand celui des Georgiens vient chez les Capucins, il boit à la santé du Pape; mais il ne veut pas le reconnoître autrement. Le Roy de Perse nomme le Patriarche de Georgie sans exiger aucun présent ni argent. Celui des Armeniens au contraire qui se tient à Erivan, dépense plus de vingt mille écus en présens pour obtenir sa nomination, & fournit chaque année toute la cire qui se brule dans le Palais du Roy. Ce Patriarche est fort méprisé à la Cour, de même que les Armeniens; on les regarde comme un troupeau d'esclaves qui ne sçauroient s'aguerrir ni se révolter.

Le Roy de Perse est obligé de faire en Georgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit. Pour maintenir dans ses interêts les Seigneurs Georgiens, qui sont les maîtres du pays, & qui pourroient se donner aux Turcs, il les gratifie de grosses pensions. Les Turcs les recevroient à bras ouverts, & les Georgiens qui sont gens bien faits & propres pour les armes, ont d'ailleurs assez de penchant à changer de maître. Avant que la Cour de Perse fût informée de leur soulèvement, ils pourroient non seulement s'unir avec les Turcs, mais encore avec les Tartares & les Curdes. Il y a dans la Georgie une douzaine de familles considérables qui vivent en bonne intelligence, par rapport à leurs interêts communs. Elles sont divisées en plusieurs branches, les unes ont deux cens feux, les autres depuis cinq cens, jusques à mille, deux mille, & même il s'en trouve qui possèdent jusques à sept ou huit mille feux. Ces feux sont autant de maisons qui composent les villages, & chaque feu paye la dixme à son Sei-

gneur. Chaque feu fournit un homme pendant la guerre; mais les soldats ne sont obligez de marcher que pendant dix jours, parce qu'ils ne peuvent porter des provisions que pour ce temps-là, & ils se retirent quand elles viennent à manquer, supposé qu'on n'ait pas pourvû à leur entretien.

Chacun peut faire de la poudre dans Teflis pour son usage; on y apporte le souffre du Gangel, & le nitre se tire des montagnes voisines de Teflis. Le sel fossile est tres-commun sur le chemin d'Erivan. L'huile d'Olive y est fort chere; on n'y mange & on n'y brûle que de l'huile de Lin; toutes les campagnes sont couvertes de cette Plante, mais on ne la cultive que pour la graine, car on jette la tige sans la battre pour la filer.: quelle perte! on en feroit les plus belles toiles du monde; peut-être aussi que ces toiles feroient grand tort à leur commerce de toiles de coton. Le Kur porte la fertilité par toutes ces campagnes; il passe au milieu de la Georgie, & sa source vient du Mont Caucase. Strabon en a bien connu le cours. Ce fut là que les Roys d'Iberie & d'Albanie, comme dit Appien, se mirent en embuscade avec soixante & dix mille hommes pour arrêter les progrès de Pompée; mais ce Général resta un hiver entier sur ses bords, & tailla en pieces les Albanois qui osèrent le passer en sa presence. Ce fleuve en reçoit plusieurs autres, outre l'Araxe qui est le plus grand de tous; ensuite il se jette dans la mer Caspienne par douze embouchûres toutes navigables. Plutarque doute si le Kur se mêle avec l'Araxe; mais sans rapporter ici le sentiment des anciens Geographes, Olearius qui avoit été sur les lieux; nous en assure dans son *Voyage de Moscovie, de Tartarie & de Perse*.

Pour finir ma lettre, M^{gr}, je n'ai plus qu'à vous entretenir de ce que j'ai appris, sur les lieux, touchant la reli-

gion des Georgiens, supposé qu'on doive leur faire l'honneur de dire qu'ils en ont une. L'ignorance & la superstition regnent si fort parmi eux, que les Armeniens n'en sçavent pas plus que les Grecs, & les Grecs sont aussi ignorans que les Mahometans. Ceux qu'on y appelle Chrétiens, font consister toute leur religion à bien jeûner, & surtout à observer le grand Carême si rigoureusement, que les Religieux de la Trappe auroient peine à y résister. Cependant non seulement pour l'exemple, mais encore pour éviter le scandale, il faut que les pauvres Capucins Italiens jeûnent sans nécessité aussi souvent & aussi sévèrement que les gens du pays. Les Georgiens sont si superstitieux, qu'ils se feroient baptiser une seconde fois s'ils avoient rompu leurs jeûnes. Outre l'Evangile de Jesus-Christ, ils ont leur petit Evangile qui court en manuscrit chez eux, & qui ne contient que des extravagances; par exemple, que *Jesus-Christ étant enfant apprit le métier de Teinturier, & qu'étant commandé par un Seigneur pour aller en commission, il tarda trop à venir; sur quoi ce Seigneur s'impacientant alla chez son maître pour en apprendre des nouvelles. Jesus-Christ étant arrivé quelque temps après, fut frappé par cet homme, mais le bâton dont il s'étoit servi, fleurit sur le champ & ce miracle fut la cause de la conversion de ce Seigneur, &c.*

Quand un Georgien vient à mourir, s'il ne laisse pas beaucoup d'argent, comme c'est l'ordinaire, les heritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vassaux, & les vendent aux Mahometans, pour payer l'Evêque Grec à qui on donne jusques à cent écus pour une Messe de mort. Le *Catholicos* ou l'Evêque Armenien met sur la poitrine des morts de son Rite, une lettre, par laquelle il prie S. Pierre de leur ouvrir la porte du Paradis: ensuite on les met dans le suaire. Les Mahometans en font autant pour

pour Mahomet. Quand une personne de considération est malade, on consulte les devins Georgiens, Armeniens, Mahometans : ces malheureux affûrent ordinairement qu'un tel saint ou qu'un tel prophete est en colere ; que pour l'appaiser & pour guerir le malade, il faut égorger un mouton & faire plusieurs croix avec le sang de cet animal : après la cérémonie on en mange la viande, soit que le malade guerisse ou non. Les Mahometans ont recours aux saints Georgiens, les Georgiens aux saints Armeniens, & quelquefois les Armeniens aux prophetes Mahometans ; mais ils sont tous d'intelligence pour faire des frais aux malades, & suivant l'inclination ou la devotion des parens, ils choisissent leurs saints.

Les femmes & les filles sont mieux instruites de leurs superstitions, que les hommes. On élève la pluspart des Georgiennes dans des Monasteres où elle apprennent à lire & à écrire. Elles y sont recües Novices, ensuite Professes, apresquoi elles font les fonctions Auriales, comme de baptiser & d'appliquer les saintes huiles. Leur religion est proprement un mélange de la Greque & de l'Armenienne. Il y a quelques femmes Mahometanes dans Tessis qui sont Catholiques en secret, & celles-la sont meilleures Catholiques que les Georgiennes, parce qu'elles sont bien instruites. La fille du Visir, dans le temps que nous y étions ; la femme du Medecin du Prince & quelques autres, à ce que nous assûrerent les Capucins, avoient été baptisées en secret. Ces Religieux les confessent & leur donnent la communion en les visitant chez elles, sous pretexte de leur donner des remedes pour des maladies supposées, & elles viennent quelquefois dans leur Eglise où elles se tiennent debout sans oser donner aucune marque de leur foy. Dans la derniere révolte du Prince George, qui fit soulever tout le pays contre le Roy de

Perse, il y a environ vingt ans, les soldats étoient logez chez les bourgeois de Teflis, & même dans les Eglises Greques & Armeniennes; mais on porta toujourns beaucoup de respect à l'Eglise Latine, où les Mahometans même demandoient par grace de pouvoir entrer.

Il y a cinq Eglises Greques dans Teflis, quatre dans la ville, & une dans le fauxbourg; sept Eglises Armeniennes, deux Mosquées dans la Citadelle, & une troisiéme qui est abandonnée. La Metropole des Armeniens s'appelle *Sion*, elle est au-delà du Kur sur un rocher escarpé, le bâtiment en est tres-solide, tout de pierres de taille, terminé par un dôme qui fait honneur à la Ville. Le *Tibiclé*, c'est ainsi qu'on appelle l'Evêque de Teflis, a son logement tout auprès. Non seulement les Eglises des Chrétiens ont des cloches, mais même des clochers sur la pointe desquels la croix triomphe. C'est une grande merveille dans le Levant. Au contraire les *Muezins* ou Chantres Mahometans, n'oseroient annoncer les heures de leurs prieres dans les minarets des Mosquées de la Citadelle, car le peuple les lapideroit. l'Eglise des Capucins est petite, mais elle ne laissera pas d'estre assez jolie quand elle sera finie.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X I X.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Il y a trop long-temps que nous nous promenons dans le Paradis Terrestre, pour ne pas vous rendre compte de nos découvertes. C'est un avantage que nous vous devons, & qui merite plus que des remercimens ordinaires ; mais il faudroit vous rendre de nouvelles actions de graces dans toutes les Lettres que j'ay l'honneur de vous écrire, si vous ne me l'aviez expressément deffendu. Pardonnez-moy donc, je vous supplie, pour cette fois en faveur du Paradis Terrestre. J'espere que ceux qui liront avec attention ce que je vais en dire, conviendront que s'il est possible de marquer aujourd'huy l'endroit où Adam & Eve ont pris naissance, c'est certainement le pays où nous sommes, ou du moins celui d'où nous venons.

VOYAGE des
Trois Eglises. Des-
cription du Mont
Ararat, & nôtre
retour à Erzeron.

A la verité s'il faut expliquer à la lettre ^a l'endroit où Moysé parle de la situation du Paradis Terrestre, on n'a rien proposé qui paroisse d'abord plus naturel que le systeme de M^r Huet ancien Evêque d'Avranche, l'un des plus Sçavans hommes de ce siecle. Moysé assure que de ce lieu de délices sortoit un Fleuve qui se partageoit en quatre canaux, l'Eufrate, le Tigre, le Phison & le Gehon. Où trouvera-t'on en Asie un pareil fleuve, si ce n'est ce-

^a Genes. II. vers.
10. jusques à 15.

lui des Arabes, c'est à dire l'Euphrate joint au Tigre, & partagé en quatre grands canaux qui se dégorgeant dans le sein Perfique. Il semble donc que M^r Huet a satisfait entierement à la lettre, en plaçant le Paradis Terrestre dans ce lieu-là; néanmoins son système ne sçauroit se soutenir, puisqu'il paroît par les ^bGeographes & les Historiens Grecs & Latins, que non seulement l'Euphrate & le Tigre couloient anciennement dans des lits séparés; mais qu'on s'avisâ de faire un canal de communication entre ces deux rivières, & qu'ensuite, par ordre des Roys de Babylone, d'Alexandre le Grand, & même de Trajan & de Severe, on en tira plusieurs canaux pour faciliter le commerce, & rendre les campagnes plus fertiles. En sorte que l'on ne sçauroit douter que les branches du fleuve des Arabes ne soient l'ouvrage des hommes; & par conséquent il faut convenir qu'elles n'étoient pas dans le Paradis Terrestre.

Les Commentateurs de la Genese, ceux mêmes qui sont les plus attachez à la lettre, prétendent que pour désigner le Paradis Terrestre, il n'est pas nécessaire de trouver un fleuve qui se partage en quatre canaux, parce que cela peut être changé depuis le Déluge; ils croient qu'il suffit de montrer les sources des rivières nommées par Moyse, sçavoir l'Euphrate, le Tigre, le Phison & le Gehon. Dans ce sens-là on ne sauroit disconvenir que ce Paradis ne soit sur le chemin d'Erzeron à Teflis, supposé qu'on puisse prendre le Phafe pour le Phison, & l'Araxe pour le Gehon, comme ils n'en doutent pas. Ainsi pour ne pas éloigner le Paradis Terrestre des sources de ces quatre rivières, il faut nécessairement le placer dans ces belles vallées de Georgie, d'où l'on apporte toutes sortes de fruits à Erzeron & desquelles nous avons parlé dans nostre dernière lettre; ou s'il est permis de regarder le

^b Plin. Hist. nat.

lib. 6. cap. 26.

Polyb. Hist. nat.

lib. 5.

Strab. Rerum

Geogr. lib. 16.

Appian de civil.

bell. lib. 2.

Arrian. de Exped.

Alex. lib. 7.

Ptolom. Geogr.

lib. 5. cap. 17.

Ammian. Marc.

lib. 24. cap. 21.

Zosim. lib. 3. cap.

24.

Paradis Terrestre comme un pays d'une grande étendue, lequel a conservé une partie de ses beautés, malgré le Déluge & les changemens qui sont arrivés sur la terre depuis ce temps-là ; je ne vois pas de plus bel endroit, pour désigner ce lieu merveilleux, que la campagne des *Trois Eglises*, éloignée d'environ vingt lieuës de France des sources de l'Euphrate & de l'Araxe, & de presque autant de celles du Phafe. Pour en déterminer la circonférence, il faut au moins l'étendre jusques aux sources de ces rivières. Voilà pourquoi le Paradis Terrestre comprenoit l'ancienne Médie & une partie de l'Arménie & de l'Ibérie. Si l'on trouve cet espace trop étendu, on peut le réduire à une partie de l'Ibérie & de l'Arménie, c'est à dire depuis Erzeron jusques à Teflis, car il est hors de doute que la plaine d'Erzeron, qui est aux sources de l'Euphrate & de l'Araxe, devoit y être comprise. Par rapport à la Palestine, où quelques-uns ont placé le Paradis Terrestre ; il me semble que c'est en vain qu'on voudroit faire quatre grandes rivières du fleuve Jourdain, qui pour ainsi dire n'est qu'un ruisseau : cette contrée d'ailleurs est sèche & pierreuse. Nos Sçavans en jugeront comme il leur plaira ; pour moi qui n'ai pas veü de plus beau pays que les environs des *Trois Eglises*, je me sens fort disposé à croire qu'Adam & Eve y ont été créés.

Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26 Juillet, mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une Caravane destinée pour les *Trois Eglises*. Elle s'assembla dans une grande plaine où finit la vallée de Teflis. Cette plaine est agréable par ses vergers & par ses jardins. Le fleuve de Kur la traverse, & coule du Nord-Nord-Est, au Sud-Sud-Est ; le chemin que nous tenions avoit à peu près la même direction. La plupart des marchands de la Caravane firent provision, au-

tour de nôtre camp, de certains roseaux fort déliés & fort propres pour écrire à leur manière. C'est une espece de *Canne* qui ne croist que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaisseur, solides d'un nœud à l'autre, c'est à dire remplies d'un bois moüelleux & blanchâtre. Les feüilles qui ont un pied & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine velüe, car le reste est lisse, vert-gai, plié en goutiere à fond blanc. La pannicule ou le bouquet des fleurs n'étoit pas encore bien épanoüi, mais blanchâtre, foyeux, semblable à celui des autres roseaux. Les gens du pays taillent les tiges de ces roseaux pour écrire, mais les traits qu'ils en forment sont tres grossiers, & n'approchent pas de la beauté des caracteres que nous faisons avec nos plumes.

Le 27 Juillet on partit sur les onze heures du soir, & nous marchâmes jusques à six heures du matin dans des plaines marécageuses ; mais nous perdîmes dans la nuit nôtre riviere, & nous fûmes si fort désorientez, quand le jour parut, que nous ne sçeumes de quel costé elle s'étoit jettée. Cependant elle doit se tourner insensiblement vers l'Orient pour aller se rendre à la mer Caspienne; & l'Araxe qui va joindre le Kur en doit faire de même; mais il faut que ce soit loin d'Erivan, puisque dans toute nôtre route, nous n'avons plus veü ni entendu parler du Kur. On se reposa ce jour-là jusques à huit heures, & l'on ne marcha que jusques à environ midi & demi, pour s'arrêter à *Sinichopri* village où il y a un assez beau pont de pierre, & une espece de Fort abandonné. Nous en partîmes sur les deux heures pour aller camper dans des montagnes assez herbuës, où nous fûmes surpris de trouver des Plantes les plus communes, parmi quelques autres assez singulieres. Qui est-ce qui se seroit attendu de

voir des *Orties*, de l'*Eclaire*, & du *Melilot* sur le chemin du Paradis Terrestre. Il y en a pourtant, aussi-bien que de l'*Origan commun*, & des *Mauves ordinaires*. Le *Dictame blanc* est parfaitement beau à l'entrée de ces montagnes, où l'on sentoit une fraîcheur qui faisoit grand plaisir.

— Nous ne fîmes gueres plus heureux en Plantes, le lendemain 28 Juillet, & je commençai à douter si nous allions vers le Paradis Terrestre, ou si nous lui tournions le dos; car enfin après avoir marché, depuis deux heures après minuit jusques à sept heures du matin, dans des montagnes couvertes de bois & de pâturages, nous ne trouvâmes sur les grands chemins que du *Millet*, du *Marrube noir & blanc*, de la *Bardane*, de la *petite Centaurée*, du *Plantin*, sans répéter les *Orties* & les *Mauves* du jour precedent. Comme l'ennui ne donne pas beaucoup d'appetit; que d'ailleurs toute matiere d'erudition nous manquoit, & que nous avions lieu d'apprehender, de ne voir dans nôtre pretendu Paradis Terrestre, que les ronces & les chardons que le Seigneur y avoit fait naître après la cheûte du premier Homme, nous aurions fort mal passé nôtre temps sans une espece admirable de *Ciboulette* dont la fleur sent le *Storax en larme*. Ses feuilles & ses racines qui ont l'odeur de la *Ciboule d'Espagne*, nous firent trouver plus de goust aux provisions qui nous restoient.

La racine de cette Plante est presque ronde, assez douce, & d'une odeur qui participe de celle de l'ail & de l'oignon. Les cayeux qui l'accompagnent forment une teste d'un pouce de diametre. La tige s'éleve à deux pieds & demi, épaisse de deux ou trois lignes, solide, lisse, couverte d'une fleur ou poussiere semblable à celle des Prunes fraîches, & garnie de quelques feuilles d'un

piéd & demi de long, creufes & larges de trois lignes. Cette tige eft terminée par une teſte arrondie, d'un pouce & demi de diametre, dont les fleurs qui font foutenuës par des pedicules de quatre lignes de longueur, font à ſix feüilles de deux lignes de long, relevées ſur le dos, luisantes, rouge-brun, plus clair ſur les bords. Du milieu de ces feüilles ſortent autant d'étamines purpurines qui les ſurpaſſent d'une ligne, & qui ſont chargées de ſomets de même couleur. Le piſtyle eſt à trois coins, verdâtre, & devient un fruit ſemblable à ceux des autres eſpeces d'*Oignon*, c'eſt à dire à trois loges; mais il n'étoit pas aſſez avancé ſur la plante dont nous parlons, pour pouvoir être décrit.

On partit à minuit le 29 Juillet, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes, où il y a des foreſts, comme nous le reconnûmes à la pointe du jour, remplies de *Sabines* auffi hautes que des *Peupliers*. Elles different de l'eſpece que l'on a décrite dans la dixième Lettre, en ce que ſes feüilles qui ſont de la tiffure des feüilles de *Cyprés*, ne ſont pas ferrées les unes contre les autres, mais écartées ſur les côtez, & diſposées trois à trois comme par étages. Les écailles de ces feüilles ſont longues d'une ligne & demi, terminées par un piquant, vert-gai en deſſus, farineuſes & jaunâtres en deſſous. Ces arbres étoient tous chargés de fruits verts, d'un demi pouce de diametre.

Nous campâmes ce même matin depuis ſept heures du matin juſques à onze heures. Enſuite l'on marcha l'après midi juſques à une heure & demi, pour s'arrêter à *Dilijant* village d'aſſez belle apparence. Des gardes poſtez ſur le grand chemin, prétendoient que paſſant de *Georgie* dans le pays de *Cofac*, qui eſt une petite contrée entre la *Georgie* & l'*Armenie*, nous devions payer un *Sequin* par teſte; mais comme nous ſçavions que les
Perſans

Perfans étoient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains sur nos sabres. En effet à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendoient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils nous laissèrent en repos. Tant il est vrai que par tout pays ceux qui font le plus de bruit, & qui sont en plus grand nombre, ont toujours raison. Cependant comme les plus distinguez du lieu, qui s'étoient assemblez au bruit, eurent assuré nos voituriers que les gens à cheval qui passent par là payent ordinairement un Abagi par teste, nous le donnâmes volontiers; après-quoi les gardes nous firent plus d'excuses & plus de remerciemens que nous n'en méritions. On nous apprit que ces sortes de droits étoient destinez pour la garde des chemins, & que cela se pratiquoit dans plusieurs Provinces de Perse où les Gouverneurs payent des gens pour la sûreté publique; le Roy ne leur permettant de faire exiger ces droits, qu'à condition qu'ils seront responsables des marchandises volées. Les habitans du Cosac passent pour fiers & se font descendre de ces Cosaques qui habitent dans les montagnes, au Nord de la mer Caspienne. Les bourgeois de Dilijant, qui s'étoient attroupez autour de nous, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque, & des chapeaux: Nous leur répondîmes que nous venions de Turquie où l'on est fort mal reçu avec un pareil équipage. Cela les fit rire. On nous presenta d'assez bon vin, & nous continuâmes nôtre route encore pendant une heure au delà du village, pour aller camper jusques au haut d'une montagne couverte de *Chestnes*, d'*Ormeaux*, de *Frênes*, de *Sorbiers*, & de *Charmes* à grandes & à petites feuilles.

Nous nous flattions de passer la nuit dans un gîte aussi agréable; mais nos voituriers nous en firent partir à onze

heures du soir & nous firent traverser, pendant une nuit tres-sombre, des montagnes affreuses. Dans la saison des neiges peu de gens risquent cette route. Pour moy je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire. Un automate qui suit naturellement les loix de la Mekanique, se tire bien mieux d'affaire, dans ces occasions, que le plus habile Mekanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son cabinet, fust-il de l'Academie Royale des Sciences! Enfin nous nous trouvâmes sur les cinq heures du matin, le 30 Juillet, dans une plaine auprès de *Carakefts*, chetif village sur un petit ruisseau. Là nous fûmes les maîtres à nostre tour, comme la raison le demandoit, & nous obligeâmes nos voituriers à s'arrester pour avoir le plaisir de dormir: mais bon Dieu que ce plaisir fut court! le démon de la Botanique qui nous agitoit nous éveilla bientôt; nous nous repentîmes pourtant d'être restez, car nous ne fîmes pas grand butin dans cette plaine. Le fleuve *Zengui* qui vient du lac d'Erivan & qui va passer par cette ville, y serpente; mais il n'est pas considérable.

Nous partîmes le 31 Juillet à cinq heures du matin, pour traverser des montagnes assez agréables, quoique sans arbres: aussi commençames-nous à sentir la fumée des bouzes de vaches en approchant de *Bisni*, & cette odeur nous incommoda fort dans un Couvent de Moines Armeniens où nous dinâmes. Leur cour est toute pleine de cette belle espece de *Cresson* que *Zanoni* a pris, sans raison, pour la premiere espece de *Thlaspi* de *Dioscoride*. Ces bons Religieux nous receûrent fort honnêtement, mais nous ne trouvâmes pas chez eux les mêmes agrémens que chez les Moines Grecs. Les Armeniens

font plus graves, & dailleurs nous n'avions pas le mot à dire chez eux, au lieu que nous barragoüinions quelque peu le Grec vulgaire chez les Caloyers, dont la vivacité est tout-à-fait réjouïssante. Le Couvent de Bisni est le mieux bâti que nous ayons veü dans tous ces quartiers, il est solide, & de bonnes pierres de taille. Les ruines qui sont aux environs, marquent qu'il y avoit autrefois une ville considérable; & quoique le village soit petit, nous l'aürions pris pour *Artaxate*, n'étoit qu'il est sur le fleuve *Zengui*. Pour le Monastere on le croit de sept ou huit cens ans de fondation. Nous en partîmes à midi, & passâmes sur une autre montagne pour nous retirer encore dans un Monastere d'Armeniens à *Yagovat* village plus petit que Bisni, à l'entrée de la grande plaine des Trois Eglises, où nous prétendions trouver le Paradis Terrestre.

On partit à trois heures le lendemain au matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Armeniens visitent avec plus de devotion que les *Romipetes* ne visitoient Rome dans le temps de Rabelais. Les Trois Eglises ne sont qu'à six heures de chemin d'*Yagovat*. Les Armeniens appellent ce bourg *Ichmiadzin*, c'est à dire *la descente du Fils unique*, à ce qu'on nous dit, parce qu'ils croient que le Seigneur apparut à Saint Gregoire en ce lieu-là. Nous n'en doutâmes pas; car nous n'entendions pas un seul mot d'Armenien vulgaire ni litteral. Quoique nous ne fussions pas fort avancez dans la connoissance de la langue Turque, comme pourtant nous scävions compter jusques à dix, nous comprîmes facilement que *utch* qui signifie *trois*, joint à *kliffé*, mot corrompu d'*Eclesia*, devoit signifier *Trois Eglises*, & c'est le nom que les Turcs y ont donné; mais ils devoient plutost avoir appellé ce bourg les Quatre Eglises, puisqu'il y en a quatre.

qui paroissent bâties depuis long-temps. Les Caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions, c'est à dire pour s'y confesser, communier, & pour recevoir la benediction du Patriarche. Ce Couvent est composé de quatre corps de logis bâtis en manière de cloîtres, disposez sur un quarré fort long, comme il est ici gravé. Les cellules des Religieux & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure, terminées par un petit dôme en forme de calote, dans la longueur de ces quatre cloîtres. Ainsi cette maison doit être regardée comme un grand Caravanferai où les Moines ont leur logement. L'appartement du Patriarche, qui est à droite en entrant dans la cour, est un corps de logis plus élevé & de plus belle apparence que les autres. Les Jardins en sont agréables, bien entretenus; & généralement parlant les Persans sont bien plus habiles Jardiniers que les Turcs. En Perse on plante les arbres en alignement; on ordonne assez-bien les Parterres; les compartimens sont d'un bon gout, & les plantes y sont disposées & espacées avec propreté; au lieu que tout est en confusion chez les Turcs. L'enceinte des Jardins du Patriarche, de même que la plupart des maisons du bourg, n'est que de bouë sechée au soleil, & coupée en grands & gros quartiers que l'on pose les uns sur les autres, & que l'on joint ensemble avec de la terre détrempée, au lieu de mortier. Les murailles des Parcs autour de Madrid sont de même matière; les Espagnols appellent *Tapias* ces pieces de terre cuites, ou pour mieux dire sechées au soleil.

L'Eglise patriarchale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à *Saint Gregoire l'Illuminateur*, qui en fut le premier Patriarche, du temps de Tiridate Roy d'Arménie, sous le grand Constantin. Les Armeniens croient que le Palais de ce Roy étoit à la place du Couvent, &

Mont ARARAT, Veü
des trois Eglises.







Moynes Armeniens.

que Jesus-Christ se manifesta à Saint Gregoire dans l'endroit où est l'Eglise. Ils y conservent un bras de ce Saint, un doigt de Saint Pierre, deux doigts de Saint Jean Baptiste, une côte de Saint Jacques. C'est un bâtiment tres-solide & de belles pierres de taille; les piliers en sont fort épais, de même que les voûtes; mais tout l'édifice est obscur & mal percé, terminé en dedans par trois Chapelles, dont la seule du milieu est ornée d'un autel; les autres servent de sacristie & de Tresor. Ces deux pieces sont remplies de riches ornemens d'Eglise & de belle vaisselle. Les Armeniens qui ne se piquent de magnificence que dans les Eglises, n'ont rien épargné pour enrichir celle-ci. On y voit les plus riches étoffes qui se fassent en Europe. Les vases sacrez, les lampes, les chandeliers sont d'argent, d'or ou de vermeil. Le pavé de la nef & celui du presbitere sont couverts de beaux tapis. Le presbytere, ou le tour de l'autel, est tapissé communément de Damas, de velours ou de brocard. Cela n'est pas surprenant, car les marchands Armeniens qui commercent en Europe & qui font de gros gains, font des présents magnifiques dans cette Eglise; mais il est surprenant que les Persans y souffrent tant de richesses. Les Turcs au contraire ne permettoient pas aux Grecs d'avoir un chandelier d'argent dans leurs Eglises: rien n'est plus pauvre que celle du Patriarche de Constantinople. Les Moines des Trois Eglises se font honneur de montrer les richesses qu'ils ont receües de Rome, & font des souris moqueurs quand on leur parle de la réunion. Plusieurs Papes leur ont envoyé des Chapelles entieres d'argent, sans qu'elles ayent encore rien operé. Les Patriarches jusques ici ont amusé les Missionnaires; il n'est pas mal-aisé de tromper les gens qui sont de bonne foy. La réunion des religions est un miracle que le Seigneur operera lorsqu'il le jugera à propos. C'est du Ciel qu'il faut attendre

la véritable conversion des Schismatiques, dont le nombre est infiniment plus grand que celui des Armeniens Romains. Ces malheureux Schismatiques, par leur crédit & par leur argent, feroient déposer un Patriarche qui donneroit les mains à la réunion. La haine qu'ils ont pour les Latins paroît irréconciliable : enfin soit par envie, soit par intérêt, les Prestres schismatiques Armeniens ou Grecs veulent commander absolument chez eux, & les Patriarches sont obligez de leur céder, de peur que la populace ne se souleve.

L'Architecte qui a donné le dessein de l'Eglise Patriarchale étoit un fort habile Maître, suivant je ne sçai quelle tradition des Armeniens, qui prétendent que ce fut Jesus-Christ lui-même qui en traça le Plan en présence de Saint Gregoire, & qui lui ordonna de l'exécuter. Au lieu de crayon, à ce qu'ils disent, Jesus-Christ se servit d'un rayon de lumière, au centre duquel Saint Gregoire faisoit sa priere sur une grande pierre quarrée, d'environ trois pieds de diametre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'Eglise. Si cela est, le Seigneur y employa un ordre d'architecture assez singulier ; car les dômes & les clochers sont en pavillon d'entonnioir renversé, & terminés par une croix.

Les deux autres Eglises sont hors du Monastere, mais elles tombent en ruine, & l'on n'y fait plus le service depuis long-temps. Celle de *Sainte Caiane* est à droite du Couvent, supposé qu'on y entre par la grande porte, & non par celle des Refectoirs. L'autre Eglise qui est à gauche & bien plus éloignée de la maison, porte le nom de *Sainte Repsime*. On pretend chez les Armeniens que *Caiane* & *Repsime* étoient deux Vierges Romaines qui furent martyrisées sur les lieux où sont bâties leurs Eglises. On fait même descendre *Sainte Caiane*, de je ne sçay

quelle famille de *Caius*. Ils sont plus embarrassés à trouver la généalogie de *Repsime* dont le nom n'est pas Romain : cependant on lit dans leur Chronique, que c'étoient deux Princesses Romaines, qui vinrent en Levant pour voir Saint Gregoire ; mais Tiridate Roy d'Arménie ayant trouvé cela fort mauvais, fit descendre Caiane dans un puis plein de serpens, ne doutant pas qu'elle n'y mourût dans peu de temps : néanmoins la Sainte n'en fut pas blessée ; les serpens y perirent, & Caiane y vécut en bonne santé pendant quarante ans. Comment accorder tout cela avec la fuite de l'Histoire ? car ils ajoûtent que le Roy Tiridate en étant devenu amoureux, & ne pouvant pas la fléchir, non-plus qu'aucune de ses compagnes qui étoient de belles personnes, & que la Chronique met jusques au nombre de quarante, leur fit souffrir à toutes le martyre.

A l'égard de la campagne qui est autour des Trois Eglises, elle est tout-à-fait admirable, & je n'en connois point qui donne une plus belle idée du Paradis Terrestre. On n'y voit que ruisseaux qui la rendent extrêmement fertile, & je doute qu'il y ait un pays sur la terre où l'on recueille autant de denrées tout à la fois. Outre la grande quantité de toutes sortes de grains qu'on en retire, on y trouve des champs d'une étendue prodigieuse, tout couverts de tabac. Ce seroit une plaisante question à proposer en Botanique ; sçavoir si cette plante étoit dans le Paradis Terrestre, car elle fait en ce monde les délices de bien des gens qui ne sauroient se passer d'en faire un continuel usage : cependant originairement elle vient d'Amérique ; mais elle se porte aussi-bien en Asie que dans son propre pays. Le reste de la campagne des Trois Eglises est plein de Ris, de Coton, de Lin, de Melons, de Pastèques, & de beaux vignobles. Il n'y manque que des

Oliviers, & je ne ſçai où la Colombe qui fortit de l'Arche fut chercher un rameau d'olivier, ſuppoſé que l'Arche ſe ſoit arrêtée ſur le Mont Ararat, ou ſur quelque autre montagne d'Armenie ; car on ne voit pas de ces fortes d'arbres aux environs, ou il faut que l'eſpece ſ'en ſoit perduë ; cependant les Oliviers ſont des arbres immortels. On cultive auſſi beaucoup de *Ricinus* autour du Monaftere, pour en tirer de l'huile à bruler ; celle de Lin eſt employée pour la cuiſine. C'eſt peut-être pour cette raiſon que la Pleureſie eſt aſſez rare en Armenie, quoique le climat y ſoit inégal, & parconſéquent propre à produire cette maladie. Geſner remarque que l'huile de Lin, beuë à la place de celle d'amandes douces, eſt un excellent remede pour la pleureſie.

A l'égard des Melons, il n'y en a pas de meilleurs dans tout le Levant que ceux des Trois Eglifeſ & des environs. Pour trente ſols nous en faiſions charger un de nos chevaux, & parmi ce grand nombre il ſ'en trouvoit quelques-uns fort ſuperieurs à ceux que l'on mange à Paris : mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'ils engraiſſent, & qu'ils ne ſont jamais aucun mal ; plus nous en mangions, & mieux nous nous portions. Ceux qu'on appelle *Melons d'eau* ou *Pafſéques*, dans la plus forte chaleur du jour, ſont comme à la glace quoique couchez ſur terre au milieu des champs où la terre eſt tres-chaude. On ne les cultive pas dans des lieux aquatiques, comme on le croit en ce pays-ci ; mais on les appelle Melons d'eau parce que leur chair ne ſe fond pas ſeulement à la bouche, mais qu'elle répand une ſi grande quantité d'eau qu'on en perd la moitié, ſur-tout quand on mord dans le fruit, comme ſont les gens du pays qui les pelent & les mangent ordinairement comme des pommes : Nos Poires de *Beurré* & la *Moiïlle-bouche* ſont ſeches en
compa-

comparaison de ces Melons. Ce feroient les fruits les plus délicieux du monde s'ils avoient autant d'odeur & de goût que les autres Melons. La chair des Melons d'eau devient plus ferme dans leur parfaite maturité, & à proprement parler ne se fond pas, mais cette eau délicieuse qui est renfermée dans les cellules de la chair, se vuide si abondamment, comme par autant de petites sources, que bien souvent les Orientaux préfèrent ce fruit aux meilleurs Melons. Les Armeniens appellent *Carpous* les Melons d'eau, mais ils ont pris ce nom des Grecs qui le donnent à tous les fruits, & *Carpous* dans ce sens-là veut dire *un fruit par excellence*. On élève les meilleurs Melons d'eau dans ces terres salées qui sont entre les Trois Eglises & l'Aras. Après les pluyes on voit le sel marin tout cristallisé dans les champs, & qui craque même sous les pieds. A trois ou quatre lieuës des Trois Eglises sur le chemin de Teflis, il y a des carrières de sel fossile, lesquelles sans être épuisées en fourniroient suffisamment à toute la Perse. On y coupe le sel en gros quartiers comme on taille les pierres dans nos carrières, & l'on charge deux de ces quartiers sur chaque Buffle. On trouve quelquefois des troupes de ces animaux qui se suivent sur les grands chemins, & qui ne portent point d'autre marchandise, car en Levant on compte les Buffles parmi les bêtes de somme. Les Orientaux s'imaginent que le sel croît dans les carrières, & que les endroits où lon en a coupé depuis long-temps se remplissent peu à peu : mais qui est-ce qui a fait ces observations avec exactitude ? on m'en dit de même à *Cardone* en Espagne, où se trouvent les plus belles carrières ou mines de sel qui soient dans le reste du monde. Cette montagne n'est qu'en bloc de sel qui paroît comme une roche d'argent dans le temps que le soleil éclaire les endroits qui ne sont pas cou-

verts de terre. Ceux qui travaillent dans les carrières de marbre font dans la même prévention, & croient, plutôt par tradition que par bonnes raisons, que les pierres croissent véritablement par un principe interieur, comme les Truffes & les Champignons; ainsi le préjugé touchant la végétation des fossiles est bien plus étendu qu'on ne s'imagina, mais ce n'est pas sur ce préjugé qu'il en faut juger, c'est sur des observations bien vérifiées.

Nous faisons assez bonne chere dans le Monastere des Trois Eglises où nous étions logez à nôtre aise: comme il n'y avoit pas beaucoup d'étrangers, nous avions autant de chambres que nous en voulions. Les Religieux, qui sont la pluspart *Vertabiets*, c'est à dire *Docteurs*, boivent à la glace, & nous en faisoient donner suffisamment; mais ils n'ont pas de secret pour chasser les cousins de leur Couvent. Nous étions obligez la nuit de quitter nos chambres & de faire porter nos matelats dans le Cloître ou autour de l'Eglise, sur un pavé de grands carreaux bien entretenus. Les cousins y étoient moins incommodes que dans les lieux couverts, mais cela n'empeschoit pas qu'ils ne suçassent beaucoup de nôtre sang; nous avions tous les matins le visage couvert de boutons, malgré toutes nos précautions. Les parterres qui sont sur la gauche de l'Eglise sont fort agréables. Les *Amaranthes* & les *Oeillets* en font les principaux ornemens; mais ces fleurs n'ont rien de singulier ni qui merite qu'on en porte les graines en ce pays-ci, au contraire les curieux de Perse s'accommoderoient beaucoup mieux des especes qu'on élève en Europe. Nous ne cueillîmes dans les parterres du Couvent que la graine de cette belle espece de *Perficair* dont les feüilles sont aussi grandes que celles du Tabac, & que nous avons observée à Teflis dans le Jardin du Prince. Voici la description d'une belle ef-



Lepidium Orientale Nastur-
tii Crispi folio Coroll. Inst. Rei herb.
15.

pece de *Lepidium* à feüilles de Cresson frisé, qui croît dans les champs entre le Monastere & la riviere d'Aras.

La racine pique en fond, longue d'un pied, grosse comme le petit doigt, dure, ligneuse, blanche, peu cheveluë, & produit une tige haute de deux ou trois pieds, assez branchuë, vert-gai, accompagnée en bas de feüilles longues de quatre pouces, sur deux pouces de large, tout-a-fait semblables à celles du *Cresson frisé*, un peu plus charnuës, liffes des deux côtez, vert-gai, découpées en grosses pieces jusques à la côte, laquelle commence par une queüe assez longue. La derniere piece est plus grande que les autres, arrondie & frizée de mesme que celles qui sont sur le reste de la queüe, lesquelles sont quelquefois incisées plus profondément. Les feüilles qui naissent le long des tiges sont encore découpées plus menu. De leurs aisselles naissent des branches assez étenduës sur les côtez, garnies de bouquets de feüilles dont la plupart ne sont pas découpées, assez semblables à celles de l'*Iberis commun*. Les branches sont subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs blanches. Chaque fleur est à quatre feüilles longues d'une ligne & demie, arrondies à la pointe & fort pointuës à leur naissance. Le calice est à quatre feüilles aussi, le pistile qui est long de demi ligne coupé en fer de pique, devient un fruit de même forme, plat, & partagé en deux loges dans sa longueur. Chaque loge renferme une graine rouffe, tirant sur le brun, longue de demi ligne, aplatie. Toute la plante a le goût & l'acreté du *Cresson Alenois*.

Pendant nôtre séjour aux Trois Eglises, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au Mont *Ararat*. Personne ne voulut être de la partie; les voituriers étrangers ne veulent pas, à ce qu'ils disent, s'aller perdre dans les neiges: ceux du pays étoient

employez pour les Caravanes, & ne vouloient pas aller fatiguer leurs chevaux dans un endroit si affreux. Cependant cette montagne si fameuse n'est qu'à deux petites journées du Monastere, & nous connûmes bien dans la suite qu'il n'est pas possible de s'y engager, par la raison qu'elle est toute découverte, & que l'on ne sauroit monter que jusques à la neige. Ce n'est pas une grande merveille, quoiqu'en disent les Religieux, de ne pouvoir pas en atteindre le sommet, puisqu'il est presque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croient, comme un article de foy, que l'Arche s'y arrêta. S'il est vrai que ce soit la plus haute montagne d'Armenie, suivant le jugement des gens du pays; il est tres-certain aussi que c'est la plus chargée de neige. Ce qui fait paroître l'Ararat plus élevé, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Il ne faut pas même juger de sa hauteur par la quantité des neiges qui le couvrent, puisque la neige se conserve dans le plus fort de l'Esté sur les moindres collines d'Armenie. Quand on demande aux Moines Armeniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'Arche, ils répondent sagement qu'elle est encore ensevelie dans les fondrières des neiges du Mont Ararat.

Nous allâmes le 8 Aoust à *Erivan* ville considérable & Capitale de l'Armenie Persienne, à trois heures de chemin des Trois Eglises. Ce n'étoit pas seulement dans le dessein de voir la Place, mais aussi pour prier le Patriarche de nous faire donner des voituriers pour le Mont Ararat, suivant le conseil des Religieux des Trois Eglises; & certainement nous n'en aurions pas trouvé sans un ordre de sa part. La ville d'Erivan est remplie de vignes & de jardins, bâtie sur une colline qui est au bout

de la plaine; les maisons mêmes s'étendent dans une des plus belles vallées de Perse, & dont les prairies sont entremêlées d'arbres fruitiers & de vignobles. Les bourgeois d'Erivan sont assez simples pour croire que leurs vignes sont encore de l'espece de celle que Noé y planta. Quoiqu'il en soit, elles produisent de fort bon vin, & cela fait mieux leur éloge, que si on les faisoit descendre de celles du bon Patriarche. La vallée est arrosée par de belles sources, & les maisons de campagne y sont presque aussi nombreuses qu'aux environs de Marseille. Il n'y a que le haut des collines qui deshonne le pays par sa secheresse, mais la vigne y feroit des merveilles s'il y avoit assez de monde pour la cultiver. Les meilleures terres sont couvertes de grains, de Coton & de Ris, ce dernier est principalement destiné pour Erzeron. Les maisons d'Erivan ne sont qu'à un étage en terrasse, bâties de boüe & de Torchis à la manière des autres villes de Perse. Chaque maison est enfermée dans une enceinte isolée, carrée, anguleuse ou arrondie, haute d'environ une toise. Les murailles de la ville, quoiqu'à double rempart en plusieurs endroits, n'ont gueres plus de deux toises d'élévation, & ne sont deffenduës que par de méchants ravelins arrondis, épais de quatre ou cinq pieds. Toutes ces pieces, de même que les murailles, sont de boüe séchée au soleil, sans être terrassées. Les murailles du Château qui est au haut de la ville, ne valent guere mieux, quoiqu'elles soient à triple rang. Le Château qui est presque ovale, renferme plus de huit cens maisons occupées par des Mahometans; car les Armeniens qui y travaillent pendant le jour viennent coucher à la ville. On nous assûra que la garnison de ce Château étoit de 2500 hommes, la plupart gens de métier. La Place est imprenable du côté du Nord, mais c'est l'ouvra-

ge de la nature, qui au lieu de remparts de boüe, l'a munie d'un precipice effroyable, au fond duquel passe la riviere. Les portes du Château sont garnies de tole. Les farrafines & les corps de garde paroissent assez bien entendus. L'ancienne ville étoit peut-être plus forte, mais elle fut détruite pendant les guerres des Turcs & des Persans. M^r Tavernier assure qu'elle fut livrée à Sultan Mourat par trahison, & que les Turcs y laisserent vingt-deux mille hommes de garnison. Cependant Cha-Sefi Roy de Perse l'emporta de vive force : Il fut le premier à l'assaut, & les vingt-deux mille Turcs qui n'avoient pas voulu se rendre, furent taillez en piece. Mourat se vengea en Prince barbare dans Babylone ; il fit passer au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouvèrent, quoiqu'il leur eût promis la vie par la capitulation.

Du costé du Midi sur une butte, à mille pas environ de la Citadelle, est le petit Fort de *Quetchycala* revêtu d'une double muraille ; mais ces sortes d'ouvrages craignent plus la pluye que le canon ; Quetchycala ressemble à ces forts de terre grasse que l'on construit quelquefois à Paris pour faire exercer les Académistes. Les canonieres de toutes les fortifications d'Eriyan sont d'une structure assez singuliere ; elles avancent hors de la muraille en manière de masque, d'un pied & demi de saillie, & sont terminées en capuchon ou en groin de cochon, ce qui met tout-a-fait à couvert la tête du soldat qui est commandé pour tirer. Cela n'est pas trop mal imaginé pour les poltrons ; mais aussi ils ne sauroient découvrir les ennemis que quand ils sont à portée & qu'ils viennent se placer justement où il faut pour se faire tuer, car si les assiégés attendent qu'ils soient arrivez au pied des murailles, ils ne peuvent plus tirer sur eux.

M^r Chardin qui a mieux connu Eriyan & ses envi-

rons, qu'aucun de nos voyageurs, en décrit exactement les rivières. Le *Zengui* coule au Nord-Ouest, & le *Queurboulac* au Sud-Ouest, formé par 40 fontaines, comme l'exprime son nom. Le *Zengui* vient du Lac d'Erivan à deux journées & demi de la ville; mais je ne sçai pas si c'est le même *Zengui* dont j'ay parlé ci-devant. Le Lac qui est profond & de 25 lieues de tour, est rempli de Carpes & de Truites excellentes, dont les Religieux, qui sont dans un Monastere bâti sur l'Isle qui est au milieu du Lac, ne profitent gueres, car il ne leur est permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces jours-là. Pendant le reste de l'année ils gardent un silence perpetuel, & ne mangent que les herbes de leur Jardin, telles que la nature les leur prepare, c'est à dire sans huile ni sel. Ces pauvres Moines sont comme autant de Tantales qui voyent à quatre doits de leur bouche d'excellens fruits sans y pouvoir toucher. Cependant l'ambition n'est pas tout-à-fait bannie de ce lieu; le Supérieur ne se contente pas de prendre le titre d'Archevêque, il prend aussi celui de Patriarche, & il le dispute même au Patriarche des Trois Eglises.

On passe le *Zengui* à Erivan sur un pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres où le Kan, qui est le Gouverneur du pays, vient quelquefois se rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille Tomans de la Province, c'est à dire plus de neuf cens mille livres monnoye de France, sans compter ce qu'il gagne sur la paye des troupes destinées pour garder la frontiere. Il est obligé de donner avis à la Cour, de toutes les Caravanes & de tous les Ambassadeurs qui passent. A l'égard des Ambassadeurs, la Perse est le seul pays que je connoisse, où ils soient entretenus aux dépens du Prince: rien, ce me semble, ne fait tant

d'honneur à un grand Roy. Dès qu'un Ambassadeur ou un simple Envoyé a fait voir aux Gouverneurs des Provinces les Lettres dont il est chargé pour le Roy de Perse, on lui donne le *Tain*, c'est à dire sa subsistance journaliere. Tant de livres de viande, de pain, de beurre, de ris, & un certain nombre de chevaux & de chameaux.

On fait bonne chere à Erivan. Les perdrix y sont communes, & les fruits y viennent en abondance. Le vin y est merveilleux; mais les vignes donnent beaucoup de peine à cultiver, car le froid & les gelées obligent les vigneronns, non seulement à chauffer les sèps, mais à les enterrer au commencement de l'hiver, pour ne les découvrir qu'au printemps. Quoique la ville soit mal bâtie, elle ne laisse pas d'avoir certains beaux endroits: Le Palais du Gouverneur, qui est dans la Forteresse, est considerable par sa grandeur & par la distribution de ses appartemens. Le *Meidan* ou la grande Place est quarrée, & n'a gueres moins de 400 pas de diametre. Les arbres y sont aussi beaux qu'à Lyon dans la Place de *Bellecour*. Le Bazar, qui est le lieu où se vendent les marchandises, n'est pas desagréable. Les Bains & les Caravanserais ont aussi leurs beautez, sur tout le Caravanserai neuf qui est du côté de la Forteresse. Il semble qu'on entre d'abord dans une Foire, car on passe par une galerie où l'on vend toutes sortes d'étoffes.

Les Eglises des Chrétiens sont petites & à demi enterrees. Celle de l'Evêché, & l'autre que l'on appelle *Catholique*, ont été bâties, dit-on, du temps des derniers Rois d'Armenie. On voit du côté de l'Evêché une vieille Tour d'une structure assez singuliere; elle auroit quelque rapport à la Lanterne de Diogenes, si son architecture n'étoit dans le goût Oriental. Elle est à pans, & le dôme qui la termine a quelque chose de plus agréable; mais les
gens

* Monument d'Armenes.

gens du pays ne sçavent à quel usage elle a servi, ni dans quel temps elle a été bâtie. Les Mosquées de la ville n'ont rien de particulier. Mr Chardin assure que les Turcs prirent Erivan en 1582. & qu'ils y bâtirent la Forteresse; que les Persans l'ayant reprise en 1604. la mirent en état de résister au canon; qu'elle soutint un siege de quatre mois en 1615; que les Turcs furent obligez de le lever; qu'ils n'emportèrent la place qu'après la mort d'Abas le grand; qu'enfin les Persans l'ayant reprise en 1635. ils en sont demeurez les maîtres depuis ce temps-là.

Après nous être promenez dans la ville, nous allâmes voir le Patriarche des Armeniens qui loge dans un ancien Monastere hors de la ville; mais il s'en faut bien qu'il ne soit aussi-bien logé qu'aux Trois Eglises. Ce Patriarche qui s'appelle *Nahabied* étoit un bon vieillard assez rougeau, qui par humilité, ou pour être plus à son aise, n'avoit sur son corps qu'une mauvaïse soutane de toile bleüe: Nous lui baïsâmes les mains, à la mode du pays, & cette cérémonie lui fit grand plaisir, à ce que nous dirent nos Interpretes; car il y a bien des Francs qui ne lui font pas le même honneur; mais nous lui aurions baïsé les pieds pour peu qu'il eût témoigné le souhaiter, attendu le besoin que nous avions de son credit. Par reconnoissance il nous fit servir une colation, à la verité tres-frugale. On vit paroître, sur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux assiettes, sur l'une desquelles il y avoit des prunes & sur l'autre des raisins. On ne nous presenta ni pain, ni foïasse, ni biscuit. Nous mangeâmes une prune & bûmes chacun un coup à la santé du Prelat, c'étoit d'excellent vin rosé; mais comment reboire sans pain? nos Interpretes qui étoient dans le Vestibule eurent l'esprit de s'en faire donner, sans oser pourtant nous en presenter; nous aurions excusé volontiers pour le coup leur incivi-

lité; ils entrèrent après la colation, & nous fimes prier pour lors le Maître de la maison de nous faire donner pour nôtre argent de bons chevaux & des guides qui pussent nous conduire au Mont Ararat. *Quelle devotion avez-vous, dit-il, pour le Mont Macis ?* c'est le nom que les Armeniens donnent à cette Montagne; les Turcs l'appellent *Agrida*. Nous répondîmes, *que nous trouvans si près d'un lieu celebre, sur lequel on croyoit que l'Arche de Noé s'étoit arrêtée, nous serions mal receus dans nôtre pays si nous nous retirions sans le voir. Vous aurez de la peine, dit le Patriarche, d'aller jusques aux neiges; & pour ce qui est de l'Arche, Dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à personne qu'à un saint Religieux de nôtre Ordre, qui après cinquante ans de jeûnes & de prières y fut miraculeusement transporté; mais le froid le pénétra si fort, qu'il en mourut à son retour.* Nôtre Interprete le fit rire en lui repliquant de nôtre part, *qu'après avoir jeuné & prié la moitié de nôtre vie, nous demanderions à Dieu la grace de voir le Paradis, plutost que les débris de la maison de Noé.* On nous raconta aux Trois Eglises, qu'un de leurs Religieux nommé *Jaques*, qui fut ensuite Evêque de *Nisibe*, résolut de monter au sommet de la Montagne ou de perir en chemin, trop heureux d'avoir tenté de découvrir les reliques de l'Arche; qu'il exécuta son dessein avec beaucoup de peine, car quelques efforts qu'il fist pour y monter, il se trouvoit toujours, après son réveil, dans un certain endroit à peu près vers le milieu de la hauteur: que ce bon homme connut bien, après quelques jours, qu'il tenteroit inutilement d'aller plus loin; & que dans son affliction un Ange lui apparut & lui apporta le bout d'une planche de l'Arche. *Jaques* revint au Couvent chargé d'un si précieux fardeau; mais avant que de partir l'Ange lui déclara que Dieu ne vouloit pas que les hommes al-

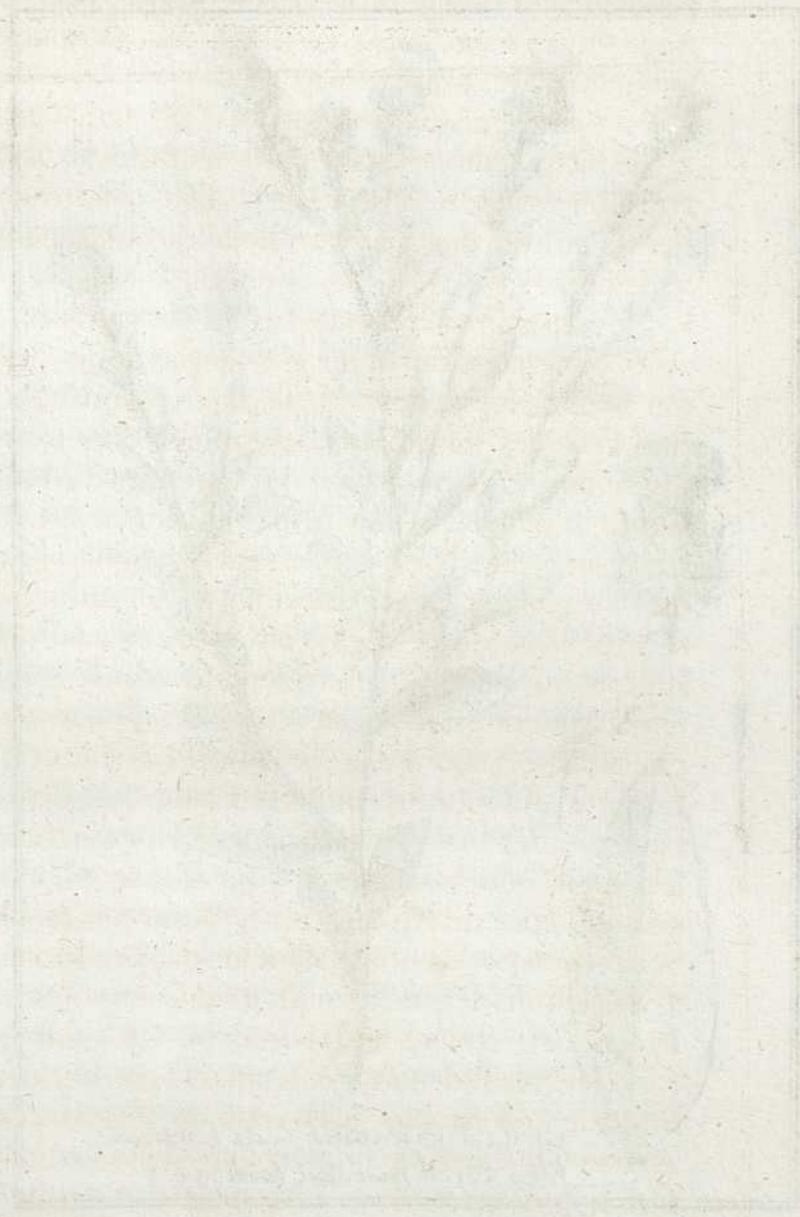
lassent mettre en pieces un vaisseau qui avoit servi d'asile à tant de creatures. C'est ainsi que, par de semblables contes, les Armeniens amusent les étrangers.

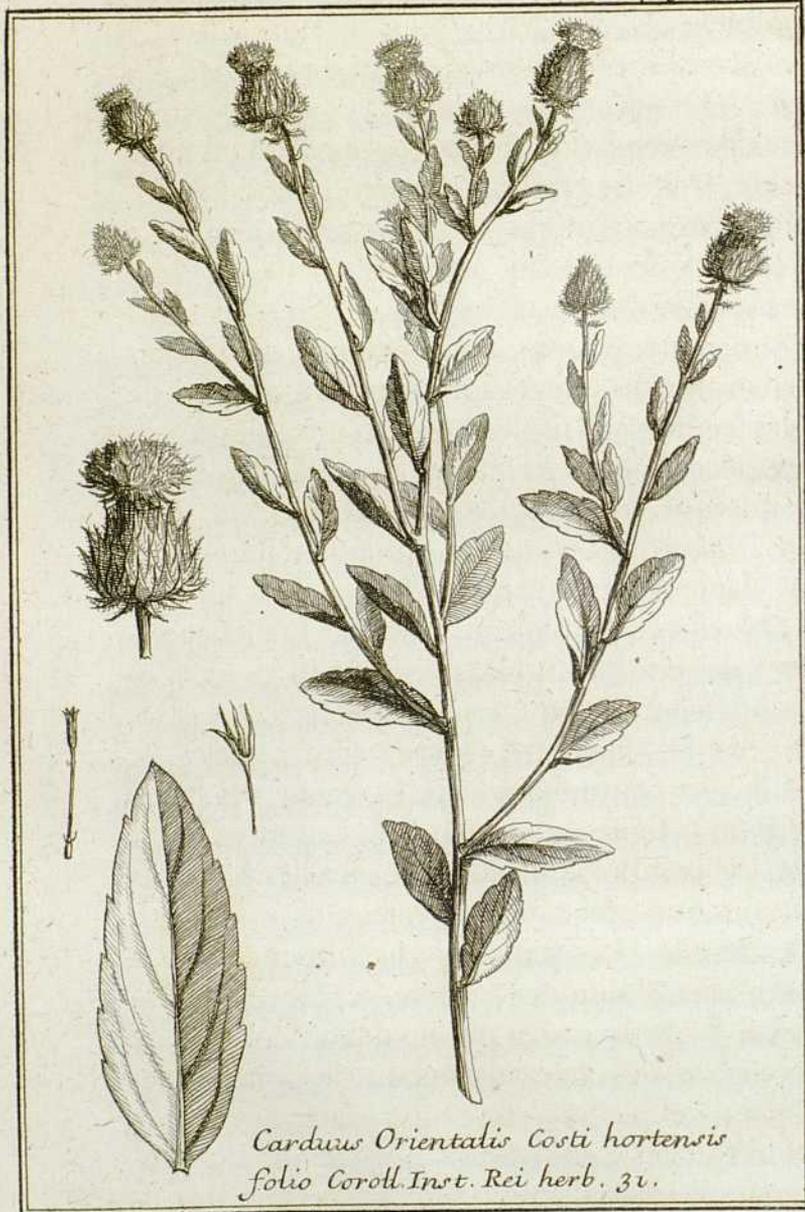
Le Patriarche nous fit demander si nous avions veû le Pape, & trouva fort mauvais quand nous répondîmes, que ce ne seroit que pour nôtre retour. *Comment, dit-il, vous venez de si loin pour me voir, & vous n'avez pas veû votre Patriarche ?* Nous n'osâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Armenie que pour chercher des Plantes. *Que vous semble, continua-t-il, de mon Eglise d'Ichmiadzin ! en avez-vous d'aussi belles en France ?* Nous lui répondîmes que chaque pays avoit ses manières de bâtir : que nos Eglises étoient dans un goût fort différent, & que nous n'avions reconnu l'habileté des ouvriers que dans les chandeliers, les lampes & le reste de sa vaisselle. Ces pieces n'étoient certainement pas de fabrique d'Armenie. Pendant que ce venerable Prelat, que l'on auroit pris en ce pays-ci pour un bon Maître d'École de campagne, donnoit ses ordres nous demandâmes à voir sa Chapelle, & nous mîmes trois écus dans le bassin pour payer la colation ; on fait ces sortes de charitez, plustost par bienséance que par devotion. On nous offrit encore à boire à nôtre retour, ce que nous refusâmes d'abord ne voyant point venir de pain ; mais il fallut boire pour remercier le Patriarche qui bâtit aussi à nôtre santé ; tout cela se passa fort agréablement. Après les complimens ordinaires, il nous donna un homme de sa maison, avec une Lettre de recommandation pour les Religieux qui sont sur la route du Mont Ararat ; ainsi nous allâmes coucher ce jour-là à deux heures d'Erivan, dans un Couvent d'Armeniens au village de *Nocquevit*. Nous y bûmes d'excellent vin clair et tirant sur l'orangé & aussi-bon que celui de Candie : mais de peur que le pain ne manquât, nous fîmes dire par nos Inter-

pretés, que nous ferions les choses honnêtement. Cette promesse eut tout le succès que nous pouvions attendre; nous fûmes bien traités, aussi leur tinmes-nous parole le lendemain avant que de partir.

La Campagne de Nocquevit est admirable, toutes sortes de biens y abondent, & l'on y méprise des Melons que l'on estimerait fort à Paris. On ne bâtit dans tous ce quartiers-là qu'avec des quareaux de boüe cuite au soleil, faite de bois.

Nous partîmes à quatre heures du matin le 9 Aoust, avec des visages défigurez par les piqueûres des cousins qui nous faisoient une cruelle guerre pendant la nuit depuis quelques jours. Nous continuâmes nôtre route par une grande & belle plaine qui conduit au Mont Ararat. On se retira sur les huit heures du matin à *Corvirap* ou *Couervirab* qui en langue Armenienne signifie, à ce qu'on dit, *l'Eglise du Puits*. *Corvirap* est un autre Monastere d'Armeniens dont l'Eglise est bâtie sur un Puits, où ils assûrent que Saint Gregoire fut jetté & nourri miraculeusement, comme Daniel dans la Fosse aux Lions. Le Monastere paroît comme un petit Fort sur le haut d'une colline qui domine sur toute la Plaine, & c'est de cette hauteur que nous commençames à voir la riviere d'*Aras*, si connue autrefois sous le nom d'*Araxes*; elle passe à quatre lieües du Mont Ararat. Nous fûmes obligez de nous reposer & de nous rafraîchir dans ce Monastere, car nous passions de cruelles nuits à cause des cousins & le jour les chaleurs étoient insupportables. Ce genre de vie durroit cependant depuis Teflis; mais nous fûmes tout consolez de nos fatigues à la veüe de l'*Araxe* & du Mont Ararat. De *Corvirap* on découvre distinctement les deux sommets de cette fameuse Montagne. Le petit, qui est le plus pointu, n'étoit point couvert de neige; mais le grand





Carduus Orientalis Costi hortensis
folio Coroll. Inst. Rei herb. 31.

en étoit furieusement chargé. Voici les Plantes que nous décrivîmes dans ce Monastere, pendant que nos voituriers se reposoient.

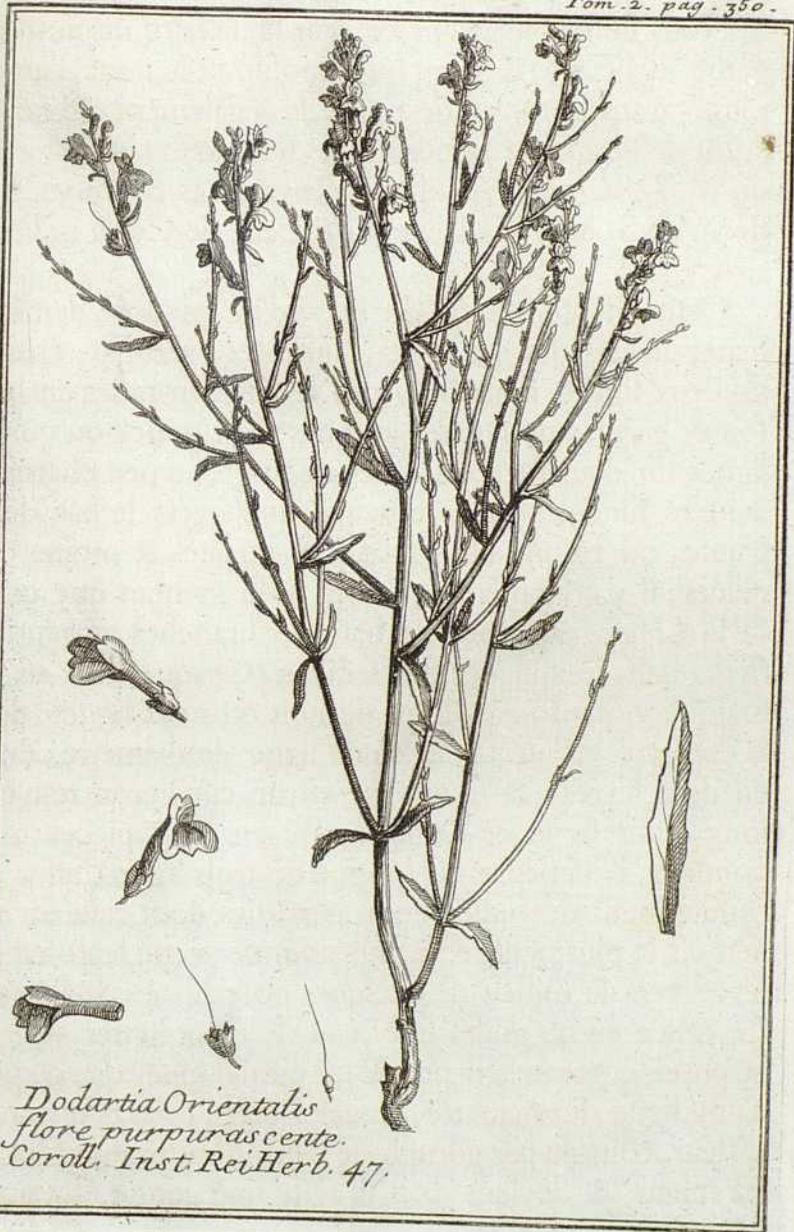
Carduus Orientalis Costi hortensis folio, Coroll. Inst. Rei herb. pag. 31.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, blanche, grosse au collet comme le petit doigt, garnie de plusieurs fibres, & couverte d'une écorce roussâtre ; elle pousse une tige haute de deux ou trois pieds, branchuë dès sa naissance, dure, ferme, blanchâtre, épaisse de deux pouces, accompagnée de feuilles longues d'environ trois pouces sur un pouce & demi de large, dentées légèrement sur les bords, semblables à celles de cette espèce de *Tanaïsie* qu'on appelle *le Coq*, ce qui me paroît un mot corrompu de *Costus hortensis*. Les feuilles du *Chardon* que l'on décrit, diminuent jusques au haut de la plante & perdent leur denture, mais elles finissent par une espèce de piquant molasse. De leurs aisselles naissent des branches tout le long des tiges, & chacune de ces branches se termine par une fleur jaune. Les feuilles qui sont le long des branches sont menuës, & quelquefois deliées comme des filets. Le calice des fleurs est haut de 8 ou 9 lignes, sur presque autant d'épaisseur. C'est une poire composée de plusieurs écailles blanchâtres, pointuës, fermes, piquantes, & quelquefois purpurines à leur extrémité. Les piquants qui sont sur le bord sont plus molasses & disposez en manière de cil. Chaque fleur est à fleurons jaunes qui ne débordent que de cinq ou six lignes, découpez en autant de pointes menuës, du milieu desquelles s'éleve une gaine surmontée par un filet tres-delié. Les fleurons portent sur des embrions de graines, longs d'environ deux lignes sur une ligne de large, chargez d'une aigrette blanche. Ceux qui

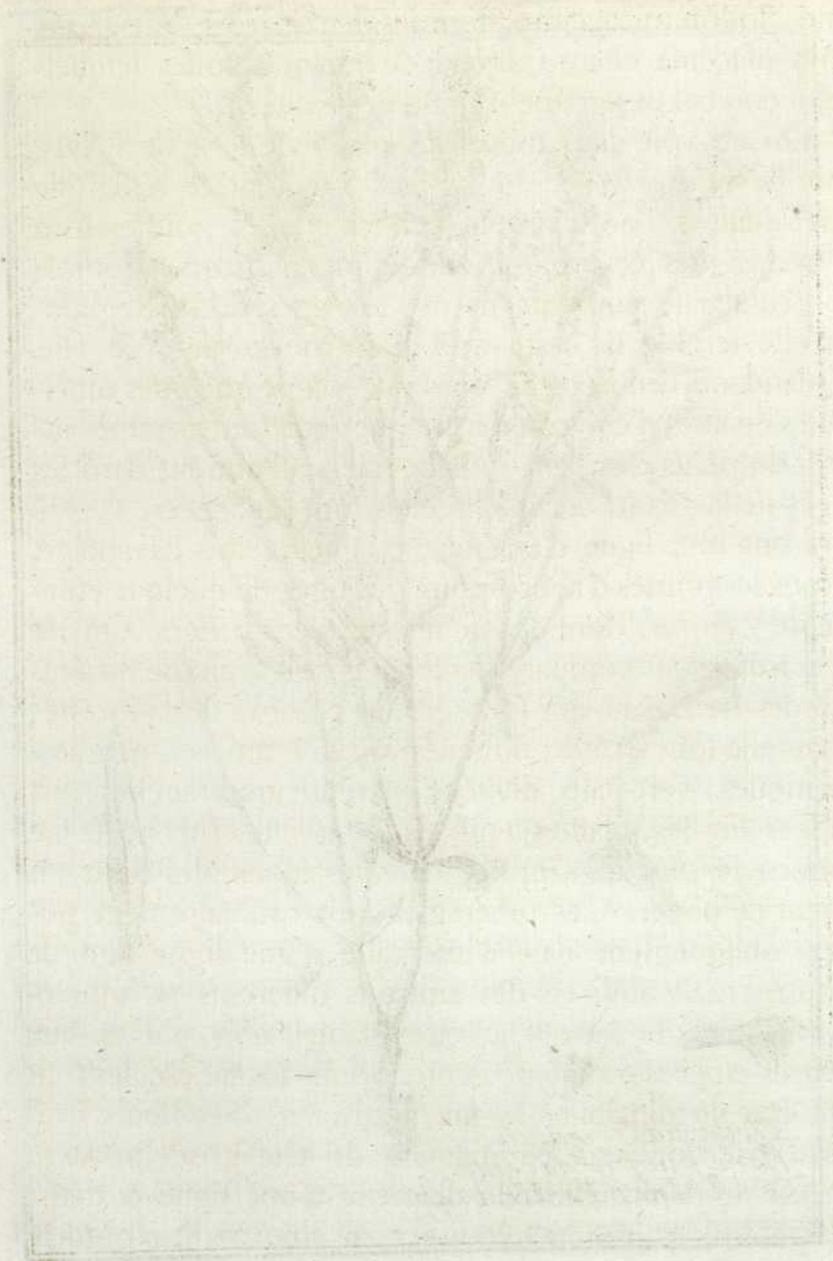
n'avortent pas, deviennent des semences longues de trois lignes. Les fleurs n'ont point d'odeur sensible, mais les feuilles sont tres-ameres.

Nous eûmes le plaisir ce jour-là de faire un nouveau genre de plante, & nous lui imposâmes le nom d'un des plus sçavans hommes de ce siecle, également estimé par sa modestie, & par la pureté de ses mœurs. C'est celui de M^r *Dodart* de l'Académie Royale des Sciences, Medecin de S. A. S. Madame la Princesse de Conti la Douairiere.

Cette plante pousse de tiges d'un pied & demi de haut, droites, fermes, lisses, ligneuses, vert-gai, épaisses de deux lignes, branchuës dès le bas, arrondies en buisson & garnies de feuilles longues d'un pouce ou quinze lignes sur deux ou trois lignes de large, un peu charnuës, dentées sur les bords, principalement vers le bas de la plante, car ensuite elles sont plus étroites & moins crenelées; il y en a même qui sont aussi menuës que celles de la *Linare commune*. Le haut des branches est garni de fleurs dans les aisselles des feuilles. Chaque fleur est un masque violet foncé, long de huit ou neuf lignes, dont la dernière est un tuyau d'une ligne de diametre, évasé en deux levres: la supérieure est un cueilleron renversé long d'une ligne & demi, fendu en deux pieces assez pointuës, l'inférieure est longue de trois lignes, assez arrondie, mais découpée en trois parties, dont celle du milieu est la plus petite & la plus pointuë; cette levre est relevée vers le milieu de quelques poils blancs & duvetez. Le calice est un godet lisse haut de deux lignes, découpé en cinq pointes; il pousse un pistille sphérique de près d'une ligne de diametre, lequel s'insere dans le tuyau de la fleur, comme par gomphose, surmonté par un filet assez menu, & devient dans la suite une coque sphérique



Dodartia Orientalis
flore purpurascete.
Coroll. Inst. Rei Herb. 47.



de trois lignes de diametre, terminée en pointe. Cette coque est rouffatre, dure, partagée en deux loges par une cloison mitoyenne, dont les deux parois sont garnis d'un placenta charnu, creusé de quelques fosses, lesquelles reçoivent des graines brunes & menuës.

On ne voit dans toutes les plaines le long de l'Aras, que de la *Reglisse* & du *Cuscute*. La *Reglisse* ressemble tout-à-fait à l'ordinaire, si ce n'est que ses gouffes sont plus longues & toutes heriffées de piquants. Pour la *Cuscute*, elle embrasse si fort les tiges de la *Reglisse*, qu'elle semble ne faire que le même corps avec elle. Quand on l'en détaché on s'aperçoit de quelques tubercules épaisés d'environ demi ligne, qui sont comme autant de petits clous ou de chevilles qui entrent dans les tiges de la Plante à laquelle elles sont attachées. Ces tiges ont une ligne d'épaisseur & quelquefois davantage. Nous les primes d'abord pour des tiges de quelque espece de *Lizeron*, dont les feüilles étoient passées. On ne scauroit mieux comparer les feüilles de la *Cuscute*, qu'à ces cordes de boyau qui sont grosses comme de la fiscelle; mais elle sont fermes, difficiles à casser, ameres, peu aromatiques, vert-pale, divisées en plusieurs branches tortillées sur les plantes voisines dont elles sucent le suc nourricier, lequel s'imbibe dans les tubercules dont on vient de parler. Ces tubercules sont ordinairement posez obliquement dans l'intervalle d'une ligne l'un de l'autre; mais aussi en des endroits differents ne trouve-t-on point de racines à cette Plante, non-plus qu'aux autres especes du même genre, lorsque les tubercules sont en état de distribuer le suc nourricier. Ses fleurs naissent par bouquets en manière de tête grisdelin-lavé, haute de deux lignes, du diametre d'une ligne & demi. Ce sont des godets découpez en cinq pointes obtuses,

percez dans le fond, & qui reçoivent dans cet endroit le pistille que leur fournit un calice haut de deux lignes, découpé en cinq parties. Ce pistille devient un fruit semblable à celui du grand *Lizeron blanc*, long de quatre lignes sur trois lignes de diamètre, membraneux, vert-pâle; puis rouffatre, terminé par une petite pointe, & composé de deux pièces, dont la supérieure est une espèce de calote: il renferme ordinairement quatre graines aussi grosses que celles du *Lizeron* dont on vient de parler. Ces graines sont arrondies sur le dos, anguleuses de l'autre côté, longues d'une ligne & demi, épaisses d'une ligne & comme séparées en deux lobes par une membrane tres-menüe, échancrées en bas & attachées à un placenta spongieux & gluant.

Ces graines ne sont autre chose que des vessies membraneuses, dans chacune desquelles se trouve pliée en spirale ou limaçon, une jeune plante de *Cuscute*. Cette jeune plante est un cordon vert-gai, long de demi ponce, épais d'un quart de ligne dans son commencement, mais qui diminue jusques à la fin, attaché par son bout le plus épais à un placenta spongieux & gluant, lequel est en partie dans la capsule, & en partie dans le calice. Peut-être que le Créateur a voulu, par l'exemple de cette Plante; nous faire connoître que les embrions des plantes étoient renfermez comme en miniature dans les germes de leur semences; & qu'ainsi les graines étoient comme autant de vessies où la jeune plante toute formée n'attendoit, pour se rendre sensible, qu'un peu de suc nourricier qui en fit gonfler les parties. Il y a de grands exemples dans la nature qui nous feroient connoître la structure des choses les plus cachées, si nous y faisons assez d'attention. M^r *Malpighi* avoit un talent merveilleux pour profiter de ces sortes d'observations; ce n'est en effet que sur plusieurs obser-

vations qu'il faut établir des systemes. Par exemple on observe dans le mois d'Octobre au fond de l'oignon des Tulipes, une Tulipe entiere, sur la tige de laquelle, qui n'a pas encor trois lignes de haut, on découvre déjà la fleur qui ne doit paroître que dans le mois d'Avril suivant : on compte les six feüilles de cette fleur, les étamines, les sommets, le pistile ou le jeune fruit, les capsules & les semences qu'elles renferment. Qui ne croiroit après cela que toutes ces parties étoient renfermées dans un espace encore plus petit, qui n'a pû se rendre visible qu'à mesure que le suc nourricier en a dilaté les moindres parties!

Les Oiseaux que nous voyions dans ces belles Plaines qui s'étendent jusques à la riviere, nous auroient peut-être fourni quelques observations utiles pour l'anatomie, si nous eussions eû un fusil pour les tuer. On y voit des especes de *Heron* qui n'ont pas le corps plus gros qu'un pigeon, & qui ont les jambes d'un pied & demi de haut. Les *Aigrettes* n'y sont pas rares, mais rien n'approche de la beauté d'un Oiseau merveilleux dont je garde la dépouille dans mon Cabinet, & dont j'ay veû la figure dans les livres des Oiseaux que l'on peint pour le Roy. Il est gros comme un Corbeau, ses ailes sont noires, les plumes du dos violettes vers le croupion; celles qui s'étendent depuis cette partie jusques au col, sont tres-pointuës à leur extremité, & d'un vert admirable doré & luisant; celles du col jusques vers le milieu sont d'un couleur-de-feu éclatant; les autres qui couvrent le reste du col & toute la tête, sont d'un vert ébloüissant. Enfin la tête est relevée d'une houppe du même vert, haute d'environ quatre pouces, dont les plus longues plumes sont comme des palettes à long manche. Le bec de cet oiseau est brun, semblable à celui d'un corbeau. On pourroit avec plus de raison lui donner le nom de *Roy des Corbeaux*, qu'à ce-

lui qu'on a apporté du Mexique à Versailles, puisque l'Oiseau d'Amérique, quelque admirable qu'il soit, n'a rien de commun avec nos Corbeaux ordinaires.

Je ne scaurois me consoler d'avoir passé par Corvirap, sans avoir été à *Ardachat*. Ce n'est qu'à Paris que j'ai appris par la lecture du *Voyage de M^r Chardin*, qu'*Ardachat*, suivant la tradition des Armeniens, étoit le reste de l'ancienne ville d'*Artaxate*. *Les gens du pays*, dit cet auteur, *appellent cette ville Ardachat, du nom d'Artaxerxes, que les Orientaux nomment Ardechier. Ils assurent qu'on voit parmi ses ruines, celles du Palais de Tiridate, qui fut bâti il y a 1300. ans. Ils disent de plus; qu'il y a une face du Palais qui n'est qu'à demi ruinée; qu'il y reste quatre rangs de Colomnes de marbre noir; que ces Colomnes entourent une grande piece de marbre ouvragé, & qu'elles sont si grosses que trois hommes ne les peuvent pas embrasser. Cet amas de ruines s'appelle Taët-tardat, c'est à dire, le Thrône de Tiridate.*

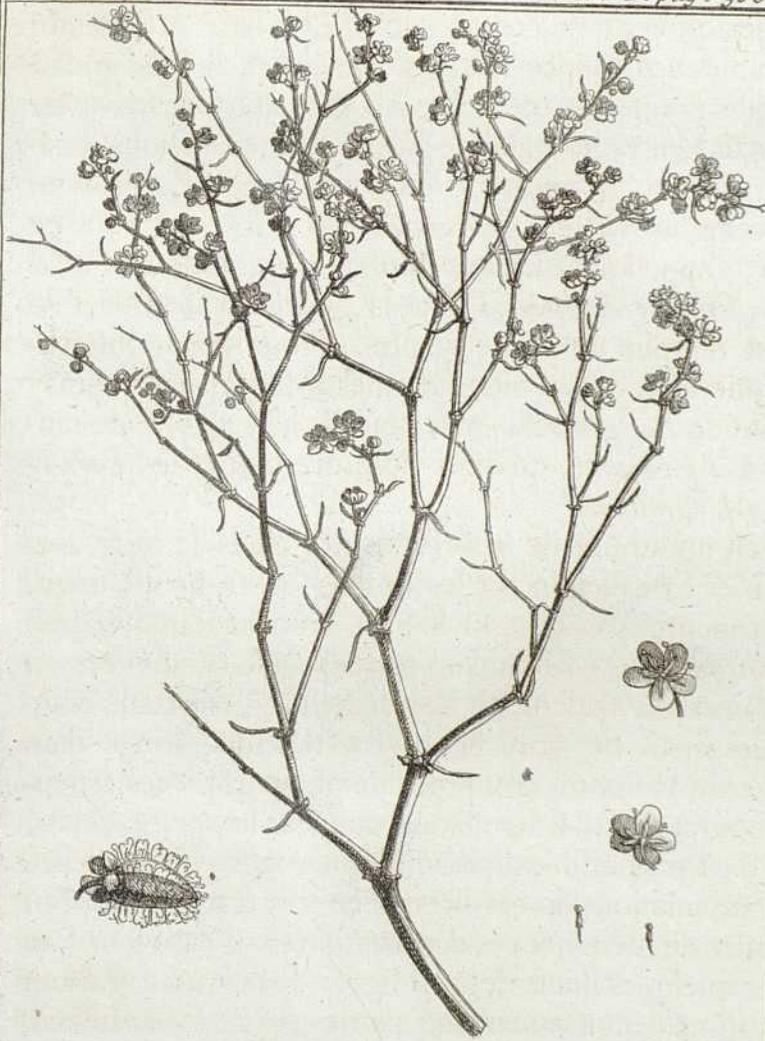
Tavernier marque aussi les ruines d'*Artaxate* entre Eriwan & le Mont Ararat, mais il n'en dit rien davantage. La situation d'*Artaxate* est si bien décrite dans Strabon, qu'on ne scauroit s'y tromper en examinant le cours de l'*Araxe*. *Artaxate*, dit ce Prince des Geographes anciens, *fut bâtie sur le dessein qu'Annibal en donna au Roy Artaxes qui en fit la Capitale de l'Armenie. La ville est située, continue t-il, dans un contour que la riviere d'Araxe fait en forme de peninsule, si bien que l'enceinte de cette riviere lui tient lieu de muraille, hormis dans l'endroit où est l'Isthme; mais cet Isthme est fermé par un rempart & par un bon fossé. La campagne des environs s'appelle le Champ Artaxene.*

Cette description de Strabon augmente mon chagrin, car nous aurions verifié si *Ardachat* est dans une peninsule, ou nous l'aurions peut-être trouvée plus haut ou plus

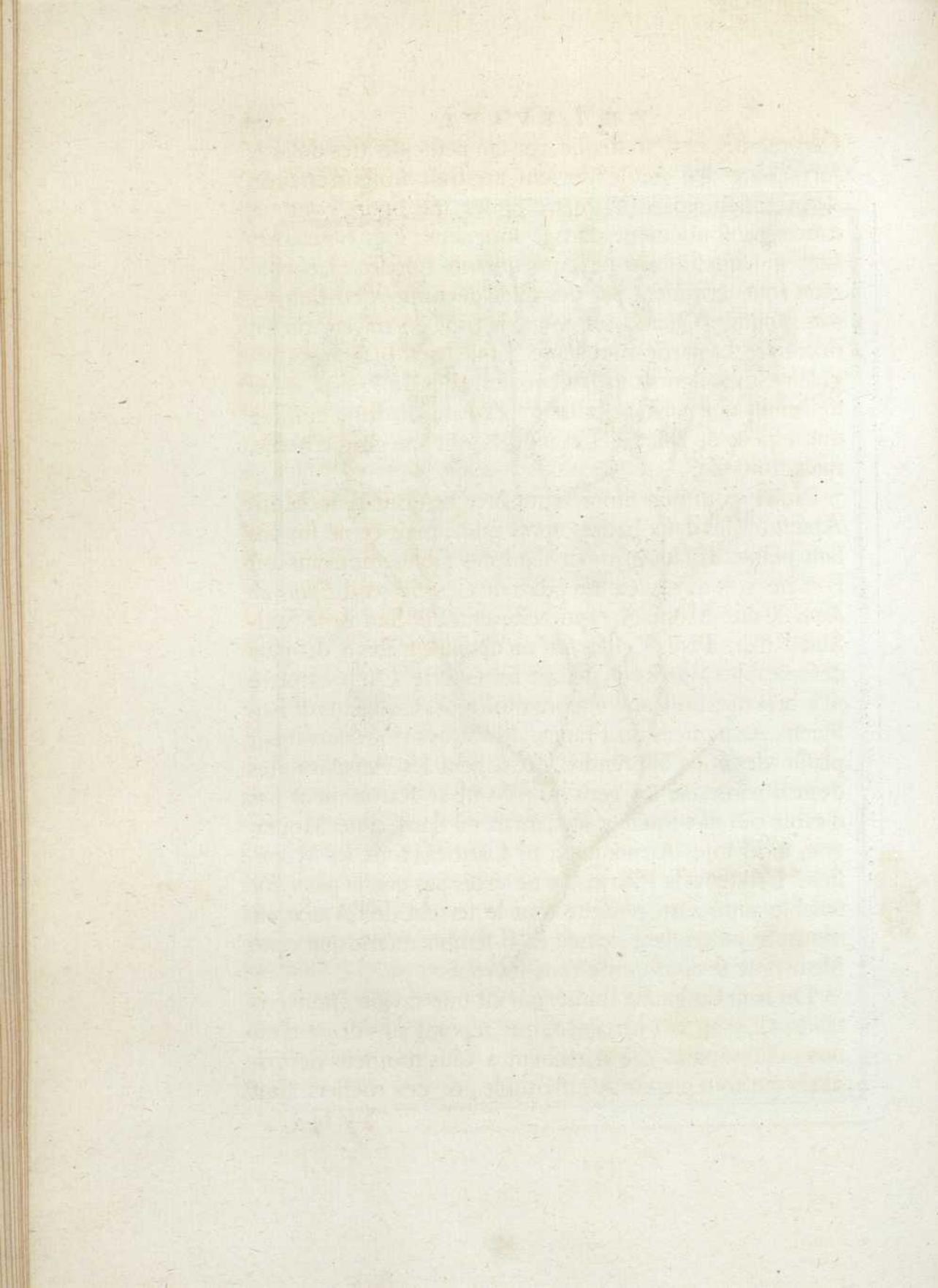
bas ; mais nos guides nous voyoient si attachez à la recherche des plantes, qu'ils ne croyoient pas que nous pensassions à autre chose. Qui est-ce qui se pourroit imaginer aussi qu'Annibal fût venu des côtes d'Afrique jusques à l'Araxe, pour servir d'Ingenieur à un Roy d'Armenie ? Plutarque le certifie pourtant ; & dit que ce fameux Affriquain, après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, s'enfuit en Armenie, où il donna mille bons avis à Artaxes, entre autres celui de bâtir Artaxate dans la situation la plus avantageuse de son Royaume. Lucullus feignit de vouloir assiéger cette Place, afin d'attirer au combat Tigrane son successeur ; mais le Roy d'Armenie vint se camper sur le fleuve *Arsamias* pour en disputer le passage aux Romains : suivant cette remarque, *Arsamias* ne sçauroit être que la riviere d'*Erivan*. Les Armeniens furent battus à ce passage & dans une seconde rencontre après le passage. Nôtre Historien assure que Lucullus jugea à propos de monter vers l'Iberie ; ainsi Artaxate ne fut pas prise. Pompée qui eut le commandement de l'armée, après lui, pressa si fort Tigrane qu'il l'obligea de lui remettre sa Capitale sans coup ferir. Corbulon General des Romains, sous l'Empereur Neron, contraignit le Roy Tiridate de luy ceder Artaxate ; mais bien loin de l'épargner, comme avoit fait Pompée, il la fit entierement détruire. Cependant Tiridate vint à Rome & fit sa paix avec l'Empereur, qui non seulement lui remit le Diadème sur la tête ; mais lui permit encore d'emmener de Rome des ouvriers pour rétablir Artaxate, que le Roy d'Armenie, par reconnoissance, appella *Neronia* du nom de son bienfaicteur. Il est surprenant qu'aucun des Auteurs qui parlent de cette Place, ne nous ait dit le nom que portoit alors le Mont Ararat, sur lequel nous allons monter.

Le 10 d'Aouft nous partîmes de Corvirap & marchâmes jusques à 7 heures pour trouver le gué de l'Aras qui ne passe qu'à une lieüe du Monastere. Quelque rapide que soit cette riviere, le gué en est si large & si étendu qu'un de nos guides risqua de le passer sur un âne; à la verité il eut assez de peine à s'en tirer. On arriva sur les onze heures au pied de la montagne, & nous dinâmes, suivant la coutume du pays, dans l'Eglise d'un Couvent au village d'*Acourlou*; ce Couvent, qui est ruiné, s'appelloit autrefois *Araxil-vane*, c'est à dire *le Monastere des Apôtres*. Toute la plaine au delà de l'Aras est remplie de belles Plantes. Nous y en observâmes une d'un genre bien singulier à laquelle je donnay le nom de *Polygonoides*, parce qu'elle a beaucoup de rapport à l'*Ephedra*, qu'on a nommée autrefois *Polygonum Maritimum*.

C'est un arbufte de trois ou quatre pieds de long, fort touffu & fort étendu sur les côtez, son tronc est tortu, dur, cassant, épais comme le bras, couvert d'une écorce rouffatre, divisé en branches tortuës aussi, subdivisées en rameaux d'où naissent, au lieu de feüilles, des brins cilindriques épais de demi ligne vert-de-mer, longs d'un pouce ou 15 lignes, composez de plusieurs pieces articulées bout à bout, si semblables aux feüilles de l'*Ephedra*, qu'il n'est pas possible de les distinguer sans voir les fleurs. Des articulations de ces brins il en sort d'autres qui sont articulez de même, & ces derniers poussent dans leur longueur quelques fleurs de trois lignes de diametre. Ce sont des bassins découpez en cinq parties jusques vers le centre, vert-pâle dans le milieu, & blancs dans le reste. Du fond de chaque bassin sort un pistile long d'une ligne & demi, anguleux, relevé de petites arêtes & entouré d'étamines blanches dont les sommets sont purpurins.



Polygonoides Orientale Ephedrae facie
Coroll. Inst. Rei herb. 47.



Chaque fleur est soutenuë par un pedicule tres-délié & fort court. Le pistile devient un fruit long d'environ demi pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, canelé profondément dans sa longueur. Les caneleüres sont quelquefois droites, quelquefois spirales. Leurs arêtes sont terminées par des ailes découpées en franges, tres-menuës. Quand on coupe le fruit en travers on en découvre la partie moelleuse, laquelle est blanche & angulaire. Les fleurs ont l'odeur de celles du *Tilleul*, ne se flétrissent que tard, & restent à la base du fruit comme une espece de rosette. Les feüilles ont un goût d'herbe, mais stiptique.

Nous commençâmes à monter ce jour-là le Mont Ararat sur les deux heures après midi; mais ce ne fut pas sans peine. Il faut grimper dans des sables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de *Genièvre* & d'*Epine de bouc*. Cette Montagne qui reste entre le Sud & le Sud-Sud-Est des Trois Eglises, est un des plus tristes & des plus desagreables aspects qu'il y ait sur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux, encore moins des Couvents de Religieux Armeniens ou Francs. M^r Struys nous auroit fait plaisir de nous apprendre où logent les Anachorettes dont il parle, car les gens du pays ne se souviennent pas d'avoir oüi dire qu'il y ait jamais eü dans cette Montagne, ni Moines Armeniens, ni Carmes; tous les Monasteres sont dans la Plaine. Je ne crois pas que la place fût tenable autre part, puisqu'il y a tout le terrain de l'Ararat est mouvant ou couvert de neige. Il semble même que cette Montagne se consume tous les jours.

Du haut du grand abîme, qui est une ravine épouvantable, s'il y en eut jamais, & qui répond au village d'où nous étions partis, se détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, & ces rochers sont

font de pierres noirâtres & fort dures. Il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la Montagne & vers le milieu ; ceux qui occupent la premiere region, font de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi lesquels on voit quelques perdrix ; ceux de la seconde region font des Tigres & des Corneilles. Tout le reste de la Montagne, ou pour mieux dire la moitié de la Montagne, est couverte de neige depuis que l'Arche s'y arrêta, & ces neiges sont cachées la moitié de l'année sous des nuages fort épais. Les Tigres que nous apperceûmes ne laisserent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fussent à plus de 200 pas de nous, & qu'on nous assurât qu'ils ne venoient pas ordinairement insulter les passans ; ils cherchoient à boire, & n'avoient sans doute pas faim ce jour-là. Nous nous prosternâmes pourtant dans le sable & les laissâmes passer fort respectueusement. On en tuë quelquefois à coups de fusil ; mais la principale chasse se fait avec des traquenards ou pièges, par le moyen desquels on prend les jeunes Tigres que l'on apprivoise, & que l'on mene promener ensuite dans les principales villes de Perse.

Ce qu'il y a de plus incommode dans cette Montagne, c'est que toutes les neiges fonduës ne se dégorgent dans l'abîme que par une infinité de sources où l'on ne fauroit atteindre, & qui sont aussi sales que l'eau des torrens dans les plus grands orages. Toutes ces sources forment le ruisseau qui vient passer à Acourlou, & qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la boüe pendant toute l'année, mais nous trouvons cette boüe plus délicieuse que le meilleur vin ; elle est perpetuellement à la glace, & n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable solitude nous avoit jettez, nous ne laissions pas de chercher ces Monasteres prétendus, & de deman-

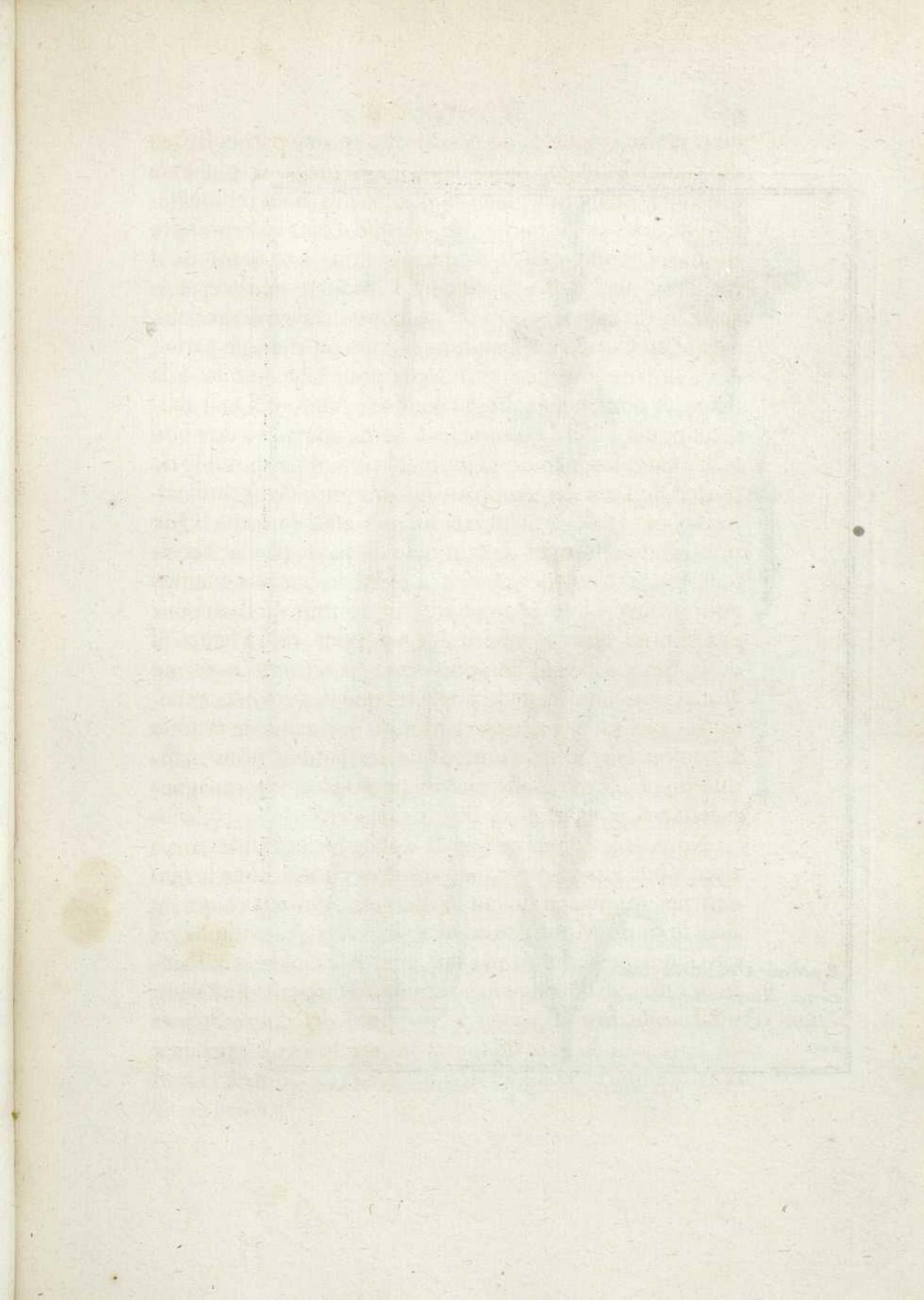
der s'il n'y avoit pas des Religieux reclus dans quelques cavernes! L'idée qu'on a dans le pays que l'Arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Armeniens ont pour cette Montagne, ont fait présumer à bien des gens qu'elle devoit être remplie de Solitaires, & Struys n'est pas le seul qui l'ait publié; cependant on nous assêura qu'il n'y avoit qu'un petit Couvent abandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyoit d'Acourlou tous les ans un Moine pour recueillir quelques sacs de Blé que produisent les terres des environs. Nous fûmes obligez d'y aller le lendemain pour boire, car nous consommâmes bientôt l'eau dont nos guides avoient fait provision, sur les bons avis des Bergers. Ces Bergers y sont plus devots qu'ailleurs, & même tous les Armeniens baissent la terre dès qu'ils découvrent l'Ararat, & récitent quelques prières après avoir fait le signe de la croix.

Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des Bergers; ce sont de méchantes huttes qu'ils transportent en differens endroits, suivant le besoin, car ils n'y sçauroient rester que pendant le beau temps. Ces pauvres Bergers qui n'avoient jamais veû de Francs, & sur tout de Francs *Herboristes*, avoient presque autant de peur de nous, que nous en avions eû des Tigres; néanmoins il fallut que ces bonnes gens se familiarisassent avec nous, & nous commençames à leur donner, pour marque de nôtre amitié, quelques tasses de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde on gagne les Bergers par cette liqueur qu'ils estiment infiniment plus que le lait dont ils se nourrissent. Il se trouva deux malades parmi eux qui faisoient des efforts inutiles pour vomir; nous les secourumes sur le champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toujourns à nôtre but, qui étoit

de prendre langue & de nous instruire des particularitez de cette Montagne, nous leur fîmes proposer plusieurs questions; mais tout bien considéré, ils nous conseillèrent de nous en retourner, plutôt que d'oser entreprendre de monter jusques à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avoit aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruisseau de l'abîme, où l'on ne pouvoit aller boire qu'auprès du Couvent abandonné, dont on vient de parler, & qu'ainsi un jour ne suffiroit pas pour aller jusques à la neige, & pour descendre au fond de l'abîme. Qu'il faudroit pouvoir faire comme les Chameaux, c'est à dire boire le matin pour toute la journée, n'étant pas possible de porter de l'eau en grim pant sur une montagne aussi affreuse, où ils s'égaroient eux-mêmes assez souvent. Que nous pouvions juger de la misere du pays, par la nécessité où ils étoient de creuser la terre de temps en temps pour trouver une source qui leur fournit de l'eau pour eux & pour leurs troupeaux. Que pour des Plantes il étoit tres-inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouverions au dessus de nos têtes que des rochers entassés les uns sur les autres. Enfin qu'il y avoit de la folie à vouloir faire cette course; que les jambes nous manqueroient, & que pour eux ils ne nous y accompagneroient pas pour tout l'or du Roy de Perse.

Nous observâmes ce jour-là d'assez belles Plantes; mais nous nous attendions à bien d'autres choses pour le lendemain, quoiqu'en dissent les Bergers. Qui est-ce qui au seul nom du Mont Ararat ne s'y feroit pas attendu! Qui est-ce qui ne se feroit pas imaginé de trouver des Plantes les plus extraordinaires sur une Montagne qui sert, pour ainsi dire, d'escalier à Noé pour descendre du ciel en terre avec le reste de toutes les creatures! Cependant nous eûmes le chagrin de voir sur cette route le *Cotonaster*





Lychnis Orientalis maxima Buglossi folio undulato Coroll. Inst. Rei herb.

naster folio rotundo IB. La *Conyza acris, cerulea* CB. l'*Hieracium fruticosum, angusti folium, majus* CB. La *Jacobæa, Sencionis folio*. Le *Fraisier, l'Orpin, l'Euphrase*, & je ne sçai combien de plantes les plus communes, mêlées parmi d'autres beaucoup plus rares que nous avons déjà veües en plusieurs endroits. En voici deux qui nous parurent toutes nouvelles.

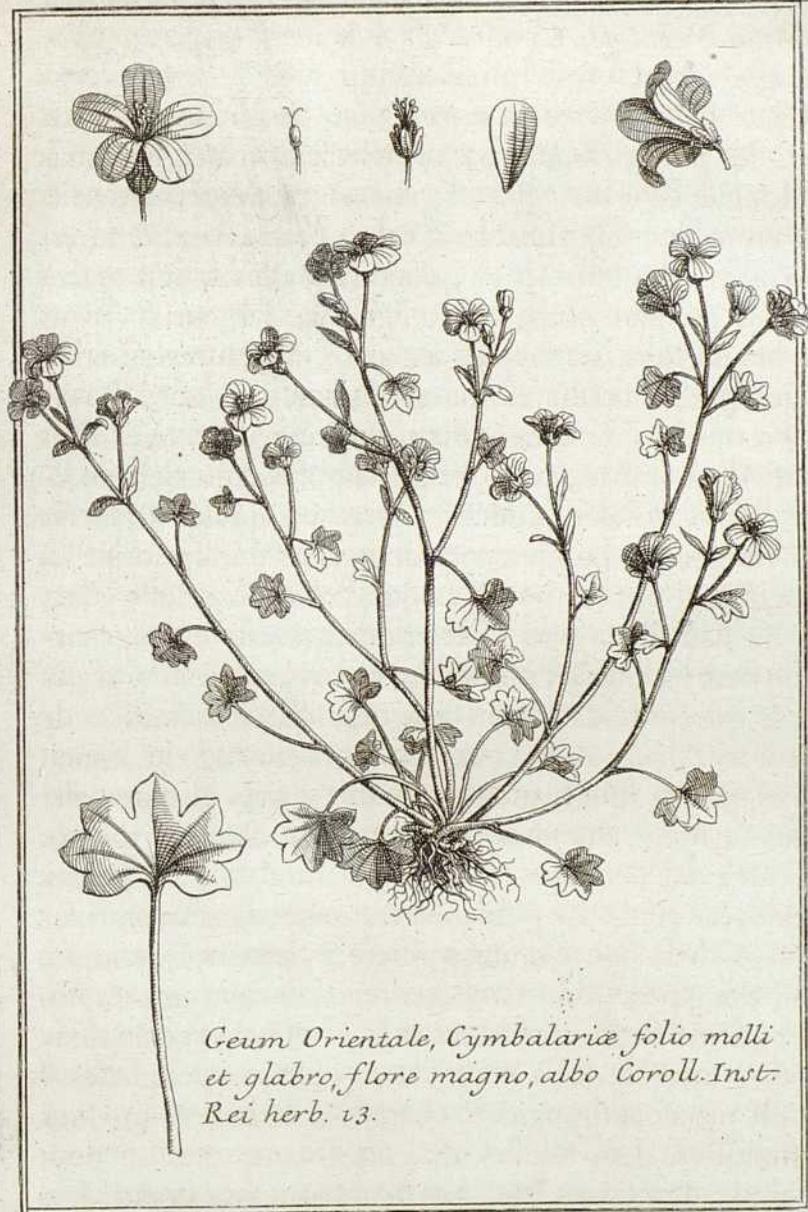
Lychnis Orientalis, maxima, Buglossi folio undulato.
Coroll. Inst. Rei Herbar. 23.

La racine de cette Plante est longue d'un pied & demi, blanchâtre, partagée en grosses fibres assez cheveluës, grosse au collet comme le pouce, divisée en plusieurs testes d'où naissent des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, épaisses de quatre lignes, creuses vert-pâle, veluës, gluantes, garnies de feüilles deux à deux, longues d'environ cinq pouces sur un pouce de large, semblables à celles de la *Buglossé*, ondées, frisées sur les bords, relevées en dessous d'une coste assez grosse, laquelle fournit plusieurs vaisseaux répandus dans la longueur des feüilles. Elles diminüent considérablement vers le milieu de la tige, & de leurs aisselles naissent de chaque côté des branches ou brins partagez ordinairement en trois pedicules, dont chacun soutient une fleur; ainsi toutes ces fleurs paroissent disposées comme par étage. Chaque fleur est à cinq feüilles blanches, longues d'environ deux pouces, larges vers le haut de demi pouce, échancrées profondément & terminées en bas par une queue verdâtre. Du milieu de ces feüilles sort une touffe d'étamines de même couleur, menuës, mais beaucoup plus longues que les feüilles, & chargées de sommets celadon. Le calice est un tuyau d'un pouce de long sur trois lignes de large, blanchâtre, rayé de vert, découpé en pointes, du fond duquel sort un pistile de quatre lignes de long sur une

ligne d'épaisseur, vert-pâle, surmonté de trois filets blancs aussi longs que les étamines.

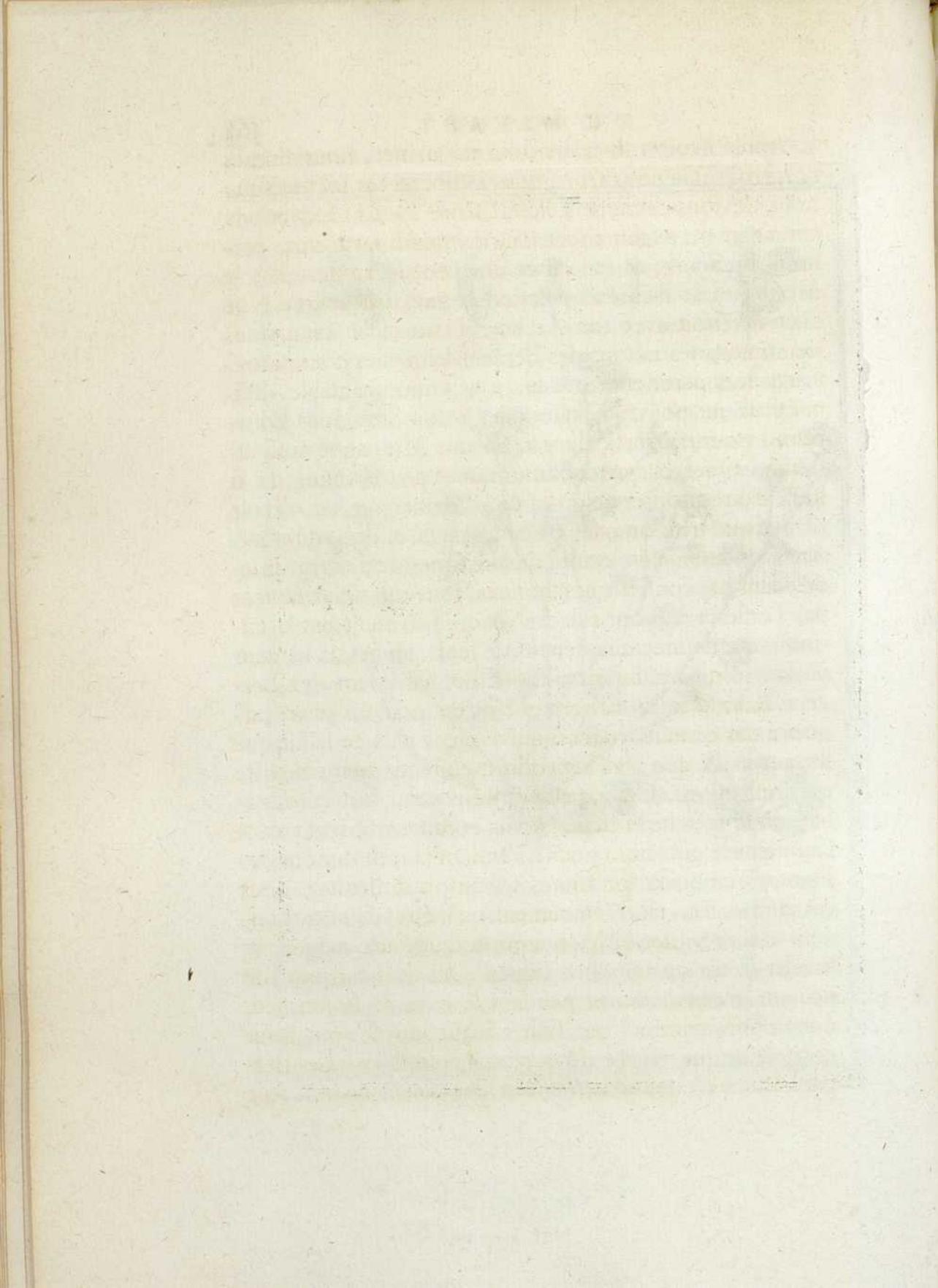
Geum Orientale, *Cymbalaria folio molli & glabro*, flore magno albo. Coroll. Inst. Rei Herb. 18.

Cette belle espece de *Geum* fort des fentes des rochers les plus escarpez. Sa racine est fibreuse, blanchâtre, longue de 4 ou 5 pouces, cheveluë. Ses feüilles naissent en foule, si semblables à celles de la *Cymbalaria ordinaire* qu'elles imposent : Cependant elles sont plus fermes. La plupart ont 9 ou 10 lignes de largeur, sur 7 ou 8 lignes de long, découpées à grosses crenelures en arcade gotique, luisantes & soutenuës par une queue d'un pouce ou deux pouces & demi de long. Les tiges sont hautes d'un empan, & n'ont gueres plus d'un tiers de ligne d'épais, foibles, couchées presque sur les rochers, puis relevées, accompagnées de peu de feüilles dont les crenelures sont plus pointuës que celles des feüilles d'en bas. Le haut de la tige & des branches, est velu & chargé de fleurs à cinq feüilles longues de demi pouce, larges à leur extremité d'environ 3 lignes, blanches, veinées de vert à leur base. Les etamines qui s'élevent du milieu de ces feüilles sont blanches, & n'ont gueres plus de deux lignes de long, chargées de sommets verdâtres & menus. Le calice est découpé jusques au centre en cinq parties étroites & veluës. Le pistile est vert-pâle, assez arrondi par le bas & de la figure d'une aiguiere à deux becs, comme celui des especes du même genre. Il devient une capsule de même forme, membraneuse, brune, divisée en deux loges, hautes de trois lignes, dans chacune desquelles il y a un placenta spongieux, chargé de semences menuës & noirâtres. Les feüilles de cette Plante ont un gout d'herbe tant soit peu salé. Les fleurs sont sans odeur. Les racines sont douceâtres & puis stiptiques.



*Geum Orientale, Cymbalariae folio molli
et glabro, flore magno, albo Coroll. Inst.
Rei herb. 13.*





Après avoir mis nôtre Journal au net, nous tinmes conseil à table nous trois, pour délibérer sur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun risque d'être entendus, car nous parlions François; & qui est-ce qui peut se vanter dans le Mont Ararat d'entendre cette Langue, pas même Noé s'il y revenoit avec son Arche! D'un autre côté nous examinions les raisons des Bergers, lesquelles nous paroiffoient tres pertinentes, & sur tout l'insurmontable difficulté de ne pouvoir boire que le soir; car nous comptions pour rien celle d'escalader une Montagne aussi affreuse. Quel chagrin, disions-nous, d'être venus de si loin, d'être montez au quart de la Montagne, de n'avoir trouvé que trois ou quatre Plantes rares, & de s'en retourner sans aller plus avant! Nous fimes entrer nos Guides dans le conseil: ces bonnes gens qui ne vouloient pas s'exposer à mourir de soif & qui n'avoient pas la curiosité de mesurer, aux dépens de leurs jambes, la hauteur de la Montagne, furent d'abord du sentiment des Bergers, & ensuite ils conclurent qu'on pouvoit aller jusques à des certains rochers qui avoient plus de faillie que les autres, & que l'on reviendroit coucher au même gîte où nous étions. Cet expedient nous parut fort raisonnable: on se coucha la-dessus, mais comment dormir dans l'inquietude où nous étions! Pendant la nuit l'amour des Plantes l'emporta sur toutes les autres difficultez; nous conclumes tous trois séparément, qu'il étoit de nôtre honneur d'aller visiter la Montagne jusques aux neiges, au hazard d'être mangés des Tigres. Dès qu'il fut jour, de peur de mourir de soif pendant le reste de la journée, nous commençames par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une espee de question volontaire. Les Bergers, qui n'étoient plus si farouches, rioient de tout leur

cœur, & nous prenoient pour des gens qui cherchions à nous perdre. Neantmoins après cette précaution il fallut disner, & ce fut un pareil supplice pour nous de manger sans faim, que d'avoir bû sans soif; mais c'étoit une nécessité absoluë, car outre qu'il n'y avoit point de gîte en chemin, bien loin de se charger de provisions, on a de la peine à porter même ses habits dans des lieux aussi scabreux. Nous ordonnâmes donc à deux de nos Guides d'aller nous attendre avec nos chevaux au Couvent abandonné qui est au bas de l'abîme; il faut le désigner ainsi, pour le distinguer de celui d'Acourlou qui est aussi abandonné, & qui ne sert plus que de retraite aux voyageurs.

Nous commençames après cela à marcher vers la première barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour à tour pour nous soulager; mais quoique nos ventres fussent devenus des cruches, elles furent à sec deux heures après; d'ailleurs l'eau battuë dans une bouteille est une fort désagréable boisson: toute nôtre espérance fut donc d'aller manger de la neige pour nous desalterer. Le plaisir qu'il y a en herborisant, c'est que sous prétexte de chercher des Plantes, on fait autant de détours que l'on veut, ainsi on se lasse moins que si par honneur il falloit monter en ligne droite; d'ailleurs on s'amuse agréablement, sur-tout quand on découvre des Plantes nouvelles. Nous ne trouvions pourtant pas trop de nouveauté, mais l'espérance d'une belle moisson nous faisoit avancer vigoureusement. Il faut avouer que la veüe est bien trompée quand on mesure une montagne de bas en haut, sur-tout quand il faut passer des sables aussi facheux que les Syrtes d'Afrique. On ne sçauroit placer le pied ferme dans ceux du Mont Ararat & l'on perd, en bonne Philosophie, bien plus de mouvement que lorsqu'on marche sur

un terrain solide. Quel cadeau pour des gens qui n'avoient que de l'eau dans le ventre, d'enfoncer jusques à la cheville dans le sable ! En plusieurs endroits nous étions obligez de descendre au lieu de monter, & pour continuer nôtre route il falloit souvent se détourner à droit ou à gauche ; si nous trouvions de la pelouse, elle limoit si fort nos bottines, qu'elles glissoient comme du verre, & malgré nous il falloit nous arrêter. Ce temps-là n'étoit pourtant pas tout-à-fait perdu, car nous l'employions à rendre l'eau que nous avions beüe ; mais à la verité nous fûmes deux ou trois fois sur le point d'abandonner la partie. Je crois même que nous aurions mieux fait, pour-quoi lutter contre un sable si terrible & contre une pelouse si courte que les moutons les plus affamez n'y sçau-roient brouter ! cependant le chagrin de n'avoir pas tout veü nous auroit trop inquietez dans la fuite, & nous aurions toujours crû d'avoir manqué les plus beaux endroits. Il est naturel de se flatter, dans ces sortes de recherches, & de croire qu'il ne faut qu'un bon moment pour découvrir quelque chose d'extraordinaire & qui dédommage de tout le temps perdu. D'ailleurs cette neige qui se presentoit toujours devant nos yeux, & qui sembloit s'approcher, quoiqu'elle en fut tres-éloignée, avoit de grands attraits pour nous, & nous fascinoit continuellement les yeux ; plus nous en approchions, moins cependant nous découvrions de Plantes.

Pour éviter les sables qui nous fatiguoient horriblement, nous tirâmes droit vers de grands rochers entassez les uns sur les autres, comme si l'on avoit mis *Ossa* sur *Pelion*, pour parler le langage d'Ovide. On passe au dessous comme au travers des cavernes, & l'on y est à l'abri des injures du temps, excepté du froid ; nous nous en aperçumes bien, mais ce froid adoucit un peu l'alteration

où nous étions. Il fallut en déloger bientôt, de peur d'y gagner la pleurésie; nous tombâmes ensuite dans un chemin tres fatigant, c'étoient des pierres semblables aux moilons que l'on employe à Paris pour la maçonnerie, & nous étions contraints de sauter d'un pavé sur l'autre. Cet exercice nous paroissoit tres-incommode, & nous nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligez à faire un si mauvais manége; mais franchement on ne rioit que du bout des dens. N'en pouvant plus je commençay le premier à me reposer, cela servit de pre-texte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renouïe quand on est assis, l'un parloit des Tigres qui se promenoient fort tranquillement, ou qui se jouïoient à une distance assez raisonnable de nous. Un autre se plaignoit que ses eaux ne passoient pas, & qu'il ne pouvoit plus respirer. Pour moi je n'ai jamais tant apprehendé que quelque vaisseau limphatique ne se cassât dans mon corps. Enfin parmi tous ces petits contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser, & qui sembloient nous donner de nouvelles forces; nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus réjouïssant, car il nous sembloit que nous allions prendre la neige avec les dens. Nôtre joye ne fut pas longue, c'étoit une crête de rocher qui nous déroboit la veuë d'un terrain éloigné de la neige, de plus de deux heures de chemin, & ce terrain nous parut d'un nouveau genre de pavé. Ce n'étoient pas de petits cailloux, mais de ces petits éclats de pierres que la gelée fait briser & dont la vive-arête coupe comme celle de la pierre à fusil. Nos Guides disoient qu'ils étoient nuds pieds, & que nous serions bientôt de même; qu'il se faisoit tard & que nous nous perdriions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le col dans les tenebres, si mieux n'ai-

mions nous reposer pour servir de pasture aux Tigres qui font ordinairement leurs grands coups pendant la nuit. Tout cela nous paroïssoit assez vrai-semblable, cependant nos bottines n'étoient pas encore trop mal-traitées. Après avoir jetté les yeux sur nos montres, qui étoient fort bien réglées, nous assûrâmes nos Guides que nous ne passerions pas au-delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paroïssoit gueres plus grand qu'un gâteau; mais quand nous y fûmes arrivez nous y en trouvâmes plus qu'il n'en falloit pour nous rafraîchir, car le tas avoit plus de 30 pas de diametre. Chacun en mangea tant & si peu qu'il voulut, & d'un commun consentement il fut résolu qu'on n'iroit pas plus loin. Cette neige avoit plus de quatre pieds d'épaisseur; & comme elle étoit toute cristallisée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplîmes nôtre bouteille. On ne sçauroit croire combien la neige fortifie quand on la mange. Quelque temps après on sent dans l'estomac une chaleur pareille à celle que l'on sent dans les mains, quand on l'y a tenuë un demi quart d'heure, & bien loin d'avoir des tranchées, comme la pluspart des gens se l'imaginent, on en a le ventre tout consolé. Nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli nôtre vœu, & de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au Monastere.

Comme un bonheur est ordinairement suivi de quelque autre, je ne sçai comment j'apperçeus une petite verdure qui brilloit parmi ces débris de pierres. Nous y courûmes tous comme à un trésor, & certainement la découverte nous fit plaisir. C'étoit une espee admirable de *Veronique à feuille de Telephium*, à laquelle nous ne nous attendions pas, car nous ne pensions plus qu'à nôtre retraite, & nôtre vigueur pretenduë ne fut pas de lon-

gue durée. Nous retombâmes dans des fables qui couvroient le dos de l'abîme & qui étoient pour le moins aussi fâcheux que les premiers. Quand nous voulions glisser, nous nous y enterrions jusqu'à la moitié du corps, outre que nous n'allions pas le bon chemin, parce qu'il falloit tourner sur la gauche pour venir sur les bords de l'abîme que nous fouhaitons de voir de plus près. C'est une effroyable veüe que celle de cet abîme, & David avoit bien raison de dire que ces fortes de lieux montroient la grandeur du Seigneur.. On ne pouvoit s'empêcher de frémir quand on le découvroit, & la tête tournoit pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices. Les cris d'une infinité de Corneilles qui volent incessamment de l'un à l'autre costé, ont quelque chose d'effrayant. On n'a qu'à s'imaginer une des plus hautes Montagnes du monde, qui n'ouvre son sein que pour faire voir le spectacle le plus affreux qu'on puisse se représenter. Tous ces précipices sont taillez aplomb, & les extrémités en sont hérissées & noirâtres, comme s'il en sortoit quelque fumée qui les salit, il n'en sort pourtant que des torrens de boüe. Sur les six heures après midi nous nous trouvâmes tres-épuisez, & nous ne pouvions pas mettre un pied devant l'autre, mais il fallut faire de nécessité vertu, & mériter les noms de *Martyrs de la Botanique*.

Nous nous aperçûmes d'un endroit couvert de pelouse, dont la pente paroïssoit propre à favoriser nôtre descente, c'est à dire le chemin qu'avoit tenu Noé pour aller au bas de la Montagne. Nous y courûmes avec empressement; on s'y reposa; on y trouva même plus de Plantes qu'on n'avoit fait pendant toute la journée; & ce qui nous fit plaisir, c'est que nos Guides nous firent voir de là, quoique de fort loin, le Monastere où nous devions

vions aller nous défaltrer. Je laisse à deviner de quelle voiture Noé se servit pour descendre, lui qui pouvoit monter sur tant de sortes d'animaux puisqu'il les avoit tous à sa suite. Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert ; nous avançons chemin fort agréablement, & nous allions plus vite de cette façon là que si nous avions voulu nous servir de nos jambes. La nuit & la soif nous servoient comme d'éperons pour nous faire hâter. On continua donc à glisser autant que le terrain le permit ; & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissoient nos épaules, nous glissions sur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. Peu à peu nous nous rendîmes au Monastere, mais si étourdis des coups & si fatiguez de ces alleûres, que nous ne pouvions remuer ni bras ni jambes. Nous trouvâmes assez bonne compagnie dans ce Monastere, dont les portes sont ouvertes à tout le monde, faute de battans pour les fermer. C'étoient des gens du village qui s'y étoient venus promener ; ils étoient sur leur départ & malheureusement pour nous ils n'avoient ni eau ni vin. Il fallut donc envoyer au ruisseau, mais nous n'avions pour tout ustensile que nôtre bouteille de cuir qui ne tenoit qu'environ deux pintes. Quel supplice pour celui de nos Guides sur qui le sort tomba pour l'aller remplir ! Il eut à la verité le plaisir de boire le premier, mais personne ne le lui envia, car il le paya bien cher, la descente du Monastere au ruisseau étant de près d'un quart de lieuë perpendiculaire & le chemin fort herissé. On peut juger de là si le retour devoit être agréable. Il faut demi-heure de temps pour ce voyage, & la premiere bouteille fut presque beuë d'un trait ; cette eau nous parut du nectar ; il fallut donc attendre encore demi heure pour en avoir autant : Quelle misere ! Nous montâmes à cheval pendant

la nuit pour aller au village chercher du pain & du vin, car après ce manége nous avions le ventre assez vuide; nous n'y arrivâmes que sur le minuit, & celui qui gardoit la clef de l'Eglise où nous devions souper & coucher, dormoit tout à son aise à l'autre bout du village. On fut trop heureux, à cette heure-là, de pouvoir trouver du pain & du vin. Après ce leger repas nous ne laissâmes pas de dormir d'un profond sommeil, sans réve, sans inquiétude, sans indigestion, & même sans sentir les piqueures des cousins.

Le lendemain 12 Aoust nous partîmes d'Acourlou à six heures du matin, pour retourner aux Trois Eglises, où nous n'arrivâmes que le 13 après avoir passé l'Araxe à gué; ce qui nous fit perdre bien du temps, car cette riviere est connue pour indocile depuis le siècle d'Auguste; elle est trop rapide pour souffrir des Ponts, & autrefois elle a renversé ceux que les Maîtres du monde y avoient fait construire. Cet Araxe, sur les bords duquel on a veû les plus fameux Conquerans de l'antiquité, Xerxés, Alexandre, Lucullus, Pompée, Mithridate, Antoine; cet Araxe, dis-je, séparoit l'Arménie du pays des Medes, ainsi les Trois Eglises & Erivan se trouvent dans la Medie. Les anciens auteurs font venir, avec raison, cette riviere de ces fameuses Montagnes où l'Euphrate a ses sources, car nous la trouvâmes à Assancalé proche d'Erzeron d'où l'Euphrate n'est pas éloigné, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les Geographes qui disent que l'Araxe coule du Mont Ararat, se trompent fort; ils ont pris le ruisseau d'Acourlou pour l'Aras, lequel est plus large entre le Mont Ararat & Erivan, que la Seine ne l'est à Paris.

Le 14 Aoust nous séjournâmes aux Trois Eglises pour y attendre six chevaux que nous avions envoyé chercher

à Erivan, dans le deſſein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir ſans compagnie, car toutes les Caravanes qui étoient aux Trois Eglifes alloient à Tauris, & quelque honnêtes gens que ſoient les Perſans, nous apprehendions fort leurs frontieres, & ſur tout le le voiſinage de Cars. Il tomba ce jour-là tant de neige ſur le Mont Ararat, que ſon petit ſommet en étoit tout blanc. Nous rendîmes graces au Seigneur d'en être revenus, car peut-être que nous nous ſerions perdus, ou que nous ſerions morts de faim ſur cette Montagne. On partit le lendemain à ſix heures du matin, & nous marchâmes juſques à midi dans une plaine fort ſèche, couverte de différentes eſpeces de *Soude*, d'*Harmala*, de cette eſpece de *Prarmica* que Zanoni a priſe pour la première eſpece d'*Aurone* de Dioſcoride. L'*Alhagi Maurorum* de Bauwolf, qui fournit la Manne de Perſe, ſ'y trouve par tout. J'en ay donné ci-devant la deſcription. On campa ce jour-là ſur le bord d'un ruiſſeau auprès d'un village aſſez agréable par la verdure qui étoit aux environs. Nous n'y reſtâmes qu'environ une heure, & laiſſant toujours le Mont Ararat à main gauche, nous tirions vers le couchant pour venir à Cars. On continua de marcher juſques à ſix heures après midi, mais ce fut dans des plaines remplies de cailloux & de rochers.

Il me ſemble que le pays que Procope appelle *Dubios*, ne devoit pas être éloigné du Mont Ararat. C'eſt une Province, dit-il, non ſeulement fertile, mais tres-commode par la bonté de ſon climat & de ſes eaux, éloignée de *Theodoſiopolis* de huit journées. On n'y voit que de grandes plaines où l'on a bâti des villages aſſez près les uns des autres, habitez par des Facteurs qui ſ'y ſont établis pour faciliter le commerce des marchandises de la Georgie, de la Perſe, des Indes & de l'Europe, lesquelles on

y transporte comme dans le centre du négoce. Le Patriarche des Chrétiens qui font dans ce pays-là, est appelé *Catholique*, parce qu'il est généralement reconnu pour le Chef de leur Religion. Il paroît par là que le commerce des marchandises de Perse & des Indes n'est pas nouveau. Peut-être que ce *Dubios* étoit la plaine des Trois Eglises, & que les Romains s'y rendoient avec leurs marchandises, comme à la plus celebre Foire du monde. Il n'y a pas de lieu plus propre pour servir d'entrepôt commun aux nations d'Europe & d'Asie.

Le 16 Aoust nous partîmes à trois heures du matin, sans escorte ni Caravane. Nos voituriers nous firent marcher jusques à sept heures dans des campagnes seches, pierreuses, incultes & fort desagréables. Nous montâmes à cheval sur le midi, & passâmes par *Cochavan* qui est le dernier village de Perse. La peur commença à s'emparer de nous sur cette frontiere, mais je ne m'attendois pas au malheur qui devoit m'arriver au passage de la riviere d'*Arpajo* ou d'*Arpasou*. Il s'y noye quelque'un tous les ans, à ce qu'on dit, & je courus grand risque d'être du nombre de ceux qui payent ce tribut: non seulement le gué est dangereux par sa profondeur, mais outre cela la riviere charrie de temps en temps de gros quartiers de pierres qui roulent des montagnes, & que l'on ne sçauroit découvrir au fond de l'eau. Les chevaux ne sçauroient placer leurs pieds sûrement dans ce fond; ils s'abattent souvent & se cassent les jambes, quand elles se trouvent engagées parmi ces pierres. Nous marchions tous de file deux à deux; mon cheval qui suivoit son rang, après s'être abattu d'abord, se releva heureusement sans se blesser; mais ce ne fut pas sans peur de ma part. Je m'abandonnay alors à sa sage conduite, ou plutôt à ma bonne fortune, & je le laissai aller comme il voulut, le piquant avec le talon de la bottine,

dont le fer, qui est en demi cercle, excède tant soit peu, car on ne connoit pas les éperons dans le Levant. Ma pauvre beste qui s'enfonça une seconde fois dans un trou, n'avoit que la teste hors de l'eau & ne fortit de là qu'après de grands efforts, pendant lesquels je faisois de tres mauvais sang. Les cris, pour ne pas dire les hûlemens de nos voituriers, augmentoient ma peur bien loin de la dissiper; je n'entendois ni ne comprenois rien de tout ce qu'ils vouloient me dire, & mes camarades ne pouvoient pas me secourir. Mais mon heure n'étoit pas encore venue; le Seigneur vouloit que je revinsse herboriser en France, & j'en fus quitte pour laisser un peu secher mon habit & mes papiers que je portois dans mon sein, suivant la mode du pays, car nous avions laissé nôtre bagage à Erzeron, & nous marchions fort à la légère.

Cette lessive étoit d'autant plus incommode, que nous n'osâmes pas entrer dans le village de *Chout-louc* situé sur les terres des Turcs. Nos voituriers qui étoient d'Eri-
van, & qui apprehendoient qu'on leur fit payer la Capitation en Turquie, quoique les Persans n'exigent rien des Turcs qui viennent sur leurs terres; ces voituriers, dis-je, voulurent s'arrêter sur le bord d'un ruisseau à un quart de lieuë de ce village. L'air de ce ruisseau ne m'échauffoit guerre, & contribuoit encore moins à sécher mes habits. Il fallut donc passer la nuit sans feu ni viande chaude, nous n'avions pas même du vin de reste. Pour comble de disgraces, le demi bain que j'avois pris malgré moi, m'avoit causé une indisposition qui m'obligea de me lever plus souvent que je n'aurois voulu. Nous nous serions pourtant consolés de tous ces malheurs, si un homme du pays, je ne sçai de quelle religion, ne s'étoit avisé de nous rendre une visite assez chagrinante, quelque soin que nos voituriers eussent pris pour se cacher.

Ce fut, à ce qu'il disoit, pour nous avertir charitablement que nous n'étions pas là en seûreté; que nous serions trop heureux, si l'on ne venoit pas nous dépoüiller pendant la nuit; qu'il ne répondoit pas de nos vies; que nous devons nous retirer au village dont le *Sous-Bachi* étoit ennemi juré des voleurs, mais qu'il ne pouvoit pas répondre de ceux de la campagne, entre les mains desquels nous tomberions peut-être le lendemain sur la route de Cars. Nous fîmes dire aux voituriers de seller nos chevaux pour nous retirer au village, où non seulement nous serions en seûreté, mais en lieu propre à secher mes habits; ces malheureux, quelques instances qu'on pût faire, ne voulurent jamais se lever, & traitèrent le donneur d'avis de visionnaire. Inutilement nous emportâmes-nous; ils ne s'en emeâtèrent point; les cinq écus de Capitation leur tenoient plus au cœur que nos vies. J'eus beau les faire assêurer que je payerois pour eux, supposé que le *Sous-Bachi* les voulût exiger, ils crurent que c'étoit un leurre de ma part pour les engager à partir. Il y en eut un, qui pour faire le bon valet, apporta une brassée de broffailles, qu'il avoit amassées avec assez de peine, & qu'il avoit destinées à secher mes hardes; mais le donneur d'avis, dont nous admirions la charité, ne jugea pas à propos qu'on l'allumât, de peur de nous faire découvrir à quelques malhonnêtes gens qui auroient pû faire leur ronde; il assêura même, que si le *Sous-Bachi* avoit été averti du parti que nous avions pris, qu'il nous auroit obligez d'aller coucher au village; qu'il falloit que nous fussions chargez de tous les diamants du Royaume de Golconde pour fuir le monde avec tant de précaution. Tout cela ne toucha pas nos Persans; ils ne songeoient qu'à leur Capitation, mais nous en fîmes bien vangez le lendemain, quand on les saisit au colet aux portes de Cars, & qu'on les obligea de payer.

Ils eurent beau se renommer du Roy de Perse, & faire valoir les bons traitemens que les sujets du Grand Seigneur recevoient dans leurs pays. Les Turcs de Cars ont l'ame dure ; il fallut payer cinq écus par tête, & prendre un billet de *Carach* qui leur tint lieu de quittance, pour ne pas payer une seconde fois. Ils furent assez fots de nous proposer de les indemniser de ce tribut, parceque c'étoit pour nôtre service qu'on leur faisoit cette avanie ; nous répondîmes que nous n'avions pas mis cette clause dans nôtre marché, mais que pourtant nous aurions volontiers donné cet argent s'ils nous avoient fait coucher dans le village & non pas en pleine campagne à la merci des voleurs & des loups.

A la verité nous passâmes une cruelle nuit près de ce ruisseau. Elle nous parut encore plus longue après la retraite du donneur d'avis ; car enfin ce bon homme, voyant que sa rhétorique ne servoit de rien, se retira. Nous ne sçavions s'il étoit venu pour nous reconnoître, & pour avertir ses amis que nous avions une charge de marchandises outre nôtre bagage. Cependant ce qui paroïssoit marchandise n'étoit que nôtre *Recueil de Plantes seches* enfermées dans deux coffres à la Turquie. Le donneur d'avis n'avoit pas laissé de les soupeser en nous faisant ses remontrances & il en avoit admiré la légereté. Pour parler tout naturellement, je crois que nôtre air de pauvreté nous sauva, car tout nôtre bagage ne valoit pas la peine qu'on auroit prise de venir du village pour l'enlever. Néanmoins comme les nuits sont froides en Levant, & que celle-là me paroïssoit encore plus froide à moi qu'à aucun de la compagnie, parce que mes habits n'étoient pas encore bien secs, j'étois dans une étrange perplexité. Le chemin que nous avions à faire jusques à Cars augmentoit mon inquiétude ; on ne parloit que de brigands,

& nous n'avions point de lettre pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépouillé.

Nous eûmes aussi le chagrin d'être venus à Chout-touc sans voir les ruines d'*Anicavae* ou *Anicagué*, c'est à dire la ville d'*Ani* qui est le nom de je ne sçai quel Roy d'Arménie. Ces ruines sont sur les terres de Perse à demi lieüe du chemin que nous avons tenu; mais nos voituriers ne s'aviserent de nous en parler que lorsque nous fûmes arrivés au gîte. Je ne crois pas qu'il y ait rien de curieux à voir dans ces ruines pour des voyageurs; il n'y a que les débris des villes grecques qui meritent d'être vëus, parce qu'on y trouve toujours quelques restes d'Inscriptions, lesquelles bien souvent sont d'un grand secours pour débrouïller l'ancienne Geographie.

Nous partîmes donc le 17 Aoust à quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à sept heures sans rencontrer ni voleurs, ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea, & comme la peur de me noyer m'avoit laissé une incommodité qui m'obligeoit à descendre assez souvent de cheval, je proposai à la compagnie de nous reposer. La campagne étoit agréable, on y étendit la nappe, & les restes de nos provisions y furent consommés. Après ce repas nous continuâmes nôtre route dans un pays plat, réjouïssant & bien cultivé. On découvre trois ou quatre villages assez considérables, & l'on sent bien que l'on approche d'une des meilleures villes du pays. Nous trouvâmes des pâturages charmans au pied d'une colline fort agréable & les Bergers, qui n'étoient pas éloignés du grand chemin, avoient la physionomie d'être de bonnes gens.

Nous arrivâmes à Cars sur les quatre heures & nous y séjournâmes jusques au 22 Aoust pour attendre compagnie. Un gros parti de Curdes s'étoit avisé de venir camper

per dans les montagnes à deux journées de Cars, sur la route d'Erzeron ; & comme nous n'avions plus d'Evêque Armenien qui pût interceder pour nous , nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de risquer le passage sans Caravane. En attendant qu'il s'en presentât quelque une, nous vîmes plusieurs malades avec succès , au moins par rapport à leur santé ; car toutes nos visites ne nous procuroient que quelques plats de fruits , ou quelques pintes de lait. Les environs de Cars sont propres pour herboriser , & nous nous promenions en liberté à la faveur des amis que nous nous y étions faits en venant d'Erzeron. L'Aga qui avoit une fistule au fondement, quoiqu'il n'eust ressenti aucun soulagement de nos remèdes , vint pourtant nous en remercier & nous protesta qu'il ne permettroit pas que nous partissions sans bonne escorte. Un autre Seigneur que nous avons fort soulagé des hemorroïdes dont il étoit cruellement tourmenté, voulut lui-même nous accompagner avec trois ou quatre personnes de sa maison jusques à ce qu'il nous crut hors de danger ; tant il est vrai qu'il y a d'honnêtes gens par tout , & qu'une boîte de remèdes bien choisis , bien préparez , & donnez à propos, est un excellent passeport. Il n'y a point de lieu sur la terre où l'on ne se fasse de bons amis avec le secours de la medecine ; le plus grand Jurisconsulte de France passeroit pour un personnage fort inutile en Asie , en Affrique, & en Armenie ; les plus profonds & les plus zelez Theologiens n'y feroient pas de grands progrès si le Seigneur ne touchoit efficacement le cœur des infidelles : mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révere les Medecins. Le plus grand éloge qu'on puisse faire des gens de nôtre profession, c'est de convenir qu'ils sont nécessaires, car le Seigneur n'a établi la medecine que pour le soulagement

du genre humain. Je vous prie, M^{gr}, de me pardonner cette petite digression en faveur de mon mestier.

Voici la description de quelques belles Plantes qui naissent autour de Cars.

Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus & crispis, flore patulo subcæruleo. Coroll. Inst. Rei Herb. 3.

La racine de cette Plante qui est enfoncée dans les fentes des rochers, a près d'un pied de long, elle est grosse comme le pouce au collet, partagée en plusieurs têtes assez charnuës, divisées en grosses fibres assez cheveluës, blanches en dedans, mais tirant sur le jaunâtre vers le cœur. L'écorce en est brune & rouffatre. Les tiges hautes d'un pied & demi ou deux, sortent en bottes sept ou huit ensemble, épaissées d'environ deux ou trois lignes, fermes, pleines de moëlle blanche, lissés, vert-pâle, garnies en bas de feüilles assez fermes, longues de quatre pouces en comptant leur queüe. Elles sont assez semblables à celles de l'*Ortie*, lissés, vert-gai, crenelées profondément à grosses crenelures pointuës & inégales, recoupées, frisées, & même partagées vers le bas en quelques pieces menuës & inégales. Ces feüilles diminüent le long de la tige, & perdent tout-a-fait leur queüe vers le haut, où elles ressemblent aux feüilles de la *Verge dorée*, mais elles conservent toujours leur frisure. De leurs aisselles naissent, dès le bas, des fleurs attachées à des pedicules fort courts, évafées en bassin de plus d'un pouce de diametre sur un demi pouce de hauteur, & découpées en cinq parties. Du fond de ce bassin sortent autant d'étamines chargées de sommets jaunes. Le pistile est aussi long que les fleurs, & terminé par une espee d'ancre à trois crampons. Le calice est une autre espee de bassin d'environ cinq lignes de haut, vert-pâle, fendu en cinq pointes. Quand cette Plante a été broutée, comme cela arrive

souvent autour de Cars, elle pousse des branches dès le bas. Nous en avons veü des pieds dont les fleurs étoient fort blanches, & d'autres sur lequel elles étoient bleüiâtres. Les feüilles sont d'un gout d'herbe assez fort. La racine est fort douceâtre, les fleurs sans odeur. Toute la Plante rend un lait assez doux, mais qui a l'odeur de l'*Opium*.

Ferula Orientalis, Cachrys folio & facie. Coroll. Inst. Rei Herb. 22.

Sa racine est grosse comme le bras, longue de deux pieds & demi, branchuë, peu cheveluë, blanche, couverte d'une ecorce jaunâtre & qui rend du lait de la même couleur. La tige s'éleve jusques à trois pieds, épaisse de demi pouce, lisse, ferme, rougeâtre, pleine de moëlle blanche, garnie de feüilles semblables à celle du *Fenoüil*, longues d'un pied & demi ou deux, dont la côte se divise & se subdivise en brins aussi menus que ceux des feüilles de la *Cachrys*, *Ferula folio*, *semine fungoso laxi* de Morison, à laquelle cette Plante ressemble si fort qu'on se tromperoit si on n'en voyoit pas les semences. Les feüilles qui accompagnent les tiges sont beaucoup plus courtes & plus éloignées les unes des autres. Elles commencent par une étamine longue de trois pouces, large de deux, lisse, rouffâtre, terminée par une feüille d'environ deux pouces de long, découpée aussi menu que les autres. Au-delà de la moitié de la tige, naissent plusieurs branches des aisselles des feüilles; ces branches n'ont gueres plus d'un empan de long, & soutiennent des ombelles chargées de fleurs jaunes, composées depuis cinq jusques à sept ou huit feüilles, longues de demi ligne. Pour les graines, elles sont tout-a-fait semblables à celles de la *Ferule Ordinaire*, longues d'environ demi pouce sur deux lignes & demi de large, minces vers les bords,

rouffatres, légèrement rayées sur le dos, ameres & huileuses.

Lychnis Orientalis, Bupleuri folio. Coroll. Inst. Rei Herb. 24.

La tige de cette Plante est haute de trois pieds, épaisse de deux lignes, dure, ferme, droite, nouëuse, lisse, couverte d'une poussiere blanche comme celle qui est sur la tige des *Oeillets*, accompagnée en bas de feuilles longues de quatre pouces sur quatre lignes de large, vert-de-mer, pointuës, semblables à celles du *Bupleurum angustifolium, Herbariorum Lob.* relevées d'un côté, car d'ailleurs elles ne sont pas veinées. Celles qui sont aux premiers noeuds de la tige sont les plus longues, mais elles n'ont que quatre ou cinq lignes de largeur; les autres deviennent plus étroites; les dernières ressemblent à celles des *Oeillets*. De leurs aisselles, tout le long de la tige depuis la moitié en haut, naissent des branches longues de demi pied, dont les feuilles sont tres menuës, & ces branches soutiennent chacune trois ou quatre fleurs, dont le calice est un tuyau long d'un pouce ou de quinze lignes, épais d'une ligne vers le bas, & de deux lignes vers le haut où il est découpé en cinq pointes, vert-de-mer & lisse. Du fond du tuyau sortent cinq feuilles qui débordent de demi pouce, échancrées en deux parties assez arrondies, blanches en dessus, mais vert-jaunatre en dessous, relevées chacune de deux appendices blancs qui servent à former la couronne de la fleur. Les etamines sont blanches chargées de sommets jaunâtres. Le pistile qui est vert-pâle, oblong, surmonté de deux houppes blanches, devient un fruit long seulement de demi pouce & de trois lignes de diametre, il porte sur un pedicule de trois lignes de haut. Ce fruit est une coque dure, ovale, rouffatre, qui s'ouvre par la pointe en cinq ou six parties, & laisse échapper des

semences griffâtres assez semblables à celles de la *Jusquiame*. Toute la Plante est saveur d'herbe assez mucilagineuse.

Le 23 Aouft nous partîmes de Cars avec une petite Caravane destinée pour escorter une voiture d'argent que le *Carachi-Bachi* ou le *Receveur de la Capitation* envoyoit à Erzeron. C'étoient tous gens choisis, bien armez, & déterminez à se bien battre ; au lieu que les Caravanes des marchands sont composées de gens qui épargnent leur peau, comme l'on dit, & qui aiment mieux être rançonnez que d'en venir aux mains. Tout bien considéré, ce parti leur convient mieux, un marchand gagne toujours beaucoup, quand il sauve sa vie & ses marchandises pour une poignée d'écus. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là, & nous campâmes auprès de *Benecliamet* village dans une assez grande Plaine où nous trouvâmes une nouvelle escorte de Turcs, gens bien faits & bien résolus.

Le 24 Aouft le *Carachi-Bachi* qui avoit un Commandement du Pacha de Cars pour prendre dans les villages de la route autant de gens qu'il jugeroit à propos pour assurer le transport de son argent, fit venir des montagnes environ trente personnes bien armées qui ne laisserent pas de nous faire plaisir, car le bruit couroit que les Curdes vouloient enlever le tresor. Cette nouvelle escorte fut relevée le lendemain par une autre bande aussi forte. Une Caravane de soixante Turcs ne craint pas deux cens Curdes ; ceux-ci n'ont que des lances, & nos Turcs avoient de bon fusils & des pistolets. On ne partit ce jour-là que sur les neuf heures pour aller coucher à *Kekez* village situé dans la même Plaine à trois heures de distance. Nous eûmes une recrûe de sept ou huit personnes qui conduisoient du Ris à Erzeron ; mais ce n'étoit pas gens à fortifier nôtre troupe.

On ne fit que quatre lieües le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune par des montagnes dont les défilez font dangereux, & où fort peu de gens auroient pû facilement nous arrêter ; mais les tenebres favorisèrent nôtre marche, tandis que les Curdes dorment à leur aise. On se reposa le 26 jusques à neuf heures du matin, & l'on passa seulement sur une des plus hautes montagnes du pays couverte de *Pins*, de *Peupliers noirs*, & de *Trembles*. Comme nous apprehendions quelque embuscade, on détacha des Turcs pour aller reconnoître les passages, & ces batteurs d'estrade amenèrent au *Carachi-Bachi* quatre payfans qui l'assurèrent que les voleurs étoient restez en arriere, & que nous leurs avions dérobé une grande marche. A cette nouvelle on campa sur les trois heures après midi tout près d'une petite riviere où nous avions déjà campé en allant à Cars, le long de laquelle nous trouvâmes une belle espece de *Valeriane*, dont les racines font tout-à-fait semblables à celles de la *grande Valeriane des Jardins*, aussi grosses & aussi aromatiques. Les feüilles en font plus étroites ; mais comme la grande Valeriane ne se trouve pas, que je sache, en campagne, je crois que ce n'est autre chose que celle-ci qui est cultivée dans les Jardins depuis quelques siècles.

Le 27 Aoust nous marchâmes près de six heures, & nous retirâmes à *Lavander* village peu considérable. Le 28 après une route aussi longue, on arriva aux bains d'*Affancalé* bâtis assez proprement sur le bord de l'Araxe, à une petite journée d'Erzeron. Ils font chauds & fort frequents. L'Araxe qui tombe des montagnes où sont les sources de l'Euphrate, n'est pas considérable à Affancalé, dont la Plaine est plus fertile que celle d'Erzeron & produit de meilleur froment. Généralement parlant tous les bleds sont bas en Armenie, & la pluspart ne font que qua-

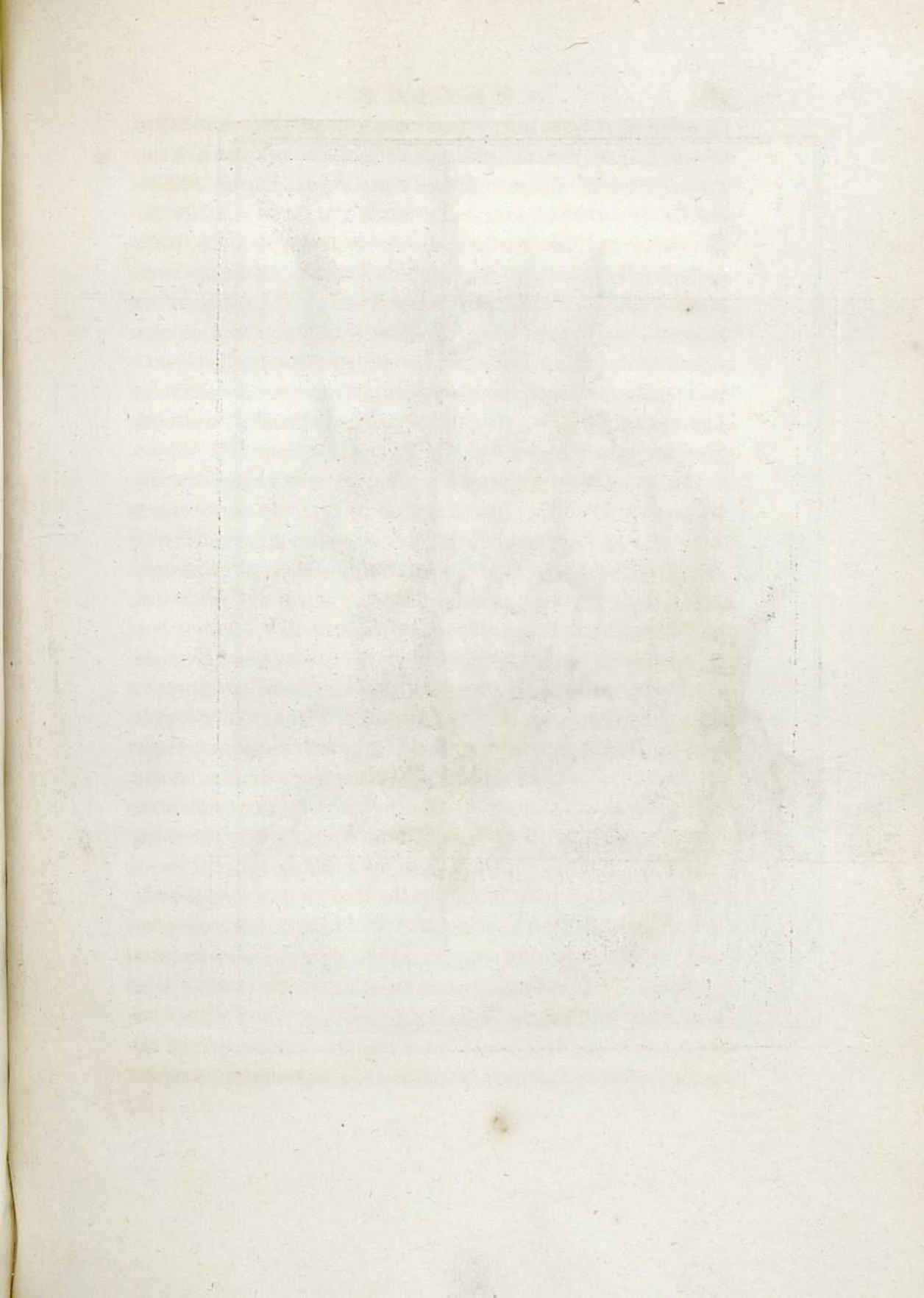
drupler, surtout auprès d'Erzeron ; mais aussi il y en a une si grande quantité, qu'elle supplée au reste. Si l'on n'avoit pas la commodité d'arroser les terres, elles seroient presque steriles.

Au milieu de la Plaine d'Assancalé s'éleve une roche horriblement escarpée, sur laquelle on a bâti la ville & une forteresse qui menace tous les environs, & où l'on apprehende plus la famine que le canon. Il n'y a pas plus de trois cens hommes de garnison, quoiqu'il en falust plus de quinze cens pour la deffendre. Les murailles sont comme en limaçon tout autour de la roche, flanquées sur des tours quarrées, dont le canon en empêcheroit les approches s'il étoit bien servi, car ces tours ne sont pas plus élevées que les murailles, & paroissent comme des plateformes. Les fossés n'ont gueres plus de deux toises de largeur, & encore moins de profondeur, creusés dans un roc tres dur. Si cette Place étoit sur la frontiere, on la rendroit imprenable à peu de frais. Les marchandises que l'on conduit d'Erzeron à Erivan par Assancalé, doivent demi piastre par charge, soit de cheval ou de chameau, quoique la difference des poids soit fort grande. Celles qui viennent d'Erivan à Erzeron ne payent que la moitié des droits. Nos Plantes seches ne payoient rien du tout ; les Turcs & les Persans ne sont pas cas de cette marchandise, que nous estimions pourtant plus que la plus belle foye du Levant.

Le chemin d'Assancalé à Erzeron est fort beau. Nous le fimes en six heures de temps, & nous courûmes le même jour embrasser M^r *Prescot* Consul de la nation Angloise, nôtre bon ami, qui avoit bien voulu être le depositaire de nos hardes, de nôtre argent, & de nos Plantes seches. Nous allâmes le lendemain rendre nos respects au Beglierbey Cuperli nôtre protecteur, qui nous

fit mille questions sur ce que nous avions veü dans nôtre route, & sur tout touchant la difference que nous troucions entre la Turquie & la Perse. Après l'avoir remercié de sa recommandation pour le Pacha de Cars, nous lui contâmes une partie de nos aventures; nous nous loüames fort du bon naturel des Persans, & du bon accueil qu'ils faisoient aux Francs. Il nous dit entre autres choses, que le Patriarche des Trois Eglises étoit *un bon marchand d'Huile*, faisant allusion au procez qu'il a avec le Patriarche Armenien de Jerusalem, pour le débit de l'Huile sacrée que l'on employe dans l'administration des sacremens parmi les Armeniens.

Nous allâmes visiter la campagne après nous être délassés dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des *40 Moulins* où nous avons laissé trop de Plantes rares en fleur, pour oublier d'en aller amasser les graines. Nous passâmes dans le même dessein le premier Septembre au *Monastere Rouge* des Armeniens, d'où nous montâmes encore vers les sources de l'Euphrate pour continuer nôtre moisson. Les Curdes, graces à Dieu, avoient evacué ces Montagnes, ainsi nôtre seconde récolte fut faite avec plus de tranquillité que la premiere. Cette récolte consistoit plus en graines de plantes que nous avions déjà veües, qu'en nouvelles découvertes; mais ces graines n'étoient pas le moindre fruit de nôtre voyage. C'est par leur moyen que les Plantes d'Armenie se sont répandues dans le Jardin du Roy, & dans les plus celebres Jardins de l'Europe, aux Intendans desquels nous en avons communiqué une bonne partie. Nous nous amusions de cette manière autour d'Erzeron, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & nous ne laissions pas de glaner utilement. Voici la description d'une tres belle espece d'*Armoise*, dont personne, je crois, n'a fait encore aucune
 mention





Artemisia Orientalis,
Tanacetii folio inodo-
ra Coroll. Inst. Rei
herb. 34.

mention. Elle se trouve dans le Cimetiere des Armeniens, & dans quelques endroits autour de la ville où elle ne fleurit qu'en automne.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, grosse comme le petit doigt, garnie de fibres cheveluës, blanche en dedans, couverte d'une écorce roussâtre. Les tiges naissent en bottes, hautes d'environ deux pieds, droites, fermes, lisses, vert-pâle, rougeâtres en quelques endroits, cassantes, accompagnées de feüilles tout-à-fait semblables à celles de la *Tanaïse*, mais insipides & sans odeur; les plus grandes ont environ trois pouces de long sur deux pouces de largeur, vert-brun, lisses, découpées profondément jusques à la côte, & recoupées à dents tres menuës; elles diminuent jusques au bout sans changer de figure. De leurs aisselles naissent des branches longues seulement de demi pied, subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs fort ferrées & relevées en haut; ce sont des boutons semblables à ceux de l'*Armoïse commune*, composez de quelques demi-fleurons fort menus & purpurins, renfermez dans un calice à petites écailles vert-foncé. Chaque fleuron porte sur un embryon de graine, lequel devient une semence tres menuë, roussâtre, longue de demi ligne. On ne découvre point de faveur ni d'odeur dans cette Plante; elle aime la terre grasse, fraîche, humide.

Au Sud-Est d'Erzeron est la vallée de *Caracaia* qui est toute remplie de belles Plantes. Nous y observâmes entre autres choses le vrai *Napél découpé*, comme le représente la figure que Clusius en a donnée. La *Caryophyllata aquatica*, *nutante flore CB.* n'y est pas rare. Rien ne nous faisoit plus de plaisir que de voir de temps en temps des Plantes des Alpes & des Pyrenées.

En attendant le départ de la Caravane de *Tocat*, dont

nous devons profiter pour aller à Smyrne, nous allions causer dans les Caravansérais pour apprendre des nouvelles. Nous y trouvâmes une troupe de ces gens qui vont chercher les Drogues en Perse & dans le Mogol pour les apporter en Turquie. Ils nous assûrèrent que c'est principalement à *Machat* ville de Perse, où ceux du pays font leurs principaux magasins; mais tout cela ne nous instruisoit gueres, car ceux qui remplissent les magasins, & ceux même qui vont encore plus loin chercher les Drogues sur les lieux & dans les villages où les payfans les apportent de la campagne, ne font gueres mieux informez. Je ne vois rien de si difficile que de faire une bonne *Histoire des Drogues*, c'est à dire de décrire non seulement tout ce qui compose la matiere medecinale, mais encore de faire la description des Plantes, des Animaux & des Mineraux d'où l'on les tire. Non seulement il faudroit aller en Perse, mais aussi dans le Mogol qui est le plus riche Empire du monde, & où l'on reçoit parfaitement bien les étrangers, sur tout ceux qui sont riches en especes d'or & d'argent. Tout s'y achette argent comptant, & il n'est permis d'en faire sortir que les marchandises, ainsi toutes les monnoyes étrangères restent dans le pays, où elles sont converties en celles du Prince: mais quelle peine n'auroit-on pas quand on seroit dans ce Royaume, si l'on vouloit s'éclaircir par soi-même de ce qui concerne la connoissance des Drogues! on se trouveroit obligé de se transporter sur les lieux où elles naissent, pour décrire les Plantes qui les produisent; & à combien de maladies ne s'exposeroit-on pas! la vie d'un homme suffiroit à peine pour bien observer celles que l'Asie produit. Il faudroit d'ailleurs parcourir la *Perse*, le *Mogol*, les *Isles de Ceylan*, *Sumatra*, *Ternate*, & je ne sçai combien d'autres contrées où l'on ne trouveroit pas les mêmes facilitez que

chez le Mogol. La seule Rhubarbe demanderoit un voyage à la Chine ou en Tartarie. Ensuite il faudroit descendre en Arabie, en Egypte, en Ethiopie. Je ne parle pas des Drogues qui ne se trouvent qu'en Amerique, & qui ne sont pas moins pretieuses que celles que nous fournissent les autres parties du monde. En allant en Amerique il faudroit relâcher dans les *Isles Canaries* pour décrire le *Sang de Dragon*.

Après cela je ne suis pas surpris si ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire des Drogues, sont tant de beveües, & moi le premier. On ne rapporte que des faits incertains & des descriptions imparfaites. Il est encore plus honteux pour nous de ne pas connoître celles qui se préparent en France. Où trouve-t-on des relations exactes du *Vermillon*, du *Tournesol*, du *Vert-degris*, de la *Poix*, de la *Terebentine*, du *Sapin*, de la *Melize*, de l'*Agaric*, de nos *Vitriols* !

En causant dans les Caravanserais d'Erzeron, nous apprîmes par les Caravaniers de *Wan*, ville de Turquie sur la frontiere de Perse à huit journées d'Erzeron, que l'on amassoit avec soin la terre qui est sur les grands chemins par où passent les Caravanes de Chameaux. On lessive cette terre & l'on en tire tous les ans plus de cent quintaux de Nitre, que l'on débite principalement dans le *Curdistan* pour faire de la poudre. On nous assêura que la terre des champs voisins des chemins de *Wan*, ne donnoit point de Nitre. Il faut cependant qu'elle contienne quelque chose de propre à devenir Nitre par le mélange de l'urine des chameaux.

La poudre à canon ne vaut pas quinze sols l'oque à Erzeron, aussi n'est-elle bonne que pour charger, il en faut de plus fine pour amorcer. Tout le monde y charge à cartouche, & rien n'est mieux imaginé pour tirer prom-

ptement avec nos fusils, Ceux que M^r de la Chaumete vient d'inventer, valent incomparablement mieux, & donnent la superiorité du feu à ceux qui s'en servent. On n'a jamais porté les armes au point de perfection où M^r de la Chaumete les a mises. Les Gibecieres dont on se sert en Levant, sont composées de tuyaux de canne assemblez ordinairement à double rang, assez semblables aux anciennes flutes de Pan, ou pour me servir d'une comparaison plus intelligible, aux sifflets de ces Chaudronniers ambulans qui vont chercher de l'ouvrage de Province en Province. La Gibeciere des Orientaux est légère, courbe, & s'accommode aisément sur le côté. Ses tuyaux sont hauts de quatre ou cinq pouces, & couverts d'une peau assez propre; chaque tuyau contient sa charge, & cette charge est un tuyau de papier rempli de la quantité de poudre & de plomb necessaire pour tirer un coup. Quand on veut charger un fusil, on tire un de ces tuyaux de la Gibeciere; avec un coup de dent on ouvre le papier du côté où est la poudre, on la vuide en même temps dans le canon du fusil, & on laisse couler le plomb qui est enfermé dans le reste du tuyau de papier. La charge est faite avec un coup de baguette que l'on donne par dessus & le même papier, qui renfermoit la poudre & le plomb, sert de bourre.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X X .

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Comme nous écrivions tous les soirs, pendant le sé-
jour que nous fîmes à Erzeron, ce que nous apprenions
pendant la journée en nous entretenant avec les Arme-
niens & principalement dans le Couvent où nous lo-
gions; il se trouva à la fin que nos remarques jointes à
celles que nous avons faites dans les autres Couvens &
sur nos différentes routes, me fournirent assez de matie-
re pour vous adresser une Lettre touchant le genie, les
mœurs, la religion, & le commerce de cette Nation. Je
vous prie donc, M^{gr}, de vouloir agréer le fruit de nos
conversations.

DES MŒURS,
de la Religion, &
du Commerce des
Armeniens.

Les Armeniens sont les meilleures gens du monde,
honnêtes, polis, pleins de bon sens & de probité. Je
les estimerois heureux de ne sçavoir pas manier les ar-
mes, s'il n'étoit nécessaire, de la manière dont les hom-
mes sont faits, de s'en servir quelquefois pour éviter
leur cruauté. Quoiqu'il en soit les Armeniens ne se mê-
lent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute
l'attention dont ils sont capables. Non seulement ils sont
les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beau-
coup de part à celui des plus grandes villes de l'Euro-
pe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Li-

vourne? Il n'y a pas long-temps qu'ils étoient établis à Marseille. Combien en trouve-t'on en Hollande & en Angleterre! Ils passent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, & dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Le centre des Marchands Armeniens n'est pas en Armenie, mais à *Julfa* celebre fauxbourg d'Hispaham, que tous les voyageurs ont décrit. Ce fauxbourg qui merite bien le nom de ville, puisqu'il renferme plus de trente mille habitans, est une Colonie d'Armeniens que le plus grand Roy de Perse *Cha-Abbas*, premier du nom, établit dabord dans Hispaham, & que l'on transporta peu de temps après au delà de la riviere de *Zenderou*, pour les séparer des Mahometans qui les méprisoient à cause de leur religion. On prétend que ce changement se fit sous le petit *Cha-Abbas*; d'autres assurent qu'il est plus ancien. Il est certain du moins que le premier auteur de la Colonie est le grand *Cha-Abbas* contemporain de Henri IV. à qui il envoya le P. Juste Capucin en qualité d'Ambassadeur; mais il n'arriva qu'après la mort du Roy. *Cha-Abbas* travailla efficacement à deux choses pour le bien de son Royaume: il le mit à couvert des insultes des Turcs, & il l'enrichit beaucoup par l'établissement du commerce. Pour empêcher les Turcs, que les Persans appellent *Osmalins*, de pénétrer avant dans les États, il crut qu'il étoit nécessaire de leur ôter le moyen d'entretenir de grandes armées sur ses Frontieres; & comme l'Armenie est une des principales, sur laquelle les Turcs se jettoient ordinairement, il la dépeupla autant qu'il le jugea nécessaire à son dessein. Le sort tomba sur la ville de *Julfa* la plus grande & la plus puissante du pays, dont les ruines se voyent encore sur l'Araxe, entre Erivan & Tauris. Les habitans de *Julfa* eurent ordre de passer à Hispaham, & depuis ce temps-là, cette ville qu'ils aban-

donnèrent s'appelle l'*Ancienne Julfa*. Les peuples de *Nac-sivan* & des environs d'Erivan furent dispersez en differens endroits du Royaume. On assure que ce Prince fit passer plus de vingt mille familles d'Armeniens dans la seule Province de *Guilan*, d'où viennent les plus belles foyes de Perse.

Comme Cha-Abbas n'avoit d'autre vetüe que d'enrichir ses Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il ne le pouvoit faire que par le commerce; il jetta les yeux sur la foye, comme la marchandise la plus pretieuse, & sur les Armeniens, comme gens les plus propres pour la débiter; tres-mal satisfait d'ailleurs du peu d'application de ses autres sujets & de leur peu de genie pour le commerce. La frugalité des Armeniens, leur œconomie, leur bonne foi, leur vigueur pour entreprendre, & pour soutenir de grands voyages, lui parurent des talens propres pour son dessein. La Religion Chrétienne qui leur facilitoit la communication avec toutes les nations de l'Europe, lui parut encore une disposition assez favorable pour parvenir à ses fins. En un mot, de laboureurs qu'étoient les Armeniens, il en fit des marchands, & ces marchands sont devenus les plus celebres commerçans de la Terre.

C'est ainsi que ce Prince, dont le génie étoit fort étendu pour les affaires de la guerre & pour la politique, scût profiter des talens de ses peuples & des marchandises du crû de son Royaume. Pour bien fonder le commerce il confia aux Armeniens de *Julfa la Nouvelle*, une certaine quantité de balles de foye pour faire voiturer par Caravanes dans les pays étrangers, & sur tout en Europe, à condition qu'il les accompagneroient eux-mêmes, & qu'à leur retour ils payeroient les balles au prix qui auroit été arrêté, avant leur départ, par des personnes judicieuses. Pour les encourager à pousser ce commerce, il leur re-

mit tout ce qu'ils pouvoient gagner au delà du prix qui auroit été fixé. Le succès répondit aux esperances du Prince & des marchands. Quoique la soye soit encore aujourd'hui la meilleure marchandise de Perse, elle étoit encore bien plus recherchée dans ce temps-là. Il n'y avoit presque pas de Meuriers en Europe; par contre l'or & l'argent qui étoient alors fort rares en Perse, commencèrent à y briller par le retour des Caravanes, de même que celles d'aujourd'hui font la richesse de ce Royaume. Les Armeniens, à leur retour, se chargèrent aussi de draps d'Angleterre & de Hollande, de Brocards, de Glaces de Venise, de Cochenille, de Montres, & de tout ce qu'ils jugèrent propre pour leur pays & pour les Indes. Peut-on voir un plus bel établissement! à combien de Manufactures n'a-t-il pas donné naissance en Europe & en Asie! Abbas le grand fit changer de face à toute la terre; toutes les marchandises d'Orient furent connues en Occident, & celles d'Occident servirent de nouvelle décoration à l'Orient.

Julfa la Nouvelle s'étendit bientôt sur la riviere de Zenderou. Il parut par la magnificence de ses Maisons & par la beauté de ses Jardins, que les habitans avoient pris le gout des meilleures villes d'Europe. On voit aujourd'hui au centre de la Perse ce qu'il y a de plus curieux dans les pays où ces marchands ont étendu leurs correspondances. Le Roy ne s'en mêle plus; les bourgeois de Julfa, par le moyen de leurs procureurs ou agens, soutiennent ce grand commerce, & font distribuer dans le reste du monde tout ce qu'il y a de plus curieux en Orient. Ces procureurs sont des Armeniens qui se chargent, moyennant un certain profit, d'accompagner les marchandises en Caravane, & de les débiter au plus grand avantage de ceux qui les leur confient.

Ces

Ces Armeniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les marchands de Julfa, sont infatigables dans les voyages, & méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons vû plusieurs & des plus riches, passer de grandes rivières à pied ayant l'eau jusques au col, pour relever les chevaux qui s'étoient abatus, & sauver leurs balles de foye ou celles de leurs amis ; car les voituriers Turcs ne s'embarassent pas des marchandises qu'ils conduisent, & ne répondent de rien. Les Armeniens dans les passages des rivières escortent leurs chevaux, & rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux & même les autres nations, pendant les Caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent guere dans leurs manières ; toujours égaux, ils fuyent les étrangers qui sont trop turbulens, autant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques ; ils les logent volontiers avec eux & leur donnent à manger avec plaisir. Quand nous soulagions quelqu'un de leurs malades, toute la Caravane nous en remercioit. Lors qu'ils sont avertis qu'une Caravane doit passer, ils vont un jour ou deux au devant de leurs confreres leur porter des rafraichissemens, & sur tout du meilleur vin : non seulement ils en offrent aux Francs, mais ils les obligent même par leurs honnêtetez d'en boire à leur santé. On les accuse mal à propos d'aimer trop le vin, il ne nous a jamais paru qu'ils en abusassent ; au contraire il faut convenir que de tous les voyageurs, les Armeniens sont les plus sobres, les plus œconomes, les moins glorieux. S'ils portent, en sortant de chez eux, des provisions pour les plus grands voyages, ils en rapportent souvent une bonne partie ; il est vray que ces provisions ne leur coûtent rien à voiturer, car ordinairement quand on loüe six chameaux, on en donne un septième sur le marché pour porter le bagage, les ustenciles, les hardes. Les provisions

dont les Armeniens se chargent chez eux, font de la farine, du biscuit, des viandes fumées, du beurre fondu, du vin, de l'eau de vie, des fruits secs.

Quand ils séjournent dans les villes, ils se mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais sans filets; ils peschent sur les routes, & ils nous ont fait souvent manger d'excellens poissons. Ils troquent sur les chemins des épiceries pour de la viande fraîche, ou pour d'autres denrées qui leur conviennent. En Asie ils débitent la quinquaillerie de Venise, de France, d'Allemagne. Les petits miroirs, les bagues, les colliers, les émaux, les petits couteaux, les ciseaux, les épingles, les aiguilles sont plus recherchés dans les villages que la bonne monnoye. En Europe ils portent du musc & des épiceries. Quelques fatigues qu'ils ayent, ils observent les jeûnes de l'Eglise comme s'ils étoient en repos dans une bonne ville, & ne connoissent pas de dispenses, même pendant leurs maladies. La seule chose qu'on peut reprocher aux Armeniens, en fait de commerce, c'est que lorsque leurs affaires tournent mal dans les pays étrangers où ils négocient, ils ne retournent plus chez eux; ils ont beau dire que c'est parce qu'ils n'ont pas le front de se montrer après une banqueroute, cependant leurs créanciers n'en sçauroient tirer aucune raison; mais d'un autre côté il faut leur rendre justice, les banqueroutes sont tres rares parmi eux.

Les Marchands de Julfa ont fait un Traité avec le Grand Duc de Moscovie pour faire passer dans ses Etats toutes les marchandises qu'ils trouveront à propos, & pour cela il n'est permis à aucun Marchand d'Europe, de quelque nation qu'il soit, d'avancer plus avant qu'à *Astracan* ville puissante que les Moscovites possèdent depuis l'an 1554. Elle est située au delà de la mer Caspienne sur les frontieres de l'Asie & de l'Europe. Le Grand Duc

favorise autant qu'il peut ce commerce; ceux de Julfa payent la doüanne de tout ce qu'ils font entrer en Moscovie, mais ils ne payent rien des marchandises qu'ils font passer de Moscovie en Perse. Voici le chemin qu'ils tiennent pour aller & venir. D'Hispaham ils font porter leurs marchandises à Tauris, à Schamakée & à Nofava Port sur la mer Caspienne à trois journées de Schamakée. On embarque à Nofava la soye & les autres marchandises de Perse & du Mogol pour les faire passer à Astracan. D'Astracan on les transporte par terre à Moscou, & delà à Archangel qui est le dernier Port de Moscovie sur l'Océan septentrional. Les Anglois & les Hollandois y font un grand commerce; on y embarque les marchandises pour Stokolm, & delà par le Détroit d'Elfenieur on les fait passer en Hollande & en Angleterre.

Frideric Duc de Holstein, comme dit Olearius, fit bâtir la ville de *Fridericstad* dans le Duché de Holstein, pour y établir un commerce de soye plus considérable que tous ceux qui se font en Europe. Pour cet effet il résolut d'entretenir correspondance avec le Roy de Perse afin d'en faciliter le transport par terre; mais cela ne se pouvant faire sans la permission du grand Duc de Moscovie, il jugea à propos en l'année 1633. de lui envoyer une Ambassade solemnelle, à laquelle il nomma *Crusius* l'un de ses Conseillers d'Etat, & *Brugman* Marchand d'Hambourg; ce dernier par son mauvais procedé joint aux dangers qu'il y avoit à effuyer en passant chez les Tartares du Dagesthan, fut cause que l'établissement des soyes échoüa; convaincu ensuite de malversations, il fut condamné à mort & executé à Gottorp le 5. May 1640. Les Hollandois qui ont voulu depuis ce temps-là se rendre les maîtres des soyes de Perse qui viennent à Astracan, sont obligez d'en prendre une certaine quantité tous les

ans, ce qui fait qu'ils gagnent peu sur cette marchandise, parce que les Armeniens leur font prendre la bonne & la mauvaise sans distinction. M^r Prescot nous assêura que les Anglois chargeoient beaucoup de marchandises d'Asie à Archangel, & qu'ils y trouvoient les meilleurs *Caviars* qu'on puisse manger. Celui que l'on vend en Turquie vient de la mer Noire; il est mal-propre & enfermé dans des outres: aucontraire le Caviar de la mer Caspienne est fait avec beaucoup de soin, & on l'enquaisse proprement. Nous mangeâmes chez M^r Prescot des œufs d'Esturgeons qui avoient été salez aux environs de la mer Caspienne, & des Caviars salez dans les mêmes endroits, lesquels nous trouvâmes excellens; les Sauciffons faits à Marseille ne sont pas meilleurs.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les Caravanferais d'Erzeron, en voyant faire les marchez parmi les Armeniens. On commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent sur la table: après cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une piece sur l'autre; cette chicane ne se fait pas sans bruit. Nous croyions, à les entendre parler, qu'ils étoient prêts à se couper la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être poussé & repoussé avec violence, les Courretiers ou Entremetteurs du marché, serrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne se quittent pas qu'il n'ait consenti que l'acheteur ne payera qu'une certaine somme; ensuite chacun rit de son côté. Ils prétendent, avec raison, que la veüe de l'argent fait plutôt conclurre les marchez.

A l'égard de la Religion, tout le monde sçait que les Armeniens sont Chrétiens, & ce seroient de tres bons Chrétiens sans le schisme qui les sépare de nous. On les accuse d'être Eutychiens, c'est à dire de ne reconnoître

qu'une nature en Jesus-Christ, ou pour mieux dire deux natures si bien confonduës, que quoiqu'ils admettent les proprietes de chacune en particulier, ils ne veulent pourtant entendre parler que d'une seule nature. Leurs plus habiles Evêques prétendent se laver de cette heresie, & soutiennent que toute l'erreur vient de la difette de leur langue, laquelle manquant de termes propres, fait qu'ils confondent souvent le mot de nature, avec celui de personne. Lorsqu'ils parlent de l'*Union hypostatique*, ils croyent la prouver assez en confessant que Jesus-Christ dans l'Incarnation est Dieu parfait & homme parfait, sans mélange, sans changement, & sans confusion. La verité est qu'ils ne s'expliquent pas tous également, & que la plupart ont grande vénération pour deux fameux Eutychiens *Dioscore* & *Barsuma*. Quand on leur reproche qu'ils excommunièrent les Peres du Concile de Calcedoine pour avoir condamné les premiers de ces heretiques; ils avoient que quoiqu'il paroisse ridicule d'excommunier les morts, la coûtume s'en étoit introduite parmi eux pour se vanger des Grecs, qui dans toutes leurs fêtes excommunient l'Eglise Armenienne; que pour eux ils n'avoient pas dessein d'excommunier précisément les Peres du Concile de Calcedoine qui avoient condamné Dioscore Patriarche d'Alexandrie sans trop examiner ses raisons; mais que leur intention étoit d'excommunier les Evêques Grecs d'aujourd'hui, comme successeurs des Prelats de la plus fameuse assemblée qui se soit jamais tenue en Grece; que les Peres Grecs avoient fait une grande injustice à Dioscore de confondre ses sentimens avec ceux d'Eutyches, puisque Dioscore avoit toujours soutenu que le Verbe Incarné étoit Dieu parfait & homme parfait. La source de l'inimitié irréconciliable des Arméniens & des Grecs vient depuis ce Concile; & cette ini-

mitié est si grande, que si un Grec entre dans une Eglise Armenienne, ou un Armenien dans une Eglise Grecque, les uns & les autres la croient profanée & la bénissent de nouveau.

Quand on veut approfondir leurs croyances, on trouve qu'il y a bien des articles de schisme qu'il ne faut pas attribuer à l'Eglise Armenienne, mais à des particuliers; par exemple il n'est pas vray qu'ils excommunient trois fois l'année l'Eglise Latine; les bonnes gens n'y pensent pas, & l'on ne trouve point cette pratique dans leurs Rituels, quoiqu'il ne soit que trop vray que certains phrenétiques Evêques ou *Vertabieds* déclarez contre l'Eglise Latine, l'ayent pratiqué ou le pratiquent encore; car dans une Eglise mal réglée, souvent chacun fait comme il l'entend. Le Patriarche *Ozietsi* ennemi juré des Latins, a peut-être ajouté à cette excommunication le nom du Pape saint Leon, parce qu'il avoit confirmé la condamnation de Dioscore. Quelque estime qu'ils ayent pour le grand Docteur *Altenasi*, ce seroit leur faire tort que d'attribuer à toute l'Eglise Armenienne les injures que ce fanatique a vomis contre l'Eglise Romaine.

Il n'y a que les plus fots ou les plus ignorans des Armeniens qui croient le petit Evangile. Ce petit Evangile est un livre rempli de fables & d'extravagances touchant l'enfance de Nôtre Seigneur; par exemple que *la Vierge en étant enceinte, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un; la Vierge luy dit alors qu'elle n'avoit qu'à mettre la main sur son ventre, & qu'elle connoitroit bien le fruit qu'elle portoit. Salomé y ayant appliqué sa main, il en sortit un feu qui la consuma jusqu'à la moitié du bras. Elle reconnut sa faute & retira sa main & son bras parfaitement gueris, après les avoir appliqués sur le même endroit par ordre de la Vierge.* Ils

prétendent que *le Fils de Dieu se seroit fait tort de passer par le sein d'une femme , qu'il n'en fit que le semblant , & que les Juifs firent mettre quelqu'un à sa place ;* ils ont tiré des Mahometans cette dernière rêverie. Ils disent aussi que *Jesus-Christ étant à l'école pour apprendre l'Armenien , ne voulut jamais prononcer la première lettre de leur alphabet , que le maître ne lui eût dit la raison pour quoi elle représente une M renversée ;* ce bon homme qui ne connoissoit pas l'Enfant Jesus , lui donna un soufflet. *Hé bien , dit Jesus sans s'émouvoir , puisque vous ne le sçavez pas je vais vous l'apprendre , cette lettre représente la Trinité par ses trois jambes.* Le maître d'école admira sa science & le rendit à sa mere , avouant qu'il étoit plus habile que lui. Mr Thevenot qui rapporte aussi ce conte , assure qu'il y a un manuscrit Armenien dans la Bibliothèque du Roy où l'histoire & les inventeurs de leurs caractères sont expliqués , mais il n'en fait remonter l'invention qu'à environ 400 ans ; ils se servoient auparavant de caractères Grecs.

Les Armeniens content que *Jesus-Christ étant à la chasse avec saint Barthelemy & saint Thadée , il tua cinq perdrix le long de l'Aras , & qu'une infinité de monde vint autour de lui pour l'entendre prêcher , mais que la nuit étant survenue , les deux Apôtres l'avertirent qu'il falloit renvoyer ces gens.* Jesus leur répondit ; *qu'après avoir donné à leurs ames la pâture nécessaire il falloit prendre soin de leurs corps , & que pour cela ils n'avoient qu'à faire bouillir les cinq perdrix avec une oque de ris.* Tout le monde en fut rassasié , & comme il ne faisoit pas clair , chacun crût qu'on lui avoit servi une perdrix entière. Le Roy d'Armenie qui aimoit fort la chasse en fut très fâché , & ordonna qu'on fît mourir les Apôtres & leur Maître. Jesus se sauva dans l'Arche sur les hauteurs du Mont

Macis ; mais saint Barthelemy & saint Thadée payèrent pour lui.

La plus plaisante histoire qu'ils racontent, est celle de Judas : *ce malheureux*, à ce qu'ils disent, *se repentant d'avoir trahi son Maître*, erut qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient pour sauver son ame, que de se pendre & d'aller aux Limbes où il sçavoit bien que Jesus Christ devoit descendre pour délivrer les ames ; mais le diable qui le vouloit mener en enfer lui jôia un tour de son métier ; il le soutint par les pieds, tout pendu qu'il étoit, jusqu'à ce que Jesus-Christ eût fait sa visite dans les Limbes, après quoi il le laissa cheoir & l'entraîna à tous les diables. Les Georgiens font mille contes aussi ridicules, tirez de leur petit Evangile. Je crois que ces deux ouvrages sont fabriquez de la même main.

Quoique les Armeniens ne veuillent pas entendre parler du Purgatoire, ils ne laissent pas de prier sur les tombeaux, & de faire dire des Messes pour les morts ; c'est peut-être l'avarice de leurs Prêtres qui, ayant aboli leurs dogmes, ont fait continuer l'usage d'une chose tres lucrative. Selon la pluspart de ces Prêtres, il n'y a présentement ni paradis ni enfer ; ils croient que l'enfer fut détruit après que Jesus-Christ en eut enlevé les ames des Saints, aussi-bien que celles des dannez. Par rapport à la création des ames, ils sont du sentiment d'Origene, sans sçavoir qu'il y ait eû un Origene dans le monde ; car ils s'imaginent que toutes les ames ont été créées au commencement du monde. Il y a des Millenaires parmi eux sans connoître Papias ni S^t. Irenée. Ils croient qu'après le Jugement universel, Jesus-Christ restera pendant mille ans sur la terre avec les prédestinez pour les faire jouïr de la beatitude. La pluspart des Docteurs Armeniens sont pourtant du sentiment, que les ames attendent le Jugement

ment universel dans un endroit qu'ils placent entre le Ciel & la Terre, où elles se flattent de jouir un jour de la gloire, quoiqu'elles soient dans la crainte d'être condamnées à un supplice éternel.

Saint Nicon qui étoit de la petite Armenie, & qui avoit passé quelques années de sa vie à faire des Missions dans la grande Armenie pendant le x. siècle, nous a laissé un Traité en Grec touchant *les Erreurs des Armeniens*; l'original est dans la Bibliothèque du Roy, & M^r Cotelier en a donné une version Latine. S. Nicon rapporte des choses fort singulieres sur la croyance de ces peuples, & ne les accuse pas seulement d'être disciples d'Eutyches, de Dioscore, de Pierre l'Armenien, & de Mantacunez; mais aussi d'être dans l'herésie des Monothelites. Il raconte quelques-unes des fables qui font encore partie de leur petit Evangile.

Cependant ces peuples ont des grandes graces à rendre au Seigneur qui leur envoya deux de ses Apôtres peu de temps après sa Passion. Baronius assure que S. Barthelemy & S. Thadée souffrirent le martyre en Armenie 44 ans après la mort de Jesus-Christ, en récompense de la foy qu'ils y avoient annoncée. Malheureusement elle n'y fist pas de grands progrès, car Eusebe nous apprend qu'un saint Evêque appelé *Meruzane* y fema le bon grain sous l'Empire de Dece, & Dieu répandit tant de benedictions sur ces peuples, qu'on ne voyoit que des Chrétiens parmi eux sous Diocletien. Maximien se mit en teste de les détruire, mais les Armeniens prirent les armes pour la défense de leur foy, & ce fut, comme dit Eusebe, la premiere guerre qu'on eût entreprise pour la religion. Enfin Dieu acheva d'ouvrir les yeux à ces peuples par le ministère de S. Gregoire l'*Illuminateur* Armenien de naissance, mais élevé à Cesarée en Cappadoce.

où il avoit été sacré par S. Leonce. S. Gregoire revint dans son pays sous l'Empire du grand Constantin, convertit Tyridate Roy d'Armenie par un miracle éclatant, & ce Prince qui l'avoit d'abord fait maltraiter, en fut si touché, qu'il obligea par un Edit tous ses fujets à embrasser le Christianisme. Le Saint acheva par sa doctrine, par son exemple, & par ses miracles, ce que le Roy ne pouvoit qu'ordonner. Une esclave qui se fit chrétienne à Constantinople en même temps, ne contribua pas peu par ses miracles à la propagation du Christianisme dans le même pays.

Il ne faut pas confondre S. Gregoire l'*Illuminateur* premier Patriarche des Armeniens, avec un autre Saint du même pays & du même nom, qui dans le x siècle vint mourir en France, reclus dans une solitude auprès de Pluviers en Beauce dans le Diocèse d'Orleans. Il passa sept ans dans cet hermitage, jeûnant à la mode de son pays, c'est à dire d'une manière que les Chrétiens d'Occident ne sçauroient presque imiter. Il ne mangeoit rien du tout les Lundi, Mercredi, Vendredi & Samedi; & même s'il rompoit son jeûne les mardi & vendredi après le soleil couché, c'étoit pour manger trois onces de pain d'orge, quelques herbes cruës, une poignée de lentilles trempées dans de l'eau & germées au soleil; les jours de Fêtes & de Dimanche il se nourrissoit un peu mieux, mais il ne mangeoit jamais de viande.

Le Clergé d'Armenie est composé du Patriarche, des Archevêques, des Evêques, des *Vertabiets* ou Docteurs, des Prêtres Seculiers, & des Moines. Le Patriarche porte le nom de *Catholicos* depuis fort long-temps; car Procope remarque que les Armeniens ont emprunté ce terme des Grecs. Les Armeniens ont plusieurs Patriarches aujourd'huy sur les terres du Roy de Perse, &

sur celles du Grand Seigneur. Outre celui d'*Itchmiadzin* qui est le plus celebre de tous, on compte en Perse celui de *Schamakée* proche la mer Caspienne, & celui de *Nac-sivan* que les Armeniens Catholiques Romains reconnoissent pour Patriarche après le Pape. En Turquie il y a deux Prelats qui se font eriger en Patriarches par le grand Visir, qui donneroit ce titre à tous les Prelats s'ils vouloient l'acheter comme font l'Evêque de *Cis* proche de *Tarse* en Cilicie, & l'Evêque Armenien de Jerusalem, lesquels à force de presens reçoivent leur mission & leur autorité de la Porte. Les Armeniens ont encore un autre Patriarche à *Caminiac* en Pologne, car le Pere *Pidou* Parisien Religieux Theatin & Missionnaire Apostolique, ménagea si bien les esprits des Armeniens de Pologne, & sur tout celui de leur Archevêque, qu'il les ramena à leur mere l'Eglise Romaine en 1666. On purgea leurs livres de toutes les erreurs qui séparent les Schismatiques d'avec nous. Ce Patriarche reconnut le Pape pour Chef de la veritable Eglise, & porta le Saint Sacrement dans les rues à la Procession générale que l'on fit pour en remercier Dieu plus solennellement.

Le Patriarche d'*Itchmiadzin* est le plus riche de tous dans un sens, car on assure qu'il a près de six cens mille écus de revenu. Tous les Armeniens qui le reconnoissent & qui passent l'âge de 15 ans, lui payent cinq sols par an. Les aîsez lui donnent jusques à trois ou quatre écus. Cependant il est pauvre dans un autre sens, & veritablement pauvre, puisqu'il est obligé de payer la Capitation pour retenir dans son troupeau ceux qui ne sont pas en état de satisfaire à ce tribut. Souvent il y consomme ses revenus & y ajoute de ses épargnes. Les Archevêques & Evêques lui envoient tous les ans l'état des pauvres familles de leurs dioceses, lesquelles on menace de faire vendre

ou de leur faire changer de religion faute de paiement de la Capitation. Ce Patriarche est vêtu auffi simplement que les autres Prêtres ; il vit tres frugalement & n'a qu'un petit nombre de domestiques, mais c'est un Prelat des plus considérables du monde par l'autorité qu'il a sur sa nation, laquelle tremble sous lui à la moindre menace d'excommunication. On assure qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnoissent. Pour se maintenir en place, combien ne donne-t-il pas au Gouverneur d'Erivan & aux puissances de la Cour ! Il faut être bien esclave de l'ambition pour acheter de semblables postes.

C'étoit autrefois le seul Patriarche parmi les Armeniens qui eût le pouvoir de faire le *St. Chresme* ou *Mieron*, du Grec *Myron*, composition liquide ou huile parfumée. Il en fournissoit tous les Etats de Perse & de Turquie ; les Grecs même l'achetoient avec vénération, & l'on disoit communément que des Trois Eglises il sortoit une fontaine d'huile sacrée, laquelle arrosoit tout l'Orient. Le Patriarche l'envoyoit aux Archevêques & aux Evêques Armeniens, pour le répandre & pour l'employer dans le Baptême & dans l'Extrême-Onction : mais depuis plus de 40 ans Jacob *Vertabiet* & Evêque Armenien qui faisoit sa résidence à Jerusalem, s'avisa de s'ériger en Patriarche sous le bon plaisir du grand Visir, & refusa de prendre le *Mieron* du Patriarche des Trois Eglises. Comme l'huile est à bon marché dans la Palestine, & que cette liqueur ne se corrompt pas, il en fit plus qu'il n'en falloit pour oindre, pendant plusieurs années, tous les Armeniens qui sont en Turquie. Voilà le sujet d'un grand Schisme parmi eux. Les Patriarches s'excommunièrent réciproquement ; celui des Trois Eglises forma un grand procès à la Porte contre celui de Jerusalem. Les Turcs qui sont trop habiles pour vouloir décider la question, se

contentent de recevoir les presens que leur font les Parties à mesure qu'elles reviennent à la charge : en attendant chacun débite son huile comme il peut.

Ils la préparent depuis les Vespres du Dimanche des Rameaux, jusques à la Messe du Jeudi Saint, laquelle ce jour là se celebre sur le grand vaisseau où l'on conserve cette liqueur. On n'employe ni bois ni charbon ordinaire pour faire bouillir la chaudiere où on la prépare, & cette chaudiere est plus grande que la marmite des Invalides. On la fait bouillir avec des bois benits, & même avec tout ce qui a servi aux Eglises, vieilles images, ornemens usez, livres déchirez & trop gras ; tout est reservé pour cette cérémonie. Ce feu ne doit pas sentir trop bon ; mais l'huile est parfumée par des herbes & par des drogues odoriferantes que l'on y mêle. Ce ne sont pas de petits clerics qui travaillent à cette merveilleuse composition ; c'est le Patriarche lui-même, vêtu pontificalement & assisté au moins de trois Prelats en habits Pontificaux, qui récitent tous ensemble des prières pendant toute la cérémonie. Le peuple en est plus frappé que de la présence réelle de Jesus-Christ ; tant il vrai que les hommes ne sont susceptibles que des choses sensibles !

Il n'y a rien à dire en particulier des Archevêques & des Evêques Armeniens, si ce n'est qu'il y en a plusieurs qui sont sans Diocese & qui logent dans des Monasteres dont ils sont Abbez. Tous ces Prelats sont subordonnez au Patriarche, comme dans les autres Eglises chrétiennes. Il seroit à souhaiter seulement qu'ils s'acquittassent de leurs devoirs ; mais ils n'ont aucun zèle & sont plongez dans une ignorance pitoyable ; aussi les considere-t-on bien souvent moins que les Vertabiets. Quelquefois ils sont Evêques & Vertabiets tout ensemble, c'est à dire Evêques & Docteurs. Ces Vertabiets qui sont tant de bruit pami les

Armeniens, ne font pas véritablement de grands Docteurs; mais ce sont les plus habiles gens du pays, ou du moins ils passent pour tels. Pour être receû à ce degré si eminent il ne faut pas avoir étudié la Theologie pendant longues années; il suffit de sçavoir la langue Arménienne litterale, & d'apprendre par cœur quelque sermon de leur grand Maître *Gregoire Atenafi*, dont toute l'éloquence brilloit dans les blasphèmes qu'il vomissoit contre l'Eglise Romaine. La Langue litterale est chez eux la Langue des sçavans, & l'on prétend qu'elle n'a aucun rapport avec les autres Langues Orientales; c'est ce qui la rend si difficile. On assure qu'elle est fort expressive & enrichie de tous les termes de la religion, des sciences & des arts, ce qui montre que les Armeniens étoient autrefois bien plus habiles qu'ils ne sont aujourd'hui. Enfin c'est un grand mérite chez eux d'entendre cette langue; elle ne se trouve que dans leurs meilleurs manuscrits. Les Vertabiet sont sacrez, mais ils disent rarement la Messe, & sont proprement destinez pour la predication. Leurs sermons roulent sur des paraboles mal imaginées, sur des passages de l'Ecriture mal entendus & mal expliquez, & sur quelques histoires vraies ou fausses qu'ils sçavent par tradition; cependant ils les prononcent avec beaucoup de gravité, & ces discours leurs donnent presque autant d'autorité qu'au Patriarche: ils usurpent sur tout celle d'excommunier. Après s'être exercez dans quelques villages, un ancien Vertabiet les reçoit Docteurs avec beaucoup de cérémonies, & leur met entre les mains le bâton pastoral. La cérémonie ne se passe pas sans Simonie, car le degré de Docteur étant regardé parmi eux comme un Ordre sacré, ils ne font aucun scrupule de le vendre de même que les autres Ordres. Ces Docteurs ont le privilege d'être assis en prêchant & de tenir le bâ-

ton pastoral ; au lieu que les Evêques qui ne sont pas Docteurs prêchent debout. Les Vertabets vivent de la quête que l'on fait pour eux après le sermon, & cette quête est considérable, sur tout dans les lieux où les Caravanes se reposent. Ces Predicateurs gardent le celibat & jeûnent fort rigoureusement les trois quarts de l'année, car ils ne mangent alors ni œufs, ni poisson, ni laitage. Quoiqu'ils parlent dans leurs sermons, moitié langue litterale & moitié langue vulgaire, ils ne laissent pas souvent de prêcher en langue vulgaire pour mieux se faire entendre : mais la Messe, le chant de l'Eglise, la vie des Saints, les paroles dont on se sert pour l'administration des Sacremens, sont en langue litterale.

Les Curez & les Prêtres Seculiers se marient de même que les Papas Grecs, & ne sçauoient passer à de secondes noces ; aussi choisissent-ils des filles dont le teint promette une longue vie & une forte santé. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe si fort qu'à peine sçavent-ils faire les fonctions Ecclesiastiques. Pour approcher de l'autel plus purement, ils sont obligez de coucher dans l'Eglise la veille des jours qu'ils doivent celebrer.

Les Religieux Armeniens sont ou Schismatiques ou Catholiques. Les Schismatiques suivent la Regle de Saint Basile ; les Catholiques celle de Saint Dominique. Leur Provincial est nommé par le Général des Dominicains qui se tient à Rome. Environ l'an 1320 le P. *Barthelemy* Dominicain réunit beaucoup d'Armeniens à l'Eglise Romaine que le Pape Jean XXII. gouvernoit alors, & ce grand Missionnaire y établit plusieurs Couvents de son Ordre ; il y en a encore quelques-uns dans la Province de *Nassivan* entre Tauris & Erivan. M^r Tavernier en a compté

jusques à dix, autour de la ville de Nacivian & de l'ancienne Julfa qui n'en est qu'à une journée; tous ces Monastères sont gouvernez par des Dominicains Armeniens. Pour former de bons sujets on envoie de temps en temps à Rome de jeunes enfans de cette nation que l'on élève dans les Sciences & dans l'esprit de l'Ordre de Saint Dominique. Chaque Monastere est dans un bourg, & l'on compte dans ce quartier-là environ six mille Catholiques. Leur Archevêque, qui prend le titre de Patriarche, va se faire confirmer à Rome après son élection & l'on suit dans son Diocèse le Rite Romain en toutes choses, excepté la Messe & l'Office que l'on chante en Armenien afin que le peuple l'entende. Ce petit troupeau vit faintement, il est bien instruit & il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient.

Les Armeniens Schismatiques sont assez à plaindre, ils jeûnent comme les Religieux de la Trappe, & tout cela ne leur servira de rien s'ils ne se rangent du bon parti. Ils font maigre deux jours de la semaine, le mercredi & le vendredi, & ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni huile, ni laitage. Les carêmes des Grecs sont des temps de bonne chere, en comparaison de ceux des Armeniens; outre leur longueur extraordinaire, il ne leur est permis dans ce temps-là que de manger des racines, & même il leur est deffendu d'en manger autant qu'il faut pour satisfaire leur appetit. L'usage des coquillages, de l'huile, du vin leur est interdit, excepté le Samedi Saint; ils reprennent ce jour-là le beurre, le fromage & les œufs. Le jour de Pasques ils mangent de la viande, mais seulement de celle dont on a tué les animaux ce jour-là, & non pas les jours précédens. Pendant le grand carême ils ne mangent du poisson & n'entendent la Messe que le Dimanche. Elle se dit à midi, & ils la nomment la *Messe basse*.

basse, parce que l'on tire un grand rideau devant l'autel & que le Prêtre, que l'on ne voit pas, ne prononce tout haut que l'*Evangile* & le *Credo*. Les fidelles ne communient que le Jeudi Saint à la Messe qui ne se dit qu'à midi; mais celle du Samedi Saint se celebre à cinq ou six heures du soir, & l'on y donne aussi la communion. Ensuite l'on rompt le carême, comme l'on vient de dire, en mangeant du poisson, du beurre ou de l'huile. Outre le grand carême, ils en ont quatre autres de huit jours chacun pendant le reste de l'année; ils sont instituez pour se préparer aux quatre grandes fêtes de Noël, de l'*Ascension*, de l'*Annonciation*, & de *Saint George*. Ces carêmes sont aussi rigoureux que le grand, il ne faut parler pour lors, ni d'œufs, ni de poisson, pas même d'huile ou de beurre; il y en a qui ne prennent aucune nourriture pendant trois jours de suite.

Les Armeniens ont sept Sacremens comme nous, le *Baptême*, la *Confirmation*, la *Penitence*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre* & le *Mariage*.

Le Baptême chez eux se fait par immersion comme chez les Grecs, & le Prêtre prononce les mêmes paroles, *Je te baptise au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit*; il plonge trois fois l'enfant dans l'eau en memoire de la sainte Trinité. Quoique nos Missionnaires les aient defabusez de répeter les mêmes paroles à chaque immersion, il y a encore beaucoup de Prêtres qui le font par pure ignorance. Pendant que le Curé récite quelques prières de son Rituel, il fait un cordon, moitié de coton blanc, & moitié de soye rouge, dont il a lui-même tordu les fils séparément. Après l'avoir passé au col de l'enfant, il fait les onctions avec le S^t Chrême, au front, au menton, à l'estomac, aux aisselles, aux mains & aux pieds, en faisant le signe de la croix sur chacune de ces parties. La céré-

monie du cordon se fait, disent-ils, en memoire du sang & de l'eau qui sortirent du côté de Jesus-Christ lorsqu'il receut le coup de Lance sur la Croix. On ne baptise que le Dimanche, à moins que l'enfant ne soit en danger de mort, & le Prêtre impose toujours le nom du Saint du jour, ou de celui duquel on doit faire la fête le lendemain, supposé qu'il n'y ait point de Saint particulier le jour du baptême. La Sage-femme porte l'enfant à l'Eglise, mais c'est le Parrain qui le rapporte chez la mere au son des tambours, des trompettes, & des autres instrumens du pays. La mere se prosterne pour recevoir son enfant, & le Parrain dans ce temps-là baise le dessus de la tête de la mere; ensuite on se met à table avec les parens, les amis, & le Clergé. Il faut que le Clergé soit de la fête, parce que les Armeniens croient qu'il n'y a que les Prêtres qui puissent baptiser valablement dans quelque rencontre que ce soit. J'ai même ouï dire qu'il y avoit des Prêtres qui baptisoient les enfans morts, & je n'ai pas de peine à le croire, puisqu'ils ne donnent l'Extrême-Onction qu'aux trépassés.

Les Baptêmes qui se font le jour de Noël sont les plus magnifiques, & l'on renvoye à ce jour-là les enfans dont la santé permet qu'on differe la cérémonie. Les fêtes les plus célèbres se font principalement dans les lieux où il y a quelque étang ou quelque riviere. On dresse pour cela un petit autel sur un bateau tout couvert de beaux tapis; le Clergé s'y rend dès que le soleil se leve, accompagné des parens, des amis & des voisins pour qui l'on prépare des bateaux ornez de même. Quelque rude que soit la saison, après les prières ordinaires, le Prêtre plonge l'enfant trois fois dans l'eau, & lui fait les onctions. Les peres n'en sont pas quittes à bon marché, car la fête se passe en festins & en présens; aussi y a-t-il beaucoup de



Prêtres Arméniens en habits Sacerdotaux.

peres qui n'attendent pas la fête de Noël, & qui supposent que leur enfant est mourant. En effet quelle folie de s'incommoder sans nécessité! Les Gouverneurs des Provinces s'y trouvent souvent, le Roy même vient quelquefois à Julfa pour voir ces sortes de fêtes: Il faut alors faire beaucoup de présens, outre les festins & les colations. Les femmes accouchées ne vont à l'Eglise que 40 jours après leur accouchement; elles observent plusieurs superstitions judaïques.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que les Armeniens confèrent deux Sacremens à la fois, le Baptême & la Confirmation, puisqu'ils donnent *le Saint Chrême* aux enfans. Ils croyent que tous les Prêtres peuvent administrer ce Sacrement, mais ils sont persuadés qu'il n'y a que le Patriarche qui puisse benir le Saint Chrême.

Pour la Communion, les Prêtres donnent aux fidelles un morceau de l'Hostie consacrée, & trempée dans le vin consacré; mais il est scandaleux qu'ils communient les enfans à l'âge de deux ou trois mois entre les bras de leurs meres, parce qu'ils rejettent le plus souvent les especes consacrées. Les Prêtres Armeniens consacrent avec du pain sans levain, & font eux-mêmes les hosties la veille du jour qu'ils doivent consacrer; elles sont semblables aux nôtres, si ce n'est qu'elles ont trois ou quatre fois plus d'épaisseur. Avant que de commencer la Messe, le Prêtre prend soin de mettre l'hostie sur une patene, & le vin tout pur dans un calice. Jesus-Christ, disent-ils, fit la Cene avec le vin, & réserva l'eau pour le Baptême. Le Prêtre couvre les especes d'un grand voile & les enferme dans une armoire près de l'autel du côté de l'Evangile. A l'Offertoire il va prendre le calice & la patene en cérémonie, c'est à dire suivi des Diacres & des Soudiacres, dont quelques-uns portent des flambeaux, & les autres des plaques de cui-

vre attachées à des bâtons assez longs, & garnies de clochettes qu'ils font rouler d'une manière assez harmonieuse. Le Prêtre précédé des encensoirs & au milieu des flambeaux & de ces instrumens de musique, porte les especes en procession autour du sanctuaire. C'est alors que le peuple mal instruit se prosterne & adore les especes non consacrées. Le Clergé encore plus coupable chante à genoux un Cantique qui commence, *le Corps du Seigneur est présent devant nous*. Il semble que les Armeniens aient pris cette abominable coutume des Grecs; car les Grecs, comme nous l'avons remarqué, par une ignorance inexcusable adorent aussi les especes avant la consecration. Leur erreur vient de ce qu'autrefois ils croyoient qu'il n'étoit permis de celebrer que le Jeudi Saint, & consacroient ce jour-là autant d'hosties qu'il en falloit pour tous les jours de l'année; on les gardoit dans une armoire à côté de l'Evangile, & le peuple avoit raison de les adorer quand le Prêtre les portoit de cette armoire à l'autel. Après cette petite procession le Prêtre met les especes sur l'autel, & prononce les paroles sacramentelles; se tournant vers le peuple qui se prosterne, baise la terre & frappe sa poitrine; il leur montre l'hostie & le calice, en disant, *Voici le Corps & le Sang de Jesus-Christ qui a été donné pour nous*. Il se tourne ensuite vers l'autel & communie en mangeant l'hostie trempée dans le vin. Quand il donne la communion aux fidelles, il répète trois fois les paroles suivantes pour en mieux faire sentir l'énergie. *Je crois fermement que ceci est le Corps & le Sang du Fils de Dieu qui ôte les pechez du monde, & qui non seulement est mon propre salut, mais celui de tous les hommes*. Le peuple répète tout bas ces paroles mot pour mot.

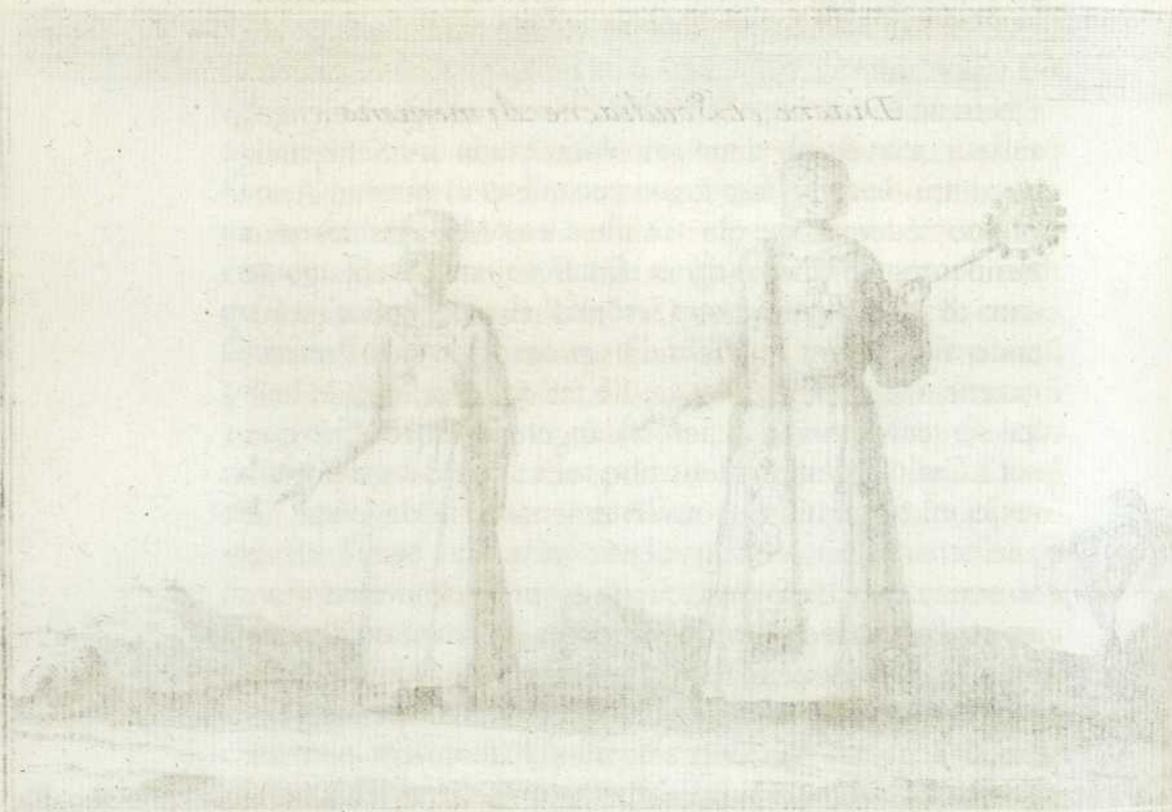
Malgré cette sainte précaution les Armeniens Schismatiques ne paroissent gueres pénétrer de la grandeur de

Diacre et Soudiacre Armeniens.



Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Disputatio de ...



Faint, illegible text at the bottom of the page, likely bleed-through from the reverse side.

cet adorable mystère. Ils se présentent la plupart à la communion sans préparation, & on la donne aux enfans de 15 ou 16 ans, sans confession, quoiqu'à cet âge ils ne soient pas si innocens que les peuples le supposent. Les Armeniens communient rarement à la campagne, parce que souvent le peuple n'a pas de quoi faire dire la Messe, & les Prêtres leur persuadent qu'une Messe mal payée n'a pas grande vertu.

Nos Missionnaires se font admirer par leur Science, par leur zèle & par leur générosité; mais les Schismatiques détruisent, par leur argent, ce que ces hommes Apostoliques édifient de plus solide. Les Missions les plus fleurissantes tomberont à la fin si Dieu ne change le cœur des Schismatiques. Ces malheureux qui n'appréhendent rien tant que les saints progrès de nos Prêtres, intéressent des puissances de l'Etat & ne cessent de leur représenter combien il seroit dangereux de souffrir que les Latins se multipliasent chez eux; que ces gens mal-intentionnez pour le gouvernement sont dévoüez au Pape & aux Princes Chrétiens; qu'il faut les regarder comme autant d'espions, qui sous prétexte de religion viennent pour reconnoître les forces du pays; qu'ils n'inspirent à ceux de leur Rite que l'esprit de sédition & de révolte; que les plus puissans Princes d'Europe ne s'intéresseroient pas pour eux s'ils ne s'en servoient comme d'autant d'Emissaires propres à étendre un jour leurs conquêtes. Toutes ces fausses raisons appuyées de force sequins, font ouvrir les yeux aux Mahometans; & malgré toutes les recommandations du monde, on oblige les Missionnaires à se retirer. Neantmoins ces Apôtres ne se rebutent point; on voit tous les jours en Levant de nouveaux Capucins, des Dominicains, des Carmes, des Jésuites, des Prêtres des Missions étrangères de Paris. Ils

instruisent ceux qui se présentent, ils baptisent, ils ramènent au bercail les brebis égarées, ils ouvrent les portes du Ciel aux Elus.

Quel dommage que les Armeniens n'ouvrent pas les yeux, car d'ailleurs ils sont d'un bon naturel & portez à la dévotion ! Leurs Eglises sont d'une grande propreté depuis qu'ils ont veû les nôtres; il n'y a dans chaque Eglise qu'un seul autel placé au fond de la nef dans le sanctuaire, où l'on monte par cinq ou six marches. Ils font des dépenses considérables pour orner ce sanctuaire. Il n'est permis à aucun séculier, de quelque qualité qu'il soit, d'y entrer. On voit bien par les richesses de ce lieu, que les Armeniens manient plus d'écus, que les Grecs de doubles. La misère paroît chez les Grecs dans ce qu'ils ont de plus sacré, à peine ont-ils deux petites bougies pour dire la Messe. Chez les Armeniens, au contraire, on voit de belles illuminations & de grosses torches; leur chant est bien plus agréable aussi, & la simphonie des sonnettes attachées à l'instrument dont on a parlé, & dont on donne ici la figure, inspire je ne sçai quoi qui attendrit le cœur; on en jouë à l'Évangile & quand on transporte les especes.

Les Armeniens n'apportent pas plus de préparation pour la Confession que pour la Communion; on peut même dire, sans calomnie, que la pluspart de leurs confessions sont autant de sacrileges. Les Prêtres ignorent l'essentiel de ce Sacrement, & les penitens qui sont de grands pecheurs aussi-bien que nous, ne sçavent pas distinguer le peché de qui ne l'est pas. Malheureusement ni les uns ni les autres ne sont pas capables de faire un bon acte de contrition. Les déclarations des pechez sont vagues & indéterminées; sans insister même sur ceux qu'ils ont commis, quelques-uns en disent trois fois plus qu'ils n'en ont fait, & récitent par cœur une liste de crimes

enormes, qui a été composée autrefois pour servir de modèle à faire leur examen. S'ils se confessent d'avoir volé ou tué, bien souvent les Confesseurs répondent que Dieu est tout plein de miséricorde ; mais il n'y a point avec eux de remission pour avoir rompu le Jeune, ou pour avoir mangé du beurre le mercredi ou le vendredi ; car leurs Prêtres qui font consister la religion à faire de grandes abstinences, leur imposent des penitences effroyables pour ces sortes de fautes ; ils ordonnent aussi quelquefois des mois entiers de penitence à ceux qui s'accusent d'avoir fumé, d'avoir tué un chat, une souris, un oiseau.

Ce seroit ici l'endroit de parler de l'Extrême-Onction des Armeniens, puisqu'ils la comptent parmi les Sacramens ; mais je ne vois rien de plus absurde que leur pratique, car ils ne la donnent qu'après la mort, & même ce n'est ordinairement qu'aux personnes sacrées ; les autres en sont tout-à-fait exclus.

Ils ont des regles particulieres pour le Mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne scauroit chez eux contracter un troisième Mariage ; ce seroit vivre dans la fornication. De même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Il n'y a pas grand mal jusque-là, peut-être même que les Mariages seroient mieux assortis que dans les autres Religions, si les parties se connoissoient avant que de s'unir ; mais on ne scait ce que c'est que de faire l'amour chez eux. Les Mariages se font selon la volonté des meres qui ne consultent ordinairement que leurs maris. Après qu'on est convenu des articles, la mere du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un Prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils. Le garçon se montre en même temps tenant sa gravité du mieux qu'il peut, car il n'est pas permis de rire à la pre-

miere entreveüe; il est vrai que cette entreveüe est fort indifferente, puisque la belle ou la laide ne montre pas même le blanc des yeux, tant elle est voilée. On presente à boire au Curé qui fait les fiançailles. Ce n'est pas la coutume de publier des bans. La veille des noces le fiancé envoie des habits, & quelques heures après il vient recevoir chez sa fiancée le présent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval & l'on n'oublie rien pour en avoir des plus beaux. Le fiancé sortant de la maison de sa future, marche le premier la tête couverte d'un raisseau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, suivant sa qualité; ce voile ou ce raisseau descend jusqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout; ce voile tombe jusques sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'Eglise au son des instrumens, en procession le cierge à la main & sans confusion. On met pied à terre à la porte de l'Elise, & les fiances vont jusqu'aux marches du sanctuaire tenant toujours la ceinture par les bouts. Là ils s'approchent de front, & le Prêtre leur ayant mis la Bible sur la tête, leur demande s'ils veulent bien se prendre pour mari & pour femme; ils inclinent la tête pour marquer leur consentement. Le Prêtre prononce alors les paroles sacramentelles, il fait la cérémonie des anneaux & dit la Messe. On se retire ensuite chez l'épousée, dans le même ordre qu'on étoit venu. Le mari se couche le premier; après avoir été déchauffé par sa femme qui est chargée du soin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte son voile que pour entrer dans le lit. Voilà comment se font

les

les Mariages, & les cérémonies qu'observent les jeunes mariées en Arménie.

*Et cette obscurité qui cache leur ardeur
Semble mettre à couvert leur honte & leur pudeur.*

Cependant cela s'appelle en bon françois, *acheter chat en poche*. On dit qu'il y a des Arméniens qui ne connoitroient pas leurs femmes s'ils les trouvoient couchées avec un autre homme. Tous les soirs elles éteignent la chandelle avant que de se dévoiler, & la plupart ne découvrent point leur visage pendant le jour. Un Arménien qui revient d'un grand voyage n'est pas assuré s'il trouvera la même femme dans son lit, ou si quelqu'autre femme, pour profiter de ses biens, aura pris la place de la défunte.

Quand les filles ont perdu leur mere avant que de se marier, c'est ordinairement la plus proche parente qui prend le soin de leur mariage. Quelquefois les meres accordent leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans; il y a même des meres qui pendant leur grossesse conviennent ensemble de marier les enfans qu'elles portent, supposé que l'un soit garçon & l'autre fille; c'est la plus grande marque d'amitié que les honnêtes gens se puissent donner. On les accorde dès qu'ils sont nés, & depuis les accordailles jusques à la consommation du mariage, le garçon envoie tous les ans, le jour de Pasques, un habit à sa maîtresse. Je ne parle pas des festins ni des réjouissances de la nôce; la fête dure trois jours, & les hommes ne sont point mêlez avec les femmes. On dit qu'on boit beaucoup de part & d'autre; ces bonnes dames se dévoilent entre elles, disent de bons mots, & surtout n'épargnent pas les liqueurs.

Les Arméniens ne font pas beaucoup de cérémonies

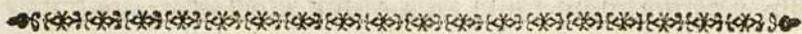
aujourd'hui pour les Ordres sacrez ; celui qui se destine à l'Etat Ecclesiastique, se presente au Curé, accompagné de son pere & de sa mere qui autorisent la declaration que leur fils fait de vouloir se consacrer à Dieu. Le Curé bien informé de son dessein, sans se mettre en peine de lui représenter la pesanteur du fardeau dont il va se charger, sans l'exhorter à demander à Dieu les graces nécessaires pour perseverer dans un état si saint, sans lui ordonner de pratiquer les vertus inséparables de ce ministère, se contente de luy mettre une chappe sur le dos en récitant quelques Oraisons. Voilà la premiere cérémonie. On la répète six fois, d'année en année, sans garder aucune regle pour le temps qui se trouve entre deux ; mais lorsque l'Ecclesiastique a atteint l'âge de 18 ans, il peut se faire sacrer ; ces impositions de la Chape, accompagnées de quelques Oraisons particulieres, ne servant que pour les autres Ordres, qui sont la Clericature, le Souf-diaconat & le Diaconat. En attendant si le Prêtre veut se marier, comme cela se pratique toujours chez eux, après la quatrième cérémonie on lui fait épouser la fille qu'il souhaite. Après l'imposition de la Chape, il s'adresse à un Evêque ou à un Archevêque qui le revêt de tous les habits sacerdotaux. Cette cérémonie coûte plus que les autres, car il faut payer plus cher à mesure qu'on avance dans les Ordres. Autrefois les Prêtres Armeniens ne pouvoient pas se remarier après la mort de leurs femmes ; ils ne se sont pas tout-à-fait relâchez sur cet article, mais ils ne peuvent plus dire la Messe quand ils épousent une seconde femme, comme si leur caractère étoit effacé par le second mariage. Les nouveaux Prêtres sont obligez de rester un an dans l'Eglise pour ne s'occuper que du service Divin : après lequel temps la plupart couchent dans l'Eglise la veille du jour qu'ils doivent celebrer ; quelques-

uns y restent cinq jours sans venir chez eux, & ne mangent que des œufs durs, & du ris cuit à l'eau & au sel. Les Evêques ne mangent de la viande & du poisson que quatre fois l'année. Les Archevêques ne vivent que de légumes. Comme ils font consister la perfection de la Religion dans les jeûnes & dans les abstinences, ils les augmentent à mesure qu'ils sont élevez en dignité; sur ce pied-là les Patriarches devoient quasi se laisser mourir de faim. Nos Missionnaires sont obligez d'entrer un peu dans leurs manières, car on ne peut meriter leur estime que par des jeûnes outrez.

Les Prelats ne font de l'Eau-benîte qu'une fois l'année, & ils appellent cette cérémonie *le Baptême de la Croix*, parce que le jour de *l'Epiphanie* ils plongent une croix dans l'eau après avoir recité plusieurs oraisons; & après que l'Eau-benîte est faite, chacun remplit son pot & l'emporte chez soi; les Prêtres, & sur tout les Prelats, retirent de cette cérémonie un profit tres considérable.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.





L E T T R E X X I.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

VOYAGE de To-
cat, & d'Angora.

Nous commençames à tourner tout de bon le dos au Levant le 12 Septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous sembloit que nous voyions les pointes des clochers de France, dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Méditerranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la Caravane qui s'assembloit pour *Tocat*, & nous partîmes le lendemain 13 Septembre pour les *Bains d'Elija* où le reste des Marchands s'étoient rendus. Ces eaux nous parurent plus chaudes que celles d'Affancalé, & que celles des environs du grand Monastere d'Erzeron.

Le 14 Septembre nous marchâmes depuis 5 heures du matin jusques à midi par des pays plats, mais si secs & si brûlez qu'on n'y trouvoit ni plantes ni graines. Nôtre Caravane n'étoit que d'environ 300 personnes, presque tous Armeniens qui conduisoient des foyes à *Tocat*, à *Smyrne* & à *Constantinople*. On partit le 15 à cinq heures & demi, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron sous le pont d'Elija. Nous l'avions toujours côtoyée à gauche, mais la campagne nous parut bien plus rude que

celle du jour précédent ; ce ne sont que rochers qui déterminent l'Euphrate à couler vers le couchant. Les bords de cette riviere sont couverts d'une belle espece d'*Epine-vinette*, plus haute que la nôtre, & que l'on distingue par son fruit. C'est une grappe à sept ou huit grains cylindriques, longs d'environ 4 lignes sur deux lignes d'épais, noirs, couverts d'une fleur semblable à celle des prunes fraîches, pleins d'un suc violet moins aigre & beaucoup plus agréable que celui de l'*Epine-vinette*. L'arbrisseau dont nous parlons a les feuilles longues d'environ deux pouces sur près de 10 lignes de largeur, aigrettes & dentées. Le bois en est jaune, garni d'épines dures, quelques-unes simples, & les autres à deux ou trois piquans. Cette plante a levé de graine dans le Jardin du Roy.

Le 16 Septembre on marcha depuis quatre heures & demi du matin jusques à une heure après midi, dans une vallée étroite, désagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un seul Caravanferai, & où l'Euphrate qui coule toujours vers l'Oüest fait plusieurs détours. Nous fûmes obligez de passer deux fois cette riviere, ayant appris par une Caravane composée de 24 Chameaux, qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat. A cette nouvelle nous nous rassemblâmes pour tenir Conseil, & il fut décidé qu'on tâcheroit de faire la meilleure contenance qu'il seroit possible. On ne manqua pas de mettre dans le centre de la marche tous les chevaux chargez de foye, & nous nous trouvions tantôt parmi eux, & tantôt à l'arrière garde. On arriva sur les 11 heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions sur la pente de la colline à la veüe de ce coupe-gorge, on détacha trois fusiliers pour aller reconnoître le passage; heureusement ils rapportèrent qu'ils n'avoient

veû que trois ou quatre cavaliers armez qui se retiroient dans les montagnes, ainsi nous passâmes le défilé sans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. C'est dans cet endroit-là que l'Euphrate fait un coude considerable vers le Midi pour s'approcher de l'autre de ses branches, laquelle passe à *Mammacoutum*. Nous continuâmes nôtre route vers le Sud-Oüest, & fûmes obligez de camper à demi heure du défilé, presque à mi-côte d'une montagne assez rude, dans une solitude affreuse où l'on ne voit ni village ni Caravanserai; on eut même assez de peine à trouver des bouzes de vaches pour faire bouïllir la marmite.

Le 17 Septembre nôtre route fut courte, mais fort incommode; on passa sur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, où nous campâmes après 4 heures de marche, auprès de *Caraboulac* village assez joli. Nous fûmes joints ce jour-là par une Caravane de Marchans de soye, aussi forte que la nôtre; elle étoit partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle avoit fait plus de diligence, sur le bruit qui couroit qu'un Pacha Mansoul s'étoit mis à la tête des voleurs. Cette recruë nous fit plaisir & nous partîmes tous ensemble de Caraboulac sur les 5 heures du matin pour venir à *Acpounar* autre village où nous arrivâmes à une heure après midi. La route seroit assez commode, n'étoit qu'il faut passer par une montagne fort élevée & toute découverte.

Le 18 Septembre on partit à 4 heures du matin pour n'aller pourtant pas bien loin, car nous campâmes sur les 8 heures & trois quarts auprès d'un ruisseau qui coule vers l'Oüest. Il est vrai que nous passâmes sur une montagne couverte de Pins, dont la descente est fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortuë, sur la gauche de

laquelle on voit le reste d'un vieux Aqueduc à arcades arrondies qui paroît assez ancien. Nous passâmes ce même jour la riviere qui va se jeter dans la mer Noire à Vatiza ; cette riviere vient du Midi , au lieu que dans nos Cartes on la fait couler du côté de l'Est.

Le 19 Septembre on continua de marcher au Nord-Oüest, dans une autre vallée fort étroite, après quoi nous entrâmes dans une assez-belle plaine, à l'Oüest, où coule un agréable ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, se voyent deux morceaux de colonnes antiques, sur le plus petit desquels il y a des caracteres grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner ; & d'ailleurs l'inscription nous en parut tres usée. Peut être qu'elle fait mention du nom de quelque ancienne ville sur les ruines de laquelle *Sukmé* a été bâti. Après une route de cinq heures & demi, on campa auprès d'un autre village appelé *Kermeri*.

La marche du 20 Septembre fut de 7 heures, & nous nous arrêtames à *Saryoular* autre village bâti de même que *Kermeri*, c'est à dire fort pauvrement. A la descente de la montagne & à l'entrée d'un coupe-gorge, on découvrit cinq ou six voleurs à cheval, qui se retirèrent, sur ce que nous les menacions de tirer sur eux. On mit pied à terre en tenant le fusil, les pistolets, le sabre ou la lance à la main ; car nous avions dans nôtre troupe des gens armez de toutes ces différentes pieces, mais il y en avoit peu qui fussent bien résolus de s'en servir ; pour moi j'avoüe franchement que je ne me sentoie pas l'ame guerriere ce jour-là. Les balles de foye étoient au milieu de la marche, & les cavaliers les plus lestes s'étoient partagez à la tête & à la queue. Quelques voleurs parurent à un quart de lieuë de là sur les hauteurs voisines ; cependant

nous ne laiffâmes pas d'entrer dans une petite plaine terminée par un vallon, à l'entrée duquel s'étoient postez 15 ou 20 de ces voleurs, qui nous voyans venir en bon ordre, jugerent à propos de se retirer. Ces malheureux font des montagnards qui volent quand ils se trouvent les plus forts, & qui n'ont pas l'esprit de s'entendre ni de bien faire leurs parties. Il est certain que s'ils nous avoient attaquez avec fermeté, ils auroient enlevé la moitié des balles de foye. Quelques voleurs de nuit qui se mêlerent avec nous sur le matin, dans le temps qu'on chargeoit les balles, furent bien plus habiles, car ils détournèrent deux mulets avec leur charge, & l'on n'en entendit plus parler. Les montagnes par où nous passâmes font couvertes de taillis de charmes, parmi lesquels on voit des *Pins*, de la *Sabine* & du *Genièvre*. Les Melons d'eau font excellens dans tous ces quartiers-là; les meilleurs ont la chair rouge-pâle, & les graines rouge-brun tirant sur le noir; les autres ont la chair jaunatre & la graine noire; les moins sucez ont la chair blanche.

Le 21 Septembre nous partîmes à 5 heures du matin, & passâmes sur la plus haute, la plus rude & la plus ennuyeuse montagne du pays, toujours sur nos gardes de peur des voleurs. La veüe d'une infinité de Plantes rares nous consoloit de nos allarmes; ces Plantes naissent parmi le *Chêne commun*, le *Saule musqué*, l'*Alifler*, le *Tamaris*, les *Pins*, l'*Epine-vinette à fruit noir*.

Le 22 Septembre nous ne découvrîmes depuis 5 heures du matin jusques à midi, que des roches fort escarpées, toutes de marbre blanc, ou de jaspe rouge & blanc, parmi lesquelles coule avec rapidité, du levant au couchant, la riviere de *Carmili*. Nous eûmes pour gîte un mauvais Caravanferai, ou plutôt une grange dans laquelle



Celtis Orientalis, minor foliis minoribus, et crassioribus, fructu flavo
Coroll. Inst. Rei herb. 42.

laquelle nous trouvâmes une banquette haute de trois pieds, sur quoi chacun étendit son équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit. Ce lieu n'étoit éclairé que par des ouvertures plus petites que les fenêtres des chambres des Capucins. Nous fûmes heureux de trouver cette retraite, car outre qu'il plût presque tout le jour, il tomba aussi de la grêle pendant toute la nuit. Nous observâmes ce jour-là des *Amandiers sauvages* qui sont beaucoup plus petits que l'*Amandier commun*, mais leurs branches ne sont pas terminées par un piquant comme celles de l'*Amandier sauvage* qui naît en Candie. Les feuilles de l'espece dont nous parlons, n'ont que quatre ou cinq lignes de large sur un pouce & demi de long, & sont de même couleur & de même tiffure que celles de nos *Amandiers*. Le fruit du sauvage est à peine de 8 ou 9 lignes de long sur 7 ou 8 lignes de large, mais il est tres-dur. Le noyau est moins amer que celui de nos amandes ameres, & sent le noyau du fruit du Pescher. On voit aussi dans ces quartiers-là une espece de *Micocoulier* qui me parut fort remarquable.

Cet arbre ne vient guere plus haut qu'un Prunier, mais il est plus touffu; ses branches ont le bois blanc avec l'écorce vert-brun; ses feuilles sont plus roides & plus fermes que celles de nôtre *Micocoulier*, plus petites, plus épaisses, moins pointuës, longues ordinairement d'un pouce & demi, assez semblables à celles du Pommier, mais de la tiffure de celles du *Micocoulier*; elles sont vert-brun en dessus, vert-blanchatre en dessous, de saveur d'herbe, dentées sur les bords, & l'une des oreilles de leur base est plus petite & plus basse que l'autre. Les fruits naissent dans les aisselles de ses feuilles, longs de 4 lignes presque ovales, jaunes, tirans sur le brun quand ils sont bien meurs. Leur chair est jaunatre, douce mais slipti-

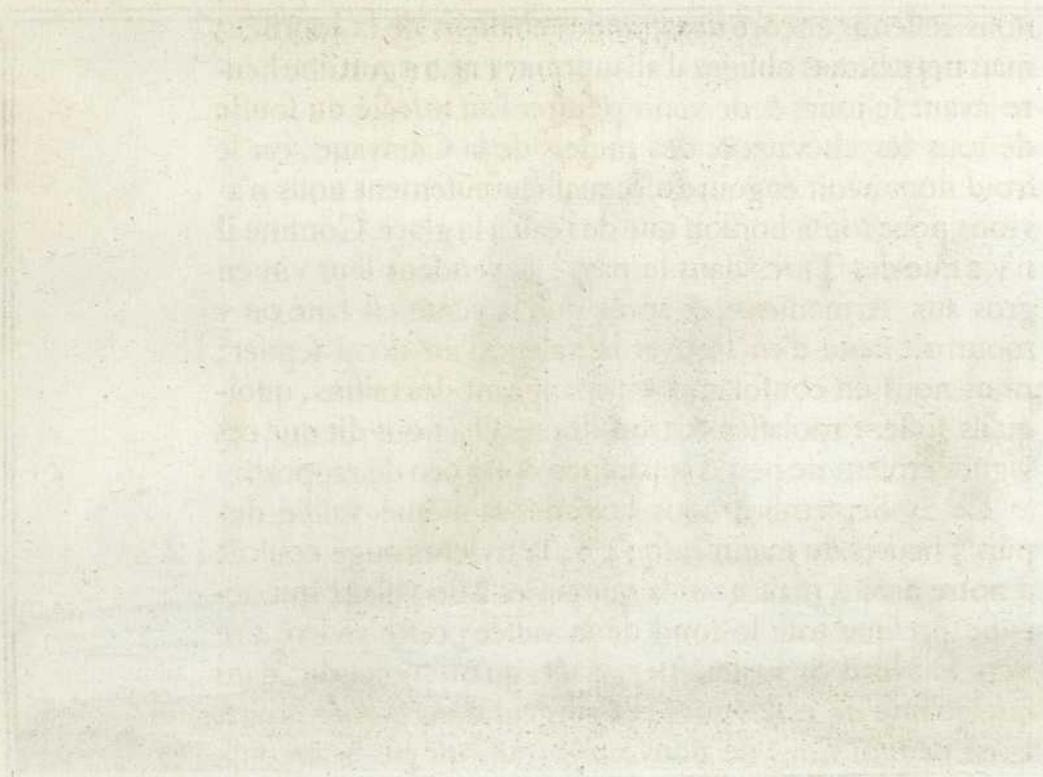
que, le noyau est verd & renferme une graine moëlleuse comme l'espece commune.

Le 23 Septembre nôtre marche fût de 8 heures & demi ; on trouva à la sortie du Caravanferai une montagne fort haute, fort rude & toute pelée ; mais nous entrâmes ensuite dans une grande & belle Plaine où nous campâmes auprès d'un village appelé *Curtanos*. Le 24 nous partîmes à 4 heures du matin de la plaine de *Curtanos*, & passâmes sur une montagne & dans des vallées fort rudes où coule, à droite du chemin, une riviere toute rouge par la grande quantité de Bol qu'elle détrempe. Elle serpente par des défilez fort dangereux où à peine des bêtes de somme peuvent passer les unes après les autres. Ces défilez nous conduisirent enfin au pied d'autres montagnes toutes heriffées de pointes, sur la plus haute desquelles est bâtie la ville de *Chonac* ou *Couleifar*, petite Place disposée en amphitheatre, & terminée par un vieux château. La riviere, qui paroît toute sanglante, passe au bas de la montagne & rend le passage encore plus affreux. Les environs sont horriblement escarpez, mais on change tout d'un coup de situation, car passé *Chonac* on entre dans une des plus belles vallées d'Asie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement auquel on ne s'attend pas naturellement, fait un contraste fort agréable qui dure jusqu'à *Agimbrat* ou *Agimourat* petite ville à une heure & demi de *Chonac*. *Agimbrat* est sur une montagne semblable à un pâtre écrasé, au pied duquel passe la même riviere. Un rocher s'élève à côté de la ville, sur lequel est un ancien château ruiné qui gardoit anciennement ce passage de la vallée. Nous ne vîmes que des belles Plantes pendant toute cette journée ; les vignobles sont mêlez de *Peschers*, d'*Abricotiers*, & de *Pruniers*. Nôtre gîte fut tres-agréable, c'est un beau Caravanferai au

CHONAC ou COULEISAR.



... of the ... in ...



... of the ... in ...

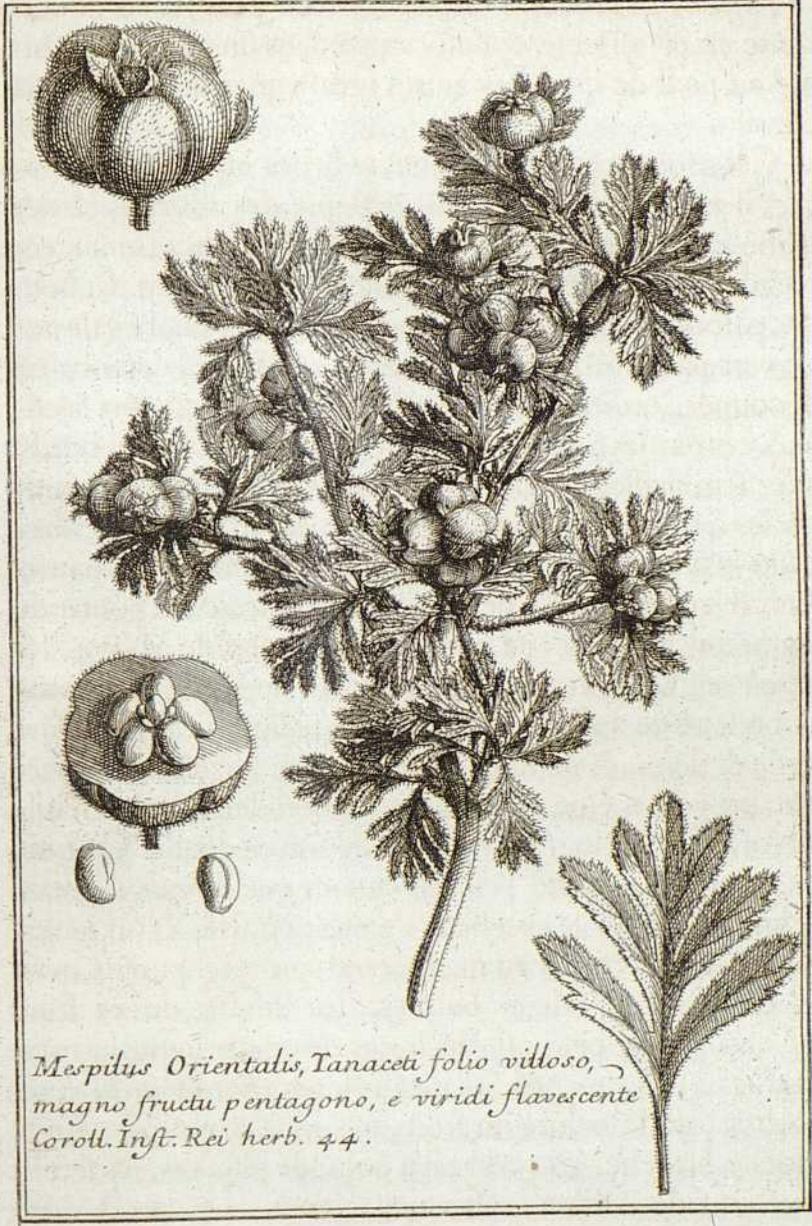
pied de la riviere, à double nef comme la grande Sale du Palais à Paris, la voute est de pierre de taille, & les arcades sont bien cintrées; mais ce bâtiment qui est d'une beauté surprenante pour le pays, n'est éclairé que par des lucarnes, & l'on y loge sur une banquette qui regne tout autour de chaque nef. Pour nous qui aimions le frais, nous allâmes coucher dans la cour où nous ne laissons pas de nous ressentir encore des grandes chaleurs de la journée; mais nous fûmes obligez d'abandonner nôtre gîte une heure avant le jour, & de venir respirer l'air infecté du souffle de tous les chevaux & des mulets de la Caravane, car le froid nous avoit engourdis, & malheureusement nous n'avions pour toute boisson que de l'eau à la glace. Comme il n'y a que des Turcs dans le pays, ils vendent leur vin en gros aux Armeniens, & après que la vente est faite on y mourroit faute d'en trouver la valeur d'un demi septier; nous nous en consolâmes en mangeant des raisins, quoiqu'ils fussent molasses & trop doux. On nous dit que ces vignes étoient de peu d'apparence & de peu de rapport.

Le 25 Septembre nous suivîmes la même vallée depuis 5 heures du matin jusqu'à 8, la riviere rouge couloit à nôtre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe presque tout le fond de la vallée; cette riviere tire vers le Nord & va se jeter, à ce qu'on nous dit, dans quelqu'une de celles qui se dégorgent dans la mer Noire. C'est dequoi nous ne nous embarrassons pas beaucoup, parceque les marchands des Caravanes ne donnent pas de grands éclaircissements sur ces sortes de matieres; mais nous étions fort inquiets de sçavoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyoit, quelque part que l'on jettât la veüe, que l'ouverture par où la riviere s'échape. Nos Armeniens nous montrèrent bientôt la route, & la tête de la Caravane commença à monter sur la plus haute mon-

tagne que nous eussions encore passée depuis Erzeron. On y voit beaucoup de *Chênes* & de *Pins*, mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espece d'abîme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

Ces montagnes produisent de belles especes d'*Azarolier*, il y en a qui sont aussi gros que des *Chênes*. Leur tronc a l'écorce gercée & grifatre, les branches touffuës & étenduës sur les côtez. Les feüilles sont disposées par bouquets, longues de deux pouces & demi sur 15 lignes de large, vert-pâle, luisantes, légèrement veluës des deux côtez, découpées ordinairement en trois parties jusque vers la côte, & ces parties sont dentées fort proprement sur les bords, assez semblables à celles de la *Tanaïsie*; la partie qui termine les feüilles est encore recoupée en trois parties. Les fruits naissent deux ou trois ensemble au bout des jeunes jets, & ressemblent à des petites *Pommes* d'un pouce de diametre, arrondies en cinq coins en côte de *Melon*, légèrement velus, vert-pale tirant sur le jaune, avec un nombril relevé de 5 feüilles longues de 4 lignes, larges d'une ligne & demi, & dentées de même que les feüilles de l'arbre: on voit même quelquefois une ou deux de ces feüilles sortir de la chair du fruit ou de son pedicule. Ce fruit quoi qu'agréable, ne l'est pas autant que l'*Azarole*, mais je crois qu'il seroit excellent s'il étoit cultivé. Non seulement les *Armeniens* en mangèrent tant qu'il purent, mais ils en remplirent leurs besaces. Le centre de ce fruit est occupé par cinq osselets longs de quatre lignes, arrondis sur le dos, un peu aplatis sur les côtez, aigus du côté qui regarde le centre du fruit, tres-durs & remplis d'une moëlle blanche. Cet arbre n'a point de piquans, ses feüilles sont fades & d'un goût mucilagineux.

Les autres especes d'*Azarolier* ont le fruit rouge & ne



Mespilus Orientalis, Tanaceti folio villosa, magno fructu pentagono, e viridi flavescente Coroll. Inst. Rei herb. 44.

different entre elles que par la grosseur de leurs fruits, dont quelques-uns ont un pouce de diametre, & les autres n'ont que 7 ou 8 lignes d'épaisseur. Ces sortes d'arbres qui ne sont pas plus hauts que nos *Pruniers*, ont le tronc gros comme la cuisse, couvert d'une écorce grise & comme gerfée. Les branches en sont touffuës, terminées par des piquans fermes, noirâtres & luisans. Les feüilles naissent par bouquets, semblables à celles de l'*Azarolier*, longues d'un pouce & demi, vert-pâle, veluës, cotonneuses des deux côtez, découpées en trois parties, dont celle du milieu est refenduë en trois, & celle des côtez recoupée en deux. Les fruits naissent 4 ou 5 ensemble, relevez de cinq coins arrondis, rouges, velus, avec un nombril garni de cinq feüilles pointuës; ils sont aigrellets & plus agréables que celui de l'espece précédente; leur chair est jaunâtre & renferme cinq osselets fort durs remplis d'une moëlle blanche.

Le 26 Septembre nous partîmes sur les cinq heures, & nous ne nous arrêtames qu'à midi; ce ne fut pas sans nous ennuyer car on marche toujours dans la même vallée qui, pour ainsi dire, est à ondes & de laquelle on croit sortir à tout moment, quoiqu'elle fasse tant de tours & de détours, que nous y campâmes encore ce jour-là sur le bord d'une riviere. On voit, sur ce chemin, des Tombeaux de pierre bâtis à la Turquie sans mortier. On nous assëura qu'on y avoit enterré des pauvres marchands assassinez, car cette route étoit autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie; présentement les gens du pays qui de temps en temps dévalisent quelques petites Caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont presque tous dissipés; ils ont pour maxime que chacun doit voler sur ses terres, ainsi l'on risqueroit beaucoup d'y passer sans bonne escorte; d'ailleurs le pays est fort agréable, & j'ay oublié de dire

que depuis Erzeron nous avons veû une infinité de perdrix sur les chemins.

Outre le *Chêne commun* & celui qui porte la *Velanede*, on en voit de plusieurs autres especes dans cette vallée, & sur tout de celle dont les feüilles ont 3 ou 4 pouces de long sur deux pouces de large, découpées presque jusqu'à la côte, d'une manière qui approche assez des découpures de l'*Acanthe*. La côte est vert pâle & commence par une queue longue de 7 ou 8 lignes, mais les feüilles sont lisses & vert brun en dessus, blanchâtres en dessous; leurs découpures sont quelquefois incisées en trois parties à la pointe. Les glands naissent ordinairement deux à deux par plusieurs paires, entassés les uns sur les autres & attachés sans pedicule contre les branches. Chaque gland est long de 15 lignes, sur 8 ou 9 lignes de diametre, & débordé de moitié hors de sa calotte, arrondi & terminé par un petit bec. La calotte a 15 ou 16 lignes de diametre, haute d'environ un pouce, garnie de filets en manière de perruque, longs de demi pouce, sur tout vers les bords, recoquillez les uns en haut les autres en bas, comme frisez, épais de demi ligne à leur base, mais qui diminuent jusques au bout. On trouve sur les mêmes pieds quelques glands plus courts & presque ronds. Les feüilles de cet arbre sont d'un goût fade & mucilagineux..

Nôtre route du 28 Septembre fut de 8 à 9 heures, presque toujours dans la même vallée, laquelle après s'être élargie & retrécie en plusieurs endroits, s'ouvre enfin en une espece de plaine inculte où nous observâmes les mêmes especes de *Chênes*. La riviere jusques-là couloit toujours à nôtre gauche, nous la passâmes à gué à une heure du gîte, & la laissâmes à droite dans la même plaine. Une partie de la Caravane alla coucher ce jour-là à To-

cat. On nous fit camper auprès d'un village appelé *Almous* au milieu des Chênes à grandes & à petites feuilles. Parmi plusieurs Plantes rares nous y observâmes la *Sauge à faucilles larges & frisées*, le *Genièvre à fruit rouge*, le *Fusain*, l'*Aulne*, le *Cournoüillier*, le *Terebinthe commun*, le *Melilot*, la *Pimprenelle*, la *Chicorée sauvage*, la *Sarriette*, l'*Ambroisie*, la *Fougere femelle* & je ne sçai combien de plantes fort communes ; mais rien ne nous fit plus de plaisir que cette belle espece de *Thapsie* dont Rauwolf a donné la figure sous le nom de *Gingidium Dioscoridis*. En voici la description.

Sa racine n'a qu'une ligne d'épais, blanchâtre, longue de trois ou quatre pouces, garnie de quelques fibres. La tige de la plupart des pieds que nous trouvâmes dans les champs, n'avoit gueres plus d'un empan de haut, tortuë, épaisse d'une ligne, accompagnée de feuilles semblables à celles du *Scandix Cretica minor* C. B. longues de 2 ou 3 pouces, lesquelles enveloppent la tige par une espece de gaine de demi pouce de long. Les ombelles sont larges d'un pouce & demi, entourez à la base de cinq feuilles découpées de même que les autres, longues seulement de sept ou huit lignes, pliées en goutiere à leur naissance. Chaque rayon est encore terminé par deux feuilles semblables qui accompagnent les fleurs ; elles étoient passées aussi-bien que les graines que nous amassâmes à terre en quantité. Ces graines sont ovales & plates.

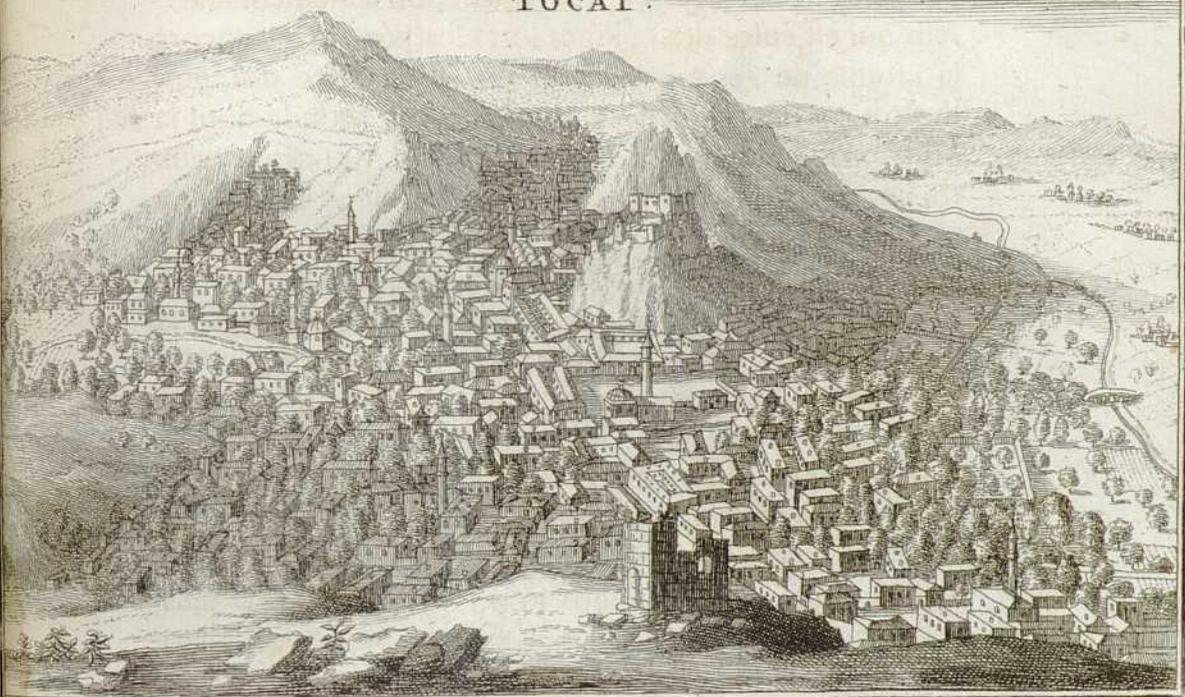
Le 28 Septembre nous montâmes à cheval à une heure après minuit, & arrivâmes à Tocat sur les 10 heures. Après avoir passé par des vallées fort étroites & couvertes de Chênes, nous retrouvâmes nôtre riviere & la passâmes encore deux fois, elle s'appelle *Tofanlu* & se jette dans l'*Iris* des anciens, que les Turcs nomment *Casalmac*. Enfin on entre dans une vallée plus grande & plus belle

que les autres, laquelle conduit à *Tocat* ; mais cette ville ne paroît que lors qu'on est arrivé aux portes, car elle est située dans un recoin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin est bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produisent d'excellens fruits ; le vin en feroit merveilleux s'il étoit moins violent.

La ville de *Tocat* est beaucoup plus grande & plus agréable qu'*Erzeron*. Les maisons sont mieux bâties & la plupart a deux étages ; elles occupent non seulement le terrain qui est entre des collines fort escarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en manière d'amphitheatre, en sorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la situation soit plus singulière. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui sont affreuses, herissées, & taillées à plomb, car on voit un vieux château sur chacune. Les rues de *Tocat* sont assez bien pavées, ce qui est rare dans le Levant. Je crois que c'est la nécessité qui a obligé les bourgeois à les faire paver, de peur que les eaux des pluies, dans le temps des orages, ne découvrirent les fondemens de leurs maisons & ne fissent des ravins dans les rues. Les collines sur lesquelles la ville est bâtie, fournissent tant de sources que chaque maison a sa fontaine. Malgré cette grande quantité d'eau on ne pût pas éteindre le feu qui consuma, quelque temps avant nôtre arrivée, la plus belle partie de la ville & des fauxbourgs. Plusieurs marchands en furent ruinez, car leurs magasins étoient pleins dans ce temps-là ; mais on commençoit à la rebâtir, & l'on esperoit que les marques de l'incendie, n'y paroîtroient bientôt plus. On trouve assez de bois & de matériaux autour de la ville.

Il y a dans *Tocat* un Cadi, un Vaivode, un Janiffaire Aga, avec environ mille Janiffaires & quelques Spahis. On y compte vingt mille familles Turques, quatre mille famil-

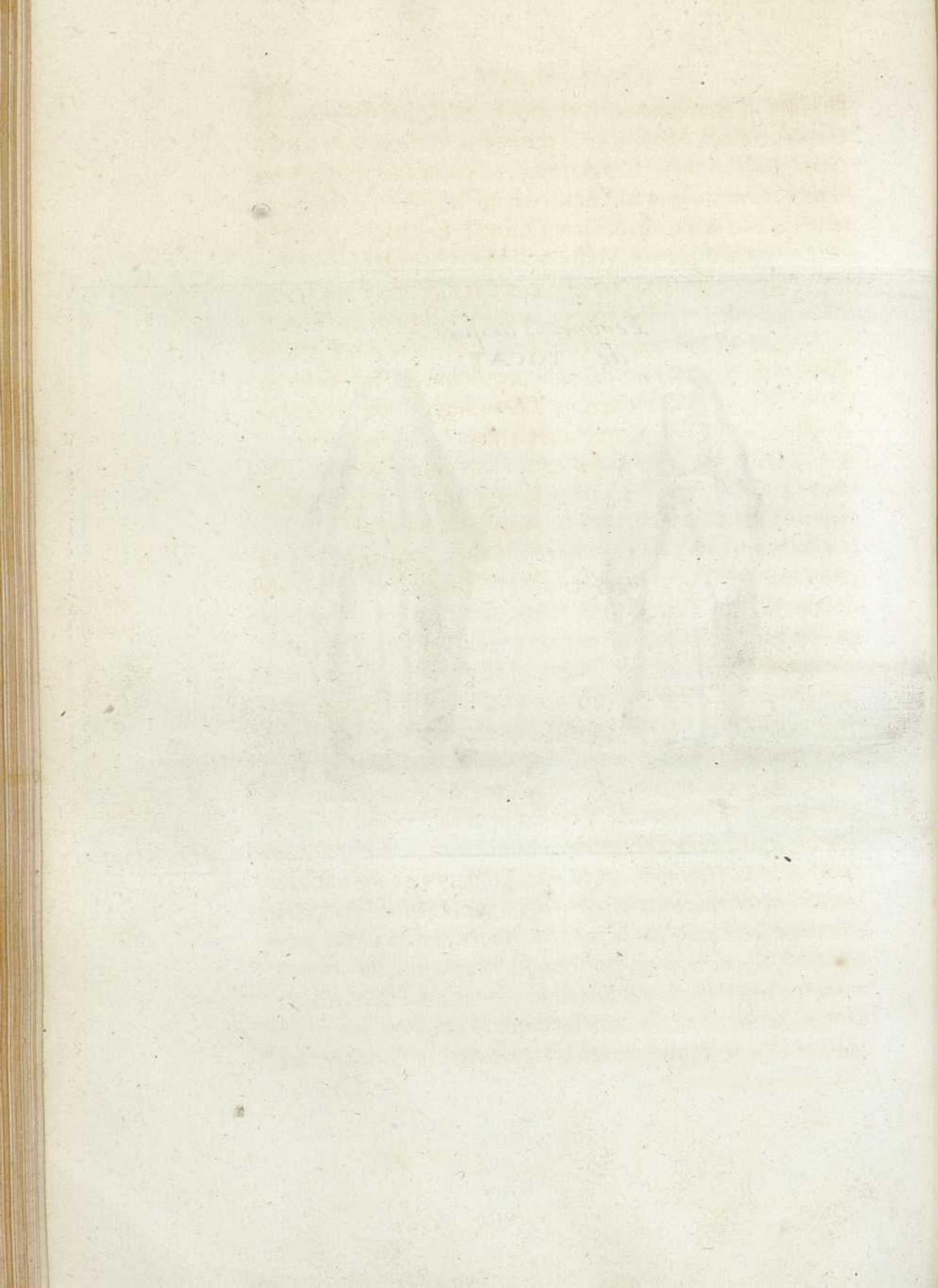
TOCAT.





Femmes Turques.
de TOCAT.





familles d'Armeniens, trois ou quatre cens familles de Grecs, douze Mosquées à minarets, & une infinité de chapelles Turques. Les Armeniens y ont sept Eglises, les Grecs n'ont qu'une méchante chapelle, quoiqu'ils se vantent qu'elle a été batie par l'Empereur Justinien. Elle est gouvernée par un Metropolitan dépendant de l'Archevêque de *Nicsara*, ou pour mieux dire, de *Neocæsarea* ancienne ville presque ruinée, à deux journées de Tocat.

Nicsara est encore la Metropole de Cappadoce, & l'on n'oubliera jamais que dans le troisiéme siècle elle a eû pour Pasteur *Saint Gregoire Thaumaturge*, ou le *faiscur de Miracles*. Niger & quelques autres Géographes n'ont pas eû raison de confondre cette ville avec Tocat. L'Archevêque de *Nicsara* a la cinquiéme place parmi les Prelats qui sont sous le Patriarche de Constantinople.

Outre les foyes du pays qui sont assez considérables, on consomme à Tocat, tous les ans, 8 ou 10 charges de celles de Perse. Toutes ces foyes s'employent en petites estoifes, en foye à coudre, ou à faire des boutons. Ce commerce est assez bon; mais le grand negoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme Marmites, Tasses, Fanaux, Chandeliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoie ensuite à Constantinople & en Egypte. Les ouvriers de Tocat tirent leur cuivre des mines de *Gumiscana*, qui sont à trois journées de Trebifonde & de celles de *Castamboul* qui sont encore plus abondantes, à dix journées de Tocat du côté d'Angora. On prepare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune, que l'on porte par terre à *Samson* sur la mer Noire, & de là à *Calas* port de Valachie. On y en porte aussi beaucoup de rouges, mais les marchands de Tocat les tirent du *Diarbec* & de la *Caramanie*. On nous assura qu'on teignoit les peaux jaunes avec le *Fuslet*, & les rouges avec la *Garance*. Les

toiles peintes de Tocat ne sont pas si belles que celles de Perse, mais les Moscovites & les Tartares de la *Crimée* s'en contentent. Il en passe même en France, & ce sont celles que nous appellons *Toiles du Levant*. Tocat & Amasia en fournissent plus que tout le reste du pays.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Asie mineure. Les Caravanes de *Diarbequir* y viennent en dix-huit jours; un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent six jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Prusse les Caravanes employent vingt jours, les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, sans passer par Angora ni par Prusse, sont vingt-sept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux, mais elles risquent d'être maltraitées par les voleurs. Une partie de nôtre Caravane partit pour Prusse, & l'autre pour Angora, dans le dessein d'aller à Smyrne & d'éviter les voleurs. Nos Armeniens nous assûrèrent qu'ils gagnoient beaucoup plus à faire voiturer leur soye à Smyrne, car ils ne l'avoient achetée à Gangel sur la frontiere de Perse, qu'à raison de vingt écus le Batman; en sorte que vendant le même poids à Smyrne, sur le pied de trente écus, ils gagnoient trois écus sur chaque Batman, déduction faite de tous les frais qu'ils sont obligez de faire pendant leur route. Ce gain est tres considérable, parce qu'un Batman ne pese que 6 Oques, c'est à dire 18 livres 12 onces; & la charge d'un cheval étant du poids de 600 livres, & celle d'un chameau de 1000, il y a, tout bien supputé, 100 écus à gagner sur chaque charge de cheval, & 500 livres sur celle d'un chameau. Les marchands qui font conduire dix charges de soyes gagnent donc mille écus par cheval, & cinq mille livres par chameau, sans compter le profit qu'ils font sur

les marchandises dont ils se chargent au retour.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas* où il y a un Pacha & un Janissaire Aga. Les Grecs de cette Province payent quatre mille billets de Capitation. *Sivas*, suivant leur tradition, est l'ancienne ville de *Sebaste*, que Pline & Ptolomée placent dans la Cappadoce. Cette ville n'est qu'à deux journées de Tocat vers le Midi, & *Amasia*, autre ancienne ville, est à trois journées de Tocat vers le Nord-Oüest; mais ces deux villes, quoi qu'anciennes, sont bien plus petites que Tocat. *Sivas* est peu de chose aujourd'hui, & ne seroit presque pas connue si le Pacha n'y faisoit sa résidence. *Ducas* qui a écrit *l'Histoire Byzantine* depuis Jean Paleologue jusques à Mahomet II. assure que Bajazet prit *Sivas* en 1394. Tamerlan l'assiégea peu de temps après, & d'une maniere si singuliere, que nos Ingenieurs ne seront pas fâchez d'en apprendre le détail.

Tamerlan fit creuser les fondemens des murailles de la Place, & les fit soutenir par des pieces de bois à mesure qu'on en tiroit les pierres. Les ouvriers passoient par des souterrains dont l'ouverture étoit à plus d'un mille de la ville, sans que les habitans en eussent aucun soupçon. Lorsque l'ouvrage fut fini, il les fit sommer de se rendre. Ces pauvres assiégés qui ne sçavoient pas le risque qu'ils couroient, parce qu'ils ne voyoient pas leurs murailles endommagées, crurent qu'ils pouvoient se deffendre encore quelque temps, mais ils furent bien étonnez de les voir tomber tout d'un coup, après qu'on eût mis le feu aux pieces de bois qui les soutenoient. On entra dans la ville, & le carnage fût épouventable; ceux qui en échaperent, perirent par un suplice inconnu jusques à ce temps-là. On les garrota de telle sorte, que la tête se trouvant engagée entre les cuisses, le nez répondoit à leur fondement: dans cette attitude on les jettoit par douzaine dans des fosses.

qu'on couvroit de planches, & ensuite de terre pour les laisser mourir à petit feu. La ville fut razée, & l'on ne l'a pas rétablie depuis, quoiqu'elle ait conservé sa dignité.

Il y auroit de belles choses à dire sur *Amasia*, mais ce n'est pas ici l'endroit, j'ajoute seulement que Strabon le plus fameux de tous les Geographes anciens, quoi-qu'originnaire de Crète, étoit natif de cette ville. Je ne sçai pas s'il a parlé de Tocat, tous les Grecs de la ville à qui nous en demandâmes l'ancien nom, nous assûrèrent qu'elle s'appelloit autrefois *Eudoxia* ou *Eutochia* : ne seroit-ce point la ville d'*Eudoxiane* que Ptolomée marque dans la Galacie Pontique ? Paul Jove appelle Tocat *Tabenda*, apparemment qu'il a crû que c'étoit la ville que ce Geographe appelle *Tebenda*. On trouveroit peut être le véritable nom de Tocat sur quelqu'unes des Inscriptions qui sont, à ce qu'on nous dit, dans le Château ; mais les Turcs nous en refusèrent l'entrée. On venoit de taxer les Arméniens Catholiques de cette ville, ensuite d'une grande persécution qui s'étoit excitée contre eux à Constantinople ; ainsi l'on regardoit par toute l'Asie les Francs de bien plus mauvais œil qu'on n'a coutume de faire.

Après la sanglante bataille d'Angora où Bajazet fût fait prisonnier par Tamerlan, Sultan Mahomet qui après l'interregne & la mort de tous ses freres, regna paisiblement sous le nom de Mahomet I ; ce Sultan, disje, qui étoit un des fils de Bajazet, passa à l'âge de 15 ans, le sabre à la main, avec le peu de troupes qu'il pût ramasser, au travers des Tartares qui occupoient tout le pays, & vint se retirer à Tocat dont il jouïssoit avant le malheur de son pere qui l'avoit prise quelque temps auparavant ; ainsi cette ville se trouva la capitale de l'Empire des Turcs ; & Mahomet I ayant défait son frere *Musa* ou *Moyse*, fit mettre dans la prison de Tocat, appelée *la grosse Corde*, Mahemet Bay

& Jacob Bay qui étoient engagez dans le parti de son frere. Il paroît par là que cette ville ne tomba pas pour lors en la puissance de Tamerlan, mais que ce fut sous Mahomet II. Jusuf-Zes Begue, Général des troupes de Usuncassan Roy des Parthes, ravagea cette grande ville, dit Leunclaw, & vint fondre sur la Caramanie. Sultan Mustapha, fils de Mahomet le deffit en 1473. & l'envoya prisonnier à son pere qui étoit à Constantinople.

Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Cesarée de Cappadoce*. Cette ville n'est qu'à six journées de Tocat & n'a pas changé de nom, puisque les Grecs l'appellent *Kesaria* depuis le temps de Tibere qui en fit changer les anciens noms d'*Euzebia* & de *Mazaca*. Cesarée eut l'avantage d'avoir pour Pasteur le Grand S. Basile, & son Archevêque occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Prelats qui sont soumis au Patriarche de Constantinople. On nous assêtra qu'il y avoit des Inscriptions à Cesarée qui faisoient mention de S. Basile, mais nous ne pûmes pas nous écarter de la campagne de Tocat. Cette campagne produit de fort belles Plantes, & sur tout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On trouve des merveilles en cassant des cailloux, & des morceaux de roches creuses revêtuës de cristallisations tout a fait ravissantes. J'en ay dans mon Cabinet qui sont semblables à l'écorce de citron confite, quelques-unes ressemblent si fort à la nacre de perle, qu'on les prendroit pour ces mêmes coquilles petrifiées; il y en a de couleur d'or, qui ne different que par leur dureté, de la confiture qu'on fait avec l'écorce d'orange coupée en filets.

La riviere qui passe par Tocat n'est pas l'*Iris* ou le *Casalmac*, comme les Geographes le supposent, c'est le *Tosantlu* qui passe aussi à Neocesarée, & c'est sans doute le

Loup dont Pline a fait mention, & qui va se jeter dans l'Iris. Cette riviere fait de grands ravages dans le temps des pluyes, & lorsque les neiges fondent. On nous assure qu'il y avoit trois rivieres qui s'unissoient vers Amasia, le *Couleifar-fou*, ou la riviere de *Chonac*, le *Tofanlu*, ou celle de *Tocat* & le *Cafalmac*; cette derniere retient son nom jusques à la mer.

Nous partîmes de Tocat pour Angora le 10 Octobre 1701, avec une Caravane composée de nouveaux venus, & de celle que nous avions suivie jusques à Tocat. Ces nouveaux venus avoient mis 24 jours à venir de Gangel à Erzeron, & par conséquent allongé leur marche de 6 jours pour éviter la Douanne de Teflis où l'on fait payer des droits tres-considerables. Ils conduisoient 75 chevaux ou mulets chargez de 150 bales de soye, qui pesoient chacune 26 Batmans. Sortant de Tocat on entre dans une belle plaine où la riviere serpente; c'est peut-être la plaine que Paul Jove appelle *les Champs des Oyes*, où se donna la bataille entre les troupes de Mahomet II, & celles d'Uzum-Cassan Roy de Perse.

Après quatre heures de marche on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetièrè duquel se voyent quelques morceaux de colonnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais sans inscriptions. Toutes les montagnes des environs sont de marbre comme celles de Tocat. Pour ce qui est du Bol, je ne doute pas qu'il n'y soit fort commun, car il y a des endroits escarpez & taillez à plomb qui sont d'un rouge vif, semblable à celui des roches, dont parle Paul Jove, dans les cavernes desquelles se retira *Techellis* fameux Mahometan, disciple d'*Hardual* grand Interprete de la Loi, pour y vaquer non seulement à la meditation & à la priere; mais aussi pour éviter les persécutions de ceux qui s'opposoient à la doctrine de son Maître.

Le 11 Octobre nous continuâmes nôtre route dans la plaine de Tocat, laquelle se retrécit à six milles en deçà de Turcal, & s'élargit ensuite à mesure qu'on en approche. *Turcal* est une belle Bourgade à 15 milles d'Agara, située autour & sur la pente d'une colline escarpée, séparée des autres, terminée par un vieux château, & mouillée au pied par la riviere de Tocat. Tout ce quartier est plein de beaux vignobles; les champs y sont bien cultivez, les villages frequens, & les bouts de colonnes antiques assez communs dans les cimetières; ce qui marque bien que le pays étoit autrefois peuplé par des gens aisez. Passé Tocat on n'entend plus parler de Curdes; mais bien de *Turcmans*, c'est à dire d'une autre espece de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit, & que les *Turcmans* volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant sans crainte dans la plaine à une demi lieuë au-dessous de Turcal. On entra le lendemain dans une vallée assez étroite, bornée par une montagne considérable d'où l'on descend dans une autre vallée étranglée & tortuë où nôtre Caravane s'arrêta. Tout le pays est agréable & couvert de bois, mais les Pins & les Chênes y sont plus petits qu'ailleurs. La riviere de Tocat tire vers le Nord à Turcal, & va se jeter dans le Cafalmac vers Amasia. Nous la laissâmes à droite pour suivre la route d'Angora, & ne trouvâmes rien de considérable pendant le reste du chemin jusques à la ville. On entendoit chanter les perdrix, & le gibier de toutes les especes y est tres abondant, de même que dans tout le reste de la Natolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des Chênes & des Pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce sont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur considérable. On n'y voit qu'une plaine assez jolie où est le

village de *Geder* sur une petite riviere du même nom. Passé le village ce ne sont plus que rochers escarpez à droite & à gauche, garnis de quelques bouquets de bois.

Le 14 Novembre le paysage fut le même que celui du jour precedent, mais la marche ne fut que d'environ 5 heures. On campa dans une plaine assez agréable auprès du village d'*Emar-Pacha*. Tous les Tithymales étoient couverts d'une petite espece de *Buccinum* fort jolie, longue seulement d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de diametre, presque cylindrique, grisatre, tournée en vis à neuf pas, & terminée par une pointe obtuse. La bouche de cette coquille est plus remarquable que tout le reste, car elle est tournée à droite, longue de deux lignes & demi, pointuë en bas, arrondie vers le haut & garnie de deux ou trois dens. Cette coquille est commune dans les Isles de l'Archipel, & Columna en a fait graver une qui ressemble fort à celle dont nous parlons. Quoiqu'il ne paroisse pas extraordinaire qu'une coquille ait la bouche tournée à droite ou à gauche, cependant il est certain que l'Auteur de la nature a fait si peu de coquilles avec la bouche & les pas du limaçon tournez à droite, que les curieux les recherchent avec soin. Parmi tant d'especes de *Buccinum* qui sont dans mon Cabinet, il n'y en a que trois ou quatre dont la bouche & les pas de la vis soient tournez dans ce sens-là; sçavoir la petite dont nous parlons, une autre espece d'environ deux pouces de long sur un pouce d'épais, jaune-luisant, ou marbrée par bandes obliques fauves & jaunatres avec le tour de la bouche blanc. La plus considérable est toute fauve, haute de cinq pouces sur deux pouces d'épaisseur avec la bouche sans rebord, au lieu que les autres ont la bouche relevée d'un rebord, & que leur limaçon est à huit ou neuf pas.

Le 14 Octobre on marcha dans des défilez horribles
qui

qui aboutissent à une plaine assez belle. Après huit heures de marche on campa au dessous de *Siké*. Le lendemain nous fîmes dresser nos tentes auprès de *Tekia* autre village à 4 heures du premier & dans la même plaine. Tout le pays est riant & bien cultivé. Les Poiriers sauvages y sont couverts de *Guy*; & j'observai sur leurs troncs, quelque dure qu'en fut l'écorce, la première germination de leurs graines, que je cherchois depuis long temps & que je n'avois pas eût occasion de voir en France où cette plante est si commune. Ces graines, qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs coëffes, & s'étoient attachées par leur glu sur les troncs & sur les branches de ces arbres, dans le temps que les vents ou quelque autre cause les faisoit tomber. Chaque graine étoit couchée sur le côté, de telle sorte que la pointe de la radicule commençoit à se planter dans l'écorce, tandis que les yeux de la même graine se développoient & germoient. Tout cela me confirma dans la pensée que j'ai proposée touchant la multiplication du *Guy* dans mon *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris*.

La marche du 17 Octobre fut d'environ douze heures. Nous ne passâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de Chênes & de Pins. Le lendemain la décoration fut bien différente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays assez plat, peu cultivé, sans bois, ni broffailles, & relevé de quelques buttes remplies de sel fossile. Ce sel qui se cristallise dans les fonds où l'eau de la pluye croupit, assaisonne le suc de la terre, & lui fait produire des plantes qui aiment le bord de la mer, comme sont les especes de *Soude* & de *Limonium*. J'ai remarqué la même chose sur la montagne de Cardone, située sur les frontieres de Catalogne & d'Aragon, laquelle n'est qu'un effroyable bloc de sel.

Le 19 Octobre nous quittâmes le pays salé pour rentrer dans des vallées & des plaines couvertes de plusieurs fortes de Chênes. On campa tout près du village de *Be-glaise* après sept heures de marche. La route du lendemain fut de 12 heures dans des plaines entrecoupées de buttes garnies de bois de chênes, qui ont les feuilles semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne montent guere plus haut que ceux de nos taillis. Nous passâmes ce jour-là à gué la riviere d'*Halys* ou le *Casilrimac* des Turcs, qu'une montagne toute opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. Le *Casilrimac* n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on nous assêura qu'il ne passoit qu'à une journée de Cesarée. Du haut de la montagne nous tombâmes, pour ainsi dire, dans un horrible fond, & nous nous arrêtâmes au village de *Courbaga*. De là jusques à deux lieues d'Angora le pays est rude & defagréable. Nous arrivâmes dans cette celebre ville le 22 Octobre, après quatre heures de marche, par une vallée assez-bien cultivée en quelques endroits.

Angora ou *Angori*, comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appellent *Engour*, nous réjouiit plus qu'aucune autre ville du Levant. Nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupoient autrefois les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cevenes & les Pyrenées, couloit encore dans les veines des habitans de cette place. Ces généreux Gaulois trop resserrez dans leurs terres, par rapport à leur courage, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs Chefs dont *Brennus* étoit le principal. Tandis que ce Général ravageoit la Grece & qu'il pilloit le Temple de Delphes où il y avoit des richesses immenses, vingt

ANGORA.



mille hommes de cette armée passèrent dans la Thrace avec *Leonorius*, qui s'appelloit sans doute *Leonorix* comme Gaulois, & que je nommerois volontiers *Leonor* pour m'accommoder à nôtre Langue. On en peut dire de même de l'autre Chef qui le suivit : les Auteurs Latins l'appellent *Lutarius* du mot *Lutarix*, lequel répond bien mieux à nos anciennes terminaisons gauloises.

Ces deux Chefs soumirent tout le pays jusques à Byzance, & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils députèrent à Antipater, qui commandoit sur la côte d'Asie, & qui pouvoit s'opposer à leur passage. Comme la chose traînoit, & qu'apparemment Antipater ne croyoit pas pouvoir s'accommoder de tels hostes, les deux Roys se séparèrent. *Leonorius* retourna à Byzance. *Lutarius* reçut quelque temps après une Ambassade de Macedoniens, députés par Antipater sur deux vaisseaux & trois chaloupes. Pendant qu'ils observoient les troupes Gauloises, *Lutarius* ne perdit pas de temps, & les fit passer jour & nuit en Asie sur ces bâtimens. *Leonorius* ne tarda pas d'entrer en Bithynie avec les siennes, invité par le Roy Nicomede, qui se servit fort utilement de ces deux corps de Gaulois pour combattre *Zipætes*, qui occupoit une partie de ses Etats.

Les Gaulois jettèrent la terreur par toute l'Asie, jusques vers le Mont Taurus, comme nous l'apprend *Tite-Live* que je suis pas à pas dans cette expedition. Des vingt mille Gaulois qui étoient partis de Grece, il n'en restoit pourtant gueres plus de la moitié, mais tout cedit à leur valeur, & ils mirent tout le pays à contribution. Enfin comme il y avoit trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte, que les uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellespont; les autres habi-

tèrent l'Eolide & l'Ionie ; & les plus fameux, qu'on appelloit les *Tectosages*, pénétrant plus avant s'étendirent jusques au Fleuve Halys, à une journée d'Angora qui est l'ancienne ville d'Ancyre. Ce Fleuve est représenté sur une Medaille de Geta, sous la forme d'un vieillard à demi couché, tenant un roseau de la main droite. Ainsi nos Touloufains occupèrent la grande Phrygie jusques à la Cappadoce & à la Paphlagonie, & tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatie* ou *Gallo-Grece*, comme qui diroit *la Grece des Gaulois*. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avoit son Roy & ses Officiers de Justice & de Guerre ; & sur tout qu'ils n'avoient pas oublié de rendre la Justice au milieu des bois de Chênes, suivant la coutume de leurs ancêtres : il ne manquoit pas de ces sortes d'arbres autour d'Ancyre. Pline fait mention de plusieurs peuples qui se trouvoient parmi les Gaulois, & qui peut-être portoient les noms de leurs Chefs ; il y a apparence que c'étoient plutôt de gros Regimens de la même nation.

Memnon rapporte que les *Gaulois Trocmiens* bâtirent la ville d'Ancyre, mais je crois que le passage de cet Auteur est corrompu dans l'extrait que Photius en a laissé ; car outre qu'ils s'étoient établis sur les côtes de la Phrygie, Pline dit précisément qu'Ancyre étoit l'ouvrage des *Tectosages*. L'Inscription suivante qui se lit sur une colonne enchassée dans la muraille de cette ville, entre la porte de Smyrne & celle de Constantinople, ne fait mention que des *Tectosages*, & leur fait beaucoup d'honneur.

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ-
ΜΟΣ ΣΕΒΑΣΤΗ-
ΝΩΝ ΤΕΚΤΟΣΑ-
ΓΩΝ ΕΤΙΜΗΣΕΝ

Senatus populusque
Sebastenorum
Tectosagum
honoravit

M. KOKKHION

M. Cocceium

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΤΟΝ

Alexandrum

ΕΑΤΤΩΝ ΠΟΛΙΤΗΝ

Civem suum

ΑΝΔΡΑ ΣΕΜΝΟΝ ΚΑΙ

virum honorabilem

ΤΩΝ ΗΘΩΝ ΚΟΣΜΙΟ-

Et morum elegantia

ΤΗΤΙ ΔΟΚΙΜΩΤΑΤΟΝ

Spectabilissimum.

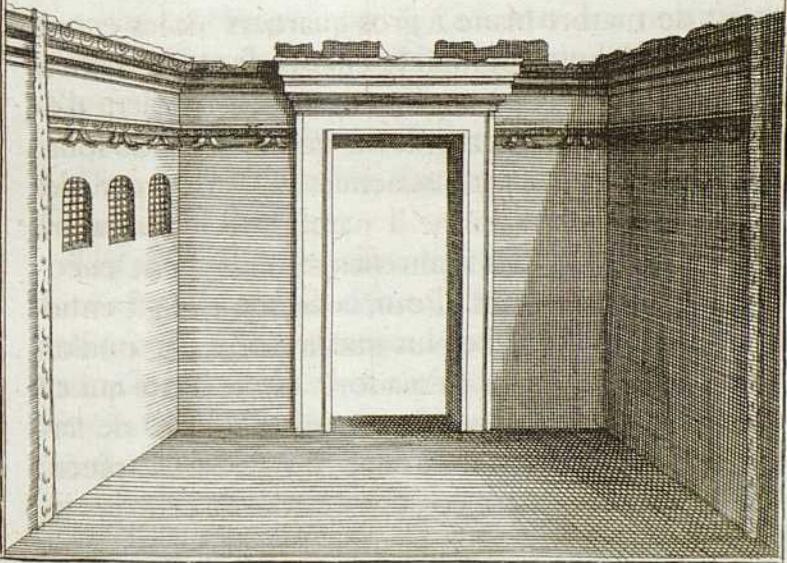
D'ailleurs quand Manlius Consul Romain eut deffait une partie des Gaulois au Mont Olympe, il vint attaquer les Tectosages à Ancyre. Il y a apparence que ces Tectosages n'avoient fait que rétablir cette ville, puisque long-temps avant leur venuë en Asie, Alexandre le Grand y avoit donné audience aux Députez de Paphlagonie. Il est surprenant que Strabon qui étoit d'Amasia, n'ait parlé d'Ancyre que comme d'un Château des Gaulois, lui qui vivoit sous Auguste, auquel on avoit consacré au milieu d'Ancyre ce bel édifice de marbre dont on parlera plus bas. Apparemment que Strabon n'étoit pas content des Gaulois, qui peut-être avoient maltraité les habitans d'Amasia. Tite-Live rend plus de justice à Ancyre, & l'appelle une *Ville illustre*.

De tous les Roys d'Asie, Attalus fut le seul qui s'opposa vigoureusement aux entreprises des Gaulois, & qui eut l'avantage de les battre, mais ils se soutinrent puissamment jusques à la deffaitte d'Antiochus par Scipion. Les Gaulois composoient la meilleure partie des troupes de ce Prince, & se flattoient même que les Romains ne pénétreroient pas jusques dans leurs terres; mais le Consul Manlius, sous prétexte qu'ils avoient assisté Antiochus, leur déclara la guerre, & les deffit au Mont Olympe. Il penetra jusques à Ancyre qu'il prit, selon Zonare, & les obligea d'accepter la Paix aux conditions qu'il voulut. Les quatre Provinces de Galatie furent réduites à trois,

comme dit Strabon, ensuite à deux, puis à un seul Royaume, dont Dejotarus fut pourveû par les Romains; son fils Amyntas lui succeda. Enfin Lelius Marcus subjuga la Galatie sous Auguste; elle fut réduite en Province & Pylemene fils d'Amyntas en fut dépouillé. Le nom de *Pylemene*, étoit si commun aux Roys de Paphlagonie, que cette Province avoit été appelée *Pylemenie*. Ainsi finit l'Empire des Galates qui avoient rendu tributaires jusques aux Roys de Syrie; ces Galates sans lesquels les Roys d'Asie ne pouvoient pas faire la guerre, & qui confervoient la majesté des Roys, pour me servir des termes de Justin.

L'Empereur Auguste avoit sans doute embelli Ancyre, puisque *Tzetzes* l'en appelle le fondateur, & ce fut apparemment par reconnoissance que les habitans lui consacrerent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Vous jugerez, M^{gr}, de la beauté de cet édifice par le dessein que vous m'avez ordonné d'en faire graver. Il étoit tout de marbre blanc à gros quartiers, & les encoignures du Vestibule qui subsiste encore, sont alternativement d'une seule piece à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtes ont trois ou quatre pieds de long. Ces pierres d'ailleurs sont attachées ensemble par des crampons de cuivre, comme il paroît par les trous où ils étoient enchassés; les maîtresses murailles ont encore 30 ou 35 pieds de haut. Pour la façade elle est entièrement détruite, il ne reste plus que la porte par où l'on entroit du Vestibule dans la maison. Cette porte qui est quarrée, a 24 pieds de haut sur 9 pieds 2 pouces de largeur, & ses montans qui sont chacun d'une seule piece, sont épais de 2 pieds 3 pouces. C'est à côté de cette porte, qui est toute chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-sept cens ans, la vie d'Auguste en beau latin, & en

Monumentum Ancyranum. Tom. 2. pag. 446.



beaux caracteres. L'Inscription est à trois colonnes à droite & à gauche; mais outre les lettres effacées, tout est plein de grands trous semblables à ceux qu'auroient pû faire des boulets de canon; & ces trous que les payfans ont fait pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caracteres. Les paremens des pierres sont des quarez barlongs fort propres, & d'un pouce de faillie. Sans compter le Vestibule, cet édifice est dans œuvre de 52 pieds de long, sur 36 pieds & demi de large. Il y reste encore trois fenêtres grillées, de marbre à grands carreaux semblables à ceux de nos fenêtres. Je ne sçai pas de quelle matiere ces carreaux étoient garnis, si c'étoit de pierre transparente ou de verre.

On voit dans l'enceinte de cet edifice les ruines d'une pauvre Eglise de Chrétiens, auprès de deux ou trois méchantes maisons, & de quelques escuries à vaches. Voilà à quoi se réduit le monument d'Ancyre, lequel n'étoit pas un Temple d'Auguste, mais une maison publique ou le *Prytanée* où se faisoient les repas lors des grandes fêtes des jeux publics que l'on celebroit souvent dans cette ville, comme il paroît par les Médailles de Neron, de Caracalla, de Dece, de Valerien le vieux, de Gallien & de ^a Salonine. Les legendes marquent les jeux

• ΠΥΘΙΑ, Pythia.
 ΑΣΚΛΗΠΕΙΑ,
 Asclepia.
 ΚΩΤΗΡΕΙΑ,
 Soteria.
 ΙΘΜΙΑ, Isthmia.

On découvreroit peut-être quelque chose de plus particulier touchant cet edifice, si l'on pouvoit déchiffrer plusieurs Inscriptions grecques que l'on avoit gravées sur les murailles en dehors, car ce bâtiment étoit sans doute isolé. On trouve présentement ces Inscriptions dans les cheminées de quelques maisons de particuliers, où elles sont couvertes de suye; ces maisons sont adossées à la maîtresse muraille à droite.

L'Inscription dont nous avons parlé ci-devant, où

la vie d'Auguste est décrite, se trouve dans le *Monumentum Ancyranum Gronovii*, on la peut voir aussi dans *Gruter*. Leunclaw la receut de ^a *Clusius*, qui outre la grande connoissance qu'il avoit des Plantes, possédoit bien aussi l'Antiquité; & Faustus Verantius qui communiqua ce précieux morceau à Clusius, l'avoit receû de son oncle Antoine Verantius Evêque d'Agria & Ambassadeur de Ferdinand II à la Porte. Ce Prelat la fit transcrire en passant par Angora. Busbeque la fit copier, & croit que la maison, dont on a parlé, étoit un Pretoire, plustost qu'une maison destinée pour les Festins pendant les jeux publics.

Tout ce que l'on vient de dire montre assez qu'Ancyre étoit une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étoient les principaux Galates que Saint Paul honora d'une de ses Lettres; & les Conciles qu'on y a tenus ne la rendent pas moins recommandable parmi les Chrétiens, que les autres actions qui s'y sont passées. Il paroît par les Médailles d'Ancyre, qu'elle se soutint avec honneur sous les Empereurs Romains. Il y en a de frappées aux têtes de Neron, de Lucius Verus, de Commode, de ^b Caracalla, de Geta, de Dece, de Valerien, de Gallien, de Salonine. Ancyre prit le nom d'*Antoniniane* en reconnaissance des bienfaits dont Antonin Caracalla l'avoit comblée. Elle fut déclarée Metropole, c'est à dire Capitale de Galatie sous Neron, & n'a jamais quitté ce titre. Il en est fait mention sur une Médaille d'Antinoüs, de Jules Saturnin l'un de ses Gouverneurs. Il est nommé dans l'Inscription suivante qui est sur un marbre enclavé dans les murailles de cette ville. *Gruter* la rapporte ainsi :

• Charles de l'Esculape.

^a Médaille de Caracalla, dont la legende est AN-TONEINIANHC ANKYPAE MH-TPO. C'est un Esculape debout appuyé sur un bâton, autour duquel est tortillé un serpent.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ	<i>Bonæ fortunæ</i>
Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ	<i>Metropolis</i>
ΙΟΥΛΙΟΝ	<i>Julium</i>
ΣΑΤΟΡΝΕΙΝΟΝ	<i>Saturninum</i>
ΤΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ.	<i>Ducem.</i>

Le nom de Metropole se trouve aussi sur un tombeau dans le Cimetiere des Chrétiens hors de la ville.

Α. ΦΟΥΛΟΥΤΙΟΝ ΡΟΥ	<i>Lucium Fulvium</i>	
ΣΤΙΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΑ-	<i>Rusticum Æmilianum</i>	
ΝΟΝ ΠΡΕΣΒ. ΣΕΒΑ..	<i>Legatione functum</i>	
ΤΗΣ ἈΤΡΑΤΠΑΤΟΝ Η ΒΟΥ	<i>ter Proconsulem</i>	ἂ ΡΟΥ Τῆς Αἰθι-
ΛΗ ΚΑΙ ΔΗΜΟΣ ΤΗΣ ΜΗ-	<i>Senatus Populusque</i>	ΠΑΤΟΥ.
ΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥ-	<i>metropoleos Ancyrae</i>	
ΡΑΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩΝ	<i>Benefactorem suum;</i>	
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΕΠΙΜΕ-	<i>Curante Trebio</i>	
ΛΟΥΜΕΝΟΥ	<i>Alexandro.</i>	
ΤΡΕΒΙΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ.		

La suivante est gravée sur un piédestal qui sert d'auge dans le Caravanferai où nous logions.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝ-
 ΝΑΙΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ΤΟΥΣ ΣΩΤΗΡΑΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡ-
 ΟΥΣ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΣΩΤΗ-
 ΡΙΑΣ ΚΑΙ ΝΕΙΚΗΣ ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ Μ
 ΑΤΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΚΑΙ Μ. ΑΤΡΗ-
 ΛΙΟΥ ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΠΑΝΤΟΣ
 ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ
 ΔΗΜΟΥ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥΡΑΣ.
 ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.

*Jovi Soli magno Sarapidi & ejusdem
 Templi Diis ; servatores Dioscuros
 Pro salute Imperatorum
 Et victoria & perennitate*
 Tome II.

*M. Aurelii Antonini & M. Aurelii Commodi & pro universa
ipforum domo & pro Senatu
Populoque metropoleos Ancyra,
Apollonius Apollonii F.*

On trouve celle-ci sur les murailles d'une Tour quarrée entre la porte des Jardins & la porte d'Effet.

*Caracylæam
Sacerdotum principem,
ex regibus ortam,
filiam Metropoleos,
Uxorem Julii
Severi
Græcorum primi.*

ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ
ΑΠΟΓΟΝΟΝ ΒΑ
ΣΙΛΕΩΝ ΘΥΓΑ-
ΤΕΡΑ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟ-
ΠΟΛΕΩΣ ΓΥΝΑΙ-
ΚΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕ
ΟΥΗΡΟΥ ΤΟΥ ΠΡΩ-
ΤΟΥ ΤΩΝ ΕΛΛΗ-
ΝΩΝ * ΥΠΕΡΡΑ.

ΑΝΚΥΡΑ
ΜΗΤ. Β. Ν.
*Ancyra Metropolis
bis Neocora.*

La legende d'une Médaille du vieux Valerien marque qu'Ancyre étoit deux fois Neocore. Elle receut cette dignité pour la premiere fois sous Caracalla, & pour la seconde fois sous Valerien le vieux. Le revers de cette Médaille représente trois Urnes, de chacune desquelles sortent deux palmes.

On appelloit *Neocores*, chez les Grecs, ceux qui prenoient le soin des Temples communs à toute une Province & dans lesquels on s'assembloit à l'occasion des jeux publics. La Charge de Neocore répondoit à peu près à celle de *Marguillier*; mais comme dans la suite on s'avisa de déifier les Empereurs, les villes qui demandèrent qu'il leur fût permis de leur dresser des Temples, acquirent aussi le nom de Neocores.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie mineure, l'a

souvent exposée à de grands ravages. Elle fut prise par les Perses en 611. du temps d'Heracius, & ruinée en 1101. par cette effroyable armée ^a de Normands ou de Lombards, comme veut M^r du ^b Cange, commandée par Tzitas & par le Comte de S. Gilles, qui fut ensuite connu sous le nom de Raimond Comte de Toulouse & de Provence, du temps que Baudouïn frere de Godefroy de Boüillon fut élu Roy de Jerusalem. Cette armée, qui étoit de cent mille hommes d'infanterie & de cinquante mille hommes de cavalerie, après l'expédition d'Angora passa le fleuve Halys; mais elle fut si bien battuë par les Mahometans, que les Généraux eurent de la peine à se retirer à Constantinople auprès d'Alexis Comnene.

^a Alexiad. lib. XI.

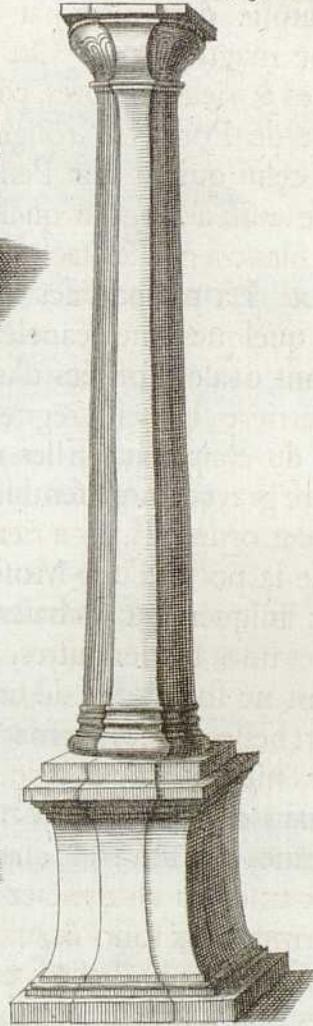
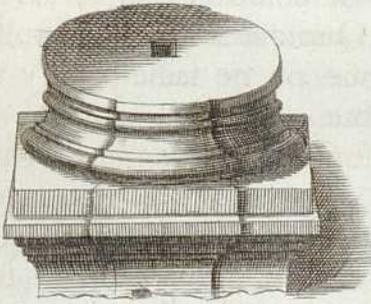
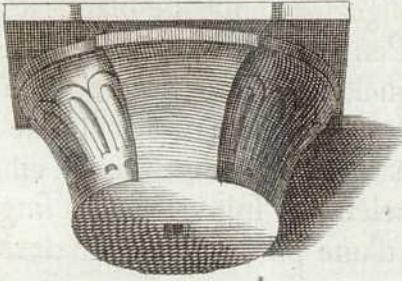
^b Notæ in Alexiad.

Les Tartares se rendirent les maîtres d'Ancyre en 1239. Elle fut ensuite le premier siege des Othomans, car Orthogul pere du fameux Othomans vint s'y établir, & non seulement ses successeurs s'emparèrent de la Galatie, mais encore de la Cappadoce & de la Pamphilie. Angora fut funeste aux Othomans, & la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet, faillit à détruire leur Empire. Bajazet le plus fier des hommes, trop plein de confiance pour lui-même, abandonna son camp pour aller se divertir à la chasse. Tamerlan dont les troupes commençoient à manquer d'eau, profita de cette faute & s'étant rendu maître de la petite riviere qui couloit entre les deux armées, obligea trois jours après Bajazet d'en venir aux mains, pour ne pas laisser perir son armée de soif; cette armée fut taillée en pieces, & le Sultan fait prisonnier le 7 Août 1401. Après la retraite de Tamerlan, les enfans de Bajazet se cantonnèrent où ils pûrent. Mahomet s'assêra de la Galatie que son frere Eses lui disputoit; il se servit de Temirte, ancien Capitaine qui avoit

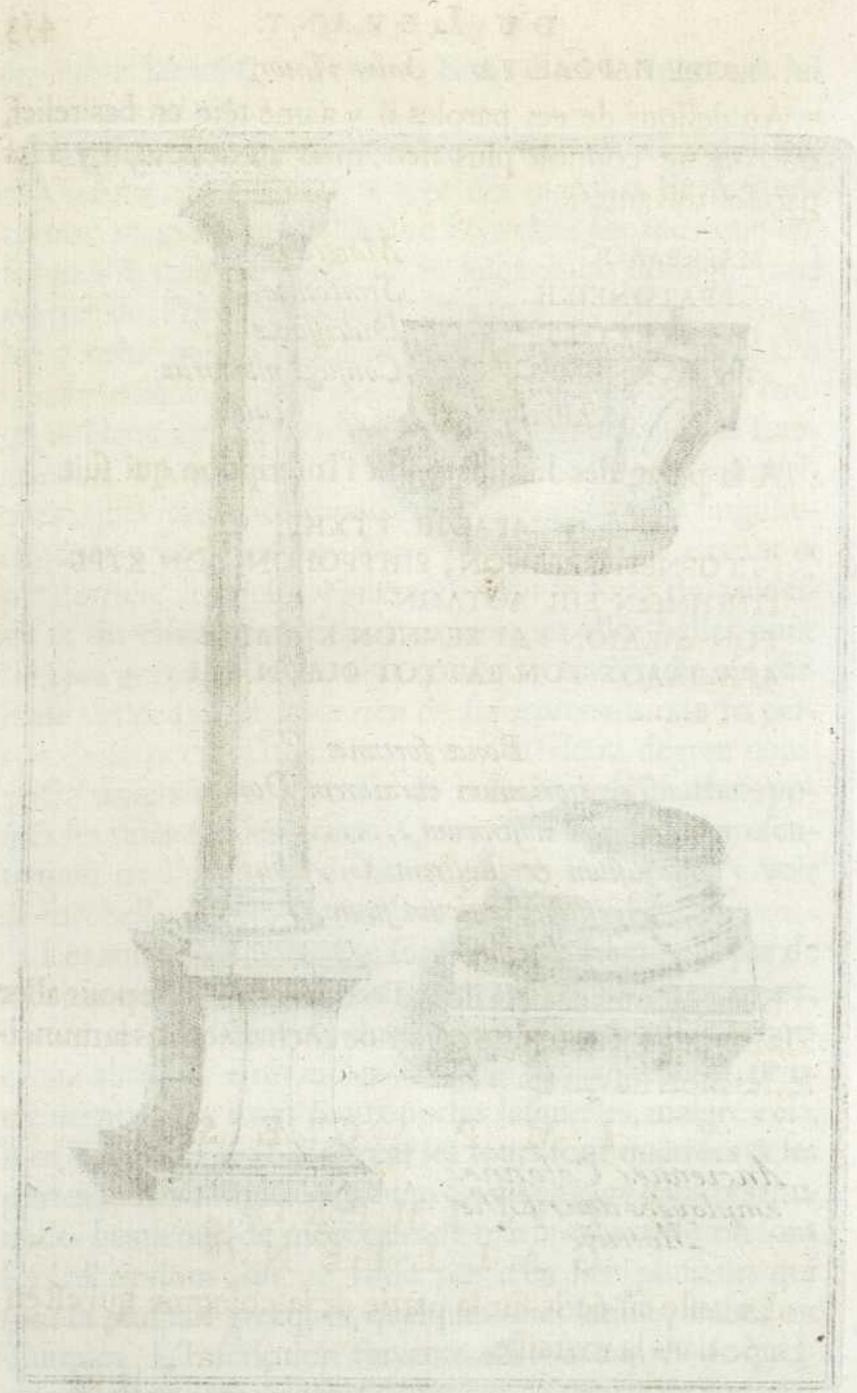
fervi sous Bajazet; & Temirte battit Eses à Angora & lui fit couper la tête.

Angora présentement est une des meilleures villes d'Anatolie, & montre par tout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les ruës que colonnes & vieux marbres, parmi lesquels on distingue une espece de Porphyre rougeatre piqué de blanc, semblable à celui qui est aux Pennes proche de Marseille. On trouve aussi à Angora quelques morceaux de Jaspe rouge & blanc à grosses taches, approchant de celui de Languedoc. La plupart des colonnes sont liffes & cilindriques, quelques-unes canelées en spire; les plus singulieres sont ovales, ornées d'une plate-bande par devant & par derriere, laquelle regne aussi tout le long du piédestal & du chapiteau. Elles me parurent assez belles pour les faire graver; il me semble qu'aucun Architecte n'a parlé de cet ordre. Il n'y a rien de si surprenant que le perron de la porte d'une Mosquée; il est de 14 degrez composez uniquement de bases de colonnes de marbre, posées les unes sur les autres. Quoique les maisons presentement ne soient que de boüe, on ne laisse pas d'y voir de fort belles pieces de marbre.

Les murailles de la ville sont basses & terminées par de méchans crenaux; mais on y a employé indifferemment, colonnes, architraves, chapiteaux, bases & autres morceaux antiques entremêlez avec de la maçonnerie, principalement aux tours & aux portes lesquelles, malgré cela, n'en sont pas plus belles; car les tours sont quarrées & les portes toutes simples. Quoiqu'on ait engagé dans ces murailles beaucoup de morceaux de marbre du costé où sont les Inscriptions, on ne laisse pas d'en lire plusieurs qui sont la plupart grecques, quelques-unes latines, arabes ou Turques. L'Inscription suivante est tout auprès de quelques Lions de marbre fort défigurez, à la porte de Kesaria.



*Anciennes Colonnes
employées dans l'Asie
Mineure.*



ΚΑΙΡΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ *Salve viator.*

Au deffous de ces paroles il y a une tête en bas relief, où l'on ne connoît plus rien; mais au deffous il y a les paroles suivantes.

ΜΑΡΚΕΛΛΟΣ	<i>Marcellus</i>
ΣΤΡΑΤΟΝΕΙΚΗ	<i>Stratonice</i>
ΓΑΤΚΥΤΑΤΗ Γ	<i>Dulcissima</i>
ΤΝ....ΜΝΗΜΗΣ	<i>Conjugi memoriae</i>
ΧΑΡΙΝ	<i>causa</i>

A la porte des Jardins on lit l'Inscription qui suit.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
 ΤΟΡΝΕΙΤΟΡΙΑΝΟΝ, ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙ-
 ΩΝ ΗΜΩΝ ΕΠΙ ΑΘΥΛΩΝ
 ΤΟΝ ΔΙΚΑΙΟΝ ΚΑΙ ΣΕΜΝΟΝ Κ ΑΙΛΙΟΣ
 ΑΓΗΣΙΛΑΟΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΦΙΛΟΝ ΚΑΙ
 ΕΤΕ.....

*Bonæ fortunæ
 Tornitorianum curatorem Domi-
 norum nostrorum
 justum & illustrem. C. Ælius
 Agesilaus amicum suum &
 beneficum.*

Nous leûmes au delà de la Tour, où l'on passe pour aller à la Porte d'Effet, sur une colonne enchassée dans la muraille, les mots suivans.

I M P . C Æ S .
 E T I M P R O
 G A L L I E N O

Le reste est écrit sur la partie de la colonne qui est engagée dans la muraille.

Il nous reste trois Médailles frappées à la tête de cet Empereur, & à la legende d'Ancyre, où cette ville est traitée de Metropole. Le revers de la première représente trois Urnes avec des palmes. Celui de la seconde, une Louve que Romulus & Remus tetent. Sur la troisième, est la figure d'Apollon debout & tout nud, tenant de la main droite une couronne & appuyé du coude gauche sur une colonne qui soutient sa lyre. On en voit une quatrième chez le Roy, au même revers que la première; mais la legende exprime que la ville est Neocore pour la seconde fois.

Les trois Lions qui sont à la porte de Smyrne sont assez beaux. On lit sur un bout d'architrave cassée, laquelle sert de linteau à la porte, cette ligne imparfaite écrite en gros caractères.

....ΒΑΣΤΩ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΤΥΤ....

Voici quelques autres Inscriptions qui sont sur les mêmes murailles entre la porte de Smyrne & celle de Constantinople.

Sur un piédestal.

ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙ-
ΟΙΣ ΚΑΙ ΚΑΠΙΤΟΝΙ
ΠΑΣΙΚΡΑΤΟΥΣ
ΑΝΔΡΙ ΓΕΝΝΑΙΩ
ΚΑΙ ΑΓΑΘΩ ΠΟΥ
ΒΛΙΟΣ ΑΔΕΛΦΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΠΑΣΙ
ΚΡΑΤΗΣ ΚΑΙ ΜΗ-
ΝΟΔΩΡΟΣ ΤΙΟΙ
ΑΥΤΟΥ ΠΕΡΤΙΝΗ
ΜΝΗΜΗ ΕΙΧΑ.

ΡΟΝΤ Μνήμη Ευσεβ.

Dis Manibus
Et Capitoni
Pasocratis F.
Viro generoso
& probò Pu-
blius frater
ejus & Pas-
ocrates & Me-
nodorus filii
ejus....
Memoriae gratia.

Sur un autre piédestal orné d'un feston.

D. M.
 VENTIDIA CAR
 PILLA
 VIXIT ANNIS
 XXXIII M VIII
 D VI
 T LIUIVS CARPVS
 PATER EI....
 DIONYSIVS VXORI CARISSIMÆ

Sur les mêmes murailles du côté de la ville.

ΔΙΟΤΕΙΜΟC ΔΙ-
 ΟΤΕΙΜΟ ΚΑΙ ΛΟ-
 ΤΑΤΙΟ ΙΔΙΟΙC
 ΓΟΝΕΤΞΙ ΜΝΗ-
 ΜΗC ΧΑΡΙΝ.

*Diotimus Dio-
 timo & Lotatio
 propriis
 parentibus
 memoria gratia.*

Dans le même endroit sur une pierre enchassée.

E V T Y C H V S
 N E R E I
 C A E S A R I S
 A U G
 S E R. V I C.
 F I L I O.

Le Château d'Angora est à triple enceinte, & ses murailles sont à gros quartiers de marbre blanc & d'une pierre qui approche du porphyre. On nous permit d'entrer par tout & l'on nous conduisit dans la première enceinte à une Eglise Armenienne bâtie, à ce que l'on prétend, sous le nom de *la Croix* depuis 1200 ans. Elle est fort

petite & fort obscure, éclairée en partie par une fenêtre, qui ne reçoit le jour qu'au travers d'une piece quarree de marbre semblable à de l'albâtre poli & luisant comme du Talc, mais il est terne en dedans & la lumiere qui passe au travers est sensiblement rougeatre & tire sur la cornaline. Le soleil ne donnoit pas dessus quand nous l'observâmes; c'est peut-être du marbre *sphengite* de Pline. Toute cette premiere enceinte est pleine de piédestaux & d'Inscriptions; où est-ce qu'il n'y en a pas dans Angora! un habile Antiquaire y trouveroit à transcrire pendant un an. Voici celles que nous copiâmes.

L'Inscription qui fait mention de Julien l'Apostat est sur une pierre maçonnée & plâtrée, les caracteres en font mal formez.

DOMINO TOTIVS ORBIS
JVLIANO AVGVSTO
EX OCEANO BRI
TANNICO ^a VIS PER
BARBARAS GENTES
STRAGE RESISTENTI
VM PATEFACTIS....

^a Ρουγ VIIIS.

Apparemment qu'elle fut faite dans le temps que cet Empereur séjourna à Ancyre.

Sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée du même Château.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ
ΕΝΘΑ ΠΛΗΣΙ-
ΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΘ-
ΜΑ ΕΤΕΤΞ ΚΑ-
ΤΑ ΓΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑ Η
ΚΑΙ ΔΕΞΑΣ ΑΘΗ-
ΝΙΩΝ ΓΑΥΚΥΤΑΤΩ
ΚΑΙ ΦΙΛΑΤΑΤΩ ΑΓΝΩ-
ΓΕΝΟΜΕΝΩ ΣΥΜ-
ΒΙΩ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ.

*Sepulchrum hoc
& aram simul
excitavit in terra
Claudia , Dexas
item vocata ,
Athenioni dulcissimo
& amabilissimo
Castoque conjugii ,
memoriæ causa.*

Sur un piédestal dans l'enceinte du Château.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΕΥΤΥ-
ΧΟΥ ΚΛΑΥΔΙΑ ΙΟΥ-
ΛΙΤΤΗ ΣΥΜΒΙΩ Α-
ΓΑΘΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ
ΚΑΙ ΤΗΝ ΟΣΤΟΘΗ-
ΚΗΝ ΜΝΗΜΗΣ ΧΑ-
ΡΙΝ ΑΝΕΣΤΗ-
CEN.

*Apollonius Euty-
chis F. Claudie Ju-
littæ conjugii opti-
mæ hanc aram
& hoc monumen-
tum memoriæ causa
posuit.*

Sur un autre piédestal dans le même Château.

ΑΡΧΗΣ ΑΝΙΑ
ΚΑΙ ΑΣΤΥΝΟ-
ΜΗΣ ΑΝΤΑΚΑΥ-
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΔΙΣ ΘΕΑΣ ΔΗΜΗ-
ΤΡΟΣ ΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑ ΕΝ ΕΚΚΛΗΣΙ-
ΑΙΣ ΠΟΛΛΑΚ
ΦΥΛΗ ΕΝΑΤΗ

ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝ ΕΑΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Sur une pierre d'un ancien bâtiment que les Turcs appellent *Meseresail*.

D. M.
Q. A QVILIO LVCIO
LEG Π AUG
SEVERIA MARTINV
LA CONIVNX. ET
AQVILIA SEVERINA
FILIA ET HERES
F. C.

Dans la chambre d'un particulier qui loge dans cette maison, sur une pierre derrière la porte ;

G. Longino Paulino G. Longinus Sagaris, & G. Longinus Claudianus, Patri, memoriae causa.

Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΩ ΠΑΤ-
ΛΕΙΝΩ Γ. ΛΟΝΓΕΙ-
ΝΟΣ ΣΑΓΑΡΙΣ. ΚΑΙ
Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΣ
ΠΑΤΡΙ ΜΝΗ-
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ.

Dans le même bâtiment sur une pierre de la muraille.

Flavio Sabino genere Nico mediensi, Filia Cippum (supple, posuit) memoriae causa.

ΦΛΑΟΥΤΩ ΣΑΒΕΙ-
ΝΩ ΓΕΝΕΙ ΝΕΙΚΟ
ΜΗΔΕΙΗ ΘΥΤΑΤΗΡ
ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ
ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ.

ΟΣΑΝ Δ ΕΣΚΥΛΗΤΟ
ΜΝΗΜΑ ΔΩΣΕΙ ΕΙΣ
ΤΟΝ ΦΙΣΚΟΝ Β. Φ.

*Qui expilaverit
Sepulchrum dabit
ad fiscum denaria bis
mille quingenta.*

Sur trois différentes pierres du même bâtiment.

D. M.

TC JVL CANDIDO
P.P. LEG. XVII. GEM.
HEREDES EX TES
TAMENTO FECE
RVNT.

ΛΟΥΚΙΟΣ
ΣΕΡΗΝΙΑ ΣΤΗΝΒΙΩ
ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΜΝΗ
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ
ΔΙ ΕΥΤΥΧΙΤΕ

*Lucius
Sereniae conjugii
erexi, memoriae
gratia: prospere
agite.*

D. M.

C. SECUNDI
NIO IVLIANO
EQVITI LEG
XXII PR. P. P. AN
N XXXV. STIP. XV
C. SERANIUS VE
CTIVS SECVNDVS
HERES ET CONLEGA

F. C.

Le Cimetiere des Chrétiens est inépuisable en Inscriptions grecques & latines; mais la plupart sont des Epitaphes de personnes pour lesquelles on ne s'intéresse plus.

Sur un Tombeau.

D. M.

ASTIO AVG
LIB. TAR.
VENNONIA AETETE
CONIVGI
PIENTISSIMO FECIT.

Sur un autre Tombeau.

*Valens & San-
batus propria ma-
tri hanc aram
erexerunt memoriae
causa.*

ΟΤΑΔΗC ΚΑΙ ΣΑΝ-
ΒΑΤΟΣ^a ΤΗΣ ΔΙΑ ΜΗ-
ΤΡΙ^b ΑΕCΤΗCΑΝ ΤΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ.

^a Pour τη ιδία.^b Pour ανέστη.

Sur un autre Tombeau.

C I V I' S E N E C I O
N E M : V E
P R O C P R O V : G A
L A T . I T E M V I C E P R A E
S I D I S E I V S D . P R O V
E T P O N T I
Z E N O A V C C V B
T A B V L A R
P R O V : E I V S D : P R A E P O
S I T O I N C O M P A R A B I L I .

Hors la ville autour du Couvent de S^{te} Marie des Ar-
meniens, parmi de beaux marbres antiques, des colomnes,
architraves, bafes, chapiteaux qui sont auprès de la petite

riviere de *Chibouboujou*, se voyent plusieurs Inscriptions, dont la plus remarquable est celle de M. Aurele.

IMP. CAESARI
M. AVRELLIO
ANTONINO. IN
VICTO. AVGVSTO
PIO FELICI
AEL. LYCINVS. V. I.
DEVOTISSIMVS
NUMINI EIVS.

Peut-être même que le Buste qui est auprès, est celui de cet Empereur. C'est un Buste de front, de deux pieds de haut sur vingt pouces de largeur; mais il est fort maltraité. Le marbre est gris veiné de blanc, de même que le piédestal qui le soutenoit.

Voici une Inscription qui se trouve sur un autre piédestal, couché sur un tombeau auprès du Couvent.

Γ. ΑΙΛ. ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ	<i>Gaium Aelium Flavianum</i>
ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝ ΔΙΣ Γ.	<i>Sulpicius bis Galat-</i>
ΛΑΤΑΡΧΗΝ ΤΟΝ Α	<i>archen castissimum</i>
ΓΝΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΔΙ	<i>& justissimum</i>
ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ	<i>Flavianus</i>
ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ	<i>Eutyches</i>
ΕΥΤΥΧΗΣ	<i>Dulcissimum</i>
ΤΟΝ ΓΑΥΚΥΤΑΤΟΝ	<i>patronum.</i>
ΠΑΤΡΩΝΑ	
ΔΙΕΥΤΥΧΙ	

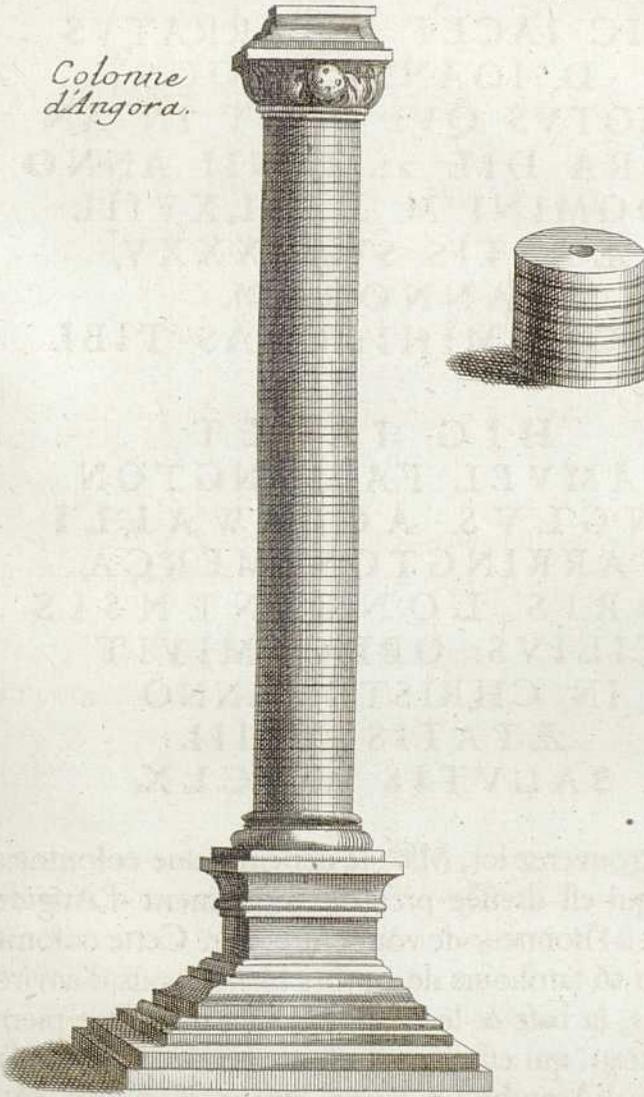
Ces deux Epitaphes modernes sont dans le même Cimetiere.

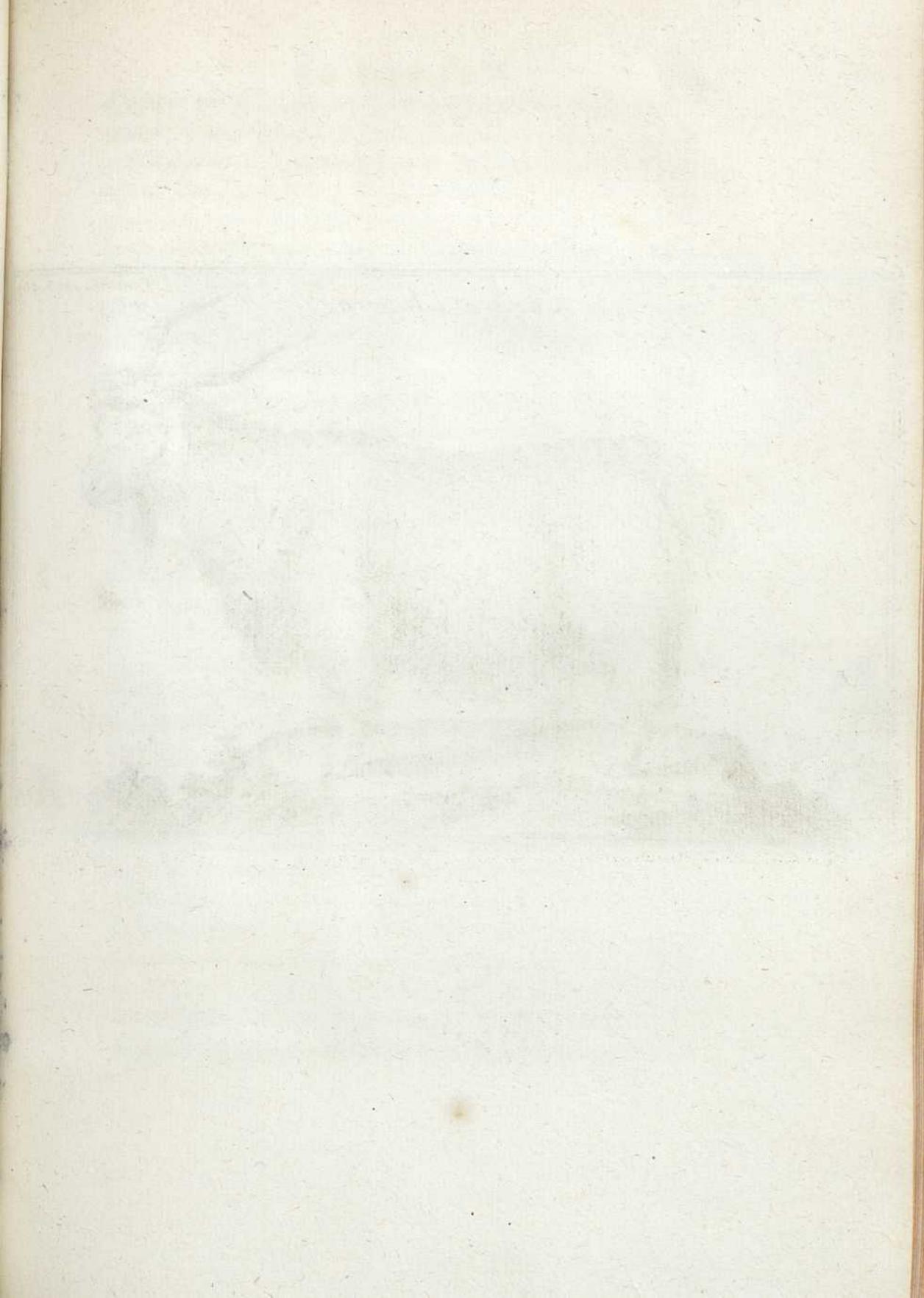
HIC IACET INTERRATUS
 D. IOANNES ROOS
 SCOTVS QVI OBIIT IN AN
 GORA DIE 22. IUNII ANNO
 DOMINI M. DC. LXVIII.
 ÆTATIS SVÆ XXXV.
 ANNORVM.
 HODIE MIHI: CRAS TIBI.

HIC IACET
 SAMVEL FARRINGTON
 ANGLVS. ACIDWALLI
 FARRINGTON MERCA
 TORIS LONDINENSIS
 FILIVS: OBDORMIVIT
 IN CHRISTO, ANNO
 ÆTATIS XXIII.
 SALVTIS MDCLX.

Vous trouverez ici, M^{gr}, le dessein d'une colonne assez jolie qui est dressée près du monument d'Auguste, dont j'ai eû l'honneur de vous entretenir. Cette colonne est à 15 ou 16 tambours de marbre blanc, hauts d'environ 20 pouces, la base & le chapiteau sont de même pierre. Ce chapiteau, qui est quarré, est orné à chaque coin d'une feuille d'Acanthe, & d'une espee d'écusson entre deux, dont les ornemens sont effacez. On n'y trouve aucune inscription. Les Turcs appellent cette colonne le

*Colonne
d'Angora.*





Chevre d'Angora.



Minaret des filles, parce qu'ils s'imaginent qu'elle soutenoit le Tombeau d'une fille.

Le Pacha d'Angora jouit de 30 ou 35 bourses de revenu. Les Janissaires y sont commandez par un Sardar; mais il n'y en a qu'environ trois cens. On compte dans cette ville quarante mille ames parmi les Turcs, quatre ou cinq mille Armeniens, & six cens Grecs. Les Armeniens y ont sept Eglises, sans compter le Monastere de *S^{te} Marie*. Les Grecs n'ont qu'une Eglise dans la ville, & une dans le Château.

Angora est à quatre grandes journées de la mer Noire par le plus court chemin. La Caravane d'Angora à Smyrne met 20 jours, & l'ancienne ville de *Cotyæum*, à qui les Turcs ont conservé le nom de *Cataye*, est à moitié chemin. Les Caravanes vont d'Angora à Pruse dans dix jours; d'Angora à Kefarie en huit; d'Angora à Sinope en dix; d'Angora à Ismith, ou l'ancienne Nicomedie en neuf jours: enfin d'Angora à Assamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles Chevres du monde dans la campagne d'Angora. Elles ébloüissent par leur blancheur, & leur poil qui est aussi fin que la soye, frisé naturellement par tresses de huit ou neuf pouces de long, est la matiere de plusieurs belles étoffes, & sur tout du Camelot; mais on ne permet gueres de transporter cette toison sans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Il semble que Strabon ait parlé de ces belles Chevres. *Aux environs de la riviere Halys*, dit-il, *on nourrit des moutons dont la laine est fort épaisse & fort douce; & de plus il y a des Chevres qui ne se trouvent pas ailleurs*. Quoiqu'il en soit, ces belles Chevres d'aujourd'hui ne se voyent qu'à quatre ou cinq journées d'Angora & de Beibasar; leurs portées dégènerent quand on les transporte plus loin. Le fil de

Chevre se vend depuis 4 livres jusques à 12 ou 15 livres l'Oque ; il y en a même de 20 ou 25 écus l'Oque, mais ce dernier est destiné uniquement pour le Camelot que l'on fait pour le Serrail du Grand Seigneur. Les ouvriers d'Angora employent le fil de Chevre tout pur dans leurs Camelots, au lieu qu'à Bruxelles, je ne sçai par quelle raison, on est obligé d'y mêler du fil de laine. En Angleterre on mêle cette toison dans les Perruques, mais il ne faut pas qu'elle soit filée : elle fait la richesse d'Angora, tous les bourgeois s'appliquent à ce commerce. On a raison de préférer le poil de Chevre d'Angora, à celui de Cougna, qui est l'ancienne ville d'*Iconium* où Cicéron fit assembler l'armée Romaine ; car les Chevres de Cougna sont toutes ou brunes ou noires.

Le 2 Novembre nous partîmes d'Angora pour Pruse ou *Brouffe*, comme disent les Francs, accompagnez seulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendoit pas le Franc, ainsi nous fûmes obligez de nous servir nous-mêmes. On ne marcha ce jour-là que pendant quatre heures, dans un beau pays plat & bien cultivé. Nous couchâmes à *Soufous* méchant village où nous joignîmes quelques personnes de Kefarie qui alloient à Pruse. Le 3 Novembre on marcha pendant sept heures, dans de belles plaines relevées d'une seule colline, en deçà d'*Aias* ville assez jolie, dans un fond dont les Jardins sont agréables & où il ne manque pas de vieux marbres. Le lendemain nous arrivâmes à Beibazar après neuf heures de marche.

Beibazar est une petite ville bâtie sur trois collines à peu près égales, dans une vallée assez resserrée. Les maisons sont à deux étages, couvertes assez proprement avec des planches ; mais il faut toujours monter ou descendre. Le ruisseau de Beibazar se jette dans l'*Aiala* après avoir fait moudre

moudre quelques moulins & porté la fertilité dans plusieurs campagnes partagées en fruitiers & en potagers. C'est de là que viennent ces excellentes poires que l'on vend à Constantinople, sous le nom de *Poires d'Angora*; mais elles sont fort tardives & nous n'eûmes pas le plaisir d'en goûter. Tout ce quartier est sec & pelé, excepté les fruitiers. Les Chevres n'y broutent que des brins d'herbes, & c'est peut-être, comme remarque Busbeque, ce qui contribue à conserver la beauté de leur toison, qui se perd quand elles changent de climat & de pâturage. Les Bergers de Beibazar & d'Angora les peignent souvent, & les lavent dans les ruisseaux. Ce pays me fait souvenir de la *Terre sans bois*, dont parle Tite-Live, laquelle ne devoit pas être éloignée de Beibazar, puisque le fleuve Sangaris y rouloit ses eaux; on n'y brûloit que de la bouze de vache, comme l'on fait en plusieurs endroits de l'Asie.

Nous partîmes de Beibazar le 6 Novembre sur les neuf heures du matin, & nous retirâmes vers les quatre heures du soir dans un vieux bâtiment abandonné & sans couvert; cependant la campagne est belle & bien cultivée, quoique relevée de buttes assez escarpées. On y passe la riviere d'Aiala dans un gué profond, ses eaux inondent les terres quand on veut, mais c'est pour y élever de tres-bon ris. Elle va se jeter dans la mer Noire, & nous avons déjà campé à son emboucheûre en allant à Trebifonde.

On monta à cheval sur les six heures du matin pour arriver le 7 Novembre à une heure & demi, proche le village de *Kahé*, dans un Kan sans banquettes, ou pour mieux dire, dans une grande escurie. La campagne commence à s'élever en montagnes couvertes de Pins & de Chênes que l'on ne coupe jamais, & qui néanmoins ne sont gueres plus hauts que nos taillis, tant les terres y sont

maigres & ingrates. Le 8 nous couchâmes à *Caragamous* après une traite de dix heures, au travers d'une des plus belles plaines d'Asie, inculte pourtant, sans arbres, assez sèche, quoique marécageuse en quelques endroits, & entrecoupée de collines assez basses. Les vieux marbres, qui sont dans les cimetières, marquent bien qu'il y avoit là anciennement quelque fameuse ville; mais comment en découvrir le nom, supposé qu'il se puisse trouver encore dans quelque Inscription! On ne s'y repose nulle part, & les voituriers ne songent qu'à éviter les voleurs.

Le 9 Novembre nous poursuivîmes nôtre route pendant sept heures dans la même plaine. On y découvre plusieurs villages, dont les champs sont arrosés par une petite rivière qui serpente agréablement. On s'arrêta à *Mounptalat* dans un mauvais Kan au lieu d'aller, comme nous le souhaitions, à *Eskissar* qui est à une lieue de là. Tous les lieux que les Turcs appellent *Eskissar* sont remarquables par leur antiquité, de même que ceux que les Grecs nomment *Paleocastron*, car ces deux mots signifient un *vieux Château*. On nous assêta qu'*Eskissar* étoit une assez bonne ville remplie de vieux marbres: elle est à gauche du grand chemin de Pruse; ne seroit-ce point la célèbre *Pessimunte*? La marche du 10 Novembre fut de 12 heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. Nous fumes logés agréablement à *Boutdouc* dans un Caravanserai couvert de plomb, de même que le dôme de la Mosquée. Les Cimetières n'y manquent pas de colonnes, & l'on ne voit que vieux marbres dans le village, mais sans Inscriptions. La marche du 11 Novembre fut pareille à celle du jour précédent; on se retira à *Koursounou* dans un assez beau Caravanserai au delà d'une petite rivière; c'est un pays de bois & sur tout de Chênes. Le 12 Novembre on arriva à *Acsou*, qui signifie une *Eau blanche*.

C'est un village, à cinq heures de Pruse, dans une plaine bien cultivée & bien peuplée; après laquelle on ne trouve que des bois de chênes grands & petits de différentes especes. Nous laissâmes tout ce jour-là le mont Olympe à nôtre gauche. C'est une horrible chaine de montagnes, sur le sommet desquelles il ne paroissoit encore que de la vieille neige & en fort grande quantité.

Il y a long temps, M^{rs}, que je n'ai eû l'honneur de vous parler Botanique, quoique nous ayions veû de tres-belles Plantes depuis Tocat, mêlées avec la pluspart de celles que nous avons observées en Armenie, & avec plusieurs autres qui ne sont pas rares en Europe. En approchant du mont Olympe on ne voit que des Chênes, des Pins, du Thym de Crete, du Ciste à Ladanum, d'une autre belle espece de Ciste, que I. Bauhin a nommé *Ciste de Crete à larges feuilles*, lequel non seulement vient à la campagne de Montpellier, mais à l'Abbaye de Fontfrede, & dans tout le Roussillon. C. Bauhin remarque avec raison, que Belon l'a observé sur le mont Olympe, mais Bauhin l'a confondu avec le Ciste à Ladanum, dont Belon & Prosper Alpin ont fait mention. L'Aune, l'Eleble, le Cornouïllier mâle & femelle, la Digitale à fleur ferruginée, le Pissenlit, la Chicorée, le petit Houx, la Ronce sont communes aux environs du mont Olympe; mais combien d'autres choses rares n'y a-t-il pas! Il faut les réserver pour l'*Histoire des Plantes du Levant*, à laquelle j'espère travailler quelque jour.

Nous arrivâmes enfin à Pruse, après cinq heures de marche dans des défilez couverts de bois, lesquels vont aboutir aussi à cette belle plaine qui est au Nord du mont Olympe. On commence à y voir des Plantes & des Chataigniers aussi hauts que les Sapins qui sont sur la montagne. A la verité les Landes sont un peu gâtées par les

^a *Cistus ledon*,
Creteum latifolium. A. B.

pierres que les eaux charrient; mais à mesure qu'on approche de Pruse, les champs sont couverts de Meuriers & de vignobles. La plupart des Meuriers sont bas & comme plantez par pepinieres. Les plus grands sont ferrez les uns près des autres, & forment de petites forêts entrecoupées par de grandes brossailles, parmi lesquelles naît une espece d'*Apocin*, laquelle non seulement se tortille sur les hayes, mais qui grimpe aussi sur les plus grands arbres. En arrivant à Pruse, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville, au travers des futayes. Le plus bel endroit de cette place, qui est le quartier du Serrail, ne paroît pas; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous en envoyer deux Plans differens. Le premier a été dessiné au Nord-Est sur le chemin d'Angora, & l'autre du côté des Bains au Nord-Nord-Oüest.

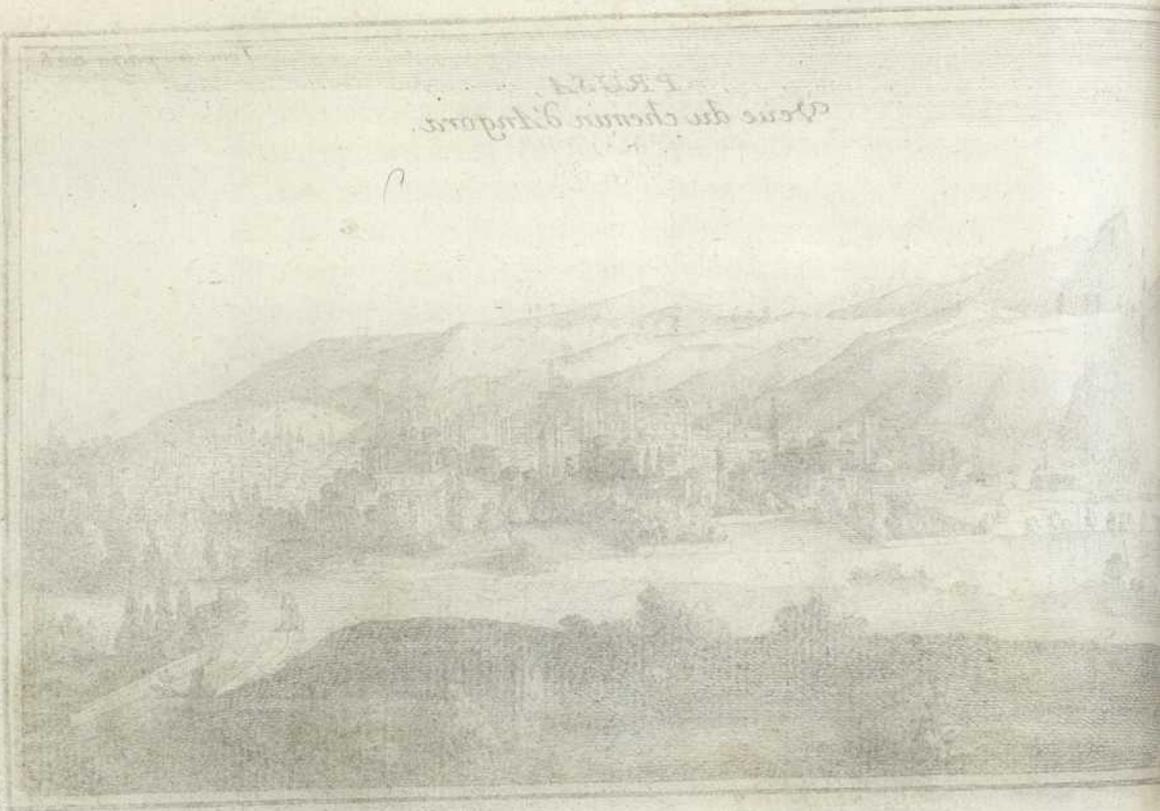
Pruse, capitale de l'ancienne Bithynie, est la plus grande & la plus magnifique ville d'Asie. Cette Place s'étend du couchant au levant au pied des premières collines du mont Olympe, dont la verdure est admirable. Ces collines sont, pour ainsi dire, autant de degrez pour aller sur cette fameuse montagne. Du côté du Nord la ville se trouve à l'entrée d'une grande & belle plaine où l'on ne voit que Meuriers & arbres fruitiers. Il semble que Pruse ait été faite exprès pour les Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de sources, que chaque maison a ses fontaines; & je n'ai point veü de ville qui en ait autant, si ce n'est Grenade en Espagne. La plus considérable des sources de Pruse, est au Sud-Oüest auprès d'une petite Mosquée. Cette source qui fournit de l'eau, de la grosseur du corps d'un homme, coule dans un canal de marbre & va se distribuer dans la ville. On assure qu'on y compte plus de trois cens Minarets. Les Mosquées sont tres belles, la plupart sont couvertes de plomb, embel-

PRUSA,
du Mont Olympe.

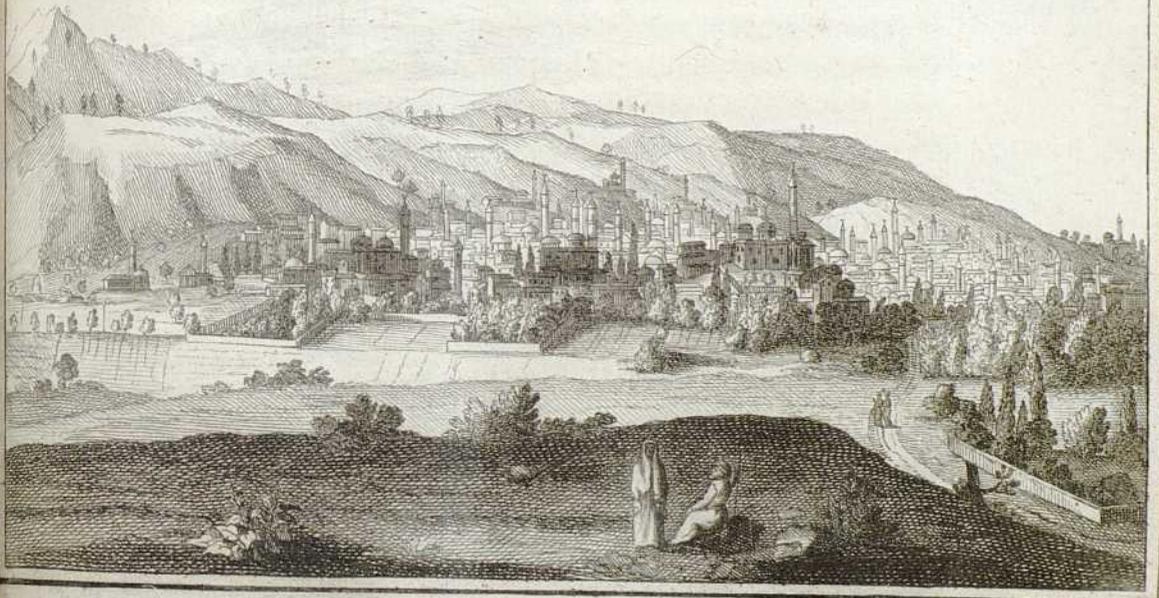


FRANZ
Wiese des Chemnitz-Flusses

1



PRUSA,
Veuë du chemin d'Angora.



THE NEW YORK
LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
1215 6th Ave. New York, N.Y. 10020

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

1937

1938

1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

2006

2007

2008

2009

2010

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

2024

2025

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

1937

1938

1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

2006

2007

2008

2009

2010

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

2024

2025

lies de domes, de même que les Caravanferais. Au delà de la ruë des Juifs, à main gauche en allant aux Bains, est une Mosquée Royale, dans la cour de laquelle sont les Mausolées de quelques Sultans, dans des chapelles solidement bâties & séparées les unes des autres. Nous ne trouvâmes personne assez instruit pour nous apprendre les noms de ces Sultans. On peut consulter Leunclaw qui a fait un fort beau traité^a des Tombeaux des Sultans.

Le nouveau Serrail est sur une colline escarpée dans le même quartier ; c'est l'ouvrage de Mahomet IV, car le vieux Serrail fut bati du temps d'Amurat ou Mourat I. Les Caravanferais de la ville sont beaux & commodes. Le Bezestein est une grande maison bien bâtie, où sont plusieurs magazins & boutiques semblables à celles du Palais de Paris, & l'on y trouve toutes les marchandises du Levant, outre celles que l'on travaille dans cette ville. Non seulement on y consomme la foye du pays, qui passe pour la plus belle foye de Turquie, mais encore celle de Perse, qui n'est ni si chere ni si estimée. La foye de Pruse vaut jusques à 14 ou 15 piastrès l'Oque & demi. Toutes ces foyes y sont bien employées, car il faut convenir que les meilleurs ouvriers de Turquie sont à Pruse, & qu'ils executent admirablement les desseins de Tapisseries qu'on y envoie de France ou d'Italie.

La ville d'ailleurs est agréable, bien pavée, propre, sur tout dans le quartier du Bazar. On y boit d'assez bon vin à trois parats l'Oque. Le pain & le sel y sont à fort bon marché. La viande de boucherie y est bonne. On y mange d'excellentes Truites & de bons Barbeaux. Les Carpes y sont d'une grandeur & d'une beauté surprenante, mais fades & mollasses à quelque sauce qu'on les mette. En venant d'Angora à Pruse on passe un beau ruisseau, sur un pont assez bien bâti ; ce ruisseau coule ensuite dans des val-

^a *Libitarius Index Osmanidarum. Francofurti. 1591.*

Leuncl. Hist. Musulm. Lib. 5.

lées de Chênes, du côté du midi. Je crois que c'est le Loufer qui va passer vers Montania. Il y a dix ou douze mille familles de Turcs dans Pruse, lesquelles font plus de quarante mille ames, à ne compter que quatre personnes par famille. On y compte quatre cens cases ou familles de Juifs, cinq cens cases d'Armeniens, & trois cens familles de Grecs. Neanmoins cette ville ne nous parut pas fort peuplée, & son enceinte n'a pas plus de trois milles de tour. Les murailles sont à moitié ruinées & n'ont jamais été belles, quoique fortifiées par des Tours quarrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni Inscriptions. On ne voit même que peu de marques d'antiquité dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois. Sa situation n'est pas si avantageuse qu'elle paroît, puisqu'elle est dominée par des collines du côté du mont Olympe. Il n'est permis qu'aux Musulmans de loger dans la ville. Les fauxbourgs qui sont incomparablement plus grands, plus beaux, & mieux peuplez, sont remplis de Juifs, d'Armeniens & de Grecs. Les Platanes y sont d'une beauté surprenante & font un paysage admirable, entremêlez avec des maisons dont les terrasses ont une veüe tout à fait charmante.

Les Tombeaux d'Orcan, de sa femme & de ses enfans, sont dans une Eglise grecque couverte en Mosquée, qui n'est ni grande ni belle. A l'entrée sont deux grosses colonnes de marbre, & tout au fond quatre petites qui ferment le Chœur, auquel les Turcs n'ont pas touché; ainsi leurs bases ne sont pas à la place de leurs chapiteaux, ni les chapiteaux à la place des bases, comme M^{rs} Spon & Weheler l'ont écrit. Ce Chœur, quoique revêtu de marbre, n'a jamais été beau; la pierre est d'un blanc sale, sombre, & jaspée en quelques endroits. Le Sanctuaire y subsiste encore avec un perron à quatre marches. On fait voir aux étrangers, dans le Vestibule de

la Mosquée, le prétendu Tambour d'Orcan, lequel est trois fois plus grand que les Tambours ordinaires. Quand on le remuë il fait beaucoup de bruit, par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matiere qui le font raisonner, au grand étonnement des gens du pays. Le Chapelet de ce Sultan est aussi dans le même lieu, ses grains en font de jay & gros comme des noix. Il reste encore à la porte de cette Mosquée une piece de marbre sur laquelle on lisoit autrefois une Inscription grecque, car pour aujourd'hui on n'y connoît plus rien. Outre les Mosquées dont j'ay parlé, il y a dans Pruse plusieurs Colleges d'Institution Royale, où les Ecoliers sont nourris & instruits gratuitement dans la Langue Arabe & dans la connoissance de l'Alcoran. On les distingue par la fesse blanche de leurs Turbans, laquelle forme des noeuds gros comme le poing, disposez en étoiles. On garde dans une Chapelle Turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland. La Chapelle est sur une eminence du côté du Sud-Oüest.

Il y a un Pacha dans Pruse, un Janiffaire Aga qui commande environ 250 Janiffaires, & un Moula ou grand Cadi qui est le plus puissant Officier de la ville. Dans le temps que nous y étions, c'étoit le fils du Moufti de Constantinople qui occupoit cette place, & même il avoit la survivance de la charge de Moufti, qui est une chose sans exemple en Turquie. Il suivit peu de temps après le sort de son pere; non seulement le fils fut dépouillé de ses biens & honneurs, mais mis à mort dans le temps que le pere fut traîné sur une claye à Andrinople.

Les Armeniens n'ont qu'une Eglise dans Pruse. Les Grecs en ont trois. Les Juifs y ont quatre Sinagogues. Nous fûmes surpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler aussi bon Espagnol que dans Ma-

drid. Les Juifs à qui je m'adressai, m'assurèrent qu'ils avoient toujours conservé leur langue naturelle, depuis que leurs peres s'étoient retirez de Grenade en Asie. Il est vrai qu'ils choisirent la ville du monde qui, par sa situation & par ses fontaines, ressemble le plus à Grenade, comme je l'ay dit ci-devant.

Le 21 Novembre nous partîmes à sept heures du matin pour aller voir le mont Olympe, dont la montée est assez douce; mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des Sapins & de la neige; de sorte que, sur les onze heures, nous fûmes obligez de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de là au sommet de la montagne, qui est une des plus grandes d'Asie, & semblable aux Alpes & aux Pyrenées, il faudroit que les neiges fussent fondües, & marcher encore pendant toute une journée. La saison ne nous permit pas d'y voir les Plantes les plus curieuses. Les Hestres, les Charmes, les Trembles, les Noisetiers n'y sont pas rares. Les Sapins ne different point des nôtres, car nous en examinâmes les feüilles & les fruits avec exactitude. Après tout nous ne fûmes pas trop contents de nôtre herborisation, quoique nous y eussions remarqué quelques Plantes singulieres, parmi beaucoup d'autres qui sont communes sur les montagnes d'Europe. C'est près de ce mont Olympe, que nos pauvres Gaulois furent deffaits par Manlius qui, sous pretexte qu'ils avoient suivi le parti d'Antiochus, voulut se vanger sur eux des maux que leurs peres avoient faits en Italie.

Le 23 Novembre nous allâmes voir les nouveaux Bains de *Capliza*, au Nord-Nord-Oüest à un mille de la ville & à main droite du chemin de *Montania*. Les Turcs les appellent *Iani-Capliza*, c'est à dire *Nouveaux Bains*. Ce sont deux batimens tout près l'un de l'autre, dont le plus
grand

grand est magnifique, relevé de quatre grands dômes couverts de plomb, percez comme en écumoire, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison; & tous les trous de ces dômes sont fermez par des cloches de verre semblables à celles dont les Jardiniers se servent pour couvrir les Melons. Toutes les Sales de ce Bain sont pavées de marbre. La premiere est fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette Sale est occupé par une belle fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide, & le tour des murailles est relevé d'une banquette de deux pieds, couverte de nattes, sur lesquelles on quitte ses habits. A droite sont les Salons où l'on se baigne, éclairés par des dômes percez de même que les grands. On tempere dans ces appartemens les sources d'eau chaude avec celles d'eau froide. Le réservoir de marbre où l'on se baigne, & où l'on nage si l'on veut, est dans la dernière Sale. On fume dans cette maison, & l'on y boit du Caffé & du Sorbec; ce dernier n'est que de l'eau à la glace, dans laquelle on délaye quelques cueillerées de Raisiné. Ce Bain n'est destiné que pour les hommes, les femmes se baignent dans l'autre; mais il n'est pas si beau, les dômes en sont petits & couverts de ces tuiles creuses, qu'on appelle des *Fequieres* à Paris.

Les sources d'eau chaude coulent sur le chemin qui est entre les deux Bains. Leur chaleur est si grande, que les œufs y deviennent mollets dans dix ou douze minutes, & tout-à-fait durs en moins de vingt; ainsi l'on n'y sçauroit souffrir le bout du doigt. L'eau qui est douce, ou plutôt fade, sent un peu la teinture du cuivre; elle fume continuellement. Les parois des canaux sont couleur de rouille, & la vapeur de ces eaux sent les œufs couvis. Ces Bains sont sur une colline qui se perd dans la grande Plaine de Pruse. Sur la même croupe en-

^a Leuncl. Ind. Liban.

tre le chemin de Montania & de Smyrne, il y a deux autres Bains dont l'un est nommé *Cuchurtli*, à cause que ses eaux sentent le soufre. ^a C'est Rustom Pacha, gendre de Solyman II qui en a fait faire le bâtiment.

^b Leuncl. Hist. Musul. lib. v. in Murat Chan Gasi.

^c De administr. Imp. cap. 50. Τα δὲ ἐν Πρωτῶν βασιλικῶν λιβάνων.

^d Stephan. ad vocem Θέζου.

A deux milles de Pruse, & à un mille des Bains nouveaux, sur le chemin qui va de Smyrne à la ville de *Cechirgé*, sont les anciens Bains de *Capliza*, que les Turcs appellent *Eski-capliza*. Le Docteur Marc Antoine *Cerci* nous y accompagna & nous fit remarquer que dans ce village il y avoit un bel Imaret; c'est sans doute celui qui fut fondé par ^bMourat I. Les eaux du vieux *Capliza* sont fort chaudes, & quoique le bâtiment soit à peu près comme celui des nouveaux Bains, & par conséquent peu ancien; il y a beaucoup d'apparence que ce sont les eaux chaudes Royales dont se servoient les Grecs, du temps que leur Empire florissoit, & dont ^cConstantin & ^dEstienne de Byzance ont fait mention. Mahomet I les fit rétablir & mettre dans l'état où elles sont. Outre ce grand Bain, il y a dans le même village un autre Bain plus petit, que les Turcs frequentent aussi & où ils se font donner la douche. Les eaux de tous ces Bains, tant vieux que nouveaux, blanchissent l'huile de Tartre, & ne font rien avec le papier bleu.

Nous connûmes deux Herboristes à Prusse, l'un Emir & l'autre Armenien, qui passoient pour de grands Docteurs. Ils nous fournirent des racines du véritable Ellebore noir des anciens, autant que nous voulumes pour en faire l'extrait. C'est la même espece que celle des Anticyres & des côtes de la mer Noire. Cette Plante que les Turcs appellent *Zoplème* & qui est très commune au pied du mont Olympe, a pour racine un trognon, gros comme le pouce, couché en travers, long de trois ou quatre pouces, dur, ligneux, divisé en quelques racines plus menües

& tortues. Toutes ces parties pouffent des jets de deux ou trois pouces de long, terminez par des cailletons ou des bourgeons rougeâtres; mais le trognon & les subdivisions font noirâtres en dehors, & blanchâtres en dedans. Les fibres qui les accompagnent font touffuës, longues de huit ou dix pouces, grosses depuis une ligne jusques à deux, peu ou point du tout chevelües. Les plus vieilles font noirâtres en dedans, d'autres brunes; les nouvelles font blanches; les unes & les autres ont la chair cassante, sans acreté ni odeur, & sont traversées d'un nerf rouffâtre. Elles sentent comme le lard quand elles boüillent dans l'eau.

De 25 livres de ces racines, nous en tirâmes deux livres & demi d'extrait, brun, tres amer & résineux. Il purge étant pris seul depuis 20 grains jusques à demi gros. Trois Armeniens à qui nous en donnâmes, se plainquirent tous d'avoir été fatiguez par des naufées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impression de feu, & d'acreté dans l'estomac, le long de l'esophage, dans la gorge & au fondement; de crampes, de mouvemens convulsifs, joints à des élancemens violens dans la tête, qui venoient comme par fusées, & qui se renouvelloient quelques jours après. Ainsi nous commençames par rabattre la moitié de l'estime que nous avions pour ce grand remede. A l'égard des racines, il faut en user comme de celles de nôtre Ellebore, les faire boüillir à la quantité d'un gros, ou d'un gros & demi dans du lait, les laisser infuser pendant la nuit; faire chauffer le lait le lendemain au matin & le passer par un linge.

Les Turcs attribuent de grandes vertus à cette Plante, mais nous ne pûmes les apprendre. Le Sr Antoine Cerci qui a pratiqué long temps la Medecine à Constantinople, à Cutaye & à Pruse, nous assêtra qu'il ne s'en servoit plus, à cause des accidens qu'elle cause aux malades. Il nous apprit qu'on amassoit de la Gomme Adragant, à *Caraisfar*,

ou *Chateau-noir*, à quatre journées de Pruse. Quoiqu'il soit homme d'esprit, il n'a point de gout pour l'antiquité: il se moquoit de nous quand nous parlions de la belle Grece & nous renvoyoit à Nicée & à Cutaye. *Nicée* n'est qu'à une journée de Pruse, mais au delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cutaye* n'est qu'à trois journées de Pruse. On accusoit le Pacha qui y commandoit, de s'entendre avec les voleurs & d'en tirer une rétribution considérable. Les Caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Pruse; c'est leur chemin pour venir de *Satalié* ou *Attalia* ancienne ville de Caramanie. On va de Pruse à *Montania* dans quatre heures, & de *Montania* à Constantinople par eau dans une matinée; ainsi il ne faut qu'une journée pour aller de Pruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Pruse à Scutari. Le mont Olympe s'appelle en Turc *Anatolai-dag*. Les Grecs l'ont autrefois nommé, *la Montagne des Caloyers*, à cause qu'il y avoit plusieurs solitaires qui s'y étoient retirés.

Le nom de Pruse & sa situation au pied du mont Olympe, ne permettent pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne *Περγου* bâtie par Annibal, s'il faut s'en rapporter à Pline, ou plutôt par Prusias Roy de Bithynie qui fit la guerre à Crœsus & à Cyrus, comme l'assurent Strabon & son Singe Etienne de Byzance. Elle seroit même plus ancienne, s'il est vray qu'Ajax s'y soit percé la poitrine avec son épée, comme il est représenté sur une Médaille de Caracalla. Il est surprenant que Tite-Live qui a si bien décrit les environs du mont Olympe, où les Gaulois furent deffaits par Manlius, n'ait point parlé de cette Place. Après que Lucullus eut batu Mithridate à Cyzique, Triarius vint assiéger Pruse & la prit. Les Médail-

les de cette ville, frappées aux têtes des Empereurs Romains, montrent bien qu'elle leur fut attachée fidèlement. Les Empereurs Grecs ne la posséderent pas si tranquillement. Les Mahometans la pillèrent & la ruinerent sous Alexis Comnene. L'Empereur Andronic Comnene, à ce que dit Nicetas, la fit saccager à l'occasion d'une révolte qui s'y étoit excitée. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Theodore Lascaris, Despote de Romanie, s'empara de Pruse à l'aide du Sultan d'Iconium, sous prétexte de conserver les places d'Asie à son beau-pere Alexis Comnene, surnommé Andronic. Pruse fut assiégée par Bem de Bracheux qui avoit mis en fuite les troupes de Theodore Lascaris. Les Citoyens firent une si belle résistance, que les Latins furent contraints d'abandonner le siège, & la Place resta à Lascaris par la Paix qu'il fit en 1214. avec Henri II Empereur de Constantinople & frere de Baudoüin.

Pruse fut le second siège de l'Empire Othoman en Asie, car il faut convenir qu'Angora fut la premiere Place où les Turcs s'établirent; ils se rendirent les maîtres de Pruse par famine, & par la négligence des Empereurs Grecs. Cet illustre Othoman, que l'on peut comparer aux plus grands Heros de l'antiquité, fit bloquer la ville par deux Forts qui l'empêcherent de recevoir aucunes provisions. L'un étoit aux vieux Bains de Capliza avec une forte garnison de gens choisis, commandez par son frere Actemur grand homme de guerre. L'autre qui étoit sur une des collines du mont Olympe, qui divisoient la ville, se nommoit le Fort de *Balabansouc*; il étoit commandé par un Officier général de grande réputation. Comme Pruse s'affamoit tous les jours, Othoman que la goutte attachoit dans son lit, ordonna à son fils Orcan d'en faire le siège. D'autres asséurent qu'il s'y trouva en

personne. Quoiqu'il en soit, Berofes Gouverneur de la Place, capitula le plus honorablement qu'il pût en 1327. Calvisius rapporte la prise de Prusa en 1326.

Après la deffaitte de Bajazet, Tamerlan vint à Prusa où il trouva les thresors que cet Empereur y avoit amassez, & dont il avoit dépouillé les Princes voisins. On y mesuroit, à ce que dit Ducas, les Pierres precieuses & les Perles par boisseaux. Mais quand Tamerlan fut descendu du côté de Babylone, le Sultan Mahomet, fils de Bajazet qui regna dans la suite sous le nom de Mahomet I, prit possession de Pruse, quoiqu'il eût établi le siege de ses Etats à Tocat. Isa-beg, un de ses freres, se presenta devant la ville, mais les habitans l'abandonnérent pour se retirer dans le Château, & s'y deffendirent avec tant de fermeté, qu'Isa-beg ne pouvant l'emporter, fit brûler & razer la ville. Elle fut rétablie quelque temps après par Mahomet qui battit les troupes de son frere. Il semble que cette Place étoit destinée à servir de jouiet aux Othomans. Solyman qui étoit un autre fils de Bajazet, se saisit du Château de Pruse par une fausse lettre qu'il fit donner au Gouverneur, de la part de son frere Sultan Mahomet, par laquelle il lui ordonnoit de remettre ce Château à Solyman; mais Mahomet le recouvra par le moyen du même Gouverneur, qui par un remords de conscience de s'être laissé tromper, la fit passer entre les mains de son premier maître, dans le temps que Solyman fut obligé de passer en Europe pour aller deffendre ses Etats qu'un autre de ses freres avoit envahis; & par un malheur bien extraordinaire cette Place qui ne s'attendoit pas à changer de maître, se vit encore exposée aux insultes de Caraman, Sultan d'Iconium, qui la prit & la pilla en 1413. Il fit déterrer les os de Bajazet & les fit brûler, pour se vanger de ce que cet Empereur avoit fait couper la tête à son pere. Leun-

claw ajoute, que Caraman fit brûler Pruse en 1415.

Après la mort de Mahomet I, son fils Mourat ou Amurat II qui se tenoit à Amasia, vint à Pruse pour se faire déclarer Empereur. On lit dans les *Annales des Sultans*, qu'il y eût un si grand incendie à Pruse en 1490; que les 25 Regions en furent consumées; & c'est par là que nous apprîmes que la ville étoit divisée en plusieurs Regions. Zizime cet illustre Prince Othoman, fils de Mahomet II, disputant l'Empire à son frere Bajazet, fit la ville de Pruse pour s'asseûrer de l'Anatolie; mais ayant été battu deux fois par Acomathe Général de Bajazet, il fut obligé de se retirer chez le Grand Maître de Rhodes. C'est ce même Zizime qui vint en Italie chez le Pape Innocent IV & qui mourut à Terracine, en accompagnant le Roy Charles VIII dans son voyage de Naples.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



L E T T R E X X I I .

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secre-
taire d'Etat & des Commandemens
de Sa Majesté, &c.

M O N S E I G N E U R ,

VOYAGE de
Smyrne & d'E-
phese.

Dans l'incertitude où nous étions, si nous aurions meilleur marché des voleurs qui font sur le grand chemin de Constantinople, ou de ceux qui courent sur la route de Smyrne, nous préférâmes le voyage de cette dernière ville, dans l'esperance non seulement de trouver des Plantes plus rares que nous n'avions fait sur le canal de la mer Noire; mais encore pour nous approcher de la Syrie dont nous avions dessein de voir les côtes.

Nous partîmes donc le 8 Decembre de Pruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demi de marche. On passe par *Cechirgé* où sont les vieux Bains de Capliza, & de là sur le pont du *Loufer* ou *Merapli* petite riviere qui tombe du mont Olympe, & qui va se jeter dans la mer près de *Montania*. Les Truites du Loufer sont excellentes & tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche regne une chaine de collines, sur laquelle est *Phisidar* bourgade considérable habitée par des Grecs, qui pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double Capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un Cadi ambulant.

Le 9 Decembre après une marche de 9 heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillona* qui a 25 milles
de

de tour, & sept ou huit milles de largeur en quelques endroits, entrecoupé de plusieurs Isles & de quelques peninsules; c'est proprement le grand égout du *Mont Olympe*. La plus grande de ces Isles a trois milles de circonférence & s'appelle *Abouillona* de même que le village, qui est sans doute l'ancienne ville d'*Apollonia*, puisque c'est de ce Lac que sort la riviere de *Rhyndacus* qui va passer à *Lopadi* ou *Loubat*. *Caragas* est encore un village de Grecs dans une autre Isle du même Lac; mais il s'est mêlé quelques Turcs parmi eux. Les uns & les autres passent d'une Isle à l'autre sur des Caiques à voile, pour les aller cultiver. Les Carpes de ce Lac pesent 12 ou 15 livres; mais nous ne les trouvâmes pas meilleures que celles que nous avons mangées à Pruse. Ce Lac s'appelloit anciennement *Stagnum Artynia*. Le *Rhyndacus* se nommoit *Lycus*, & peut-être que *Lopadi* petite ville à une lieüe au dessous, est la ville de *Metellopolis* dont Pline a fait mention; mais il ne faut pas la confondre avec la *Metellopolis* de Strabon. Suivant cet Auteur le Lac d'*Abouillona* s'appelloit *Apolloniatis*, & la ville qui s'y trouvoit, portoit le nom d'*Apollonia*. La Médaille de Septime Severe, dont le revers represente un vaisseau à la voile, marque bien que les habitans s'addonnoient fort à la navigation, & que la ville devoit être considérable. Celle de M. Aurele, au revers de laquelle se voit le *Rhyndacus* à longue barbe, couché & appuyé sur son urne, tenant un roseau de la main gauche & poussant de la droite un bateau, fait entendre que cette riviere étoit navigable dans ce temps-là.

M^r Vaillant assure qu'il a veü la ville d'*Apollonia*, & la place sur une colline, au pied de laquelle coule le *Rhyndacus* à 15 milles de la mer; mais sans doute que ce savant homme prit *Lopadi* pour *Apollonia*, laquelle ne

ſçauroit être que le village d'*Abouillona*. Apollon étoit ſans doute reveré dans cette ville, car outre qu'elle en portoit le nom, ce Dieu eſt réprésenté ſur une Médaille de M. Aurele debout devant un trepié, autour duquel eſt tortillé un ſerpent ; Apollon y eſt couronné par Diane chaffe-reſſe. La Médaille de Lucius Verus repreſente auſſi un Apollon debout, le bras gauche appuyé ſur une colonne & tenant une branche de laurier de la main droite. Le même culte paroît ſur une Médaille de Caracalla, où Apollon eſt debout au milieu de quatre colonnes du frontifpice de ſon Temple. Le même type eſt ſur la Médaille de Gordien Pie. La ville d'*Apollonia* étoit encore conſidérable ſous l'Empereur Alexis Comnene ; Anne ſa fille rapporte qu'elle fut, comme Pruſe, pillée par les Turcs.

On laiſſe toujours le Lac d'*Abouillona* à gauche pour aller à *Lopadi* où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La riviere ſort du Lac, environ deux milles audeſſus de la ville ; mais elle eſt profonde & porte bateau, quoique depuis long temps perſonne ne prenne ſoin de la nettoyer. On la paſſe à *Lopadi* ſur un pont de bois, à la gauche duquel ſont les ruines d'un ancien Pont de pierre qui paroît avoir été bien bâti. *Lopadi* que les Turcs appellent *Ulubat*, les Francs *Loubat*, & les Grecs *Lopadion*, n'a qu'environ 200 maiſons d'afſez mauvaiſe apparence ; cependant ce lieu a été conſidérable ſous les Empereurs Grecs. Ses murailles, qui ſont preſque ruinées, étoient deſſenduës par des tours, les unes rondes, les autres pentagones, quelques-unes triangulaires ; l'enceinte de la Place eſt preſque quarrée. On y voit des morceaux de marbre antique, des colonnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brizé & tres maltraité. Le Caravanſerai où nous logeâmes étoit

fort sale & fort mal bâti, quoiqu'il y ait quelques vieux chapiteaux & quelques bases de marbre.

L'Empereur Jean Comnene qui parvint à l'Empire en 1118, fit bâtir le Château de Loubat dans le temps qu'il alloit combattre les Perfes ; il est presque tout démoli présentement. Nicetas assêûre que ce même Empereur avoit fait bâtir la ville de Lopadion lorsqu'il voulut aller reprendre *Castancone* sur les côtes de la mer Noire. Tout cela se peut aisément concilier, en disant que Jean Comnene avoit fait bâtir le Château dans un de ses voyages, & les murailles de la ville dans l'autre ; car il est certain que cette ville est encore plus ancienne, puisqu'elle fut pillée par les Mahometans sous l'Empereur Andronic Comnene qui regnoit en 1081. Les restes des marbres qui s'y trouvent, marquent encore qu'elle est plus ancienne que les Comnènes, à moins qu'on ne les ait fait venir par eau, des ruines d'*Apollonia*. En effet, il y a quelque apparence que les habitans de cette ville, pour la commodité de leur commerce, s'étoient insensiblement transfortez à l'endroit où est Loubat, & qu'ils l'avoient appelée *Apollonia*, après avoir abandonné l'ancienne *Apollonia* qui est dans la plus grande Isle dont on vient de parler ; car Anne Comnene rapporte, que sous Alexis Comnene, Helian fameux Général Mahometan, s'étant saisi de Cyzique & d'*Apollonia*, l'Empereur y envoya Euphorbene Alexandre pour l'en chasser. Alexandre se rendit le maître d'*Apollonia*, en sorte qu'Helian fut contraint de se retirer dans le Château ; mais le secours ayant paru, les Chrétiens leverent le siège, & comme ils vouloient se retirer par la mer, Helian qui étoit le maître du pont, les enferma dans la riviere & les tailla en pieces. Opus qui commandoit l'armée, après la deffaite d'Euphorbene, répara cette perte ; non seulement

il reprit Apollonia, mais il obligea Helian de se rendre, & le fit passer à Constantinople où il se fit Chrétien avec deux de ses plus fameux Généraux. Il semble que cela prouve que Lopadi avoit pris le nom d'*Apollonia* dans ce temps-là.

Andronic Comnene envoya une armée à Lopadi pour ramener à leur devoir les habitans qui, à l'exemple de ceux de Nicée & de Pruse, avoient abandonné son parti. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Pierre de Bracheux mit en fuite les troupes de Theodore Lascaris, à qui Lopadi resta par la Paix qu'il fit avec Henri, successeur de Baudoüin Comte de Flandres & premier Empereur Latin d'Orient.

Après que le grand Othoman eût defait le Gouverneur de Pruse, & les Princes voisins qui s'étoient liguez pour arrêter le cours de ses conquêtes, il poursuivit le Prince de Teck jusques à la tête du pont de Lopadi, & fit dire au Gouverneur de la Place, que s'il ne lui envoyoit son ennemi egorgé, il passeroit le pont & mettroit tout à feu & à sang. Le Gouverneur répondit qu'il le fatisferoit, pourveu qu'il jurât que ni lui ni ses successeurs ne passeroient jamais le pont. En effet, depuis ce temps-là les Othomans ont toujours passé cette riviere en bateau. Othoman fit hacher en morceaux le Prince de Teck à la veüe de la Citadelle, & se saisit de la Place. Lopadi est aussi fameux dans *l'Histoire Turque* par la défaite de Mustapha, que le Rhyndacus l'est dans *l'Histoire Romaine* par celle de Mithridate.

Ce General qui venoit d'être battu à Cyzique, ayant appris que Lucullus assiégeoit un Château en Bithynie, y passa avec sa cavalerie & le reste de son infanterie, dans le dessein de le surprendre; mais Lucullus averti de sa marche le surprit lui-même malgré la neige & la rigueur de

la faison. Il le battit à la riviere de Rhyndacus, & fit un si grand carnage de ses troupes, que les femmes d'Apollonia sortirent de leur ville pour dépouiller les morts & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la pluspart des circonstances dont Plutarque nous a instruits.

A l'égard de la bataille qu'Amurat remporta sur son Oncle Mustapha, les Auteurs la rapportent diversément. Ducas & Leunclaw prétendent qu'Amurat fit mettre à bas le pont de Lopadi, pour empêcher son oncle de venir à lui. Nous en avons veû les restes, & depuis ce temps-là on a fait le pont de bois sur lequel on passe pour aller à la ville. Mustapha se voyant abandonné de ses alliez, ne songea qu'à passer en Europe. Calcondyle assure qu'Amurat fit jeter un pont sur la riviere. On peut lire Leunclaw sur les autres particularitez de l'action, car il prétend qu'il y eût un sanglant combat, & que Mustapha fut l'agresseur.

Mr Spon n'a pas eû raison de prendre le Lac de Lopadi pour le Lac *Ascanius*, non plus que d'asseûrer que la riviere de Lopadi se jette dans le Granique. Le Lac *Ascanius* est le Lac de Nicée, que les Grecs appellent *Nixaca*, & les Turcs *Isnich*. Mr Tavernier dit, que ce Lac se nomme *Chabangioul*, à cause de la ville de *Chabangi* qui est sur ses bords, à 5 ou 6 milles de Nicée. Strabon place le Lac *Ascanius* près de cette ville. Pour ce qui est du Granique, il est assez éloigné de Lopadi, comme nous l'allons voir, & l'on reconnoît l'embouchure du *Rhyndacus* par une Isle que les anciens ont nommée *Bebicos*.

On séjourna à Lopadi le lendemain 10 Decembre, parce que cinq marchands Juifs de Pruse, qui avoient le même voiturier que nous, avoient mis dans leur marché

qu'on se reposeroit le jour du Sabbat ; ainsi nous quittâmes la grande Caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que six personnes avec des fusils, sçavoir nous trois, deux voituriers, & les Juifs qui tous ensemble n'avoient qu'un méchant mousqueton à roüet, plein de crasse, & qu'on ne pouvoit pas charger faute de bague. Ces bonnes gens appréhendoient si fort les Turcs, qu'ils se cachoient du plus loin qu'ils en appercevoient ; quand ils ne pouvoient pas se cacher, ils quittoient leurs Turbans à fesse blanche. Nous avions pris des Turbans blancs à Angora, afin de n'être pas connus pour Franks, par les voleurs qui les dépouillent impitoyablement. Nous en rencontrâmes pourtant cinq, armez de lances, entre Pruse & Lopadi ; mais tout se passa honnêtement de leur part.

Le lendemain 11 Decembre nous continuâmes nôtre route dans la *Michalicie*, laquelle fait une partie de la *Myfie* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine, bien cultivée, relevée de quelques collines couvertes de bois ; mais on ne voit sur le chemin que *Squericui* méchant village à droite. On laisse à gauche un puis à bascule pour la commodité des passans. Ensuite on passe une petite riviere qui va se jeter dans le Granique ; après quoi nous nous trouvâmes sur le bord de cette riviere. Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du Sud-Est au Nord, & ensuite vers le Nord-Oüest avant que de tomber dans la mer ; ses bords sont fort élevez du côté qui regarde le couchant. Ainsi les troupes de Darius avoient un grand avantage, si elles en avoient sçeu profiter. Cette riviere si fameuse par la premiere bataille que le plus grand Capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appelle à present *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe ; & *Sousoughirli* veut

dire le *Village des Busles d'eau*. Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr. Les Caravanferais de Soufoughirli sont de vilaines escuries dont la banquette, qui n'a que deux pieds de haut, n'est large qu'autant qu'il le faut pour se coucher en travers, mal pavée & pleine d'ordures, avec de méchantes cheminées à cinq ou six pieds les unes des autres. On voit pourtant quelques colonnes & quelques vieux marbres dans le village, mais sans inscriptions. L'*Agnus castus*, & l'*Asphodele jaune* sont communs sur les bords du Granique. M^r Weheler a pris cette espece d'Asphodele pour celle qui a les feuilles fistuleuses; mais je ne comprends pas comment il entend qu'Alexandre rencontra l'armée de Darius sur le Granique en deça du Mont Taurus proche l'Euphrate.

Le 12 Decembre nous partîmes à quatre heures & demi du matin, & n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia* méchant village sur qui on ne jetteroit pas les yeux s'il n'y avoit quelques vieux marbres; les colonnes du Caravanferai où nous logeâmes, quelque antiques qu'elles soient, ne sont que dégrossies; & suivant les apparences elles resteront long temps en cet état.

Ces restes d'antiquitez ont fait conjecturer à M^r Spon, que *Mandragoia* pourroit bien être la ville de *Mandrapolis* dont Pline a fait mention. Pour aller de Soufoughirli à *Mandragoia*, on traverse une montagne que M^r Weheler a prise pour le *Mont Timnus*; & nous ne pûmes découvrir les masures de cette ancienne Citadelle, que l'on prétend qu'Alexandre fit bâtir après la bataille du Granique, parce que nous partîmes avant le jour. Le mont *Timnus* n'est pas fort haut, mais il est fort étendu, & ses côteaux sont couverts de *petits Chênes*, de *Genets*

d'Espagne, & d'Adrachne. La *Porte de Fer* est un méchant Caravanferai abondonné, dans une de ses vallées, sur un ruisseau qui coule vers le levant; heureusement nous passâmes tous ces défilez dans une saison où les voleurs ne sçauroient tenir la campagne.

Le 13. Decembre après une route de dix heures, par des défilez remplis de *Chênes*, de *Pins*, & de *Phillipea*, que l'on brûle souvent pour multiplier les pâturages; nous couchâmes à *Courougougi*, & nous trouvâmes à moitié chemin de Mandragoia le village de *Tchoum-lekechi*. On ne voit que nids de Cigognes sur les Caravanferais de la route; ces nids sont comme de grands paniers creusés en bassin, tissés confusément de branches d'arbres. Les Cigognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont ces Oyseaux en si grande veneration, qu'ils n'oseroient toucher à leurs nids. Un étranger seroit mal receû s'il s'avisoit de tirer dessus.

Pour ce qui est du ruisseau qui passe à une promenade de Mandragoia, & que M^r Spon prit pour le Granique, c'est le *Fourrissar* qui descend du mont Timnus, & qui pourroit bien être le *Caïcus* des anciens. Nous mangeâmes ce jour-là, pour la première fois, du fruit d'*Adrachne*; ce fruit est clair-semé sur des grappes branchuës & purpurines, presque ovale, long de demi ponce, chagriné à grains applatis, au lieu que ceux de l'*Arbousier* sont à grains pointus. Celui de l'*Adrachne* finit par un petit bec noirâtre, long de demi ligne; la chair en est rougeâtre, tirant sur l'orangé, jaunâtre en dedans, plus ou moins agréable au goût, suivant que les fruits sont conditionnez; ils me parurent plus âpres que ceux de l'*Arbousier*, cependant ils sont de même structure, divisés en cinq loges, remplies chacune d'un placenta charnu, chargé de grai-

nes longues d'une ligne, brunes, pointuës par les deux bouts, un peu courbes & comme triangulaires dans leur longueur; ce sont des pepins dont la chair est blanchâtre.

L'*Origan* que M^r Weheler marque dans le mont *Sypila*, est fort commun dans tous ces quartiers là, de même que la *Sauge de Candie* de Clusius, le *Thym de Crete* des anciens, le *Terebinthe*, l'*Echinophora* de Columna. L'*Aster tomentosus*, *Verbafei folio*. La *Valeriana tuberosa* Imp. & plusieurs autres belles Plantes.

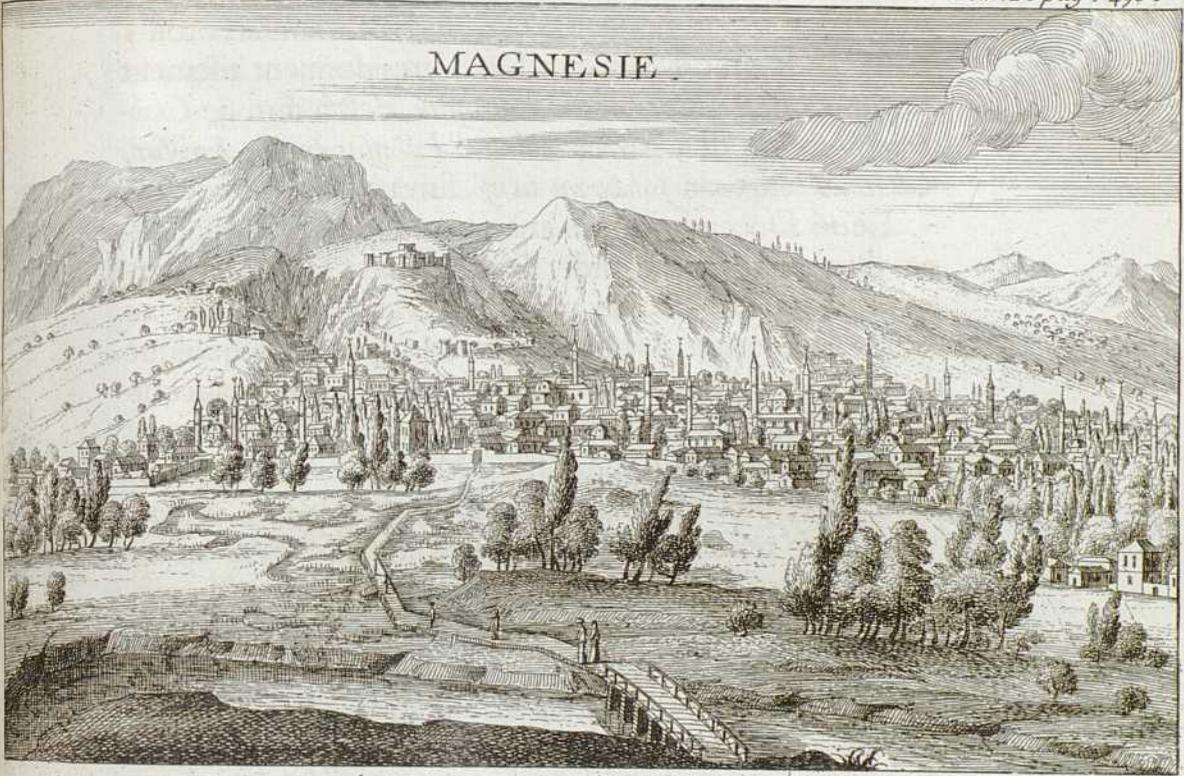
Le 14 Decembre nous ne marchâmes qu'environ six heures, & passâmes sur une autre montagne moins élevée & moins rude, étenduë & entrecoupée de plusieurs vallons pleins de Chênes grands & petits, entremêlez de quelques *Pins de Tarare*, de *Phillyrea*, d'*Adrachne*, de *Terebinthes*. Nous arrivâmes à *Baskelambai*; bourgade assez jolie où nous mangeâmes de bons Melons d'hyver, aussi longs que ceux de *Vera* en Espagne; mais leur chair est blanche, point vineuse, quoique d'ailleurs assez agréable. On passe deux ruisseaux avant que d'arriver à *Baskelambai*; ce lieu est situé dans une plaine bien cultivée, & l'on y fait un grand commerce de Coton.

Le 15 Decembre nous continuâmes de marcher dans la plaine de *Baskelambai* où passe une petite riviere. On monte ensuite sur une montagne assez plate, & l'on entre dans la grande plaine de *Balamont* où l'on cultive beaucoup de Coton. *Balamont* fut nôtre gîte après une marche de huit heures. C'est un assez beau lieu sur un ruisseau qui va vers le Sud-Oüest. On voit plusieurs colonnes brisées dans cette plaine, & les deux Caravanserais de *Balamont*, qui ne sont séparéz entre eux que par une grande cour, sont pleins de colonnes de marbre & de Granit qui en soutiennent les poutres; on y a même entassé des bouts de colonnes, entremêlez de chapiteaux &

de bases, ce qui fait un tres mauvais effet. Nous découvriâmes dans ce village un chapiteau si bien travaillé, que je n'ay pû m'empêcher de le faire graver. Les collines qui sont à droite & à gauche laissent entre elles de belles plaines semées de Coton. *Ackissar* ou l'ancienne *Thyatire*, qui est une des Sept Eglises de l'Apocalypse, est à gauche du chemin de Balamont. *Kircagan* est une grande montagne à une heure & demi de Baskelambai, où il y a une autre ville d'*Ackissar*. Les Turcs donnent aisément les noms d'*Ackissar* ou de *Karaisfar*, c'est à dire de *Château blanc* ou de *Château noir*; d'*Eskissar* ou de *Jenissar*, *Château vieux* ou *Château neuf*, suivant leur caprice.

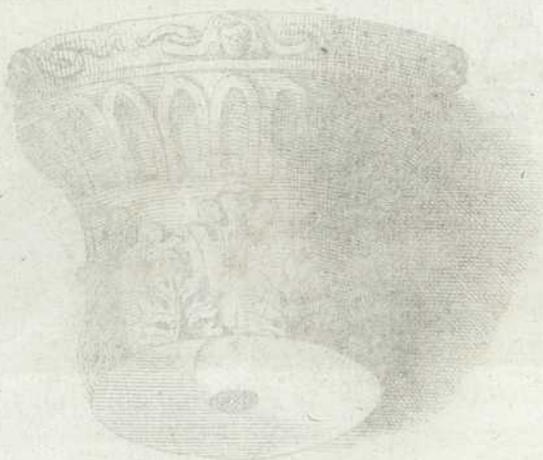
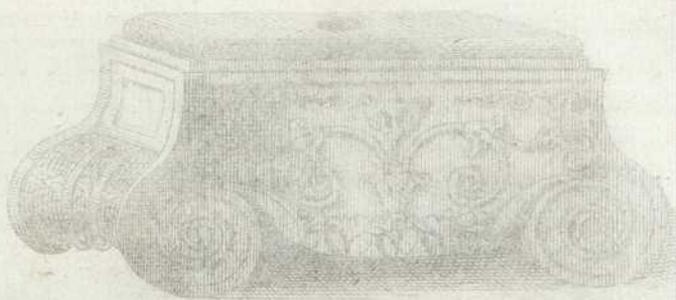
Le 16 Decembre nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de Magnesie, bornée au Sud par le mont Sypilus; & cette montagne, quoique fort étendue de l'Est à l'Oüest, nous parut beaucoup moins haute que le mont Olympe. Le plus haut sommet du Sypilus reste au Sud-Est de Magnesie, & cette ville n'est guere plus grande que la moitié de Pruse. Ces deux villes ne se ressemblent que par leur situation; car on ne voit ni belles Eglises ni beaux Caravanserais dans Magnesie, & l'on n'y fait commerce qu'en Coton. La plupart de ses habitans sont Mahometans. Les Juifs qui y sont en plus grand nombre que les Grecs ni les Armeniens, y ont trois Synagogues. La Citadelle est si négligée qu'elle tombe en ruine, de même que le Serrail, dont tout l'ornement consiste en quelques vieux Cyprés. La verdure est incomparablement plus belle aux environs de Pruse, & le mont Sypilus n'est pas comparable au mont Olympe; mais aussi la riviere d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que le Granique, est d'un grand ornement à tout le pays. Cette riviere en reçoit deux au-

MAGNESIE

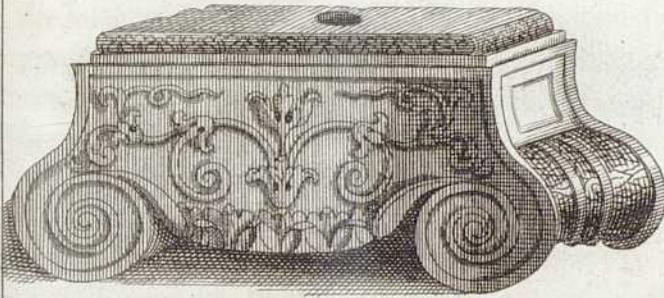


Veüe de Magnesie du Mont Sypili.

Chapiteaux de colonnes
à balustrade



Chapiteaux découverts a
Balamont.



1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

trés, dont l'une vient du Nord, & l'autre de l'Est. Elle passe à demi lieuë de Magnésie sous un pont de bois, soutenu par des piles de pierre. Après avoir traversé la plaine du Nord Nord-Est vers le Sud, elle fait un grand coude avant que de venir au pont; & tirant sur le couchant va se jeter dans la mer entre Smyrne & Phocéë, comme l'a fort bien remarqué Strabon; au lieu que tous nos Geographes la font dégorger dans le fond du golphe de Smyrne, en deçà de la plaine de *Menimen*. Cette riviere forme à son embouchûre de grands bancs de sable, à l'occasion desquels les vaisseaux qui entrent dans la baye de Smyrne sont obligez de ranger la côte & de venir passer à la veüe du Château de la Marine.

On passe les Marais qui sont entre l'Hermus & Magnésie sur une belle jettée d'un quart de lieuë de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & de jaspes antiques; il y en a quelques-uns dans les murailles de la ville, mais nous n'y découvrîmes aucune Inscription, La Plaine de Magnésie, quoique d'une beauté surprenante, est presque toute couverte de *Tamaris*, & n'est bien cultivée que du côté du Levant: la fertilité en est marquée par une Médaille du Cabinet du Roy; d'un côté c'est la tête de Domitia, femme de Domitien; de l'autre un fleuve couché, lequel de la main droite tient un rameau & de la gauche une corne d'abondance. Patin en a donné une d'un semblable type; aussi Strabon remarque-t-il que l'Hermus est un de ces fleuves qui engraisent les terres par leur limon.

On ne brûle dans cette ville que du bois d'Adrachne que le mont Sypilus fournit. Les marchands Juifs de nôtre Caravane nous obligerent d'y séjourner le 17 Decembre; & pour nous dédommager du temps perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confreres, à huit

parats les mille dragmes, comme ils parlent; ces mille dragmes pèsent deux Oques, c'est à dire cinq livres. Le froid étoit rude, & la tramontane souffloit cruellement, mais il ne gela pas.

Nous nous amufâmes ce jour-là à herboriser sur le mont Sypilus qui est tout escarpé du côté du Nord, & parmi des touffes de *Lauriers-roses* & d'*Adrachne* nous trouvâmes dans les précipices quelques plantes rares que nous avons veûës en Candie, surtout la *Jacea*.

La Déesse *Sypilene* avoit pris son nom de cette montagne, ou pour mieux dire *Cybele* la mere des Dieux, avoit été nommée *Sypilene*, parce qu'on la reveroit d'une manière particuliere dans le mont Sypilus; ainsi il n'est pas surprenant qu'on voye tant de Médailles de Magnésie, sur le revers desquelles cette Déesse est représentée, tantôt sur le frontispice d'un Temple à quatre colonnes, tantôt dans un char. On juroit même, dans les affaires les plus importantes, par la Déesse du mont Sypilus, comme il paroît par ce précieux marbre d'Oxford où est gravée la ligue de Smyrne & de Magnésie sur le Meandre, en faveur du Roy *Seleucus Callinicus*.

Du haut du mont Sypilus, la plaine paroît admirable & l'on découvre avec plaisir tout le cours de la riviere. Tantôt nous nous representations ces grandes armées d'Agésilaus & de Tissapherne, tantôt celles de Scipion & d'Antiochus, qui disputoient l'Empire d'Asie dans ces vastes campagnes. Pausanias assure qu'Agésilaus battit l'armée des Perses le long de l'Hermus; & Diodore de Sicile rapporte, que ce fameux Général des Lacedemoniens, descendant du mont Sypilus, alla ravager tous les environs de Sardes. Xenophon prétend que la bataille se donna le long du Pactole, lequel se jette dans l'Hermus.

A l'égard de la bataille de Scipion & d'Antiochus, elle

se donna entre Magnésie & la riviere d'Hermus, que Tite-Live & Appien appellent le *Fleuve de Phrygie*. Cette grande action qui donna une si haute idée de la vertu Romaine en Asie, se passa sur le chemin de Magnésie à Thyatire, dont les ruines sont à Ackissar ou *Château-blanc*. Scipion avoit fait avancer ses troupes de ce costé-là; mais comme il apprit qu'Antiochus étoit venu camper avantageusement autour de Magnésie, il fit passer la riviere à son armée & obligea les ennemis de sortir de leurs retranchemens, & de combattre. On voyoit, dit Florus, dans l'armée de ce Roy, des Elephans d'une grandeur épouvantable, qui brilloient par l'or, l'argent, l'ivoire & la pourpre dont ils étoient couverts. Cette bataille, qui fut la premiere que les Romains gagnèrent en Asie, leur assûra le pays jusques aux guerres de Mithridate.

Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, *Jean Ducas Vatatzé*, gendre & successeur de Theodore Lascaris, établit le siège de son Empire à Magnésie, & y regna pendant 33 ans. Les Turcs s'en rendirent les maîtres sous Bajazet; mais Tamerlan qui le fit prisonnier à la fameuse bataille d'Angora, après avoir pillé Pruse & les villes des environs, vint à Magnésie & y fit transporter toutes les richesses des villes de Lydie.

La guerre de Sicile étant finie entre le Comte de Valois & Frideric Roy de Sicile, fils de Pierre d'Arragon; les Catalans, qui avoient servi sous Frideric, passèrent dans les troupes d'Andronic Empereur de Constantinople, qui étoit en guerre avec les Turcs. Roger de Flor, Vice-Amiral de Sicile, vint en Asie à la tête des troupes Catalanes, & battit les Mahometans en 1304. & 1305; mais les desordres & les violences que les Catalans commettoient contre les Grecs, ayant obligé ceux de Magnésie, soute-

mus d'Ataliote leur Gouverneur, de se soulever contre la garnison Catalane & de l'égorger; Roger qui y avoit laissé ses threfors, vint mettre le fiége devant la Place, laquelle se deffendit si bien, qu'il fut contraint de se retirer.

Amurat II choisit Magnésie pour y passer en repos le reste de ses jours, après avoir mis sur le Throne des Othomans son fils Mahomet II; néanmoins les guerres que le Roy de Hongrie & Jean Hunniade lui suscitèrent en Europe, l'obligèrent de quitter sa solitude, car son fils étoit trop jeune pour soutenir un si grand fardeau. Amurat passa le canal de la mer Noire à Neocastron, vint à Andrinople, & marcha contre les Princes Chrétiens: le Roy d'Hongrie fut tué, Hunniade mis en fuite.

Après cette signalée victoire, les Visirs par leurs instances obtinrent que le Sultan reprendroit le soin des affaires, & Mahomet se retira à Magnésie. Les Turcs firent des environs de cette Place une petite Province, dont Magnésie étoit la capitale & où Corcut fils de Bajazet II. a régné. Le grand Solyman II. fit aussi sa résidence à Magnésie jusques à la mort de son pere. Sultan Selim s'en rendit le maître & en chassa un autre Corcut Prince Othoman. Il n'y a point de Pacha dans Magnésie, mais un *Mouffelin* & un *Sardar* y commandent. Les Grecs y sont pauvres & n'y ont qu'une Eglise.

Le 18 Decembre nous montâmes encore sur le mont Syphilus pour aller à Smyrne. Le chemin est rude & la montagne fort escarpée: aussi Plutarque dit qu'elle s'appelloit la *Montagne de la Foudre*, parce qu'il y tonnoit plus souvent que sur les autres qui sont aux environs; & c'est apparemment pour cela qu'on a frappé à Magnésie des Médailles de M. Aurele, du vieux Philippe, d'Herennia, & d'Etruscilla, dont les revers représentent Jupiter armé

Vue de
SMYRNE.



de sa foudre. Après huit heures de marche nous arrivâmes à Smyrne. Il n'y a rien de plus commun sur cette route que l'*Adrachne*; on en chauffe les fours, on en couvre même le haut des murailles des jardins & des vignes, pour les garentir de la pluye.

Smyrne est la plus belle porte par où l'on puisse entrer en Levant; bâtie au fond d'une baye capable de contenir la plus grande armée navale du monde. Des Sept Eglises de l'Apocalypse, c'est la seule qui subsiste avec honneur; elle doit cet avantage à Saint Polycarpe, à qui Saint Jean, qui l'avoit formé dans l'Episcopat, écrivit par ordre du Seigneur. *Soyez fidelle jusques à la mort, je vous donnerai la couronne de vie.* Les autres villes que S. Jean avertit par ordre du Seigneur, sont ou de miserables villages, ou d'autres tout-à-fait ruinez. Cette illustre ville de Sardes, si renommée par les guerres des Peres & des Grecs; Pergame capitale d'un beau Royaume; Ephese qui se glorifioit d'être la Metropole de toute l'Asie; ces trois celebres villes sont de petites bourgades bâties de boüe & de vieux marbres. Thyatire, Philadelphie, Laodicée, ne sont connuës que par quelques restes d'Inscriptions où il est fait mention de leurs noms.

Smyrne est une des plus grandes & des plus riches villes du Levant. La bonté de son Port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir plusieurs fois, après avoir été renversée par les tremblemens de terre. C'est comme le rendez-vous des marchands des quatre parties du monde, & l'entrepôt des marchandises qu'elles produisent. On compte quinze mille Turcs dans cette ville, dix mille Grecs, dix-huit cens Juifs, deux cens Armeniens, autant de Francs. Les Turcs y ont dix-neuf Mosquées, les Grecs deux Eglises, les Juifs huit Synagogues, les Armeniens une Eglise, & les Latins trois Couvens de

Religieux. L'Evêque Latin n'a que cent écus Romains de rente ; celui des Grecs a mille cinq cens piastres. Quoique celui des Armeniens ne subsiste que par les aumônes de sa nation, il est le mieux partagé de tous les Prelats Chrétiens. On amasse ces aumônes les Fêtes & les Dimanches, & on assure qu'elles montent à six ou sept bourfes par an.

La situation de Smyrne est admirable. La ville s'étend tout le long de la marine, au pied d'une colline qui domine le Port. Les ruës y sont mieux percées, mieux pavées & les maisons mieux bâties que dans les autres villes de terre ferme. La ruë des Francs, qui est le plus bel endroit de Smyrne, regne tout le long du Port. On peut dire que c'est un des plus riches magazins du monde ; aussi la ville est placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Constantinople par terre & à 400 milles par eau, à 25 journées d'Alep par Caravanes, à six journées de Cognac, à sept de Cutaye, & à six journées de Satalie.

Il n'y a point de Pacha dans Smyrne, mais seulement un Sardar qui commande deux milles Janissaires logez dans la ville ou aux environs. La Justice y est administrée par un Cadi. La nation François étoit composée en 1702, d'environ 30 marchands bien établis, sans compter plusieurs autres François qui y faisoient un commerce moins considérable. La nation Angloise y étoit nombreuse aussi, & leur negoce étoit florissant.

Dans le temps que nous étions à Smyrne, la nation Hollandoise n'étoit composée que de 18 ou 20 marchands bien établis & fort estimez. Il n'y avoit que deux Genoïs, qui negocioient sous la Bannière de France. Il y résidoit un Consul de Venise, quoiqu'il n'y eût aucun marchand de cette nation. C'étoit le Signor *Lupazzolo*
venera-

venerable vieillard de 118 ans, qui se vançoit d'être dans le troisiéme siècle de sa vie, puisqu'il étoit né sur la fin de 1500, & nous le regardions comme le Doyen du genre humain. Il étoit d'une taille moyenne & carrée; il mourut quelque temps après. On asseûroit qu'il avoit eût près de 60 enfans de cinq femmes qu'il avoit épousées, sans compter ses maîtresses & ses esclaves, car le bon homme étoit de complexion amoureuse. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le plus vieux de ses garçons est mort avant lui, âgé de 85 ans, & la plus jeune de ses filles n'en avoit que seize pour lors.

Les Caravanes de Perse ne cessent d'arriver à Smyrne, depuis la Toussains jusques en May & Juin. On y porte quelquefois jusques à deux mille balles de soye par an, sans compter les drogues & les toiles. Nos François y portent de la Cochenille, de l'Indigo, de la Salsepareille, du bois de Bresil & de Campech, du Verd de Gris, des Amandes, du Tartre, du Poivre, de la Canelle, du Girofle, du Gingembre, de la Muscade. Les Draps de Languedoc, les Serges de Beauvais, les Cadis de Nismes, les Pinchinats, les Satins de Florence, le Papier, l'Etain fin; le bon Acier & les Emaux de Nevers y sont de bonne débite. Avant que nôtre commerce y fût bien établi, les marchands des autres nations nous appelloient *Mercanti di Barretti*, parce que nous fournissions, de même qu'aujourd'hui, presque tous les bonnets & les calotes de laines. Nous y portions aussi de la Fayance; mais la plus grande quantité est envoyée d'Ancone. On estime à Smyrne les Foüines de France, & sur tout celles du Dauphiné, dont on se sert pour les fourrures. Une fourrure de veste s'y vend depuis 50 jusques à 80 écus; on mêle les plus foncées en couleur, avec le *Samour* qui est la *Marte Zibeline* ou la *Foüine de Moscovie*. On employe

beaucoup plus de ces peaux de Foüines qui viennent par la Sicile, que de celles de France, mais elles y font moins cheres, parce que celles de France passent sur le pied des Foüines d'Armenie & de Georgie.

Outre les foyes de Perse & le fil de chevre d'Angora & de Beibazar, qui sont les plus riches marchandises du Levant, nos marchands tirent de Smyrne le Coton filé ou *Caragach*, le Coton en rame, les Laines fines, les Laines bâtarde, & celles de Metelin, les Noix de Gale, la Cire, la Scamonée, la Rhubarbe, l'Opium, l'Aloës, la Tutie, le Galbanum, la Gomme Arabique, la Gomme Adragant, la Gomme Ammoniac, le *Semen contra*, l'Encens, la Zadoavia, & des Tapis grands & communs.

Tout le commerce se fait par l'entremise des Juifs, & on ne scauroit rien vendre ni acheter qui ne passe par leurs mains. On a beau les traiter de *Chifous* & de malheureux, rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice, ils ont plus d'habileté que les autres marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une maniere assez aisée, & ils y font une dépense fort honorable, ce qui paroît tres extraordinaire parmi une nation qui n'étudie que l'art de leziner. Les marchands étrangers vivent entreux avec beaucoup de politesse, & ils ne manquent à aucune visite de cérémonie ou de bienfiance. Les Turcs paroissent rarement dans la ruë des Fracs, qui est de toute la longueur de la ville. Il semble, quand on est dans cette ruë, que l'on soit en pleine chrétienté; on n'y parle qu'Italian, François, Anglois, Hollandois. Tout le monde se découvre en se saluant. On y voit des Capucins, des Jesuites, des Recolets. La langue Provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations. On chante publiquement dans les Eglises, on psalmodie, on prêche, on y fait le service

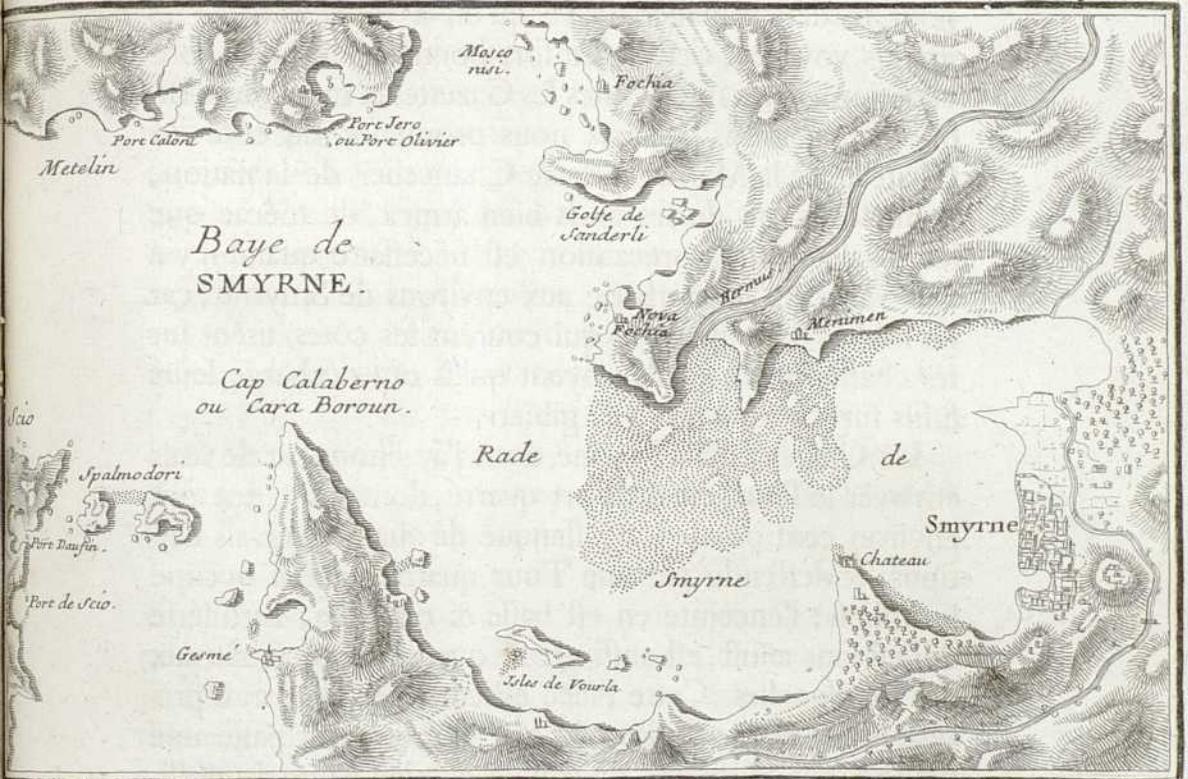
Divin sans aucun trouble ; mais d'un autre côté on n'y garde pas assez de mesures avec les Mahometans, car les Cabarets y sont ouverts à toutes les heures du jour & de la nuit. On y jouë, on y fait bonne chere, on y danse à la Françoisise, à la Grecque, à la Turque. Ce quartier seroit tres beau s'il y avoit un Quay sur le Port, mais la mer vient battre jusques au derriere des maisons, & les bateaux entrent, pour ainsi dire, dans les magazins.

M^r Royer nôtre Consul soutient tres dignement l'honneur de sa nation ; il est dans un petit Palais où les honnêtes gens sont receûs fort agréablement ; il est avec cela fort bien fait, sçavant, habile, bienfaisant, surtout tres appliqué à tout ce qui regarde l'honneur & l'avantage des François. Comme il avoit eû la complaisance de nous loger chez lui, nous nous y trouvâmes lorsque les negocians Anglois & Hollandois vinrent lui souhaiter les bonnes Festes. Son Buffet étoit fort bien garni, car outre les vins du pays, il y avoit abondamment de ceux de France, d'Italie & d'Espagne ; les liqueurs, & les differens fruits suivant la saison, n'y étoient pas épargnez : voici comment se passa la Feste, où nos principaux marchands étoient invitez pour soutenir l'honneur de la nation. Après les complimens ordinaires, on presenta à boire à tout le monde, & il fallut faire raison, ou du moins en faire le semblant en portant le verre à la bouche. M^r le Consul fut condamné ce jour-là à boire à plus de cent reprises differentes, de toutes sortes de vins. Quand les Anglois & les Hollandois se furent retirez, les Grecs, les Armeniens & les Juifs parurent à leur tour. Nos marchands vont aussi faire leurs complimens aux Consuls d'Angleterre & de Hollande, chez qui ils sont receûs à peu près de la même maniere ; c'est à dire au bruit des bouteilles & des flacons, mais heureusement ce

n'est pas le même jour, parce qu'ils comptent suivant le vieux style. Les Consuls ne se visitent pas dans ces fortes d'occasions ; ils se contentent de se faire complimenter reciproquement par leurs Interpretes.

Après nous être délassés pendant quelques jours chez M^r Royer, où l'on trouve tout ce qu'on peut souhaiter pour se dédommager de ce qu'on a souffert dans les grands voyages, c'est à dire fort bonne chere, une conversation charmante, toutes les Gazettes & même une Bibliothèque ; nous allâmes nous promener du côté du Château de la Marine avec le Chancelier de la nation, & quelques-uns de ses amis bien armez, de même que leurs valets : cette précaution est nécessaire quand il y a des vaisseaux de Barbarie aux environs de Smyrne ; car les soldats & les matelots qui courent les côtes, tirent sur les chasseurs dès qu'ils voyent qu'ils ont déchargé leurs fusils sur quelque piece de gibier.

Le Château de la Marine, dont j'ay l'honneur de vous envoyer le Plan, est un Fort quarré, dont les côtes ont environ cent pas de long, flanqué de quatre mauvais bastions, & deffendu par une Tour quarrée qui en occupe le milieu ; l'enceinte en est basse & crenelée ; l'artillerie qui est sans affust, est aussi grosse que celle des Châteaux des Dardanelles. Cette Place est entourée de marais praticables & pleins de Beccassines. Après avoir passé une petite forest d'Oliviers, on trouve, au pied d'une des collines dont la rade est bordée, des Bains d'eau chaude presque abandonnez. Peut-être que ce sont ceux dont Strabon a parlé en faisant la description des lieux qui se trouvent en venant de Clazomene à Smyrne : cet Auteur assure que l'on y rencontre le Temple d'Apollon, & les eaux chaudes. De l'ancien bâtiment des Bains, qui étoit assez beau, s'il en faut juger par les ruines, il ne reste aujour-



d'huy qu'un caveau où est le réservoir dans lequel se vident deux tuyaux, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide. Ces Bains sont au Sud-Est de Smyrne, mais l'eau nous parut moins moins chaude que celle de Milo. Pour le Temple d'Apollon il ne devoit pas être bien loin de là, & le Chapelain de M^r le Consul d'Angleterre m'assêura qu'il en avoit découvert les ruines. C'est un galant homme, habile Antiquaire, à qui je communiquay les Inscriptions que j'avois copiées à Angora. Nous devions à mon retour d'Ephese avoir une conference sur nos recherches, mais il partit pendant mon absence pour aller joindre Mylord Paget à Constantinople, & se retirer ensuite en Angleterre, ainsi je n'ay pas appris d'autres nouvelles du Temple d'Apollon. J'espere que M^r *Sherard* qui est présentement Consul de la même nation, nous éclaircira de toutes les Antiquitez de Smyrne & des environs; car c'est un tres sçavant homme, de mes bons amis, & tout plein de zèle pour la perfection des Sciences; il m'a communiqué quelques lumieres pour la situation de *Clazomene* & de ses Isles.

Clazomene, que l'on prend pour le village de *Vourla*, étoit une ville illustre du temps de la belle Grece, & elle eût beaucoup de part à la guerre du Peloponnese. Les Perses la jugerent si nécessaire à leurs desseins, que non seulement ils s'en saisirent, mais qu'ils la conservèrent par la fameuse Paix d'Antalcidas. Auguste est appelé fondateur de cette ville, sur une Médaille du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg; mais cet Empereur ne fut que le restaurateur de la Place. *Clazomene* autrefois tenoit si bien en raison Smyrne & tout le pays qui est autour de la Baye, que *Tzachas*, fameux Corsaire Mahometan, fut obligé de s'en emparer lorsqu'il s'établit à Smyrne sous l'Empereur *Alexis Comnene*.

On ne ſçauroit mieux déſigner la ſituation de Clazomene, que par les Iſles qui ſont à l'entrée de la Baye de Smyrne, après avoir doublé le Cap de Carabouron. Strabon en compte juſques à huit. Pline ne parle que de quatre; elles ſont près de la côte en deçà du Château de la Marine. Les Turcs les connoiſſent ſous le nom des Iſles de *Vourla*.

Paufanias aſſûre que Clazomene étoit en terre ferme, & que les Ioniens la fortiſièrent pour arrêter les conquêtes des Perſes; cependant ils furent ſi épouvantez de leurs progrès, après la priſe de Sardes, qu'ils paſſerent dans une des Iſles qui étoit vis à vis de la ville, ſ'y croyant beaucoup plus en ſécurité, parce que les Perſes n'avoient pas encore de Flotte. Enſuite Alexandre le Grand en fit une Peninſule par une jettée de 250 pas de long, ſur laquelle on alloit de l'Iſle à la terre ferme. Pour éviter le grand & dangereux tour de Carabouron, ce grand Prince fit ouvrir une plaine au travers du mont *Mimas*, laquelle conduiſoit à Erythrée, fameuſe ville & port de mer vis à vis Scio; en forte qu'ayant débarqué à Erythrée, on paſſoit par ce nouveau chemin à Clazomene, de même que l'on débarque aujourd'hui à *Seagi* pour venir par terre à Smyrne, ſans entrer dans la Baye. Peut-être que *Seagi* eſt un nom corrompu de *Teus*, car la pluſpart des Grecs prononcent le T comme un S; de *Teus* on a fait *Seus*, & puis *Seagi*. C'eſt le pays du bon vin; nous avons une Médaille d'Auguſte à la legende de cette ville, dont le revers répreſente Bachus debout, vêtu en femme, tenant une cruche de la main droite, & le Thyrſe de la gauche: on a marqué par flaterie autour de la tête d'Auguſte, qu'il étoit le fondateur de cette ville.

Les anciens appelloient *Mineas* toute la chaîne de montagnes, qui occupe la Peninſule qu'ils nommoient *Myon-*

nese ou l'*Isle aux Mulots*, dont toute la côte d'Asie est infectée. Les deux principaux sommets de cette montagne s'appellent *les Freres*, parce qu'ils paroissent égaux, & qu'ils sont l'un contre l'autre comme deux jumeaux. Les Provençaux leur ont donné le nom de *Pouffos*, c'est à dire *Mamelles*, suivant l'idée des anciens Grecs qui regardoient les pointes des montagnes comme des mamelles. M^r Morel qui a surpassé les plus grands Antiquaires de son temps, par la correction admirable de ses desseins, a crû que Clazomene étoit l'ancienne ville de *Grynée* qui avoit donné le surnom de *Grynéen* à Apollon. Cybele, la mere des Dieux, étoit fort venerée à Clazomone & portoit le nom de la ville, comme on le voit sur les Médailles de Valerien. On y adoroit aussi Diane *aux blancs sourcils*, comme nous l'apprenons par quelques Médailles de Gallien. Il y auroit plaisir d'aller fouiller dans les ruines de *Vourla*.

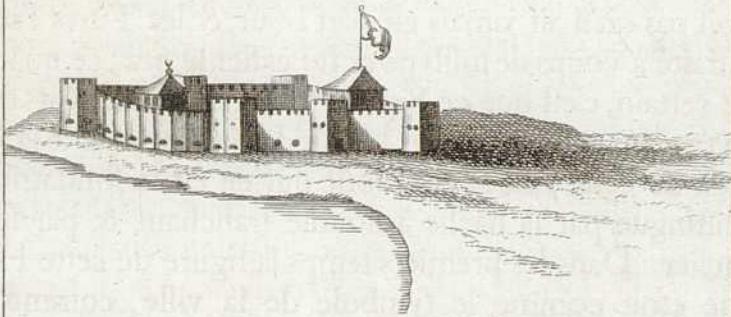
Quelques jours après nous allâmes au vieux Château de Smyrne, situé sur la colline qui domine la ville. Les Turcs ont achevé de démolir un des plus beaux Theatres de marbre qui fût en Asie, & qui occupoit la croupe de cette montagne du côté qui regarde la rade. Ils ont employé tous ces marbres à bâtir un beau Bezestein & un grand Caravanferai. L'ancien Château, bâti par Jean Ducas, est au sommet de cette colline; son enceinte est irreguliere & se ressent du temps des derniers Empereurs Grecs, sous lesquels on employoit les plus beaux marbres parmi la maçonnerie des murailles des villes. On voit au devant de la porte de ce Château, un arbre fameux, parce que les Grecs prétendent que c'est un rejeton du bâton de Saint Polycarpe. Autant que j'en pus juger, au commencement de Janvier, par une branche que j'en fis couper & qui commençoit à perdre ses feuil-

les, c'est ce *Micocoulier* que nous avons observé depuis peu sur la route de Tocat. A droite & à côté de la porte, est enclavé dans la muraille le Buste de la prétendue Amazone *Smyrne*, haut d'environ trois pieds; mais il ne paroît pas qu'il ait jamais été fort beau, & les Turcs l'ont maltraité à coups de fusils pour lui casser le nez; ce qu'il y a de certain, c'est que ce Buste n'a aucun des attributs des Amazones, au lieu que sur les Médailles frappées à la légende de cette ville, l'Amazone qui en est la fondatrice, se distingue par sa hache à double tranchant & par son bouclier. Dans les premiers temps la figure de cette Heroïne étoit comme le symbole de la ville, comme il paroît par les revers des Médailles que l'on frappoit pour marquer les alliances des Smyrnéens avec leurs voisins.

Il n'y a rien dans ce Château qui mérite d'être veû: les Turcs y ont bâti une méchante Mosquée. Sur la porte du Nord, il y a deux Aigles fort mal dessinées & une Inscription si haute qu'on ne sçauroit la lire. La Place de ce Château étoit occupée, dans le temps de la belle Grèce, par une Citadelle sous la protection de Jupiter *Acrée*, ou qui présidoit aux lieux élevez. Pausanias assure que le sommet de la montagne de Smyrne, appelé *Coryphe*, avoit donné le nom de *Coryphéen* à Jupiter qui y avoit un Temple. Mr de Camps a un beau Médaillon où ce Dieu *Acrée* est représenté assis, aussi bien que sur une Médaille de Vespasien où le même Dieu assis, tient de la main droite une Victoire & une Haste de l'autre.

Plusieurs autres Médailles de Smyrne servent à nous faire connoître le rang qu'elle tenoit parmi les places d'Asie. Ses Citoyens se vantoient, dit Tacite, d'être les premiers de tous les peuples d'Asie qui avoient dressé dans leur ville un Temple à Rome, sous le nom de *Rome la Déesse*, dans le temps même que Carthage subsistoit, & qu'il

Chateau de la marine a Smyrne. *Tom. 2. pag. 504.*



Teste de l'Amazone de Smyrne.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and appears to be a formal document or letter.

qu'il y avoit de puissans Roys en Asie, qui ne connoissoient pas encore la valeur des Romains. Smyrne fut faite Neocore sous Tibere avec beaucoup de distinction; & les plus fameuses villes d'Asie ayant demandé la permission à cet Empereur de lui dédier un Temple, Smyrne fut préférée. Elle devint Neocore des Césars, au lieu qu'Ephese ne l'étoit encore que de Diane; & dans ce temps-là les Empereurs étoient bien plus craints, & par conséquent plus honorez que les Déeses. Smyrne fut déclarée Neocore pour la seconde fois sous Adrien, comme le marquent les marbres d'Oxford; enfin elle eut encore le même honneur & prit le titre de *Première ville d'Asie* sous Caracalla, qu'elle conserva sous Julia Mæsa, sous Alexandre Severe, sous Julia Mammæa, sous Gordien Pie, sous Otacilla, sous Gallien & sous Salo-nine.

En sortant du Château, nous allâmes voir les restes du Cirque, qui sont à gauche. On passe au devant d'une Chapelle à moitié ruinée, où l'on montre les débris du tombeau de Saint Polycarpe premier Evêque de Smyrne, qui non seulement eut le bonheur d'être Disciple de Saint Jean Baptiste, mais qui fut établi Evêque par les Apôtres mêmes. Après avoir gouverné son Eglise pendant long temps, il fut brûlé vif à l'âge de cent moins quatre ou cinq ans, sous M. Aurele ou sous Antonin Pie. Les actes de sa vie portent que cette sainte Tragedie se passa dans dans l'Amphiteatre de Smyrne; ainsi il y a plus d'apparence que ce fut dans le Theatre dont on vient de parler, que dans le Cirque où nous allons entrer.

Ce Cirque est si fort détruit qu'il n'en reste, pour ainsi dire, que le moule; on en a emporté tous les marbres, mais le creux a retenu son ancienne figure. C'est une espece de vallée de 465 pieds de long, sur 120 de largeur,

dont le haut est terminé en demi cercle, & le bas est ouvert en quarré. Cet endroit présentement est fort agréable par sa pelouse, car les eaux n'y croupissent point. Il ne faut pas juger de la véritable grandeur du Cirque ou du stade, par les mesures que nous avons rapportées; on sçait que ces sortes de lieux n'avoient ordinairement que 125 pas de long, & qu'on les appelloit *Diaules* quand ils avoient le double. On découvre de cette colline toute la campagne de Smyrne qui est parfaitement belle, & dont les vins étoient estimez du temps de Strabon & d'Athénée.

Rien ne donne une plus belle idée de la magnificence de l'ancienne Smyrne, que la description que Strabon en a laissée. Lorsque les Lydiens, dit cet Auteur, eurent détruit Smyrne, tout ce quartier, pendant environ 400 ans, ne fut peuplé que par bourgades; mais Antigonus la rétablit, & ensuite Lysimachus. C'est aujourd'hui la plus belle ville d'Asie. Une partie est bâtie sur la montagne, mais la plus grande partie est dans la plaine sur le Port, vis à vis le Temple de Cybele & du Gymnase. Les rues sont les plus belles qu'on ait pu faire, tirées à angles droits & pavées de belles pierres. Il y a de grands & beaux Portiques, une Bibliothèque publique, & un Portique quarré où est la statue d'Homere; car ceux de Smyrne sont fort jaloux de ce qu'Homere a pris naissance parmi eux, & ils ont fait frapper un Médaillon de cuivre qu'ils appellent Homerion. La rivière Meles coule le long de ses murailles. Entre les autres commoditez de la ville, il y a un Port que l'on ferme quand on veut.

Telle étoit Smyrne du temps d'Auguste, & suivant les apparences on n'avoit encore bâti ni le Theatre ni le Cirque, car Strabon ne les auroit pas oubliés. Ainsi M^r Spon a conjecturé avec raison, que le Theatre fut bâti sous

Claude, puisqu'on trouva le nom de cet Empereur sur un piédestal. Strabon nous apprend que les Lydiens avoient détruit une ville encore plus ancienne que celle qu'il décrit, & c'est de celle dont parle Herodote, lorsqu'il assure que Giges Roy de Lydie déclara la guerre aux Smyrnéens, & qu'Halyattes son petit fils, la prit. Elle fut ensuite maltraitée par les Ioniens, surprise par ceux de Colophon ; enfin renduë à ses propres Citoyens, mais démembrée de l'Eolide. M^r Spon écrit que cette ancienne Smyrne étoit entre le Château de la Marine, & la ville d'aujourd'hui ; il en reste encore quelques ruines sur le rivage.

Les Romains pour se conserver la plus belle porte d'Asie, ont toujours traité les Citoyens de Smyrne fort humainement ; & ceux-ci pour n'être pas exposez aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagés, & leur ont été fidèles. Ils se mirent sous leur protection pendant la guerre d'Antiochus ; il n'y a que Crassus Proconsul Romain qui fut malheureux auprès de cette ville. Non seulement il y fut battu par Aristonicus, mais pris & mis à mort ; sa tête fut présentée à son ennemi, & son corps enseveli à Smyrne. Perpenna vangea bientôt les Romains, & fit captif Aristonicus. Dans les guerres de César & de Pompée, Smyrne se déclara pour ce dernier, & lui fournit des vaisseaux. Après la mort de César, Smyrne qui penchoit du côté des conjurez, refusa l'entrée à Dolabella, & reçut le Consul Trebonius l'un des principaux auteurs de la mort du Dictateur ; mais Dolabella l'amusa si à propos, qu'étant entré la nuit dans la ville il s'en saisit & le fit martyriser pendant deux jours. Dolabella cependant ne put pas conserver la Place ; Cassius & Brutus s'y assemblèrent pour y prendre leurs mesures.

On oublia tout le passé quand Auguste fut paisible pos-

seigneur de l'Empire. Tibere honora Smyrne de sa bienveillance & regla les droits d'Asie de la ville. M. Aurele la fit rebâtir après un grand tremblement de terre. Les Empereurs Grecs qui l'ont possédée après les Romains, la perdirent sous Alexis Comnene. Tzachas fameux Corsaire Mahometan, voyant les affaires de l'Empire fort embrouillées, se saisit de Clazomene, de Smyrne & de Phocée. L'Empereur y envoya son beaufrere Jean Ducas avec une armée de terre, & Caspax avec une flotte. Smyrne se rendit sans coup ferir; le gouvernement en fut donné à Caspax, qui revenant à la ville après avoir accompagné Ducas, receut un coup d'épée de la main d'un Sarrafin; ce malheureux avoit volé une grosse somme d'argent à un bourgeois de la ville, & voyant sa condamnation inevitable, il déchargea sa rage sur le Gouverneur.

Les Mahometans, sous Michel Paleologue qui chassa les Latins de Constantinople, se saisirent de presque toute l'Anatolie. Atin un de leurs principaux Généraux prit Smyrne, sous Andronic le vieux. Homur son fils lui succeda; & comme il étoit occupé à ravager les côtes de la Propontide, les Chevaliers de Rhodes s'emparèrent des environs de Smyrne & y bâtirent le Fort Saint Pierre. Homur revint à Smyrne, & voulant reconnoître ce Fort qui n'étoit pas fini, il receut un coup de fleche dont il mourut. Pendant la vie d'Homur qu'on appelloit le *Prince de Smyrne*, les Latins brûlerent sa flotte, & se saisirent de la ville. Le Patriarche de Constantinople qui avoit été fait par l'élection du Pape, ayant jugé à propos de dire la Messe dans la principale Eglise, y fut surpris par les Troupes d'Homur, lesquelles ayant mis les Latins en fuite, le décollerent tout revêtu de ses habits Pontificaux, & massacrerent la Noblesse qui étoit autour de lui. Quelques

Historiens Genoïſ rapportent à l'année 1346 une expédition que les Genoïſ firent ſur ces côtes, ſous le Doge *Vignofſi*, par laquelle ils ajoutèrent à leur domaine Scio, Smyrne & Phocéé. Suivant les apparences ils ne garderent pas longtems Smyrne, puisſque Morbaſſan l'assiégea par ordre d'Orcan II Empereur des Turcs, qui avoit épouſé une des filles de l'Emperur Cantacuzene.

Après la bataille d'Angora, Tamerlan assiégea Smyrne, & campa tout près du Fort Saint Pierre, que les Chevaliers de Rhodes avoient fait bâtir, & où la pluspart des Chrétiens d'Ephese s'étoient retirez. Ducas qui a fait la relation de ce ſiége, en a rapporté deux circonſtances bien ſingulieres. 1°. Que Tamerlan fit combler l'entrée du Port, en ordonnant à tous ſes ſoldats d'y jeter chacun une pierre. 2°. Qu'il y avoit fait conſtruire une Tour d'un nouvel ordre d'architecture, compoſée en partie de pierres & de têtes de morts, rangées comme des pieces de marqueterie, tantôt de front & tantôt de profil. Après la retraite des Tartares, Smyrne reſta à Cineites fils de Carafupaſi Commandant d'Ephese, & qui avoit été Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet. Cependant Mufulman, l'un des fils de Bajazet, jaloux de la grandeur de Cineites, paſſa en Aſie en 1404. dans le deſſein de l'abaiſſer. Cineites fit une puiffante ligue avec Caraman Sultan d'Iconium, & avec Carmian autre Prince Mahometan; mais ils firent la Paix ſans en venir aux mains. Cineites n'eut pas ſi bon marché de Mahomet I, autre fils de Bajazet. Mahomet vint aſſiéger Smyrne que l'on avoit bien fortifiée & bien munie. Cineites ſe retira à Ephese, & le Grand Maître de Rhodes fit travailler avec toute la diligence poſſible à rétablir le Fort Saint Pierre que Tamerlan avoit fait raſer; la ville ſe rendit après dix jours de ſiége; Mahomet en fit démolir les murailles & met-

tre à bas une Tour que le Grand Maître faisoit construire à l'entrée du Port. Depuis ce temps-là les Turcs sont restez paisibles possesseurs de Smyrne, & ont fait relever cette Tour, ou pour mieux dire, ils ont bâti une espece de Château à gauche en entrant dans le Port des galeres, qui est l'ancien Port de la ville.

Nous allâmes nous promener à l'autre extremité de Smyrne, tout au bout de la ruë des Francs, vers les Jardins que le ruisseau *Meles* arrose. C'est le plus noble ruisseau du monde, dans la Republique des Lettres. Le plus fameux des Poëtes est né sur ses bords; & comme on n'en connoissoit pas le pere, il porta le nom de ce ruisseau. Une belle avanturiere nommée *Critheis*, chassée de la ville de *Cumes*, par la hontè de se voir enceinte, se trouvant sans logement, y vint faire ses couches. Son enfant perdit la veüe dans la suite, & fut nommé *Homere*, c'est à dire l'*Aveugle*. Il n'est pas nécessaire de dire que sa mere épousa *Phanius* Maître d'Ecole & de Musique de la ville. Jamais fille d'esprit n'a manqué de mari. Non seulement Smyrne glorieuse de la naissance de ce grand Poëte, lui fit dresser une Statuë & un Temple, mais elle fit frapper des Médailles à son nom. *Amastris* & *Nicée* ses alliées en firent de même, l'une à la tête de *M. Aurele*, & l'autre à celle de *Commode*. Pour le ruisseau *Meles*, quoiqu'à peine il fasse moudre deux moulins, je vous laisse à penser s'il fut oublié sur les Médailles; il est devenu bien chetif, depuis le temps de *Pausanias* qui l'appelle *un beau Fleuve*. Ce ruisseau, à la source duquel *Homere* travailloit dans une caverne, est représenté sur une Médaille de *Sabine*, sous la figure d'un vieillard appuyé de la main gauche sur une Urne, tenant de la droite une Corne d'abondance. Il est aussi représenté sur une Médaille de *Neron*, à la simple legende de la ville, de mê-

* *Melesigene* né sur les bords de *Meles*.

me que sur celles de Tite & de Domitien.

A un mille ou environ au delà de Meles, sur le chemin de Magnesie à gauche au milieu d'un champ, on montre encore les ruines d'un bâtiment que l'on appelle *le Temple de Janus*, & que M^r Spon soupçonnoit être celui d'Homere; mais depuis le départ de ce voyageur, on l'a mis tout à fait à bas, & tout ce quartier est rempli de beaux marbres antiques. A quelques pas de là coule une source admirable qui fait moudre continuellement sept meules dans le même moulin. Quel dommage que la mere d'Homere ne vint pas accoucher auprès d'une si belle fontaine! On y voit les débris d'un grand Edifice de marbre, nommé *les Bains de Diane*; ces débris sont encore magnifiques, mais il n'y a point d'Inscriptions.

Si des Bains de Diane on veut aller dans les campagnes de *Menemé*; outre qu'elles sont fertiles en Melons, en Vins, & en toutes sortes de fruits, on y trouve une terre remplie de sel fixe naturel, dont on se sert au lieu de soude pour faire du savon.

Le 25 Janvier nous partîmes de Smyrne pour Ephese sur les neuf heures du matin. En sortant de la ville on entre dans la *voye Militaire*, laquelle est encore pavée de grands quartiers de pierre, coupez presque en losanges. A trois heures de Smyrne on passe un assez beau ruisseau qui va se rendre dans la mer; mais nous en rencontrâmes un autre, à près de quatre heures de là, qui peut passer pour une petite riviere. Le pays est plat, inculte, couvert en quelques endroits de petits bois semblables à des taillis entremêlez de Pins. Nous bûmes du Caffé sur le chemin dans une prairie où un Turc avoit établi une échope, ou petite maison de bois ambulante. Nous arrivâmes sur les quatre heures & demie, à *Tcherpicui* méchant village dans une grande plaine toute inculte, où

l'on voit les restes d'une grande & ancienne muraille de maçonnerie, laquelle a servi d'aqueduc, comme prétendent les gens du pays, pour conduire les eaux à Sinyrne.

De la plaine de Tcherpicui jusques à Ephese, ce n'est qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilez sont pleins de voleurs dans la belle saison. Nous n'y trouvâmes que des Cerfs & des Sangliers ; mais nous fûmes surpris agréablement de voir des collines couvertes naturellement de beaux Oliviers, lesquels sans culture produisent d'excellens fruits, & ces fruits se perdent faute de gens qui les amassent. En approchant d'Ephese sur la droite, ces montagnes sont horriblement taillées à plomb, & font un spectacle affreux. On passe le *Caystre* à demi lieuë en deçà d'Ephese. Cette riviere, qui est fort rapide, coule sous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre ensuite dans la plaine d'Ephese, c'est à dire dans un grand bassin enfermé de montagnes de tous les côtez, si ce n'est vers la mer ; le *Caystre* serpente dans cette plaine, mais il s'en faut bien que ses contours ne soient aussi frequens que dans le dessein que M^r Spon en a donné ; & ceux du *Meandre* qui sont bien plus entortillez, n'approchent pas des contours que la Seine fait au dessous de Paris ; je suis surpris que nos Poëtes ne les aient jamais décrits. Le *Caystre* a été représenté sur des Médailles ; on en voit aux têtes des Empereurs Commode, Septime Severe, Valerien & Gallien.

Nous cherchâmes inutilement une autre riviere, dont les anciens ont parlé, laquelle arrosoit les environs d'Ephese ; sans doute qu'elle se jette dans le *Caystre*, plus haut que le Pont. En effet on nous assûra à Ephese que le *Caystre* recevoit une riviere assez considérable, au delà des montagnes du Nord-Est ; ce qui s'accommode fort bien



- | | |
|---|---|
| 1. Chateau d'Ephese ou d'Aiasalouc habité par les Turcs . | Accensorensi et Asie . |
| 2. Ruines d'un Chateau plus ancien ou est la porte avec bas reliefs . | 8. La prison de S ^t Pol . |
| 3. Eglise de S ^t Jean convertie en Mosquée . | 9. Marais a la teste du quel étoit le Temple de Diane . |
| 4. Le Village d'Aiasalouc habité par les Turcs . | 10. Ruines et quartiers de marbre . |
| 5. Aqueduc ruiné . | 11. Ruines et Colonnes vers l'Emboucheure du Caistre . |
| 6. Ruines du Temple de Diane . | 12. Lac . |
| 7. Restes de la porte ou est l'inscription | 13. Maison de pecheur . |
| | 14. Bac ou l'on passe la riviere pour aller de Scalanova a Smirne . |
| | 15. Pont et chemin d'Ephese a Smirne . |
| | 16. Chemin d'Ephese a Scalanova . |

bien avec une Médaille de Septime Severe, sur laquelle le Caystre est representé sous la forme d'un homme, comme étant un Fleuve qui se dégorge dans la mer; & le *Kenchrios*, qui est la riviere dont il s'agit, sous la figure d'une femme, pour marquer qu'elle se jette dans l'autre. Outre ces deux figures, la Diane a plusieurs mamelles est representée d'un côté sur le même revers, & de l'autre est une corne d'abondance. Tout cela marque la fertilité que ces deux rivieres procuroient au terroir d'Ephese. La Seine & la Marne qui amènent tant de richesses à Paris, meritoient bien, ce me semble, une Médaille.

C'est une chose pitoyable de voir aujourd'hui Ephese, cette ville autrefois si illustre, qu'Estienne de Byfance appelle *Epiphaneftate*, réduite à un miserable village habitée par 30 ou 40 familles grecques, lesquelles certainement, comme remarque M^r Spon, *ne font pas capables d'entendre les Lettres que S. Paul leur a écrites*. La menace du Seigneur a été accomplie sur elle. *J'oteraï votre chandelier de son lieu, si vous ne vous repentez*. Ces pauvres Grecs sont parmi de vieux marbres & contre un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La Citadelle, où les Turcs se sont retirez, est sur un tertre qui s'étendant du Nord au Sud, domine toute la plaine; c'est peut-être le *Mont Pion* de Pline. L'enceinte de cette Citadelle, qui est fortifiée par plusieurs Tours, n'a rien de magnifique; mais à quelques pas de là du côté du Midi, on voit les restes d'une autre Citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Ephese.

Il y reste encore une Porte de fort bon goût, bâtie des mêmes débris. Je ne sçai par quelle raison on l'appelle la *Porte de la Persecution*. Elle est remarquable par trois bas-

reliefs encastrez sur son cintre. Celui qui est à la gauche a été le plus beau de tous, mais il est le plus maltraité. Il est d'environ cinq pieds de long sur deux pieds & demi de haut, & représente une Bacchanale d'enfans qui se roulent sur des pampres de vigne. Celui du milieu a un pied de hauteur plus que l'autre, & le double de longueur. Le dernier est presque aussi haut, mais il n'a qu'environ quatre pieds de long. La Porte *de la Persecution* décline du Sud au Sud-Sud-Est; cette Porte étoit deffenduë par des ouvrages assez irréguliers que l'on avoit aggrandis suivant le besoin, comme on le connoît par les ruines; car à mesure qu'ils s'éboulent, ils laissent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au Sud & au pied de la colline où est bâti le Château, est située l'Eglise de *S. Jean* convertie en Mosquée. Je ne sçai si c'est celle que Justinien y fit bâtir; mais il est certain que c'est de ce grand Evangeliste que vient le nom d'*Aïasalouë*, sous lequel Ephese est connuë des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent Saint Jean *Aios Scologos*, au lieu d'*Agios Theologos*, le *Saint Theologien*, parce qu'ils prononcent le *Theta* comme un *Sigma*, d'*Aios scologos* ils ont fait *Aïasalouë*. Le dehors de cette Eglise n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colonnes en dedans; mais outre que les plus belles pieces des ruines d'Ephese ont été emportées à Constantinople pour les Mosquées Royales, le Turc qui en gardoit la clef étoit absent lorsque nous y fûmes. On croit qu'après la mort de Jesus-Christ, S. Jean choisit Ephese pour y faire sa résidence, & que la Sainte Vierge s'y retira aussi. Saint Jean après la mort de Domitien vint reprendre le soin de l'Eglise d'Ephese, & trouva que Saint Timothée, son premier Evêque, y avoit été martyrisé.

L'Aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui, quoyqu'à



Bas-reliefs qui se voyent sur la Porte d'ephefe.



moitié ruiné, est à l'Est; c'étoit l'ouvrage des Empereurs Grecs, de même que la Citadelle ruinée. Les piliers qui soutiennent les arcades, sont bâtis de tres belles pieces de marbre, entremêlées de morceaux d'architecture, & l'on y lit des Inscriptions qui parlent des premiers Césars. Ces piliers sont quarrés, plus ou moins hauts suivant que le niveau de l'eau le demandoit; mais les cintres sont tous de brique. Cet Aqueduc servoit à conduire à la Citadelle & à la ville, les eaux de la fontaine *Halitée*, dont a parlé Pausanias. Elles se distribuoient à la ville par des tuyaux de brique, pratiqués dans de petites tours quarrées & appuyées contre quelques-uns des piliers. Cette ville s'étendoit principalement du côté du midi, & tout ce quartier n'est rempli que de ruines; mais Ephese a été renversée tant de fois qu'on n'y connoît plus rien.

Pour ce qui regarde les Inscriptions nous n'en copiâmes aucune, car outre qu'on n'en sçauroit lire qu'une partie; les autres sont si hautes qu'il est impossible de les déchiffrer; on ne trouve ni échelles, ni chevalets chez les Grecs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine pour aller reconnoître les ruines de ce fameux Temple de Diane, qui a passé pour une des merveilles du monde. Ce grand Edifice étoit situé au pied d'une montagne & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux, comme moins exposé aux tremblemens de terre; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable, car il fallut faire des caves pour vider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jeter dans le marais & de là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labyrinthe; on est convaincu par l'inspection des lieux, qu'elles n'ont jamais servi qu'à vider les eaux. Ma pensée est confirmée par Philon de Byzance, qui convient qu'on fut obligé d'y faire des fossés tres profonds, &

des conduits où l'on employa une si grande quantité de pierres, qu'on épuisa presque toutes les carrieres du pays. Pour mieux assurer les fondemens de ces conduits qui devoient soutenir un Edifice d'un poids si effroyable; Plin rapporte qu'on employa quelques couches de charbons pilez & quelques autres couches de laine. Ce merveilleux Temple construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Plin en parlât, avoit 425 pieds de long, sur 220 pieds de large. On y voyoit 127 colonnes, dont les Roys d'Asie avoient fait la dépense, & ces colonnes avoient chacune 60 pieds de haut. Il y en avoit 36 couvertes de bas-reliefs; & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas Sculpteur fameux. Chersiphron fut l'Architecte de cet Edifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur; la plupart sont de brique, revêtus de marbre, tous percez de ces trous de crampons des plaques de bronze dont on croit qu'ils étoient ornez. On ne voit plus, parmi ces débris, que 4 ou 5 colonnes cassées.

Ce n'étoient pas là le premier Temple que les Ephesiens avoient dressé en l'honneur de Diane. Denys le Geographe nous apprend que ce premier Temple étoit une espece de niche d'une beauté singuliere, que les Amazones, maîtresses d'Ephese, avoient fait creuser dans le tronc d'un Ormeau, où apparemment la figure de la Deesse étoit placée. Ce n'est pas sans doute de cet ouvrage des Amazones qu'entend parler Pindare, lorsqu'il avance qu'elles firent bâtir le Temple d'Ephese dans le temps qu'elles faisoient la guerre à Thesée. Pausanias soutient que c'étoit l'ouvrage de Crœsus & d'Ephesus fils de Caystre, & qu'il étoit celebre avant le passage de Nileus, fils de Codrus, en Asie. Cela étant, le Temple étoit plus

ancien que la ville; car Strabon croit qu'Androclus, fils de Codrus, bâtit Ephese; & Pausanias parle de ce même Androclus qui en chassa les Cariens.

Le Temple que ce fou d'Heroftrate brûla, le jour de la naissance d'Alexandre, n'étoit pas le même que celui qui subsistoit du temps de Pline, puisque Alexandre voulut le faire bâtir quand il passa à Ephese. Ce grand Prince fit proposer aux Ephesiens, qu'il en feroit volontiers la dépense pourveu qu'on mît son nom sur le frontispice; mais ils répondirent avec beaucoup de politesse, *qu'il ne convenoit pas à un Dieu de dresser des Temples à d'autres Divinitez*. Strabon, qui rapporte ce trait, assure que Chersiphron fut bien le premier Architecte du Temple de Diane, mais qu'un autre Architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Heroftrate, non seulement les Ephesiens vendirent les colonnes qui avoient servi au premier; mais tous les bijoux des Dames de la ville furent encor convertis en argent, & cet argent employé pour faire un Edifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'Architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos voulut faire la Statuë d'Alexandre. On voyoit dans ce Temple des ouvrages des plus fameux Sculpteurs de Grece. L'Autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir veû du temps d'Auguste; & le droit d'Azyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusques à 125 pieds aux environs. Mithridate avoit réglé cet Azyle, à un trait de fleche. M. Antoine doubla cet espace, & y ajoûta une partie de la ville; mais Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'Azyle sur les Médailles de cette ville, qu'après que l'Empereur Philippe le vieux y eût passé; encore ce ne fut que sur celle d'Otacilla; le

revers representoit la Diane d'Ephese avec ses attributs, le Soleil d'un côté, & la Lune de l'autre. Nous avons une Médaille de Philippe le jeune au même type, mais la legende est differente. Celle qui est frappée à la tête d'Etruscilla représente Diane avec ses attributs, & des cerfs; la legende est la même que celle de la Médaille d'Otacilla. Pour ce qui est de l'arrivée de Philippe à Ephese, elle est marquée sur une Médaille de cet Empereur, dont le revers est chargé d'un vaisseau qui va à la rame & à la voile.

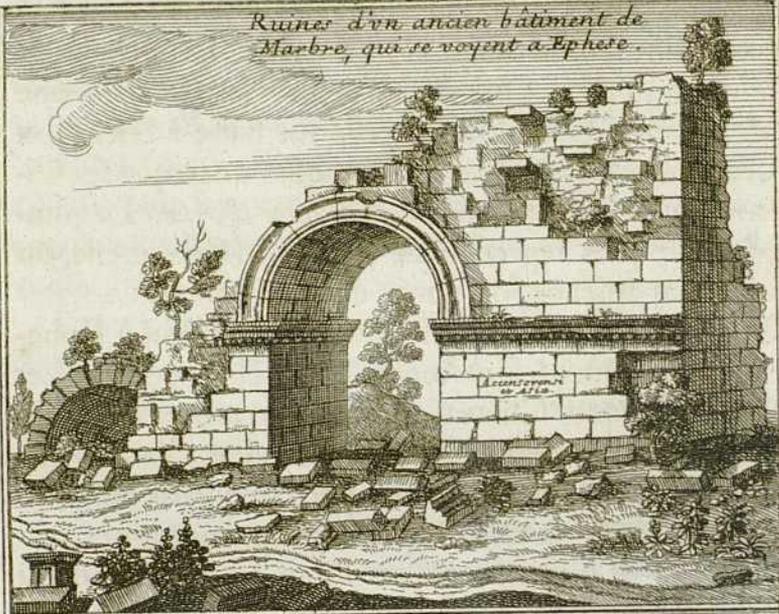
Du temps d'Herodote, la ville d'Ephese étoit éloignée du Temple de Diane, mais cet Auteur ne parle pas de la Statuë d'or que l'on y avoit placée, suivant Xenophon. Strabon assure que les Ephesiens, par reconnoissance, avoient dressé dans leur Temple une Statuë d'or à Artemidore. Syncelle qui assure que ce Temple fut brûlé, parle apparemment d'un incendie particulier, dont on répara le dommage sans en changer le dessein; ainsi le Temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit veû. Ce même Temple fut dépouillé & brûlé par les Scythes en 263. Les Gots le pillèrent sous l'Empereur Gallien. Nous avons plusieurs Médailles, sur les revers desquelles ce Temple est représenté avec un frontispice tantôt à deux colonnes, à quatre, à six & même jusques à huit, aux têtes des Empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, M. Aurele, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Elagabale, Alexandre Severe, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les statuës, ce Temple devoit être orné de Tableaux merveilleux; car Apelles & Parrhasius, les deux plus fameux Peintres de l'antiquité, étoient d'Ephese. Autour des ruines de ce Temple, se voyent les débris de plusieurs maisons bâties de briques, dans lesquelles logeoient peut-être les Prestres de Diane, qui venoient

... ..

No.	Name	Address	City
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50

Ruines d'un ancien bâtiment de
Marbre, qui se voyent à Ephese.



Porte de la persécution à Ephese.



souvent de bien loin pour être honnorer de cette dignité. On leur confioit le soin des Vierges Prestresses, mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reste autant de Médailles. Les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Neocore des Cefars, & une fois de Diane. Les autres, qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un Sanglier. On prouve par quelques-unes que ses Citoyens se qualifioient *de premiers peuples d'Asie*. La plupart de ces pieces representent Diane ou Chasseresse, ou à plusieurs mamelles, ou parée de ses attributs.

On ne voit plus de belles ruines aujourd'hui à Ephese, celles qui restent sont même assez clair-semées. Les débris de quelques Châteaux bâtis de marbre, ne montrent rien qui soit digne de l'ancienne ville. J'ai fait graver une Porte qui est à gauche sur le chemin de Scalanova. Le cintre qui en est beau, n'est pas proportionné aux jambages qui le soutiennent, car il fait plus que le demi cercle; les frises sont entaillées proprement, & c'est sur ce reste de bâtiment qu'on lit, en dedans & en dehors, un bout d'Inscription que voici, elle est en caracteres Romains, où l'on ne comprend rien.

ACCENSO

RENSI ET ASIÆ

Les *Arphodeles* à fleur jaune, à tige droite & sans canelure, brillent parmi plusieurs autres plantes rares.

Le Château qu'on appelle *la Prison de S. Paul*, n'est pas ancien & n'a jamais été beau. La Grotte *des sept Dormans* meriteroit d'être veüe, si l'on étoit bien assuré de la verité de cette Histoire. En sortant des ruines du Temple, on entre dans un vilain marais rempli de joncs & de roseaux, lequel se dégorge dans le Cayfire. Au delà de cette riviere est un Lac assez bourbeux; peut-être qu'il nous parut tel à cause des grandes pluyes qui tomboient;

Il faut que ce soit le Lac de *Selinusia* de Strabon. En allant au Port, on voit sur le bord de la riviere beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit là proprement le quartier d'Ephese que Lyfimachus avoit fait bâtir, & où se trouvoient les Arsenaux dont parle Strabon. On passe le Caystre à quelques pas de là dans un Bac à corde, pour aller de Scalanova à Smyrne, sans venir passer sur le Pont. C'est encore l'ancien chemin d'Ephese à Smyrne, car c'est le plus court, & Strabon assure qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre; c'est aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Ephese soit belle, néanmoins la situation de Smyrne a quelque chose de plus grand; & la colline qui en termine le golphe, est comme un theatre destiné pour représenter une belle ville; au lieu qu'Ephese est dans un bassin. D'ailleurs quoique cette ville ait été le siège du Proconsul Romain, & le rendezvous des étrangers qui alloient en Asie, son Port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Ephese, à l'occasion duquel on a frappé tant de Médailles, n'est qu'une rade découverte & exposée; il n'est plus fréquenté à présent. Autrefois les bâtimens entroient dans la riviere, mais la barre a été depuis comblée de sable.

Rien n'est si ennuyeux que de chercher les fondateurs d'Ephese dans les anciens livres. Que nous importe de sçavoir comment elle s'appelloit du temps de la guerre de Troye? ou si elle a pris son nom d'Ephesus fils de Caystre & de l'Amazone Ephese? Il n'est guere plus important de sçavoir si c'est l'ouvrage des Amazones, ou d'Androclus, un des fils de Codrus Roy d'Athenes; cela ne peut servir qu'à éclaircir un endroit de Syncelle, où il est dit que ce fut Andronic, au lieu d'Androclus, qui fit bâtir Ephese. Qui est-ce qui s'embarasse de sçavoir s'il y
avoit

avoit un quartier de cette ville qui s'appelloit Smyrne; ces fortes d'éruditions ne nous interessent plus! mais il y a plaisir de se souvenir que pendant les guerres des Athéniens & des Lacedemoniens, Ephese avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort: Que le jour de la naissance d'Alexandre, les devins de cette ville se prirent tous à crier que le destructeur de l'Asie étoit venu au monde: Qu'Alexandre le Grand, sur lequel la prophetie étoit tombée, vint à Ephese après la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Democratie: Que la place fut prise par Lyfimachus l'un de ses successeurs: Qu'enfin Antigonus l'occupa à son tour, & y saisit les thresors de Polyserchon.

Peut-on ignorer qu'Annibal ne se soit abouché à Ephese avec Antiochus, pour prendre de concert des mesures contre les Romains! Que le Proconsul Manlius y passa l'hyver, après la deffaite des Galates! Tous ces evenemens renouvellent les grandes idées qu'on a de l'Histoire ancienne. Rien n'est plus effroyable que le massacre des Romains en cette ville par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes festes à Ephese. Pompée & Ciceron ne manquèrent pas de voir cette celebre ville. Ciceron ne faisoit aucun pas dans la Grece, qu'il n'y trouvât de nouveaux sujets d'admiration. Scipion le beau-pere de Pompée eut un peu moins de respect pour Ephese, car il se saisit des thresors du Temple; mais rien n'est si consolant pour les Chrétiens, que de suivre S. Paul à Ephese. Auguste honnora cette Place d'une de ses visites, & l'on y dressa des Temples à Jules Cesar & à la ville de Rome. Ephese fut rebâtie par les soins de Tibere. D'un autre côté les Perles la pillerent dans le troisiéme siècle, & les Scythes ne l'épargnerent pas quelque temps après. Il y a beaucoup d'apparence que le fameux Temple de

Diane fut détruit sous Constantin, ensuite de l'Edit par lequel cet Empereur ordonna de renverser tous les Temples des Payens.

Ephese étoit une Place trop considérable pour n'être pas exposée à son tour aux ravages des Mahometans. Anne Comnene rapporte, que les Infidelles s'étant rendus les maîtres d'Ephese, sous le regne de son pere Alexis, il y envoya Jean Ducas son beau pere, qui deffit Tangriperme & Marace Generaux des Mahometans. La bataille se donna dans la plaine au dessous de la Citadelle; ce qui fait connoître que la plus belle partie de la ville étoit déjà détruite pour lors. Les Chrétiens eurent tout l'avantage; on fit deux mille prisonniers, & le gouvernement de la Place fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la Citadelle, dont parle Comnene, étoit l'ancien Château de marbre abandonné. Theodore Lascaris se rendit le maître d'Ephese en 1206. Les Mahometans y revinrent sous Andronic Paleologue, qui commença à regner en 1283. Mantachias, un de leurs Princes, conquit toute la Carie, & Homur fils d'Asin, Prince de Smyrne, lui succeda. Tamerlan, après la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits Princes d'Anatolie de le venir joindre à Ephese, & s'occupa pendant un mois à faire piller la ville & les environs. Ducas assêure que tout fut épuisé, or, argent, bijoux; on enleva même jusques aux habits. Après le départ de ce conquerant, Cineites grand Capitaine Turc, fils de Carasupasi qui avoit été Gouverneur de Smyrne sous Bajazet, déclara la guerre aux enfans d'Asin, qui s'étoient venus établir à Ephese. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de 500. hommes; ensuite il se présenta devant la Citadelle avec un plus grand nombre d'autres Troupes, & l'emporta facilement: mais quelque temps après, un autre fils d'Atin qui s'appelloit

Homur, du même nom que son frere qui venoit de mourir, se joignit à Mantachias Prince de Carie, qui l'accompagna à Ephese avec une armée de 6000. hommes. Carafupafi, pere de Cineites, commandoit dans la ville, où ce même Cineites, qui étoit dans Smyrne, n'avoit laissé que 3000 hommes. Malgré la vigoureuse deffence des Ephesiens, les assiégeans mirent le feu à la ville, & dans deux jours tout ce qui étoit échappé à la fureur des Tartares fut réduit en cendres. Carafupafi s'étant retiré dans la Citadelle, en soutint le siège jusques en Automne; mais ne pouvant être secouru par son fils, il se rendit à Mantachias qui remit le pays d'Ephese à Homur, & fit enfermer dans le Château de Mamalus, sur les côtes de Carie, Carafupafi & ses principaux Officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galere, & fit sçavoir à son pere son arrivée à Mamalus. Les prisonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enyvrent, & profitant de cette ruse ils descendirent avec des cordes & se sauverent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le siege d'Ephese. Homur à son tour se retira dans la Citadelle. La ville fut livrée aux soldats; on y commit toutes sortes de crimes & de cruautez. Au milieu de tant de malheurs, Cineites se reconcilia avec Homur, & lui donna sa fille en mariage. Ephese ensuite tomba entre les mains de Mahomet I, qui ayant vaincu non seulement tous ses freres; mais encore tous les Princes Mahometans qui l'embarrassoient, resta paisible possesseur de l'Empire. Depuis ce temps-là Ephese est restée aux Turcs; mais son commerce a été transporté à Smyrne & à Scalanova.

Nous partîmes d'Ephese le 27 Janvier pour aller voir cette derniere place que les Turcs appellent *Cousada*, & les Grecs *Scalanova*, nom Italien que les Francs lui

donnerent peut-être après la destruction d'Ephese. Ce qu'il y a de plaifant dans ce changement de nom, c'est qu'il repond à l'ancien nom de la ville qui est la *Neapolis* des Milefiens. Malgré un tres grande pluye nous y arrivâmes dans trois heures. Quand on est près des ruines du Temple d'Ephese il faut tirer droit au Sud, ensuite au Sud-Oüest pour gagner la Marine. Delà on prend sur la gauche au pied des collines, où est la prison de S. Paul, laissant à droite le marais qui se dégorge dans le Caystre. Ce chemin est fort étroit en plusieurs endroits, à cause de la riviere qui serpente & qui vient battre au pied des montagnes; après quoi elle tire droit à la mer. A peine distingue-t-on le chemin à cause de la quantité des *Tamaris* & des *Agnus castus*. La rade d'Ephese est terminée dans cet endroit-là, qui est au Sud-Oüest, par un Cap qu'il faut laisser à droite, & sur lequel on passe pour prendre le chemin de Scalanova. On vient ensuite à la Marine d'où l'on découvre le Cap de Scalanova qui avance beaucoup plus dans la mer. A deux milles en deçà de la ville, on passe par la breche d'une grande muraille, laquelle, à ce qu'on prétend, a servi d'aqueduc pour porter les eaux à Ephese; mais il n'y a point d'arcades. On voit pourtant la suite de la muraille qui approche de la ville en suivant le contour des collines. Les avenues de Scalanova sont agréables par leurs vignobles. On y fait un negoce considerable en vins rouges & blancs, & en raisins secs; on y prépare aussi beaucoup de peaux de Marroquin.

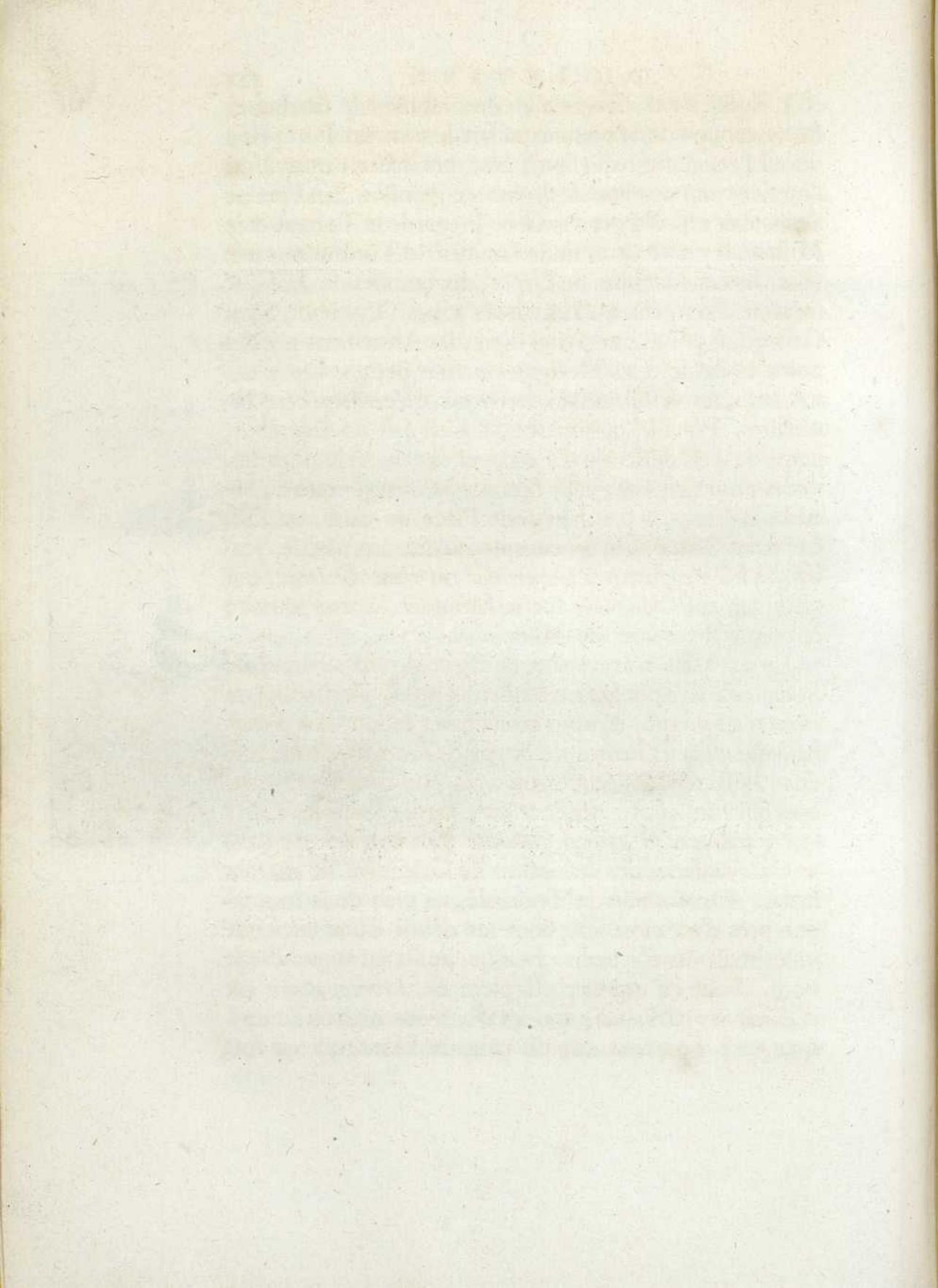
Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie, bien pavée & couverte de tuiles creusées comme les toits de nos villes de Provence. Son enceinte est presque quarrée, & telle que les Chrétiens l'ont bâtie. Il n'y loge que des Turcs & des Juifs. Les Grecs & les Armeniens en occupent les faux-bourgs. On voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville.

SCALANOVA.



Vue de Scalanova proche de Smyrne.





L'Eglise de *S. George des Grecs* est dans le fauxbourg sur la croupe de la colline qui fait le tour du Port; vis à vis est l'écueil sur lequel on a bâti un Château quarré où l'on tient une vintaine de soldats en garnison. Le Port de Scalanova est un Port d'armée, il regarde le Ponant & le Misral: Il y a environ mille familles de Turcs dans cette ville, six cens familles de Grecs, dix familles de Juifs, & soixante d'Armeniens. Les Grecs y ont l'Eglise de Saint George, les Juifs une Synagogue, les Armeniens n'y ont point d'Eglise. Les Mosquées y sont petites. On n'entretient dans la ville & aux environs, qu'environ cent Janissaires. Pour le commerce, il n'est pas considérable, parce qu'il est deffendu d'y charger des marchandises destinées pour Smyrne; ainsi l'on n'y va charger que du blé & des haricots. Il y a dans cette Place un Cadi, un Dildar & un Sardar. On ne compte qu'une journée de Scalanova à Tyre, autant à *Guzelissar* ou *Beau Château*, qui est la fameuse *Magnesie* sur le Meandre, à une journée & demie des ruines de Milet.

Le 25 Mars en revenant de Samos, nous allâmes de Scalanova à Ephese. Le lendemain nous partîmes pour revenir à Smyrne, & nous couchâmes ce jour-là à *Tourbalé* qui est à six heures de Smyrne. *Tourbalé* est un méchant village dans lequel on voit plusieurs vieux marbres qui sont plaisir aux étrangers; car d'ailleurs les Turcs qui y habitent sont peu gracieux. On voit encore dans le Caravanferai, des colonnes de Granit ou de marbre blanc. A trois mille de *Tourbalé*, au pied de la montagne près d'un cimetièr, sont les débris d'une ancienne ville, mais on n'y trouve rien qui puisse en apprendre le nom. Tout ce quartier est plein de *Leontopetalon*, & d'*Anemones satinées couleur de feu*. Nous ne trouvâmes à manger à *Tourbalé* que du pain de Dora, qui est fort

pesant, sans être pourtant defagréable. Le 27. nous arrivâmes à Smyrne où nous séjournâmes en attendant une occasion pour nous embarquer.

Le Jeudy Saint 13. Avril 1702. nous mîmes à la voile avec un vent de Sud-Est, sur le vaisseau nommé *le Soleil d'or*, commandé par le Capitaine *Laurent Guerin* de la Cioutad, armé de six pieces de canons de fer, & de huit pierriers; il étoit chargé pour Livournes de Soye, de Coton, de Fil de Chevre, & de Cire. Le vaisseau étoit d'environ 6000 quintaux. Après une navigation de 40 jours, pendant laquelle nous essuyâmes du gros temps & des vents assez contraires qui nous obligerent de prendre à Malthe des rafraichissemens, nous arrivâmes à Livournes le 23 May, & nous entrâmes dans le Lazaret. Le 27 nous sortîmes du Lazaret & nous nous embarquâmes sur une felouque qui nous conduisit à Marseille le 3 Juin veille de la Pentecoste, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservez pendant le cours de nôtre voyage.

F I N.

TABLE



T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES

CONTENÜES

DANS LES DEUX TOMES.

A

ABIME du Mont Ararat, Tome II. Lettre XIX. page 368.

Ablutions des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 62. & suiv.

Abouïllona, lac, ville & isle; description & histoire critique, Tom. II. Let. XXII. p. 480. 481.

Abraham, s'il a bâti le Temple de la Meque, Tom. II. Let. XIV. p. 83.

Absinte pontique, description de cette Plante, Tom. II. Let. XVII. p. 208.

Abydos & Sestos, leur situation, Tom. I. Let. XI. p. 455.

Achille épouse Deidamie, Tom. I. Let. X. p. 445.

Adrachne, description du fruit de cet arbre, Tom. II. Let. XXII. p. 488.

Adraman Pacha, son histoire, Tom. II. Let. XIII. p. 50.

Adultere, de quelle maniere ce crime est puni à Skyros, Tom. I. Let. X. p. 452. En Turquie, Tom. II. Let. XIV. p. 95.

Agent. Voy. *Perse*.

Agimbrat, ou *Agimourat*, situation de cette ville, Tom. II. Let. XXI. p. 426.

Aiman, Mines d'Aiman en l'isle de Serpho, Tom. I. Let. IV. p. 180.

Aix, ville de Provence, les grands hommes qu'elle a produit, Tom. I. p. 5.

Albanaises. Tom. I. Let. VIII. p. 355.

Alcoran, contient les loix des Mahometans, Tom. II. Let. XIV. p. 56.

Alhagi Maurorum, description de cette Plante, Tom. I.

T A B L E

- Let. VIII. p. 322.
- Alone*, ou village des dix Saints en Candie, Tom. I. Let. II. p. 60.
- Alun*, comment il se forme, Tom. I. Let. IV. p. 155. Mines d'Alun en l'isle de Milo, p. 163. & suiv. Ses qualitez & sa generation. p. 164. & suiv.
- Amandier*, description d'un Amandier sauvage, Tom. II. Let. XXI. p. 425.
- Amastro & Amastris*, Reine d'Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 190. & 191. Ville du mesme nom fondée par cette Reyne, p. 195.
- Amazones*, leur país, Tom. II. Let. XVII. p. 215.
- Ambassadeurs*, Relation de ce qui se passa à l'Audiance qu'eut M^r. de Feriol du Grand Vifir, & à celle qui estoit préparée pour le Grand Seigneur, Tom. I. Let. XII. p. 532. & suiv. L'Ambassadeur de France est Juge en dernier ressort des Marchands François à Constantinople. p. 543. Comment les Ambassadeurs sont introduits chez le Grand Seigneur, Tom. II. Let. XIII. p. 32. & suiv. Les Ambassadeurs envoyez au Roy de Perse sont entretenus au dépens de ce Prince, Let. XIX. p. 343.
- Amerique*, si elle n'est point un reste de l'isse Atlantide, Tom. II. Let. XV. p. 129.
- Amianthe*, ou pierre incombustible, Tom. I. Let. IV. pag. 164. 167.
- Amisus*, histoire de cette ville, Tom. II. Let. XVII. p. 213. & suiv.
- Amorgos*, histoire de cette Isle, Tom. I. Let. VI. p. 232. & suiv. sa description, p. 234. son Urne merveilleuse, pag. 236.
- Amycus* Roy des Bythiniens, ses qualitez & sa mort, Tom. II. Let. XV. p. 143. & suiv.
- Anacorettes* Grecs, Tom. I. Let. III. p. 106.
- Anaphe*. Voy. *Nanfio*.
- Ancyre*, si cette ville a esté bâtie par les Gaulois, Tom. II. Let. XXI. p. 444. ses inscriptions, pag. 444. 447. & suiv. son histoire, p. 450. & suiv.
- Andros*, description de cette Isle, Tom. I. Let. VIII. p. 347. & suiv. son histoire, p. 347. 352. & suiv. Religion de ses habitans, p. 250. ses antiquitez. p. 351. 352.
- Anemones*, fleurs de l'Archipel, Tom. I. Let. IV. p. 158. leur histoire, Let. XII. pag. 530. & 531.
- Angora*, histoire de cette ville, Tom. II. Let. XXI. p. 442. & suiv. sa description, pag. 452. celle de son château, p. 455.

DES MATIERES.

455. voyage d'Angora. p. 420. & 438. bataille d'Angora. p. 451.
- Année des Turcs*. Tom. II. Let. XIV. p. 69.
- Antiochus vaincu par Scipion*. Tom. II. Let. XXII. p. 492. & *suiv.*
- Antiparos*, description de cette île. Tom. I. Let. V. p. 185. d'une caverne curieuse. pag. 187. & *suiv.* inscriptions. p. 188. & 189.
- Antiquitez de Siphanto*. Tom. I. Let. IV. p. 177. & *suiv.* de Naxie. Let. V. p. 219. de Delos. Let. VII. p. 292. & *suiv.* d'Andros. Let. VIII. p. 351. & 352. de Samos. Let. X. p. 415. & *suiv.* & 433. de Constantinople. Let. XII. p. 509. & *suiv.* d'Heraclee. Tom. II. Let. XVI. p. 184. & *suiv.* de Smyrne. Let. XXII. p. 505. d'Ephese. p. 514. & 519.
- Apium Græcum*, description de cette Plante. Tom. I. Let. VI. p. 230.
- Apocalypse*, maison où S. Jean écrivit l'Apocalypse. Tom. I. Let. X. p. 440. & 441.
- Apollon*, ruines de plusieurs de ses temples. Tom. I. Let. VI. p. 276. & 277. Let. VII. p. 300. & 301. Let. IX. p. 396. Tom. II. Let. XXII. p. 500. & *suiv.* sa statuë de Delos. Tom. I. Let. VII. p. 301. pourquoy surnommé *Sminthien*. Tom. I. Let. IX. p. 396.
- Apollonia*. Voy. *Abouïllona*, & *Lopadi*.
- Apôtres*, reliques des Apôtres dans le Couvent des Trois Eglises. Tom. II. Let. XIX. p. 333.
- Aptere*, si c'est ce qu'on nomme à present *Paleocastro* en Candie. Tom. I. Let. II. p. 80. ses ruines & ses inscriptions. p. 81.
- Aquilon*, comment les fils d'Aquilon délivrerent Phinée des Harpies. Tom. II. Let. XV. p. 153.
- Ararat*, difficulté de monter cette montagne. Tom. II. Let. XIX. p. 364. d'en descendre. p. 369. description de cette montagne. p. 348. 357. & *suiv.*
- Araxe*, où cette riviere prend sa source. Tom. II. Let. XIX. p. 370. & 382.
- Arbres* qui naissent dans les îles de Candie. Tom. I. Let. I. p. 49. 50. & 51. de Naxie. Let. V. p. 213. & 219. d'Amorgos. Let. VI. p. 241. de Zia. Let. VIII. p. 334. & 338. d'Andros. p. 348. & 349. de Tine. p. 357. & 358. de Scio. p. 372. & 375. de Samos, Let. X. p. 410. 426. 430. sur les Côtes de la Mer noire, Tom. II.

T A B L E

- Let. XVII. p. 212. 218. 222. 236. & 238. en Armenie, Let. XVIII. p. 245. 253. Let. XIX. p. 328. & 329. en Georgie, Let. XVIII. pag. 285. & 304. Let. XIX. pag. 382. sur le chemin d'Erzeron à Tocat, Let. XXI. pag. 424. 425. 428. & 430. dans l'Anatolie, Let. XXI. pag. 439. 441. 442. 465. 467. 472. Let. XXII. pag. 487. 488. 489. 492. 495. 512.
- Arcadi*, autrefois *Arcadia*, à present Monastere, Tom. I. Let. I. p. 50. & 51. priere que l'on recite tous les ans pour benir la Cave de ce Monastere, p. 52.
- Arcangis*, Fantassins Turcs, Tom. II. Let. XIII. p. 45.
- Arcenal* de Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 501.
- Arche*, si l'Arche de Noé s'arresta sur le mont Ararat, Tom. II. Let. XIX. p. 336. 340. 340. 369. si elle y a esté veüe, p. 346.
- Archilochus*, Tom. I. Let. v. p. 206.
- Archipel*, religion de ses habitans, Tom. I. Let. IV. p. 143. de quelle maniere la souveraineté y finit, Let. V. p. 213. changemens qui y sont arrivez, Tom. II. Let. xv. pag. 124. & suiv. comment on y fait le vin, Tom. I. Let. IV. p. 159. Cartes de l'Archipel critiquées ou approuvées, Let. VIII. p. 345. & suiv.
- Ardachat*, ville d'Armenie, Tom. II. Let. XIX. p. 354. son histoire, p. 355.
- Argent*, mines d'Argent dans l'isle de l'Argentiere, Tom. I. Let. IV. p. 141. en Armenie, Tom. II. Let. XVIII. p. 279.
- Argentiere*, description de cette isle, Tom. I. Let. IV. p. 141. & suiv. religion de ses habitans, p. 143.
- Argonautes*, ces heros furent jettez dans l'isle de Nanfio, Tom. I. Let. VI. pag. 276. leur pieté, Tom. II. Let. XV. p. 147. 149. de quelle maniere ils furent receus de Phinée, p. 152. conseils que ce Prince leur donna, p. 149. 154. si c'estoit des Marchands, p. 153.
- Argos*, vaisseau des Argonautes, Tom. II. Let. XV. p. 149.
- Aristoloche*, description d'une espece d'Aristoloche. Tom. I. Let. IX. p. 386.
- Aristote*, il eut le soin de retoucher les Poèmes d'Homere, Tom. I. Let. IX. p. 385. bon mot de ce Philosophe, pag. 391.
- Armenie*, description de ce pays, Tom. II. Let. XVIII. p. 240. & suiv. les Oliviers n'y croissent point, Let. XIX. p. 336.
- Armeniens*, leurs mœurs, Tom.

DES MATIERES.

- II. Let. XX. p. 389. *et suiv.*
 établissement de leur commerce, p. 391. leur commerce, p. 389. 394. 395. leur maniere de vendre, p. 396. leur traité avec le grand Duc de Moscovie, p. 394. leur religion, p. 396. *et suiv.* s'ils sont Eutychiens, p. 397. leur Clergé, p. 402. leurs prestres & leurs religieux, p. 407. leurs Sacremens, & la maniere dont on les administre, pag. 409. *et suiv.* leur croiance sur l'Eucharistie, p. 412. sur la creation des Ames & sur le Jugement dernier, p. 400. leur charité & leur frugalité, pag. 393. *et suiv.* leurs jeuncs & leur Careme, p. 408. & 409. leur maniere de faire l'Eau benite, pag. 419. contes tirez de leur petit Evangile, p. 398. *et suiv.* deux sortes de langue en usage, p. 406. *et suiv.* averfion des Armeniens schismatiques contre les Latins, Let. XXI. p. 413.
- Armoise*, description d'une espece d'Armoise, Tom. II. Let. XIX. p. 385.
- Arna*, village d'Andros, Tom. I. Let. VIII. p. 349.
- Asparagus Creticus*, description de cette Plante, Tom. I. Let. VI. p. 229.
- Affancalé*, Forteresse de la plaine d'Affancalé, Tom. II. Let. XIX. p. 383.
- Astragale*, description d'une espece d'Astragale, Tom. II. Let. XVIII. p. 254.
- Atmeïdan*, description de l'Atmeïdan de Constantinople, Tom. I. Let. XI. pag. 482. Let. XII. p. 509.
- Artze*, destruction de cette place, Tom. II. Let. XVIII. p. 275.
- Atlantide*, ce que peut estre que l'Isle Atlantide, Tom. II. Let. XV. p. 128.
- Aubriet* entreprend le voyage du Levant avec M. Tournefort, Tom. I. p. 2. & 3.
- Auguste*, description du Monument d'Auguste à Ancyre, Tom. II. Let. XXI. p. 446.
- Aumône* commandée aux Turcs, Tom. II. Let. IV. p. 75. & 76.
- Autel* de Bacchus, Tom. I. p. 317.
- Azamoglaus*, jeunes gens élevez dans le Serail; leur éducation, Tom. II. Let. XIII. p. 10. *et suiv.*
- Azapes*, Fantassins Turcs, Tom. II. Let. XIII. p. 45.
- Azarolier*, description de deux especes d'Azarolier, Tom. II. Let. XXI. p. 428. & 429.

B

B*Acchus*, pourquoy il ordonna de se servir de cannes de Ferule, Tom. I. Let.

T A B L E

- VI. p. 245. en quel lieu il fut élevé, Tom. I. Let. v. pag. 211. 220.
- Bagno*, prison où sont renfermez les esclaves à Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 502.
- Bajazet*, défaite de ce Prince, Tom. II. Let. XXI. p. 451.
- Bains*, description des Bains de Turquie, Tom. II. Let. XIV. p. 85. & suiv. d'Arzerum, Let. XVIII. p. 257. de Teflis p. 315. d'eau chaude auprès de Smyrne, Let. XXII. pag. 500. d'Eliza, Let. XXI. pag. 420. de Capliza, p. 472. & suiv.
- Bairam*, description de cette feste, Tom. I. Let. I. p. 44. & 45. Tom. II. Let. XIV. p. 72. & suiv.
- Bandits* de l'Archipel, Tom. I. Let. VI. p. 253.
- Baptême* des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 122. des Arméniens, Tom. II. Let. XX. p. 409.
- Barberouffe*, son élévation, Tom. II. Let. XV. p. 163.
- Basar*, description des Basars de Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 514.
- Baudran* critiqué, Tom. I. Let. VIII. p. 345.
- Beibazar*, description de cette ville & de ses environs, Tom. II. Let. XXI. p. 465.
- Berecynthe*, montagne de Candie, Tom. I. Let. II. p. 81.
- Bignon* (M. l'Abbé) approuve le Voyage du Levant, Tom. I. p. 3.
- Bisui*, monastere, Tom. II. Let. XIX. p. 330.
- Blattaria Orientalis*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XVI. p. 181.
- Bled* de Samos, Tom. I. Let. X. p. 410. maniere de le faire venir dans differens païs, Tom. II. Let. XVIII. pag. 283. 284. & 289.
- Boghas*, description des Boghas de Samos, Tom. I. Let. X. p. 404. & 405.
- Bol* d'Espagne, Tom. II. Let. XVII. p. 211.
- Borrage Constantinopolitana*, description de cette Plante, Tom. I. Let. XII. p. 523.
- Bosphore*, pourquoy ainsi nommé, Tom. I. Let. XII. pag. 503. description du Bosphore de Thrace, Tom. II. Let. XV. p. 118. & suiv. comment il s'est formé, p. 123. & suiv. Pont jetté par Darius sur ce Bosphore, p. 141.
- Bostangi-Bachi*, ses fonctions, Tom. II. Let. XIII. p. 18.
- Botanique* cultivée dans le dernier siecle, Tom. II. Let. XVIII. p. 297.
- Bouillon blanc*, description d'une espece de Bouillon blanc, Tom. I. Let. VIII. p. 335.
- Bourreau*, en Georgie les gens de

DES MATIERES.

- de qualité exercent la charge
de Bourreau, Tom. II. Let.
XVIII. p. 311.
- Boyer* d'Aiguilles, son cabinet,
Tom. I. p. 5.
- Brouffe*. Voy. *Pruse*.
- Buccinum*, espece remarquable
de *Buccinum*, Tom. II. Let.
XXI. p. 440.
- Byfance*, histoire des Byfantins,
Tom. I. Let. XII. p. 493.
- C**
- Cadi & Moulacadi*, leurs
fonctions, Tom. I. Let. IV.
p. 150. Tom. II. Let. XIV.
p. 109.
- Cadilefquers*, leurs fonctions,
Tom. II. Let. XIV. p. 108.
- Cailloux* merveilleux, Tom. II.
Let. XXI. p. 437.
- Caimacan*, ses fonctions, Tom.
II. Let. XIII. p. 35. & *suiv.*
- Cains*, ce que c'est, Tom. I.
Let. II. p. 92.
- Caïque*, ce que c'est, Tom. II.
Let. XVI. p. 166.
- Cakile*, description d'une espece
de *Cakile*, Tom. I. Let. VI.
p. 254.
- Caloyero*, description de ce ro-
cher, Tom. I. Let. VI. p. 242.
- Caloyers*, ce font les Religieux
Grecs, Tom. I. Let. III. p.
102. Voy. *Religieux*.
- Camargue*, fertilité de ce païs.
Etimologie de ce nom, Tom.
II. Let. XVIII. p. 284.
- Camelot* se fait de fil de Chevre,
Tome II.
- Tom. II. Let. XXI. p. 464.
- Campanula Orientalis*, descrip-
tion de cette Plante, Tom.
II. Let. XIX. p. 378.
- Campanula saxatilis*, descrip-
tion de cette Plante, Tom. I.
Let. VI. p. 243.
- Campanule*, description d'une
espece de Campanule, Tom.
I. Let. VI. p. 260.
- Canal*, description du Canal qui
est entre les isles de Delos,
Tom. I. Let. VII. p. 288. &
suiv.
- Candie*, description de cette Isle,
Tom. I. Let. I. p. 20. 39.
41. du Labyrinthe, Let. II. p.
65. caractere & mœurs de ses
habitans, p. 83. 84. 88. &
89. ses chevaux, p. 93. ses
chiens, p. 95. ses richesses &
ses vins, p. 89. & 90. les vil-
lages y font bâtis de marbre,
pag. 91. les meilleures terres
de l'Isle appartiennent aux
Papas & aux Caloyers, p. 88.
sa distance de Marseille & de
quelques autres lieux, p. 82.
son étenduë, p. 82. & 83.
son histoire critique, p. 40.
- Canée*, histoire abrégée de la
Canée, sa description, ses
forces, Tom. I. Let. I. p. 20.
& *suiv.* faute considerable des
Venitiens à l'attaque de cette
Place, p. 20. & 21. son port,
p. 21.
- Canne*, description d'une espece
de Canne, Tom. II. Let. XIX.

- p. 326. pourquoy Bacchus ordonna de se servir de Canons de Ferule, Tom. I. Let. VI. p. 245.
- Canoniers Turcs*, Tom. II. Let. XIII. p. 43.
- Capigis du Serrail*, Tom. II. Let. XIII. p. 22.
- Capitan Pacha*, privileges de la Charge de Capitan Pacha, Tom. II. Let. XIII. p. 51. temps où il fait la ronde, p. 52.
- Capitation exigée par les Turcs*, Tom. I. Let. IX. p. 381. Tom. II. Let. XVIII. p. 263. maniere de distinguer ceux qui la doivent, Tom. I. Let. IX. p. 381.
- Capots de Zia*, Tom. I. Let. VIII. p. 337.
- Capprier sans épines*, Tom. I. Let. V. p. 195.
- Caprification de l'Archipel*, Tom. I. Let. VIII. p. 338. & suiv.
- Capst Roy de Milo*, pendu à Constantinople, Tom. I. Let. IV. p. 147.
- Capucins de la Canée*, Tom. I. Let. I. p. 22. de Milo, Let. IV. p. 148. de Georgie, Tom. II. Let. XVIII. p. 317. rappelez dans Andros, Tom. I. Let. VIII. p. 351.
- Caravane*, description des Caravannes, Tom. II. Let. XVIII. p. 240. maniere dont les Turcs prient dans les Caravanes, Let. XIV. p. 68.
- Caravanserai*, description d'un Caravanserai, Tom. II. Let. XXI. p. 424. 427. 469.
- Carduus Orientalis*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 349.
- Carême des Grecs*, Tom. I. Let. III. p. 108. & suiv. des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 69. & suiv. des Armeniens, Let. XX. p. 408.
- Carrieres de Granit*, Tom. I. Let. VII. p. 307. & 308. de Jaspe, Let. IX. p. 370.
- Cars*, description de cette Place, Tom. II. Let. XVIII. p. 290. son histoire critique, p. 295.
- Carthée*, description de cette ville, Tom. I. Let. VIII. p. 331.
- Cassida*, description d'une espece de Cassida, Tom. II. Let. XVIII. p. 306.
- Cavalerie Turque*, Tom. II. Let. XIII. p. 45. & suiv.
- Cavernes de Milo*, Tom. I. Let. IV. p. 168. de Samos, Let. X. p. 418. d'Antiparos, Let. V. p. 187.
- Caviar*, Tom. II. Let. XX. p. 396.
- Caystre*, riviere d'Anatolie, Tom. II. Let. XXII. p. 512.
- Cerasonte*, description & histoire de cette ville, Tom. II. Let. XVII. p. 221.
- Cerifiers* apportez à Rome par Lucullus, Tom. II. Let. XVII. p. 221.

DES MATIERES:

- Cesarée* de Cappadoce, Tom. II. Let. XXI. p. 437.
- Ceste*, ce que c'est, Tom. II. Let. XV. p. 144.
- Cha-Abbas*, histoire de ce Roy de Perse, Tom. II. Let. XX. p. 390. & suiv. moyen dont il se servit pour établir le commerce de Perse, p. 391.
- Chabert* Apotiquaire à Constantinople, Tom. II. Let. XVI. p. 173.
- Chalcedoine*, les ports, Tom. II. Let. XV. p. 132. prodige qui empescha Constantin de rétablir cette ville, p. 133.
- Camærhododendros pontica*, description de deux especes de ce genre de Plante, Tom. II. Let. XVII. p. 224. & suiv.
- Chameau*, privilege du Chameau porteur de l'Alcoran à la Meque, Tom. II. Let. XIV. p. 84.
- Chapelles*, pourquoy il y a un grand nombre de Chapelles en Grece, Tom. I. Let. III. p. 112.
- Chapelet* des Turcs, Tom. I. Let. II. p. 481. du Sultan Orcan, Tom. II. Let. XXI. p. 471.
- Charité* des Mahometans, Tom. II. Let. XIV. p. 80.
- Chasse* des Candiots, Tom. I. Let. II. p. 93. & 95.
- Chat*, les Chats sont aimez des Turcs, & pourquoy. Tom. II. Let. XIV. p. 81.
- Château des Sept Tours*, Tom. I. Let. XII. p. 516. sur le Bosphore, Tom. II. Let. XV. p. 140. 146. 156. 159. & suiv. de la Marine auprès de Smyrne, Let. XXII. p. 500. de Smyrne, p. 503. & 504.
- Chauderonniers* d'Erzeron, Tom. II. Let. XVIII. p. 261.
- Chaumete* (M. de la) a inventé une maniere de charger un fusil, Tom. II. Let. XIX. p. 388.
- Cheiro*, description de cette Isle, Tom. I. Let. VI. p. 243.
- Chêne*, description de deux especes de Chêne, Tom. I. Let. VIII. p. 334. & Tom. II. Let. XXI. p. 430.
- Cheval*, pourquoy la queue de Cheval est le signe militaire des Othomans, Tom. II. Let. XIII. p. 25. chevaux de Turquie, p. 22. de Candie, Tom. I. Let. II. p. 93. & 94.
- Chevres* d'Angora, Tom. II. Let. XXI. p. 463. de Beïbazar, p. 465.
- Chiaoux* du Serrail, leurs emplois, Tom. II. Let. XIII. p. 23.
- Chien*, pourquoy les Chiens sont bien traitez des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 81. particularitez d'un Chien du Consul de Candie, Tom. I. Let. II. p. 95.
- Chimoli*. Voy. *Argentiere*.
- Chreme*, de quelle maniere le

- Saint-Chreme est distribué en Armenie, Tom. II. Let. XX. p. 404. en quel temps & comment les Patriarches Armeniens le préparent, p. 405.
- Chretiens* vivent en liberté dans Galata, Tom. I. Let. XII. p. 507.
- Chrypopolis*. Voy. *Scutari*.
- Ciboulette*, description d'une espece de Ciboulette, Tom. II. Let. XIX. p. 327.
- Cigognes* reverées, Tom. II. Let. XXII. p. 488.
- Cimetiere* des Turcs, Tom. I. Let. I. p. 26. Tom. II. Let. XIV. p. 112.
- Cimole*. Voy. *Argentiere*.
- Cimolée*, terre, ce que c'est, Tom. I. Let. IV. p. 144.
- Cimon*, son expedition en l'Isle de Skyros, Tom. I. Let. X. p. 447.
- Circoncision*, croyance des Turcs à l'égard de la Circoncision, Tom. II. Let. XIV. p. 58. ceremonies qu'ils y observent, p. 59. & suiv.
- Cirque* de Smyrne, Tom. II. Let. XXII. p. 505. & suiv.
- Clazomene*, histoire & situation de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 501. & suiv.
- Clearque*, Tyran d'Heraclée, Tom. II. Let. XVI. p. 189.
- Clergé* de l'Isle de Naxie, Tom. I. Let. V. p. 216.
- Cloches*, ce qui a été substitué à l'usage des Cloches dans les Eglises Grecques, Tom. I. Let. III. p. 114.
- Cochon*, cet animal estoit sacré chez les anciens Cretois, Tom. I. Let. II. p. 96.
- Colleges* de Turquie, Tom. II. Let. XIV. p. 78.
- Colonia*, (le Pere de) Jesuite savant antiquaire, Tom. I. p. 4.
- Colonne* aux Trois Serpens, Tom. I. Let. XII. p. 511. si c'est un Talisman, p. 512. colonne brulée, p. 513. colonne historique, p. 513. colonne de Marcian, p. 514. description de la Colonne de Pompée, Tom. II. Let. XV. pag. 150. & 151. de celle d'Angora, Let. XXI. p. 462.
- Colyva*, ce que c'est, Tom. I. Let. III. p. 128.
- Communes* Empereurs de Trebisonde, Tom. II. Let. XVII. p. 232.
- Commerce*, Chambre du Commerce à Marseille, Tom. I. p. 14. de quelle maniere le Commerce se fait dans le Levant, *Ibid.* Commerce de Naxie, Let. V. p. 214. de Smyrne, Tom. II. Let. XXII. p. 497. & suiv.
- Communion* des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 120. les Armeniens communient sous les deux especes, Tom. II. Let. XX. p. 411.
- Confession* des Grecs, Tom. I. Let.

DES MATIERES.

- Let. III. p. 121. & 122. des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 414.
- Confirmation des Grecs*, Tom. I. Let. III. p. 123. des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 409. & 411.
- Consecration*, ignorance des Grecs au sujet de la Consecration, Tom. I. Let. III. p. 119.
- Constantinople*, description de cette ville, Tom. I. Let. XI. p. 464. & suiv. inscriptions, p. 466. & suiv. la peste & les Leventis la ravagent, p. 470. & suiv. pourquoy elle est si peuplée, p. 474. description du port, Let. XII. p. 490. & suiv. du Serail, p. 494. & suiv. ses obeliskes, p. 509. ses colomnes, pag. 511. ses marchez, p. 514. Monasteres de Galata, p. 506.
- Conseil*, Chambre du Conseil parmi les Turcs, Tom. II. Let. XIII. p. 28. & suiv.
- Consuls du Levant*, Tom. I. Let. IV. p. 150. & suiv.
- Coquille*, espece fort remarquable de *Buccinum*, Tom. II. Let. XXI. p. 440.
- Corail*, en quel endroit on le pesche, Tom. I. p. 15. il y en a de differentes couleurs, p. 15. & 16. c'est une Plante marine, p. 16.
- Cordeliers* Curez à Galata, Tom. I. Let. XII. p. 506.
- Corvirap*, Monastere d'Armeniens, Tom. II. Let. XIX. p. 348.
- Coton de Milo*, Tom. I. Let. IV. p. 157.
- Cotta* détruit Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 193.
- Courans dans le Canal de la Mer noire*, Tom. II. Let. XV. p. 120. & suiv.
- Cousada*. Voy. *Scalanova*.
- Craye* qui sert à blanchir, Tom. I. Let. IV. p. 144.
- Crete*. Voy. *Candie*.
- Cretois*, leur caractere & leurs mœurs, Tom. I. Let. II. p. 83. & 84. leur habillement, p. 85.
- Croissant*, pourquoy symbole de Byzance, Tom. I. Let. XI. p. 485.
- Cuivre*, mines & vaisselle de Cuivre, Tom. II. Let. XVIII. p. 261. 279. & Let. XXI. p. 433.
- Cuperlis*, Grands Visirs, Tom. II. Let. XIII. p. 24. caractere de Numan Cuperli, Let. XVI. p. 167. sujet des conversations qu'il eut avec l'Auteur, p. 168.
- Curdes*, peuples d'Armenie, Tom. II. Let. XVIII. p. 266. 268. & 273. description de leurs pais, p. 270.
- Curé*, friponneries des Curez Grecs, Tom. I. Let. III. p. 139.
- Cuscute*, description de cette

T A B L E

- Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 351.
- Cyanées*, description des Isles Cyanées, Tom. II. Let. XV. p. 149. & 150.
- Cydonia*, en quel lieu estoit cette ville, Tom. I. Let. I. p. 30. son histoire, p. 31.
- Cynthe*, montagne consacrée à Apollon, Tom. I. Let. VII. p. 307.
- Cyprés* croissent parmi la neige auprès de la Canée, Tom. I. Let. I. p. 28.
- D
- D*Ames du Serrail, Tom. II. Let. XIII. p. 20.
- Danse*, la danse est la principale occupation des Dervis, Tom. II. Let. XIV. p. 116.
- Dardannelles*, differens noms du détroit des Dardannelles, Tom. I. Let. XI. p. 453. description & histoire de ce Canal, p. 454. foiblesse & situation des Châteaux, p. 454. & 455.
- Darius*, passage des Perses sur le Bosphore, Tom. II. Let. XV. p. 141. de quel endroit il considéra le Pont Euxin, p. 148.
- Delis*, Gardes du Grand Visir, Tom. II. Let. XIII. p. 25.
- Delos*, description de ses ports, Tom. I. Let. VII. p. 311. & 312. ses differens noms, p. 313. histoire & description des deux Delos, p. 288. 290. 315. & suiv. antiquitez, p. 292. & suiv.
- Denys* Roy d'Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 190.
- Dervis*, ordre de Religieux Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 113. & suiv. la danse est leur principale occupation, p. 116.
- Diane*, description & histoire du Temple de Diane, Tom. II. Let. XXII. p. 515. & suiv. ses prestres, p. 519.
- Diogene* le Cinique est né à Sinope, Tom. II. Let. XVII. p. 210. son épitaphe, p. 211.
- Divorce*, pour quels sujets le divorce est en usage chez les Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 88.
- Docteurs*, comment on reçoit les Docteurs en Armenie, Tom. II. Let. XX. p. 406.
- Dodartia*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 350.
- Doliman*, ce que c'est, Tom. II. Let. XIV. p. 98.
- Drogues* qui se vendent à Marseille, Tom. I. p. 16. difficulté qu'il y a à faire une histoire des drogues, Tom. II. Let. XIX. p. 387.
- E
- E*Au, qualitez des Eaux de Milo, Tom. I. Let. IV. p. 160. 161. & 163. sources

DES MATIERES.

- d'Eau chaude**, Tom. II. Let. XXI. p. 473. Let. XXII. p. 500.
- Eau benite des Grecs**, Tom. I. Let. III. p. 111. des Arméniens, Tom. II. Let. XX. p. 419.
- Eau de vie du Levant**, Tom. I. Let. II. p. 90.
- Ecclesiastiques**, ignorance des Ecclesiastiques Grecs, Tom. I. Let. III. p. 97. & 98.
- Echelle**, étymologie de ce mot, & pourquoy le Golfe de l'Echelle est ainsi nommé, Tom. II. Let. XV. p. 161.
- Echos extraordinaires**, Tom. II. Let. XV. p. 156.
- Echium**, description de deux especes d'Echium, Tom. II. Let. XVIII. p. 247. & 288.
- Ecole**, description de l'école d'Homere, Tom. I. Let. IX. p. 383.
- Ecritures** qui se trouvent au fond du Labyrinthe de Candie, Tom. I. Let. II. p. 66.
- Ecurie du Serrail**, Tom. I. Let. XII. p. 499.
- Egée**, pourquoy la Mer Egée fut ainsi nommée, Tom. I. Let. VIII. p. 364. Voy. *Archipel*.
- Eglise**, état present de l'Eglise Grecque, Tom. I. Let. III. p. 97. & suiv. hierarchie de cette Eglise, p. 101. ses differens ordres, p. 102. si les Prestres Grecs peuvent se ma-
- rier, p. 102. & 103. description des Eglises de Grece, p. 113. & suiv. l'entrée en est interdite aux femmes en certains temps, p. 114. description de l'Eglise de Parechia en l'Isle de Paros, Let. V. p. 205. de l'Eglise de Pruse, Tom. II. Let. XXI. p. 470. Eglises de Gortyne, Tom. I. Let. II. p. 61. & 62. de Milo, Let. IV. p. 153. de Naxie, Let. V. p. 216. & 217. de Mycone, Let. VI. p. 282. de Teflis, Let. XVIII. pag. 322.
- Elephant**, description de deux especes d'Elephant, Tom. II. Let. XVII. pag. 216. Let. XVIII. p. 299.
- Ellebore**, description de l'Ellebore noir des Anciens, Tom. II. Let. XXI. p. 474.
- Emeril de Naxie**, Tom. I. Let. V. p. 221.
- Empaler**, description de ce supplice, Tom. I. Let. II. p. 92.
- Empereurs**, ceremonies du couronnement des Empereurs Turcs, Tom. I. Let. XI. p. 488.
- Empire**, pourquoy l'Empire Othoman est appellé la *Porte*, Tom. I. Let. XII. p. 496. son origine, Tom. II. Let. XIII. p. 2.
- Enfants**, les enfans sont sujets à une peste dans le Levant, Tom. I. Let. IV. p. 169. ce-

T A B L E

- remonies de leur circoncision, Tom. II. Let. XIV. p. 59. & suiv.
- Enfer*, croyance des Grecs touchant l'Enfer, Tom. I. Let. III. p. 137. des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 111.
- Engour*. Voy. *Angora*.
- Ephese*, description & histoire de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 513. & suiv. 519. & suiv. du Temple de Diane, p. 515. & suiv.
- Epine vinette*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XXI. p. 421.
- Epitaphe* dans l'Isle de Delos, Tom. I. Let. VII. p. 317.
- Egri*. Voy. *Heraclée*.
- Erivan*, description de cette ville & de ses environs, Tom. II. Let. XIX. p. 340. & suiv. ses Eglises, p. 344. son histoire, p. 342. 345.
- Erizzo* capitaine Venitien empalé, & pourquoy, Tom. II. Let. XV. p. 160.
- Erzeron*, description de cette ville & de ses environs, Tom. II. Let. XVIII. p. 258. & suiv. revenus que le Gouvernement d'Erzeron rend au Grand Seigneur, p. 262. si c'est la mesme que *Theodosiopolis*, p. 275.
- Escalier* d'une structure singuliere, Tom. II. Let. XVII. p. 237.
- Esclave*, comment se vendent les Esclaves à Constantinople, Tom. I. Let. XII. pag. 515.
- Estrapade*, maniere de donner l'Estrapade en Turquie, Tom. I. Let. II. p. 93.
- Etoffe* d'Amorgos estimée, Tom. I. Let. VI. p. 233.
- Evangile*, ce que c'est que le petit Evangile des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 398. & suiv.
- Eucharistie*, croyance des Grecs touchant l'Eucharistie, Tom. I. Let. III. p. 137. des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 412.
- Eunuques*, Tom. II. Let. XIII. p. 8. & suiv.
- Euphrate*, description des sources de l'Euphrate, Tom. II. Let. XVIII. p. 265. & 274.
- Eutrope*, port d'Eutrope dans le Canal de la Mer noire, Tom. II. Let. XV. p. 132.
- Excrements* des Forçats servent à fumer le terroir de Marseille, Tom. I. p. 17.
- Extreme-onction* des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 123. des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 415.

F

- Fagon*, premier Medecin du Roy, Tom. I. p. 4.
- Femmes*, habit des femmes de Candie, Tom. I. Let. II. p. 85. de Milo, Let. IV. p. 149. de

DES MATIÈRES.

- de Mycone, Let. vi. p. 284. *Ferula Orientalis*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 379.
- des Turques, Tom. II. Let. XIV. p. 92. & *suiv.* qualitez de corps & d'esprit de celles-cy, p. 93. & 94. leurs intrigues, p. 94. & 95. maniere de les débarquer, Let. XVI. p. 177. & *suiv.* leur voyage dans les Caravanes, Lettre XVIII. p. 241. s'il y a un Paradis pour elles, Let. XI. p. 473. vanité des femmes de Patmos, Tom. I. Let. x. p. 438. de Naxie, Let. v. p. 215. les Greques prennent leurs beaux habits pour assister à un convoi, Let. III. p. 127. tendresse des Lacedemoniennes pour leurs maris, Let. VI. pag. 262. les Turcs ont trois sortes de femmes, Tom. II. Let. XIV. p. 89. & *suiv.* portrait d'une femme des Curdes, Let. XVIII. p. 273.
- Fer*, Mines de Fer en l'Isle de Milo, Tom. I. Let. IV. p. 155. la limaille de fer mêlée avec de l'eau s'échauffe, *ibid.*
- Ferriol* (M. de) Ambassadeur de France à la Porte: sa magnificence, Tom. I. Let. XI. p. 472. presens qu'il fit au Grand Visir, Let. XII. p. 535. au Grand Seigneur, p. 537. relation de ce qui se passa à l'audiance qu'il eut du Grand Visir, & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur, p. 532. & *suiv.*
- Ferule*, description de la Ferule des anciens, Tom. I. Let. VI. p. 244. son usage, p. 245. & 246.
- Festcs* des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 138. des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 74.
- Feu*, le feu se conserve dans la tige du *Narthecca*, Tom. I. Let. VI. p. 242.
- Figues* de Samos, Tom. I. Let. X. p. 410.
- Figuier*, trois sortes de fruit du Figuier sauvage, Tom. I. Let. VIII. p. 338. comment on fait meurir les fruits du Figuier domestique, p. 339.
- Fleur*, histoire de plusieurs Fleurs apportées en France, Tom. I. Let. XII. p. 530.
- Fontaine* dont l'eau avoit le gout du vin, Tom. I. Let. VIII. p. 352. qui guerit la fièvre des Grecs, Let. XII. p. 590.
- Fouines* de France estimées en Levant, Tom. II. Let. XXII. p. 497.
- Fourures* en usage parmi les Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 99. fourures d'Erzeron, Let. XVIII. p. 261.
- France*, le Roy de France est fort estimé des Mahometans, Tom. II. Let. XVIII. p. 264.
- Fusil*, maniere de charger les

T A B L E

- fufils en Levant. Tom. II. Let. XIX. p. 387. nouvelle maniere de charger un fusil, p. 388.
- G**
- G***Alata*, étymologie de ce mot, Tom. I. Let. XII. p. 502. histoire de ce faux-bourg, p. 503. sa description, p. 505. les maisons y sont souvent consummées par le feu, Let. XI. p. 469. les Chrétiens y vivent en liberté, Let. XII. p. 507.
- Galatie*, ainsi nommée par les Gaulois, Tom. II. Let. XXI. p. 444. son histoire, p. 445. & suiv.
- Galeres Turques*, Tom. II. Let. XIII. p. 52.
- Gallipoli*, histoire de Gallipoli, Tom. I. Let. XI. p. 461. sa situation, p. 463.
- Ganche*, le Ganche est une espee d'estrapade, Tom. I. Let. II. p. 93.
- Garderobe*, ceremonies que les Turcs font estant à la garderobe, Tom. II. Let. XIV. p. 64.
- Gaulois*, leurs conquestes en Asie, Tom. II. Let. XXI. p. 442. & suiv.
- Geographes*, s'ils doivent s'appliquer à l'Astronomie, To. II. Let. XVII. p. 202. leur erreur sur la position de Sinope, p. 203. sur le cours du fleuve Halys, p. 202.
- Geographie*, stations géographiques faites à Naxie, Tom. I. Let. V. p. 224. à Raclia, Let. VI. p. 247. à Nio, p. 255. à Sikino, p. 258. à Polican-dro, p. 261. à Mycone, p. 286. à Delos, Let. VII. p. 314. à Syra, Let. VIII. p. 325. à Thermie, p. 329. à Zia, p. 341. à Tine, p. 364. à Samos, Let. X. p. 436. à Patmos, p. 441.
- Georgie*, description de ce pays, Tom. II. Let. XVIII. p. 283. son histoire, & revenus du Prince, p. 311. les gens de qualité y exercent la Charge de Bourreau, *ibid.* tout s'y fait par échange, p. 301. si le Paradis terrestre estoit en Georgie, Let. XIX. p. 324. portrait des Georgiennes, Let. XVIII. p. 302.
- Georgiens*, leurs mœurs, Tom. II. Let. XVIII. p. 312. & suiv. leur commerce, p. 315. & 316. leur Patriarche, p. 318. leur religion, p. 320.
- Geranium Orientale*, description de cette Plante, Tom. I. Let. XII. p. 526.
- Geum Orientale*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 362.
- Gingidium Dioscoridis*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XXI. p. 431.
- Girapetra*, ville de Candie, ses

DES MATIÈRES.

- différens noms, son histoire, Tom. I. Let. I. p. 47. sa description, p. 48.
- Goïsson* a fait un recueil des Plantes qui naissent dans les Alpes, Tom. I. p. 4.
- Gomme* adragant du mont Ida, Tom. I. Let. I. p. 55.
- Gortine* ville de Candie, son origine, Tom. I. Let. II. p. 58. description de ses précieuses ruines, p. 59. & 60. ses ports, p. 64.
- Grabuses*, Cap & Fort de Grabuses, Tom. I. Let. II. p. 79. histoire critique de ce Cap. p. 80.
- Graines* du Guy, Tom. II. Let. XXI. p. 441. si les Plantes sont renfermées dans leurs graines, Let. XIX. p. 352.
- Grand Seigneur*, relation de ce qui se passa à l'Audiance accordée à M. de Ferriol pour le Grand Seigneur, Tom. I. Let. XII. p. 535. & suiv.
- Granique*, riviere, Tom. II. Let. XXII. p. 486.
- Granit*, carrieres de Granit, Tom. I. Let. VII. p. 307.
- Grece*, description des Eglises & des Monasteres de Grece, Tom. I. Let. III. p. 113. & suiv.
- Grec*, difference entre les Turcs & les Grecs, Tom. II. Let. XIV. p. 101. & 102. habit des Grecs, Tom. I. Let. II. p. 85. leur caractere, p. 86. leurs Patriarches & leurs Prelats les rançonnent, Tom. I. Let. III. p. 100. & 101. hierarchie de leur Eglise, pag. 101. si les Prestres Grecs peuvent se marier, p. 102. & 103. leur maniere d'administrer les Sacremens, p. 120. & suiv. leurs enterremens, p. 126. leurs ceremonies de la Messe, p. 116. leur ignorance au sujet de la consecration, *ibid.* leurs jeunes & leur nourriture pendant ces jours de jeunes, p. 108. & 109. leurs jours d'abstinence, pag. 110. ils bâtissent un grand nombre de Chapelles, pag. 112. ignorance des Ecclesiastiques Grecs, pag. 97. 98. 137. ils croyent que le Diable ranime le corps, p. 136. leur croyance sur l'Eucharistie, l'Enfer, & le Purgatoire, p. 137. leur maniere de celebrer les Dimanches & les Festes, p. 138. leur devotion envers les images de la Vierge, p. 137. & Let. VI. pag. 231. ceremonies qu'ils font le jour de la Transfiguration, Let. XII. p. 500. leur maniere de pescher au Trident, Let. VI. p. 241. comment on doit prononcer le Grec, Let. XII. p. 522.
- Grenouilles* de Serpho, Tom. I. Let. IV. p. 183.
- Guerre*, premiere guerre de Ro-

T A B L E

- ligion , Tom. II. Let. XX. p. 401.
- Gundelia* , description de cette Plante, Tom. II. Let. XVIII. p. 250.
- Gundelcheimer* entreprend le voyage du Levant avec M. Tournefort , Tom. I. p. 2. & 3.
- Guy* , comment le Guy se multiplie , Tom. II. Let. XXI. p. 441.
- Gymnase* de Delos , Tom. I. Let. VII. p. 295.
- H
- Habit* , description des habits des Dames de Micone, Tom. I. Let. VI. p. 284.
- Haly Pacha* , Grand Visir , & depuis Viceroy de Candie , son histoire , Tom. I. Let. I. p. 43.
- Halys* , description de cette riviere , Tom. II. Let. XVII. p. 212.
- Harpyes* , de quelle maniere Phinée en fut délivré , Tom. II. Let. XV. p. 153.
- Helene* , femme de Menelaüs , a donné son nom à une isle de l'Archipel , To. I. Let. VIII. p. 342. Voy. *Macronisi*.
- Hellepont* , pourquoy ainsi nommé , Tom. I. Let. XI. p. 453.
- Heliotropium* , description de cette Plante , Tom. I. Let. V. p. 222.
- Heraclée* , ruines de cette ville ; Tom. II. Let. XVI. p. 184. son histoire & ses forces , p. 186. & *suiv.* Plante qui croist auprès de cette ville , p. 185. Hercule y estoit fort honoré , p. 188.
- Hercule* , Medailles frappées à l'honneur d'Hercule , Tom. II. Let. XVI. p. 188.
- Hermitages* affreux de Samos , Tom. I. Let. X. p. 426. & 427.
- Hermites* Grecs , Tom. I. Let. III. p. 106.
- Hermus* , montagne , Tom. II. Let. XXII. p. 490.
- Hero* , ses amours avec Leandre , Tom. I. Let. XI. p. 455.
- Hippodrome* de Constantinople , Tom. I. Let. XII. p. 509.
- Homere* , aventures de sa mere en le mettant au monde , Tom. II. Let. XXII. p. 510. quel est le lieu de sa naissance , *ibid.* & Tom. I. Let. IX. p. 383. & 384. son tombeau , Let. VI. p. 250.
- Hôpitaux* de Turquie , Tom. II. Let. XIV. p. 78.
- Hôtellerie* de Turquie , Tom. II. Let. XIV. p. 78. & *suiv.*
- Huet* , son opinion sur le Paradis Terrestre refutée , Tom. II. Let. XIX. p. 323. & *suiv.*
- Huile* , vertus de l'huile de Lentisque , Tom. I. Let. V. p. 214.

DES MATIERES.

I

- J***Anissaires*, leur discipline, Tom. II. Let. XIII. p. 38. & suiv. leurs insolences, p. 4. & suiv. leur tresor, p. 42. ils balancent la puissance du Sultan, p. 4.
- Jardin**, le Jardin Royal contient plus de trois mille Plantes, Tom. I. Let. XII. p. 521. description du Jardin du Gouverneur de la Canée, Let. I. pag. 25. Jardins du Grand Seigneur, Tom. II. Let. XV. p. 139.
- Jasides**, voleurs d'Armenies, Tom. II. Let. XVIII. p. 266. & 268.
- Jason**, chef des Argonautes, Tom. II. Let. XV. p. 147. & 163.
- Jaspe**, carrieres de Jaspe, Tom. I. Let. IX. p. 370.
- Iberien**, histoire des Iberiens, Tom. II. Let. XVIII. p. 308. leur conversion, p. 309.
- Icaria**. Voy. *Nicaria*.
- Ichoglans**, leur education, Tom. II. Let. XIII. p. 10. & suiv.
- Ida**, description du mont Ida en Candie, Tom. I. Let. I. p. 52. & suiv. etymologie de ce mot, p. 54.
- Jeux des Turcs**, Tom. II. Let. XIV. p. 58. 105. & 106.
- Infanterie Turque**, Tom. II. Let. XIII. p. 38. & suiv.
- Inopus**, source dans la petite
Tome II.
- Delos, Tom. I. Let. VII. p. 291.
- Inscriptions**, de Gortyne, Tom. I. Let. II. p. 61. 63. & 64. de la Caverne de Melidoni, p. 76. d'Aptere, pag. 81. d'Antiparos, Let. v. p. 188. 189. & 193. de Naxie, pag. 220. de Santorin, Let. VI. p. 272. & suiv. de Delos, Let. VII. p. 297. & suiv. 302. 305. & 310. de Constantinople, Let. XI. p. 466. & suiv. d'Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 184. de Trebifonde, Let. XVII. p. 234. & 235. d'Ancyre, Let. XXI. p. 444. 447. & suiv. d'Angora, p. 453. & suiv. d'Ephese, Let. XXII. p. 519.
- Ios**. Voy. *Nio*.
- Ioura**, description de cette Isle, Tom. I. Let. VIII. p. 344.
- Isle**, quelles sont les Isles qui ont paru dans l'Archipel, Tom. I. Let. VI. p. 266. & suiv.
- Juifs**, les Marchez passent par leurs mains dans le Levant, Tom. I. pag. 15. Juifs de Smyrne, Tom. II. Let. XXII. p. 498. si les femmes Juives peuvent entrer dans le Serail, Let. XIII. p. 21.
- Julfa**, Colonie d'Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 390.
- Junon**, son Temple & miracle de sa statue, Tom. I. Let. X. p. 420. ses attributs, pag. BBbb

T A B L E

423. Medailles où elle est représentée, *ibid.*
- Jupiter*, miracle de la statuë de Jupiter de Sinope, Tom. II. Let. XVII. p. 206.
- Justice*, les Chevaliers de Malte rendent bonne justice dans l'Archipel, Tom. I. Let. IV. p. 176. comment on la rend en l'isle de Milo, p. 151. parmi les Turcs, Let. XII. p. 499. & Tom. II. Let. XIII. p. 28. & *suiv.* abus qu'on y commet, p. 31.
- K
- K***Entro*, montagne de Candie, Tom. I. Let. II. p. 70.
- Kermés*, le Kermés croist en Candie sur les montagnes couvertes de neige, Tom. I. Let. I. p. 49.
- L
- L***Abyrinthe* de Candie, sa description, Tom. I. Let. II. p. 65. & *suiv.* écritures qui se trouvent au fond, p. 66. si c'est un ouvrage de l'art ou de la nature, p. 67. & *suiv.* son histoire critique, p. 69. & 70. propheties écrites sur ses murailles, p. 71.
- Ladanum*, description de cet Arbrisseau, Tom. I. Let. II. p. 75. maniere d'amasser le *Ladanum*, p. 74. & 75.
- Lappa*, ce que c'est, Tom. II. Let. XIV. p. 102.
- Lazuli*, où se trouve cette pierre, Tom. II. Let. XVIII. p. 280.
- Leandre*, ses amours avec Hero, Tom. I. Let. XI. p. 455.
- Lentisque*, description de cet Arbre, Tom. I. Let. IX. p. 376. comment il donne le mastic, p. 378.
- Lepidium*, description d'une espece de *Lepidium*, Tom. II. Let. XIX. p. 339.
- Lesbos*. Voy. *Metelin*.
- Lethé*, ruisseau de Candie, Tom. I. Let. II. p. 61.
- Leventis*, soldats Turcs, Tom. I. Let. X. p. 471. & Tom. II. Let. XIII. p. 38.
- Levriers*, ils sont communs en Asie, & aux environs de Constantinople, Tom. I. Let. II. p. 95.
- Lezards* de Delos, Tom. I. Let. VII. p. 313.
- Lichen*, description de cette Plante, Tom. I. Let. VI. p. 233.
- Lierre*, usage & description du fruit du Lierre jaune, Tom. I. Let. XII. p. 527.
- Limaçon*, description des Limaçons de mer, Tom. I. Let. VI. p. 226. & 227.
- Lit* des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 105.
- Livre* des Orientaux, combien elle pese, Tom. I. Let. I. p. 24.
- Loy*, trois fortes de loix ensei-

DES MATIERES.

- gnées par Mahomet, Tom. II. Let. XIV. p. 55.
- Lopadi*, description de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 482. si c'est l'ancienne Apollonia, son histoire, p. 483.
- Lucullus* défait Mithridate, Tom. II. Let. XVI. p. 183. & 193.
- Lumiere* qui paroît sur le Cap de Samos, Tom. I. Let. X. p. 435.
- Lunaria fruticosa*, description de cette Plante, Tom. I. Let. VI. p. 242.
- Lupazzolo*, Consul de Smyrne, âgé de 118. ans, Tom. II. Let. XXII. p. 496.
- Lychnis Orientalis*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 361. 380.
- M
- M***Acris & Macroniff*, histoire & description de cette Isle, Tom. I. Let. VIII. p. 342.
- Magnésie*, description de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 490. de ses environs, p. 491. son histoire, p. 492. & suiv.
- Mahomet*, sa naissance & son genie, Tom. II. Let. XIV. p. 54.
- Mahometans*, ils sont divisez en quatre sectes, leur creance, Tom. II. Let. XIV. p. 57. & suiv.
- Malades* amenez à l'Auteur pour les guerir, Tom. I. Let. II. p. 87.
- Malthe*, les Chevaliers de Malte rendent bonne justice dans l'Archipel, Tom. I. Let. IV. p. 176.
- Mandrocles*, ingenieur de Darius, Tom. II. Let. XV. p. 141.
- Manne*, ce que c'est que cette drogue, Tom. I. Let. VIII. p. 324.
- Manüel*, l'Empereur Manüel a fait bâtir la Tour de Leandre, Tom. II. Let. XV. p. 136.
- Marbre*, montagnes de Marbre, Tom. I. Let. X. p. 413. & Tom. II. Let. XXI. p. 424. 432. 438. Marbre de Paros, Tom. I. Let. V. p. 200. les villages de Candie sont bâtis de Marbre, Let. II. p. 91. bloc de Marbre enté sur des pierres ponces, Let. VI. p. 271.
- Marchand*, l'Ambassadeur de France est juge en dernier ressort des Marchands François à Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 543. gain des Marchands du Levant sur la foye, Tom. II. Let. XXI. p. 434.
- Marché*, description du Marché de Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 514.
- Mariage* des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 88. & suiv. des

T A B L E

- Prestres Grecs, Tom. I. Let. III. p. 102. & 103. ceremonies du Mariage chez les Grecs, Tom. I. Let. III. p. 124. & *suiv.* chez les Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 415. & *suiv.*
Maroniers d'Inde, par qui apportez en France, Tom. I. Let. XII. p. 530.
Marseille, histoire & éloge de cette ville, Tom. I. p. 7. & *suiv.* son commerce, p. 14. & *suiv.*
Mastic de Scio, Tom. I. Let. IX. p. 376. & 378. ses usages, p. 379.
Maurocordato, belles qualitez de ce Grec, Tom. I. Let. XII. p. 520. & *suiv.*
Mausolée de quelques Princes Othomans, Tom. I. Let. XI. p. 480. de Solyman II. p. 483.
Meandre, riviere d'Anatolie, Tom. II. Let. XXII. p. 512.
Medailles de Girapetra, Tom. I. Let. I. p. 48. de Trajan, Let. II. p. 80. de Gortyne, p. 62. de Siphanto, Let. IV. p. 173. & 174. de Nio, Let. VI. p. 251. d'Amorgos, p. 232. de Delos, Let. VII. p. 317. des Teniens, Let. VIII. p. 356. de Mytilene, Let. IX. p. 389. de Scio, p. 373. de Tenedos, p. 394. & 396. de Samos, Let. X. p. 424. & *suiv.* & 434. de Skyros, p. 446. de Byfance, Let. XI. p. 485. & Let. XII. p. 492. d'Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 186. & 188. d'Amastris, p. 196. & *suiv.* de Sinope, Let. XVII. p. 205. d'Amifus, p. 214. & *suiv.* de Cerasonte, p. 222. d'Anicyre, Let. XXI. p. 447. & 448. d'Angora, pag. 454. d'Aboüillona, Let. XXII. p. 481. & 482. de Clazomene, p. 501. & 503. de Seagi, p. 502. de Smyrne, p. 504. de Magnesie, p. 491. 492. & 494. du Caystre, p. 512. & 513. d'Ephese, p. 517. & *suiv.*
Medecins du Levant, Tom. I. Let. IV. p. 169. & *suiv.* ils ne peuvent tâter le poux des femmes Turques qu'à travers une gaze, Tom. II. Let. XIII. p. 21.
Medecine, maniere dont on la pratique dans le Levant, Tom. I. Let. IV. p. 170. & *suiv.* elle y est exercée par les Religieux, Let. v. p. 216. & *suiv.* son utilité, Tom. II. Let. XIX. p. 377.
Melesigene, pourquoy ce nom fut donné à Homere, Tom. II. Let. XXII. p. 510.
Melier, Cap de Candie, To. I. Let. I. p. 34.
Menagerie du Grand Seigneur, Tom. I. Let. XI. p. 481.
Mendians, pourquoy il n'y a point

DES MATIERES.

- point de Mendians en Turquie, Tom. II. Let. XIV. p. 76.
- Meque*, description du pelerinage de la Meque par les Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 83. & suiv.
- Mer*, Mer noire, son débordement dans l'Archipel, To. I. Let. V. p. 211. description du Canal de la Mer noire, Tom. II. Let. XV. p. 118. & suiv. courans singuliers qui s'y trouvent, p. 120. & suiv. comment il s'est formé, p. 123. & suiv. description de la Mer noire, Let. XVI. p. 164. & suiv. pourquoi ses eaux & celles de la Mer Caspienne sont salées, pag. 129. si elles se glacent, p. 130. description de ses costes, Let. XVII. p. 202. & suiv. Plantes qui y naissent, Let. XVI. p. 179. 181. & 185. Mer Egée, Voy. *Archipel*.
- Messe*, des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 116. & suiv. Messe de minuit célébrée dans la grotte d'Antiparos, Let. V. p. 192. & suiv. Messe des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 411. ils la disent rarement, p. 408.
- Metelin*, antiquitez de cette Isle, Tom. I. Let. IX. p. 388. les grands hommes qu'elle a produits, p. 388. & suiv. sa
- Tome II.
- description, p. 389. & suiv. mœurs de ses habitans, p. 390. ses vins, p. 391.
- Metelinous*, village de Samos, Tom. I. Let. X. p. 432.
- Micocoulier*, description d'un Micocoulier, Tom. II. Let. XXI. p. 425.
- Micouli*. Voy. *Mycone*.
- Miel*, si le Miel des costes de la Mer noire rend insensé, To. II. Let. XVII. p. 228. & suiv.
- Minaret*, ce que c'est, Tom. I. Let. XI. p. 481.
- Minerve* protectrice des Argonautes, Tom. II. Let. XV. p. 149.
- Mines* de fer & d'alun en Milo, Tom. I. Let. IV. p. 155. & 163. d'or, d'argent & de plomb en Siphanto, Let. IV. p. 174. & 175. de fer & d'Aiman en Serpho, p. 180. d'or, d'argent & d'émeril en Naxie, Let. V. p. 221. de fer & de bol en Samos, Let. X. p. 413. de cuivre à Gummiscana & Castamboul, To. II. Let. XXI. p. 433.
- Miliotes*, leurs qualitez, Tom. I. Let. IV. p. 149.
- Milo*, Isle de l'Archipel, sa description & son histoire, To. I. Let. IV. p. 145. & suiv. Capsi devenu Roy de cette Isle, pendu à Constantinople, p. 147. description de la ville, p. 147. d'où elle a pris son nom, p. 150. im-

T A B L E

- pots , gouvernement & administration de la Justice , p. 150. & 151. ses Evesques , p. 152. ses Eglises & ses Monasteres , p. 153. Arbres qui y naissent , p. 154. ses mines de fer & d'alun , & ses mineraux , p. 155. 163. & 168. ses richesses , p. 157. & suiv. ses Plantes , p. 158. ses vins , p. 159. maniere d'y blanchir , ses eaux & ses bains , p. 160. ses cavernes , p. 168.
- Millepertuis*, description de cette Plante , Tom. II. Let. XVII. p. 219. & 220.
- Miltiades* assiege Paros , Tom. I. Let. v. p. 196.
- Mirabeau*, description de cette vallée en Candie , Tom. I. Let. I. p. 46. situation de la rade du mesme nom , p. 47.
- Miracle* de l'image de S. Georges à Skyros , Tom. I. Let. X. p. 450.
- Mithridate* reçu dans Heraclée , Tom. II. Let. XVI. p. 183. & 193. sa défaite par Lucullus , Let. XXII. p. 484.
- Mocenigo*, General des Vénitiens , fit une faute considérable à l'attaque de la Canée , Tom. I. Let. I. p. 21.
- Moines*. Voy. *Religieux*.
- Monasteres*, description des Monasteres de Grece , Tom. I. Let. III. p. 114. de Milo , Let. IV. p. 153. de Paros , Let. V. p. 205. & 206. de Naxie , p. 218. d'Amorgos , Let. VI. p. 235. de Mycone , p. 283. de Neamoni en Scio , Let. IX. p. 368. & suiv. de Patmos , Let. X. p. 437. de Skyros , p. 449. de Galata , Let. XII. p. 506. de S. Jean auprès de Trebifonde , Tom. II. Let. XVII. p. 236. & suiv. de Bisni , Let. XIX. p. 330. des Trois Eglises , p. 331. & suiv. de Corvirap , Let. XIX. p. 348. du lac d'Erivan , austerité des Religieux , p. 343.
- Monnoye* du Levant , Tom. II. Let. XVIII. p. 311. & 312.
- Morine*, description de cette Plante , Tom. II. Let. XVIII. p. 281.
- Mort*, maniere d'enterrer les morts parmi les Grecs , Tom. I. Let. III. p. 126. & suiv. histoire d'un mort qu'on disoit revenir en l'Isle de Mycone , p. 131. & suiv. les Turcs enterrent les morts sur les grands chemins , Let. I. p. 26. leur croyance au sujet des morts , Let. XI. p. 483. & Tom. II. Let. XIV. p. 110. leur maniere d'enterrer les morts , p. 111. les Arméniens prient pour les morts , p. 400.
- Mosaïque* de Sainte Sophie , Tom. I. Let. XI. p. 478.
- Mosquée*, description des Mosquées de Constantinople ,

DES MATIERES.

- Tom. I. Let. XI. p. 468.
 475. & suiv. des principales
 villes, Tom. II. Let. XIV.
 p. 77. revenu des Mosquées
 Royales, & à quelle occasion
 un Empereur en peut bâtir,
 Tom. I. Let. XI. p. 486.
 & suiv. histoire de la Mos-
 quée des Arabes, Let. XII.
 p. 505.
- Moufti*, son autorité est la plus
 grande qui soit dans l'Em-
 pire, Tom. II. Let. XIV. p.
 p. 106. & suiv. Moufti traî-
 né sur une claye, Let. XXI.
 p. 471.
- Moulin*, description d'une forte
 de Moulin à bras, Tom. I.
 Let. IX. p. 402.
- Mourat*, Sultan, son avarice,
 Tom. II. Let. XIII. p. 16.
- Moutarde*, description d'une es-
 pece de Moutarde, Tom. I.
 Let. VI. p. 257.
- Muets* du Serrail, Tom. II.
 Let. XIII. p. 19.
- Musique* des Turcs, Tom. II.
 Let. XVIII. p. 242.
- Musulmans*. Voy. *Turcs*.
- Mycale*, montagne d'Asie, To.
 I. Let. X. p. 404.
- Mycone*, description de cette
 Ile, Tom. I. Let. VI. p. 278.
 & suiv. son commerce, pag.
 279. son histoire, p. 281.
 habit des Dames de Mycone,
 p. 284.
- Mytilene*. Voy. *Metelin*.
- N
- Nains* du Serrail, Tom. II.
 Let. XIII. p. 19.
- Nanfio*, histoire & description
 de cette Ile, Tom. I. Let. VI.
 p. 275. & suiv.
- Narthecca*, description de cette
 Plante, Tom. I. Let. VI.
 p. 244.
- Naxie*, maniere de pescher en
 Naxie, Tom. I. Let. V. p.
 208. histoire de cette Ile, p.
 208. & suiv. sa description,
 p. 213. son chasteau, p. 215.
 son Clergé & ses Eglises, p.
 216. ses Monasteres, p. 218.
 ses antiquitez, p. 219. &
 220.
- Neocore*, ce que c'est, Tom. II.
 Let. XXI. p. 450.
- Nicaria*, description de cette
 Ile, Tom. I. Let. IX. p. 398.
 religion de ses habitans, p.
 400.
- Nicouria*, description de cet
 écüeil, Tom. I. Let. VI. pag.
 229.
- Nicsara* ou *Neocæsarea*, ville
 d'Anatolie, Tom. II. Let.
 XXI. p. 433.
- Nio*, Ile celebre par le tombeau
 d'Homere, sa description,
 Tom. I. Let. VI. p. 250.
- Nitre* d'Armenie, Tom. II.
 Let. XIX. p. 387.
- Noblesse* de l'Ile de Naxie, To.
 I. Let. V. p. 215.
- Noces* des Turcs, Tom. II. Let.

T A B L E

- XIV. p. 89. & suiv.
Noël, M. de Nointel fit célébrer la Messe de minuit dans la grotte d'Antiparos, Tom. I. Let. V. p. 192. & suiv.
Noms, par qui imposez aux enfans, Tom. II. Let. XIV. p. 61.
- O
- Obelisques* de Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 509. & suiv.
Ocean, si les eaux de l'Ocean se font ouvert un passage dans la Méditerranée, Tom. II. Let. XV. p. 127. & suiv.
Oeil de Bouc, description de ce Coquillage, Tom. I. Let. VI. p. 247.
Oeillet de Serpho, sa description, Tom. I. Let. IV. p. 183.
Oeufs cuits dans des sources d'eau bouillante, Tom. I. Let. IV. p. 162.
Officiers du Serrail, Tom. II. Let. XIII. p. 8. & suiv.
Offrande du Colyra, Tom. I. Let. III. p. 128.
Oyseau, description d'un oiseau d'Arménie, Tom. II. Let. XIX. p. 353.
Oliaros, Tom. I. Let. V. pag. 195. Voy. *Antiparos*.
Oliviers, les oliviers sont en abondance autour de la Canée, Tom. I. Let. I. p. 23. & 24. il n'y en a point en Arménie, Tom. II. Let. XIX. p. 336.
Olympe, montagne d'Anatolie, Tom. II. Let. XXI. p. 467. & 472.
Opium, sa vertu, Tom. II. Let. XIV. p. 114.
Oque, ce que c'est, Tom. I. Let. I. p. 24.
Orangers de Candie, Tom. I. Let. I. p. 25.
Orcan, Tombeau de ce Sultan, Tom. II. Let. XXI. p. 470. son tambour & son chapelet, p. 471.
Orchis Cretica, description de cette Plante, Tom. I. Let. I. p. 32. *Orientalis*, Let. XII. p. 528.
Ordre, comment on confère les ordres chez les Arméniens, Tom. II. Let. XX. p. 417. & suiv.
Origanum Dictamni Cretici facie, description de cette Plante, Tom. I. Let. VI. p. 240.
Othomans, Voy. *Tures*.
- P
- Pacha*, avarice des Pachas, Tom. I. Let. I. pag. 44. leur dépouille appartient au Grand Seigneur, Tom. II. Let. XIII. pag. 5. presents qu'ils lui font, p. 5. 6. & 15. fonctions des Pachas à trois queües & pourquoy ainsi nommez, p. 27. description de la marche d'un Pacha, Let.

DES MATIERES.

- Let. XVIII. p. 242.
- Page*, éducation des Pages du Grand Seigneur, Tom. II. Let. XIII. p. 10. & *suiv.* Pages éventrez, p. 19.
- Palais de Constantin*, Tom. I. Let. XI. p. 488. de Teflis, Tom. II. Let. XVIII. p. 315. du Grand Seigneur. Voy. *Serrail*.
- Paleocastro*, si c'est l'Aptere des Anciens, Tom. I. Let. II. p. 80.
- Paleopolis*, ville d'Andros, To. I. Let. VIII. p. 349.
- Papas*, nom des Prestres Grecs séculiers, Tom. I. Let. III. p. 102. comment ils sont distingués des Caloyers, p. 103.
- Pâques*, ceremonies que les Grecs observent à la feste de Pâques, Tom. I. Let. III. p. 109.
- Paradis des Turcs*, Tom. II. Let. XIV. p. 110. & *suiv.* s'il y en a un pour les femmes Turques, Tom. I. Let. XI. p. 473. où estoit le Paradis Terrestre, Tom. II. Let. XIX. p. 323. & *suiv.*
- Parat*, ce que c'est, Tom. I. Let. I. p. 24. & 45.
- Parechia*. Voy. *Paros*.
- Paroisse*. Voy. *Eglise*, ou *Chapelle*.
- Paros*, histoire de la ville & de l'Isle de Paros, Tom. I. Let. V. p. 195. & *suiv.* description de la ville, p. 199. son marbre & ses antiquitez, p. 200. & *suiv.* ses Plantes, p. 200. son port, p. 204. ses Eglises & ses Monasteres, p. 205. & 206.
- Partheni*, description de cette riviere, Tom. II. Let. XVI. p. 195.
- Passéport de la Porte*, Tom. II. Let. XVI. p. 171. & *suiv.*
- Patelaro*, Viceconsul de France à Retimo, son histoire, To. I. Let. I. p. 37.
- Patino & Patmos*, description de cette Isle, & du Couvent de S. Jean, Tom. I. Let. X. p. 437. & *suiv.* ses ports, p. 436. son gouvernement, p. 439. ses antiquitez, p. 440.
- Patriarchat*, cette dignité se vend aux Grecs, Tom. I. Let. III. p. 98. & 99.
- Patriarche*, les Patriarches Grecs se détronent les uns les autres, Tom. I. Let. III. p. 99. ceremonies qu'on observe à leur reception, p. 99. & 100. ils rançonent les Evesques, p. 100. & 101. presens que Mahomet II. fit au Patriarche des Grecs, p. 97. Patriarche des Arméniens, Tom. II. Let. XX. p. 402. de quelle maniere l'Auteur en fut reçu, Let. XIX. p. 345. & *suiv.* revenu & pouvoir du Patriarche d'Itchmiadzin, Let. XX. p. 403. & 404.

T A B L E

- Pavot*, description d'une espece de Pavot, Tom. II. Let. X. p. 277.
- Penderachi*. Voy. *Heraclée*.
- Pera*, d'où ce fauxbourg a pris ce nom, Tom. I. Let. XII. p. 507. sa description & ce qu'il renferme, p. 508.
- Perdrix* font en abondance dans Nanfio, Tom. I. Let. VI. p. 275. Perdrix privées, Let. IX. p. 386.
- Persans*, leur religion, Tom. II. Let. XIV. p. 57. & *suiv.* leur politesse, Let. XVIII. p. 303.
- Perse*, difficultez qu'on fit à l'Auteur pour le laisser passer en Perse, Tom. II. Let. XVIII. p. 291. & *suiv.* le Roy de Perse entretient les Ambassadeurs qui luy font envoyer, Let. XIX. p. 343. histoire de Cha Abbas Roy de Perse, Let. XX. p. 390.
- Perse-Arménie*, description de ce pays, Tom. II. Let. XVIII. p. 304.
- Perses*, passage des Perses sur le pont du Bosphore, Tom. II. Let. XV. p. 141.
- Peste*, remede contre la peste, Tom. I. Let. XI. pag. 470. les enfans dans le Levant y sont sujets, Let. IV. p. 169.
- Philippe*, restes du portique de Philippe dans la petite Delos, Tom. I. Let. VII. p. 304.
- Phinée*, en quel lieu ce Prince tenoit sa cour, Tom. II. Let. XV. p. 151. de quelle maniere il reçut les Argonautes & fut délivré des Harpyes, p. 152. & 153. ses conseils aux Argonautes, p. 154.
- Phrigie*, occupée par les Gaulois, Tom. II. Let. XXI. p. 444.
- Pierre* incombustible, Tom. I. Let. IV. pag. 164. & 167. pierre ponce de Santorin, Let. VI. p. 261. pierre équitable, Tom. II. Let. XV. p. 157. pierre d'Armenie, Let. XVIII. p. 280. si les pierres vegetent, Tom. I. Let. II. p. 67. & Let. V. p. 191.
- Pilau*, ce que c'est, Tom. II. Let. XIV. p. 102.
- Plantes* qui naissent dans l'Isle de Candie, Tom. I. Let. I. p. 26. 27. 28. 29. 32. 34. 36. 37. 38. 55. 56. 57. 58. Let. II. p. 75. de Milo, Let. IV. p. 158. & *suiv.* de Serpho, p. 183. d'Antiparos, Let. V. p. 195. de Paros, p. 200. de Naxie, p. 221. & *suiv.* de Stenosa, Let. VI. p. 226. 228. de Nicouria, p. 229. 230. d'Amorgos, pag. 233. 240. de Caloyero, p. 242. de Cheiro, p. 243. de Skinosa, p. 244. de Nio, p. 254. de Sikino, p. 257. de Policandro, p. 259. 260. 269. de Nanfio, p. 277. de Mycone, p. 285. de Syra,

DES MATIÈRES.

- Let. VIII. p. 322. de Zia & de Thermie, p. 335. 340. de Macronisi, p. 343. d'Andros, p. 348. de Tine, pag. 357. 358. 364. de Scio, Let. IX. p. 386. de Samos, Let. X. p. 410. 411. 431. de S. Minas, p. 444. de Skyros, p. 449. aux environs de Constantinople, Let. XII. p. 523. & suiv. sur les costes de la Mer noire, Tom. II. Let. XVI. p. 179. 181. 185. 196. 200. Let. XVII. pag. 208. 216. 219. 224. 226. en Armenie, Let. XVIII. p. 245. 246. 247. 249. 250. 252. 254. 255. 270. 277. 281. en Georgie, p. 286. 288. 290. 296. 298. 306. 316. 326. Let. XIX. p. 327. 330. 335. 336. 338. 339. 349. 350. 351. 356. 361. 362. 367. 371. 378. 379. 380. 382. 385. en Anatolie, Let. XXI. p. 421. 424. 431. 440. 441. 467. 470. 474. Let. XXII. pag. 487. 489. 491. 492. 519. 524. 525. pourquoy les Turcs cultivent les Plantes, Tom. II. Let. XIV. p. 82. si les Plantes sont contenuës dans leurs graines, Let. XIX. pag. 352.
- Pleureuses*, femmes loüées pour pleurer les morts dans la Grece, Tom. I. Let. III. p. 126.
- Plumier* (le Pere) Minimie, grand Botaniste, Tom. II. Let. XVIII. p. 297. sa mort, Tom. I. p. 8.
- Poids du Levant*, Tom. II. Let. XVIII. p. 312.
- Poisson*, poissons en usage chez les Grecs les jours de jeune, Tom. I. Let. III. p. 108. & 109. maniere de pescher en Naxie & en Provence, Let. V. p. 208. au Trident, Let. VI. p. 241.
- Policandro*, description de cette Isle, Tom. I. Let. VI. p. 258. & suiv.
- Police des Turcs*, Tom. II. Let. XIII. p. 36. & suiv.
- Pollux*, son combat contre Amycus, Tom. II. Let. XV. p. 144.
- Polygonides*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XIX. p. 356.
- Pompée*, sa conquête de l'Espagne, Tom. II. Let. XVIII. p. 308. & 310. colonne de Pompée, Let. XV. p. 150. & 151.
- Pompeiopolis*. Voy. *Amisus*.
- Pont* jetté par Darius sur le Bosphore de Thrace, Tom. II. Let. XV. p. 141.
- Pont-Euxin*. Voy. *Mer noire*.
- Port de Paros*, Tom. I. Let. V. p. 204. de Delos, Let. VII. p. 311. & 312. de Samos, Let. X. p. 414. de Constantinople, Let. XII. p. 490. & suiv.

T A B L E

- Porte* ; pourquoy l'Empire Othoman est appellé la *Porte*, Tom. I. Let. XII. p. 496. histoire de la *Porte dorée* de Constantinople, p. 517.
- Portiers* du Serrail, Tom. II. Let. XIII. p. 22.
- Postes*, établissement des postes par Justinien, Tom. II. Let. XV. p. 133.
- Poudre* d'Armenie, Tom. II. Let. XIX. p. 387.
- Prescot*, Consul en Armenie, Tom. II. Let. XVIII. p. 278.
- Prestre*, si les Prestres Grecs peuvent se marier, Tom. I. Let. III. p. 102. & 103. leur ordination, p. 124. emploi des Prestres Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 109. si les Prestres Armeniens se marient, Let. XX. p. 407. leur ordination, p. 417. & suiv. entrée des Prestres d'Apolon dans l'Isle de Delos, Tom. I. Let. VII. p. 289.
- Prieres* des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 61. 65. & suiv.
- Prison*, description du Bagno de Constantinople, Tom. I. Let. XII. p. 502.
- Procés*, les procès sont bientôt vuidés chez les Turcs, Tom. II. Let. XIII. p. 29.
- Prométhée*, pourquoy on l'accuse d'avoir volé le feu du ciel, Tom. I. Let. VI. p. 245.
- Propheties* écrites sur les murailles du Labyrinthe, Tom. I. Let. II. pag. 71.
- Pruse*, description de cette ville, Tom. II. Let. XXI. p. 468. & suiv. son histoire, p. 476. & suiv.
- Ptarmica*, description d'une espece de *Ptarmica*, Tom. I. Let. VI. p. 228.
- Puget*, sa vie & ses ouvrages, Tom. I. p. 8. & suiv.
- Pugilat*, ce que c'est, Tom. II. Let. XV. p. 143.
- Purgatoire*, croyance des Grecs sur le purgatoire, Tom. I. Let. III. p. 137.

R

- Raclia*, description de ce rocher, Tom. I. Let. VI. p. 246. & suiv.
- Raisin d'ours*, description de cet Arbrisseau, Tom. II. Let. XVII. p. 222.
- Ramazan*, comment les Turcs passent leur Ramazan, Tom. II. Let. XIV. p. 69.
- Renoncule*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XVIII. p. 245. histoire des Renoncules, Tom. I. Let. XII. p. 529. & 530.
- Religieux* Grecs, leurs distinctions, Tom. I. Let. III. p. 106. leurs jeunes, p. 107. leurs vœux, p. 103. leur noviciat, p. 104. leur genre de vie, p. 105. & 107. ils exercent la Medecine dans l'Isle de Naxie, Tom. II. Let. v.

DES MATIERES.

- p. 216. Religieux Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 407. austeritez des Religieux du lac d'Erivan, Let. XIX. p. 343.
- Religieuses* Greques, Tom. I. Let. III. p. 107.
- Religion* des habitans de l'Archipel, Tom. I. Let. IV. p. 143. état de la Religion en Scio, Let. XIX. p. 367. & suiv. la Religion Chrestienne est publique à Smyrne, Tom. II. Let. XXII. p. 498.
- Retimo*, ville de Candie, sa description, Tom. I. Let. I. p. 36. ses richesses, p. 37.
- Rhenée*. Voy. *Delos*.
- Rhyndacus*, riviere, Tom. II. Let. XXII. p. 481. 484.
- Ris*, trois manieres d'aprestier le ris chez les Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 102.
- Riva*, description de cette riviere, Tom. II. Let. XVI. p. 177.
- Rome*, alliance des Romains avec les Heracliens, Tom. II. Let. XVI. p. 192. perfidie des Heracliens, p. 193.
- Roseau* qui sert de plume, Tom. II. Let. XIX. p. 326.
- Royer*, Consul de France à Smyrne, Tom. II. Let. XXII. p. 499.
- S
- Sabine*, description d'une espece de Sabine, Tom. II. Let. XIX. p. 328.
- Sacremens* des Grecs, Tom. I. Let. III. p. 120. & suiv. des Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 409.
- S. George*, Monastere de Skyros, Tom. I. Let. X. p. 449. miracle de l'image de S. Georges, p. 450.
- S. Gregoire l'Illuminateur*, honoré en Armenie, Tom. II. Let. XIX. p. 332. & suiv. histoire des deux Saints Gregoires, Tom. II. Let. XX. p. 401. & 402.
- S. Jean*, Monastere de Candie, Tom. I. Let. I. p. 33. de Patmos, Let. X. p. 437. Hermitage où S. Jean écrit l'Apocalypse, p. 440. & 441.
- S. Minas*, description de cette Isle, Tom. I. Let. X. p. 444.
- S. Polycarpe*, si son bâton a pris racine, Tom. II. Let. XXII. p. 503. son tombeau, p. 506.
- Sainte Sophie*, histoire de cette Eglise changée en Mosquée, Tom. I. Let. XI. p. 476. 478. & suiv.
- Saluer*, maniere de saluer des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 100.
- Samos*, description de cette Isle, Tom. I. Let. X. p. 406. &

T A B L E

- suiv.* gouvernement & Religion de ses habitans, p. 407. & 408. coutume au sujet des successions, p. 408. son commerce, p. 411. 412. elle est abondante en gibier, p. 412. ses Mines, p. 413. ses ports, p. 414. son ancienne ville, p. 415. & *suiv.* ses antiquitez, p. 416. & *suiv.* ses cavernes, p. 418. & *suiv.* description de deux affreuses solitudes, p. 426. & 427. description de ses Boghas, pag. 404. & 405.
- Sanfon* critiqué, Tom. II. Let. XVIII. p. 290. & 296.
- Sant-erini* & *Santorin*, commerce de cette Isle, Tom. I. Let. VI. p. 269. son clergé, p. 270. ses inscriptions, p. 272. description & histoire de la ville, p. 261. & *suiv.*
- Sapin*, description d'une espece de Sapin, Tom. II. Let. XVII. p. 238.
- Sauge* de Candie, sa description, Tom. I. Let. II. p. 77.
- Scalanova*, description de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 523.
- Scamonée* de Samos, Tom. I. Let. X. p. 411.
- Scio*, histoire de cette ville, Tom. I. Let. IX. p. 366. & *suiv.* état de la Religion, p. 367. & 368. description de l'Isle & de la ville, p. 370. & *suiv.* ses vins, p. 372. son commerce, p. 374. ses villages, p. 375. son gouvernement, p. 381. ses fontaines, p. 382. 383.
- Scorzonera Græca*, description de cette Plante, Tom. II. Let. V. p. 223.
- Schismatiques*, aversion des Armeniens Schismatiques contre les Latins, Tom. II. Let. XX. p. 413.
- Scrophulaire*, description d'une espece de *Scrophulaire*, Tom. I. Let. V. p. 221.
- Scutari*, description & histoire du Cap de Scutari, Tom. II. Let. XV. p. 135. & *suiv.*
- Sel Ammoniac*, si ce sel entretient les neiges, Tom. II. Let. XVIII. p. 268. sel fossile, Let. XIX. p. 337. & Let. XXI. p. 441.
- Serpho*, description de cette Isle, Tom. I. Let. IV. p. 179. ses Mines, p. 180. son histoire, p. 182. ses grenouilles, pag. 183.
- Serrail*, description du Serrail de Constantinople, Tom. I. Let. XII. pag. 494. & *suiv.* Tom. II. Let. XIII. p. 8. & *suiv.* esclavage des Dames qui y sont renfermées, p. 20. & *suiv.* Serrail de Mehemet Bey, Let. XVI. p. 173. & *suiv.* Serrail de Pruse, Let. XXI. p. 469. usage du vieux Serrail, Tom. I. Let. XII. p. 516.

DES MATIERES.

- Sestos* & Abydos, leur situation, Tom. I. Let. XI. pag. 455.
- Sicandro*, si c'est une Isle imaginaire, Tom. I. Let. IV. p. 142.
- Sikino*, description & histoire de cette Isle, Tom. I. Let. VI. p. 255. & 256.
- Sinope*, situation & histoire de cette ville, Tom. II. Let. XVII. p. 203. & suiv. sa description, p. 207. si la terre de Sinope est verte, Tom. II. Let. XVII. p. 211.
- Siphanto*, description de cette Isle, Tom. I. Let. IV. p. 172. & suiv. ses richesses, p. 173. ses Medailles, pag. 173. & 174. ses Mines, p. 174. & suiv. ses antiquitez, p. 177. & suiv.
- Sirenes*, en quel lieu elles furent vaincues par les Muses, Tom. I. Let. II. p. 81.
- Sivas*, prise de cette ville par Tamerlan, Tom. II. Let. XXI. p. 435.
- Skinosa*, description de ce rocher, Tom. I. Let. VI. p. 244.
- Skyros*, histoire de cette Isle, Tom. I. Let. X. p. 44. sa description, pag. 448. & 449. étymologie de ce nom, *ibid.*
- Smyrne*, description de cette ville, Tom. II. Let. XXII. p. 495. & 506. son com-
merce, p. 497. ses antiquitez, p. 505. son histoire, p. 507. & suiv.
- Solitaire* retiré à Delos, Tom. I. Let. VII. p. 310.
- Solitude*, description de deux affreuses solitudes, Tom. I. Let. X. p. 426. & 427.
- Solyman*, son passage en Grece, Tom. I. Let. XI. p. 457. & suiv. Mausolée de Solyman II. p. 483.
- Sorbec*, maniere de le faire, Tom. I. Let. I. p. 54.
- Soufre*, comment le soufre est produit, Tom. I. Let. IV. p. 155. soufre de Milo, p. 156. & 167.
- Source* d'eau chaude, Tom. I. Let. IV. p. 161. source d'eau qui purge, p. 163.
- Soye* de Tine, Tom. I. Let. VIII. p. 358.
- Spahis*, cavalerie Turque, Tom. II. Let. XIII. p. 45. & suiv. ils balancent la puissance du Grand Seigneur, p. 4.
- Sphondilium Orientale*, description de cette Plante, Tom. II. Let. XVI. p. 185.
- Spon* critiqué, Tom. II. Let. XXII. p. 485. & 488.
- Stachys cretica*, sa description, Tom. I. Let. I. p. 29.
- Sultan*, sa puissance, Tom. II. Let. XIII. p. 3. & 4. ses revenus, p. 4. & 5. comment il rend la justice, p. 34. de quelle maniere il celebre le

- Bairam , Let. XIV. p. 73.
 Sultans déposez , Let. XIII. p. 41.
Suplice inventé par Tamerlan ,
 Tom. II. Let. XXI. p. 435.
Symphitum Constantinopolita-
num , description de cette
 Plante , Tom. I. Let. XII.
 p. 524.
Sypilene , nom de Cybele , Tom.
 II. Let. XXII. p. 492.
Sypilus , riviere , Tom. II. Let.
 XXII. p. 490.
Syra , description de cette Ile ,
 Tom. I. Let. VIII. p. 321.
 Religion des habitans , pag.
 320.

T

- T***Abac* , le Tabac en fumée
 est en usage chez les Turcs ,
 Tom. II. Let. XIV. p. 100.
 & 104.
Table , maniere de se mettre à
 table chez les Turcs , Tom.
 II. Let. XIV. p. 104.
Tamerlan , de quelle maniere il
 prit la ville de Sivas , Tom.
 II. Let. XXI. p. 435. sa vic-
 toire d'Angora , p. 451.
Taurus , si l'Euphrate sort du
 mont Taurus , Tom. II. Let.
 XVIII. p. 274.
Tchorba , ce que c'est , Tom. II.
 Let. XIV. p. 102.
Techellis , fameux Mahometan ,
 Tom. II. Let. XXI. p. 438.
Tectosages , s'ils ont bâti la ville
 d'Ancyre , Tom. II. Let.

- XXI. pag. 444.
Teffis , description de cette ville ,
 Tom. II. Let. XVIII. p. 314.
 & suiv. de son palais & de
 ses bains , p. 315. inconstan-
 ce d'un Prince de Teffis , p.
 310.
Teinture , maniere de teindre en
 jaune dans l'Isle de Samos ,
 Tom. I. Let. X. p. 431.
Tendours , ce que c'est , Tom.
 II. Let. XIV. p. 101. & suiv.
Tenedos , histoire de cette Ile ,
 Tom. I. Let. IX. p. 392. son
 vin muscat , p. 397.
Tennés , histoire de ce Prince ,
 Tom. I. Let. IX. p. 392. &
 suiv.
Tente , description des Tentés
 de Turquie , Tom. II. Let.
 XVI. p. 169.
Terebentine , maniere de la re-
 cueillir , ses usages , Tom. I.
 Let. IX. p. 379.
Terebinthe , description de cet
 Arbre , Tom. I. Let. IX. p.
 380.
Terre cimolée , ce que c'est ,
 Tom. I. Let. IV. p. 144.
 d'où vient la differente cul-
 ture des Terres , Tom. II.
 Let. XVIII. p. 283. 284. &
 289.
Thaspie , description d'une es-
 pece de *Thaspie* , Tom. II,
 Let. XXI. p. 431.
Theatre de la petite Delos ,
 Tom. I. Let. VII. p. 305.
 & suiv.

Theodasiopolis,

DES MATIERES.

- Theodosiopolis*, si c'est la meſme ville qu'Erzeron, Tom. II. Let. XVIII. p. 275.
- Theras* donna ſon nom à l'Ifle de Santorin, Tom. I. Let. VI. p. 262.
- Thermie*, hiſtoire & deſcription de cette Ifle, Tom. I. Let. VIII. p. 325. & ſuiv. Religion des habitans, p. 327. ſes eaux chaudes, p. 328.
- Theſſe*, ſa mort, Tom. I. Let. X. pag. 444. ſon tombeau, p. 447.
- Threſor*, deſcription du Threſor Royal du Grand Seigneur, Tom. II. Let. XIII. p. 6. & ſuiv. Threſor des Janiffaires, p. 42.
- Thymelæa Pontica*, deſcription de cette Plante, Tom. II. Let. XVI. p. 179. & ſuiv.
- Tigres* du mont Ararat, Tom. II. Let. XIX. p. 358.
- Timariots*, cavaliers Turcs, Tom. II. Let. XIII. p. 47.
- Timothée*, Roy d'Heraclee, Tom. II. Let. XVI. p. 190.
- Tine*, hiſtoire de cette Ifle, Tom. I. Let. VIII. p. 356. 362. & ſuiv. ſa deſcription, pag. 357. ſa forterefſe, p. 358. ſes principaux villages, pag. 359. clergé & privilege de l'Eveſque Latin, p. 360. & ſuiv.
- Tocat*, ſituation, deſcription & gouvernement de cette ville, Tom. II. Let. XXI. p. 432.
- Tombeau*, deſcription d'un Tombeau dans l'Ifle de Delos, Tom. I. Let. VII. p. 316. du Sultan Orcan, Tom. II. Let. XXI. p. 420.
- Ton*, peſche des Tons auprès de Chalcedoine, Tom. II. Let. XV. p. 134.
- Topana*, d'où ce fauxbourg a pris ce nom : ſa deſcription, Tom. I. Let. XII. p. 509.
- Tour de Leandre*, Tom. II. Let. XV. p. 136.
- Tournefort* (Joſeph Pitton de) eſt propoſé au Roy pour un voyage du Levant, Tom. I. p. 2. ſon deſſein dans ce Voyage, p. 1. il choiſit ſes Compagnons, p. 2. ſon départ de Paris, p. 4. ſon arrivée à Lyon, p. 4. à Marſeille, p. 6. en Candie, p. 17. à l'Argentiere, Let. IV. pag. 141. à Milo, p. 145. à Syphanto, p. 172. à Serpho, p. 179. à Antiparos, Let. V. p. 185. à Paros, p. 195. à Naxie, p. 207. à Stenoſa, Let. VI. p. 226. à Nicouria, p. 229. à Amorgos, p. 232. à Caloyero, p. 242. à Cheïro, p. 243. à Raclia, p. 246. à Nio, p. 249. à Sikino, p. 255. à Policandro, p. 258. à Delos, Let. VII. p. 290. & 315. à Syra, Let. VIII. p. 315.

T A B L E

- p. 321. à Thermie, p. 325.
à Zia, p. 330. à Macronisi,
p. 342. à Joura, p. 344. à
Andros, pag. 347. à Tine,
p. 355. à Metelin, Let. IX.
p. 388. à Samos, Let. X.
pag. 406. 426. à Patmos,
p. 436. à Sinope, Tom. II.
Let. XVI. p. 201. à Trebi-
sonde, Let. XVII. p. 224.
à Erzeron, Let. XVIII. pag.
258. à Cars, pag. 290. à
Teffis, pag. 307. aux Trois
Eglises, Let. XIX. p. 331.
à Erivan, p. 340. au mont
Ararat, pag. 357. à Tocat,
Let. XXI. p. 431. à Angora,
p. 442. à Pruse, p. 467. à
Smyrne, Let. XXII. p. 495.
son embarquement sur la
Mer noire, Tom. II. Let.
XVI. p. 167. & suiv. son
voyage d'Armenie, Tom.
II. Let. XVIII. p. 240. du
Curdistan, p. 269. de Geor-
gie, p. 283. des Trois Egli-
ses, Let. XIX. pag. 323. de
Tocat & d'Angora, Let.
XXI. pag. 420. d'Angora à
Pruse, p. 464. de Smyrne
& d'Ephese, Let. XXII. pag.
480. & 511. son départ
d'Ephese pour Scalanova,
Tom. II. Let. XXII. pag.
523. son retour à Ephese &
à Smyrne, p. 525. son re-
tour en France, pag. 526.
dangers où il fut exposé à
Thermie, Tom. I. Let. VIII.
pag. 325. à Samos, Let. X.
p. 442. au passage d'une ri-
viere, Tom. II. Let. XIX.
pag. 372. difficultez qu'on
luy fit pour le laisser passer
en Perse, Tom. II. Let.
XVIII. p. 291. & suiv. sa
conversation avec Mauro-
cordato, Tom. I. Let. XII.
pag. 520. & suiv. de quelle
maniere il fut reçu du Pa-
triarche des Armeniens, To-
II. Let. XIX. p. 345.
Toutebonne, description d'une
espece de *Toutebonne*, Tom.
II. Let. XVIII. p. 255.
Trebisonde, histoire de cette
ville, Tom. II. Let. XVII.
p. 224. & suiv. sa descrip-
tion, p. 233. inscriptions,
p. 234. & 235.
Trinité, Couvent de Candie,
Tom. I. Let. I. p. 31.
Trois Eglises, description de ce
Monastere & des environs,
Tom. II. Let. XIX. p. 331.
& suiv.
Troupes, dénombrement des
Troupes qui sont dans les
Places de guerre en Turquie,
Tom. I. Let. I. p. 42.
Truilhart, Consul de la Canée,
Tom. I. Let. I. p. 23.
Turban, ce que c'est, & d'où
vient ce mot, Tom. II. Let.
XIV. pag. 99.
Turc, de quelle maniere les
Turcs passent la vie, Tom. I.
Let. I. p. 19. comment ils

DES MATIERES.

exigent la capitation, Let. V. p. 186. stratageme des Turcs, Let. XI. pag. 459. ils font accroire à leurs femmes qu'il n'y a point de Paradis pour elles, pag. 473. ils croyent que les prieres soulagent les Morts, p. 483. comment ils rendent la justice chez eux, Let. XII. p. 499. ils haïssent le negoce du vin, pag. 506. pourquoy ils n'ont point de gout pour le dessein, p. 509. adresse des jeunes Turcs, p. 509. & 510. origine de leur Empire, leur gouvernement, leur politique, Tom. II. Let. XIII. p. 1. 2. & 3. puissance de leurs Sultans, pag. 3. & 4. revenus du Grand Seigneur, pag. 4. & 5. description du Thresor Royal, p. 6. description du Serrail, pag. 8. éducation des Pages, p. 10. Officiers du Serrail, pag. 8. leur Divan, p. 28. leur police, p. 36. leur infanterie, p. 38. leur cavalerie, p. 45. leur Marine, pag. 49. leur respect pour l'Alcoran, Let. XIV. p. 56. leur Religion, p. 54. leur croyance sur la circoncision, p. 58. ceremonies qu'ils y observent, pag. 59. leurs prieres, p. 61. & 65. leurs ablutions, p. 62. leur carême, pag. 69. leur Baïram, p. 72. leur année,

p. 69. leurs festes, p. 74. pourquoy il n'y a point de mendians en Turquie, pag. 76. leurs Mosquées, p. 77. leurs hôpitaux, leurs colleges, leurs hôtelleries, pag. 78. étendue de leur charité envers les animaux & les Plantes, pag. 80. ils sont obligez au voyage de la Meque, p. 83. emplois de leurs Prestres, p. 108. leur creance au sujet des Morts, p. 110. leur Paradis & leur Enfer, p. 110. & 111. leur maniere d'enterrer les Morts, p. 111. leurs cimetieres, Tom. I. Let. I. p. 26. & Tom. II. Let. XIV. p. 112. leurs Dervis, p. 113. leur estime pour Jesus-Christ, p. 117. leurs bains & la maniere de s'y laver, pag. 85. leur mariage, p. 88. habit des femmes Turques, p. 92. habit des Turcs, p. 96. leur maniere de saluer & de se visiter, p. 100. difference entre les Turcs & les Grecs, p. 101. leur maniere de manger, pag. 104. de se coucher, p. 105. d'uriner, p. 63. ceremonies qu'ils font à la garde-robe, p. 64. leurs jeux, p. 58. 105 & 107. le vin leur est defendu, p. 58. leurs occupations, p. 106. leur ignorance au sujet de la Marine, Tom. II. Let. XVI. p. 165. leur musique, Let.

T A B L E

XVIII. p. 242. leur maniere de voyager, pag. 240. leurs extorsions à l'égard des étrangers, p. 295.
Turcal, situation de cette bourgade, Tom. II. Let. XXI. p. 409.
Turcmans, voleurs d'Anatolie, Tom. II. Let. XXI. p. 439.
Tzans, description du pays des Tzans, Tom. II. Let. XVIII. p. 304.

V

Vaillant critiqué, Tom. II. Let. XXII. p. 481.
Vaïvode, malice d'un Vaïvode, Tom. I. Let. II. p. 71.
Validée, description de cette Mosquée, Tom. I. Let. XI. p. 483.
Varroüil, fauxbourg auprès de la Canée où l'on voit le jardin du Gouverneur de cette Place, Tom. I. Let. I. p. 24.
Veaux marins, Tom. I. Let. VIII. p. 343.
Velani, ce que c'est, & le commerce que l'on en fait, Tom. I. Let. VIII. pag. 334. & 336.
Vegetation des pierres, Tom. I. Let. V. pag. 191.
Venitiens, en quel temps ils acquirent Candie, Tom. I. Let. I. p. 20. faute considerable qu'ils firent à l'attaque de la Canée, *ibid.*
Vent du Sud dangereux en

Candie, Tom. I. Let. II. p. 91.
Vernon, Mathématicien Anglois, sa mort, Tom. II. Let. XVIII. p. 280.
Vertabiets sont les Docteurs Armeniens, Tom. II. Let. XX. p. 405.
Vescaria, description de cette Plante, Tom. II. Let. XVIII. p. 252.
Viande, ses qualitez & la maniere de la faire cuire en Turquie, Tom. II. Let. XIV. p. 103.
Vierge, devotion des Grecs aux Images de la Sainte Vierge, Tom. I. Let. VI. pag. 231. Image miraculeuse de la Vierge, p. 235.
Villages, ils sont bâtis de marbre en Candie, Tom. I. Let. II. p. 91.
Vin, comment il se fait dans l'Archipel, Tom. I. Let. IV. p. 159. vins de Candie, Let. II. p. 89. de Scio, Let. IX. p. 372. de Lesbos, p. 391. de Georgie, Tom. II. Let. XVIII. p. 313. vin muscat de Tenedos, Tom. I. Let. IX. p. 397. de Samos, Let. X. p. 409.
Vipere, l'Isle aux Viperes. Voy. *Argentiere.*
Visir, le Grand Visir est juge souverain chez les Turcs, Tom. I. Let. XII. p. 499. il est le premier Ministre du Grand Seigneur,

DES MATIERES.

- Seigneur, sa puissance, Tom. II. Let. XIII. p. 24. relation de ce qui se passa à l'Audiance que le Grand Visir donna à M. de Ferriol, Tom. I. Let. XII. pag. 532. & suiv. description de la marche du Grand Visir, p. 517. Visirs du Banc ou du Conseil, To. II. Let. XIII. p. 27.
- Visiter*, maniere de se visiter parmi les Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 100.
- Voleurs*, comment punis en Turquie, Tom. I. Let. II. p. 84. & 85. voleurs des costes d'Asie, Let. X. p. 405. d'Armenie, Tom. II. Let. XVIII. pag. 240. 266. de Georgie, p. 287. d'Anatolie, Let. XXI. pag. 423. 429. 439.
- Voula*. Voy. *Clazomene*.
- Voyage*, de quelle maniere les Turcs voyagent, Tom. II. Let. XVIII. p. 240.
- Uriner*, maniere d'uriner des Turcs, Tom. II. Let. XIV. p. 63.
- Urne* fameuse d'Amorgos, To. I. Let. VI. p. 236.
- Vroucolacas*, histoire d'un Vroucolacas, Tom. I. Let. III. p. 131. & suiv.

X

X*Erxés*, en quel endroit de l'Hellespont ce Prince fit jetter un Pont, Tom. I. Let. XI. p. 456.

Z

Z*Ains*, cavaliers Turcs, To. II. Let. XIII. p. 47.

Zia, histoire & description de cette Isle, Tom. I. Let. VIII. pag. 330. description de la ville de *Zia*, p. 331. d'Ioulis, p. 332. ses Eglises & ses Monasteres, p. 336. & 337.

Zoplème. Voy. *Ellebore*.

